

HISTOIRE
DE LA FILIATION ET DES MIGRATIONS
DES PEUPLES.

E. DÉPÉE, IMPRIMEUR A SCEAUX.

HISTOIRE

DE LA FILIATION ET DES MIGRATIONS

DES

PEUPLES,

PAR F. DE BROTONNE,

Conservateur à la Bibliothèque Ste-Geneviève.

Tome Premier.



PARIS,

L. DESESSART ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DE SORBONNE, 9.

—

1837.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

CONSIDÉRATIONS

MORALES ET HISTORIQUES ;

PROLÉGOMÈNES ; COSMOGONIES ; DE L'HOMME, DE LA SOCIÉTÉ ET DE L'HUMANITÉ.

SECTION Ire. — PROLEGOMÈNES.

Sans la mémoire l'homme n'est rien. — Une nation doit conserver la mémoire des faits nationaux. — Ce que la mémoire est à l'homme, l'histoire l'est aux peuples. — La société seule confère à l'homme toute l'action dont il est susceptible. — Les efforts doivent être coordonnés. — L'individualisme est bon s'il est éclairé. — L'égoïsme nuit à la société et à l'individu. — L'amour de soi est pour l'homme ce que la nationalité est pour l'individu. — L'égoïsme est commun à l'homme et aux peuples. — La nationalité est un sentiment généreux, l'égoïsme national un vice. — Les droits de l'humanité sont supérieurs à ceux des nations. — L'antagonisme des peuples est nuisible à tous.

L'homme se présente à nos regards, doué de facultés variées. C'est par elles qu'il tend à approprier à son usage tout ce qui éveille ses besoins et ses désirs. Sa pensée, ses sentiments, ses idées, son activité physique sont mis en jeu par ce que lui a enseigné l'observation. Sa liberté, sa spon-

tanéité même ne peuvent s'exercer qu'après sa mémoire, car spontanéité et liberté supposent la connaissance et le choix. La conscience pose les limites et détermine la légitimité de ses actes. Sa vie est d'autant plus active et plus puissante, qu'il est plus capable de réfléchir, d'établir des rapports entre les faits et leurs causes, l'action et ses conséquences, les hommes et les événements, les peuples et leur rôle dans l'humanité. Son existence s'accroît et s'agrandit par ces acquisitions successives.

Supposons pour un moment qu'il soit privé de ces dons de la nature, de ces fruits de l'éducation; réduit tout à coup à vivre dans une condition au-dessous de celle de l'enfant, il ignorera le monde et ne comprendra plus les hommes. Sans principe qui règle ses actions, sans motif qui les détermine, sans but vers lequel il les dirige, il restera comme frappé de mort, parcequ'il aura perdu les deux guides de la vie, l'expérience et la raison. En perdant la mémoire, l'homme resterait dénué de tous les secours qu'il tire de l'expérience de sa vie. Effacer le passé serait détruire l'homme même et le priver de toutes ses facultés, car il ne les emploie qu'en vertu de ce qu'il a appris. Son activité

matérielle ou intellectuelle n'est une force qu'à la condition de savoir; et savoir c'est se souvenir pour prévoir.

L'homme ne peut donc marcher vers l'avenir, qu'à la condition de tirer du passé tous les éléments de ses déterminations; sa loi, c'est l'expérience.

Cette proposition, vraie si nous l'appliquons à l'homme, ne cesse pas de l'être si nous l'étendons à l'humanité. Une société a ses conditions d'existence aussi constantes que celles qui régissent l'homme. Comme l'homme elle agit; le mode de cette action est déterminé par des règles basées sur sa position, sur ses souvenirs, sa puissance relative, ses traditions, son action dans l'humanité. La loi qui pose ou doit poser des limites à l'exercice de la vie sociale, est dans la conscience universelle. L'être collectif qu'on appelle nation a des besoins et des désirs qui le mettent en mouvement de la même manière que l'individu, mais il ne peut les satisfaire qu'à la condition d'obéir à la morale publique, qui représente dans la société les activités morales dont elle est la somme, comme la nation est la collection des citoyens. Si ces souvenirs s'effacent, sa loi est anéantie, son principe d'action n'existe plus. La société a aussi perdu le

coordonnés vers ce but, qu'il y ait abandon d'une mesquine individualité au profit de l'ensemble. Qu'on ne se récrie pas ici au nom de cette individualité dont nous semblons demander l'abnégation. La plus grande erreur des hommes, celle qui a engendré le plus de malheurs politiques, c'est celle qui consiste à voir l'esclavage partout où l'on croit reconnaître un sacrifice du libre exercice de l'action individuelle; dans ce cas, comme il arrive presque toujours, on ne discute que faute de vouloir bien poser les limites, ou déterminer la signification des mots.

Ce que l'on demande, ce n'est pas le sacrifice de la libre disposition des fruits de l'intelligence et du travail, ce n'est pas le sacrifice de l'indépendance de la pensée, et de la liberté essentiellement inattaquable de la personne; ceci constitue l'individualisme légitime, l'amour de soi-même qu'aucune loi ne défend, et que toutes recommandent au contraire; mais cet amour de soi doit être éclairé sous peine de faire place à un égoïsme coupable et c'est là seulement ce que l'on proscrit.

L'égoïsme est un sentiment tellement faux, que la première conséquence qu'il renferme, c'est de lutter contre son propre but. L'envie, le vol

même ne sont que des formes de l'égoïsme. C'est un désir illégitime d'approprier à ses convenances personnelles les hommes et les choses.

L'égoïsme chez le faible, c'est l'envie, chez le *fort*, c'est l'orgueil; toutes les modifications de l'organisation ou de l'éducation donnent accès au même vice sous des aspects différents. L'avarice chez l'un devient le goût du vol chez l'autre, et fait d'un troisième un assassin.

C'est là, il est vrai, le côté purement moral de la question. Sous le point de vue politique, les conséquences moins apparentes ne sont pas moins fâcheuses.

Détourner de soi toutes les charges publiques pour les faire retomber sur tous; regarder comme un tort que l'on subit, toute fortune que l'on ne peut atteindre; reculer devant tout acte généreux parceque la passion aveugle sur les dédommagements promis au sacrifice; fermer les yeux à la lumière, qui éclaire dans l'avenir des biens centuples, pour envahir aujourd'hui même un maigre profit, trop tardif encore au gré d'une convoitise impatiente; mille autres conséquences plus honteuses auxquelles nous rougirions de nous arrê-

ter, découlent de ce vice odieux, véritable fléau des sociétés.

Qu'en résulte-t-il? C'est que, dans la vie privée, l'égoïste, dont la plaie est si facilement mise à nu, soulève contre lui tous les égoïsmes rivaux; il est abandonné dans le malheur comme il avait été envié dans la prospérité. Dans l'ordre social, puni d'avoir abandonné pour le gain d'un jour les améliorations que lui promettait l'avenir, il voit s'appesantir la chaîne contre laquelle il protestera en vain quand le poids en retombera sur lui-même et quand il verra périr ces avantages dont il avait voulu jouir aux dépens de tous. C'est ainsi que l'égoïste, par un faux calcul, tarit la source pour avoir voulu y puiser exclusivement et trop tôt. C'est de ce fléau que l'on voudrait guérir la société dans laquelle il est enraciné profondément. On n'y parviendra qu'en l'éclairant sur ses véritables intérêts qu'elle refuse de voir et qui sont très compatibles avec le véritable amour de soi. Dans l'acception juste et éclairée de ce mot, il ne peut être isolé de l'amour des autres.

C'est donc de l'ensemble des efforts et des sacrifices éclairés et bien entendus que résultent la puissance et la véritable activité sociale. C'est par

là seulement qu'une réunion d'individus mérite le nom de nation, et c'est par la connaissance de ses actes passés que cette nation doit se diriger dans la voie d'avenir qui lui est ouverte.

Au-dessus de l'individu qui se régit par l'expérience sous le nom de mémoire, nous venons de voir le citoyen qui ne peut se régir que par l'expérience, sous le nom d'histoire. Au-dessus de l'individu, au-dessus du citoyen, se place l'homme, le membre de la grande famille humaine.

De même que les individus par leur réunion forment une société, une nation, les nations dans leur ensemble forment la grande nation qui couvre le globe, ou l'humanité.

Les vices qui dégradent les individus, et arrêtent dans son essor la société dont ils sont membres, se retrouvent aussi dans les peuples. Ici l'égoïsme systématisé se révèle d'une manière plus nette et plus funeste encore. La même distinction que nous avons trouvée entre l'amour de soi bien compris et l'égoïsme se représente. Ce dernier, devenu de l'égoïsme national, isole les peuples comme il isolait les individus; l'autre, sous le nom de patriotisme ou de nationalité, est un sentiment noble et profondément généreux, dont il ne faut

redouter que l'abus et la mauvaise interprétation qu'on s'est habitué à lui donner.

Les peuples qu'une nationalité généreuse ne rend pas sourds à la voix plus puissante de l'humanité, trouvent dans leur rivalité même un élément d'amélioration qui tourne au profit des uns et des autres. Tous, en parcourant cette carrière dans laquelle ils cherchent à se devancer, obtiendront toujours une palme dont l'honneur, à quelque territoire qu'appartienne celui qui l'aura conquise, rejaillira sur l'humanité.

Rien ne peut arrêter l'homme dans la recherche de son bien-être, que les limites mêmes imposées par la nature à son activité et à sa puissance. Ces limites, il n'est donné à personne de les poser, car il n'est pas au pouvoir de l'individu de déterminer la portée de l'espèce, ni quelquefois même la sienne propre. C'est donc à l'humanité qu'il appartient de chercher le mieux, comme c'est à l'humanité de l'accueillir de quelque part qu'il vienne.

Les peuples, envisagés sous ce rapport, ne sont donc que des fractions d'une unité qui les rassemble tous. Leur action n'est morale et légitime qu'à la condition d'être conforme aux intérêts généraux de l'humanité comme l'action des

citoyens n'est morale et légitime qu'autant qu'elle ne se met point en opposition avec les intérêts de la société ou de la cité.

Les limites de la nationalité résultent de cette action incessante de l'humanité sur la terre. Un peuple, sous prétexte d'indépendance nationale, n'a pas le droit de faire ce qui est nuisible à un autre peuple; pas plus que le citoyen n'a le droit de faire rien qui soit nuisible à un autre citoyen.

Le patriotisme faux qui tend à isoler les peuples, à les circonscrire dans des limites intellectuelles, ou dans des barrières matérielles, n'est que de l'égoïsme national. Dans l'être collectif appelé nation, les formes de l'égoïsme sont les mêmes, soit en morale, soit en politique que dans l'individu: un peuple a sa physionomie, son caractère, ses passions comme un seul homme. Comme un homme il est le jouet de l'envie, de l'avarice, de l'orgueil; comme lui il est la dupe de son ignorance; les merveilles qu'il croit faire en faveur de son bien-être propre, en élevant des barrières qui arrêtent les rapports, en s'attribuant exclusivement le fruit de ses découvertes et de ses progrès, sont autant de signes accusateurs de

son égoïsme et de son défaut de lumières. La prohibition des produits, non moins que la prohibition des découvertes retarde mais n'arrête pas une communication impossible à empêcher. L'intérêt personnel qu'on a érigé malheureusement en droit en voulant le nationaliser, franchit toutes les barrières; c'est l'égoïsme qui les a posées, c'est l'égoïsme qui les viole; qu'en est-il résulté? une insulte à la loi et une perte de temps. C'est ainsi que les procédés anglais ont pénétré en France malgré des lois dont l'absurdité a été démontrée par leur résultat, car bien loin de nuire à aucun de ces pays, la connaissance des moyens jusque-là concentrés a été utile à tous les deux. C'est encore ainsi que l'égoïsme de l'Angleterre, en voulant borner le commerce des colonies à la métropole, a fait éclater une rupture dont la liberté du commerce des deux peuples a été la conséquence, et ce commerce libre est aujourd'hui plus profitable à la métropole elle-même que ne l'était le système d'exclusion.

L'égoïsme national agit donc aussi contre son but, c'est le caractère de toutes les mauvaises passions. L'égoïsme dans l'individu nuit à la société dont il est membre; l'égoïsme chez les

peuples nuit aux peuples et à l'humanité dont ils sont aussi les membres.

Que résulte-t-il encore de cet antagonisme? De l'avidité de la possession exclusive naissent des haines entre les intérêts qu'on a instruits à se regarder comme rivaux. Les intérêts, du moment qu'ils sont ceux d'une société et non plus seulement ceux des individus ne peuvent plus être contenus par des lois. Car chaque nation a un code qui lui est propre pour juger les conflits particuliers; mais si l'humanité n'a de code écrit que dans les livres des philosophes, qui jugera les conflits des peuples? La force. Ainsi l'égoïsme n'aboutit qu'à une conséquence, à créer la force juge de la morale; résultat nécessaire de la constitution politique du monde et sur lequel on s'est prononcé suffisamment en l'exposant dans sa nudité. De là, les armées, les guerres, les famines; de là, nécessité d'employer à perfectionner l'art abominable de la guerre des intelligences qui dans toute autre route auraient pu enfanter des merveilles. Si l'homme avait employé dans la véritable direction la moitié de la puissance qu'il a perdue en choses vaines ou nuisibles, l'humanité serait, non pas peut-être, mais certainement plus avancée de dix siècles.

Considérée du point de vue de l'humanité, l'histoire se généralise bien autrement que sous le point de vue national. Là ce n'était que la mémoire de faits circonscrits dans la sphère d'activité d'une collection d'individus mus par des intérêts locaux et régis par des lois émanées d'eux-mêmes. Ici c'est la grande famille humaine qui n'apparaît que divisée, fractionnée, livrée à ses passions, jouet, pour ainsi dire, d'une fatalité aveugle qui la pousse au hasard, sans frein, sans lois, sans autre code que la morale universelle. Plusieurs questions naissent : L'humanité peut-elle être considérée comme une grande société qui ait ses faits accomplis et à accomplir ? A-t-elle à remplir une destinée qui lui soit assignée ? Remplit-elle dans l'univers une fonction, comme les peuples en remplissent une par rapport à elle-même, comme les individus par rapport aux peuples ? Si l'humanité est un grand peuple marchant vers une destinée encore inconnue, elle a son passé à étudier pour se rendre compte de cette destinée, pour savoir ce qu'elle a fait, ce qui lui reste à accomplir, ou plutôt vers quel but elle doit se diriger. En-dehors de ce but et pour savoir s'il existe, elle doit encore s'inter-

roger elle-même à l'exemple des peuples et des individus. Si cette unité existe, l'histoire de l'humanité existera au même titre que l'histoire nationale, mais avec un caractère plus général et dans des rapports avec un autre but. Tout jusqu'ici se coordonnait à l'humanité, l'humanité se coordonne-t-elle à une grande loi de l'univers? C'est une autre question. Pour nous, jusqu'ici l'humanité se présente comme l'ensemble des activités humaines sur la terre, de la même manière qu'une société est l'ensemble des activités individuelles sur un territoire donné. L'humanité a son passé et son expérience, sa *mémoire*, pour nous référer à l'expression que nous avons déjà employée. Elle ne peut agir qu'en interrogeant la mémoire de ces faits accomplis par elle : ainsi l'histoire par rapport à l'humanité, c'est la mémoire des faits accomplis par l'humanité; concluons :

L'expérience pour l'individu, c'est la mémoire des faits individuels.

L'expérience pour le citoyen, c'est la mémoire des faits nationaux.

L'expérience pour l'homme, c'est la mémoire des faits de l'humanité.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur la distinction que nous faisons entre l'individu que nous considérons comme l'homme isolé, et l'homme envisagé dans ses rapports avec l'humanité.

Nous ne nous arrêterons pas non plus sur la préférence que nous donnons au mot *expérience* sur le mot connaître ou savoir. L'idée connaître ou savoir peut être prise dans un sens purement métaphysique, et ce que nous avons voulu faire entendre, c'est la connaissance résultant de l'observation des faits et de la comparaison de ces faits.

Nous allons essayer de donner l'idée de la manière dont nous envisageons le rôle de l'humanité sur la terre. Une école qui renferme dans son sein des philosophes dont nous aimons la personne et dont nous honorons le talent, travaille avec une persévérance digne de tous nos éloges à constituer une science de l'humanité. Nous devons avouer que les travaux de cette école, riche d'observations et de science, nous paraissent d'une nature trop métaphysique pour pénétrer facilement dans l'intelligence des masses. Sans entrer dans un examen aussi approfondi de ce qu'il faut entendre par humanité, liberté,

progrès, nous pensons qu'il est possible de s'entendre sur la valeur à donner à ces mots et aux idées qu'ils représentent. Nous sommes convaincus qu'avec les simples connaissances auxquelles peut atteindre le commun des hommes, on est fondé à dire : l'humanité a un but commun d'activité, elle marche vers ce but; en d'autres termes, elle obéit à une loi de progrès. Pour prouver cette assertion, nous avons besoin de remonter au berceau de l'humanité, et plus loin encore, c'est-à-dire à la formation du globe et aux cosmogonies.

SECTION II.

Des cosmogonies. — Les formations sont en progrès les unes sur les autres. — Les espèces elles-mêmes sont en progrès dans leur spécialité. — Les espèces sont radicalement distinctes, et ne sont pas produites l'une l'autre par voie de génération. — L'homme est le dernier terme des créations organiques.

Toutes les cosmogonies ont partagé la création en époques indéterminées, pour le temps et la durée, mais assez constantes pour l'ordre même qui a présidé à ces formations successives. La géologie a vérifié et confirmé ces aperçus cosmogoniques.

Parmi ces époques, quatre se dessinent d'une manière assez nette pour que les caractères qui les distinguent soient devenus aujourd'hui des notions générales. A la première, que l'on considère comme antérieure aux êtres organisés, se rapportent les terrains que la géologie appelle primitifs. Les terrains secondaires représentent la seconde époque; les végétaux surviennent alors et peut-être les poissons qui peuplent la mer. Un

ordre plus élevé d'êtres organisés peupla la terre et les fleuves à la troisième époque; on les retrouve dans les terrains appelés tertiaires. Enfin l'homme parut sur la terre; c'est la quatrième époque. Son apparition fut certainement postérieure à toutes les autres créations, on ne le retrouve pas à l'état fossile, et l'histoire comme la philosophie naturelle ont prononcé sur cette question qui est à peine controversée aujourd'hui. Ce ne sont ici que des aperçus très généraux; c'est à la géologie qu'il appartient d'entrer dans le détail des époques successives du globe, et de développer les raisons qui lui ont fait établir les caractères de cette successivité. Nous constatons uniquement que cette science établit une série de créations, qui toutes se perfectionnent à mesure qu'elles se rapprochent de nous; c'est-à-dire qu'elles sont en progrès les unes sur les autres. La plus perfectionnée jusqu'à nos jours, celle de l'homme, apparut la dernière comme pour couronner l'œuvre.

Que dit Moïse :

« Dieu créa le ciel et la terre, la terre était sans mouvement et vide (c'est-à-dire sans productions ni habitans, *inanis et vacua*). Il créa ensuite la

lumière qu'il sépara des ténèbres, ce fut le premier jour[1].

« Le firmament et les eaux furent créés le second jour.[2] Ces deux jours correspondent à la première époque géologique pendant laquelle aucun être organisé ne paraît sur le globe.

« Les eaux se rassemblent et les lieux secs surgissent.[3] Les unes prennent le nom de mer, les autres s'appellent la terre. Les végétaux apparaissent ensuite. C'est le troisième jour ou seconde époque. Les terrains de la seconde époque sont effectivement caractérisés par des débris de végétaux.

Au quatrième jour apparaissent les astres; après les astres, les poissons de la mer et les oiseaux du ciel, c'est le cinquième jour.[4] Toutes les formations des troisième, quatrième et cinquième jour peuvent se rapporter à la seconde époque, dont les terrains ne fournissent que des animaux marins.

Viennent ensuite les animaux terrestres[5],

[1] *Genèse*, chap. Ier, v. 1, 2, 3, 4, 5.
[2] *Ibid.*, v. 6, 8.
[3] *Ibid.*, v. 9, 10, 11, 12, 13.
[4] *Ibid.*, v. 14, 19, 20, 21, 23.
[5] *Ibid.*, v. 24, 31.

troisième époque; et enfin l'homme que la *Genèse* fait naître au sixième jour, c'est la quatrième époque. Observons que bien que la *Genèse* mette également au sixième jour cette double création des animaux terrestres et de l'homme, elle fait précéder l'homme par les animaux terrestres. C'est aussi ce que la géologie nous prouve, les terrains tertiaires renferment précisément des débris d'animaux et pas de fossiles humains.

Le seul passage, non pas contradictoire, mais susceptible d'explication qui se rencontre ici, se rapporterait donc au cinquième jour, consacré aux poissons et aux oiseaux; ces derniers paraîtraient devoir appartenir non à la seconde mais à la troisième époque, comme les quadrupèdes; l'Écriture, au contraire, les fait naître le même jour que les poissons. Quoiqu'il puisse être de l'embranchement d'une époque sur l'autre, la succession n'en est pas moins régulière, et Moïse en accord avec la géologie.

A quoi attribuer cette concordance entre les formations géologiques et le récit biblique? S'il n'existait que des rapports partiels, on pourrait croire que la raison a pu seule, et sans le secours de la science, déterminer une série du simple au

composé, et que l'esprit a agi comme les forces naturelles elles-mêmes. Ainsi, avant toute formation organique, on conçoit le ciel, la terre et les eaux; on conçoit la demeure des êtres préparée pour les recevoir: mais les eaux couvrant toute la surface et les lieux secs surgissant sont un résultat d'observation ou du moins d'accord avec l'observation. Les animaux d'organisation plus simple précédant les animaux d'organisation composée sont dans le même cas. Il est donc naturel de croire que les connaissances que suppose le récit de la Bible étaient celles des hommes instruits de l'Égypte et des pays le plus anciennement civilisés; et les recherches sur les idées religieuses des anciens peuples, nous conduisent à des résultats analogues.

Sous le rapport cosmogonique, nous pouvons donc reconnaître que les formations sont en progrès les unes sur les autres, et que les phénomènes primitifs sont le premier exemple de cette loi naturelle, à laquelle obéissent tous les êtres et toutes les idées, le progrès. Les opinions diverses sur ces temps primitifs, les controverses établies sur la fausseté ou la vérité des traditions mosaïques ont été l'objet de trop d'assertions et de

discussions, pour que nous ne soyons pas entrés dans ces détails.

A côté de cette première observation générale, de ce point de vue collectif qui nous offre l'ensemble de la création en série ascendante, se présentent les êtres eux-mêmes, considérés dans leur vie et leur organisation particulière.

« On a remarqué qu'au fur et mesure que les « formations sont plus modernes, elles sont moins « solides, moins liées; ainsi à partir des ter« rains primordiaux et métallifères, il y a dé« croissance dans la puissance des formations de « l'ordre brut; il en résulte que la force des créa« tions de ce genre a été en diminuant, en même « temps que croissait celle dont la présence se « manifesta par les phénomènes de végétation « et d'animalisation. »

Cette action simultanée est une des observations les plus propres à faire bien saisir les formations progressives de l'ordre brut, et leur appropriation aux phénomènes de l'organisation végétale et animale. C'est par suite de la diminution de cette force d'assimilation ou plutôt de

[1] Buchez, *Genèse*, p. 415, introduction à l'*Hist. de l'Hum.*

cohésion, que la production et la nutrition sont devenues possibles ; la matière a eu son progrès et il est mesuré par le degré d'appropriation à une fonction supérieure.

Cette appropriation a été progressive elle-même et marquée par des intervalles de repos, comme les créations d'un ordre plus élevé ; car on reconnait dans ces terrains que quelques-uns ne contiennent « aucun débris d'espèces ayant « vécu, et d'autres en sont semés ou formés ; on « remarque qu'il y a à peu près superposition « alternative entre les couches vides de traces de « vie et celles qui en sont empreintes. Ainsi, il y « a eu des époques végétales et animales séparées « par d'autres purement minérales.[1] »

Dans l'ordre des végétaux, les recherches géologiques fournissent également la preuve que les couches les plus profondes et par conséquent les plus anciennes, renferment les espèces les plus simples, d'abord les acotyledones, puis les monocotyledones, enfin les dicotyledones. Elles s'élèvent ainsi progressivement avec les terrains eux-mêmes en se rapprochant de notre époque

[1] BUCHEZ, *Genèse*, p. 415

et de la couche supérieure où les végétaux offrent une véritable organisation et une vie qui a quelques-uns des caractères de l'animalité. Le végétal, le plus perfectionné, absorbe, s'assimile, respire ; il a des appareils de secrétion et d'excrétion ; il a un appareil générateur. [1]

Cette puissance de formation a été également progressive dans les espèces animales. Les plus anciennes, celles qui appartiennent à la classe des animaux les plus incomplets, se retrouvent dans les couches les plus profondes ; les espèces se perfectionnent à mesure que les couches se rapprochent de la surface. Après les animaux sans vertèbres, viennent les poissons, les reptiles, enfin les mammifères. Pour couronner l'œuvre, l'homme apparaît comme dernier terme de cette progression.

Ainsi toute existence a été en progression sur le globe. A chaque période géologique répond une existence organique particulière ; et sur ses débris un nouveau terme a pris naissance jusqu'à l'époque où nous vivons, qui est celle de l'humanité.

La série animale particulière à notre époque

[1] BUCHEZ, *Genèse*, p. 415

reproduit ces degrés déterminés d'après la puissance et la perfection des fonctions de l'organisme. Nous voyons aujourd'hui dans la série zoologique qui frappe nos regards, une progression qui s'élève, depuis le point le plus bas jusqu'au point le plus haut, en passant par des termes qui forment deux classes, les invertebrés et les vertebrés:

Les invertebrés sont :	Les animaux rayonnés. Les animaux articulés. Les animaux mollusques.
Les vertebrés sont :	Les poissons. Les reptiles. Les oiseaux. Les mammifères.

Ces classes offrent l'une sur l'autre une progression évidente et chacune d'elles offre la même progression dans les êtres qui la composent. Cependant, cette progression est telle, qu'un abîme sépare une classe d'une autre. Cette distinction va plus loin; car, dans les variétés d'une même classe, la reproduction ne peut avoir lieu, ou les fruits d'une première reproduction sont frappés de stérilité. Cela peut n'être pas littéralement exact, car des mulets ont pu, dit-on, se reproduire; mais l'observation n'en est pas moins vraie; car

cette reproduction a un terme bien court, puisque nous ne voyons pas cette variété se continuer par elle-même. Cette progression zoologique est donc comme le monument vivant des périodes que le globe a parcourues. Chaque classe s'est succédée sur la terre dans l'ordre que lui assigne le plus ou le moins de combinaisons de son organisation, et toutes ces formes animales aboutissent à l'homme.

Un fait bien plus extraordinaire serait l'état successif de l'embryon dans toutes les classes de la série zoologique, sans en excepter l'homme. L'étude de cette succession de phénomènes constituerait une science nouvelle sous le nom d'embryogénie.[1] Cette science apprendrait que chaque être passe par la série des formes inférieures à celle dans laquelle il doit vivre et se reproduire. Les animaux autres que l'homme s'arrêtent à celle de ces organisations qui leur est propre, l'homme dans sa vie embryonnaire passe par tous ces états, les franchit et parvient à l'organisation qui lui est particulière. Ainsi, le germe humain se transformerait dans le sein maternel et présenterait successivement l'apparence des diverses classes d'animaux

[1] Buchez, p. 112 et 420.

invertebrés et vertebrés, jusqu'à ce qu'il arrivât aux formes définitives de l'humanité. Des anatomistes et physiologistes savants contestent cette série. Nous la mentionnons sans la garantir, et d'ailleurs elle n'est pas nécessaire à la confirmation de notre idée de progrès.

Les observations antérieures nous conduisent donc à ces conclusions :

1° Les époques géologiques du globe sont en progrès. La matière brute est disposée successivement de manière à favoriser l'apparition d'organisations plus perfectionnées.

2° Les espèces sont en progrès les unes sur les autres, quoique séparées.

Dans les végétaux, l'organisation se complète depuis les cryptogames jusqu'aux dicotylédones.

Dans les animaux, depuis les rayonnés jusqu'à l'homme.

Nous avons remarqué déjà qu'un abîme sépare les espèces entre elles, et même les genres dans lesquels ces espèces se subdivisent. Nous ajouterons quelques mots sur cette question à l'occasion de l'homme, On a dit que l'homme était un perfectionnement par voie de génération de l'espèce immédiatement inférieure, des singes, et du

plus complet de ces animaux, l'orang-outang.

L'anatomie ne permet pas d'adopter cette assertion que des rapports apparents ont fait naître. Il y a plus; certaines classes rapprochées, d'un même genre, peuvent du moins produire entr'elles. Cette remarque n'existe point de l'homme au singe. Jamais ils n'ont donné naissance à des hibrides. Les anciennes fables de faunes et de satyres, où quelques-uns ont prétendu reconnaître la tradition de ces unions monstrueuses, sont sans valeur aujourd'hui. A plus forte raison n'est-il pas probable que l'homme soit le fruit perfectionné de deux individus de l'espèce inférieure. Il n'est donc pas exact scientifiquement de trouver la moindre analogie. L'homme est venu à son époque, complet, contenant tous les rudiments de son organisation, quoique non appréciables encore par nos moyens d'investigation, dès l'instant de son apparition embryonnaire.

Cette vérité est confirmée surabondamment par le fait du langage qui n'appartient qu'à l'espèce humaine, seule douée de la faculté de reproduire les idées par des sons articulés, et dont l'organisation appropriée à cette fonction n'a d'analogue dans aucun animal.

Debout sur ces couches superposées, annales matérielles et incessamment interrogées de l'histoire du monde, l'homme s'annonce comme le dernier terme de toute création. Après la nature brute, après l'organisation sensitive, intelligente même à un certain degré, se développe la force éminemment intelligente et morale : cette puissance exclusivement réservée à l'homme, lui assure à une immense distance, sa place au-delà de toute création animée. C'est par elle seule qu'il peut fonctionner dans sa vie sociale, c'est la seule qui lui convienne ; et elle ne se maintiendrait pas sans le sentiment du juste et de l'injuste, règle éternelle de tous les devoirs et de tous les droits.

Roi de la terre, dont il peut supporter tous les climats, dont tous les fruits sont partout également propres à le nourrir, il l'exploite, l'interroge, et sa puissance intelligente va même jusqu'à déterminer les lois auxquelles elle est assujétie. Sa véritable vie est concentrée dans le cerveau, tandis que celle des animaux appartient au corps ; ainsi la nature même a ordonné sa conformation de manière à le mettre en harmonie avec la suprématie de sa fonction sur le globe.[1]

[1] *Dictionnaire des Sciences médicales*, art. *homme*, tom. 21, 205.

Cela ne veut pas dire que tous les hommes soient aussi propres les uns que les autres à présenter le phénomène d'une organisation égale en puissance et en activité. Des différences nous frappent dans l'intelligence et la structure même des hommes. Les races sont à divers degrés de l'échelle, mais ces variétés, dont nous parlerons plus tard[1], n'empêchent pas l'homme, pris dans l'acception tout à fait générale de ce mot, d'être le roi de la nature et de l'approprier à sa fonction sur le globe.

[1] Livre Ier.

SECTION III.

Fonction de l'homme. — Il se présente sous trois aspects.

L'homme ne peut être envisagé que sous trois aspects : comme individu, comme membre d'une société, comme membre de la grande société ou de l'humanité. C'est ce que nous avons établi dans les prolégomènes. Nous reproduisons ici les résultats, avant de passer à l'étude de la fonction de l'homme sur la terre.

Comme individu, il tend à la satisfaction de ses besoins, et, dans les limites d'un amour de soi, sage et naturel, il consacre son travail, ses efforts et sa prévoyance, à son bien-être.

Comme membre d'une société, il remplit, sous l'assurance d'une protection mutuelle, sa fonction sociale.

Comme fraction de l'humanité, il concourt à la fonction humanitaire, ou à l'œuvre de l'humanité sur la terre.

Fénelon a dit quelque part : « Il faut préférer « sa famille à soi-même, la patrie à la famille, à « la patrie l'humanité, qui est la grande famille. »

Ce sentiment, émané de la belle âme de Fénelon, est une vérité historique. Le résultat de l'observation appliqué à l'état de l'homme sur la terre, conduit à cette formule de fraternité et d'œuvre commune, que l'amour de ses semblables lui avait inspirée.

Nous l'avons déjà dit plus haut, l'égoïsme dans l'individu est un sentiment faux qui réagit contre lui-même; ainsi nous ne reviendrons pas sur cette observation. Ce que nous avons à établir, c'est la vérité du sentiment contraire, c'est la certitude de l'œuvre de dévouement, sans laquelle l'homme resterait sur la terre dans une perpétuelle enfance, ou périrait même, faute de secours, et privé de ces développements, conséquence nécessaire de son éducabilité. Ses idées, ses sentiments, ses passions, ne peuvent se développer que dans la société de ses semblables; et il ne vivrait pas de toute la vie dont il est susceptible, s'il restait seul et sauvage, dépouillé des moyens de mettre en mouvement ses facultés, et de satisfaire ses besoins de tous les ordres.

Faible, souffrant, l'enfant ne fait soupçonner ses premiers besoins que par des cris et des pleurs; la première manifestation de sa vie est un appel à la pitié; l'amour maternel veille, interroge, devine, et son inquiet dévouement n'a pas besoin de s'échauffer à l'espoir de la tendresse filiale, qui payera ses sacrifices. La longue impuissance de l'enfant prolonge aussi la nécessité de l'appui de ses parents : la nature elle-même a donc créé le lien qui constitue la famille, premier élément de la sociabilité. Notre faiblesse, par rapport aux forces naturelles ou organisées qui nous entourent, exige l'emploi de moyens hors de nous pour nous couvrir, nous défendre, assurer notre nourriture; l'intelligence y a pourvu en éclairant nos efforts dans l'appropriation des agents secondaires.

Il a fallu peu de temps pour que deux familles aient senti, qu'en se rapprochant et s'unissant par un lien tacite, elles augmenteraient leurs moyens par leur union. Le bien-être s'est trouvé doublé avec les forces, et le premier progrès a été le résultat de la première alliance.

Observons que le premier progrès a eu un but, celui de la défense ou de l'amélioration, peu

importe; toujours est-il que ce n'est point sans motif que l'alliance s'est faite. Nommer le progrès c'est sous-entendre un but; car marcher sans une tendance, est un non-sens; progresser, c'est s'approcher d'un terme, et ce terme est le bien ou le mieux.

Ainsi, dès la première famille, nous trouvons déjà association, but et progrès.

Heureux l'homme, si, persévérant dans cette pacifique association, il avait toujours considéré l'union égale des forces comme une condition de sa nature, et un devoir de fraternité! Si l'espèce, en se multipliant sur la terre, n'avait pas, au gré de ses passions déréglées, voulu assujétir l'homme à l'homme; si aucun n'avait dit : Je suis le plus grand et le plus fort, travaillez, et je recueillerai les fruits qu'aura fait naître le travail d'autrui. Toutefois ne nous hâtons pas de condamner. Peut-être ces luttes de l'humanité ont-elles été nécessaires à ses progrès. N'est-ce pas par des invasions que nous avons vu se propager les lumières accumulées dans les pays les plus avancés? N'est-ce pas aux inventions terribles amenées par la guerre que l'homme doit les plus redoutables agents de sa puissance? L'étude du monde phy-

sique a plus avancé par l'avarice et les mauvaises passions, que par le dévouement de quelques grands hommes; la soif de l'or a multiplié les découvertes; les conquêtes du génie sur les lois de l'univers ont commencé par de folles recherches sur les influences des astres et les propriétés occultes des métaux; l'astrologie bégaya les premiers mots de la langue sublime de Newton et La Place. Acceptons les résultats : quant aux moyens, c'est le secret de l'Auteur des choses.

Tous ces maux nous frappent, parce que nous les étudions dans leurs rapports avec notre existence bornée; mais ne serait-il pas possible que, d'un autre point de vue, nous puissions trouver l'explication de cette énigme. Nous venons déjà de le remarquer, les maux ont donné naissance à de grands biens: du choc des hommes sont sortis les agents violents qui peut-être n'eussent pas été inventés dans une société pacifique. La poudre, connue des Chinois avant de l'être parmi nous, n'a été à peu près chez eux qu'une vaine et inutile découverte; sans la guerre on ne l'eût pas peut-être trouvée chez nous. Un jour viendra, espérons-le du moins, pour l'honneur de l'humanité, où on ne l'emploiera plus que pour ouvrir des

carrières, aplanir des montagnes, ou pour d'autres usages que l'avenir révélera: elle a causé bien des maux pourtant. N'en peut-on pas inférer que la création n'est pas faite pour nous; que nous, qui centralisons tous les pouvoirs terrestres, nous sommes coordonnés par rapport à un grand tout; et, qu'appropriant à notre espèce tout ce qui lui est inférieur, nous obéissons à une loi suprême qui nous approprie nous-mêmes à une combinaison que nous pouvons supposer, et que notre insuffisance ne nous permet pas de définir. A quelque époque que nous considérions l'homme, nous ne pouvons le voir autrement qu'en société. Depuis le nègre le plus bas placé sur l'échelle humaine, depuis l'Américain chasseur jusqu'aux sociétés anglaises et françaises, jusqu'à présent placées au sommet de la civilisation, partout l'homme est à l'état social, quel qu'en soit d'ailleurs le degré.

La société n'a pu arriver de premier jet à son état actuel; elle a passé nécessairement par des transformations successives, à mesure qu'elle a perfectionné ses instruments de travail et d'action. Le premier état rationnel, nous venons de le voir, c'est la famille : comment cette famille a-t-elle pu

fournir à sa subsistance avant l'invention de l'agriculture, avant l'appropriation des troupeaux à ses besoins, évidemment par la chasse. Tant que la chasse a pu fournir aux besoins de tous, les hommes ont agi, sans lutter entre eux; mais ils se sont multipliés, et la terre a manqué à leurs besoins; ils ont combattu pour la possession du sol, le plus fort a repoussé le plus faible, et est resté maître du terrain. C'est la vie des peuplades sauvages de l'Amérique; il y a eu nécessité alors de chercher un soutien pour sa vie dans un autre genre d'activité. On a soumis les troupeaux pour en tirer la nourriture et le vêtement; la prévoyance a nécessité l'emploi de ressources constantes, c'est la vie pastorale; mais cette existence même ne peut fournir d'aliment qu'à une société fort restreinte. Il faut encore un vaste territoire pour un petit nombre, et ce nombre s'accroissait tous les jours. D'ailleurs les hommes accoutumés à ce genre de vie avaient des mœurs plus douces que ceux qui étaient restés chasseurs. L'aisance qu'ils s'étaient procurée, amena sur eux la guerre et l'envahissement; et le conquérant, pour rester maître de ses esclaves et les exploiter à son gré, a dû leur interdire les voyages et la vie nomade.

Cette vie nomade avait existé chez les pasteurs chaldéens, chez les Scythes, chez les Juifs, dont les premiers patriarches furent des Arabes nomades. Forcés de rester attachés au sol, d'abandonner les tentes pour des demeures fixes, les hommes demandèrent à la terre les fruits qui devaient servir à leur nourriture. Ainsi naquit le troisième degré de civilisation. Après avoir été chasseurs et pasteurs, les hommes devinrent agriculteurs.

Les diverses sociétés mises en présence ne tardèrent point à établir entre elles des lois protectrices, et lasses de se dépouiller sans cesse arrivèrent à des liens de commerce et d'échange garantis par les besoins réciproques. Le commerce amena la navigation, chaque besoin fut suivi d'une création nouvelle.

Chacune fut d'un ordre plus élevé, aussi fallut-il l'application d'une plus grande somme d'intelligence à chaque transformation. Les arts et les sciences se perfectionnèrent et étendirent l'activité humaine en même temps que ses moyens. Les empires se formèrent avec tout cet appareil dont nous les voyons entourés. Mais le temps

n'était pas venu des garanties à apporter dans l'ordre civil à la sécurité de chacun; aussi à la première lueur des temps historiques, ne voyons-nous que de vastes empires despotiques et l'homme exploitant l'homme comme celui-ci exploitait la terre.

Nous esquissons très-rapidement ce tableau développé dans des ouvrages spéciaux; nous ne voulons qu'indiquer le progrès nécessaire des institutions et des relations, pour en tirer ce fait de progrès et d'union humanitaire dont chacun de nous est un élément actif.

Nous n'en ferons pas l'objet de recherches théoriques; notre but à nous est de ne point isoler le raisonnement des faits; et nous n'attachons d'autre importance à cette successivité dont nous venons de parler, que d'en tirer ce fait général et vrai de progrès dans la vie sociale. S'il avait fallu établir historiquement un enchaînement bien lié; nous nous serions engagés dans un autre travail. Il nous suffit de pouvoir affirmer que les sociétés humaines s'étant développées successivement, ce développement a eu lieu

d'une manière conforme, sauf les détails, à l'esquisse que nous en avons faite.

Que l'homme soit organisé dans un but, c'est un fait qui ressort de sa seule existence; s'il n'avait eu d'autre fin que sa propre satisfaction, la nature ne lui aurait pas donné une puissance supérieure à sa destination ; elle l'aurait laissé dans les limites de ses besoins et n'aurait pas mis pour condition à son développement le contact de ses semblables. Si elle l'avait organisé pour un but purement social, elle n'aurait pas fait survivre aux sociétés les conquêtes de l'homme. Avec la société périrait le tribut qui lui aurait été apporté, il serait inapplicable à tout autre ordre de faits que celui pour lequel il aurait été créé; à chaque société nouvelle, un nouvel apprentissage serait imposé, auquel ne profiterait en rien ce qui aurait été fait précédemment.

Le but de l'homme est donc supérieur à l'individualisme et à l'état social, il est en dehors de son existence bornée, comme individu et comme citoyen. L'individu périt, les sociétés périssent, mais l'homme demeure, l'humanité mar-

che et les travaux s'accumulent pour profiter à l'espèce. Donc les efforts de l'homme sont faits pour l'espèce entière ou la somme des individualités.

C'est cette réunion des générations de tous les temps que l'on nomme humanité.

L'union des générations successives dans un but d'activité limitée ou relative s'appelle nation.

L'union des générations dans un but spécial et particulier s'appelle famille.

Il est facile de saisir le progrès évident de ces trois modes d'activité l'un sur l'autre, aussi n'insisterons-nous pas sur ce fait. Nous observerons que ce progrès ne doit pas être envisagé de telle sorte, qu'un état soit nécessairement destructif de l'autre; que l'homme, par exemple, considéré sous le point de vue social cesse de s'appartenir comme individu. Ce point n'est pas suffisamment expliqué dans l'école dont nous avons parlé tout à l'heure. Il n'est point dans la nature que l'homme se dépouille du légitime amour de soi-même, principe véritable de l'activité. Exiger de lui l'abnégation absolue dans un intérêt de société ou même d'humanité c'est lui demander la séparation complète de l'esprit et du corps, en d'autres termes, l'impossible. Le problême à

atteindre, c'est la prédominence de l'être intelligent et moral sur la matière. Attaché à la matière par le corps et par ses appétits, l'homme la soumet par l'esprit; cette dernière puissance lui apprend qu'il n'arrivera à son but que par l'union des efforts; de là association et dévouement, tel est son premier mobile. Quand à l'activité qui résulterait de la perspective du but humanitaire, nous ne disons pas que dans une époque plus avancée le dévouement n'ira pas jusqu'à n'avoir pas besoin d'autre mobile; mais en interrogeant le passé, nous sommes conduits à reconnaître que le dévouement à l'humanité contient toujours cette réserve, que dans l'œuvre humanitaire le progrès de l'ensemble ne peut être isolé de la liberté légitime et du bien-être de chacun. Nous sommes fonction il est vrai, mais non comme un rouage matériel. Collaborateurs intelligents et éclairés d'une œuvre commune, cette œuvre elle-même est la plus grande somme d'avantages à conquérir sur la nature pour la répartir sur tous les hommes. Dans la question générale se trouve donc toujours comprise la fonction particulière. Nous avons tous conscience de ce fait individuel et humanitaire. Le rang que

nous assignons aux hommes dont la vie a été employée tout entière au bonheur, au progrès ou au soulagement de leurs semblables en fournit la preuve. Ce ne sont plus des hommes, ce ne sont plus des nations qui les applaudissent. Accueillis par l'humanité qui révère en eux les apôtres de la morale universelle, leur dévouement en les illustrant eux-mêmes, fournit une démonstration de ce sentiment gravé dans le cœur de tous, que les hommes sont nés pour une fraternité que le temps fait mieux sentir chaque jour. C'est ainsi que les grands génies appartiennent au monde. Nés dans un pays, leur génie ou leurs œuvres leur donnent une patrie plus vaste, l'humanité les revendique; Vincent de Paule pour son dévouement, Fénélon pour sa morale si pure et si élevée, Molière pour sa haute philosophie et sa profonde étude du cœur. Si nous citons des Français c'est que les exemples sont plus près de nous, et non sous une préoccupation de vanité nationale que nous blâmons, que nous combattons. Les grands hommes appartiennent au monde : qu'il nous soit permis de placer dans ce grave sujet une seule anecdote, elle est propre à exprimer notre pensée :

« Talma conversait avec l'anglais Kean sur la « littérature dramatique de la France et de l'An- « gleterre, et sur la prééminence revendiquée « par chacune d'elles ; un nom venait toujours « se placer à côté d'un autre dans cette lutte éga- « lement soutenue, lorsque pour la terminer « Talma nomma Molière. Ne le comptons pas, « reprit Kean ; Dieu a jeté Molière sur le monde, « le hasard l'a fait tomber en France. »

Nous disons de tous les grands hommes ce que Kean disait de Molière : hommes, soyons fiers de tout ce qui honore et agrandit l'humanité.

L'homme ne pouvant être trouvé ni conçu autrement qu'en société, nous arrivons à cette conclusion, que son activité ne peut avoir que deux buts, la fonction sociale et la fonction humanitaire.

L'homme est organisé pour la société, nous l'avons déjà dit : mais cette société elle-même n'est pas stationnaire, immobile. Elle a ses phases, ses périodes, elle a dans son développement historique un but, une fonction marqués. Les élémens de cette action sont les individus, les classes, dans lesquelles se décompose l'être collectif auquel nous donnons le nom de nation. Examinons

l'un après l'autre les peuples dont l'histoire nous apprend la fin, en d'autres termes qui ont eu un développement complet : nous les verrons tous marcher vers un but déterminé auquel concourent toutes les classes et tous les citoyens ; but moins marqué pour ceux-ci, plus sensible dans les rangs plus élevés, jusqu'à ce qu'on arrive à une classe dominante, guide de toutes les autres, et qui représente d'une manière appréciable le but commun de l'activité sociale.

Prenons pour exemple les républiques grecques. Elles furent toutes instituées dans un but de conservation exclusif et bientôt de domination les unes sur les autres, mais par des moyens différents, suivant les ressources du sol et de la position qu'elles occupaient. Sparte, monastère guerrier, fut instituée pour la guerre ; sa position dans l'intérieur des terres excluait un commerce étendu et la bornait à ses propres ressources, que le législateur concentra dans un but, non seulement de défense, mais d'agression. Tout y fut dirigé vers le développement de l'action physique ; l'individu n'y fut compté pour rien en présence de la force collective, et cet état opposé à la nature ne se conserva que par la nécessité constamment

renaissante des luttes guerrières contre les états voisins. Sparte ravage et soumet jusqu'à ce que parvenue à la supériorité relative sur les autres états grecs, son but vienne à lui manquer, les lois se relâchent, et elle succombe lorsque son élément d'activité lui manque.

Athènes organisée pour les arts, le commerce maritime, marche à la suite de Lacédémone dans cette carrière de conquête guerrière ou pacifique, elle obtient le prix qu'elle ambitionne et succombe à son tour. Nivelées par un affaiblissement commun, les républiques grecques deviennent la proie de la Macédoine qui organise, en réunissant ces éléments, une puissance nouvelle à laquelle elle donne pour principe d'activité, non l'établissement pacifique d'une société plus nombreuse et plus compacte, mais un nouvel antagonisme plus vaste, basé sur la vengeance à tirer des envahissements asiatiques. Réaction dont Alexandre se fait le guide et le chef, et qui ne comprenant aucun élément de durée sociale, se termine avec la vie du conquérant.

Observons cependant que ces nations, au milieu de leur antagonisme, de leur hostilité, marchent toujours vers un but d'amélioration huma-

nitaire, dans ce sens au moins qu'aucun de leurs arts, de leurs sciences, de leurs découvertes n'a été perdu pour l'avenir. Ce qui survit à chaque nation a profité à l'humanité, comme ce qui survit à l'individu profitait au corps social lui-même. Aucune d'elle n'avait conscience de ce progrès indéfini; elles remarquèrent la succession des générations, les peuples succédant aux peuples, mais la loi de cette succession et le but définitif auquel elle devait conduire leur échappait.

Revenons à la fonction sociale des peuples. Aucun jusqu'à présent ne s'est organisé pour une fonction humanitaire, aucun ne s'est proposé cette fonction pour but, et on le conçoit sans peine. L'idée de ces recherches sur l'humanité a toujours existé, mais les exemples n'ont pas existé toujours. Pour concevoir un but humanitaire, il faut avoir observé une succession de sociétés politiques et avoir pu constater leur supériorité croissante en raison du plus grand nombre d'eléments dont elles pouvaient disposer, et des rapports plus nombreux qui existaient entre les divers peuples. C'est ce secours qui a manqué aux anciens et ne leur a pas permis d'arriver au but, quoiqu'ils eussent aperçu la

tendance. Le dépôt successif des faits accomplis par l'humanité n'était pas assez considérable encore pour qu'ils pussent l'étudier et en déduire des lois constantes.

Des prophéties qu'on avait soin d'entretenir parmi les citoyens promettaient à Rome l'empire du monde. La société romaine n'eût jamais d'autre but que d'arriver à la réalisation de cette promesse.

Les Romains[1] regardèrent la guerre comme le seul art, et employèrent tous leurs efforts à la perfectionner. Ils parvinrent à donner à leurs troupes la meilleure discipline, les meilleures armes, la plus grande force. Leur orgueil ne les empêcha point d'emprunter aux peuples mêmes qu'ils voulaient soumettre, les armes dont ils reconnaissaient la supériorité. Ils quittèrent leur épée pour prendre l'épée espagnole aussitôt qu'ils l'eurent connue.[2]

Avec leurs conquêtes s'accrurent aussi les moyens de les conserver. Leur habileté à les préparer, leur persévérance à les obtenir ne furent

[1] Montesquieu, *Grandeur et Décadence*, chap. II.

[2] *Ibid.* Suidas, au mot *Machaira*.

pas moins remarquables que leur esprit guerrier. En un mot, leur activité sociale avait pour principe la conquête et rien dans leurs institutions ne fut organisé pour une autre fin.

L'histoire nous dit assez que ce but fut atteint : non, il est vrai, complètement; car il n'est pas possible qu'un gouvernement, établi dans un but de domination particulière, et non dans le but éternel de liberté et d'affranchissement humain, s'assimile toute l'humanité; mais il le fut assez pour justifier, par le plus vaste exemple que les temps aient fourni, la puissance renfermée dans un but social, proposé à un peuple; pour prouver tout ce qu'enfante et nourrit d'énergie et de force une tendance éclairée d'avance et la direction unitaire imprimée à une société.

L'action d'une société n'est pas simple; sa vie extérieure se révèle par le rapprochement successif de la société avec le but d'activité qui lui est proposé, et par les rapports externes. La vie intérieure de la société fermente pendant ce temps, et subit un travail de transformation, qui amène les membres du corps social à un niveau que l'individualisme réclame à mesure qu'il s'éclaire et juge mieux son importance et ses droits. La me-

sure de ces droits est l'utilité dont on est à l'ensemble; ils se proportionnent aux sacrifices, qui ne sont que les devoirs sociaux; en d'autres termes, les droits arrivent à se placer en proportion avec les devoirs. Telle est la tendance intérieure de tous les états. Nous pouvons en faire la remarque dans tous les temps et chez toutes les nations.

Les peuples se présentent à nous divisés en classes, à chacune desquelles une fonction particulière est attribuée. Dans l'Inde, dans l'Égypte, dans la Chaldée, dans la Perse, nous voyons une classe sacerdotale supérieure à toutes les autres, puis une caste de guerriers, enfin celle des laboureurs, des artisans, des exploitateurs de la terre. Au-dessous de ces castes libres, se trouve une masse sans droits, sans avenir, maudite ou exploitée: les esclaves.

A côté du but social extérieur, ou de la vie de relation, se place donc un but tout intérieur, né du froissement continuel des ambitions en présence et en lutte. Ce but ne fut pas seulement enfanté par l'égoïsme, il le fut par ce juste et éternel sentiment d'égalité qui peut être réduit au silence par l'oppression des institutions politiques, mais qui, tôt ou tard, reconnait l'heure où sa voix

Tous les besoins ne se révèlent point à la fois, avant que les esclaves pussent penser à la liberté comme droit, il leur fallait des moyens et des lumières. Les deux autres classes étaient intéressées à les tenir dans leur état d'exclusion; aussi le mouvement ascendant ne fut-il marqué que dans la classe des citoyens avides de parvenir à l'égalité des droits. La fondation de la cité avait créé des activités rivales, et l'œuvre intérieure eut lieu entre ces rivaux inégaux en nombre; le résultat fut le triomphe des plus nombreux. Pour l'obtenir, il avait fallu faire valoir certains droits généraux, fondés sur les lumières philosophiques plus répandues et avidement admises; les esclaves surent s'en prévaloir plus tard. Leurs premiers essais furent sensibles déjà dans les sociétés anciennes. Les guerres des esclaves marquèrent l'époque de la conquête de l'égalité par la seconde classe. La tendance dès-lors fut plus large. La fusion des deux premières classes ou des classes libres n'avait laissé que deux forces en présence, les hommes libres et les esclaves. Désormais l'œuvre des sociétés se trouve circonscrite dans la poursuite de ce but : abolition de l'esclavage.

Cela est sensible dans Rome, que nous pouvons

prendre pour exemple; nous y voyons successivement la royauté, le consulat et le gouvernement dans les mains des patriciens, puis l'accession des plébéiens, les guerres des esclaves, et enfin leur affranchissement par le christianisme.

Ainsi nous voyons les sociétés passer par quatre états de transformation successifs : le sacerdoce, l'empire, la patrie ou la cité, enfin l'homme ou l'appel de chacun aux droits civils et politiques, en d'autres termes, la liberté individuelle dans la société générale.

Expliquons-nous cependant sur un fait qui, au premier coup d'œil, paraîtrait infirmer ces divisions que l'histoire nous donne, ou du moins en exclure l'idée d'amélioration et de progrès. Au moment où s'annonce le dogme catholique de l'appel de tous, nous voyons reparaître l'empire, et, en apparence, recommencer une série gouvernementale qui rappellerait l'ancienne. Ainsi l'immobilité humaine semblerait résulter de ce cercle, dans lequel l'humanité recommencerait ses destinées.

Cela serait vrai si, à côté précisément de ce nouvel empire, ne paraissait pas la première lueur du christianisme, destiné à conduire tous

l'état moral; il passe ensuite à l'état de dogme, et devient puissance dirigeante.

Ici il nous faut retourner en arrière, pour examiner ce qui avait eu lieu dans le passé.

Historiquement, le passé le plus reculé nous offre le spectacle de grands empires organisés despotiquement, et dans lesquels l'homme individuel n'est compté pour rien. Mais examinons les traditions de ces empires, et nous voyons une origine donnée à ces distinctions de castes, à la supériorité des unes, à l'esclavage et à l'avilissement des autres. Partout, le règne des dieux est présenté comme précédant le règne des hommes, les hommes eux-mêmes étaient réduits à l'état de brute en expiation d'un péché commis dans le ciel. Sans doute cette doctrine ne fut qu'un moyen de gouvernement, un moyen de donner une base religieuse à une organisation politique, fondée sur une inégalité monstrueuse. Mais enfin, elle exista, et elle prouve au moins une chose, c'est l'état d'ignorance profonde qui régnait à l'époque de l'introduction des premières sociétés. Les différentes castes sorties, l'une de la tête, l'autre des bras, la troisième du corps, la dernière des pieds de Brâma, justifiaient par leur origine, l'inégalité établie entre

elles: c'était en placer la source dans le ciel même. En fait, ces distinctions étaient l'ouvrage de l'habileté de quelques-uns et de l'abrutissement du reste. Ces vastes empires divisés en castes avaient donc pour gage de durée la continuation de l'ignorance des masses, et la centralisation de toute force intelligente. Mais il n'y a pas de pouvoir capable de lutter contre les besoins et la nature qui nous conduit à les satisfaire; les arts utiles, puis les connaissances plus étendues qu'ils amenèrent, développèrent dans les hommes la faculté intelligente et morale, et l'on vit naître le premier protestantisme, ou la première révolution politique; c'était la même chose, lorsque l'organisation avait le double caractère religieux et politique. Il eut pour résultat de renverser la puissance religieuse qui divisait les hommes, pour établir la puissance morale, qui élevait déjà l'humanité à une certaine réciprocité de droits et de devoirs. Ce fut l'état des sociétés sous les Grecs et les Romains. Cette réciprocité des droits et des devoirs s'élabora et grandit ainsi jusqu'à Socrate et Platon, dont les opinions philosophiques ne furent pas la base du christianisme, mais préparèrent les esprits à un enseignement nouveau, capable de répondre aux

besoins des classes inférieures que le temps amenait à l'émancipation. Or, il y eut entre ces différentes périodes un intervalle de repos destiné à l'élaboration et à la vulgarisation des idées nouvelles. L'organisation égyptienne, par exemple, subsista long-temps encore après que sa puissance active fut terminée, et que les migrations qui civilisèrent la Grèce, eurent quitté le sol dont elles étaient exilées. Lorsque la Grèce elle-même, avec sa nouvelle organisation polythéiste et anti-sacerdotale, arriva successivement aux doctrines philosophiques que les gouvernements dûrent adopter, en admettant l'accession de tous aux droits civils et politiques, le passage de cet état à l'abolition de l'esclavagé en principe ne put avoir lieu que quand la dernière classe s'éleva jusqu'au sentiment de sa valeur sociale. Cette élaboration se fit de Socrate à Jésus-Christ.

Ce fut au nom des doctrines de Socrate que l'esclavage fut considéré comme un attentat à l'humanité, mais ce résultat du travail moral antérieur, proclamé par le philosophe grec, ne devint la base d'un nouvel état social que par Jésus-Christ.

Socrate et Platon avaient enseigné leur morale

sur un coin de terre qui comptait à peine dans l'immensité du globe, les Romains en adoptant les idées des Grecs les répandirent dans le monde. L'humanité fut préparée par eux à un enseignement, non plus philosophique et abstrait, mais à l'application d'une autre base sociale et à un principe plus large. C'est ainsi que l'école athénienne avait jeté la lumière sur le vice de l'organisation ancienne, les conquêtes de Rome amenèrent la diffusion de cette lumière, ce fut le temps de l'élaboration, le christianisme s'en empara pour en faire le point de départ de la doctrine d'avenir. C'est par un procédé analogue que dans un temps tout à fait moderne, les travaux philosophiques ont amené cette question, qu'est-ce que le tiers-état? et la réponse fut, c'est la nation même. Qu'est-ce que les esclaves a-t-on dit jadis? Et la réponse fut, c'est l'humanité.

L'homme dans les grands empires orientaux n'avait été compté pour rien. Dans les républiques grecque et romaine il s'était élevé à l'état de citoyen, et l'empire qui n'offrait qu'un sol, était devenu la patrie. Mais nous l'avons déja remarqué, la patrie elle-même n'est qu'une centralisation sur un point donné et un antagonisme de peuple à

peuple! Les luttes continuelles, les jalousies, les guerres, tous les malheurs de l'humanité naissaient de ces limites élevées par l'égoïsme national. Or, l'innovation qui dans l'intérieur des états avait amené la fusion des classes, conduisait directement à la fusion des peuples, la question plus générale était au fond la même, et cette doctrine dut devenir universelle quand la domination romaine eut fait de toutes les nations une seule nation, au moins sous le rapport politique.

Tout n'était pas obtenu cependant: à la séparation radicale des anciennes classes succéda la hiérarchie civile et politique. L'affranchissement des prolétaires vis-à-vis des privilégiés devint le nouveau but proposé comme accomplissement à réaliser dans la société, c'est à ce but que répond la fameuse discussion de Syeyes. Mais n'anticipons pas.

Ces idées auxquelles nous a conduit la société, considérée sous le rapport politique, l'art vient les confirmer.

Ces masses superposées, débris d'une époque inconnue et antérieure à l'art proprement dit, sont l'application de la force brute. Les immenses monuments de l'Égyte que le temps n'a pu entamer, que des populations entières construisent, tout en

accusant le mépris de l'espèce, attestent par leurs proportions colossales l'intelligence et l'art. Nous ne parlons pas ici du point de vue religieux sous lequel ils peuvent être considérés, nous nous en occuperons plus tard. C'est à l'occasion de ces monuments qu'un roi put dire; vingt mille hommes ont été employés à construire cette pyramide et pas un seul Égyptien. Double témoignage qui nous enseigne l'état de l'art égyptien et l'état de l'homme. Les populations sont transplantées comme des troupeaux, et la race dominante ne daigne y voir que des instruments, des objets d'exploitation.

Dans la Grèce, l'application d'une imagination plus vive et plus riante, donne naissance à ces formes élégantes qu'on a eu le tort de vouloir copier de notre temps et dans nos climats. Ce ne sont plus les masses du temple égyptien; le temple grec avec ses colonnes, sous le triangle aplati qui lui sert de fronton, n'est dans sa forme, que la cabane agrandie et décorée. Le temple est réduit aux proportions de l'homme, car l'homme a reconquis son rang. L'édifice n'est plus réglé dans ses dimensions et son ordonnance d'après l'idée de la reproduction des formes et du mécanisme de l'univers, mais d'après l'embellissement qu'une

recherche ingénieuse peut apporter au domicile de l'homme.

L'art s'est donc trouvé en harmonie avec l'état civil et politique, concluons : Les sociétés anciennes ont pris l'homme au berceau dans un état peu différent de la brute. Elles l'ont élevé successivement jusqu'à la jouissance de l'existence sociale, politique et morale. Elles l'ont fait homme enfin. C'est donc sur l'homme, et non plus sur le bimane, que l'œuvre de progrès doit s'effectuer maintenant, la société va avoir un autre but, un autre principe d'activité.

Ce qu'était la brute, par rapport à la société dans laquelle elle devait se développer, les sociétés vont l'être par rapport à une fonction plus haute, l'humanité. Nous allons voir les sociétés dans un état d'hostilité les unes contre les autres, jusqu'à ce qu'une pensée commune les ramène à cette fusion des intérêts de tout ordre qui est le but définitif de l'humanité.

SECTION IV. — DE L'HUMANITÉ.

Transformation du but social par le christianisme. — Nécessité du principe humanitaire.—Réalisation du principe humanitaire.—Déviation romaine du principe humanitaire. — Double tendance du christianisme humanitaire-romain. — Christianisme romain. Il a contribué au progrés : en détruisant les sectes, en unissant les barbares, en combattant les sociétés égoïstes ; son maximum de puissance est Grégoire VII.— L'Église se corrompt et perd son influence avec son but. — Le protéstantisme. — Retour à la foi humanitaire par la Révolution française.

Humainement parlant, Jésus-Christ trouva le sol préparé pour l'enseignement qu'il apportait aux hommes. Il vit que les doctrines philosophiques, qui avaient élevé l'homme jusqu'au sentiment de l'affranchissement, n'avaient de valeur que dans le passé; que toutes les chaînes brisées, l'avenir réclamait un ordre et un but d'activité qui comprissent l'humanité tout entière; il ne devait plus exister, dans l'avenir, ni castes, ni distinctions; deux choses apparaissaient seules, la terre et l'homme.

Pour qu'une transformation aussi fondamen-

tale détruisit l'ordre politique fondé sur l'ancienne exploitation, il fallait encore un temps de repos. L'empire romain avait accompli sa fonction. Organisé pour la conquête, il avait tout conquis, et devait tomber pour faire place à un principe nouveau. Tous les degrés de sa chute furent les degrés ascendants de l'idée sociale universelle.

Ce fut là le temps de repos. Il fut marqué par les phases de cette révolution qui obscurcit l'ancien établissement romain pour amener à la lumière et à l'activité la nouvelle base chrétienne.

L'homme, avons-nous dit, avait pris possession de sa dignité, et les distances, qui séparaient les castes et les classes, avaient été condamnées par la voix des philosophes et des sages. Nous entendons que l'œuvre spirituelle était accomplie ; que le but de la première société était atteint comme progrès intellectuel; qu'il restait désormais pour arriver à la réalisation complète de l'œuvre, à faire descendre dans toutes les intelligences le fait adopté par les sages ; à le faire passer dans l'enseignement universel et à amener les sociétés à reconnaître comme base, l'application d'un principe d'égalité, de fraternité. Il restait à détruire le fait matériel de l'esclavage, ce devait être le but de

la société nouvelle, ou la réalisation du principe d'affranchissement de l'humanité.

Le monde romain était sans principe actif; vivant de sa vie intérieure, où il n'y avait plus rien à conquérir pour les classes libres nivelées, il s'épuisait en jouissances monstrueuses, et tournant contre lui-même cette avidité de sang et de combats qui avait fait sa force aux jours du développement, il n'offrait plus qu'une vaste arène où s'égorgeaient pêle-mêle les nations. L'activité générale et unitaire venant à manquer, l'activité de chacun se répandit en recherches de jouissances personnelles. Dans cette effroyable consommation du luxe et de la plus sale débauche, le monde ne put suffire à la destruction croissante dont rien ne réparait les ravages, Rome était le bucher de Sardanapale, où l'or, les étoffes précieuses, les chevaux, les esclaves, les femmes, venaient s'entasser pour périr.

Alors, dans le monde épuisé, retentit un long cri de douleur. Il évoqua, de leurs forêts sauvages, ces géants septentrionaux destinés à la régénération de ce monde flétri, et amena, sur le terrain de la civilisation nouvelle, dont elle devait être le bras, cette race guerrière appelée aujourd'hui

à voir la réalisation complète et pacifique de l'idée chrétienne.

Les nations scythiques (ou celtiques) s'étaient répandues, depuis les plateaux supérieurs de l'Asie et avaient peuplé toute l'Europe occidentale et septentrionale; divisées dans leurs différentes tribus, elles s'étaient modifiées dans leurs migrations successives et sur les débris de leurs croyances primitives, le culte guerrier du réformateur Odin s'était établi comme pour les préparer à l'œuvre qu'elles devaient accomplir. Ainsi avait été forgée l'epée pour venir à l'appui de la parole.

Le christianisme apportait, inscrits sur sa bannière, les mots : *liberté, égalité, fraternité*, triple formule d'affranchissement, mais qui n'aurait eu de sens que pour l'esprit, si le législateur n'avait fait de la charité la véritable base de sa doctrine : eussiez-vous une foi capable de transporter les montagnes, sans la charité, vous n'êtes rien! La foi ne fut pas séparée des œuvres, et la récompense fut au ciel.

Ainsi, le dernier mot des anciennes sociétés avait été un pur effet, obtenu sans avoir conscience du but que l'on finit par obtenir : l'homme intel-

ligent et moral, substitué à l'homme brute, au véritable bimane. Dans la doctrine nouvelle, le but d'activité est nettement défini, c'est la fraternité et la charité, personne n'est exclu, et pour montrer que l'homme est coordonné par rapport à une autre fin que sa satisfaction propre, qu'il n'est lui-même que fonction d'un grand tout, ce n'est pas sur la terre que cette fin lui est proposée, c'est au ciel que la sanction lui a été réservée.

Tant que la condition d'amour et de fraternité ne sera pas accomplie, tant qu'il restera sur la terre une étincelle de l'antagonisme social, tant qu'il existera sur le globe un atôme que l'homme n'aura pas soumis et approprié à ses besoins, une idée ou un sentiment qui n'auront pas été mis à la portée de tous ; en un mot, tant que la liberté, l'égalité, la fraternité ne règneront pas avec la science, la fonction de la nouvelle doctrine ne sera pas remplie.

Ainsi, la formule d'activité humaine est nettement posée : Marchons, a-t-elle dit, vers une seule foi et une seule loi, car il n'y a pas deux formules pour l'individu et pour l'humanité, ce que désire l'un est précisément le but de l'autre; l'hu-

manité, dans l'idée chrétienne, n'est plus que la généralisation des activités individuelles. La formule posée, qu'a-t-on fait pour la réaliser?

L'individu trouve en lui-même, et tout au plus dans la famille, son but d'activité immédiate. Comme citoyen, il trouve dans la patrie et en lui-même, ce but d'activité. Au point de vue de l'humanité, cette activité doit comprendre la triple existence de l'homme, comme individu, comme citoyen, comme membre de la grande société.

Ainsi, l'humanité est le dernier terme qui résume toute activité humaine, c'est le complément de la fonction de l'homme sur la terre. Le christianisme en a donné la formule. Humanité et religion, depuis la formule chrétienne, ont donc été la même chose, le christianisme a même été plus loin, car il a donné à l'humanité la sanction de son activité, en la représentant comme fonction de l'univers et en rattachant l'homme à Dieu.

Mais ce point de vue est d'un autre ordre. Nous n'énumérons ici que l'ensemble des fonctions purement humaines, et nous disons que, sous ce rapport, le christianisme, comme principe d'activité sociale et humanitaire, consacre le collec-

tisme sous toutes les formes positives, intellectuelles, sociales, en nous faisant enfants d'un même père, admis au même partage céleste, investis, par conséquent, des mêmes droits sur la terre. Par lui, nous sommes tous dans les mêmes conditions par rapport à un même but.

Tel fut le point de départ d'où s'élança l'organisation chrétienne. Société naissante au milieu de la grande société romaine, elle appelait à elle tout ce qui souffrait, tout ce qui avait soif d'une existence meilleure, et la souffrance était partout; l'accroissement fut rapide. Tant que les chrétiens vécurent pauvres et presque ignorés, la puissance des empereurs ne s'exerça point contre eux. La tolérance des Romains avait permis que de tous les préjugés nationaux sortit une espèce d'éclectisme.[1] Ils ne s'armèrent point contre le dogme nouveau; mais quand ils eurent appris que cette croyance nouvelle affranchissait les hommes et annonçait un empire qui devait renverser le leur,[2] alors ils s'alarmèrent, et la persécution atteignit les premiers chrétiens.

1 Herder, 210, tom. 3.
2 *Ibid.*, 211.

Elle fut impuissante et même elle contribua à exalter la ferveur : l'union chrétienne prospéra et s'agrandit en dépit des persécuteurs. Ce fut pendant ces persécutions que les points de doctrine les plus importans, la doctrine de la consubstantialité des trois personnes, par exemple, furent réglés. Les points de foi furent mis au-dessus des attentats de l'esprit novateur. La loi, préparée dans le silence et au milieu des efforts de l'Église naissante, fut constituée au concile de Nicée.

Avant Constantin, les églises chrétiennes n'avaient été que des associations particulières, étrangères au système politique. Les papes n'aspiraient point alors à gouverner des provinces et n'obtenaient d'autre couronne que celle du martyr.[1] Ils se conformaient en cela à la parole de l'Évangile, où Jésus déclare que son royaume n'est pas de ce monde[2], et que la mission des apôtres ne doit point être confondue avec la puissance des princes de la terre.[3] Les apôtres sont venus, non pour gouverner, mais pour instruire.[4]

[1] *Puissance temp. des Papes*, p. 3.
[2] SAINT-JEAN, XVIII, 36.
[3] SAINT-LUC, XXII, 20.
[4] SAINT-MATTHIEU, XXVIII, 20

Nous examinons des faits généraux, et nous n'écrivons pas une histoire. Nous n'aurons donc pas à rechercher par quel enchaînement s'établit la puissance temporelle des papes. Ce fut, suivant nous, par cette usurpation que s'altéra la pureté de la foi chrétienne et qu'un nouveau but d'activité fut proposé à une société nouvelle, formée dans la grande société chrétienne; en d'autres termes que le christianisme romain chercha à se substituer au véritable christianisme catholique.

Il se fonda sur une prétendue donation de Constantin au pape Sylvestre, donation aussi fausse qu'absurde et que l'Arioste place au nombre des chimères qu'Astolphe rencontre dans la lune.[1] Ce ne fut pas, du reste, sous Constantin que cette puissance temporelle chercha à s'exercer; jusqu'au règne de Charlemagne, on n'en voit pas vestige. La prétendue donation de Pepin n'existe nulle part. Après 800, c'est-à-dire après le couronnement de Charlemagne, on voit encore les papes parler en sujets, et Louis-le-Débonnaire

[1] Orlando Fur., c. 34, st. 80.

approuver, en 827, l'élection de Grégoire IV.[1]

L'autorité suprême, indépendante et non déléguée, n'a réellement commencé qu'en 1355, lorsque l'empereur Charles IV recevant à Rome la puissance impériale, renonça expressément à tout genre d'autorité sur les possessions du saint siége.[2]

« Mais, sans être souveraine, une puissance « peut être effective. Telle fut celle des papes. « Cette puissance exista dès le temps de Charle- « magne, les guerres du Sacerdoce et de l'Empire « eurent pour but d'accroître ce pouvoir qui ne « voulut, abusant de la formule chrétienne, s'ar- « rêter qu'à la monarchie universelle. Tel est le « secret de la lutte éternelle de la cour romaine « contre les puissances européennes et surtout « contre celle qui obtenait la prépondérance en « Italie. »[3]

Ainsi, ce fut Constantin qui, en mettant le christianisme sur le trône et en déplaçant la capitale de l'empire, fut la première cause de l'existence de ce monstre à deux têtes qui, sous le

[1] *Recueil des Hist. de France*, p. 108, t. VI.

[2] *Puissance temp. des Papes*, p. 36.

[3] *Ibid.*

nom de pouvoir spirituel et temporel, se joue de lui-même et des autres depuis deux mille ans.[1] Dès lors, nous remarquons deux tendances dans le christianisme : l'une conforme au but proposé par le législateur, c'est la doctrine d'affranchissement de l'humanité, la véritable doctrine catholique ; l'autre, soutenue par les papes et l'Église, c'est la doctrine romaine, exploitation intéressée d'un avenir que Rome seule se donna la mission d'expliquer, et qu'elle arrangea au gré de ses intérêts particuliers.

Si l'Église Romaine n'est qu'une déviation de la véritable doctrine universelle; si elle l'exploita, ce n'en fut pas moins au nom des principes fondés par le christianisme qu'elle agit, et l'humanité, dut y voir l'arche du salut auquel elle aspirait. Des schismes et des hérésies s'élevèrent contre son despotisme et sa centralisation spirituelle, on vit des luttes de princes contre ses prétentions temporelles, mais la base ne put être altérée. Elle était conforme à la nature, et la raison humaine, en s'éclairant, n'a pu trouver et ne chercha pas même d'autre expression que

[1] Herder, t. 3, p. 231.

les mots consacrés par le christianisme naissant.

Le monde qui vivait sur cette donnée chrétienne, apprit à distinguer le dogme véritable de la direction intéressée qui lui était imprimée; sous l'organisation romaine se développa toujours le véritable esprit catholique, dont le triomphe est, non pas obtenu, mais certain, dans un avenir accessible déjà à un grand nombre d'intelligences. En dépit de l'obscurité sous laquelle on a cherché à l'ensevelir, le monde a marché depuis deux mille ans sur le principe qui doit être conquis. Les luttes intérieures, les efforts des puissants, ont été, dans la société chrétienne, ce que les luttes et les efforts avaient été dans la société qui l'avait précédée, l'acheminement laborieux vers la conquête de la vérité : c'était l'élévation de l'homme à sa dignité, avant le christianisme; depuis, ce fut l'élévation de l'homme régénéré vers sa fonction d'avenir ou d'humanité.

Les schismes, les hérésies, les réclamations philosophiques de l'individualisme, n'ont jamais eu pour but de combattre la morale et l'enseignement fraternel du christianisme; ils ont attaqué le dogmatisme intolérant, et l'abnégation

de la puissance d'examen exigée en présence d'une autorité égoïste et par conséquent antichrétienne.

Le christianisme romain peut être divisé en trois phases. L'époque où il a été soumis au pouvoir temporel, depuis son établissement jusqu'à Charlemagne; l'époque où il chercha à envahir ce pouvoir, jusqu'au moment où il fut le plus près de la réalisation, ou Grégoire VII; enfin la décadence jusqu'à nos jours, où le pouvoir de Rome n'est plus que l'ombre du passé. S'il est un examen qui puisse prouver combien le romanisme diffère du christianisme, c'est que celui-ci profite de tout ce qu'a perdu son ennemi, et que sa fonction se ranime quand l'autre touche à sa fin.

Ce n'est point à dire que l'organisation du christianisme romain n'ait pas eu une immense valeur comme doctrine de progrès de l'humanité; non, il a été ce que l'état même de l'humanité exigeait qu'il fût. Son action avait à s'exercer sur des nations éparses, différentes de mœurs, de langage, de constitution physique, il fallait, avant d'offrir dans sa simplicité le dogme chrétien, assimiler tous ces élémens divergents. Le vieux

monde de l'empire était travaillé jusqu'au cœur par les invasions des barbares, c'était toute cette masse incohérente et sans lumière qu'il fallait réunir, instruire, diriger. Le dogme abstrait eut été une dérision en présence de ces hommes de pillage et de violence. La mission première du christianisme fut d'opérer sur cette matière brute; pour les conduire, il sut approprier l'instrument aux hommes.

D'abord, pour que l'unité dans la doctrine permit d'asseoir l'œuvre de civilisation sur une base durable, il était nécessaire de renverser tous les systèmes nés en opposition avec le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Ce dogme seul pouvait établir la puissance et l'unité dans l'action catholique. Aussi tous les efforts du christianisme ont-ils pour objet de vaincre l'arianisme, le nestorianisme, les mille oppositions produites par l'interprétation libre de la parole chrétienne.

Cette question de la divinité de Jésus-Christ était vitale, nous le répétons, à l'apparition du christianisme. Ce dogme effacé, Jésus-Christ n'était plus qu'un prophète, et sa loi restait à la merci du premier imposteur qui viendrait proclamer sa mission. Dès lors il n'y avait aucune

solidité dans la formule qu'il avait émise. Aussi peu comprise qu'elle l'était alors, elle aurait été détruite par le premier novateur habile. C'est précisément ce qui arriva et c'est un fait digne de remarque, dans les lieux mêmes où l'arianisme s'était établi, en Orient : c'est là que surgit une religion nouvelle, qui prêchant aussi un culte universel, dévoua le monde à la conversion par la violence et s'écria : Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète!

Le mahométisme, né au milieu des sables de l'Arabie, prêché à des enthousiastes exaltés par leur soleil brûlant et l'ivresse de la dévastation et de la conquête, devint bientôt une doctrine puissante. Elle avait recueilli de toutes parts les éléments religieux qui la composaient, et ils s'étaient amalgamés sous l'influence du dogme du fatalisme et de la promesse du monde dévolu à la puissance du glaive.

Presque tous les barbares qui se répandirent sur le sol de l'empire étaient ariens. Les premiers docteurs de l'Église, pressentant tout le danger attaché à leur croyance ne nous ont laissé que les témoignages de leurs combats contre l'hérésie. A cette arme spirituelle, il fallut

bientôt l'appui de la guerre, et dans un coin des Gaules s'organisait et grandissait, sous la protection du catholicisme, une puissance qui bientôt, allait devenir le bras de l'Église.

D'une part les barbares ariens, de l'autre les envahisseurs mahométans, s'offraient comme les ennemis du dogme de progrès de l'humanité apporté par le christianisme. C'est en face de cette double attaque, que la société catholique dut s'organiser. Forcée de combattre, ce fut sous l'empire de cette nécessité que son unité fut fondée. Mais déjà l'esprit chrétien avait porté ses fruits, et à la place de l'organisation romaine, où il n'y avait que des maitres et des esclaves, s'était substituée la hiérarchie catholique et militaire. Les hommes n'étaient plus séparés violemment en deux parts, une discipline nécessaire à la défense les avait distribués en organisation militaire, où il n'y avait que des fonctions et des grades.

C'est ainsi que se produisit, pour se réaliser plus tard et prendre racine dans le sol, cette hiérarchie puissante qui distingua le moyen-âge. La société se montra en harmonie avec l'état du christianisme militant, et une seule volonté lui imprima le mouvement.

La suprématie du chef visible, du représentant de la doctrine chrétienne, était donc devenue un fait nécessaire. L'organisation politique et civile du moyen-âge devait donc devenir le corollaire obligé de la fonction du catholicisme à cette époque.

L'arianisme vaincu, trois forces se trouvèrent en présence, le mahométisme avec son organisation fataliste; le schisme grec, débris de l'ancien catholicisme, mais soumis au pouvoir temporel, et le catholicisme qui avait placé dans le pape son unité et sa force.[1]

Ce fut dans ces trois centres que vinrent se réunir toutes les divergences. L'Orient et le Midi appartinrent au mahométisme, le Nord aux Grecs, l'Occident au catholicisme. C'est en Occident qu'il faut suivre l'œuvre de développement de la foi nouvelle, œuvre difficile et longue, puisqu'après dix-huit siècles elle n'est point achevée, mais dont la réalisation s'annonce et ne peut plus être enlevée à l'humanité.

Tant que l'organisation militaire fut nécessaire à la fonction religieuse, elle se maintint par l'exal-

[1] Buchez, *Introd. à la Science de l'Histoire*, p. 344.

tation même entretenue par la lutte; mais quand Rome fut affranchie de la suprématie des Grecs, quand elle eut conquis, sans contestation, sa suprématie spirituelle, quand le mahométisme, renfermé dans ses limites, ne fut plus pour l'Occident un épouvantail toujours présent, le relâchement se fit sentir. Les fonctions supérieures, devenues, par l'usurpation des chefs militaires, des fiefs héréditaires, n'étant plus une charge et une fonction de dévouement, devinrent un objet d'envie. La hiérarchie fut soumise à l'examen des classes inférieures. L'esprit progressif du catholicisme se réveilla : l'inégalité matérielle, qui existait dans le monde, se trouvait en opposition avec tous les enseignements chrétiens; le monde s'agita pour reconquérir les droits dont rien ne lui imposait plus le sacrifice.

La puissance pontificale était trop habile pour ne pas saisir tout ce que cette disposition offrait de favorable à ses prétentions, et mêlant ses intérêts de domination à l'œuvre de progrès, elle déclara la suprématie du spirituel sur le temporel; mais elle confondit ce qui était de Rome et ce qui était de Dieu. Cette souveraineté spirituelle qui lui était acquise par l'appui de tous, elle voulut l'étendre

au temporel, et la mission d'enseignement se transforma dans ses mains en une question de pouvoir.

Grégoire VII fut le pape qui imprima ce mouvement à l'autorité pontificale. Pour y parvenir, il chercha à humilier les rois et à régénérer les peuples. Il leur apprit que tous les droits civils émanaient des devoirs chrétiens. Ce fut le temps de la plus grande puissance du christianisme romain. C'est sous cette influence que l'humanité grandit par les lettres, les arts et surtout par la foi dans un pouvoir protecteur, en dehors de la force matérielle qui l'opprimait. Cette force réagit, à son tour, et les luttes du temporel et du spirituel eurent lieu, principalement en Allemagne et en Italie. L'Italie, par l'oppression plus directe occasionnée par le voisinage, en Allemagne, parce que le titre d'empereur avait paru aux souverains entraîner le droit de suprématie dont les empereurs d'Occident avaient été investis.

Long-temps l'avantage resta aux papes; car, dans la sincérité de leur zèle passionné, ils n'avaient pas fait une source de luxe et de plaisirs des trésors de la chrétienté. Ils n'avaient pas rompu avec les observances d'humilité et de charité dont la con-

servation leur avait été transmise. Mais quand la corruption se fut introduite dans la demeure apostolique, quand le trafic des choses saintes eut éveillé l'esprit des peuples et fourni une arme aux princes, quand les disputes d'élection eurent ébranlé la confiance dans l'infaillibilité romaine, et que les profusions et les scandales eurent profané le siége du serviteur des serviteurs de Dieu, alors il perdit ses forces avec l'assentiment des nations, le caractère universel du christianisme s'effaça, il ne parut plus aux peuples ce qu'il était, mais ce qu'on l'avait fait; et le cri de réforme fut poussé.

En vain, les anathèmes et les supplices furent invoqués pour venir au secours du christianisme romain. On tua des hommes, mais on ne détruisit pas les idées dont ces hommes s'étaient faits les interprètes. Réduits aux moyens humains, les papes ne furent plus que des rois, et le rôle civilisateur déplacé passa aux peuples qui avaient accueilli le dogme de progrès et d'humanité que princes et pontifes s'entendaient alors pour comprimer.

Toute découverte nouvelle, tout effort de l'esprit fut considéré comme un acte de guerre par des pouvoirs dont la lumière s'était retirée. Les

corps enseignants se soumirent à la protection des rois, et le rêve de la suprématie universelle passa aux souverains temporels qui ne possédaient rien de ce qu'il faut pour l'accomplir.

Au lieu d'une chrétienté, il n'y eut plus que des nations. Le droit des gens fut fondé sur des rapports d'équilibre matériel où le bonheur et le progrès de l'humanité n'étaient comptés pour rien. Dans le sein même des nations, les possesseurs de grands fiefs méconnurent le caractère d'unité nationale et s'allièrent à l'étranger, le fractionnement amenait la dissolution. Tout seigneur voulait être roi, toute terre voulait être un royaume, et ces morcellements ne s'effectuaient qu'aux dépends des vassaux, dont le sang et les sueurs coulaient pour des querelles de vanité, ou pour l'ostentation puérile d'une grandeur sans fondement.

C'était là ce qu'avait amené l'édifice hiérarchique du moyen-âge; il tomba devant le sentiment d'émancipation devenu général, et qui s'était révélé par le malaise des populations et les douleurs sociales. Le dogme politique de la souveraineté du peuple succéda aux débris de l'organisa-

tion monarchique et religieuse des temps de la lutte et de l'établissement du christianisme.

Tel est le cercle fatal où se trouve enfermée l'humanité : toute organisition politique est le fruit de circonstances qui l'ont antérieurement rendue nécessaire, elle survit aux nécessités qui l'ont créée; dès lors, l'action sociale, renfermée dans des digues devenues inutiles, les mine incessamment et perd à détruire les obstacles, le temps et l'activité qui devraient être employés à construire, si le but n'était pas voilé à dessein par les passions égoïstes et les intérêts subalternes et mercenaires.

Le protestantisme avait été le premier écho de cet esprit critique qu'un petit nombre d'esprits philosophiques avait fait naître dans les peuples. Le premier, il avait porté la hache sur le vieil édifice. Mais il ne s'était soulevé lui-même que contre des abus. Il n'avait pas cherché à relever la bannière que le pontife romain avait laissé souiller. Il n'avait rien fait pour reconstruire le vieux temple, pour le rajeunir par une consécration nouvelle, cette mission était réservée à un autre pouvoir qui releva l'étendard planté jadis pour la première fois au fond de la Syrie.

Il est remarquable que la tendance du protestantisme a produit, dans les sociétés qui l'ont accueilli, le même effet que le principe égoïste produit dans les individus. Est-ce l'effet des circonstances et des conditions locales? C'est ce que l'avenir permettra de déterminer; mais il n'est aucun motif qui puisse autoriser une nation à rompre avec l'humanité. Dans les pays de protestantisme, la tendance nationale est complètement substituée à la tendance humanitaire des pays de catholicisme. En Allemagne, la nécessité des communications continentales rend cet individualisme moins sensible; cependant le mysticisme germanique n'est que l'expression de la rêverie individuelle, et la docte Allemagne, en individualisant la pensée, amortit, par sa puissance d'inertie, toute cette vie d'avenir qui fermente au sein des sociétés vouées à la vie active et collective. Les états du second ordre, comme le Danemarck et la Suède, ne sont guères soumis qu'à l'action intérieure, et leur rôle est nul sous le rapport du progrès européen.

L'Angleterre subordonne tout à son existence, comme nation. Elle ne se répand que pour donner plus de puissance à son principe égoïste, elle au-

rait voulu créer un monde pour elle, comme elle s'était fait une religion à sa convenance. « Il est beau de n'être qu'Anglais quand on n'a pas besoin d'être homme, » a dit quelque part Rousseau, les hommes diront, certainement, un jour : Soyez hommes où l'humanité ne souffrira pas que vous restiez Anglais.

La personnalité anglaise se montre plus nue et plus froide encore aux États-Unis, pays d'individualisme et d'égoïsme par-dessus tous les autres. Calcul erroné, mais qui s'éclairera, certainement, chez tous ces peuples. Une fausse tendance ne saurait détruire en eux l'impulsion féconde qui appelle l'humanité dans la voie qu'elle s'est ouverte et dans laquelle nous sommes tous appelés à marcher du même pas.

On ne se méprendra pas, nous l'espérons, sur notre intention. Elle n'est pas certainement de faire le procès à tous les citoyens d'une nation à propos d'une tendance générale. Bacon, Newton, Kant, Franklin répondraient assez haut à notre accusation. Nous voulons dire uniquement que les tendances politiques présentent plus particulièrement le caractère d'égoïsme national dans les pays de protestantisme.

Ce n'est que dans les pays catholiques, et particulièrement en France, que l'examen, au nom de la liberté humaine, des doctrines dominantes a été fait en même temps au nom de l'humanité. La philosophie n'a pris que là son caractère universel et humanitaire, et l'action sociale a toujours été déterminée par ce but.

Après les trois races royales, dont chacune pourtant avait été appelée dans un intérêt plus vaste que celui de la nation même; lorsque l'établissement monarchique, tel que les siècles l'avaient laissé, ne répondit plus à la pensée générale, la France, un jour, se leva comme un seul homme et déchira le voile qui cachait à tous les yeux les droits oubliés de l'humanité. Elle avait recueilli toutes les plaintes, l'œuvre que l'humanité avait laborieusement préparée à travers tant de siècles s'était révélée à elle; les erreurs des hommes avaient porté tous leurs fruits, et le monde ébloui put lire encore sur nos triples couleurs: *liberté, égalité, fraternité*; c'était la formule du Christ, ce fut celle de la révolution française, c'était l'appel à la réalisation de la véritable doctrine chrétienne.

Par quel douloureux enfantement n'avait-il

pas fallu passer pour voir renaître ce glorieux symbole! Que de combats il avait fallu rendre pour dissiper toutes ces ténèbres et reconquérir un seul principe! Mais ce principe est éternel et gravé dans tous les cœurs. Pourquoi la France est-elle la première à le réclamer?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de récapituler sommairement quelques-uns des faits dont nous avons parlé plus haut.

Pour marcher à l'accomplissement de l'œuvre humanitaire, dont le christianisme avait été l'expression la plus avancée, il fallait que les hommes fussent réunis dans l'intelligence de cette œuvre; les éléments épars concentrés sur le sol de l'empire avaient eu besoin d'une fusion qui les rendit homogènes, ce ne pouvait être que l'œuvre d'une autorité puissante qui imprimât un mouvement uniforme à ces forces, jusque-là, sans lien. Cette autorité eut son siége à Rome, mais quand elle devint égoïste et abusive, ce fut sur elle que se porta l'examen, et il ne fallut pas long-temps pour reconnaître que la déviation était complète. Le protestantisme fut la première représentation de cet esprit de doute et de critique qui s'était annoncé de si loin et

avait pu être remarqué dans les discussions de l'école. Après le protestantisme, Bacon et Descartes, le premier par sa loi de progrès, le second par son doute méthodique, après eux l'école philosophique du XVIII[e] siècle généralisèrent cet esprit d'examen, et la doctrine d'infaillibilité et d'autorité fut détruite dans sa base. Le monde reconnut que Rome n'était plus l'expression de la véritable tendance universelle, et son pouvoir fut détruit. Mais ces conséquences contemporaines provenaient des erreurs de Rome et non de son point de départ. Alors sa formule était évidemment la plus avancée, et les véritables soutiens du progrès de l'humanité étaient ceux qui se montraient fidèles à l'autorité pontificale, fidèle elle-même à sa mission.

Où trouver ces fidèles, c'est ce qui va nous occuper, et les documents ne manquent pas pour prouver que c'était dans les rudiments de la nation française.

SECTION IV (*a*).

La France chrétienne humanitaire. — L'Europe est nation par la France. — Elle réagit contre l'égoïsme romain. — Elle reproduit la formule humanitaire.

Chaque nation a son œuvre nationale à accomplir en même temps que l'œuvre humanitaire. Le but de chacune est plus ou moins égoïste, mais la tendance de toutes, à différents degrés, suivant le plus ou moins de préoccupation du but égoïste, concourt au progrès de l'œuvre d'ensemble. Or, de toutes les nations, la France est celle dont le but d'activité sociale a été le plus rapproché de l'œuvre d'ensemble de l'humanité. Cette vérité sera hors de doute, si, le fait de la formule chrétienne une fois admis et il est incontestable, nous montrons que la nationalité française est un fait corrélatif de l'œuvre même du christianisme.

Cette discussion a été savamment présentée au congrès historique de Paris par M. Buchez. Nous commencerons par donner l'extrait de sa discussion.[1]

Nous avons dit qu'une autorité absolue, incontestable, était nécessaire pour rallier tous les peuples épars, or l'arianisme permettait sur la divinité de Jésus-Christ, le doute, de tous les sentiments, le plus inactif. Les Barbares, Goths, Vandales, Bourguignons, étaient tous ariens, c'est-à-dire conduits par des chefs et un clergé ariens. Les peuples eux-mêmes, trop ignorants pour se faire uue opinion dans ces querelles, suivaient leurs guides sans s'occuper de la croyance. On peut croire, qu'en général, la négation de la divinité de Jésus-Christ était au-dessus de leur portée et que l'ancien enseignement resta pur et entier.

Les Francs sont comptés parmi les peuples qui envahirent les Gaules dans le V[e] siècle, mais ils n'étaient pas entachés de l'hérésie arienne : payens peu fervents, les conversions n'é-

1 *Européen*, n° 7. — 1836.

2 *Ibid.*, p. 198.

taient pas rares parmi eux; mêlés dans tous les troubles de l'empire, ils avaient eu de fréquents rapports avec le clergé romain, qu'ils étaient accoutumés à respecter, et beaucoup d'entre eux restés dans les Gaules, faisaient profession de christianisme.[1] »

Les Gaules étaient partagées[2] en diverses provinces, dont la physionomie différait suivant leur éloignement de l'Italie et la fonction militaire qu'elles remplissaient. Le Nord par exemple était un campement destiné à défendre la frontière du Rhin, le Midi participait plus spécialement aux règles du gouvernement politique et civil de l'empire. L'unité entre ces différentes provinces reposait sur le christianisme, et la lassitude également ressentie du pouvoir impérial. Ainsi, des trois formes religieuses qui existaient dans les Gaules, le paganisme, l'arianisme et le christianisme, le premier était plutôt une habitude qu'une croyance, le second était combattu avec ardeur; il était en minorité dans les Gaules et n'existait même pas dans le

[1] *Européen*, n° 7. — 1836 : p. 199.
[2] *Ibid.*, p. 200.

Nord : quant au christianisme, il avait été accueilli par un certain nombre de Francs, et les autres étaient dans une véritable indifférence entre le nouveau culte et leurs anciennes erreurs. »

Lorsque le pouvoir impérial perdit son autorité réelle dans le nord des Gaules, le pays situé entre la Loire, le Rhin et l'Océan se trouva partagé en quatre parties. La confédération des Cités, les terres d'obéissance romaine, au moins nominalement; les terres des Francs; et les anciennes provinces Germaniques : les deux premières divisions étaient catholiques.[1] »

La nationalité française peut être fixée à l'époque où tout le nord des Gaules, Gaulois, Francs-saliens et Romains des bords de la Loire se réunirent en une seule nation, sous l'invocation d'une foi religieuse commune; fusion qui fut bientôt suivie de la transmission du pouvoir aux mains d'un Franc. Le Baptême de Clovis en 496 fut la sanction de cette fu-

Européen, nº 7, 1836, p. 205.

sion et le commencement du catholicisme français.

Ce fut comme chef catholique [1] que Clovis put disposer d'une armée assez forte pour soutenir des guerres, il n'était véritablement à la tête que d'une confédération. Les Francs dont il était le chef en étaient la portion la plus active et la plus puissante; il n'y pas loin de là à se faire chef et centre de toutes les parties jusques-là disséminées. C'est ce qu'il effectua par le catholicisme et l'appui des évêques.

Les populations catholiques opprimées par les ariens et l'ardeur des évêques pour extirper l'hérésie fournirent une arme puissante à Clovis, qui se fit le champion de l'Eglise, « Je « supporte avec peine, dit-il, la présence de « ces ariens, qui tiennent une partie des Gaules; « allons donc, avec l'aide de Dieu, allons les « vaincre et conquérir cette terre à notre obéis- « sance [2]; et il ajoute nous ferons bien car elle « est très bonne. » [3]

1 *Européen*, n° 7. — 1836 : p. 207.
2 Grégoire de Tours, liv. 2, ch. 37.
3 *Gesta regum francorum.* — Ap. script. franc. II, 555.

C'étaient donc des guerres religieuses et populaires que celles de Clovis, et il est bon de remarquer que la France seule, à cette époque, était fidèle au Saint-Siège.

La domination des Francs était vivement désirée.[1] Cette population flottante entre la Germanie et l'Empire, qui s'était énergiquement opposée aux invasions des autres barbares, qui dans sa vie indifférente combattait ou soutenait l'Empire, ne ressemblait pas aux autres barbares, tous de nom et de nationalité distincts. Seule elle avait reçu le christianisme par l'Église latine, c'est-à-dire dans sa forme complète : le christianisme acquitta sa dette et l'Église fit la fortune des Francs. Jamais ils n'auraient repoussé les Allemands, détruit les Goths et les Bourguignons, en dépit de leur association avec les Armoriques et les soldats de l'empire, s'ils n'avaient trouvé dans le clergé un ardent auxiliaire qui leur gagna d'avance les populations.[2]

Quand tu combats, c'est à nous qu'est la vic-

[1] Grégoire de Tours, liv. 2, ch. 36.

[2] Michelet, *Hist. de France*, t. 1., p. 194, 195, 196.

toire, « écrit à Clovis Saint Avitus évêque de Vienne et sujet des Bourguignons ariens. [1]

Cette partialité des évêques en faveur de Clovis lui applanit tous les chemins. Les éléments de l'organisation nouvelle se firent jour. L'unité de l'armée des Francs était une force constante qui assurait la durée des conquêtes. Clovis, par la mort de tous les petits rois ses parents, devint le seul maitre, « Dieu renversait ses ennemis, « les mettait en ses mains et augmentait son « royaume, car il marchait le cœur droit devant « lui, » dit Grégoire de Tours. [2]

En échange de cette protection, le droit d'asile le plus illimité fut reconnu aux églises. Leur salutaire influence sur les vaincus était le seul refuge dans ces temps de violence et de barbarie. Ainsi Clovis étendait le domaine de l'Église, et l'Église, fidèle à sa mission, protégeait et humanisait. » Elle devint un immense asile; asile « pour les vaincus, pour les Romains, pour « les serfs des Romains, asile pour les vain« queurs, ils se réfugièrent dans l'Église contre

[1] *App. de* Grégoire de Tours, in-f°, p. 1322.

[2] Grégoire de Tours, liv. 2, ch. 40.

« le tumulte de la vie barbare, contre leurs
« passions, leurs violences dont ils souffraient
« autant que les vaincus. Ainsi les serfs mon-
« tèrent à la prêtrise, les fils des rois, des
« ducs descendirent à l'épiscopat. Les petits et
« les grands se rencontrèrent en Jésus-Christ.[1] »
C'était l'annonce de la société à venir.

Ainsi la société s'absorbait dans l'Église, son génie spirituel et fraternel accueillait tous les partis et la fusion s'opérait sous son égide : mais l'asile devint un véritable envahissement : le clergé, en ouvrant son sein aux barbares, contracta quelque chose de leur barbarie, et le christianisme se matérialisa en devenant riche et puissant.

Nous en avons assez dit pour constater que la nationalité française s'établit sous l'influence du génie catholique; qu'on relise les actes de la première race, tous sont empreints de cette influence.

Les Carlovingiens[2] en offrent un exemple plus palpable encore : toute la famille de Charlema-

[1] MICHELET, t. 1, p. 258.
[2] MICHELET, t. 1, p. 284.

gne offre ce caractère ecclésiastique, elle grandit et s'établit sous la protection de l'Église dont elle étend et proclame la suprématie spirituelle sur toute l'Europe. C'est par elle que les Sarrazins sont arrêtés dans leurs triomphes et que leur domination est écrasée à Poitiers. En vain Charles Martel se fait-il l'envahisseur des biens ecclésiastiques qu'il distribue à des laïques et à des comtes, la nécessité de la double défense contre les Sarrazins d'une part, contre les invasions germaniques de l'autre, explique sa conduite; Charles devint ensuite le défenseur des papes qu'il protégea contre les Lombards. Pépin, et Charlemagne bien plus encore, suivirent la même marche: ce dernier constitua véritablement l'Europe moderne, ou plutôt, ce fut sous lui que l'Europe se constitua; c'est à lui que toutes les nations Germaniques font remonter leurs lois, dont quelques-unes étaient aussi anciennes que la race Germanique elle même.[1] Enfin il consacra le pouvoir des ecclésiastiques en confirmant l'institution de la dîme et en affranchissant l'Église de la juridiction séculière;

[1] Michelet, t. 1, p. 310.

il se trouva plus prêtre que les prêtres, et fût ainsi leur roi.[1]

La première race française était éteinte, et la seconde établie catholiquement avant qu'aucun état existât en Europe; il n'y a donc pas de doute à élever sur l'accomplissement de cette mission de civilisation occidentale dans les deux premières races. La seconde ne fut pas moins missionnaire que conquérante; ce qu'avait ravagé le glaive était conféré au clergé pour l'assimiler au reste, et le fondre dans l'unité, dont Charlemagne est le représentant temporel à cette époque.

Toutefois, il faut le dire, cette unité était plus apparente que réelle. Les races s'amassaient les unes sur les autres, et la fusion n'était qu'imparfaite tant que dura l'immigration des races nouvelles: c'était l'ébauche d'un travail plus vaste, mais la diversité des langues, le défaut de communication, l'ignorance, les répugnances instinctives subsistaient encore.[2] Ce fut à la troisième race que la fusion devint complète; ce fut alors seulement qu'il y eut

[1] Michelet, t. 1, p. 311.

[2] *Ibid.*, 432.

unité dans l'esprit, et cette unité de l'esprit c'était l'Église. Le moyen-âge, en subdivisant à l'infini le territoire, n'aurait offert qu'une vaste anarchie sans l'harmonie que lui imposa le pouvoir pontifical, seule et véritable monarchie dans ce temps de transformation sociale..

Nous l'avons déjà remarqué, la vie de relation des peuples entreux amène l'établissement définitif de chacun. Le temps des luttes et des guerres contre les forces extérieures amena l'organisation hiérarchique intérieure, et les classes en présence, virent commencer le travail de rapprochement, qui devait aboutir à l'affranchissement et à l'égalité de tous. Ce fut le travail qui s'opéra sous la troisième race.

L'établissement de la troisième race fut à peu près contemporain de Grégoire VII. Ce fut le temps de la plus grande puissance de l'Église romaine. Alors l'unité chrétienne en Europe, pour être consolidée, avait besoin d'un but d'activité ; ce but, c'était la religion. Cet ensemble religieux ne pouvait être constitué qne par la guerre. Elle seule, par la communauté des efforts, devait apprendre et établir en fait, le lien qui subsistait au-dessus de toutes les dé-

nominations sociales. Cette guerre, ce furent les croisades. Dès l'an 1000 les papes y travaillèrent. Les croisades eurent en France leur foyer; c'est en France qu'elles furent prêchées et résolues, c'est par des papes français, Sylvestre II (Gerbert) et Urbain II qu'elles furent sollicitées, ou mises en mouvement. Pierre l'Hermite et Saint-Bernard leur prêtèrent leur enthousiasme et leur éloquence, enfin ce fut encore sur deux Français que se réunit la plus pure et la plus éclatante gloire de ces gigantesques entreprises, Godefroi de Bouillon et Saint-Louis.

Si les croisades ont fait de l'Europe une nation, on peut le dire, c'est à la France que la gloire en est due.

Sans entrer dans de grands détails, on pourrait facilement montrer la France créant les premières communes libres, prenant l'initiative de l'abolition du servage, donnant l'exemple des premières assemblées nationales.

Si elle eut l'initiative de l'œuvre d'unité européenne, ce fut la France aussi qui sut résister au despotisme papal, sans abandonner les principes généraux d'unité dont le pontificat s'était

jusque-là montré le soutien. Mais quand l'œuvre catholique se perdit dans l'égoïsme romain, la France encore eut l'initiative du mouvement critique contre cette usurpation et cet oubli du grand principe chrétien, ce fût le caractère de la période qui suivit les croisades. De là datent les tentatives d'affranchissement, du peuple dans les communes, de la philosophie dans l'école d'Abeilard.

Au milieu de ce mouvement, la France, remarquons-le, ne perdit jamais son caractère social et généralisateur; c'est ce qui distingue chez elle la réforme politique et le libre examen religieux. Jamais rien n'y fut égoïste. Ce fut toujours pour revenir aux grands principes généraux que la France combattit; et, lorsqu'après les dernières luttes contre les restes de la hiérarchie féodale, elle proclama sa profession de foi, ce fut encore identiquement ce qui avait été proclamé par le législateur chrétien : liberté, égalité, fraternité.

Bien du sang, bien des larmes ont arrosé le glorieux Labarum où fut inscrite la formule sacrée. Les calomnies n'ont pas manqué à la sainte cause; mais le temps fait justice et l'avenir prononcera. N'a-t-il pas développé sa puissance dans

les miracles qu'il a opérés, et quel était le principe de sa force? L'action morale. C'est elle seule qui a précipité en armes, contre l'action de l'égoïsme organisé, la nation tout entière ; c'est elle qui a trouvé un écho dans tous les sentiments populaires ; c'est elle qui, en 1830, a réveillé dans tous les peuples cette sympathie profonde qui a ému toute l'Europe. Pourquoi n'a-t-elle pas produit tous ses fruits. Il est trop facile de répondre. L'énergie même du sentiment, qui a précipité la France sur l'Europe, a nui à l'établissement du dogme, sous l'influence duquel elle agissait. La lutte des principes n'a pas tardé à se déplacer et la violence a amené la réaction. Forcée de se défendre, la révolution française n'a vu de salut que dans l'établissement général de son principe ; il a été trop facile aux égoïsmes menacés de présenter comme hostile aux peuples l'affranchissement qu'on leur présentait les armes à la main, et c'est en noyant la liberté dans le sang, que les peuples ont cru sauver une nationalité qui n'était pas en cause.

Ne renions pas les œuvres de nos pères; leur mission, malheureusement sanglante, a été féconde. L'hydre ne pouvait être immolée d'un seul

coup; le principe, semé dans le monde, fructifiera malgré tous les efforts, le sang des peuples l'a arrosé, une nation entière a péri pour le défendre. Mettons-nous pour un moment à la place des premiers apôtres de la foi universelle renouvelée, comptons autour de nous les ennemis qui les menaçaient, et dans cette extrémité terrible osons maudire cette énergie qui a sauvé la France et, par elle, le monde appelé à l'imiter. Si des malheurs partiels ont été à déplorer, le temps les efface chaque jour assez pour qu'une douloureuse admiration survive à tant de sacrifices. Un jour, des monuments élevés par la reconnaissance, signaleront ces tombeaux creusés d'un bout du monde à l'autre, pour cette génération dévouée à la liberté de l'avenir, et les peuples, éclairés bien tard, honoreront d'un pieux hommage la cendre de leurs premiers martyrs.

SECTION IV (*b*).

Vérification du principe humanitaire. — Par l'accumulation du travail de chacun au profit de tous. — Par le développement des populations en rayons émanés d'un centre.

Après cette rapide revue de la fonction des sociétés, nous n'avons pas à nous étendre longuement sur les sentiments d'humanité et de progrès, que nous ne séparons pas; car progrès ne signifie, pour nous, que les degrés par lesquels l'homme se rapproche de sa destination terrestre.

Nous avons vu l'homme dans ses rapports avec la société, la société dans ses rapports avec l'humanité; de quelle coordination plus haute l'humanité est elle, elle-même, l'élément? Ici les termes nous manquent, il nous est donné d'examiner les faits où nous sommes acteurs et témoins à la fois. L'ordre général de l'univers peut être admis en principe, mais, délimiter la fonction

de ce qui n'est pas soumis à notre examen, et ne peut être atteint par notre esprit, c'est demander à l'homme une puissance qu'il n'a pas. Cependant, il est possible, par l'appréciation des faits généraux et des conquêtes successives, de montrer comment l'humanité a acquis tous les éléments dont elle dispose aujourd'hui, et comment l'homme et l'humanité sont les termes différents d'une fonction identique.

L'élément de toute activité humaine, n'est, évidemment, et ne peut être que les facultés individuelles élevées à leur plus grande puissance; mais ces facultés elles-mêmes s'exercent différemment, suivant le milieu dans lequel l'homme se trouve placé : l'action ne devient entièrement collective, dans la société, que quand elle arrive à ce point, où toutes les activités fractionnaires concourent au but déterminé d'activité nationale.

L'humanité, sous ce rapport, n'est pas dans d'autres conditions que la société. Elle n'est aussi que la somme des activités particulières, et elle ne peut exister collectivement que par la réunion éclairée des activités individuelles et sociales.

Il suffit d'exprimer, pour le démontrer, que les facultés du tout n'étant que la somme des facultés individuelles, l'humanité ne peut être douée que des mêmes facultés que l'on reconnaît dans chacun. Dans ce sens, on a eu raison de dire que l'humanité était comme un seul homme; mais il faut observer que ce qui est vrai des facultés de l'humanité demande explication, quant à la puissance de développement et à la manière dont ce développement s'opère.

Si l'humanité n'eût été qu'un seul être, comme intelligence et comme corps, elle n'eût été capable que d'un seul but; il eût été réalisé sans effort, sans résistance et presque sur-le-champ, car le grand effort, dans l'état actuel, a pour objet de transformer nos semblables.[1]

Or, nous le voyons, c'est par des améliorations successives que l'humanité s'est développée jusqu'à nos jours; c'est par des efforts successifs qu'elle marchera dans l'avenir.

L'humanité n'est qu'une succession d'individus continués sans interruption de père en fils, c'est là le rapport matériel. Comme rapport spirituel,

[1] *Européen*, n° 2. — 1836.

sa continuité et les relations de continuité existent dans la succession des acquisitions faites dans les divers modes d'activité propres à l'homme.

L'homme même est donc la base constante de tout développement humanitaire. Les diversités d'action et d'impulsion résultent des différences entre l'énergie et les moyens.

Reportons-nous à l'hypothèse par laquelle nous avons commencé, et supposons un seul premier homme, sans passé, sans connaissances acquises, et suivons la marche du temps depuis l'origine jusqu'à nos jours; que verrons-nous?

Les premiers besoins éveillant le premier travail, et l'homme ne pouvant exister qu'à la condition d'agir.

Or, l'action n'était que l'examen et l'appropriation de la nature environnante aux besoins qui se faisaient sentir. Ce fut donc l'appropriation de la nature à l'homme qui fut le but et le moyen de son existence. Ces premiers besoins satisfaits, des besoins plus élevés se manifestent; la prévoyance assure ceux qui sont de la conservation, l'intelligence cherche à se satisfaire par des moyens d'un autre ordre.

Rechercher l'ordre et l'action des facultés de l'homme appartient à la philosophie. Dans cette revue sommaire, nous prenons l'homme tel que nous le voyons aujourd'hui, agissant, pensant, imaginant, enfin doué de toutes ses facultés; s'identifiant avec le monde matériel par le corps, avec les lois morales et les forces actives par l'esprit.

La simultanéité d'existence tend, dans la vie collective, au même but, sur une échelle plus vaste. En effet, ce qui existe dans l'ordre physique et pour l'homme considéré dans l'état d'isolement, prend un autre caractère dans l'ordre social. La puissance individuelle multipliée et la vie de relation créent d'autres besoins, alors il faut fixer les délimitations morales, intellectuelles, politiques; l'insatiable besoin de savoir multiplie les moyens d'investigation. Quel en est toujours le but? La nature étudiée, soumise, appropriée aux besoins de l'homme.

La puissance individuelle est en raison de la somme de rapports que l'homme peut établir, entre lui-même, la nature et ses lois. La supériorité d'un homme sur un autre homme naît de la possibilité de saisir un plus grand nombre de ces

rapports, et d'en conserver la connaissance: c'est là son développement, son progrès.

Dans l'humanité, la supériorité relative d'une époque sur l'autre provient d'un plus grand nombre de rapports établis et conservés.

C'est là ce que l'observation de l'état social, aux différentes époques de la vie de l'homme sur le globe, nous fait reconnaître. On peut envisager l'une après l'autre les diverses faces de l'humanité. S'agit-il de procédés scientifiques, nos méthodes d'investigation se sont étendues à l'infini, et des sciences nouvelles se sont ajoutées à celles que possédaient nos devanciers. S'agit-il de la connaissance de la nature, de ses habitans, de ses lois, nous avons trouvé des mondes nouveaux, nous les avons étudiés, analysés; des sciences historiques, nous en avons généralisé l'étude et nous lui cherchons un but; de l'état de l'homme, lui-même, nous proscrivons l'esclavage et l'exploitation de l'homme par l'homme. Ainsi, sous le rapport de la politique, de la morale et de la science, nous sommes beaucoup plus avancés que nos pères.

Nous pourrions prendre ainsi, l'un après l'autre, chacun des modes d'activité. Il nous serait

facile de prouver, ou plutôt il est surabondant de le faire, que l'humanité est enrichie de tout le passé conquis, conservé avec tant de travail et d'efforts. Qu'est-ce autre chose qu'un plus grand nombre de rapports moraux, intellectuels, scientifiques, matériels, établis par l'homme au profit de l'humanité. Chaque jour ajoute à ces pacifiques acquisitions, et quelqu'éloigné que soit le terme, le mieux successif ne peut conduire qu'au bien absolu.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait point eu d'action contraire à ce but. En vertu de la liberté de choisir, et par l'entraînement des passions, l'égoïsme a remplacé, chez les individus, la véritable loi de leur existence; c'est-à-dire la tendance vers le but humanitaire : c'est à détruire cet égoïsme que la fonction morale de l'humanité est appliquée. Au commencement, il n'y avait ni bien ni mal existant, mais puissance de se diriger vers le bien et vers le mal; ce sont ces deux forces qui ont entraîné le monde, l'égoïsme est la fin de l'une, l'humanité la fin de l'autre.

Les hommes, en se multipliant, ont perdu de vue la solidarité qui les unissait; c'est à la reproduire que tendent les efforts actuels. On

a retrouvé par l'histoire, par la morale, les conditions de notre séjour sur la terre; le travail de transformation, ou la destruction du mal par l'exemple et l'enseignement du bien, s'est éclairé. C'est ce travail de transformation qui est l'œuvre de l'humanité; le progrès en est la mesure.

Qu'on ne se récrie point sur l'impossibilité d'arriver à ce bien absolu, signalé comme le dernier terme du développement humain. Présenté à notre faiblesse individuelle, l'impossibilité de l'atteindre nous frappe, par le peu de proportion de l'individu à l'ensemble; mais mesurons le passé à notre état actuel par un procédé semblable. Nous concevons à peine que nous, êtres faibles, isolés, sans rapports au point de départ, nous soyons arrivés à la connaissance du système du monde, et pourtant nous en savons les lois. Nous avons fait plus dans le monde moral, en découvrant la loi de dévouement; elle est plus répétée qu'observée il est vrai, mais l'avoir comprise et appliquée, c'est en avoir assuré le triomphe. Nous ne craignons point de le dire, l'humanité a fait plus qu'il ne lui reste à faire, les difficultés qu'elle a fran-

chies étaient plus effrayantes que celles qu'il lui reste à surmonter, car elle a produit l'association, et l'effort collectif est le meilleur gage de la rapidité du progrès.

Ce travail de transformation et de progrès ne peut exister qu'à une condition, c'est d'être l'expression vraie de la fonction de l'humanité sur la terre. En effet, s'il en était autrement, si l'homme ou son action étaient contradictoires au but général, que deviendraient les forces qui agissent en même temps que lui. Ces forces, qu'il cherche à deviner, à étudier, beaucoup d'entre elles, la plupart, lui sont supérieures; il serait absurde de supposer qu'il fonctionnât d'une manière qui leur serait opposée[1].

L'homme, par cela seul qu'il marche, a donc marché dans sa véritable voie. Tout ce qu'il a appris et retenu, en vertu de son activité physique, morale, intellectuelle, s'est amassé conformément au but de sa création. L'homme vit et meurt, laissant, après lui, et comme un héritage légué à la postérité tout ce qu'il a fait et appris; les sociétés vivent et meurent, laissant, après elles,

[1] Buchez, p. 49.

le produit de leur activité sociale; l'humanité reste et utilise, au profit de l'espèce, les richesses accumulées du passé.

Ainsi, l'observation nous apprend que l'ensemble des activités n'a qu'un but commun, que ces activités sont relatives à l'humanité : en un mot, que le genre humain marche à la réalisation de son unité. Lorsque toute découverte possible, dans quelqu'ordre que ce soit, sera faite ; lorsque l'homme aura acquis tout son développement; lorsque le dévouement aura remplacé l'égoïsme, enfin lorsque la formule émise par le christianisme, reproduite par la convention, vibrante au fond du cœur de tous les hommes, aura reçu son accomplissement, alors la fonction de l'humanité sera accomplie, et un nouveau cataclysme pourra donner naissance à une nouvelle loi.

Ces considérations générales nous ont conduit à cette conclusion, que le progrès spirituel de l'espèce s'est fait en coordination avec une seule loi. Il en résulte, qu'une première opinion doit prendre naissance : c'est que l'élément sur lequel s'est opéré ce progrès est un lui-même; en d'autres termes, qu'il n'y a qu'une espèce et qu'une civilisation.

A moins d'admettre, que tous les peuples sont autocthones, ou du moins que les peuples primitifs sont dans cette condition, il est nécessaire de rechercher si leur développement s'est fait à partir d'un point central, ou de déterminer si ce développement a eu lieu sur un point particulier pour chacune des races entre lesquelles se subdivise l'espèce; enfin, à quel degré chacune de ces races s'est élevée, et si le progrès est également applicable à toutes; en un mot, il faut savoir si le tableau des mouvements de l'espèce se coordonne à l'ensemble des observations déduites de son activité morale.

En général, et sans entrer dans l'analyse métaphysique, l'homme se décompose en esprit et matière; l'humanité qui est la somme des hommes, ne peut que se décomposer comme eux en deux forces, esprit et matière. Nous avons essayé dans ce discours préliminaire, d'indiquer rapidement le développement spirituel, d'en faire ressortir le but et l'unité; nous allons chercher si l'étude des peuples ne les réunit pas également dans une unité matérielle, et si les populations ne se lient pas entre elles comme les idées.

On concevrait difficilement que tous les hom-

mes étant appelés à agir dans une même direction, ils aient été créés dans des conditions différentes. C'est la recherche de leur unité, au milieu de leur multiplication sur ce globe, qu'ils s'approprient par la civilisation, que nous nous sommes proposé pour but. Nous commençons par établir leur unité comme espèce, malgré le dégré différent d'activité dont ils donnent l'exemple dans les variétés qui frappent nos regards et sont offertes à notre investigation.

LIVRE PREMIER.

UNITÉ DU GENRE HUMAIN ET DE LA CIVILISATION.

Diversité des peuples et des langues. — La fraternité humaine se fait jour à travers ces diversités. — De la moralité et de la réciprocité dans l'action sociale et humanitaire. — Tous les législateurs ont consacré la loi de dévouement. — Elle est une condition de notre nature. — Les archives humaines sont incomplètes, les législateurs y ont suppléé par des cosmogonies. — L'enseignement classique de l'histoire ne nous fait pas pénétrer dans ces recherches. — L'histoire juive nous apprend à demander à l'Orient ses traditions. — Les traditions de l'Orient sont cosmogoniques. — L'origine du genre humain est aux lieux où les cosmogonies ont pris naissance, en Orient. — Variétés de l'espèce humaine. — Race caucasique. — Race mongole. — Race éthiopienne. — L'unité de l'espèce n'est pas détruite par la variété des races. — Tableau des races et leur classification. — Observations sur la valeur historique de cette classification. — Les races paraissent inégalement perfectibles. — Les conditions physiques et de territoire modifient la civilisation. — Degrés de civilisation différents dans les trois races. — La race caucasienne est la seule qui semble douée d'une activité indéfinie. — De la race caucasienne, comme source de la civilisation. — L'homme est postérieur aux grands cataclysmes, et la formation organique la plus récente. — Les points les plus élevés du globe ont été peuplés les premiers. — Le sommet le plus élevé du globe est en Asie. — C'est en Asie que se trouvent tous les animaux domestiques. — Les plantes et les arbres sont asiatiques en général. — Les plus anciens monuments sont asiatiques. — Les traditions de l'Asie sont homogènes. — Respect pour les Montagnes. — L'espèce humaine a dû prendre naissance aux lieux où l'on trouve l'origine de tout ce qu'elle croit ou possède. — A laquelle des familles asiatiques faut-il accorder la priorité.

Le philosophe et l'historien ont peine à surmonter la première impression de décourage-

ment qui les saisit, lorsqu'ils cherchent à embrasser, sous le point de vue général, les peuples innombrables répandus sur la surface de la terre. Effrayés des variétés qui les frappent au premier coup-d'œil, étourdis par le bruit des milliers de langages qui n'apportent à leur oreille que des sons confus et discordants, ils ont peine à reconnaître, sur les traits altérés des peuples, les traces oubliées de la fraternité du genre humain.

La guerre arme les nations les unes contre les autres; les discordes intérieures divisent les citoyens; l'intérêt individuel engendre l'égoïsme et l'envie, mal déguisés sous le masque d'une émulation mensongère; enfin, l'antagonisme civil ou politique, fait reconnaître partout, l'homme en état d'hostilité contre l'homme. Il vit lié au sol qu'il cultive, à la terre qui le nourrit, comme les animaux, dont il s'approprie le travail; comme les arbres, dont l'ombrage le couvre, les fruits le rafraîchissent, comme les végétaux qu'il fait contribuer à sa subsistance ou à ses plaisirs. Le temps, plus difficile à mesurer que l'espace, semble avoir manqué pour produire les divisions infinies qui nous confondent. Pourtant, une observation plus attentive nous ramène à des

sentiments plus justes et plus vrais. Nous entrevoyons, au milieu de ces luttes déplorables, les conditions dans lesquelles l'humanité est appelée à se mouvoir. L'intelligence proteste contre les passions haineuses que l'ignorance entretient après les avoir fait naître. L'activité sociale prend un essor plus vif, partout où une raison éclairée associe les efforts. De ces contrats partiels naît un enseignement nouveau, signal du retour aux sentiments d'union et de dévouement, à l'aide desquels l'avenir développera les véritables destinées de l'homme sur la terre. Le sauvage, au fond de ses forêts vierges, le brâme premier né de la civilisation, avec des formes et un langage différents, s'élèvent également par la contemplation jusqu'au sentiment de l'intelligence suprême. Aucune discordance réelle n'altère l'immense harmonie de l'univers, partout la pensée se retrempe aux sources du beau et du bien, et l'historien, comme le philosophe, se raniment au spectacle de l'unité humaine constatée par les plus nobles attributs de notre espèce. Séparés par les traits, la couleur, les habitudes de la vie, mais, réunis par les penchants, les sentiments, les croyances, nous obéissons à une commune

loi de progrès. Promis à la même liberté, aspirant aux mêmes plaisirs, héritiers des mêmes douleurs, l'âme qui nous rapproche, proteste victorieusement contre la matière qui nous divise.

Armés de cette foi vive dans la fraternité humaine et dans l'avenir qui doit récompenser tant de siècles d'efforts, nous contemplons avec plus d'intérêt cette vaste arène, où l'esprit humain lutte contre une nature qui n'accorde rien qu'au travail. Nous suivons avec complaisance ce travail incessant des âges, dans un intérêt d'avenir. Nous cherchons cette puissance qui sert de mobile à l'homme, et fait sa propre cause de la cause de la postérité. Puissance aveugle d'abord, loi éternelle, mais non définie, à laquelle obéirent nos ayeux; instinct bienfaisant que le temps a éclairé, et qui, mieux compris aujourd'hui, revêt, pour l'honneur de nos semblables, tout l'éclat qui s'attache au dévouement.

Ce qui nous fait hommes, c'est la moralité des actions et la faculté de communiquer par le langage; or ces deux facultés ne s'exercent que par la réciprocité. Sans le langage, pas de société qui s'établisse; sans la moralité, pas de société qui se

conserve. N'y eût-il que deux hommes réunis, en tant qu'associés, les droits de l'un sont les devoirs de l'autre. Les fruits de l'association sont à tous deux en proportion de ce que chacun a fourni à la production. La société civile et politique n'est que l'extension de cette loi primordiale. Tout ce qui existe en dehors du contrat réciproque, est abus de la force et exploitation du plus faible par le plus fort. Il n'y a de progrès, dans la véritable acception de ce mot, c'est-à-dire dans son application à l'humanité, qu'à cette condition. Cette vérité, si triviale en principe qu'il suffit de l'énoncer pour qu'il ne s'élève aucun dissentiment de quelque valeur, il a fallu tous les siècles antérieurs au christianisme pour qu'on s'en rendit compte, mais elle vivait en réalité. On ne l'avait pas formulée en loi de progrès humanitaire, mais elle existait en axiôme de morale, comme garantie des relations privées. Comme puissance que nous nommerons un moment passive, elle consacrait la sécurité ; à l'état actif, elle conduit à l'amélioration par le dévouement de chacun à tous et à l'avenir.

Moralité passive est en soi un terme impropre, ou plutôt ce sont deux termes qui s'excluent.

Quiconque pourrait être supposé à l'état rigoureusement passif, serait un être immoral, car il s'approprierait le travail d'autrui. Ainsi, on ne peut être dans le droit et dans le devoir, c'est-à-dire obéir aux conditions mêmes de sa nature, sans payer sa dette au travail commun. S'y soustraire en partie, c'est encore faire retomber un certain poids sur les autres; c'est exploiter ses semblables, et l'exploitation est contraire au contrat qui lie les hommes. Ce contrat n'est pas encore appliqué complètement, mais il est défini, proclamé. On ne peut plus dire : ne nuisez pas, mais : soyez utile, car la société ne vous doit qu'en raison de ce que vous lui donnez. Cela n'était pas compris dans la civilisation ancienne, où l'esclavage était considéré comme juste et nécessaire, et où le mot de société n'avait qu'un sens limité aux hommes libres. Ainsi, la notion morale d'égalité et de solidarité dans le travail, n'était pas admise dans les sociétés antérieures au christianisme. Nous ne parlons pas ici seulement du travail matériel, mais aussi du travail intellectuel. Tel qu'il était, il ne s'accumulait pas moins au profit de l'avenir. C'est par là que les temps anciens ont concouru par le fait au progrès, et ont été plus

moraux qu'ils n'en avaient l'intelligence. Par le fait seul de l'existence de la société, il y avait dévouement à la famille, à la patrie, et utilité pour l'humanité; car la famille et la patrie sont fonctions de l'humanité, seulement les limites du sentiment national excluaient l'idée de dévouement humanitaire.

En vain les protestations de l'égoïsme individuel voudraient s'élever contre cette solidarité des hommes et des temps; en vain, cherchant à soumettre à son intérêt d'un moment les efforts de l'humanité, un homme se ferait le centre du mouvement des autres hommes. Si ce déplorable égoïsme pouvait se répandre assez, non pas pour s'élever jusqu'à l'état de doctrine, puisque doctrine suppose déjà une pensée collective, mais pour gangréner le corps social dans chacun de ses membres, l'humanité victime de cette lutte de l'ignorance, déchirée bientôt par mille efforts contradictoires, tomberait dans la barbarie et la dissolution; mais il n'en est point, il n'en peut être ainsi; l'union des efforts est une nécessité pour l'homme social, et quelqu'étroit que puisse être l'esprit individuel, sans le vouloir et sans le savoir, tout homme est fonction d'une or-

ganisation supérieure à ses instincts personnels.

Tous les législateurs, quelque soit leur culte, ont consacré cette vérité pratique et lui ont donné l'autorité d'un dogme. L'amour de ses semblables est, dans toutes les religions, une vertu qui a ses sacrifices et sa récompense. Sans parler de la religion du Christ, qui en est la sanction la plus complète, les doctrines philosophiques, elles-mêmes, en ont admis et enseigné le principe. Qu'est-ce autre chose que cette métempsycose, qui faisait du retour de l'homme sur la terre une expiation ou une récompense, suivant les œuvres d'une existence antérieure? N'était-ce pas intéresser l'égoïsme, lui-même, à tout ce qui est beau et bien, par l'espoir d'une existence supérieure à celle que l'on possédait aujourd'hui. Avant que le christianisme eut placé l'existence dans un spiritualisme plus épuré, une telle doctrine était le chef-d'œuvre de la pensée philosophique et religieuse, et le lien le plus puissant de la société.

La nature, elle-même, en nous donnant ces sympathies généreuses que les plus froids calculs n'éteignent jamais, nous instruit assez qu'elle nous a créés pour nous aimer et nous défendre mutuellement. Dans les hommes les plus dépra-

vés, les mouvements imprévus de l'âme sont une protestation de la bonté de notre nature contre la corruption qui l'a dégradée. Un assassin risque souvent sa vie pour sauver l'homme qu'il voit en danger; plus d'un avare au cœur desséché et flétri a retrouvé une émotion de pitié au spectacle de la misère et du désespoir dont, peut-être, il était la cause.

Ainsi, l'activité des efforts de l'homme, pour atteindre un résultat dont il ne doit pas jouir, est la confirmation de cette solidarité qui unit les siècles et les climats.

A quel point du globe rattacher le premier anneau de la chaîne que nous dérobe le passé? A quelles archives s'adresser pour retrouver cette généalogie du genre humain? Anéanties par le temps, ou incomplètes, incohérentes dans leurs rares débris, elles n'éclaircissent pas la première difficulté qui nous arrête. Sur ce point, il faut savoir se résigner à l'ignorance, dont aucune donnée ne peut nous faire sortir; l'arrivée de l'homme sur la terre sera éternellement un mystère. Les titres de sa possession sont écrits dans l'incontestable pouvoir de la soumettre à ses besoins, dans la nécessité. Mais cette curiosité, qui

entraîne les hommes au-delà des limites de leur existence matérielle, ne leur permet pas de se résigner à l'ignorance.

Toutes les genèses témoignent de cette ardeur de savoir, qui a tourmenté les sociétés, et de l'importance, conçue et admise par les premiers législateurs, d'expliquer le phénomène inexplicable de l'existence du globe et de ses habitants, ou de chercher à en rendre raison. Dans l'impuissance où ils se sont trouvés, de prouver matériellement les suppositions de leur haute intelligence, ou d'établir, par des faits, ce qu'ils avaient recueilli comme tradition, ils ont eu recours à des communications immédiates avec la divinité. C'est par l'intervention de cette autorité divine qu'ils sont parvenus à consacrer et à faire respecter leurs doctrines; méthode excellente pour des peuples enfans, sensibles au merveilleux qui s'empare de l'imagination, mais insuffisante en présence des déductions sévères d'une maturité moins poétique.

Jusqu'à quel point ces grands législateurs eux-mêmes, s'identifiaient-ils avec leurs propres affirmations? C'est ce que peut nous faire entrevoir la comparaison des époques auxquelles ils

ont vécu, des sources où chacun d'eux a dû puiser, ou l'a pu faire. Si ce travail nous conduit à trouver dans toutes les cosmogonies, une base constante au milieu des altérations successives, nous serons amenés à croire que toutes remontent à une origine commune. La source première peut nous en demeurer inconnue, mais cela peut servir du moins à créer, dans la science historique, un point de départ, principe d'ordre et de connaissances réelles, et qu'il faut établir avant de chercher l'explication des phénomènes de développement de l'humanité.

L'enseignement classique de l'histoire est renfermé dans des limites étroites; c'est une routine transmise de génération en génération, et qui, pendant long-temps, a peu cherché à s'éclairer de nouvelles idées. Tout se borne à une succession consacrée de faits isolés de leurs causes et de leurs effets. Les origines n'y sont traitées qu'en passant pour les peuples dont on s'occupe. Les plus anciens y sont négligés. Il n'en peut guère être autrement; l'accessoire, dans le système d'enseignement, absorberait le principal si cette étude y était conçue sur une base plus large. Il en

résulte toujours que nous arrivons dans le monde avec des connaissances historiques extrêmement restreintes. C'est une série dont les Égyptiens sont le premier terme, et par eux on obtient quelques notions confuses sur les Assyriens, les Chaldéens, les Perses, les Mèdes, les Indiens; c'est par les sciences de l'Occident que l'on prétend nous initier aux connaissances historiques qui embrassent le monde, et on ne peut se dissimuler tout ce qu'une pareille méthode a d'incomplet. Au reste, les travaux qui ont si fort étendu le champ de l'histoire, sont modernes, et jusqu'à ce qu'ils se soient répandus assez pour entrer dans le domaine commun, il n'y a pas lieu de les faire passer dans l'enseignement pratique.

Les traditions juives sont l'objet d'une étude particulière, et par la manière dont on les transmet elles ajoutent peu à ces connaissances. Les Juifs ont puisé à des sources évidemment chaldéennes et égyptiennes. En cela pourtant ils ont rendu un important service; leurs livres sont aujourd'hui, à ne les considérer que sous le rapport historique, du plus haut intérêt. Document presque unique, et le plus ancien recueil écrit des traditions et des croyances humaines, ils ont fait

descendre jusqu'à nous leur morale religieuse, plus épurée que les théogonies grecques et romaines: ils ont lié les croyances de l'Occident à celles de l'Orient; peut-être ont-ils, plus que toute autre chose, contribué à faire naître la direction méthodique, que le séjour des Européens dans l'Inde a permis de suivre avec plus de soin, et d'étudier avec une constance que l'acquisition de connaissances nombreuses sur l'Orient et le berceau des populations a récompensée.

C'est par les livres juifs que l'on a senti enfin, que pour recomposer les archives humaines, il fallait s'adresser à ces vastes contrées de l'Orient, séjour d'une civilisation déjà puissante et ancienne, à une époque où les peuples occidentaux ignoraient jusqu'aux premiers éléments des sciences; c'était là que devaient être restés, soit dans les livres, soit dans les traditions, les croyances, les superstitions, les enseignements les plus respectables sur les premiers temps de la vie de l'homme sur la terre. L'Orient devait fournir des moyens d'étude aussi précieux qu'abondants; les travaux des missionnaires, les recherches plus larges et plus facilement suivies

des Anglais dans la péninsule de l'Inde, ont justifié cette prévision.

Ne soyons pas exclusifs pourtant, et ne concluons pas de là que l'on doive accorder moins d'estime aux efforts des Grecs; eux-mêmes avaient conçu l'utilité de consulter les véritables sources. Leurs philosophes et leurs historiens ont voyagé dans cette intention, et nous leur devons d'autant plus de reconnaissance, que ces voyages étaient alors bien plus difficiles qu'aujourd'hui; les résultats en étaient aussi bien moins glorieux, sous ce rapport au moins, que cette gloire ne devait pas s'étendre au-delà des limites de leur patrie. Ajoutons qu'ils ont eu l'art de créer l'ensemble de la reproduction des faits historiques, d'y placer l'ordre, la méthode, la critique même, quoique ce ne soit pas là leur point de vue le plus brillant, et qu'ils ont su embellir des charmes d'une immortelle éloquence, des narrations auxquelles ils avaient su les premiers donner un corps et la vie.

« C'est à la Grèce (dit Herder), que la philo-
« sophie de l'histoire appartient spécialement,
« puisqu'avant elle aucune nation n'avait, à pro-
« prement parler, d'histoire qui en méritât le

« nom. Les Orientaux ont écrit des généalogies
« et des fables, des contes ou des chants nationaux ont suffi aux peuples du Nord.

« Les Grecs en ont fait un vaste récit..... [1] »

Il faut bien convenir pourtant, sans leur contester leur mérite, qu'avant les Grecs et les peuples dont ils nous donnent incomplètement l'histoire, il avait existé d'autres peuples, une autre civilisation. Ce qu'ils nous en disent suffit pour enflammer l'ardeur des recherches; mais ne la satisfait pas à beaucoup près, honorons-les pour ce qu'ils ont fait, et cherchons à suppléer à l'insuffisance des récits qu'ils nous ont transmis.

Les Chaldéens, les Perses, les Indiens, imparfaitement connus par les Juifs et les Grecs, ne forment qu'une race; ils se ressemblent par les traits du visage et même par une infinité de choses de convention, telles que leurs divinités, les noms de leurs constellations, enfin jusque par le fond de leurs langages. [2]

Ceux d'entre ces peuples dont la civilisation est peut-être la plus ancienne et paraît avoir le

1 *Philosophie de l'Histoire de l'Humanité*, t. 2, p. 491.
2 Cuvier, *Disc. prél. Ossements fossiles.*

moins varié dans ses formes, ceux qui, probablement, sont encore le plus voisins de son berceau, les Indiens, n'ont malheureusement pas d'histoire.

Il est exact de dire que les Indous n'ont pas d'histoire; mais leur immobilité même, leur attachement à leurs anciennes coutumes, au milieu desquelles s'infiltre avec tant de peine quelque peu des usages de leurs maîtres actuels, les Anglais, nous autorisent à croire que nous retrouvons parmi eux les formes effacées partout ailleurs des temps primitifs, ou du moins de la plus haute antiquité relative. S'il est vrai que l'histoire soit un tableau du passé, elle était moins nécessaire dans un pays où le présent et le passé se confondent. Il y a plus, cette représentation vivante est plus fidèle que ne peuvent l'être les récits les plus consciencieux, toujours empreints de l'esprit particulier de leur auteur. Restent donc les dates et les faits : les monumens peuvent, jusqu'à un certain point, y suppléer. Les recherches de la société asiatique et les observations des voyageurs modernes ont eu pour résultat d'éclairer ces ténèbres historiques. Les systèmes religieux et théogoniques des Indous ont été

examinés par des hommes d'un savoir immense et d'une patience à toute épreuve. On a pu déduire de ces consciencieux travaux, des concordances et des synchronismes historiques du plus haut intérêt sur l'antiquité et les premiers établissements des races humaines; sur leur formation en nations, leur marche, leur point de départ, leur culte. Les constructions ont été examinées, mesurées dans toutes leurs dimensions avec un zèle infatigable; leur destination a été reconnue, et, à l'aide de ces éléments divers, on a pu déterminer des époques avec assez de vraisemblance, et éclaircir les livres par les monuments, comme les monuments par les livres.

« La théologie des Indous consacre les destruc-
« tions successives que la surface du globe a es-
« suyées. Ce n'est qu'à un peu moins de cinq
« mille ans qu'ils font remonter la dernière. Une
« de ces révolutions est même décrite dans des
« termes presque correspondants à ceux de
« Moïse.[1] »

Tel est effectivement le caractère, non-seulement de la théologie des Indous, mais encore de tous les

[1] Will. Jones, *Calcutta*, t. 1, p. 170.

peuples dont les premières traditions nous sont plus ou moins connues. Les annales primitives de chacun d'eux, ont cherché à rendre compte des phénomènes successifs qui ont signalé les transformations du globe, et c'est par l'analyse de ces traditions qu'il est possible de remonter aux synchronismes historiques et à la simultanéité de la vie des peuples; de déterminer enfin, par les rapports et les différences, ce qu'il faut croire sur l'origine et l'existence des nations.

C'est donc dans les théologies des premiers peuples connus que nous devons chercher leurs idées cosmogoniques et les premières sources de l'histoire. Cette donnée, appuyée sur les premiers faits auxquels notre examen puisse remonter, s'appuie d'ailleurs sur un raisonnement abstrait, déduit de l'observation générale des grands faits qui signalent l'histoire de l'humanité.

« Dans ce premier culte (l'homme), embras-
« sant tout, adorant tout, n'oubliant que lui-
« même, a une cosmogonie, une théogonie, et
« point d'histoire: c'est l'Inde et l'Orient, sitôt
« qu'il apparaît. De l'univers, il descend aux em-
« pires, auxquels son être est si bien attaché,
« qu'il n'est rien que par eux: c'est la Médie, la

« Perse, l'Égypte, l'Assyrie. Des empires, il
« retombe, par degrés, sur lui-même, quoique
« son *moi* n'emprunte encore que de la cité sa
« valeur et son indépendance. La cité se brise
« encore avec Rome, et son *moi*, restant seul,
« découvre en lui-même un infini plus vaste
« que le premier qu'il vient de parcourir, c'est
« l'univers chrétien. Cet infini, il le divise en-
« core, aspirant, après des siècles, à ne relever
« que de *soi*, c'est la réforme, c'est le christia-
« nisme et ce qui en est la suite.[1] »

Malgré une certaine obscurité métaphysique, on peut découvrir, dans ce passage, un tableau exact des phénomènes successifs de la vie de l'homme sur le globe. Il serait nécessaire d'ajouter que l'homme, en possession de cet individualisme, dont la réforme et le cartésianisme lui ont restitué la possession, n'est pas arrivé au résultat définitif qu'il doit se proposer; car le sentiment, le culte du *moi*, ne peut être et n'est pas un résultat final. Rentré en possession de son individualité, l'homme est fonction active de l'humanité, et c'est en

[1] EDG. QUINET, *Etudes sur* HERDER, t. 3, p. 500 de l'ouvrage de HERDER, *Phil. de l'Hist. de l'Hum.*

donnant l'humanité pour but à sa libre activité, qu'il accomplit la mission d'ordre et de dévouement dont il sent la puissance en lui-même.

Nous avons développé ce sujet dans le *Discours préliminaire*. Ce que nous voulons recueillir de l'observation que nous venons de citer, c'est que l'origine du genre humain est au lieu où les cosmogonies ont pris naissance. Ce n'est point là une hypothèse lancée systématiquement, c'est une série de faits déduits de l'observation, et qui nous prouve, après l'histoire, et, comme elle, par un raisonnement appliqué à ces faits, que le berceau des cosmogonies, c'est l'Orient.

Avant tout, cependant, ne serait-il pas nécessaire de nous interroger d'une manière plus précise sur les variétés de l'espèce humaine que nous voyons répandues sur la surface du globe. Ici, nous la voyons rapprochée, par l'organisation physique, des animaux les moins imparfaits; là, elle jouit d'une civilisation plus perfectionnée, riche des produits des arts : d'une organisation politique, appropriée, sans doute, à ses besoins et à sa nature, puisqu'elle a à peine subi les plus légères modifications : justement fière des enseignements d'une morale élevée. Une autre, enfin,

la première de toutes, par la puissance de ses facultés, par l'emploi qu'elle en a fait, réunit les dons les plus complets que comporte l'organisation humaine. Avide du mieux, vers lequel sa mobilité l'entraîne, elle seule est douée de cette activité, qui crée pour l'homme le besoin d'un progrès indéfini. L'avenir ne lui oppose pas de borne qui soit un obstacle, pour cette ardeur de savoir et d'agir, toujours satisfaite, sans jamais se lasser; opposition constante avec ces nations, qui semblent condamnées à l'immobilité : existence passive, en contraste avec le but de perfectionnement et d'amélioration sociale, qui, sur la terre, est la fin de l'homme en général, et son mobile comme être actif et intelligent.

La division le plus généralement reproduite, distribue l'espèce humaine en cinq variétés;

SAVOIR :

1° Les Caucasiens.
2° Les Mongols.
3° Les Malais.
4° Les Éthiopiens.
5° Les Américains.

Sous ces cinq divisions, viennent se ranger une multitude d'autres races, plus ou moins distinguées par la couleur, les traits, la forme du visage; mais, il règne toujours beaucoup d'arbitraire dans la distribution, et il est permis de ne pas admettre, jusqu'à preuve contraire, le grand nombre de distinctions radicales que quelques écrivains ont adopté. Cuvier, dont le nom en ces matières, est une autorité devant laquelle toutes les autres deviennent secondaires, ne reconnaît comme bien distinctes que trois races [1].

1° Blanche ou caucasique.
2° Jaune ou mongolique.
3° Nègre ou éthiopique.

Les malais ni les Papous ne se laissent facilement rapporter à aucune de ces trois grandes races. Cuvier ne trouve pas de caractères suffisants pour distinguer les premiers des Indous caucasiques et des Chinois mongoliques, et se demande si les Papous ne seraient pas des nègres anciennement égarés sur la mer des Indes.

[1] *Règne animal*, t. 1, édit. 1829.

Les différences que l'on rencontre entre ces variétés, et les types auxquels on les ramène, peuvent provenir d'alliances entre les races diverses et de certaines modifications locales. Bien qu'impuissante à altérer radicalement, au moins pendant le laps de temps écoulé depuis l'apparition de l'homme sur le globe, les conditions dans lesquelles nous voyons l'espèce, on conçoit que l'union de plusieurs causes a pu et dû amener quelques changements. C'est ainsi que de l'union de la race nègre et de la race caucasique, en Égypte, a dû naître une population nombreuse, dont le caractère mixte rappelait sa double origine. Nous en parlerons plus tard à l'article des Égyptiens,[1] et nous aurons lieu de faire la même remarque à l'occasion de la race mongole et caucasique à la limite de ces deux races en Tartarie.[2]

L'analogie des races se retrouve dans l'analogie des langues, observation juste et féconde que nous espérons étendre par la suite, et qui, par la triple route de l'embranchement des races, des rapports des langues et des analogies de croyan-

[1] Liv. 2.

[2] Liv. 3.

ces, nous conduira aux filiations des peuples que nous avons pour objet de présenter autant qu'il sera en nous.

Le rameau Araméen, ou de Syrie, s'est dirigé au Midi. Il a produit les Assyriens, les Chaldéens, les Arabes, les Phéniciens, les Juifs, les Abyssins colonie des Arabes; il est très probable que les Égyptiens lui appartenaient.

Blumenbach pense que les Egyptiens peuvent être placés entre l'habitant du Caucase et l'Ethiopien, mais qu'ils ne diffèrent d'aucun plus que du Mongol, dont le Chinois emprunte les traits: opinion qu'il ne faudra pas perdre de vue, quand il sera question de l'origine des Chinois, et qui s'accorde parfaitement avec l'histoire[1], qui ne montre nulle part la race mongole en contact avec la terre d'Égypte.[2]

Voici dans quels termes s'explique, sur cette question, Cuvier; nous ne pouvons emprunter une autorité plus imposante.

« Dans toute la partie de l'Afrique qui est sous
« la zone torride, les voyageurs modernes ne

[1] Cuvier, *Règne animal*, t. 1.
[2] *Magasin encyclopédique*, t. 1, p. 525.

« connaissent que des Nègres et des Maures. Les « Abyssins ne paraissent qu'une colonie d'Ara- « bes. On a trop peu de renseignements sur les « Éthiopiens sauvages, dont parlent Hérodote et « surtout Agatharchides, et, d'après lui, Dio- « dore de Sicile, sur les Gallas dont parle Bruce, « qui ont envahi une partie de l'Abyssinie pour « arriver à aucun résultat solide.[1]

« Ce qui est bien constaté jusqu'à présent, « et ce qu'il est nécessaire de redire, puisque « l'erreur contraire se propage dans les ouvrages « les plus nouveaux, c'est que, ni les Gallas, ni « les Boschismans, ni aucune race de Nègres, n'a « donné naissance au peuple célèbre qui a établi « la civilisation dans l'antique Égypte.

« Aujourd'hui, que l'on distingue les races « par le squelette de la tête et que l'on possède « tant de corps momifiés, il est aisé de s'assurer « que quelqu'ait pu être leur teint, ils apparte- « naient à la même race d'hommes que nous. « Qu'ils avaient le crâne et le cerveau aussi volu- « mineux, qu'en un mot ils ne faisaient pas ex-

[1] Cuvier, *sur la Vénus hottentote, mém. du Muséum*, t. 3, p. 272.

« ception à cette loi cruelle qui semble avoir « condamné, à une éternelle infériorité, les races « à crâne déprimé et comprimé.

« La tête des Gonanches, peuple qui habitait « les Canaries avant la conquête des Espagnols, « et qui avait l'habitude de conserver les corps « par une espèce de momification, annonce, « comme les momies ordinaires, une origine cau- « casique. »

Nous ne devons pas dissimuler pourtant que quelques écrivains distingués ont attribué aux anciens Égyptiens le type nègre, Volney[1], entre autres, et s'il faut avoir recours au témoignage des arts, la tête du sphinx serait une autorité à l'appui de cette opinion : elle offre le caractère nègre. Nous entrons dans plus de détails sur cette question à l'article des Égyptiens[2]. Nous nous bornerons ici, où nous parlons des races, à représenter que les corps momifiés appartenaient certainement à la classe supérieure en Égypte; que cette classe appartenait, elle-même, à la race caucasique. Que la classe inférieure et la plus nombreuse, celle

[1] VOLNEY. *Voyage en Syrie*, t. 1, p. 78.
[2] Voir livre 2.

dont le type était représenté par le sphinx, était nègre et que du rapprochement des deux avait dû naître une population mixte. La civilisation était le résultat de l'influence caucasique, ainsi la loi dont parle Cuvier n'a point reçu de démenti. Cette classification, nous ne la donnons pas arbitrairement, c'est le résumé des observations de Blumenbach, sur la configuration des Égyptiens.

Il détermine ainsi le caractère de physionomie des anciens Égyptiens qu'il divise en trois classes.

1° Celle qui convient à la race éthiopienne.

2° Celle qui approche de la figure des Indous.

3° Celle qui tient un peu des deux premières et qu'il nomme Mixte [1].

La position géographique de l'Égypte, sur la limite des deux races, explique ce mélange, et les momies, dont le caractère est caucasique, doivent d'autant mieux reproduire cette forme, qu'il est plus naturel de penser que c'est à cette race civilisatrice que la supériorité dut appartenir : les soins et les dépenses de la momifi-

[1] Observations sur quelques momies égyptiennes, ouvertes à Londres, par Blum. *Magasin encyclopédique*, t. 1, p. 503—525.

cation étaient plus à la portée de la classe supérieure que de toute autre.

Le rameau indien germain et pélasgique est beaucoup plus étendu et s'est divisé bien plus anciennement. Cependant l'on reconnaît les affinités les plus multipliées entre les quatre langues principales[1] :

1° Le sanscrit.

2° L'ancienne langue des Pélasges.

3° Le gothique ou tudesque.

4° L'esclavon.

Les anciens Perses ont la même origine que les Indiens, et leurs descendants portent encore aujourd'hui les plus grandes marques de rapports avec nos peuples d'Europe. Le rameau scythe et tartare, originaire du nord de la mer Caspienne, a ses analogues dans les peuplades qui y sont restées et dont les langues sont les mêmes, mais qui sont mêlées avec d'autres petites nations. Les peuples tartares sont restés plus intacts, mais les Mongols ont mêlé leur sang au leur dans leurs conquêtes.

[1] Cuvier, *Règne animal*, t. 1.

Cette classification des naturalistes, qui rattache à la même branche tous les peuples du midi, de l'ouest et du nord des chaînes caucasiques, sera plus tard confirmée par l'histoire. Dans cette section, où il n'est question que des identités physiologiques, nous avons voulu invoquer le témoignage des naturalistes seuls.

A l'orient de ce rameau tartare de la race caucasique, commence la race mongolienne, qui domine ensuite jusqu'à l'Océan oriental. [1] Les Huns en faisaient partie, et cela explique l'étonnement et l'effroi qu'ils inspirèrent par la singularité de leur figure, à l'époque de leur grande invasion sous Attila. Les Chinois en font partie actuellement, par le mélange que le temps et les invasions successives ont perpétué [2]. Les Mandchoux en sont la troisième branche. L'origine de cette race paraît être dans les monts Altaï, comme celle de la nôtre dans le Caucase, mais son histoire est impossible à suivre.

Les peuplades qui composent la race nègre, sont toujours restées barbares, au moins la géo-

[1] Cuv. *Règne animal*, t. 1.
[2] Voir liv. 5. *Des Chinois*.

graphie historique n'est-elle parvenue à nous donner aucun éclaircissement satisfaisant sur les peuples de l'intérieur de l'Afrique[1].

Tous les caractères de cette race, nous montrent qu'elle a échappé à la grande catastrophe[2], sur un autre point que les races caucasique et altaïque, dont elle était peut-être séparée depuis longtemps, lorsque cette catastrophe arriva. Sa constitution physique la rapproche manifestement des singes[3].

Les habitants du nord des deux continents, sont plus difficiles à rattacher à l'une ou à l'autre des deux premières races. Aussi remarque-t-on, à leur égard, une grande divergence d'opinions. Samoïedes, Lapons, Esquimaux, viennent, selon les uns, de la race mongole; selon d'autres, ce sont des rejetons dégénérés du rameau scythe et tartare de la race caucasique. Il se peut qu'il y ait du vrai dans les deux opinions. Le triste climat sous lequel vivent ces peuples, et les limites contiguës des deux races aux extrémités

[1] Cuv., *Règne animal.*
[2] Cuvier, *Ossements fossiles. Disc. prél.*
[3] Cuv., *Règne animal,* t. 1.

de l'Asie, de l'Amérique, et de l'Europe, donnent quelque vraisemblance à une fusion ancienne, et à une commune dégénérescence.

Les Américains n'ont pu encore être ramenés, ni à l'une ni à l'autre de nos races de l'ancien continent. Cependant, ils n'ont pas non plus de caractère précis et constant qui puisse en faire une race particulière. Leurs cheveux noirs, leur barbe rare les feraient mongols, si leur nez assez saillant, et leurs traits bien prononcés ne s'y opposaient. Leurs langues sont aussi innombrables que leurs peuplades, et on n'a pu encore y saisir d'analogie ni entre elles ni avec celles de l'ancien monde. Les éléments qui pourraient servir à déterminer la population primitive de l'Amérique, manquent donc, et l'arbitraire des opinions peut s'exercer, jusqu'à ce que de nouveaux progrès, dans la géographie, et dans l'étude comparée des langues, aient fourni d'autres moyens d'éclairer la question.

Après avoir rapproché et signalé ces différences, il semble qu'on se soit interdit toute croyance en l'unité du genre humain. Mais, pour être placés à distance, sur l'échelle de l'humanité, les peuples les plus misérables, n'en ont pas

moins droit à ce titre d'hommes, qui n'exclut pas pour eux les malheurs que la Barbarie leur impose. La séparation radicale qui distingue l'homme du plus parfait des animaux, c'est la parole et la moralité des actions. A quelque degré que la parole ou la morale se fassent reconnaître dans l'homme, elles existent comme le sceau de sa condition et la garantie de ses droits vis-à-vis le reste de l'espèce. Une exploitation barbare lui a bien refusé une sympathie, dont l'avidité tarit les sources, mais elle n'a point osé lui enlever le titre que la nature lui a accordé. Nous naissons à peine à l'espoir qu'une civilisation plus humaine reconnaîtra sans restriction cette unité dans ses conséquences, comme elle ne peut la méconnaître dans son principe. Ce ne sera pas toujours en vain, que le cri de la nature se fera entendre pour des infortunés à qui leur faiblesse interdit de réclamer les titres méconnus de leur origine.

Ce n'est pas sans pudeur, qu'après dix-huit siècles de christianisme, d'une religion qui a prêché l'égalité, la fraternité, on se voit réduit à plaider encore une cause qui n'a pu prendre naissance et se perpétuer, que par le plus abomina-

ble oubli de toutes les lois divines et humaines. La honte en est, non à la race entière, car le principe est à tous et l'oubli à quelques-uns, mais aux hommes assez aveuglés par l'avarice et les passions sordides, pour fouler aux pieds les droits d'une race malheureuse. Elle n'est point au nègre infortuné, contraint par l'abus de la force de subir un atroce esclavage, contre lequel il ne pouvait pas même protester, mais que la générosité du plus puissant avait contracté le devoir d'épargner à la faiblesse sans défense.

On a émis cette opinion, que les races étaient un progrès successif des unes sur les autres, et que par conséquent la plus faible, la moins complète, celle que ses facultés rendait moins propre à la civilisation et à l'ordre social, était la plus ancienne. Combien il eut été plus digne de l'organisation morale et intelligente de l'Européen, de s'établir le tuteur de cette race, débris, peut-être, d'un monde antérieur, et condamnée à une éternelle infériorité; de l'environner de la double protection, qui ne manque point à l'enfance et à la vieillesse, dont elle semble résumer tous les droits, et de confondre dans un sentiment qui mériterait un nom sur la terre, la pitié qui veille

auprès du berceau à la vénération religieuse qui sanctifie le culte des aïeux.

Vous vous sentez ému à la vue de l'idiot, du crétin, de l'homme privé de raison; votre sympathie est excitée par le spectacle de la misère et de la dégradation; que ne réservez-vous quelque peu de cette compassion pour une race que tous les caractères déclarent être la vôtre.

L'enfant abandonné à son imprévoyance et à sa faiblesse, périra de froid, de faim et de misère. L'animal saura toujours pourvoir à sa subsistance; la nature l'a doué de l'instinct de conservation, et l'a constitué de manière à ne pas subir la nécessité d'une longue protection. L'homme a donc besoin de raison pour vivre, le nègre n'est pas dans une autre condition que le blanc.

Placé, il est vrai, à un degré moins éminent pour quelques-uns des états moraux, aucun cependant ne lui a été refusé. Le nègre, comme le blanc, possède la mémoire, l'imagination, le jugement, l'esprit, le génie même. L'enthousiasme, l'exaltation, l'état contemplatif, ne lui sont pas plus interdits qu'aux autres races, et s'il leur est uni par ces nobles côtés de l'humanité, ses infirmités ne l'en rapprochent pas moins. La folie, les

hallucinations, sont un tribut de malheur imposé à l'espèce humaine, et aucune des races qui existent sur la terre, n'est exclue de ce triste partage.

Il vit dans l'avenir par la prévoyance : quel qu'en soit le degré, c'est un caractère qui n'a été donné à quelques animaux que comme condition organique; partout l'homme (et la couleur de sa peau ne modifie en rien cette nécessité) privé naturellement d'armes, de couvertures, de force, d'abri, doit son existence à son industrie; il la conserve ou la protège au moyen du feu, des vêtements, des maisons, de la culture de la terre, de la chasse, de la pêche, de la domesticité à laquelle il a su réduire les animaux, soit qu'il les destine à sa nourriture, soit qu'il en exige des services et du travail[1]. Tous ces caractères sont particuliers à l'espèce humaine, et la distinction de races cesse devant ces lois de la nature qui pèsent également sur tous.

Proclamons-le donc, la variété des races n'exclut en rien l'unité de l'espèce; cette unité existe dans les véritables attributs qui la distinguent des autres générations animales. Nier l'humanité

[1] *Dictionnaire des Sciences médicales*, t. 21, p. 288. (Virey).

pour les nègres, serait la nier également pour les blancs, car les uns et les autres sont séparés des animaux par les mêmes attributs; leur activité seule y met des différences. De même que la différence d'organisation établit une échelle entre les animaux, la variété entre les races établit une ligne de démarcation entre les peuples. L'histoire les classe d'après le plus ou le moins de perfection de leur civilisation.

Si nous avions entrepris un ouvrage de physiologie, nous aurions suivi les races humaines dans leurs ramifications les plus déliées. Mais il s'agit pour nous de civilisation et d'histoire, aussi nous bornerons-nous à présenter ce tableau sommaire des races principales. Ce sujet, si intéressant d'ailleurs, a été traité par des naturalistes et par d'autres savants et philosophes qui l'ont envisagé comme but spécial, ou comme accessoire important. Nous regardons comme suffisantes, pour l'objet que nous nous sommes proposé, les considérations que nous avons émises d'après les autorités les plus compétentes. Pour les résumer toutes, nous joignons ici un tableau, c'est celui qui nous a paru le plus simple et se rapprocher davantage de la classification adoptée

par Cuvier, dont il reproduit les trois divisions principales. Si plus tard nous trouvons que les classifications historiques répondent à cette première donnée, si les croyances religieuses confirment les résultats fournis par l'histoire, si les langues y ajoutent leur autorité et nous conduisent aux mêmes conséquences que les faits historiques et chronologiques, et les opinions philosophiques et religieuses, nous serons en droit de conclure qu'aucune objection raisonnable ne peut s'élever contre la filiation des peuples, qui résultera de cette triple épreuve.

CLASSIFICATION PROPOSÉE PAR M. LESSON.

(MANUEL DE MAMMALOGIE. — 1827.)

Race blanche ou Caucasienne.

1er RAMEAU.	*Araméen.*	Assyriens, Chaldéens, Arabes, Phéniciens, Juifs, Abyssins, etc.
2me RAMEAU.	*Indien, Germain et Pélasgique.*	Celtes, Cantabres, Perses, etc.
3me RAMEAU.	*Scythe tartare*	Scythes, Parthes, Turcs, Finlandais, Hongrois.
1re VARIÉTÉ.	*Rameau malais.*	
2me VARIÉTÉ.	*Rameau océanien.*	

Race jaune ou Mongolienne.

1er RAMEAU.	*Mandchou.*	
2me RAMEAU.	*Sinique.*	
3me RAMEAU.	*Hyperboréen ou Eskimau.*	Lapons, Eskimaux du Labrador, habitants des Kouriles et des îles aleutiennes.
4me RAMEAU.	*Américain*	Péruvien et Mexicain, Araucan, Patagon.
5me RAMEAU.	*Mongol Pélasgien ou Carolin.*	

Race noire ou Mélanienne.

1er RAMEAU.	*Éthiopien.*
2me RAMEAU.	*Caffre.*
3me RAMEAU.	*Hottentot.*
4me RAMEAU.	*Papou.*
5me RAMEAU.	*Tasmanien.*
6me RAMEAU.	*Alfourous*, Endamène.
7me RAMEAU.	*Alfourous*, Australien.

Ce tableau ne doit pas être reçu sans quelques observations, qui fassent bien connaître la portée que nous lui assignons.

Ce que nous prétendons adopter, c'est la division générale en trois races. L'ordre d'après lequel sont distribués les rameaux n'est point applicable à notre travail. L'auteur ne s'est attaché qu'à la constitution physiologique pour rapprocher ses groupes, et n'a point eu égard aux considérations de priorité historique. Sa classification n'a donc qu'une valeur scientifique et ne préjuge rien sur les questions réservées à l'histoire. Elle est tout-à-fait arbitraire sous tout autre rapport que celui du rameau à la tige et n'intéresse en rien la classification des peuples. Elle nous présente, par exemple, le rameau *araméen* placé avant le rameau indien et le rameau scythe. Cela ne veut pas dire que l'un soit antérieur à l'autre, mais seulement que tous les trois appartiennent à la race blanche ou caucasienne, sans qu'il y ait de premier entre eux. C'est une grande question historique, que les procédés scientifiques trancheraient arbitrairement, si l'intention de l'auteur avait pu être de constituer un titre de priorité en faveur de l'un plutôt qu'en faveur de l'autre.

Quelle qu'ait pu être cette intention, sur laquelle nous n'avons point à nous expliquer, on concevra que, physiologiquement, rien ne peut assigner de priorité entre des hommes déclarés être dans des conditions assez identiques pour n'en faire qu'une race. Dans cette incertitude, et uniquement parce qu'il fallait bien commencer par l'un ou par l'autre, sans motif de préférence, le témoignage de l'Écriture a pu faire mettre en première ligne le rameau auquel se rattache le peuple hébreu. C'est un témoignage assurément respectable, même historiquement. Mais nous n'entendons rien préjuger sur la question, car c'est sur cette question même que porte tout notre travail.

Il en est de même du rameau *sinique* ou chinois de la race mongolienne. Nul doute que les Chinois, sous le rapport purement physique, ne soient aujourd'hui Mongols de race; mais il ne s'ensuit pas, historiquement, que les Chinois n'appartiennent pas, comme civilisation, à une autre race, et que le mélange d'un noyau civilisateur avec une multitude conquérante, n'ait pu finir par la fusion complète du petit nombre dans le grand après tant de siècles.

Cette considération domine aujourd'hui toutes

les questions de race. Le mélange des peuples a tellement modifié, sur un grand nombre de points, l'espèce humaine, que les types restés distincts ne sont plus que des points de reconnaissance. On les retrouve intacts aux lieux où se fit le premier développement; mais certaines nations peuvent être ramenées à l'un ou à l'autre : ainsi, les Égyptiens placés sur la lisière des races blanche et éthiopienne, ainsi les Tartares usbeks, placés dans la même situation par rapport aux races blanche et mongolienne.

En résultat, nous reconnaissons tout-à-fait la justesse du tableau précédent comme œuvre de science; nous adoptons les divisions générales et les mêmes divisions en rameaux; mais nous pensons qu'il y aurait lieu d'en modifier l'ordre, si l'auteur avait eu l'intention d'y attacher quelque importance historique. Ainsi, il n'y a point d'opposition entre la classification des races et celle que nous cherchons à établir pour les peuples; notre travail n'y doit apporter aucun changement, car races et rameaux comprendront toujours les mêmes peuples. Notre observation est plutôt un scrupule dont nous rendons compte, qu'un véritable obstacle qu'il soit nécessaire de combattre.

Les trois races que nous avons signalées, paraissent inégalement perfectibles. Partout où se trouve la race nègre, elle offre un caractère d'infériorité relative qui semble lui être imposé par la nature. Partout où elle est en contact avec la race blanche, elle occupe une position subalterne et devient un objet d'exploitation. Elle paraît particulièrement sensible aux besoins physiques, du moins ces besoins paraissent, en général, le but principal de son existence. L'aptitude plus grande aux actes physiques paraît aussi résulter des différences d'organisation qui la séparent des blancs. L'exemple de cette race autorise à croire que les aptitudes physiques sont insuffisantes pour faire naître par elles seules les éléments d'une civilisation un peu avancée. En effet, l'homme dominé par les exigences de son existence matérielle, ne trouve plus rien à désirer quand elles sont satisfaites. Privé du mobile qui le conduirait à un état meilleur, il s'arrête dans cette condition qui suffit à son existence, dont rien ne lui révèle l'infériorité et la misère; au lieu de féconder autour de lui la matière, il la laisse dépérir ou l'épuise. Il ne demande point à une industrie moins grossière l'aisance ou les secours qu'il en pourrait recevoir, et

sa vie se renferme dans le cercle étroit des habitudes dont des besoins nouveaux n'accusent pas l'insuffisance.

On peut, nous le savons, nous opposer l'exemple de nègres actuellement en possession d'une organisation sociale assez puissante en apparence; mais nous ne prétendons pas que les nègres ne puissent pas agir dans les limites de l'action sociale. Ce que l'on a recueilli de l'exemple tiré de leur état, à l'époque où on les a trouvés ; de la situation dans laquelle on les trouve toujours, quand ils sont restés livrés à eux-mêmes, c'est qu'ils n'arrivent point, par leur propre impulsion, à une organisation supérieure à celle de peuplades sans liens civils ou politiques autres que quelques usages traditionnels. On ne peut pas faire d'exception d'après l'exemple des nègres établis et constitués maintenant à Saint-Domingue, et par beaucoup de raisons.

La population d'Haïti est, à la vérité, composée en majorité de purs nègres, mais elle renferme beaucoup d'hommes de race mêlée. Ces hommes, issus du croisement des races pendant la domination des blancs, doivent à cette amélioration physique, un certain ascendant sur les autres. Par

l'expulsion des blancs, ces métis ne peuvent plus que rentrer dans la masse générale, et leur infériorité numérique ne leur donne qu'une action que le reste paralyse. Cependant cette action a existé, elle existe encore. Les Haïtiens, d'ailleurs, ne peuvent pas être considérés comme abandonnés à eux-mêmes. Ils ont été témoins et instruments d'une existence supérieure à celle qu'ils mènent. Il ne serait donc pas rationnel de les citer comme exemple. Parmi les nègres, les Ashantées, encore, présentent le phénomène d'une industrie plus perfectionnée que celle des autres. Mais cette industrie même, qu'est-elle, si on la compare à la plus mesquine des nôtres? Cette industrie bornée les condamne peut-être plus encore qu'une incapacité absolue; car s'ils ont pu parvenir où ils sont, qui les arrête aujourd'hui?

Pour reprendre l'exemple d'Haïti, il y aurait un fait plus concluant encore. Nous avons entendu soutenir que le temps, au lieu de produire des améliorations dans l'état social des habitants, semble amener, au contraire, une dégénérescence et un retour vers leurs habitudes natives. Si le fait est vrai, il est à craindre que les Haïtiens ne

donnent une démonstration plus complète et sans réplique du fait expérimental, dont on a souhaité recevoir d'eux le démenti. Cela ne justifierait pas le droit barbare d'exploitation qu'on s'était arrogé sur eux; constater leur infériorité relative, n'est pas les réduire à une condition pire que celle des bêtes de somme; c'est bien plutôt, tels sont du moins notre vœu et notre intention, appeler sur eux l'intérêt et la protection qui peuvent améliorer leur sort et peut-être perfectionner, par la constance de l'exemple, leur être moral et intelligent.

L'intelligence humaine se développe plus ou moins vite, suivant les circonstances dont l'homme est environné. Les animaux dont il peut emprunter le secours, soit pour sa nourriture, soit pour ses exercices et ses travaux, ont sur le genre de vie qu'il embrassera, une influence immense. Les animaux dangereux dont il doit se garantir, les animaux utiles, qu'il doit soumettre, modifient son existence au plus haut degré.

Ainsi, les peuples chasseurs de l'Amérique, sont agiles, rusés, infatigables, parce que leur vie matérielle est le prix de la force, de la ruse, de l'adresse; ainsi, le Groënlandais, qui vit de la pêche, comme de la chasse, manie la rame et les

flèches. Dans un autre ordre, les peuples sont modifiés par le contact des animaux qui les entourent; l'Arabe, le Mongol, avec leurs chevaux, le Lapon avec ses rennes, le Péruvien avec ses lamas, ont vécu et dû vivre d'une manière différente. Si la nature avait placé près d'eux tous également ces éléments si divers, leurs habitudes s'en seraient certainement ressenties, et une seule observation, surabondante pour des faits évidents par eux-mêmes, vient le confirmer. Les chevaux amenés en Amérique par les premiers conquérants espagnols, se sont multipliés prodigieusement dans le sud[1], et déjà les peuplades éparses dans l'intérieur de ce vaste continent, prennent les habitudes nomades analogues à celles des Arabes et des Mongols de l'Asie centrale. Cette vie errante et dure a totalement changé leur docilité si favorable à la conquête. Elle sauvera peut-être les descendants peu nombreux des paisibles habitants, que leur douceur ne put protéger, et qui n'auraient pas offert une proie si facile, si la nature leur avait accordé une seule chose: le cheval. Si leur nombre augmente, ils

[1] HERDER, t. 2, p 97.

pourront reprendre un rang et une nationalité dans ces contrées, où jadis ils furent chassés comme des bêtes sauvages, ou écrasés comme des bêtes de somme.

La nature et les animaux ont donné à l'homme la plupart des arts qu'il possède; le chasseur se nourrit et s'habille de sa chasse, il bâtit sa hutte en forme de nid; le pêcheur creuse son canot et lui donne la forme du poisson; le serpent enseigne l'art d'empoisonner les armes; l'oiseau séduit par l'élégance de son plumage aux mille nuances et fait naître l'usage de se teindre le corps de différentes couleurs.

L'agriculture est, de tous les arts, celui qui a exercé le plus d'influence sur la société civile; c'est à lui surtout que l'on doit la propriété qui est le fondement de toute notre organisation sociale. Cependant, cet art lui-même, ne conduit pas directement à cette vie de propriété exclusive et transmissible. Il y a plus, il ne confère pas même partout le droit de propriété personnelle sur la terre, mais seulement sur les fruits. Beaucoup de petites nations nègres cultivent le sol, sans concevoir pour cela qu'il leur appartienne. Chaque année elles le partagent, le cultivent bien ou

mal, et la moisson faite, il retourne au domaine commun [1].

Ainsi, le nègre réalise par indolence, la chimère soi-disant naturelle et philosophique qui s'oppose le plus aux progrès. Sous le climat de l'équateur, règne, sans code, cette loi agraire cause de tant de troubles à Rome, et dont on fait un épouvantail de nos jours. Pure spéculation de l'intelligence, qui a propagé la peur et nui plus que tout le reste auprès des fanatiques du tien et du mien, qui ne savent pas et ne veulent pas se laisser dire que, posséder ou amortir par la possession, sont choses fort différentes.

Nulle part, le nègre ne s'offre à nous à l'état de civilisation active, et je m'explique : par nègre, j'entends bien, la race pure des nègres non-seulement de peau, mais de conformation ostéologique; une partie des Indous aussi est noire, quoique d'une teinte différente, mais sans appartenir pour cela à la race nègre.

Des trois divisions que nous avons vues, la moins élevée est donc la race nègre; au-dessus d'elle et à une grande distance dans l'ordre de la civilisation,

[1] Herder, t. 2, p. 101.

se présente la race mongole, qui ne serait pas distinguée de la caucasienne, si un caractère singulier ne lui paraissait propre. Avant tous les peuples occidentaux, mais après les Indous caucasiens, la race mongole possédait à la Chine les arts et les sciences qui ne devaient être trouvés que bien tard en Europe. Malgré tous ces moyens que les Mongols avaient trouvés avant nous, nous les avons dépassés dans les routes de la civilisation, partout leurs arts et leurs sciences sont en arrière des nôtres, ils ne nous égalent qu'en un point peut-être, la morale. Dès une époque fort reculée, ils connaissaient l'astronomie, et leurs calculs cependant ne jouissent pas d'une grande estime parmi les savants; ils connaissaient les propriétés de l'aiguille aimantée, et leurs navigations sont circonscrites; ils possédaient la poudre à canon, et ils ont été conquis plusieurs fois; l'imprimerie, et leur système alphabétaire la paralyse. Enfin, tous les voyageurs s'accordent à les reconnaître comme stationnaires, ou peu soucieux d'aucune augmentation de puissance sociale, au moins relativement aux autres peuples. L'intérieur du pays est sillonné de ponts, de routes, de canaux, le commerce intérieur est actif et florissant, l'agriculture est

considérée comme la colonne de l'état, la puissance paternelle y sert de modèle et de fondement à la puissance civile; ce qui n'est sage que dans certaines limites. Ainsi tout justifie l'observation qui a été faite par les Chinois; ils ont trouvé ce qui était nécessaire à leur existence et à leurs plaisirs comme peuple, mais ils n'ont pas été au-delà dans l'intérêt humanitaire. Il paraît donc, comme le dit Herder[1], que si la nature ne leur a pas refusé l'esprit d'invention, elle l'a borné du moins; car ils n'ont rien porté à la perfection, ni utilisé tout ce qu'ils connaissaient. La multitude de leurs caractères et les nuances nombreuses de sons qu'ils expriment d'une manière variée, peuvent bien prouver la délicatesse des sens, mais, l'obligation où ils sont d'avoir recours à cette multitude de sons, élève moins la délicatesse de leurs sens qu'elle ne rapetisse leur génie et le don des combinaisons philosophiques qui rendent à la fois plus claires et plus faciles les langues européennes.

La forme de leur gouvernement, qui n'a pas varié depuis des siècles, n'accuse pas moins cette

[1] Herder, t. 2, p. 293.

immobilité de la pensée. Si c'est un avantage pour l'individu d'être soustrait aux chocs sociaux qui déplacent tant d'existences, c'est un malheur pour les peuples que de rester enfermés dans des combinaisons invariables, qui ne peuvent pas s'approprier à tous les temps ; à moins qu'on ne suppose les hommes constamment soumis aux mêmes besoins, et incapables de s'élever à l'idée et à l'espoir d'un mieux possible et réalisable. Les Chinois en ont-ils été plus tranquilles dans leur vie politique, on peut le nier ; car leur apathie condamnable, si elle est raisonnée, les livrait comme une proie facile, à leurs voisins plus guerriers. S'il leur fallait subir quelques convulsions politiques, encore valait-il mieux les endurer comme transition à un état meilleur, que comme nécessité à laquelle il n'y a plus qu'à se soumettre sous la main d'un conquérant barbare. Entre toutes les nations du globe, le Chinois seul, représentant la race mongole civilisée, se retrouve le même qu'il fut dans l'antiquité la plus reculée, ce caractère unique, entre toutes les nations du globe, ne peut être qu'une condition de race. Des peuples caucasiens mixtes, les égyptiens, ont eu une organisation politique analogue sur quel-

ques points, elle n'a pas duré; et si elle a été renversée par d'autres peuples plus nombreux et plus puissants, ces peuples ne sont arrivés à cette puissance, que pour n'avoir pas accueilli cette loi d'immobilité. Les Égyptiens sont tombés devant le progrès de l'humanité, devant les Grecs d'Alexandre qui, instruits d'abord par eux, avaient marché et les renversèrent au détriment sans doute de certaines parties, mais, à l'avantage de l'ensemble social, considéré dans ses rapports avec l'humanité.

La troisième division, enfin, ou plutôt la première, dans l'échelle de l'intelligence, est la caucasienne; c'est à celle-ci qu'appartiennent tous les peuples qui, descendus des hauteurs de l'Asie, pour couvrir l'occident, ont porté de là sur le monde, le tribut de leurs arts et de leur puissance. c'est cette race qu'il faut interroger sur l'histoire des révolutions qui marquent le passage des empires sur la terre. C'est à elle qu'il faut demander les monuments des phases de la civilisation; c'est à elle seule que l'humanité doit de pouvoir inscrire sur le frontispice de son temple : progrès.

La race noire exploitée jusqu'ici par les deux autres, se courbe, en tremblant, sous le fouet de ses maîtres; elle ne sait ni les combattre, ni les

fuir; elle attend. C'est la passivité. La race mongolienne, douée de mouvement jusqu'à la satisfaction des besoins en rapport avec l'organisation physique, s'arrête quand elle est parvenue à ce terme ; c'est l'immobilité : la race caucasienne a pour bannière l'activité; devant elle, la passion du mieux anéantit l'idée du bien; à elle l'avenir; mais ce n'est pas un don gratuit et obtenu sans combats, c'est le prix de la lutte de l'homme contre une nature rebelle; chacune de ses conquêtes a coûté du sang ou des veilles. L'homme s'use ou meurt au profit de l'humanité.Toutes les connaissances que le Mongol semble oublier dans son orgueil indolent, le blanc caucasien les utilise sans relâche.A peine la boussole est-elle inventée, qu'elle lui révèle un monde, l'imprimerie lui fait conquérir un autre monde plus beau, plus vaste encore,c'est celui de la pensée,désormais devenue accessible par elle à l'humanité tout entière. Mais avant ces leviers immenses qui ont ouvert aux modernes le champ sans bornes de l'avenir; avec des moyens moins puissants, nos aînés ne s'étaient pas abandonnés au sommeil des Chinois apathiques. Les arts élégants de la Grèce et de l'Italie avaient substitué la grâce aux construc-

tions colossales de l'Égypte, et le moyen-âge devait les surpasser encore en répandant le charme de la pensée religieuse sur les arceaux délicats de ses pieux monuments. La Phénicie avait franchi ses étroites limites et porté dans le monde ses colonies, et le produit de ses manufactures et de son commerce. La Hollande, cette Phénicie moderne, a enchéri sur son aînée et parcouru le monde entier jusqu'à ce que l'Angleterre la surpassât encore, en réunissant au commerce qui répand les trésors de la civilisation, l'industrie qui les augmente, la science qui les féconde. Athènes et Rome avaient surpassé, dans les travaux de l'esprit, par la liberté de l'examen philosophique, les prêtres de Memphis et de Babylone. La France et l'Angleterre ont vaincu la Grèce et Rome en créant Descartes et Newton. Après Aristophanes et Menandre, après Plaute et Térence, la nature accomplit son œuvre en nous donnant Molière; elle acheva de briser les lisières de l'humanité par Voltaire et Rousseau; au 19e siècle, elle grava sur le front de l'homme la pensée libre, et la pensée s'est remise à l'œuvre de l'avenir.

Tels sont les caractères tranchés qui nous paraissent établir une ligne de démarcation entre

les trois grandes variétés humaines; mais en dépit de ces variétés, il n'y a sur la terre qu'une seule espèce d'hommes; tous sont aussi différents entre eux que les feuilles des arbres, mais partout dans la nature, la variété individuelle est confondue dans l'unité de l'espèce; si quelques familles se rapprochent plus exclusivement, par un caractère particulier, toutes se rattachent à un type principal qui constitue proprement l'humanité. Au milieu de cette multiplicité si abondante, le caractère de l'unité se retrouve toujours, et nous l'avons traduit par le mot hommes, que la nature plus forte que les systèmes, accorde également à toutes les variétés dont nous avons parlé jusqu'ici.

C'est donc à l'origine de la race caucasienne, comme source de la civilisation qu'elle représente dans toutes les phases, qu'il nous faut remonter.

La création de l'homme se perd dans la nuit du passé, nous ignorons et nous ignorerons très probablement toujours la cause de la différence des races que le temps et les influences des climats sont tout-à-fait insuffisants à expliquer. Nous les trouvons toutes gravitant aux

époques les plus reculées, autour des sommets les plus élevés du globe. L'une autour des hauteurs de l'Afrique, comme il y a tout lieu de le croire, du moins, car ici les documents nous manquent; l'autre, la race mongole sur les pentes des monts Altaï; la troisième, autour des hautes montagnes du Thibet. Nous la nommons caucasienne, par la double raison que les chaînes du Thibet sont liées au système du Caucase, et que c'est par le Caucase, entre la mer Caspienne et le pont Euxin, que les migrations se sont faites. C'est là qu'il nous faut remonter, comme vers la porte qui ouvrit passage à ce monde de peuples qui inonda l'Occident.

Après les grands cataclysmes, dont la géologie nous offre, non l'histoire, mais les monuments et les résultats, nous ne trouvons rien qui puisse faire supposer une création humaine antérieure; aucun fossile humain[1] ne se mêle aux débris des générations animales antédiluviennes, et l'on peut prononcer, après tous les naturalistes et les géologues, que la formation organique la plus récente est celle de l'homme. Qu'il ait survécu au

[1] Cuvier, *Disc. prél.*, *Ossem. foss.*

déluge des livres saints, c'est une autre question. Il ne paraît pas que ce déluge puisse être confondu avec les immenses catastrophes qui ont bouleversé le monde et balayé toute création. Ce que nous pourrions penser seulement : c'est que le déluge dont parle Moïse suivit de près la rénovation des continents ; il le place après dix générations. Il ne fut, peut-être, qu'une tradition confuse de l'état du globe après le premier écoulement des eaux. Les hommes primitifs ont vu la terre encore à demi ensevelie. Leur premier ennemi fut la mer ; l'exhaussement des terrains des montagnes fut le double résultat du travail souterrain des volcans et de l'abaissement du niveau des eaux. Le travail d'écoulement ou d'absorption, de quelque nature qu'il fût, reculait les limites du monde habitable. En même temps, les générations s'aggloméraient; elles éprouvaient le besoin de s'étendre, ainsi les points les plus élevés du globe dûrent être les premiers peuplés, et c'est en descendant vers les terrains successivement découverts que les nations ont dû se répandre sur la terre.

Maintenant, ne pourrait-on pas être fondé à dire que les hautes montagnes du globe ont été, partout où nous les avons reconnues, le berceau

de la race qui les avoisine; si les montagnes de la lune ont donné naissance aux nègres, les Andes peuvent être la patrie des Américains, les Alpes celle des Européens; n'y aurait-il point autant de variétés de l'espèce humaine, qu'il y a de hautes chaînes que l'on peut supposer leur asile? Nous avons prévenu cette question en réunissant, sous trois races principales, les variétés de l'espèce humaine. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la partie du débat qui appartient plus particulièrement aux naturalistes et aux géologues. Nous ne préjugeons rien à leur égard; mais fondés sur les séries historiques dont nous allons esquisser le tableau, et sur les données générales les plus probables selon nous, nous adoptons les trois points principaux que nous venons de signaler. Le travail que nous entreprenons justifiera l'opinion que nous avons émise.

Linnée[1] se représentait un point isolé et s'agrandissant successivement, comme le lien primitif et le sommet de la création; la terre nous offre certains plateaux plus élevés que tout le reste du globe, et c'est en Asie qu'ils sont situés; ces pla-

[1] Linnæ, *amenitates. — Academicæ*, t. 7, p. 440. *De tellure habitabili.*

teaux sont peuplés d'un grand nombre d'animaux : or, les animaux domestiques sont originaires de la haute Asie, où on les trouve encore à l'état sauvage, suivant Pallas.[1]

L'Asie, en général, est non-seulement la contrée la plus fertile, mais la plus élevée du globe. Ainsi, en admettant l'hypothèse de la retraite des eaux, elle dut être la première découverte ; l'Asie est aussi le lieu où les forces vivifiantes de la nature agissent avec le plus d'intensité. La raison est donc d'accord avec l'expérience pour en faire le séjour des premières populations humaines.

Un coup-d'œil sur les autres parties du monde rendra cette vérité plus sensible. L'histoire démontre[2] que l'Occident a tiré de l'Asie les hommes et les animaux qui l'ont peuplé, et qu'il était, en partie, couvert d'eau, de forêts et de marais, quand le sol le plus élevé de l'Asie était déjà cultivé. A des époques comparativement rapprochées de nos jours, nous voyons encore la Germanie et la Gaule dans cet état. César et Tacite sont d'accord en ce point. Le centre de l'Afrique

[1] PALLAS. — *Sur la form. des montagnes, Mém. de Pétersbourg*, 1777, 1re partie.

[2] HERDER, t. 2, p. 227.

ne nous est point connu, mais les géographes et les géologues s'accordent à penser que ce plateau n'égale, ni en hauteur, ni en largeur, ceux du continent asiatique.

Enfin, si nous considérons les montagnes escarpées de l'Amérique, ses vallées basses et humides, l'absence d'animaux utiles; partout les gouvernemens, même les plus avancés, annoncer cependant l'enfance des peuples, on sera porté à croire que ce continent est de formation plus récente que le monde anciennement connu. Nous sommes loin, cependant, de vouloir donner ici un simple aperçu comme une opinion. Nous ne sommes pas compétens, et nous l'avouons, sur cette question.

Il restera toujours que, dans le grand procès de l'antériorité des continens, celui que nous appelons le vieux continent se présente avec des titres plus positifs que le nouveau.

C'est donc, comme nous l'avons dit, sur l'ancien continent qu'il faut chercher les sources de la civilisation, et sur cette partie du globe, c'est à l'Asie que nous sommes invinciblement conduits. Le point de départ de toute civilisation est la supériorité de l'homme sur les animaux, l'exercice de

cette supériorité, c'est la souveraineté, et nous la voyons établie en Asie; c'est là, comme le dit Pallas, que nous trouvons tous les animaux domestiques, ou susceptibles de le devenir; c'est là qu'ils ont été soumis à nos besoins; plus on s'éloigne de ces plateaux de l'Asie, plus les animaux domestiques deviennent rares, non pas en nombre de têtes, mais en espèces. Nous pourrions dire à quelle époque plusieurs d'entre elles ont été importées. D'autres enfin ne s'acclimatent point chez nous et ne se trouvent que dans l'Asie et l'Afrique. L'Amérique, nous l'avons déjà observé, en était presque dépourvue. Nos animaux d'Europe viennent presque tous de l'Asie.

Il en est de même de nos plantes et de nos arbres. Dans la plus grande partie de l'Asie, le blé est indigène et l'agriculture a devancé prodigieusement la nôtre; les meilleurs fruits, nous les lui devons également. Si nous avons emprunté quelques végétaux à l'Amérique, nous en savons l'histoire, la tradition seule nous apprend que nous en devons le plus grand nombre à l'Asie. C'est un fait incontesté, car nous n'avons pas entendu disputer la vigne à Noé ni les cerises à Lucullus.

Les plus anciens monuments portent également l'empreinte asiatique. Rien, dans les autres parties du monde, ne peut leur être comparé; rien surtout ne peut leur disputer leur antiquité. En un mot, sous tous les rapports commerciaux, industriels, scientifiques, littéraires, il faut toujours nous reporter vers l'Asie si nous voulons jeter les yeux sur les plus anciens monuments du passé. C'est à l'Inde, au Thibet, à la vieille Chaldée qu'il faut demander ces systèmes cosmogoniques, auprès desquels les récits des autres peuples, ne sont que des fables sans liaison et sans suite. Ces systèmes sont la voix du passé qui cherche à se dévoiler à nous, mais qui ne se révèle pas d'une manière explicite, avec toute l'exactitude d'une histoire authentique. Faut-il pour cela rejeter ce qu'il nous annonce? Un enfant, dit Herder,[1] se rappelle quelques circonstances de ses premières années; si plusieurs enfants élevés ensemble, et séparés depuis, racontent la même chose, ou des faits qui ont entre eux une extrême ressemblance, pourquoi ne les croirions-nous pas? Pourquoi refuserions-nous de

[1] HERDER. t. 2, p. 243.

réfléchir sur ce qu'ils disent, surtout si nous ne pouvons obtenir aucun autre renseignement.

Or, ces traditions portent partout une empreinte qui fait reconnaître leur homogénéité. Au Thibet, [1] la tradition veut que la terre soit placée autour d'une montagne gardée par des monstres et des géants; son sommet est habité par les *Lahs*, les parties inférieures, par des êtres moins distingués.

Le Gange est consacré dans tout l'Indoustan, et il descend immédiatement des montagnes saintes; la terre était couverte d'eau, à l'exception des monts des Gates. [2]

Le système de Zoroastre n'a point d'autre base que les croyances du Thibet et de l'Inde; il nous montre la grande montagne Albordy, [3] placée au centre de la terre, d'autres montagnes s'étendent à l'entour. Près d'elle le soleil fait sa révolution, les rivières sortent de son sein, et sur le sommet est situé le paradis.

Partout cette tradition unanime des montagnes

[1] *Georgi alp. tibetanum,* p. 181 et suivantes.

[2] Sonnerat.

[3] Zend Avesta.

primitives, se retrouve dans l'Asie; elle est reconnaissable dans l'influence des mythes des contrées les plus élevées sur ceux des terres basses. Dans la Phénicie, nous verrons figurer dans le nombre des générations, Cassius et Libanus, noms de montagnes : Désignations allégoriques, auxquelles se rattachent des idées et des faits appartenant à l'histoire des hommes.

A la Chine, Yao règne de concert avec les montagnes, et les Chinois célèbrent une grande montagne située au centre de la terre [1].

Dans les traditions égyptiennes, nous pouvons reconnaître un système religieux en harmonie avec celui des Phéniciens; la nuit régnant seule sur la matière confondue, l'argile où sont déposés les germes des choses attendant l'ordre et le mouvement que doit lui imprimer l'esprit, le Créateur du monde.

Une autre idée cosmogonique est également accueillie par tous les peuples, c'est celle du chaos et de l'œuf fécondé, que nous voyons aussi bien éclore en Phénicie et en Égypte que sur les bords du Gange. Orphée semble avoir été le pre-

[1] Chou-King.

mier qui ait introduit, parmi les Grecs, la doctrine *de l'œuf du monde*. Il l'avait probablement puisée chez les Égyptiens.[1] Les Phéniciens donnaient aux corps célestes la forme d'un œuf, et adoraient dans les orgies de Bacchus, un œuf comme symbole du monde.[2] Le même symbole a été employé par les Chaldéens, les Persans, les Indiens et les Chinois, et cela, non seulement à cause de la figure extérieure de l'œuf, mais à cause de sa composition interne; la coquille représentait le firmament, le blanc l'air, et le jaune la terre.[3]

Mais n'anticipons pas sur les détails dans lesquels nous entrerons quand nous arriverons aux croyances religieuses. Certes, ce n'est pas à l'aide de traditions aussi confuses, et que nous n'indiquons ici qu'en passant, que nous espérons arriver à la connaissance du monde primitif, mais il est permis de conclure de ce premier coup-d'œil, de l'ensemble qu'il nous fait saisir et des faits attestés dont nous avons parlé sommaire-

[1] Burnet, *Telluris Theoria sacra*, liv. 2, ch. 10.

[2] Plutarque, *In sympos.*, liv. 2, quest. 3.

[3] *Hist. univ. des Anglais*, t. 1, p. 56.

ment, que c'est aux contrées où ils ont pris naissance que doit être attribuée l'origine du développement civilisateur de l'espèce humaine. L'Asie est cette contrée, et l'analogie de ces traditions ne nous conduit pas seulement à croire à la communauté d'origine, mais elle en circonscrit la recherche et la limite aux plus hauts plateaux de l'Asie.

Une question plus difficile apparaît maintenant, toutes les autres viennent s'y résumer et s'y confondre. L'Asie étant le centre des populations humaines, le berceau de la civilisation, à quel peuple, à laquelle des grandes familles asiatiques faut-il attribuer l'honneur des premiers pas faits sur cette terre nouvellement livrée à l'activité de l'homme? qui le premier commença l'œuvre civilisatrice? Il serait peu digne du philosophe de décider entre de vaines et inutiles rivalités; mais il n'est pas sans intérêt de connaître à qui le monde est redevable des premiers efforts dans cette carrière immense, dont une partie est parcourue. Des considérations d'un autre ordre, rendent cette recherche plus importante encore; à chaque pas nous heurtons autant de prétentions qu'il y a de nations diverses, toutes se rattachent,

comme nous l'avons vu et comme nous le prouverons plus amplement, à une tradition unique; toutes réclament également la priorité. Essayons de saisir le fil qui devra nous guider dans ces obscurités historiques, c'est l'objet qui va nous occuper désormais.

LIVRE II.

ARABES.

L'Égypte est présentée par les Anciens comme la source de la civilisation. — Les Indous sont pour la civilisation de l'Orient ce que les Égyptiens sont pour l'Occident. — Similitudes à chercher entre l'Inde et l'Égypte. — Chronologie égyptienne. —Calcul de Volney. — Calcul de Freret. — Hérodote et Diodore. — Manethon, Apollodore, Eratosthènes. — Le calcul astronomique est d'accord avec les septante. — Éthiopiens. — Éthiopiens, Indous, Égyptiens, ont probablement la même origine. — Assyriens. — Phéniciens. — Leur système cosmogonique est le même que celui des Chaldéens et des Hébreux.— Chaldéens.— Leur origine suivant Xénophon. — Chronologie des Hébreux. — Analogie entre les systèmes indous, chaldéens et hébreux. — Tableau comparé des générations hébraïques dans les deux familles, chaldéenne et phénicienne.—Explication de ce tableau. —Les Chaldéens, les Phéniciens, les Hébreux, n'ont fait que varier le même fond. — Identité des Arabes et des Chaldéens.—Will. Jones s'est exprimé d'une manière trop absolue en séparant les Arabes des Indous. —Hébreux, Phéniciens, Syriens, Chaldéens, Arabes, Éthiopiens, Égyptiens, ont parlé le même langage. — Chaldéens et Arabes sabéens.— Race, croyance, langage communs aux Arabes et aux Chaldéens, — Probabilité de l'opinion de Xénophon sur l'origine des Chaldéens — Et des Arabes. — Arméniens, Chaldéens, Arabes, ont les mêmes mœurs et la même langue. — Accord de Moïse et de Xénophon. — Toutes les recherches rassemblées dans ce livre conduisent les peuples de l'Asie occidentale à une souche chaldéenne, et par conséquent Arabe.

La civilisation européenne occidentale est établie sur des documents assez constants, assez ac-

cessibles à nos recherches, pour que son origine ne soit pas sujette à contestation. Émanée d'une double source, elle repousse également tout système exclusif. Les Grecs et les Romains ont influé par leurs mœurs, leurs coutumes, leur organisation politique et civile sur les usages et les institutions héréditaires de nos pères asiatiques. Nous devons aux uns et aux autres les bases de notre organisation actuelle; mais si les institutions politiques se sont confondues, ainsi que les langues et les hommes, nous reconnaissons que la civilisation des Grecs et des Romains a contribué, comme enseignement, dans une proportion plus grande que les traditions, constamment transformées, des peuples venus barbares sur les terres romaines et civilisées.

S'il est vrai que sous le point de vue de notre civilisation, comme nations organisées, soumises à des lois écrites, nous remontions plus immédiatement aux Romains et aux Grecs, par ceux-ci aux Égyptiens, c'est à ce dernier peuple que nous sommes amenés à demander le secret de ses sciences, de ses arts, de ses croyances. C'est lui qu'il nous faut interroger, si nous voulons diriger nos recherches vers le plus ancien peuple, dont

les écrivains classiques nous entretiennent, vers celui qu'ils nous présentent comme l'origine de toute civilisation et de toute lumière.

Anciennement, ni les Barbares, ni les Grecs, n'avaient la connaissance des dieux tels que la théogonie nous les représente. Ces idées, si répandues dans la Grèce, lui venaient de la Phénicie et de l'Égypte. « On trouve les faits dont je « parle, dit à ce sujet Eusèbe, dans Sanchoniaton, « historien antérieur, à ce que l'on dit, à la guerre « de Troie, et que l'on assure avoir été un homme « exact dans ses recherches sur la Phénicie. C'est « Philon, non l'hébreu, mais un plus récent ap- « pelé ordinairement Philon de Biblos qui nous a « traduit toute l'histoire de Sanchoniaton du phé- « nicien en grec. » [1]

Malheureusement nous n'avons plus qu'un fragment de l'ouvrage de Sanchoniaton. L'assertion d'Eusèbe n'en est pas moins aussi précieuse que son témoignage est respectable.

L'opinion de l'écrivain ecclésiastique nous con-

[1] *Préparation évang.*, liv. 1, ch. 9.

duit à examiner celle du savant président de la société asiatique de Calcutta, William Jones.[1]

« Comme l'Égypte paraît avoir été, dit-il, la « grande source des connaissances de l'occident, « et l'Inde celle des connaissances de l'orient, il « peut être intéressant de savoir si les Égyptiens « communiquèrent leur mythologie et leur philo- « sophie aux Indous, ou *vice-versâ*. Mais aucun « mortel ne connaît ce que les savants de Mem- « phis ont dit ou écrit au sujet de l'Inde, et si ceux « de Vârânès (Bénarès) ont assuré quelque chose « concernant l'Égypte, cela est peu satisfaisant. »

Ce passage nous indique assez que c'est ailleurs que dans les récits historiques de ces anciens peuples, qu'il faut chercher la vérité. L'astronomie éclairant la chronologie, semble destinée à suppléer à cette insuffisance des récits tronqués ou altérés, dont le temps ne nous a pas dépouillés. Un autre moyen d'investigation plus puissant encore, résulte des conditions géographiques dans lesquelles se trouvent les peuples, des similitudes de langage, des analogies entre les croyances.

Si l'on parvient à rendre ces similitudes évi-

[1] Will. Jones, *Mémoires de Calcutta*, t. 1, p. 205.

dentes, il est impossible de ne les pas croire émanées d'une source commune. S'il fallait effectivement admettre autant d'origines distinctes, qu'il y a de peuples, les ressemblances, antérieures à toute communication, ne pourraient plus être que l'effet du hasard. Or la raison se refuse à admettre, aucun monument ne constate ou ne suppose même une création multiple sur des points divers et éloignés, dans des conditions semblables. Cette multiplicité de germes identiques, dispersés au hasard, serait une anomalie dans la simplicité et l'unité qui président à l'ordre universel.

Désignons d'abord les peuples entre lesquels on peut circonscrire cette recherche. Les Assyriens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Éthiopiens, les Chaldéens, les Perses, les Chinois ont tous aspiré à cette priorité d'origine et sont les seuls entre lesquels on puisse admettre avec quelque fondement cette espèce de lutte.

Diodore et d'autres historiens constatent que l'Égypte a été peuplée et civilisée par des hommes descendus des montagnes de l'Éthiopie. Ces hommes s'avançaient prenant possession des terres que la mer abandonnait. L'écriture hiéroglyphique était l'écriture vulgaire en Éthiopie. Enfin, tout

porte à croire que l'Inde avait fourni à l'Éthiopie sès usages et ses sciences, les gymnosophistes y étaient établis comme dans l'Inde. Eusèbe, le Syncelle et d'autres l'attestent.

Ce simple aperçu nous conduit déjà à cette hypothèse : qu'entre ces peuples rivaux d'ancienneté, il pourrait y avoir unité, et que les prétentions pourraient n'être fondées que sur un oubli fortuit ou volontaire des circonstances qui auraient présidé à leur établissement. Examinons attentivement, car on ne peut s'en rapporter sur parole à des écrivains qui sont parties intéressées ou se contredisent à chaque pas.

La chronologie très-embarrassée de l'ancienne Égypte, ne peut être établie, ou du moins tentée, qu'à l'aide d'un petit nombre de documents ou contradictoires, ou peu d'accord entre eux. Ces documents sont : [1]

1° Le tableau sommaire d'Hérodote, en son second livre ;

2° Le fragment de Manethon ;

3° L'ancienne chronique que le Syncelle oppose à Manethon ;

[1] Volney, *Recherches nouvelles*, t. 2, p. 289 et suiv.

4° Le fragment d'Ératosthènes, liste des rois thébains que n'avait pas mentionnée Manethon;

5° Diodore de Sicile, dont l'ouvrage sert surtout à classer les matériaux fournis par les autres; enfin les passages conservés par quelques auteurs anciens, tels que Strabon, Pline, Tacite, Joseph, les livres juifs et un fragment anecdotique reproduit par Eusèbe. C'est le fragment de Sanchoniaton.

Le système des générations, introduit par Hérodote, et la durée des 341 règnes et pontificats, car ils sont en nombre égal, depuis Menès jusqu'à Sethon,[1] représente 11340 ans, nombre reçu, quoiqu'il renferme une erreur de 26 ans. Ce calcul présente des impossibilités qui empêchent de l'admettre. Il confond les générations avec les successions du père au fils. Ces successions n'ont pas eu lieu, au rapport des prêtres, et nous voyons d'ailleurs des étrangers régner en Égypte, comme les 17 Éthiopiens.

La seule donnée à recueillir de l'exposé d'Hérodote,[2] c'est l'exactitude historique, depuis Cam-

[1] Volney, *Recherches nouvelles*, t. 2, p. 323.
[2] *Ibid.*, 327.

byse, en remontant jusqu'au règne de Psammétique. Avant ce prince, jusqu'à Mœris, il n'y a pas précision suffisante pour dresser une échelle suivie. Au-delà de Mœris, ce sont des récits absolument vagues; le seul point déterminé, avec une sorte de certitude, est l'existence du conquérant Sésostris, entre les années 1300 et 1350. Point de doctrine constant chez les savants d'Egypte au temps d'Hérodote.

Les différentes copies de Manethon, ou listes d'après Manethon, ne sont pas d'accord entre elles.[1] Prenons pour base une époque importante de l'Égypte ancienne, celle de l'invasion des pasteurs. On trouve, pour cette époque, une certaine concordance.

L'ancienne chronique, citée par Manethon dans le Syncelle, donne l'an . . . . 1851.

Eusèbe, dans le Syncèle. . . . . 1830.

Eusèbe, dans la chronique de Scaliger. 1807.

L'historien Joseph, en prenant soin d'expliquer son calcul, se rapproche de cette dernière supputation. On arrive, avec Volney[2], à 1795 ans. En

[1] Volney, *Recherches nouvelles*, t. 2, p. 334.
[2] *Ibid.*, 364.

résultat, on peut fixer cette invasion des pasteurs de 1800 à 1810.

Manethon les dit Arabes, Africanus les dit Phéniciens. Il n'y a point là de contradiction pour nous, car les Phéniciens sont, et nous l'établirons, d'origine arabe.

D'après tout ce que nous avons dit du désordre et des contradictions de la liste d'Africanus,[1] copiste apparent de Manethon, nous avons droit de croire que la dynastie des pasteurs a été la borne historique des savants de Memphis; les rois Thébains, au-delà de cette époque, n'y figurent point, et la liste d'Eratosthènes, copiée par Apollodore, n'est pas complète. Pour sortir de cette difficulté, il faut avoir recours à Diodore.

Cet historien nous donne comme résultat de ses recherches et comme un fait non contesté de son temps :[2]

« Que le royaume de Thèbes fut le premier
« civilisé et le plus célèbre de toute l'Égypte. La
« ville de Thèbes, dit-il, fut fondée, selon quel-
« ques-uns, par le dieu Osiris lui-même qui lui

[1] Volney, 379.
[2] *Ibid.*, 380.

« donna le nom de sa mère. Mais, ni les auteurs, « ni les prêtres ne sont d'accord à ce sujet; plu« sieurs assurent que cette ville a été bâtie bien « plus tard par un roi nommé Busiris.[1] »

Les savants français de l'expédition d'Égypte[2] expliquent cette différence d'opinions; ils ont mesuré géométriquement le local de Thèbes, et nous y font distinguer quatre, et même cinq enceintes différentes. Les matériaux employés, le style et l'art des constructions, indiquent des époques diverses. On a pu attribuer la fondation de la ville à celui qui la fit la plus riche et la plus puissante; pour la part qui doit être rapportée à Busiris, ce serait cette portion qui porte le nom de Karnak.[3] Les caractères astronomiques font penser que cette construction eut lieu vers 2400, six siècles avant l'époque des pasteurs, que nous avons placé vers 1800, avant notre ère.

Diodore ajoute que les années comprises entre Menès et Busiris Ier, sont de 1400, puis entre Busiris Ier et Busiris II de 200. Ajoutons 1600 au

[1] Diod., liv. 1, p. 18. *Éd.* Wesseling.
[2] Volney, 583.
[3] *Ibid.*, 408.

2400 trouvés ci-dessus, nous aurons, pour la période de l'ère chrétienne à Menès 4000 ans. Ce qui est au-dessous de l'antiquité que les Égyptiens eux-mêmes voulaient se donner, lorsque le même Diodore dit que leurs lois, suivant eux, florissaient depuis 4700 ans.[1]

Tels sont les éléments de la discussion de Volney; nous avons eu soin d'indiquer les sources, afin que la vérification des assertions, des calculs et des dates, fut facile. Si l'on admet avec plusieurs auteurs que Menès soit le même que Menou des Indiens, ou Noé des Juifs, Xixuthrus des Chaldéens, on trouvera sans doute impossible d'établir des concordances régulières ou absolues de temps. Mais si l'on examine aussi qu'il n'y a dans tous les calculs de ce genre, que des hypothèses ingénieuses, et qu'au-delà de 2000 ans avant notre ère, il est impossible, à qui que ce soit, de trouver des indications suffisantes pour établir une opinion sur une base solide et complète : on pourra convenir, en général, que l'antiquité prodigieuse de tous ces peuples, au moins d'après leurs calculs, ne prouve pas plus pour les uns que pour

[1] VOLNEY, 414.

les autres, et que les prétentions chronologiques sont impuissantes à rien déterminer d'une manière dont l'esprit puisse être satisfait.

Au reste, nous ne nous bornerons point à la discussion de Volney. L'obscurité de la question et l'importance qu'on y a toujours attachée, méritent bien qu'on cherche à s'éclairer par plus d'une opinion. Dans ces matières il en est peu qui soient aussi imposantes que celle de Freret. Nous allons l'exposer, et on verra qu'elle diffère peu de celle de Volney; elle n'en diffère même point, car dans les temps de ténèbres, un petit nombre d'années sur des chiffres énormes ne peut nous arrêter.

Hérodote et Diodore commencent également l'histoire d'Égypte à Menès. [1] L'intervalle indiqué par le premier est beaucoup plus long que celui que signale le second. Il est clair que les prêtres consultés par Hérodote, employaient des années plus courtes que celles des prêtres dont Diodore rapporte le sentiment.

En supposant les 11340 ans d'Hérodote, pris pour des saisons de trois mois égyptiens, nous

[1] Freret, t. 9, p. 14.

aurons 2794 ans solaires, suivant Freret, et 2835 ans, suivant Bailly.[1] Ils finissaient au règne de Sethon et à la guerre de Seinnacherib, en l'an 710 avant Jésus-Christ. Suivant cette hypothèse, le commencement de Menès tombait l'an 3504 avant Jésus-Christ, suivant Freret; l'an 3545, suivant Bailly.

Les 9500 ans de Diodore[2] pris pour des saisons de quatre mois lunaires, donnent 2964 solaires. Cet intervalle finit l'an 538 avant Jésus-Christ; le règne de Menès tombe dans cette hypothèse à l'an 3502. Les deux calculs ne présentent ainsi que deux ans de différence, ou 41 ans suivant Bailly; on aura peine à croire que cette coïncidence puisse être l'effet du hasard.

L'ancienne chronique égyptienne[3] compte 36,525 ans, depuis le règne du soleil, jusqu'à la fin du règne de Nectanebus, 15 ans avant l'empire d'Alexandre. Elle ne comprend pas, dans ce calcul, le régne de Vulcain, qui est de 12,000 ans dans Diogène Laerce.[4] Ce chiffre de 36,525 était

[1] *Astron. ind., discours prélim.* p. cxxxvj.

[2] Diodore, liv. 1, p. 29.

[3] Syncelle, p. 51-52.

[4] Diog. Laerce, liv. 1, ch. 13.

la période de restitution : il contient 33,984 ans, pour le temps du règne des dieux. Sur ces 33,984 ans, 30,000 sont affectés au règne du soleil, 3984 à celui de Saturne et des douze grands dieux. Ainsi, il reste 2541 ans pour le règne des hommes, jusqu'à la fin de Nectanebus. Si on retranche de ces 2,541, 217 pour les huit demi-dieux,[1] nous aurons 2,324 ans pour le règne des hommes. Ces 2,324 finissent à la quinzième année, avant l'empire d'Alexandre, c'est-à-dire 346 ans avant l'ère chrétienne. Ainsi, en additionnant le règne des hommes, sans en séparer les huit demi-dieux, nous obtenons :

Demi-dieux.	217.
Hommes.	2324.
De la fin de Nectanebus à l'ère chrétienne	346.
	2887.

Or, Manethon nous donne 3555 ans, comme la somme totale de la chronologie égyptienne,

[1] SYNCELLE, 51

jusqu'à la quinzième année, avant la conquête d'Alexandre. En retranchant les 2541, le commencement des dynasties de Manethon tombait 1014 ans avant le temps historique.

Manethon comprenait, dans son calcul de 3555 ans, non seulement le règne d'Osiris, d'Isis, d'Orus et des dieux de la dernière classe; mais encore celui des dieux antérieurs à Osiris. Ainsi, le nombre de 113 familles,[1] qu'il répartit entre trente dynasties, se compose des 92 de la vieille chronique, auxquelles il faut ajouter 21 règnes. Les 92 générations de la vieille chronique s'accordent avec les 91 qui résultent des 53 d'Apollodore,[2] jointes aux 38 d'Eratosthènes,[3] le règne des dieux ne figure pas dans ces 91. Il est donc clair que Manethon, comptant 1014 ans de plus que la vieille chronique, comprenait, dans sa chronologie, la durée des rois antérieurs au temps historique.[4]

Syncelle nous apprend que ces cent-treize rè-

[1] Syncelle, p. 52.
[2] *Ibid.*, p. 147.
[3] *Ibid.*, p. 91.
[4] Freret, t. 9, p. 26.

gnes successifs avaient duré 3555 ans, depuis la fondation de la monarchie, jusqu'à la quinzième année avant le règne d'Alexandre, qui a commencé, en Egypte, 331 ans avant Jésus-Christ.[1]

Ainsi, nous voyons deux systèmes en présence :

1° Le calcul de Manethon.

2° Celui d'Apollodore et d'Eratosthènes.

Les deux calculs n'offrent, comme différence, que les chiffres de 91 et 92 générations; admettons ce chiffre de 91 : en supposant chaque génération de 30 ans, nous obtenons, pour résultat, 2730 ans. S'il est vrai maintenant que le chiffre de 3555 ans, donné par Manethon, représente la durée entière des successions égyptiennes, il est clair que tout ce que ce chiffre contient au-delà de 2730 ans doit être considéré comme représentant les vingt-et-un règnes que Manethon ajoute à la chronique. Or, la différence, entre 2738 et 3555, est 825; ce dernier nombre devrait donc être considéré comme représentant le règne des dieux. En évaluant, comme des règnes ordinai-

[1] SYNCELLE, p. 52.

res, ces vingt-et-une générations de dieux, nous avons 39 ans, comme moyenne pour chacun; c'est trop, mais ces règnes des dieux sont susceptibles de tant d'objections, qu'il faut peu s'arrêter aux calculs auxquels on les peut soumettre.

En réunissant enfin aux 2730 des chroniques, les 825 de la génération des dieux, ou, en d'autres termes, aux 3555 de Manethon, les 346 ans écoulés, depuis la quinzième année, avant le règne d'Alexandre, nous obtiendrons, pour la somme de prétentions égyptiennes, 3,901 ans avant notre ère.

C'est le chiffre le moins élevé que l'on puisse donner à l'antiquité égyptienne. Le chiffre donné à l'antiquité du monde par la Vulgate, est de 4000 ans; suivant le plus grand nombre de chronologistes; ainsi, il y aurait à peu près accord entre Manethon et la Vulgate.

Mais il existe une autre méthode d'évaluation qui peut conduire à des résultats tout-à-fait en rapport avec ce que nous aurons à établir quand il sera question de la chronologie des autres peuples.

Diodore [1] dit formellement que les Égyptiens

[1] Liv. 1, sect. 1, parag. 26.

ont compté les mois pour les années. Or, ces mois n'étaient que des mois lunaires, ou de 28 jours; il est facile de s'en assurer dans la discussion de Bailly.[1]

Or, 30,000 ans du règne du soleil, font 840,000 jours, à peu près 2300 ans solaires ou 2342 ans lunaires.

Les années des douze grands dieux sont de la même espèce; ainsi, les 3984 font 315 ans.[2]

Il est plus simple et plus naturel de préférer ce calcul astronomique, lorsqu'il s'agit de religions astronomiques, à des calculs de chronologie et de générations, toujours incertains.

NOUS OBTIENDRONS AINSI :

Pour le règne du soleil	2342 ans.
Pour les douze grands dieux	315
Pour les huit demi-dieux	217
Années solaires jusqu'à Nectanebus . . .	2324
Jusqu'à notre ère	346
TOTAL	5544

Joseph donne à la durée du monde, avant notre

[1] *Astronomie ind. Disc. prél.*, p. cxviij.

[2] *Ibid.*, p. cxxxvj.

ère, 5555 ans. C'est le chiffre le plus élevé de la chronologie égyptienne, il s'accorde avec celle des Septante. Ainsi, il se trouverait entre les deux chiffres une très-légère différence: dans les deux cas il n'y aurait donc point lieu à des prétentions exagérées.

Nous expliquerons, plus tard, au livre réservé aux concordances chronologiques, pourquoi nous adoptons le calcul des Septante. Nous en avons assez dit pour affirmer que, sous le point de vue chronologique, l'Égypte n'est pas fondée à réclamer la priorité. Cette prétention disparaîtra bien davantage, si nous nous reportons à ce que nous avons dit des races, au livre premier. Nous avons vu que les Égyptiens sont une nation évidemment mêlée de plusieurs races. Enfin, ces deux données se fortifieront encore d'autres considérations de civilisation et de langue qui feront l'objet de recherches ultérieures.

Parlons de l'Éthiopie que les anciens nous présentent, comme la source de la civilisation et de la population de l'Égypte.

Ils[1] partageaient l'Éthiopie en orientale et occi-

[1] *Voyage de Norden*, p. 166, t. 2. (*Note de Langlès.*)

dentale. La première de ces deux contrées s'étendait vers la Mauritanie, la seconde vers l'Égypte sur les confins de la Thébaïde, avec laquelle on l'a souvent confondue. Il y a tout lieu de croire que les Indiens, partis des bords de l'Indus, s'établirent en Afrique, au-dessus de l'Égypte, c'est-à-dire dans l'Éthiopie occidentale. Le caractère éthiopien a même porté long-temps le nom d'Indien; Postel [1] désigne cette langue sous le nom de *Lingua Indica* dans son alphabet. Leurs descendans auront ensuite peuplé l'Égypte, tandis que d'autres colonies indiennes se répandaient dans la Chine [2] et au Japon, où elles portèrent les sciences et les arts. De là, cette étonnante ressemblance entre les Indiens, les Égyptiens et les Chinois.

La filiation des Chinois, par les Indous, est une opinion de Will. Jones, adoptée par Langlès. Nous l'examinerons plus tard à l'article des Chinois.

Will. Jones [3] prétend que les Éthiopiens de Mé-

[1] Postel, alph. *Durod. linguarum.*

[2] Voir *Livre des Chinois.*

[3] *Recherches asiatiques*, t. 3.

roé étaient le même peuple que les premiers Égyptiens et les premiers Indous. Ajoutons que les caractères alphabétiques, les monuments d'architecture et de sculpture, et les immenses travaux souterrains de ces trois nations démontrent, jusqu'à l'évidence, leur primitive identité.[1] En effet, le caractère copte ou moderne des Égyptiens, ainsi que l'Éthiopien et le sanscrit s'écrivent de gauche à droite : les voyelles, dans les deux derniers alphabets, sont annexées aux consonnes et forment, avec elles, un système syllabique très simple; enfin, il suffit d'avoir les premières notions de la langue éthiopienne pour être frappé de l'étonnante ressemblance des lettres de cette langue avec les caractères de l'ancien sanscrit, et surtout avec ceux des inscriptions des caves de Canarah, qui remontent au-delà de tous les périodes connus de l'histoire indienne. L'immense étendue de ces caves, de celles d'Éléphanta, d'Ambola et d'Ellora; les innombrables et colossales statues qu'on y a creusées dans le roc même, les idoles qu'on déterre journellement

[1] Norden, t. 3 (*Notes de Langlès*), p. 348 et suiv.

à Gayah, les plus antiques pagodes de l'Inde à forme pyramidale, décèlent à la fois les préjugés religieux, l'industrie, le style, la patience et les traits bien prononcés de cette même race d'hommes, qui creusèrent les syrinx près de Thèbes, les catacombes de Sakarah, sculptèrent les statues colossales de la haute et basse Égypte et élevèrent les pyramides. Certains naturels de l'Inde et de l'Afrique nous offrent encore aujourd'hui d'autres conformités sur lesquelles nous n'insisterons pas; celles que nous avons indiquées suffisent pour établir qu'à une époque très reculée, les habitants de l'Inde et de l'Égypte avaient la même origine, la même religion et les mêmes arts.

Ajoutons, car nous ne voulons pas tirer de tout ceci les conclusions de Langlès, qui rapportait toute civilisation à l'Éthiopie; que la civilisation de l'ancienne Égypte n'a pas suivi le cours du Nil.[1] Elle a, au contraire, remonté ce fleuve; aussi les mots coptes viennent des langues indo-germaniques. Les identités établies par Langlès n'en sont pas moins constantes, et nous en ferons usage pour arriver à notre but.

[1] MALTTBRUN, t. 2, p. 669. *précis de la Géographie.*

On ne peut pas attribuer la civilisation éthiopienne aux Arabes hiémarites, à cause de la similitude de leurs langues; car la conquête de l'Éthiopie, ou d'une partie, par les Arabes, a dû les y porter, et c'est d'un temps plus reculé que nous parlons.[1]

Il est impossible, après les similitudes que nous venons de signaler, de se refuser à croire à des rapports anciens; mais il reste toujours une difficulté insoluble au premier coup-d'œil, sur laquelle, cependant, une attention plus réfléchie peut jeter quelque lumière.

Partout où nous voyons la race nègre, livrée à elle-même, partout où l'absence d'influence extérieure se fait reconnaître, à peine trouvons-nous trace de la civilisation la plus imparfaite. Or, tous les naturels de l'Afrique sont de véritables nègres, les Égyptiens comme les autres, s'il fallait en croire Volney.

« Ce sont de véritables nègres, de l'espèce de tous les naturels d'Afrique.[2] »

Comment se peut-il donc que les Éthiopiens,

[1] SYLVESTRE DE SACY, *Inscrip.*, t. 50.

[2] *Voyage en Syrie*, t. 1, p. 75.

qui sont nègres de pure race, puissent descendre des Indiens, parmi lesquels il y a des nègres, à la vérité, mais à traits aquilins et tout différents de la race africaine? Comment seraient-ils arrivés à une civilisation analogue à celle des Indiens, si, d'ailleurs, nous voyons la race nègre rester dans un état d'enfance qui se retrouve dans toute l'étendue des territoires qu'elle couvre; c'est qu'il faut faire une distinction entre les peuples désignés comme Éthiopiens; et tout en convenant que la race nègre a dû se trouver très répandue en Égypte, accorder que les classes élevées au moins, appartenaient à la race blanche caucasique.

Les Indiens, partis des bords de l'Indus, ont dû remonter le cours du Nil, et s'y seraient probablement établis, si une colonie naissante et nécessairement peu nombreuse avait pu résister aux inondations du fleuve qu'elle n'avait pas appris à connaître, et qu'elle ne pouvait ni prévoir, ni arrêter. Chassée de ses premiers établissements, une pensée toute naturelle a dû lui persuader que plus on se rapprocherait de la source du fleuve, moins les inondations seraient à craindre, et son nouveau pèlerinage fut la consé-

quence de ce raisonnement. Ce fut ainsi qu'elle remonta jusqu'à l'Éthiopie. Là se trouvait la race nègre sans civilisation, mais nombreuse relativement à la colonie, car elle habitait le pays le plus fertile de l'Afrique. Mêlée à cette population, la colonie indienne[1], par des alliances successives dut altérer son caractère primitif. Mais il est dans la nature des choses que la puissance appartienne aux lumières et à la civilisation, il est naturel de croire que la colonie indienne, en s'assimilant jusqu'à un certain point comme race à la race la plus nombreuse et la plus forte, amena à son tour cette même race à ses usages et à sa civilisation. Elle forma toujours la classe la plus élevée; conquête réciproque de l'intelligence et de la matière réagissant de l'une à l'autre race, et qui opéra une fusion complète contre laquelle l'expérience ni la logique ne peuvent réclamer. La Chine nous montrera plus tard le même phénomène. L'Éthiopie civilisée put à son tour suivre en redescendant le cours du fleuve, et prévenir par son industrie, les catastrophes contre lesquelles n'avait pu lutter

[1] *Sur l'Analogie du culte indien et égypt.* Voir p. 321, t. 3 de NORDEN.

une faible colonie. Il faut considérer de plus que le nom d'Éthiopien a été beaucoup trop généralisé. Les anciens le donnaient à des peuples asiatiques tandis que les recherches des modernes l'ont circonscrit dans une partie de l'Afrique à l'Occident de la Nubie et de l'Abyssinie. C'est à l'Abyssinie que l'on doit surtout rapporter ce qui se dit de l'analogie des Éthiopiens et des Indous. Mais il est juste d'accorder que le voisinage des Éthiopiens et des Abyssins a dû amener, soit dans la civilisation, soit dans les races, une fusion qui explique les nombreuses ressemblances qui existent entre les Abyssins, les Éthiopiens, les Égyptiens, les Arabes et les Indous.

Ainsi s'explique le récit des anciens historiens qui font descendre les Égyptiens de l'Éthiopie. Les Coptes, descendants des anciens Égyptiens, ne sont pas des nègres quoiqu'ils retracent quelques-uns de leurs caractères. Ils appartiennent à la race caucasique par la forme de leur cerveau. La tête du sphinx prouve le rôle que la race nègre a dû remplir dans l'Égypte, c'est l'extérieur nègre et il semble, à considérer les restes des monuments Égyptiens, que l'art chez eux empruntait ses formes à plus d'un type. Cela se rapporte à l'obser-

vation de Blumenbach.[1] Telle est la condition toute naturelle de l'Égypte. Limite de l'Asie et de l'Afrique, elle a été le terrain d'assimilation où les deux races se sont réunies et ont rendu, sans l'élever jusqu'à cette idée sans doute, mais par le fait de leur alliance, le premier hommage à la fraternité universelle.

Il restera toujours après cela qu'il y a eu diverses races entre lesquelles il est impossible d'assigner des rangs d'ancienneté : Cette question n'est pas de nature à être soulevée ici, quelque soit d'ailleurs l'intérêt qu'elle puisse offrir. Les éléments n'en sont pas de nature à ouvrir un champ bien vaste à la discussion ; car où trouver les monuments de la race nègre, et prouvera-t-on jamais l'une ou l'autre de ces deux propositions : les races inférieures sont-elles une dégénérescence ? Ou les races supérieures un progrès dans l'ordre de la création?

Nous ne prétendons rien préjuger sans doute, quoique nous puissions croire que la dernière proposition soit théoriquement plus conforme à

[1] Livre 1er

la loi générale de progrès, et nous nous arrêtons à l'opinion de Cuvier.[1]

« Tous les caractères nous montrent que la « race nègre a échappé à la grande catastrophe « sur un autre point que les races Caucasique et « Altaïque dont elle était peut-être séparée de- « puis long-temps quand cette catastrophe ar- « riva. »

Nous accordons pleinement cette conséquence. Notre but n'est pas de remonter au premier homme, ni à un fils noir, comme Cham, d'un père blanc comme Noé; nous cherchons à établir par l'analogie les liens qui rapprochent les peuples les uns des autres, et autant que nos connaissances peuvent nous y conduire, à déterminer les sources de la civilisation pour en constater l'unité, base nécessaire de toute étude de ses développements et de ses progrès. Ainsi les trois races sont antérieures au dernier bouleversement. Ce bouleversement dès-lors ne fut pas complet, et si pour vouloir admettre d'une manière rigoureuse l'assertion de la destruction totale affirmée par

[1] *Disc. prélimin., Ossem. fossiles.*

Moïse, on croit à la reproduction absolue du genre humain par la famille de Noé, nous sommes forcés d'avouer notre doute. Il y aurait certainement eu insuffisance de temps. De deux choses l'une, où le genre humain a survécu au déluge de Moïse et nous le croyons, ou la chronologie et les traditions de tous les peuples sont fausses et on ne peut point le penser.

Déjà les Éthiopiens et les Égyptiens disparaissent, le vaste empire d'Assyrie va nous occuper maintenant. Mais c'est une discussion dans laquelle doivent figurer beaucoup d'éléments et nous avons à les examiner d'abord, pour les rattacher plus tard et en former un ensemble qui nous paraît devoir résulter de nos recherches. L'Assyrie s'agrandit des dépouilles d'un empire plus ancien, de la Babylonie. Au rapport de Ctésias, ce royaume était très civilisé et inexpérimenté à la guerre. Il avait comme les anciens peuples asiatiques une caste sacerdotale que nous voyons sous le nom de Chaldéens[1] dominer encore dans la capitale des vainqueurs, par l'ascen-

[1] Volney, *Chron. des Babyl.*, t. 2, p. 156, des *Recherches nouv.*

dant du savoir. Il y a donc lieu de rechercher si un royaume des Chaldéens fut établi avant celui des Assyriens.

C'est ce que Volney fait résulter d'une discussion détaillée dont nous ne pouvons insérer ici que les résultats: il admet que le royaume des Chaldéens fut établi avant celui des Assyriens, lesquels avant Ninus ne possédaient probablement que le pays montueux situé entre l'Arménie et la Médie, tandis que les Babyloniens possédaient tout le plat pays situé entre la mer (le golfe Persique), le désert et les montagnes. Ce fut le domaine constant de la race Arabe. Cette observation va nous servir de point de départ pour renfermer, sous cette dénomination générale d'Arabes, tous les peuples situés à l'occident de la Perse. Leur origine paraît les y rattacher et nous en trouvons plus d'un témoignage. Les Arméniens, dit Strabon, [1] les Arabes et les Syriens ont entre eux des rapports marqués pour la forme du corps, pour le genre de vie et pour le

[1] Livre 1er, p. 41.

langage, et les Assyriens ressemblent entièrement aux Arabes et aux Syriens.[1]

Nous n'insistons pas maintenant sur ce fait, parce qu'il doit ressortir d'une manière complète d'une autre discussion, dont l'objet sera la similitude des peuples Assyriens, Chaldéens, Arabes et par conséquent l'indivisibilité, au moins quant à leur origine, de ces peuples. Nous devons nous occuper de ceux qui tenant une place à part dans l'histoire, doivent cependant être ramenés à cette souche : c'est le cas du peuple phénicien dont les annales ont été présentées comme antérieures à celles des autres peuples, tandis qu'elles sont identiquement les mêmes que celles des Chaldéens et des Juifs, avec lesquels ils ne formaient originairement qu'une famille. C'est ce que nous allons chercher à établir par le témoignage d'un grand nombre d'auteurs.

Les Phéniciens étaient probablement Arabes d'origine, établis en premier lieu sur les bords de la mer Rouge[2]. Ils s'y étaient déjà sans doute livrés à la navigation et je soupçonne[3] même

[1] STRAB. Livre 1er, p. 42.

[2] HERODOTE, liv. 1er, p. 2.

[3] CLAVIER, *Hist. des premiers temps de la Grèce,* t. 1, p. 3.

qu'ils avaient eu quelques relations de commerce avec les Indiens. Il n'y avait pas long temps que les Phéniciens habitaient les côtes de la Méditerranée lorsque Inachus vint à Argos, environ 1930 ans avant notre ère. Cette date est confirmée par le témoignage même de Moïse. Il dit, à l'occasion de l'arrivée d'Abraham dans la Palestine, environ 1900 ans avant Jésus-Christ, que les Cananéens ou Phéniciens étaient dès-lors dans le pays. Je serais porté à croire, ajoute Clavier, qu'ils étaient les mêmes que les Hyc-Sos ou pasteurs qui possédèrent pendant quelque temps une partie de l'Égypte, suivant le témoignage de Jules Africain [1]. La quinzième dynastie, celle des pasteurs, fournit six rois Phéniciens suivant cet écrivain. Certains usages religieux des Phéniciens rappelaient ceux de l'Égypte. Les sacrifices humains venaient même de ce pays. On a contesté cet usage affreux et on a voulu en laver les Égyptiens, mais malgré l'opinion d'Hérodote les Égyptiens ont sacrifié des hommes [2]. Ce fut sans doute dans un temps fort antérieur à Moïse, car il n'en parle pas.

[1] SYNCELLE, p. 61.

[2] CLAVIER, t. 1, p. 30. *Hist. des premiers temps de la Grèce.*

Déjà à l'époque de l'écrivain sacré, Sidon était une ville célèbre. Les Phéniciens étaient établis depuis assez long temps sur les bords de la Méditerranée pour avoir pu donner à leurs villes et à leur commerce une extension qui les rendait une nation importante dans le monde.

Les Grecs traduisaient le mot phéniciens, par Érythréens, qui signifie rouges [1].

Les anciens historiens s'accordent à faire venir les Phéniciens de la mer Rouge. Hérodote le leur fait dire [2], Pline [3] et Justin [4], celui-ci moins explicitement, émettent la même opinion.

Strabon [5] rapporte qu'on assurait que les Phéniciens et les Sidoniens étaient une colonie venue des bords de l'Océan et on les nomme Phéniciens, dit-il, à cause de la mer Rouge ou Érythrée.

Pline attribue au roi Érythras, roi rouge, ou Edom, l'invention des esquifs pour naviguer dans

[1] *Court de Gebelin*, p. 60, t. 8.
[2] Liv. 7, p. 546, édit. Wesseling.
[3] Liv. 4, ch. 22.
[4] Justin., liv. 18, chap. 3.
[5] Liv. 1er, p. 42.; *id.* 16, p 766.

les îles de la mer Rouge. C'était le nom que les anciens donnaient à la mer des Indes et que nous avons limité au détroit qui sépare l'Égypte de la côte d'Asie. « Danaus le premier, dit Pline, « arriva d'Égypte en Grèce sur un vaisseau. Avant « on se servait d'esquifs inventés dans les îles « de la mer Rouge par le roi Érythras.[1] »

Il résulte de là une tradition constante que le nom des Phéniciens était le même que celui des Érythréens ou rouges ; qu'ils furent ainsi appelés parce qu'ils étaient originaires des bords de la mer Rouge, et que ce fut de ce pays qu'ils vinrent demeurer à Tyr et à Sidon.

Or les peuples qui habitaient les côtes de la mer Rouge, ou l'Arabie Pétrée, étaient aussi connus sous le nom d'Iduméens ou hommes rouges, descendants d'Édom. Ils étaient par conséquent Arabes. Les uns restèrent dans leur pays, les autres émigrèrent sous le nom de Phéniciens et fondèrent les villes que Moïse trouva déjà florissantes.

Les Phéniciens se rattachent ainsi à la fa-

[1] Liv. 7, ch. 56.

mille arabe. Nous reprendrons ce sujet après avoir suivi les Phéniciens dans leurs idées cosmogoniques et établi les rapports qui les lient aux autres peuples, comme eux de famille arabe, les Chaldéens et les Hébreux.

Le système cosmogonique des Phéniciens est non seulement analogue à celui des Hébreux et des Chaldéens, mais il n'en diffère réellement pas. Ces trois peuples font précéder les temps historiques par dix générations que nous ne nommerons que par extension antédiluviennes, au moins pour les Phéniciens, puisque Sanchoniaton ne parle pas du déluge. Le mot anté-historique est même encore trop précis, car l'histoire ne commence pas encore nettement après l'époque qu'elles permettent d'assigner.

Les dix générations chaldéennes, sont attestées par Berose, Apollodore, Abydene, Alexandre Polyhistor; [1] les dix générations des Hébreux, par Moïse, [2] celles des Phéniciens, par Sanchoniaton.[3] On a beaucoup disputé sur l'au-

[1] SYNCELLE, p. 28.

[2] Genèse.

[3] EUSÈBE, *Prép. évang.*, ch. 10.

thenticité du fragment de Sanchoniaton, mais en résumé on s'accorde à le regarder comme un document historique d'une haute importance. Tous les chronologistes en on fait une des bases de leurs savantes et obscures discussions.[1]

Sanchoniaton ne fait aucune mention du déluge, et la raison que l'on donne pour expliquer cet oubli n'est pas concluante. Il paraît, dit-on, que les adorateurs du vrai Dieu ont reproché aux payens le déluge comme une punition qu'ils s'étaient attirée par l'idolâtrie. Pour faire cesser ce reproche ils ont tâché d'abolir la mémoire d'un monument si extraordinaire de la vengeance divine et de leur propre honte. Cela serait bon si tous les idolâtres avaient également proscrit le souvenir du déluge ; on pouvait d'ailleurs lui assigner d'autres causes que la vengeance divine et une idolâtrie dont ne convenaient pas sans doute ceux auxquels elle est reprochée.

Sanchoniation ne fait mention que de la branche de Caïn et donne, ainsi que nous l'avons annoncé déjà, dix générations.

[1] Cumberland ou Sanchoniaton.

Πρωτογονος.	*Protogones.*	Primogenitus.
Γενος, Γενεα.	*Genos, Genea.*	Genus, familia.
Φως, πυρ. Φλοξ	*Phos, pur, phlox.*	Ignis, lux, flamma.
Κασσιος. λιβανος.	*Cassios, Libanos.*	Cassius, libanus (montagnes).
Μεμρουμος. Ουσωος.	*Memrumos, ousoos.*	Celsus, par caelo, lignum.
Αγριος, αλιευς.	*Agrios, Alieus.*	Agrestis, venator, piscator.
Χρυσωρ ὁ και ηφαιστος Τεχνιτης, γήινος.	*Chrusor, hephaistos technites, geinos.*	Vulcanus ignis, artifex, terrenus.
Αγρος, Αγρουηρος.	*Agros, Agroueros.*	Rus, Ager.
Αμυνος, μαγος.	*Amunos, magos.*	Defensor, imbellis.
Μισωρ, καὶ Συδυκ.	*Misor* { *Suduc* / *Sydyc*	Justus.

Nous nous bornons ici à remarquer, qu'avant le déluge les noms des hommes étaient significatifs. Chez les Hébreux, dans les deux branches de Caïn et de Seth, ces noms se ressemblent; et dans les deux listes chaldéenne et phénicienne on peut saisir aussi, malgré la différence apparente de ces noms, de nombreuses analogies de signification. Quelques pages plus bas nous mettrons en tableau ces différentes générations quand nous aurons parlé des Chaldéens et des Hébreux, et nous chercherons à faire ressortir ce rapport des noms. On les trouvera plus longuement et plus

thenticité du fragment de S... ouvrage de Four-
résumé on s'accorde à l...
cument historique d'... les conséquences sui-
les chronologistes ...
leurs savantes ... les hommes d'avant le déluge, San-

Sanchoni... Bérose et l'Écriture, nous présentent
et la rais... personnages.
oubli n'... Ces personnages étaient les illustres de leur
les a... et proprement dit les inventeurs des arts
pa... les plus utiles.
t... Cet accord des trois peuples est la preuve
de la véracité de chacun d'eux.

On nous accordera provisoirement ces assertions qui ne tarderont pas à être justifiées. Il est nécessaire, avant de chercher les concordances, de faire connaître les différentes bases chaldéennes et hébraïques, sur lesquelles cette concordance doit être établie.

On ne peut élever de discussion entre les Phéniciens et les Hébreux sur les chiffres chronologiques, car Sanchoniaton n'en donne pas, et se borne à la série des générations.

[1] *Réflex. crit. sur les hist. des anciens peuples*, t. 2, p. 464 et suiv.

mble donc pas que les Phéniciens puis-
re, plutôt que les autres peuples, à
quité supérieure. Nous ne voyons d'ail-
, nulle part, qu'ils aient peuplé aucune par-
ie de la terre. Leurs colonies ont bien promené leur puissance plus loin que celle de tout autre peuple, mais ils ne firent que des établissements commerciaux qui supposent des populations déjà assises et multipliées, à quelque degré que ce fût, partout où ils s'arrêtèrent.

Indépendamment de cette observation, nous venons de remarquer que tous les documents anciens et l'opinion des plus illustres écrivains, des plus savants hommes les rattachent, non comme souche, mais comme descendance à des points de la mer Rouge, habités antérieurement à tous les temps historiques par la famille arabe, à laquelle ils appartenaient. Ils ne quittèrent probablement leurs anciennes demeures que par suite de quelque catastrophe naturelle ou politique, ou enfin pour choisir une position plus appropriée à leurs habitudes de trafic et à l'impulsion voyageuse que nous leur reconnaissons entre tous les peuples.

Ce n'est donc pas dans la Phénicie proprement

dite, qu'il faut chercher le plus ancien peuple. Les documents historiques que nous avons cités, ne permettent pas de supposer qu'ils aient pris naissance sur les bords de la Méditerranée; et cependant Sanchoniaton et Philon de Biblos qui publia son ouvrage, ne nous les présentent que comme établis et fixés dans le lieu même qui porta le nom de Phénicie. Lieu bien déterminé par tous les géographes. Ils ne vinrent point l'occuper sans apporter avec eux au moins la tradition de leur ancienne demeure; ce serait donc à ce point de départ qu'il faudrait rapporter le germe de leurs idées cosmogoniques : telle est aussi la vérité..

Elles ont pu se modifier depuis, et le voisinage des Hébreux a dû amener, entre les deux peuples, des ressemblances plus frappantes qu'entre ces deux branches et celles qui étaient restées au berceau commun : c'est ce que la comparaison démontre. Dans la famille arabe, les Phéniciens, les Chaldéens et les Hébreux ont été plus immédiatement en contact et c'est entre eux que les analogies sont aussi plus évidentes.

Les Phéniciens s'exprimaient à peu près comme Moïse quant à la manière dont le monde fut

formé, et l'on trouve entre le récit de Sanchoniaton et celui du législateur hébreux une conformité assez marquée pour prononcer que, du moins quant au fond, la cosmogonie de l'un était, en partie, copiée sur celle de l'autre,[1] quelque fut d'ailleurs le premier; et pour lier cette communauté de cosmogonie à une origine qui explique la naissance des premiers rapports, nous ajouterons que dans les premiers temps la religion des Phéniciens et des Égyptiens était, en substance, la même.[2] Cette analogie s'étend même jusqu'à la langue[3].

Jules Africain[4] nous apprend que les Phéniciens faisaient remonter leur origine à 30,000 ans. Nous savons ce qu'il faut rabattre de ces prétentions communes à tous les anciens, mais il est constant que les Phéniciens, dès les temps les plus reculés, avaient commencé à parcourir le monde.

La Grèce connaissait les Phéniciens avant d'avoir aucune notion de l'Égypte.[5] Les Phéniciens

[1] *Acad. des Insc.*, t. 34, p. 355.

[2] *Hist. univ. des Anglais*, t. 5, p. 185.

[3] *Acad. des Insc.*, t. 34, p. 358.

[4] SYNCELLE, p. 17.

[5] JOSEPH, *contre Appion.*, liv. 1er, no 12.

confiaient aux prêtres les archives de la nation, et en celà ils imitaient les Égyptiens et les Babyloniens.[1] Ces archives existaient encore du temps de l'historien Joseph. Il les cite comme telles et comme s'il eut dû prévoir que l'on voudrait contester la vérité de ce qu'il avance.[2]

Il paraît que Sanchoniaton qui vivait vers le temps de la guerre de Troie,[3] composa ses livres d'après les opinions recueillies chez ses voisins et en particulier chez les Juifs. Il joignit aux annales de sa nation ce qu'il y apprit, et cela explique la grande conformité qui existe entre les opinions cosmogoniques des deux peuples,[4] indépendamment de leur origine commune qui avait produit des traditions fort ressemblantes. Cette double cause de rapport suffit pour rendre raison de l'analogie que nous rencontrons dans les documents émanés des uns et des autres.

L'histoire de Phénicie écrite en phénicien, par son auteur, fut mise en grec, ou plutôt paraphrasée, dans le deuxième siècle, par Philon de

[1] JOSEPH, *contre Appion, liv.* 1er, nº 6

[2] *Ibid.*, liv. 1er, nos 17—18—21.

[3] SUIDAS, au mot *Sanchoniaton.*

[4] SUIDAS, au mot *Hiérobaal.*

Biblos, compatriote de Sanchoniaton, et nous retrouvons le fragment qui nous en reste dans Eusèbe.[1]

Les Phéniciens portèrent le nom de Cananéens. Salomon les nomme ainsi au livre des Proverbes.[2] Sanchoniaton l'affirme en disant dans le fragment cité par Eusèbe que *Chna*, abréviation de Chanaan fut le premier dont le nom fut rendu par celui de Phénicien.

Ainsi, nous voyons les Phéniciens originaires de la mer Rouge : puis, dans les dynasties de Manethon nous trouvons les rois phéniciens, plus tard nous les trouvons dans la Syrie et le pays de Chanaan; leur histoire est donc suivie et justifie leur origine première, que leur nom de Cananéens n'autorise pas à établir, au pays même de Chanaan. On a même prétendu les séparer des Cananéens.[3]

Nous avons déjà étudié quelques-uns des peuples de l'Asie, ou originaires de l'Asie, dont les annales prétendent à une antiquité effrayante.

[1] Eusèbe, *Prép. évang.*, t 1er, ch. 9,—10.

[2] Prov. 31—24.

[3] Lanauze, t. 34, p. 175, *Mém. de l'Acad. des Insc.*

Déjà nous savons qu'il n'y a pas lieu de s'effrayer de ces chiffres immenses ; nous verrons bientôt cet aperçu confirmé. Nous sommes ramenés maintenant aux Perses, aux Chaldéens et aux Indiens.

Au nom de Perses, l'imagination cherche à embrasser cet immense empire de Cyrus dans lequel s'engloutirent tous les anciens peuples de l'Asie pour former la monarchie du roi des rois. Cette monarchie est évidemment postérieure aux peuples primitifs, puisqu'elle se forma de leurs débris. Il y aura lieu dès-lors d'examiner plus en détail ce qui se rapporte à son histoire, puisqu'elle nous offre deux états distincts dont le dernier est la centralisation des peuples de l'Asie. Antérieurement à cette époque, nous aurons à examiner son origine, son sol, ses lois et ses croyances. Mais les Chaldéens que nous venons de voir plus en rapport avec les peuples dont nous avons déjà parlé, appellent plus immédiatement nos regards. Nous reviendrons sur cet empire des Perses ou empire d'Iran comme le nomment les Orientaux. C'est par lui et dans son sein que nous pensons avec William Jones qu'il faut chercher le point de départ de tous les peuples cauca-

siques, ou plutôt, c'est à lui qu'appartenait le terrain où s'est opérée la séparation de ces peuples.

L'origine des anciens peuples est d'autant plus difficile à connaître, qu'ils remontent à une époque antérieure à l'usage de l'écriture littérale. Aucun d'eux n'a laissé d'annales contemporaines. C'est par induction et par l'étude de débris épars que l'on peut espérer d'obtenir quelques notions qu'il est nécessaire de lier entre elles. On ne peut guère se flatter d'atteindre plus haut qu'une probabilité plus ou moins vraisemblable. Mais s'il est possible de rapprocher et de mettre en lumière de manière à satisfaire la raison, sans violer les circonstances locales, des données isolées, on accordera que les chances de vérité sont toutes en faveur du système de concordance.

La raison dit qu'entre deux peuples limitrophes de même race, dont l'un, livré aux travaux des sciences et de l'agriculture, habite un sol plat et approprié à ces habitudes paisibles ; l'autre, errant et vagabond, vit de pillage ou du soin des troupeaux, la raison, disons-nous, conduit à croire que le plus ancien est celui qui est demeuré errant. En effet, nous concevons qu'une tribu, jusque-là errante, s'arrête, se construise

des demeures, observe et se civilise. Une race civilisée ne quitte pas ses demeures pour devenir errante et pauvre. Ainsi, si les Chaldéens et les Arabes sont le même peuple originairement, l'Arabe a pu devenir Chaldéen, mais le Chaldéen n'a pas dû devenir Arabe.

Les Chaldéens [1] furent des Arabes civilisés, à qui l'étendue et la planimétrie des contrées qu'ils habitaient sous un ciel sans nuage, permirent d'observer les mouvemens des étoiles.[2]

Volney fait remarquer ici que Cicéron emploie le mot Assyriens; mais cela ne peut s'entendre que de ceux de la Babylonie, pays de plaines, et non de ceux de Ninive, dont le pays se trouve au pied du mont Taurus. Quelques lignes plus loin, Cicéron nomme, parmi ces Assyriens, les Chaldéens, ainsi appelés non de leur profession, mais de la province qu'ils habitent.

Jusqu'ici nous parlons des Chaldéens et Assyriens suivant les récits d'Hérodote. Xénophon, dans sa *Cyropédie*,[3] fait naître une autre opi-

[1] VOLNEY, t. 2, p. 184, *Recherches nouvelles*.

[2] CICÉRON, *De divinatione*, liv, 1er, ch. 1.

[3] XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. 3, ch. 2.

nion, qu'ont adoptée plusieurs auteurs, et en particulier le savant et judicieux Freret.[1] Xénophon donne le nom de Chaldéens au même peuple qu'Hérodote appelle Chalybes.

Il le représente non plus comme une caste sacerdotale établie à Babylone, comme les mages en Perse, mais comme une nation barbare et peu nombreuse établie sur cette branche du Caucase, où l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe et le Cyrus prennent leur source. Ces deux opinions ne sont pas impossibles à concilier : il se peut que ce petit peuple barbare soit descendu de ses montagnes, abandonnant dans les plaines fertiles de la Babylonie un petit nombre des siens, et ait poussé plus loin, pour conserver en Arabie ses habitudes errantes.

Quoiqu'il en soit, et cette identité originelle des Arabes et des Chaldéens étant réservée, il reste à examiner les traditions chaldéennes. Ce sera le moyen de les rattacher à leur vraie source. Avant de les classer, il faut les connaître, et pour arriver à ce but, nous allons examiner leurs opinions ou plutôt leurs prétentions.

[1] Freret, t. 5, p. 286.

Berose et d'après lui, Jules Africain et Alexandre Polyhistor nous donnent une chronologie des rois chaldéens antédiluviens.[1]

Noms.	Années.
Alorus	36,000
Alaspar	10,800
Amélon	46,800
Aménon	43,200
Metalar	64,800
Daôn	36,000
Everodach	64,800
Amphis	36,000
Otiartes	28,800
Xixuthrus	64,800
	432,000

Cette série est absurde, quant aux chiffres, si on les considère comme l'expression de la durée de dix générations simples; mais si on veut y voir, comme le disent les écrivains anciens eux-mêmes, des calculs astronomiques ou astrologiques, l'absurdité mérite d'être examinée.

« Les Égyptiens, les Chaldéens, les Phéni-« ciens se donnent une antiquité extravagante,

[1] SYNCELLE, p. 17—18.

« au moyen de certaines supputations astrolo-
« giques.[1] »

Examinons ce point de vue nouveau.

On appelle en astronomie *grande année* ou *année de restitution*, l'espace de temps que le soleil, les planètes et les étoiles fixes emploient à revenir et à se retrouver tous ensemble à un point donné du ciel ; en d'autres termes, c'est l'expression des révolutions simultanées de plusieurs astres partis d'un même point, et s'y retrouvant après une longue série de leurs mouvements inégaux. Cette grande année fut d'abord estimée 25,000 ans, puis 36,000, puis enfin 432,000; c'est le chiffre de nos dix générations. Ainsi, le zodiaque matériel a été converti en zodiaque chronologique, et on a appelé durée du monde ce qui n'est que la durée d'une révolution circulaire. De là, viennent les mots de *annus* et *annulus*, anneau et année ; *mundus* et *orbis*; le monde ou le cercle.

Cette grande période, supposée d'abord de 36,000 ans, n'offrait pas un concours parfait de toutes les sphères; pour atténuer les fractions et

[1] SYNCELLE, p. 17.

les rendre insensibles, les mathématiciens imaginèrent de les reverser sur plusieurs révolutions.[1]

36,000 × 12. = 432,000. Le déluge termine le cercle de révolution.

Pour continuer la série d'après les seuls documents profanes, nous ne nous sommes pas occupés des Hébreux. Leur origine chaldéenne les place naturellement ici.

La preuve de cette origine ressort naturellement de leur chronologie même. Nous pensons que ce peuple dérive d'une secte ou tribu chaldéenne, qui émigra, et vint, à la manière des Arabes, camper sur la frontière de Syrie, puis sur celle de l'Égypte.[2]

A la dixième génération après le déluge, exista chez les Chaldéens un homme juste et grand, qui fut très versé dans la connaissance des choses célestes; c'est ce que dit Berose dans Joseph.[3] Le même Joseph rapporte au même lieu différents témoignages de l'origine chaldéenne d'Abraham. Com-

[1] Volney, *Recherches nouvelles,* t. 1er, ch. 15, p. 178 et suiv.

[2] Volney, t. 1, p. 162.

[3] *Antiq. jud.*, liv. 1er, ch. 7, parag. 2.

me il n'y a pas lieu à contestation, et que Moïse est d'accord avec les autres, nous ne les reproduirons pas ici.

Voici la chronologie des Hébreux, suivant Moïse.

Noms.	Années de leur vie.	Age à la naissance de leurs fils.
Adam. . . .	930	130
Seth	912	105
Enos	905	90
Kainan . . .	910	70
Mahlaléel . .	862	65
Jared. . . .	895	162
Enoch. . . .	365	65
Mathusala. .	969	187
Lamech. . .	777	182
Noé.	950	500
		1,556

En ajoutant cent ans (100), qui s'écoulèrent après l'avertissement que Dieu donna à Noé, nous avons 1656 ans pour l'époque antérieure au déluge.

Ce calcul moins effrayant que celui des Chaldéens est encore assez impossible quant aux chiffres. Mais ce sont moins les chiffres que les générations qu'il faut examiner ici et nous en

voyons dix comme chez les Chaldéens. Chez les deux peuples, ces dix générations sont suivies d'un déluge. Il y a plus, ce déluge décrit dans la Genèse est absolument le même que celui des Chaldéens décrit par Alexandre Polyhistor dans le Syncelle. [1]

Abydene le décrit de même dans Eusèbe. [2]

Ce n'est pas à cela que se réduisent les analogies qui existent entre ces peuples. Les Indiens ont aussi leur paradis et les quatre fleuves qui en sortent viennent également d'une source commune [3]. La période indienne est la même que la période chaldéenne.

L'âge actuel du monde, suivant les Indiens, est de 4,320,000 ans qu'ils divisent en quatre âges plus courts.

Le premier est de. . . .	1,728,000
Le deuxième de. . . .	1,296,000
Le troisième de. . . .	864,000
Le quatrième de. . . .	432,000

Ce dernier nombre est celui de la période chal-

[1] Syncelle, p. 30.

[2] Eusèbe, *Prép. évang.*, liv. 9, ch. 12.

[3] Volney, p. 188, t. 1.

déenne, et chacun des autres comme il est facile de le voir est 2, 3 et 4 fois ce même nombre de 432,000. Nous n'insistons pas ici sur ce rapprochement qu'il nous a paru nécessaire d'indiquer à cause de l'analogie frappante. Nous consacrons un livre aux Indous et nous nous y étendrons davantage.

Ce qu'il y a de singulier c'est que ce nombre divisé par 360, qui représente le nombre des divisions du zodiaque[1] le plus ancien, donne pour quotient 12,000 qui est la période perse et étrusque, et l'élément de la période chaldéenne. 12,000, — 24,000, — 36,000,— huit termes successifs nous conduisent à 432,000.

Après avoir donné séparément les dix générations hébraïque, phénicienne, chaldéenne, il ne paraîtra pas inutile de les placer en regard l'une de l'autre et d'en faire ressortir plus nettement les concordances à l'aide des explications qu'en a données Fourmont. Ce sera un grand pas de fait, dans la recherche que nous nous sommes proposée des différentes branches de la famille arabe, que la certitude de l'union de ces

[1] Volney, t. 1er, p. 174.

trois branches principales sous le point de vue des traditions cosmogoniques et des premières générations d'hommes qui ont commencé à peupler le globe.

Nous aurons encore à y remarquer des conformités d'une autre sorte et de nature à faire naître au moins l'étonnement. Nous voulons parler des rapports ou plutôt des identités de noms entre les deux branches de Caïn et de Seth. Dans les deux listes hébraïques nous trouvons Irad qui a un grand rapport avec Iared et qui se trouve placé à la même génération; Mathusaël et Mathusala; deux Lamech, conformité singulière et qui semblerait indiquer que l'auteur sacré, au moins sous le point de vue généalogique, n'aurait pas eu des rapports bien complets ou bien authentiques. En effet il ne semble pas naturel de croire que les mêmes noms aient été donnés aux mêmes degrés de descendance, dans les deux branches de la même famille, lorsque des haines les séparaient. (*Voir* le tableau en regard.)

Tableau comparé des générations hébraïques, dans les deux races, Chaldéenne et Phénicienne.

Famille de Seth.	Hébreux.	Samaritains.	Septantes.	Rois chaldéens.		Famille de Caïn.
1 Adam	130	130	130	1 Alor	36,000	1 Adam.
2 Seth	105	105	205	2 Alaspar	10,800	2 Caïn.
3 Enos	90	90	190	3 Amélon	46,800	3 Hénoch.
4 Kainan	70	70	170	4 Amênon	43,200	4 } omis.
5 Malaleel	65	65	165	5 Metalar	64,800	5 } omis.
6 Jared	162	62	162	6 Daôn	36,000	6 Irad.
7 Enoch	65	65	165	7 Everodach	64,800	7 Maviaël.
8 Mathusala	187	67	167	8 Amphis	36,000	8 Mathusaël
9 Lamech.	182	53	188	9 Otiartes	28,800	9 Lamoch.
10 Noé	500 100	600	600	10 Xixuthrus	64,800	
	1656	1307	2242		432,000	

Générations Phéniciennes.

1 Πρωτογονος.	*Protogonos.*	Primogenitus.
2 Γενος, Γενεα.	*Genos. Genea.*	Genus, familia.
3 Φως, πυρ. Φλοξ.	*Phos, pur, phlox.*	Ignis, lux, flamma.
4 Κασσιος. λιβανος.	*Cassios, libanos.*	Montes, cassius, liban.
5 Μεμρουνος. Ουσωος.	*Memrounos, ousoos.*	Des cabanes, des huttes.
6 Αγριος, αλιευς.	*Agrios, alieus.*	Agrestis, venator, piscator.
7 Χρυσωρ ὁ και ηφαιστος Τεχνιτης, γήινος.	*Chrusor, hephaistos et technites, geinos.*	Vulcanus ignis, tartifex, terrenus.
8 Αγρος, Αγρουηρος.	*Agros, agroueros.*	Rus, ager.
9 Αμυνος, μαγος.	*Amynos, magos.*	Defensor, imbellis.
10 Μισωρ, καὶ Συδυκ.	*Misor, sydic.*	Justus.

Cependant si l'on fait attention que partis du même point et sous l'influence des mêmes besoins les hommes ont dû inventer ou rechercher les mêmes arts; que d'autre part les noms étaient la représentation des idées qui s'attachaient aux individus et que cela devait être ainsi, l'étonnement cessera. Toutes les conclusions qu'on en peut tirer, bien loin de nuire à notre recherche ne font que la confirmer. Que Moïse ait complété les deux listes l'une par l'autre ou qu'il ait trouvé la source de toutes deux dans des documents antérieurs, ce sont d'autres questions, il ne s'agit que des faits d'analogie et notre remarque subsiste.

Les générations de Moïse dans les deux branches, rapprochées de celles de Berose et de Sanchoniaton ne présentent pas des rapports moins frappants.

1° *Adam, — Alorus, — primogenitus.* La qualification que les Chaldéens donnaient à *Alorus* répond à celle de primogenitus, premier né. C'est celui que Dieu a éveillé, auquel il a donné le mouvement. La première femme que Philon de Biblos appelle Eon, découvrit la première que les fruits des arbres pouvaient servir de nourriture.

2° *Caïn*, — *Alaspar*, — *Genus*. Dieu promet la sûreté à Caïn après le meurtre d'Abel et déclare que lui-même prendrait soin de venger sa mort. Les Chaldéens ont nommé Alaspar, Dieu est son vengeur. On pourrait trouver quelque ressemblance entre le nom de Caïn et le *Genos* de Philon.

3° *Henoch*, — *Amêlon*, — travaillant. Fourmont préfère la version *amellaros*, donnée dans la liste d'Abydène, travaillant à l'aide du feu. Cela se lie avec *pur*, *phos*, *phlox* feu, de Sanchoniaton. Selon la Genèse Caïn bâtit une ville et lui donna le nom de Hénoch, son fils.

4° *Amênon* le faiseur de fortifications. C'est ce que Sanchoniaton dit de Libanus et de Cassius dans le fragment. Cette génération est omise dans la descendance de Caïn donnée par la Bible.

5° *Metalaros* ou *Megalaros*, suivant la liste d'Abydène. C'est le Memrounos et l'Ousoos de Sanchoniaton qu'on suppose des géants assez forts pour déplacer les montagnes. Ces géants furent toujours présentés comme les contempteurs des dieux. C'est une tradition constante chez les Anciens.

Mahalalel, en syrien, signifie contempteur de Dieu, et nous voyons le nom de Malaléel à la cinquième génération de la famille de Seth.

Le temps de Memrounos fut signalé par la prostitution des femmes, et cela s'accorde avec ce que Moïse raconte des désordres de ce temps-là. Cette génération est également omise dans la branche de Caïn.

6° *Jared, Irad, Daôn, Alieus.* Jared signifie qui descend, chez les Hébreux. Ce terme a toujours été une espèce de nom d'office chez les Phéniciens, les Hébreux, les Arabes. L'Écriture l'emploie pour désigner les matelots, et en général les navigateurs. Alieus est absolument un pêcheur. C'est aussi le temps où la chasse et la pêche furent portées à leur perfection.

7° *Chrysor, Evérodach.* En chaldéen Ahhed-Orequin, signifie tenant des morceaux de fer. Ce chrysor porte, dans l'Écriture, le nom de Michi ou *Michios*, que donne Sanchoniaton. Bochart le fait dériver de chores-ur, qu'il rend par le mot grec *Puritechnitès*, artisan par le feu. Cumberland préfère la racine *Charas*, agir avec vigueur, battre; machi ou mechi est une machine, Chry-

sor, invente les voiles et perfectionne la navigation.

8° *Amphis*, *Mathusala* dans la branche de Seth, *Mathusaël* dans celle de Caïn, *Agros*. Au nom d'Agros et Agroueros, Sanchoniaton ajoute les *Aletai* ou coureurs. *Amphis*, dans Berose, signifie se séparant, *dispersus;* dans les deux branches hébraïques, Mathusaël et Mathusala représentent le mot arabe Matash, qui signifie séparation. C'est à cette génération qu'appartiennent les laboureurs.

9° *Lamech* — *Amynos* — *Magos* — *Otiartes*. — Lamech et magos se sont dits de ceux qui ont bâti des villages. *Otiartes*, dans Berose, représente cette signification. Othi signifie *Cooperiens*, couvrant;*Artes* ou *Arta* signifie les nuds, les lieux nuds. C'est à cette époque que les hommes formèrent des villages et rassemblèrent des troupeaux. Les quatre branches conviennent encore.

10° Noé, Sydik, Xixuthrus, Sisuthrus dans la liste d'Abydène. — Noé est appelé le Tsaddique en arabe, ou le juste par excellence. Xixuthrus est celui que Dieu cacha. C'est à ce person-

nage, dont le correspondant n'existe pas dans la race maudite de Caïn, qu'arrive le déluge. Nous observerons que, quoique Moïse n'ait pas fait mention de dix générations dans la race de Caïn, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait pas eu dix générations dans cette ligne avant le déluge. Moïse[1] ne dit pas qu'il n'y ait pas eu d'autres descendants que ceux qu'il a nommés; mais ayant un autre objet en vue que la race de Caïn, il n'est pas étonnant qu'il ait cru pouvoir négliger les noms qu'il ne lui semblait pas utile de rappeler. Au reste, cette observation n'a qu'une importance très secondaire, et nous ne la mentionnons que pour n'être pas accusés d'oubli ou de négligence.

Sans vouloir trop presser ces analogies, que nous empruntons à l'ouvrage de Fourmont,[2] en les abrégeant beaucoup, il est impossible de ne pas les considérer comme un puissant motif de croire à l'unité de tradition entre les trois peuples, et par conséquent à l'unité d'origine.

L'objet de l'auteur phénicien paraît avoir été

[1] *Hist. univ. des Angl.*, t. 1er, p 382 (notes).

[2] *Recherches sur les anciens peuples*, t. 2, ch 23, p. 461.

de persuader que sa nation était la plus ancienne. Cette prétention est celle des autres branches de la famille arabe. Au lieu de l'attribuer à la vanité nationale, il est bien plus naturel de croire que, les traditions étant communes, il n'y avait réellement d'autre cause de cette prétendue vanité, que la parité même des situations. Chacune des cosmogonies était, au fond, la même; et les peuples, venant d'une source commune, ont conservé, chacun de son côté, la descendance telle que les moyens du temps le rendaient possible. Chacun d'eux, pris à part, pouvait se considérer comme le premier, car son récit était bien le tableau de la souche primitive, tel qu'il avait été transmis à la famille entière. Seulement, les deux peuples profanes, les Chaldéens et les Phéniciens, paraissent avoir adopté de préférence la descendance de Caïn: cela paraît assez naturel. C'est à cette branche que Moïse lui-même attribue l'invention des arts. Les premiers bienfaiteurs de l'humanité ont été ceux dont l'humanité a dû conserver le souvenir. Si Moïse n'a pas choisi cette branche à leur exemple, c'est que sa position de réformateur lui a fait préférer une autre descendance pour obliger le peuple hébreux à se-

considérer comme la famille choisie, et lui rappeler sans cesse les devoirs particuliers que sa mission lui imposait.

Nous concevons sans peine que chaque branche, livrée à elle-même, a dû altérer plus ou moins la tradition de ces descendances. Ce que nous y cherchons, c'est une série de concordances assez nombreuses pour en tirer cette conclusion : que tout dérive de la même source. Placés plus haut ou plus bas, les mêmes noms, et par conséquent les mêmes idées, se retrouvent dans les différents tableaux; cela suffit pour les mettre en rapport : ainsi, que Sydyk doive, d'après le récit de Sanchoniaton, se trouver plus bas que Noé, cela déplace, mais ne détruit pas le rapport. Il y a plus, on doit trouver peut-être une plus grande garantie dans ces différences. En effet, si elles n'existaient pas, on pourrait facilement imaginer que les opinions cosmogoniques sont calquées les unes sur les autres, tandis que les variations qu'on y remarque, trop peu considérables pour constituer des traditions différentes, s'éloignent assez pour qu'on pense que chaque peuple, livré à son imagination, n'a fait que varier le même fond, ce qu'il nous importait d'établir.

Nous ne devons pas passer sous silence l'observation de Freret, qui fait remarquer que les Égyptiens ont, par le chiffre même des générations, une antiquité supérieure à celle des Chaldéens.[1]

Les générations égyptiennes sont au nombre de 92 depuis Menès, celles des Chaldéens ne sont que de 86, ainsi, il y aurait six générations en faveur des Égyptiens; mais observons que Menès est le premier du règne des hommes en Égypte, comme Alorus est le premier des Chaldéens et qu'il n'existe pas d'analogie à établir entre Alorus et Menès, tandis qu'on en a établi entre Menès et Menou des Indiens, entre Menès et Noé, entre ce dernier personnage et Xixuthrus et par conséquent entre Menès et Xixuthrus. La première génération égyptienne se rapporte à la dixième des Chaldéens. Ainsi, la différence établie par Freret n'est pas réelle. Car, dans les deux pays, on peut remonter au même personnage, au moins autant que ces analogies peuvent être considérées comme constantes, et dans les deux pays, il n'y a

[1] Tome 9, p. 36.

plus au-dessus que le règne des dieux en Égypte, et les dix générations dans la Chaldée. Le point de départ serait donc le même.

Mais nous le répétons, nous ne croyons pas qu'il y ait rien de positif à tirer de toutes ces chronologies sur l'antériorité relative des peuples. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est la parité des méthodes de calcul, qui prennent chez tous ces peuples leur source dans l'astronomie. Ces calculs auront été faits en rétrogradant dans un passé obscur, suivant l'orgueil de chaque peuple, et le chiffre est plutôt l'expression de la vanité que de l'ancienneté des nations. Nous n'y voyons que la répétition des mêmes moyens, la probabilité d'anciens enseignemens communs, et par conséquent d'origine commune. Nous y trouverons, tout au moins, la preuve que les peuples se sont copiés les uns les autres sans que rien fasse bien distinguer la copie de l'original.

Les Chaldéens [1] poussèrent la connaissance des astres plus loin qu'aucun autre peuple. Ils portèrent ensuite cette science dans l'occident, appri-

[1] Abul Farage, *Hist. dyn.*, p. 184.

rent aux hommes à élever des temples aux étoiles, et à les disposer de manière à attirer leurs influences salutaires. Deguignes[1] affirme que toutes les données astronomiques des Orientaux sont les mêmes, et balance entre les Indiens et les Chaldéens pour l'honneur de l'invention.

Ces rapports sont tels, qu'il paraît nécessaire pour s'en rendre compte de les attribuer à une origine unique. La période chaldéenne, multipliée par dix, donne 4,320,000 ans, qui forment la période indienne. Cette période immense est remplie ou doit l'être, par dix avatars ou apparitions de Vichnou.[2] Le dixième de ces avatars est encore à venir, il y a donc parité dans la base de la période astronomique et dans le nombre d'avatars, quelque chose qui rappelle les dix générations des Chaldéens, des Hébreux et des Phéniciens.

Nous reviendrons sur cet aperçu. Nous avons à examiner maintenant le fait, s'il est constant, de l'identité des Arabes et des Chaldéens. Avant d'entrer dans une question de priorité entre les

[1] *Acad. des Inscript.*, t. 47.

[2] WILL. JONES, *Calcutta.* — *Mém. sur les Dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde.*

Chaldéens et les Indiens, il est nécessaire que nous soyons bien fixés sur ce qu'il faut entendre par le premier de ces peuples. Il est, suivant nous, une des branches dont nous avons parlé dans ce livre, et qui viennent se confondre dans une souche unique que nous avons désignée sous le nom d'Arabes. Nous ne nions en rien, assurément, les nombreuses distinctions que l'histoire a établies entre ces branches, mais il s'agit de tirer de toutes ces diversités des points de réunion qui, antérieurement aux temps historiques, fassent retrouver les mêmes éléments, une tige unique comme point de départ des peuples devenus distincts.

Séparé du reste du monde, le peuple arabe a conservé ses mœurs, sa langue, ses traits et son caractère primitifs aussi long-temps et d'une manière aussi remarquable que les Indous eux-mêmes. Il forme un contraste frappant avec ces mêmes Indous par les traits et l'expression.[1] Dans les plaines, comme dans les villes, il était parvenu à un très haut degré de civilisation plusieurs siècles avant de conquérir la Perse.

[1] WILL. JONES, t. 2, p. 5, *Mémoires de Calcutta.*

La langue arabe est l'une des plus anciennes du monde et il est aussi vrai qu'étonnant qu'elle ne ressemble en rien au Sanscrit, source illustre de tous les dialectes Indiens; sous quelque rapport qu'on les envisage, elles paraissent avoir été inventées par deux races d'hommes différentes.[1] Le plus ancien caractère arabe connu était le Koufique qui servit à la première publication du Coran. Les caractères modernes en sont dérivés et l'origine en est la même que celle des lettres hébraïques ou chaldéennes. Nous sommes dans l'ignorance à l'égard des lettres Hhemyarytes,[2] qui paraissent cependant, suivant quelques auteurs être les mêmes que l'on observait sur les bandelettes de certaines momies d'Égypte. On a dit la même chose des caractères phéniciens.

On dit aussi dans l'Inde, que des marchands Indous ont entendu parler le Sanscrit dans l'Arabie Heureuse, et quelque induction qu'on en puisse tirer sur la souche commune des deux nations, cela peut ne prouver que d'anciennes relations de commerce. On dit encore qu'il existe

[1] Will Jones, t. 2, p. 11, 12, 13.
[2] *Ibid.*, p. 141, note *b*.

de la ressemblance entre les religions des Arabes payens et des Indous : deux nations peuvent avoir adoré le soleil et les étoiles sans être unies par le sang. C'est une superstition commune à plus d'un peuple, et nous pouvons en toute sûreté dire qu'avant Mahomet les Arabes étaient idolâtres.

On peut donc croire que les Arabes, tant du Hhedjaz que de l'Yémen sont sortis d'une souche absolument distincte de celle des Indous, et qu'ils formèrent, à peu près aux mêmes époques, leurs premiers établissements dans les régions qu'ils occupent aujourd'hui.[1]

Nous n'avons affaibli en rien l'opinion de William Jones, elle tend à séparer les Arabes des Indous et il nous importe d'établir dès à présent que cette opinion n'est point exacte. En effet, nous aurons à prouver que les Chaldéens ou Arabes appartiennent à la même race caucasienne que les Indous eux-mêmes, et si nous laissions s'accréditer cette séparation, telle que l'exprime William Jones, nous serions conduits à admettre dif-

[1] WILL. JONES, t. 2, p. 16, *Mémoires de Calcutta.*

férentes souches caucasiennes, ce que nous n'admettons pas et ce que l'histoire est loin de faire supposer.

William Jones étend plus loin encore cette assertion, en séparant aussi arbitrairement la souche Tartare ou Scythe des deux autres, Arabe et Indou. La distinction qu'il établit se borne au fond à reconnaître des familles distinctes, mais il les présente comme assez isolées les unes des autres pour faire supposer une séparation plus profonde qu'elle ne l'est réellement, comme nous le ferons voir.

William Jones s'exprime d'une manière si positive et son autorité est si puissante dans ces matières qu'on a peine à se défendre de se ranger à son opinion, mais son nom, tout puissant qu'il soit, ne doit pourtant pas empêcher l'examen, et l'examen conduit à croire qu'il s'est exprimé d'une manière trop absolue, en séparant arbitrairement les traits et l'expression des Ararabes de ceux des Indous. Cuvier [6] reconnaît au contraire que ces peuples ne forment qu'une race,

[6] *Disc. prélim. aux Oss. fossiles.*

et sur ce point l'opinion de Cuvier a plus de valeur que celle de William Jones. Il est vrai que Cuvier se sert du mot Chaldéens, tandis que William Jones parle des Arabes, mais si nous établissons que les Arabes et les Chaldéens sont le même peuple, la question restera placée dans les mêmes idées si non dans les mêmes mots.

Il existe dans les contrées orientales plusieurs peuples distincts qui ont un langage particulier et ce langage malgré les différences que l'on y remarque, semble n'être que celui d'une famille qui en se divisant et en s'éloignant de sa source primordiale et du pays qu'elle habitait dans son origine, a souffert des changements et des altérations considérables, d'où il est résulté autant de langues différentes. Il s'agit de ce langage où si l'on veut des langues que parlaient autrefois les Hébreux, les Phéniciens, les Syriens, les Chaldéens, et que parlent aujourd'hui les Arabes et les Éthiopiens. On doit y ajouter pour les temps anciens les Égyptiens qui n'existent plus et dont les Coptes sont les descendants. Toutes les langues de ces peuples, regardées en général comme des langues différentes, ont entre elles une telle affinité, qu'il serait plus exact de les

prendre pour de simples dialectes d'un langage général que l'on parlait dans les contrées que ces peuples habitaient.[1]

Il est impossible d'être plus explicite que ne l'a été Deguignes, dans le passage que nous venons de citer : nous chercherions vainement une autorité qui s'appliquât plus directement à notre objet et à nous appuyer du nom d'un plus savant homme. Cette similitude qu'il remarque dans les langues se fait remarquer jusque dans les caractères qu'elles employaient. Anciennement, dit un académicien estimable, quoique moins célèbre,[2] les caractères arabes étaient bien différents de ce qu'ils furent ensuite et de ce qu'ils sont aujourd'hui, leur alphabet était celui des Hébreux.

Si nous ne perdons pas de vue que le caractère hébreu avait été emprunté aux Chaldéens, après la captivité de Babylone, nous trouverons, entre les Chaldéens, les Arabes et les Hébreux, un

[1] Deguignes, *Sur les Langues orient.*—*Acad. des Inscr.*, t. 36, p. 113.

[2] Dupuy, *Acad. des Inscr.*, t. 36, p. 271.

nouveau rapprochement, et qui n'est pas sans importance.

Cette ressemblance des mots et des caractères n'est pas la seule que l'on puisse signaler; elle s'étend jusqu'aux noms : un voyageur estimé en fait la remarque dans ce passage.

« Je prie les savants de rechercher d'où pourrait venir cette grande ressemblance entre les noms arabes et les hébreux.[1] » C'est le vœu de Niebuhr, que nous essayons de réaliser sans prétendre au titre qu'il assigne à ceux qui peuvent se livrer à cette recherche.

Les livres de Moïse sont une source abondante d'idées sur ce sujet, et ne nous sont pas de peu de secours. La géographie que l'on a tirée de ces livres, est précieuse. Elle indique l'identité d'origine de presque tous les anciens peuples des bords de l'Euphrate, d'une partie de l'Asie mineure, de la Syrie et de l'Arabie. Identité parfaitement constatée par les ressemblances de leurs langues, car l'arabe, l'hébreux, l'araméen ou ancien syria-

[1] Niebuhr, *Descript. de l'Arabie*, p. 251.

que, ont autant de rapports entre eux que l'italien, l'espagnol et le français.[1]

Nous ne craignons pas de joindre à ces témoignages, celui d'un des plus anciens orientalistes de France : celui du savant missionnaire que François I[er] avait chargé de l'enseignement des langues orientales au collège de France, nouvellement fondé. Nous tirons d'un de ses livres, ce seul fait.[2]

« Ces trois langues, (l'hébreux, le chaldéen, l'arabe) n'en sont qu'une. »

Ainsi, nous voyons figurer sur la même ligne et se confondre dans la même opinion, les érudits, les orientalistes, les géographes, l'historien sacré. Une telle concordance met hors de doute la question d'identité à la recherche de laquelle nous nous sommes engagés.

Observons de plus, que les philosophes Chaldéens étaient Sabéens, et quoique le sabéisme ne soit pas particulier aux peuples de la famille arabe, et fut plutôt un culte commun au genre hu-

[1] MALTEBRUN, *Précis de Géographie*, t. 1er, p. 20.

[2] GUILL. POSTEL, *De originibus*, ch. 8, p. 32, *de lingua arabica*.

main dès son origine, cependant, comme aucun de ces peuples n'est soustrait à cette observation générale, nous en pouvons conclure, du moins, qu'ils n'ont pas subi le mélange de races étrangères à ce culte; le pays des Chaldéens est encore de nos jours, rempli de Sabéens, surnommés chrétiens de Saint-Jean.[1]

Ainsi, similitude de race, de croyance et de langue, concordance entre tous les témoignages qui établissent cette similitude; on peut en conclure affirmativement l'identité des Arabes et des Chaldéens.

A côté de la question d'identité, se trouve celle d'origine. On dispute pour savoir si les Chaldéens, si tristement célèbres dans l'histoire juive, descendent d'Arphaxad, souche des hébreux. On a même cherché à retrouver les Chaldéens, tantôt dans les Chalybes des Grecs, tantôt dans les Scythes qui firent une invasion dans l'Asie. Mais toutes ces discussions de savants modernes n'ont pu fixer le sens des indications vagues que les écrivains hébreux, postérieurs à Moïse donnent sur ce peu-

[1] *Court de Gebelin*, t. 8, p. 8.

ple, d'abord féroce et conquérant, bientôt riche, civilisé et adonné aux sciences.

L'opinion de Xénophon, que nous avons rapportée plus haut, a un caractère assez plausible. Cette race barbare qu'il place à la source du Tigre, de l'Euphrate, de l'Araxe et du Cyrus, peut, non-seulement sans choquer la vraisemblance, mais avec beaucoup de probabilité, être considérée comme la souche de la nation civilisée établie sur les bords de l'Euphrate. Les premiers habitants des belles plaines de la Babylonie ont dû naturellement descendre des hauteurs, en suivant le cours du fleuve. Les populations ont toutes suivi cette marche. La richesse du pays, la beauté du sol, a dû les engager à y fixer leurs demeures. Quelques-uns d'entre eux, plus persévérants dans leurs habitudes barbares, plus amoureux de leur sauvage indépendance, auront porté leurs pas jusqu'en Arabie. Cette croyance, qui ne choque aucune tradition et s'accorde avec Xénophon, est aussi d'accord avec les similitudes de race justifiées par les considérations que nous venons de présenter sur l'identité des familles chaldéennes et arabes.

Nous avons donné plus haut l'opinion de Stra-

bon,[1] qui fait des Arméniens, des Arabes et des Syriens, un même peuple; nous ajouterons à l'autorité du géographe grec cette observation extraite d'un mémoire d'Anquetil.[2]

Le peuple Marde occupait, très anciennement, différents points de la Perse, et l'on retrouve dans l'histoire différents témoignages de ses invasions ou migrations successives. Alexandre le combattit après la prise de Persépolis et lui accorda la paix. Avant le héros macédonien, le pays des Mardes n'avait pas souffert d'invasions, et ils exigeaient tribut des rois d'Asie. Partout ils habitaient les montagnes, et ils étaient disséminés sur les différents points du vaste empire d'Iran. Leur bravoure, dit Arrien, était due à leur pauvreté. Ils étaient adonnés au brigandage : toujours en course, en chasse, en expéditions militaires. Placés entre l'Iran et le Touran (la Scythie), allant du Mazanderan à l'Oxus, leur nom de Marde, homme en persan, répond très bien au mot Pahlvan. Rien ne convient mieux que les détails

[1] STRABON, liv. 1er, p. 41.

[2] ANQUETIL, *Académie des Inscript.*, t. 45, p. 137—1509.

de leurs mœurs aux Pahlvans, ou *héros, braves*, qui occupaient le Djebal et le Sistan sous les rois de Perse.

Le pehlvi était la langue de ces anciens Perses ou Scythes, car leurs usages sont scythes si leur séjour est compris dans l'Iran. Leur caractère moral est celui des sauvages de l'Amérique, des Arabes du désert, des Grecs dans les premiers âges, des anciens habitants de l'Europe.

Mardes, Chaldéens de Xénophon, Arabes du désert, sont unis par les mœurs et la manière de vivre. Après ce rapprochement, il pourra paraître assez vraisemblable d'assimiler, comme tribus d'une même famille, ces Chaldéens des sources de l'Euphrate, ces Mardes de mœurs arabes, qui occupaient divers points du territoire de l'Iran, ces braves que l'on nommait Pahlvans et dont la langue était le pehlvi. Chose remarquable, le pehlvi est regardé comme l'analogue, sinon comme la source du chaldéen; ainsi, les Chaldéens de la plaine auraient avec les Chaldéens des sources de l'Euphrate, le nom et le langage communs. Ils ne feraient qu'un peuple avec les Arabes, et l'on retrouve chez les Arabes les mœurs des Chaldéens primitifs; donc, les Chaldéens de

la plaine, Arabes eux-mêmes suivant tous les historiens, doivent être, d'après toutes les probabilités, le même peuple que les Chaldéens des montagnes; et cette probabilité est presque l'équivalent d'une certitude, si l'on se rappelle que la montagne verse ses populations sur la plaine, et que la Babylonie est aux pieds de la chaîne caucasique, où les Chaldéens primitifs faisaient leur séjour.

Nous pouvons tirer des ouvrages de Moïse une induction qui n'est pas sans valeur dans la question de l'origine des Chaldéens. Les enfants de Noé se sont répandus dans différentes directions, mais tous ont eu leur point de départ dans les montagnes d'Arménie, où l'arche s'arrêta. Or, Moïse peut bien être soupçonné d'avoir voulu tout ramener à la tige des Hébreux, mais non d'avoir déplacé cette tige. Son seul intérêt, pour en faire la race choisie entre toutes les autres, était de la ramener au berceau même de toutes les populations, suivant les Asiatiques occidentaux. Les Chaldéens, d'après l'Écriture même, sont la souche des Hébreux; donc, de l'avis de Moïse, les Chaldéens descendaient des montagnes d'Arménie. On ne peut pas soupçonner,

sans doute, Moïse et Xénophon de s'être concertés, et cependant Moïse, Xénophon et le bon sens, s'accordent parfaitement dans la question.

Enfin, si l'on porte le scrupule jusqu'à élever un doute, fondé sur la croyance populaire, qui fait descendre les Arabes du fils d'Abraham Ismaël, nous ne manquerons pas d'autorités pour écarter cette opinion.

On distingue deux sortes d'Arabes. L'Écriture [1] les tire de la même souche que les Hébreux, par Héber, père de Jectan, qu'elle donne comme l'auteur de la famille arabe. Mais elle en désigne une autre branche dans Ismaël [2] et ses enfants.

Parmi les nombreuses familles que désigne l'Écriture, certaines ont dû prendre l'ascendant sur les autres; aussi voit-on que les Arabes, même avant Ismaël, avaient des rois; l'histoire orientale nous l'apprend. Le Coran parle des prophètes Hood et Thamud, et suppose déjà des rois; quelques-uns mêmes prennent ces prophètes

[1] Genèse, 10—25.

[2] Genèse, 25—13—14—15.

pour Héber et Saleh, ce qui mettrait les Arabes plus loin que Héber, malgré l'Écriture, qui le donne comme leur auteur.

Diodore nous dit aussi[1] qu'avant Ninus, les Arabes avaient régné à Babylone, et qu'il y eut une alliance entre Ninus et Arieus, roi des Arabes. Il résulterait, de plus, de ce passage de Diodore, que les Chaldéens et les Arabes ont été unis dans la même monarchie, et se séparèrent long temps avant Ninus, puisque celui-ci a recours à un de leurs rois. L'observation que nous avons faite, et qui consistait à faire séjourner dans les plaines de la Babylonie une certaine portion de cette race chaldéenne, originaire des montagnes, se trouve par là appuyée d'un témoignage historique.

Ainsi, toutes les recherches faites sur les peuples dits mal à propos sémitiques, nous conduisent à une souche chaldéenne ou arabe, ce qui est la même chose. L'opinion de Xénophon rattache cette souche aux sources de l'Euphrate : l'Écriture la confirme. Nous verrons plus tard

[1] Livre 2, au commencement.

que l'Arménie comme la Médie faisaient partie du grand empire que les Orientaux ont toujours désigné sous le nom d'Iran. En conséquence, nous pouvons établir que la race arabe se rattache à l'Iran par l'Arménie.

Nous verrons plus tard si cette souche peut être liée à celle qui s'est propagée dans l'Inde. Mais avant d'entrer dans les détails de cette filiation, nous avons à examiner la question des Tartares, pour arriver ensuite à réunir, s'il se peut, les trois races, indoue, tartare et arabe, dans une seule.

LIVRE III.

SCYTHES.

Nous sommes désormais en droit d'établir cette hypothèse : Tous les peuples sont sortis de l'Asie centrale et du Caucase. — Des Tartares. — Que faut-il entendre par ce nom? — Il s'applique à des races différentes. — Leur territoire est celui des anciens Scythes. — Le nom de Tartare était celui d'une tribu — Les Tartares-Scythes sont les Buchariens, Kirguises et Usbeks. — Mélanges des Mongols et des anciens Scythes. — Les Scythes et les Saces sont la même famille. — Saces, Scythes, Perses sont le même peuple. — Les Anciens donnaient le nom de Scythes et de Celtes à tous les peuples du nord. — Des migrations. — Il y en a trois principales. — La première celtique, la seconde germanique, la troisième esclavonne. — Des Celtes et des Ibères. — Même peuple. — Les Celtes sont Scythes. — Les Germains sont Asiatiques. — Forment deux familles, Teutons et Scandinaves. — Les Goths et les Gètes sont Scythes. — Double séjour des Goths ou Scandinaves en Asie. — Les Cimbres sont Germains. — Des Esclavons. — Ils sont Asiatiques. — Les mêmes que les Sarmates. — Les mêmes que les Scythes. — Des Finnois ou Finlandais. — Mélanges de Tartares et de Scythes caucasiens. — Des Lapons. — Leur origine est finnoise. — Des Hongrois. — Les Hongrois sont de famille scythe. — La marche de ces populations est moins facile à suivre que celle de la famille arabe, mais on les retrouve toutes au berceau commun.

Dans le livre précédent, nous avons remonté, en commençant par les Égyptiens, la chaîne des peuples de l'Asie occidentale. Nous étions conduits à aborder l'histoire d'Égypte, comme le der-

nier terme complet vers lequel remonte l'histoire classique; nous avons trouvé que tous les peuples de cette partie de l'Asie étaient liés les uns aux autres par les rapports historiques, chronologiques et par le langage: confondus sous le nom générique d'Arabes, ils se rattachent au Caucase. Nous les avons vus s'étendre de proche en proche, et leurs différentes stations reconnues et déterminées jusqu'à leur assigner, pour origine, un point particulier de cette chaîne de montagnes, qui a donné son nom à toute une race d'hommes. Cette première vérification, d'une hypothèse générale et fondée sur un nom de race, est insuffisante pour déterminer l'ordre constant des migrations, mais elle nous autorise à continuer nos recherches dans le même sens. Nous pouvons croire, jusqu'à preuve contraire, que les autres familles connues sous un même nom de race ont eu, comme celles que nous venons d'étudier, un même point de départ. Cette hypothèse a acquis un assez haut degré de probabilité pour que nous ne nous fondions plus désormais sur un aperçu général, et déduit des seules considérations physiologiques. Les races pouvaient ne nous apparaître que comme revêtues de noms

arbitraires; nous parlons de ceux de Caucasiens, d'Altaïque, ou d'Éthiopiens. Pour la famille arabe, fraction de la race blanche, nous avons vérifié historiquement ses titres au nom de Caucasienne. Un grand nombre d'historiens s'accordent à faire venir les populations du nord d'un point de l'Asie centrale. Cette opinion, fortifiée d'une première vérification, nous autorise à continuer dans ce sens les investigations que nous avons entreprises; elle nous donne le droit de choisir entre les méthodes qui s'offrent à nous et de n'avoir pas recours à celle que nous avons suivie jusqu'ici. Celle-ci nous était imposée. Nous n'étions pas autorisés à accepter, au début, comme une hypothèse suffisante l'opinion accréditée. Nous y avons été amenés par une suite d'observations qui nous a conduits pas à pas vers le but qui va nous servir dorénavant de point de départ. Nous avons remonté successivement du peuple connu au peuple, inconnu jusqu'alors pour nous, qui lui avait donné naissance, marche compliquée et dont il nous est utile de pouvoir nous affranchir dans l'intérêt de la clarté et de la rapidité de notre récit. Les peuples du nord qui vont nous occuper deviennent si nombreux que nous aurions à

craindre une confusion inévitable dans l'étude des éléments de coordination. Si elle est possible, ce n'est qu'en simplifiant beaucoup nos moyens, que nous pouvons espérer de toucher le but que nous nous proposons.

Ainsi, fondés sur les faits dont nous sommes en possession, nous resterons sur le terrain où nous sommes arrivés et de là nous chercherons à suivre les divers fractionnements dont les vestiges sont épars dans l'histoire.

Nous aurons l'avantage d'avoir procédé *à posteriori* pour arriver à notre hypothèse asiatique et de procéder *à priori* pour le reste de notre travail. Nous ignorions d'abord, et nous avons dû chercher à réunir des éléments qui nous conduisissent à un terrain solide, arrivés là nous pouvons jeter un coup-d'œil d'ensemble sur les rameaux de l'arbre au pied duquel nous avons été conduits. C'est le Caucase et la Perse. La question que nous avons à examiner dans ce livre se résume ainsi :

Les peuples de l'Occident et du Nord, que la tradition recueillie par tous les historiens fait venir de l'Asie, sont-ils dans leur origine un peuple et se rattachent-ils à la Perse et au Caucase

comme nous venons de le voir pour les Arabes? Dans quel rapport sont-ils les uns avec les autres? Dans quel ordre leurs migrations ont-elles eu lieu? Enfin ces migrations établissent-elles entre eux des différences qui les distinguent radicalement, ou ne font-elles que séparer dans l'ordre des temps ce que nous voyons séparé sur la terre, sans détruire la communauté de famille et d'origine? Telles sont les questions que ce livre doit essayer de résoudre.

L'histoire est le dernier genre d'écrire que l'on se soit avisé de cultiver, dit Diodore [1]; aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait facilement perdu de vue des souvenirs que rien ne rappelait à la mémoire, et que le temps altérait et effaçait sans cesse. De là les prétentions de tous les peuples à une antiquité que l'orgueil national voulait faire remonter plus haut que celle de tous les autres. Les Grecs ont toujours disputé de leur antiquité avec les Barbares. [2] Les uns et les autres soutiennent qu'ils sont originaires des pays qu'ils habitent; qu'ils ont enseigné les arts

[1] Livre 1er, sect. 1re, édit. Rhodom, p. 9.

[2] *Ibid* p. 9.

et les sciences aux autres hommes, et fait les premiers des actions dignes d'être écrites.

Diodore ne veut pas prendre parti dans cette dispute; et sans admettre, avec Éphore de Cumes, disciple d'Isocrate, que les Barbares fussent plus anciens que les Grecs, il commence son histoire universelle par les Égyptiens qu'il range dans cette première classe. Il est assez bizarre de voir les anciens Grecs, formés à l'école des Égyptiens, donner à leurs maîtres cette dénomination, qui ajoutait, quoiqu'on en dise, quelque chose de peu flatteur à l'idée d'étranger. Peut-être l'épithète aurait-elle été moins mal placée si elle avait été appliquée uniquement aux peuples dont nous allons parler maintenant. Grâce au temps et aux progrès de l'élément civilisateur, ils ont surpassé leurs modèles sans chercher à les rabaisser par d'injurieuses dénominations.

Sur le versant oriental des grands plateaux asiatiques, séparées au midi de la famille arabe par les vastes contrées de l'Indoustan, bornées au nord par les monts abaissés du Caucase et les fleuves qui se jettent dans le Pont-Euxin, les hordes Tartares, dans leurs steppes sans limites, promènent leurs tentes nomades, comme aux

premiers jours du monde. Elles confinent à la Perse, large et fertile terre, assise entre l'orient et l'occident de l'Asie, et qui déploie au pied des plus hautes montagnes du globe ses riches et délicieuses plaines, comme pour inviter les premiers hommes à y descendre et à s'aventurer au sein de la terre inconnue.

D'Ogouz Kan, l'un de leurs premiers rois, jusqu'à Gengis Kan, né au douzième siècle de notre ère, les Tartares comptent environ quatre mille ans. C'est de ce point que commence leur histoire traditionnelle. Les orientaux regardent Ogouz Kan [1] comme le dixième descendant de Japhet, ce qui placerait le déluge toujours assez près de trois mille ans avant notre ère.

Les Tartares n'avaient point de lettres et l'usage de l'écriture leur était totalement inconnu. Un auteur arabe dit avoir vu des caractères qui étaient en usage dans une partie de la Tartarie méridionale. D'après sa description il est impossible de ne pas soupçonner que c'étaient ceux du Thibet qui sont évidemment indiens. Cette observation a trouvé des contradicteurs. Rien, au

[1] De Guignes, *Hist. des Huns,* t. 1, partie 2, p. 9—10.

surplus, dit Will. Jones[1], n'établit une communauté d'origine entre les Tartares et les Indous, non plus qu'avec les Arabes. S'il se trouve quelque ressemblance avec ces derniers, il faut l'attribuer à l'analogie de leurs déserts et à la nécessité d'une vie errante.

Cette assertion fait naître plus d'une observation. La première c'est que ce mot tartare, en lui-même si vague, a été appliqué à tant de peuples, qu'il est bon de s'entendre sur le sens précis qu'on doit y attacher. Nous avons déjà montré plus haut comment Will. Jones, en séparant les Arabes des Indous, se trouvait en opposition avec les analogies de races. Plus tard nous montrerons que son assertion, beaucoup trop générale, n'est pas moins combattue par les analogies de croyances et de langages. Ce que nous avons dit des Arabes, nous le dirons maintenant des Tartares; il y a plus d'une famille sous ce nom et en conséquence on ne peut pas dire d'une manière absolue, que la famille tartare

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Tartares*, t. 2, p. 47, *Mémoires de Calcutta*.

diffère des Indous et des Arabes, et c'est ce qu'affirme Will. Jones. [1]

La question qui se présente à résoudre est donc celle-ci : Que doit-on entendre par le mot *tartares* ?

Nous voyons figurer sous ce nom des peuples dont les différences vivement tranchées se prêtent difficilement à ce qu'on leur assigne une commune origine. Ces différences ne se rapportent pas seulement à la race, qui les distingue d'une manière absolue, mais aux usages, qui, tout en constituant une séparation moins évidente, les éloignent cependant aussi sur quelques points assez importants. Nous n'en citons pour exemple que le Chinois de race mongole, et le nomade Kirguise dont la vie est si différente.

Les peuples qui figurent sous le nom de Tartares, sont les Afghans, les Mongols, les Mantchous et autres compris vulgairement sous ce nom chez les modernes, sous celui de Scythes chez les anciens. On pourra bientôt reconnaître

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Tartares*, t. 2, p. 42, *Calcutta*.

qu'il y a d'importantes distinctions à faire[1] et c'est l'objet dont nous allons nous occuper.

La dénomination de Tartarie indépendante a été fausse de tout temps, dit Malte-Brun,[2] puisque les pays désignés sous ce nom sont habités par des Kalmouks et des Mongols et non pas par des Tartares. Première distinction que nous voyons apparaître. Il est d'autant moins facile de la contester, que par Mongols on entend cette race jaune qui a donné son nom à une des grandes divisions de l'espèce humaine ; par conséquent elle ne peut être confondue avec les autres Tartares qui n'appartiennent pas à la même race. Les Mantchous ou les Tartares qui habitent la partie la plus orientale de l'Asie, peuvent être considérés comme les plus rapprochés de l'état de civilisation. Les Kalmouks et plusieurs autres peuplades voisines n'étant qu'nne branche de Mongols, se rattachent à cette nation par la forme des traits. La couleur de leur peau a fourni le nom de l'un des types placés par les physiologistes sur la même ligne que les types éthiopien et caucasien.

1 Mentelle et Maltebrun, *Introd. à l'Asie,* t. 12, p. 61.

2 Mentelle et Maltebrun, t. 12, p. 23, 153, 160.

Ainsi en faisant disparaître ce nom que nous reconnaissons comme trop indéterminé ou faux, il serait naturel de distinguer le territoire de ces nations en Mongolie propre, Mongolie occidentale pour les Kalmouks, et Manchourie.

La Tartarie indépendante, ou le pays que l'on appellerait exclusivement de ce nom après en avoir distrait ceux que nous venons de désigner, confine à la mer Caspienne à l'ouest, au nord aux possessions russes, à l'est au lac Palcati et aux possessions chinoises, au midi à l'Inde, par les monts Hinou-Kohs.[1] Elle peut être considérée comme le penchant occidental du grand plateau de l'Asie centrale.

Cette vaste étendue de territoire est occupée aujourd'hui par deux nations principales, les Kirguises et les Buchariens. La nation kirguise fournit le plus grand nombre de ses habitants. Avec les traits tartares elle n'a pas les yeux obliques qui distinguent les Mongols et les Chinois, sa langue est entendue facilement par les autres tartares.[1]

[1] MENTELLE et MALTEBRUN, t. 12, p. 200, 201.

[2] *Ibid.*, 212.

La nation bucharienne est tartare, avec quelques altérations.[1] Les tartares usbeks se sont établis sur son territoire, mais la population originaire est Scythe ou même Perse, ce qui du reste était la même chose, suivant Ammien Marcellin[2] et d'autres. C'est le pays où les plus anciennes histoires placent le berceau de la monarchie Perse; c'était le terrain des guerres entre les Perses et les Scythes, d'en-deçà et d'au-delà de l'Imaüs.

Les Usbeks actuels ressemblent aux autres tartares, mais la conquête a mis sous leur domination une race d'habitants plus anciens du pays et qui leur est supérieure. Ces naturels que les conquérants appellent Tadjiks, sont plus beaux et se rapprochent des habitants de la petite Bucharie. On peut présumer que leur idiôme appartient à l'ancien persan, mais qu'il ne s'est pas conservé pur. Il est mêlé de termes turcs, mongoliens et même indous; mélange qui paraît se retrouver dans leurs traits. Cette affinité particulière du langage bucharien avec le persan et

[1] Mentelle et Maltebrun, tom. 12, p. 228.
[2] Amm. Marcellin, liv. 31, ch. 2.

par conséquent avec toutes les langues gothiques, semble être confirmée par plusieurs termes géographiques.[1]

Les Turcs et les Huns peuvent être considérés comme une même race tartare originaire des montagnes voisines de l'Altaï. Ils vinrent s'établir dans les pays que nous nommons aujourd'hui Tartarie indépendante et que jadis occupait un peuple scythique, les Massagètes. L'opinion la plus générale se borne à placer l'origine des Turcs au nord-est de la mer Caspienne, mais ils venaient de pays plus éloignés, et ils furent désignés sous le nom de Huns et de Turcs : les Huns[2] auxquels les Persans donnent le nom de Turcs, dit Théophylacte, (byzantine).

Il suffit d'un simple coup-d'œil jeté sur la carte[3] pour voir que sur le territoire actuellement occupé par les diverses tribus tartares, s'étendait autrefois la grande nation scythe. Pourtant quand on dit que les Scythes des anciens sont les Tar-

[1] Mentelle et Maltebrun, tom. 12, p. 227.

[2] De Guignes, *Acad. des Inscript.*, t. 28, p. 90, et *Hist. des Huns.*

[3] Voir la Carte du Mémoire de Bayer, *Acad. de St. Pétersb.*, t. 1.

tares d'aujourd'hui, on n'emploie pas une désignation exacte, ou du moins on lui donne une extension beaucoup trop grande. Nous venons de voir qu'au-dessous de cette population tartare, il existait une autre race plus ancienne, et nous en devons conclure que cette population première appartient plus directement à l'ancienne nation scythe, tandis que la nation conquérante, scythe peut-être d'origine, était plus reculée vers l'orient, où elle s'était altérée par le mélange avec les Mongols; ou bien encore les Mongols conquérants se sont successivement fondus dans la race asservie, et ne conservent plus que quelques-uns de leurs traits primitifs. Mais ce dernier cas est moins probable, à cause de l'altération profonde qu'auraient dû subir ces Mongols dans leur type de race, par la différence caractéristique des yeux dont l'obliquité ne se retrouve pas dans les Tartares occidentaux dont nous parlons.

Ce qu'il est exact de dire, c'est donc que les Tartares occidentaux occupent un territoire que les Scythes occupaient autrefois. Nous ajouterons que les Scythes et les Perses appartenaient à la même souche, car plusieurs des nations scythiques s'étaient établies en Perse, et les rapports

qui existaient entre les deux peuples, ne se bornaient pas à la communauté du territoire.

C'est dans le sens des explications que nous venons de donner qu'il faut entendre ce que dit Fréret;[1] les Perses appelaient *Saques* les peuples que les Grecs appelaient *Scythes*, et que nous appelons *Tartares*. Il était d'ailleurs aisé de les confondre : les détails que les anciens nous ont laissés sur les mœurs des Scythes peuvent s'appliquer aux Tartares de nos jours; c'était la même manière de combattre, la même manière de vivre.[2]

Le nom de Tartares, qui désigne aujourd'hui, sous le mérite des observations que nous venons de faire, toute la nation scythique, était autrefois celui d'une tribu particulière.[3] Cette tribu formait l'avant-garde des expéditions des Mongols vers l'occident. C'est par cette raison que les étrangers, empressés de signaler ces conquérants redoutés, donnèrent à toutes leurs hordes le nom de la première qu'ils connurent.

C'est ainsi que les anciens Perses donnèrent le

[1] *Acad. des Inscript.*, t. 7, p. 436.

[2] Justin., liv. 2, ch. 2.

[3] *Acad. des Inscript.*, t. 18, p. 61.

nom de Saques[1] (ou Saces) à tous les peuples de la nation scythique, et cela, comme Pline nous l'apprend, parce que la tribu des Saques, établie sur leurs frontières, était la seule qui leur fût connue.[2]

La confusion que font les anciens historiens au sujet des Tartares, tombe ainsi devant le fait, supérieur à toute contestation, de la distinction absolue des races; devant les documents qui rattachent les Tartares indépendants ou Kirguises, et les Buchariens ou Tartares usbeks à la vieille nation scythique. On peut objecter sans doute que les Tartares occidentaux ont, dans leur manière de vivre et dans quelques-uns de leurs traits, des ressemblances frappantes avec les Mongols; mais nous savons que les invasions des Mongols sous Ogouz-Kan, peut-être le Madyes, roi des Scythes, d'Hérodote[3], se sont étendues jusqu'au-delà de la Perse et dans l'Inde même. Les fréquents rapprochements entre deux peuples limitrophes ont dû amener des fusions

[1] Hérodote, liv. 7, p. 540, éd. Wesseling.
[2] Pline, liv. 6, ch. 17.
[3] *Hist. univers.*, t. 29, *Hist. des Tartares.*

de races, qui sont loin cependant d'être absolues, puisque la couleur de la peau et la position des yeux diffèrent essentiellement. Quant à la manière de vivre, les conditions locales étant les mêmes, il n'est point étonnant qu'elle soit semblable.

Nous pouvons donc, en vertu des rapports et des différences que nous avons signalés, nous former une opinion plus nette de ce qu'il faut entendre par Scythes, Tartares et Mongols; faire disparaître la confusion qui les identifie d'une manière trop absolue, et retrouver dans l'unité des coutumes une conséquence des influences locales, de la conquête et du temps. Les Tartares actuels sont le résultat du mélange des Mongols et des anciens Scythes. Par rapport aux deux races blanche et jaune, ou mongole et caucasienne, qu'ils séparent, ils sont dans les mêmes conditions établies plus haut à l'égard de cette même race blanche et de la race nègre de l'Afrique orientale sur le territoire de l'Égypte. C'est le terrain neutre où la fusion entre les races limitrophes s'opère, et où le mélange reste toujours apparent.

Or, ce terrain confine, par le midi, avec l'Inde,

et par le sud-ouest, avec la Perse. Nous insistons d'autant plus sur cette circonstance, que nous voyons le pays des Saces confiner, par le midi, au mont Imaüs. Ces Saces sont les Scythes des Perses, et nous venons de reconnaître que les Tartares sont les Scythes modifiés par les Mongols ; donc les Tartares et les Saces ont occupé le même territoire, et se trouvent, sauf la différence des temps, dans des circonstances de position identiques.[1]

Ce retour sur l'identité des Saces et des Scythes cessera de paraître superflu, si l'on veut se rappeler que des documents nombreux et accrédités mêlent assez souvent les Saces et les Perses sur le même territoire, et leur donnent des ressemblances qui tendent à confirmer ce que nous avons déjà indiqué, d'après Ammien Marcellin, qu'ils sont le même peuple originairement.

Anquetil Duperron[2] établit ces ressemblances, et s'appuie de l'opinion d'Hérodote, qui fournit les éléments des rapprochements à faire entre les

[1] De Guignes, *Hist. des Huns*, t. 1, partie 2, p. xciij.
[2] *Acad. des Insc.*, t, 37, p. 709.

dieux des Scythes[1] et ceux que le même historien donne ailleurs aux Perses.[2] Indépendamment de ces rapports, et pour les confirmer, le même Anquetil fait ressortir les concordances qui existent entre la langue scythe et la langue perse.[3]

Ainsi, la communauté d'origine entre les Perses de la première monarchie et les Scythes, paraît résulter de ces rapports de langue, de territoire, de religion, et n'est pas détruite par la différence de traits qu'explique le voisinage des Mongols. Tout au moins devra-t-on admettre que les populations scythiques se rattachent à la Perse.

Les Mongols, dont la race est différente, ne peuvent pas y être rattachés comme population primitive. Nous avons vu comment ils s'y lient par leur mélange avec les Scythes. Cette séparation, bien marquée sous le rapport de la race, ne met point obstacle aux rapports d'une autre nature, dont la trace se retrouve parmi les Mongols. Leur civilisation, ou plutôt le peu de lumières qu'ils possèdent, les rattache à la Perse,

[1] Hérod., liv. 3, p. 307.
[2] *Id.*, liv. 1, p. 66.
[3] *Acad. des Insc.*, t. 31, p. 429—431.

et par celle-ci aux peuples de l'Asie occidentale ou sémitiques.

Bayer [1] trouve une grande analogie entre les caractères mongols et les caractères syriaques.

Les caractères qu'emploient les Tartares orientaux, dit Fréret, [2] ressemblent assez à ceux de l'écriture des Guèbres ou à celle des Syro-Chaldéens et à l'arabe ancien, le *koufique*. Cependant je serais plus porté à croire qu'ils ont été tirés de l'alphabet des peuples du Boutan ou du Thibet, dont l'écriture courante ou coulée ressemble beaucoup à celle des Tartares.

Opinion remarquable, qui fortifie cette unité de civilisation que nous considérons comme une des vérités historiques les plus fécondes, et que nous n'avons pas dû négliger de rappeler ici. Elle acquiert un degré assez haut de probabilité, de cet ensemble de peuples liés entre eux par les moyens qu'ils emploient comme expression de la pensée, et de l'autorité du savant qui en fait la remarque.

Un savant plus moderne, et dont le nom n'est

[1] *Acta eruditorum*, 1732, p. 319.

[2] *Acad. des Insc.*, p. 616, 617.

pas sans poids dans ces matières, Langlès, confirme cette opinion :

Je montrerai évidemment, dit-il, que les lettres du stranghélo, (ancien syriaque), du mongol, du koufique et du mantchou, ont une étonnante ressemblance et doivent avoir une origine commune. [1]

Les pays occupés par les Scythes s'étendaient plus loin vers le nord-ouest que la Tartarie actuelle. La carte de Bayer et son mémoire *de situ Scythiæ*, les placent jusqu'à l'ouest de la mer Noire, et on ne peut nier que de nombreux rapports n'existent entre les peuples de ces pays et les Scythes. [2]

Les anciens, faute de connaître avec exactitude les peuples avec lesquels ils n'étaient pas en contact habituel, et dont le territoire n'avait pas été soumis aux recherches d'une géographie d'ailleurs incertaine, appelaient d'un nom général, qui était celui de la nation qu'ils avaient le mieux connue, les différentes nations répandues sur un vaste territoire. C'est ainsi qu'ils donnaient le nom

[1] *Dict. tart.-Mantc.*, introd., p. xxj.
[2] *Acad. de Pétersb.*, t. 1.

de Scythes à tous les peuples qui entouraient la mer Caspienne et le Pont-Euxin, sans assigner les limites jusques auxquelles ces peuples pouvaient s'étendre. Par le même motif, ils donnèrent le nom de Celtes aux peuples qui s'étendaient depuis les sources du Danube jusqu'à l'occident de la mer Noire. Or, nous savons aujourd'hui et depuis long temps que ces peuples ne doivent pas être confondus, et quoique tous se rattachent à une source commune, leur séparation ancienne a établi entre eux des différences assez grandes, pour que leur origine doive être constatée par des recherches, non pas isolées absolument, mais qui, spéciales d'abord, se rapprochent successivement et invariablement à mesure que l'on remonte vers les temps primitifs.

Avant d'entrer dans les recherches qui auront pour objet les peuples qui se lient à cet ensemble scythe, nous sommes arrêtés par cette nation, d'une antiquité si reculée que nous nous voyons ramenés aux premiers âges pour en retrouver les vestiges. Nous voulons parler des Celtes, dont le nom est si célèbre et la véritable famille si peu établie. On conçoit que de cette question : les Celtes sont-ils ou ne sont-ils pas Scythes? dépend

l'ordre dans lequel nous pouvons rapprocher les autres branches de la même famille. Si cette question restait indécise, nous serions souvent embarrassés pour savoir si c'est aux Scythes ou aux Celtes qu'il faut recourir pour trouver la source de ces migrations de peuples, différents de noms, mais unis par tous les caractères qui constituent la communauté d'origine.

Une tradition unanime sauf quelques exceptions dont nous allons examiner la valeur, fait remonter tous les peuples du nord et de l'occident à l'Asie centrale, dont ils se seraient successivement éloignés par le versant septentrional. Cette communauté de route, et les autres rapprochements qu'il n'est pas impossible d'établir, à travers les difficultés qu'offrent le temps et la rareté des monuments, sont une forte présomption d'identité primitive. La différence des noms qui les désignent est loin d'être un obstacle insurmontable. Tous ces noms sont des épithètes dont l'orgueil de chaque peuplade cherchait à s'ennoblir; elles n'établissaient pas des différences radicales, mais des titres d'honneur dont la valeur nous est connue, et qui reviennent aux noms de braves, de hardis, de forts. Il y a donc lieu, en dehors de ces

noms, à rechercher une famille primitive, à laquelle toutes ces branches peuvent appartenir et appartiennent en effet, suivant nous.

Les nations qui habitent l'Europe, sans cesser d'êtres unes dans l'origine, peuvent se rapporter à un certain nombre de grandes familles qui toutes ont leur nom et leurs prétentions : ce sont les Celtes, les Germains (tant Teutons que Scandinaves), les Esclavons ou Slaves. Ce sont là les principales. Il y a bien lieu d'établir une division plus considérable, mais les Pélasges, les Cimbres, les Turcs, les Lettons, les Finnois, les Hongrois, les Albanais, fort intéressants à étudier, sans doute, n'appartiennent pas aussi immédiatement au tableau des grands peuples primitifs. Les uns, comme les Turcs, ont acquis depuis une importance qu'ils n'avaient pas dans les époques qui nous occupent; les autres ont perdu la leur ou se rattachent d'une manière directe et connue aux trois sources principales que nous venons de nommer. C'est donc à celles-ci que nous devons nous borner, car ce sont les seules qui importent directement à notre objet. Les Pélasges ne figureront pas dans ce chapitre; nous nous réservons d'en parler dans la section particulière que nous

consacrons aux Grecs. Nous revenons aux trois branches principales que nous venons d'indiquer.

Avant tout cependant, nous devons appeler l'attention sur ce que nous entendons par migrations.

Assurément, il ne peut pas entrer dans notre pensée d'offrir comme des divisions nettes, tranchées vivement, compactes comme les peuples, entre lesquelles nous voyons l'Europe répartie, ces migrations aventureuses où le caprice d'une tribu suffisait pour détruire l'ensemble. Dans une masse émigrante, il est évident que le gros de la nation a pu et dû se fixer sur un point, tandis que quelques-uns, arrêtés par une cause inconnue, se seront soumis aux envahisseurs qui les poussaient en avant; d'autres à l'avant-garde, curieux de découvertes, auront cherché devant eux, soit un ciel plus favorable, soit une terre plus féconde, soit enfin une liberté plus grande. Nous retrouvons aujourd'hui des débris de populations mêlées, qui prouvent non seulement ces marches hasardées, mais des retours de peuples vers les pays d'où ils avaient été repoussés autrefois; des Celtes sont revenus en Germanie, des Germains ont envahi les Celtes : les peuples se sont fondus

après s'être exterminés, ils sont redevenus frères après avoir été ennemis.

Ainsi, quand nous dirons la migration celtique, germanique ou esclavonne, quand nous les présenterons comme une série, on ne saisirait pas notre pensée si l'on croyait que nous élevons comme une grande muraille qui les sépare. Nous admettons et nous savons que les migrations se sont entrelacées, comme les eaux de la mer et celles des fleuves à leur embouchure; mais quoique la mer et les fleuves s'unissent, ils n'en gardent pas moins leur nom; et leurs eaux, quoique renfermées dans les mêmes bords, conservent encore long temps leur couleur et leur goût. C'est ainsi que dans les grandes migrations, des peuples de noms différents annoncent des sources étrangères. Leurs bras s'entrelacent, jusqu'à ce que le temps les joigne en un seul corps. Chaque migration ne peut donc être bien saisie que dans son corps principal. Cependant, de même que dans une armée, les corps forment soit une avant-garde, soit une réserve; ainsi, dans ces migrations se détachaient des corps qui, sous le nom particulier de leur chef ou de leur tribu, devançaient

la masse, sans cesser pour cela d'en être une dépendance plus ou moins rapprochée.

Jetons un coup d'œil sur la carte de l'Europe, nous saisissons par aperçu un fait général identique à l'idée, la plus générale aussi, qui résulte de l'histoire : les Celtes devancent les Germains, comme ceux-ci devancent les Esclavons. Mais, mêlés à cette première migration celtique, nous voyons figurer les Ibères, les Ligures, les Sicules; les uns entrés dans l'Italie par les Alpes rhétiennes; les autres en Espagne par les Pyrénées, ou émigrant de la Gaule par le territoire qui forme aujourd'hui l'État de Gênes.

Dans la migration germanique, nous trouvons les Goths, les Scandinaves, les Cimbres, sans parler de cette multitude de petits peuples entre lesquels se répartit le territoire aujourd'hui appelé Allemagne, Prusse et les royaumes du nord.

Les Esclavons nous offrent des Thraces, des Illyriens, des Russes, des Sarmates, et d'autres dont il serait trop long de faire l'énumération.

Leur position géographique répond à ces faits généraux. Suivons une ligne qui contourne toute l'Europe occidentale, et dont le point de départ soit le Pont-Euxin; nous verrons à gauche du

Pont-Euxin les rivages de l'Asie mineure; en avant, les îles de l'Archipel; à droite, les côtes de l'Illyrie, l'extrémité de la Péninsule italienne et les îles qui en dépendent. Faisons le tour de cette Péninsule, pour revenir aux côtes de Gênes et de Provence : un nouveau circuit dessine les côtes d'Espagne, et nous ramène au littoral de l'ouest de la France; puis, laissant ici le continent pour suivre au nord de l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, nous avons développé une vaste ceinture presque entièrement européenne. Partout sur cette lisière nous trouvons les restes de la migration celtique.

Entrons dans les terres. Nous reconnaissons les peuples germaniques, en Espagne et en Italie, sous le nom de Goths et de Lombards; en France, sous ce même nom de Goths et de Francs. Les Saxons en Angleterre refoulent les premiers habitants Celtes, pour s'emparer de leurs terres; les Scandinaves, autre nation germanique, peuplent les contrées les plus septentrionales, et chassent devant eux une première population que sa dégénérescence a laissée sans nom, mais que l'analogie générale proclamerait celtique.

Reportons-nous enfin au centre et près du foyer

de ces migrations. Nous voyons les Esclavons touchant à l'Allemagne, où s'est assise la masse de la migration germanique. Arrêtés sur leur front par les populations germaniques, ils s'étendent, à gauche, dans la Thrace et l'Illyrie; à droite, en Russie et en Pologne. C'est là que nous les trouvons tous. Ainsi, nous voyons par aperçu général trois cercles concentriques : le cercle celtique, contournant toute l'Europe, dont il peuple la lisière; le cercle germanique, occupant le centre; le cercle esclavon, appuyé au Pont-Euxin, lieu de rendez-vous de toutes les migrations. A leur point de contact, ces grandes familles humaines se mêlent et se confondent. L'incertitude historique hésite à les classer. Certains caractères les rapprochent, d'autres les éloignent; le temps et les influences locales les ont modifiées, au point de rendre incertaines les probabilités les plus grandes. C'est ainsi qu'on ne prononce qu'avec crainte sur l'identité des Ibères et des Celtes, qu'on ne prononce pas sur les Cantabres; que la controverse s'établit sur la véritable dénomination à donner aux Pélasges de la Grèce et aux Aborigènes d'Italie.

Un fait domine toute cette question, en dehors

de tous les noms, c'est celui de la triple migration. S'il y en a eu une première, antérieure aux trois autres, rien n'en constate les stations et la marche; mais on en admet l'origine. Elle est orientale ou asiatique septentrionale. A-t-elle devancé de beaucoup celle qui se présente nettement comme la première ou la celtique? N'en a-t-elle été que l'avant-garde? La question n'est pas fort importante. Nous croyons qu'elle n'était qu'une véritable avant-garde; et nous nous fondons sur ce que la première colonie civilisatrice, celle d'Inachus en Grèce, remonte à deux mille ans avant notre ère, qu'elle trouva des Pélasges-Celtes dans la Grèce, et qu'il n'est pas probable que les populations du nord de l'Asie fussent assez nombreuses, long temps avant le temps de l'apparition de ces Pélasges-Celtes dans la Grèce, pour avoir fourni une migration antérieure. Une migration suppose deux faits : une population exubérante au point de départ, et surchargée de manière à pousser en avant des masses assez considérables pour envahir, se défendre, établir enfin une société nouvelle ; secondement, des moyens physiques pour entreprendre, comme des armes, des chariots. Pour en arriver là, il a fallu bien du

temps aux hommes; or, la première migration bien distincte, la celtique, est déjà si ancienne, qu'il est peu probable qu'une autre l'ait devancée avec tous les moyens dont nous venons de parler. On peut donc croire, si l'on rencontre quelques vestiges de populations antérieures aux Celtes, qu'elles se rapportent aux premières tribus qui les devançaient, et probablement appartenaient à la masse que nous désignons par leur nom. C'est sous le mérite de ces observations que nous divisons les diverses migrations en trois principales, auxquelles toutes les divergences viennent se rallier. Nous appelons *Celtique* l'ensemble des migrations antérieures à la migration *germanique*.

Nous appelons *Germanique*, ou deuxième migration, tout ce qui, établi en Europe, a trouvé à combattre une première migration et ne peut pas être classé dans la troisième, qui est *l'Esclavonne*.

On concevra qu'il n'est pas de notre sujet, et qu'il ne saurait entrer dans notre plan, de prendre une à une ces peuplades excentriques. Chacune d'elles demanderait un travail spécial pour être ramenée à sa souche incontestable. Afin d'en montrer pourtant la possibilité, nous l'entreprendrons pour les Ibères dans la première migra-

tion, pour les Cimbres dans la seconde. Ces deux rameaux sont assez remarquables pour n'être pas négligés. Nous ne parlerons des Cimbres qu'à leur rang; mais, comme nous devons commencer notre examen des peuples du nord par les Celtes, nous allons dès à présent nous occuper des Ibères, que l'on considère comme les premiers Celtes, ou que d'autres disent être un peuple différent qui les aurait devancés.

Le savant ouvrage de M. Michelet sur l'histoire de France nous sera d'un grand secours dans cette recherche. C'est beaucoup que d'avoir à joindre à l'autorité des faits, celle d'un écrivain aussi consciencieux et aussi profond.

« Une autre race, celle des Ibères, paraît de
« bonne heure dans le midi de la Gaule, à côté
« des Galls et même avant eux. Le type et la
« langue de ces Ibères se sont conservés dans les
« montagnes des Basques. Ils ne semblent pas
« avoir eu, comme les Gaulois, le goût des expédi-
« tions lointaines, des guerres aventureuses. Des
« tribus ibériennes émigrèrent, mais malgré elles,
« poussées par des peuples plus puissants.[1] »

[1] MICHELET, *Hist. de France*, t. 1, p. 5.

Il semblerait, en examinant les différences qui existent entre les Ibères et les Galls, ou Celtes, que l'on dût les considérer comme deux nations radicalement séparées. Dans l'Orient, nous ne voyons pas les Ibères au berceau même des races scythiques, mais sur le territoire que nous appelons maintenant Géorgie. Leur costume est simple, tandis que celui des Celtes se distinguait par la variété des couleurs. Cette observation, du reste, n'est pas constante. Strabon [1] distingue les Ibères de la plaine, semblables aux Arméniens et aux Mèdes, et ceux des montagnes, plus nombreux et plus belliqueux, dont le genre de vie est celui des Scythes et des Sarmates.

Les Ibères[2] étaient divisés en petites tribus montagnardes qui ne se liguent guère entre elles; les Galls, au contraire, s'associent volontiers en grandes hordes, se liant avec les étrangers. Cet usage est cependant beaucoup moins caractéristique; car les Galls d'Écosse sont encore aujourd'hui divisés en tribus montagnardes assez semblables à ce qu'on nous dit des Ibères.

[1] Strabon, liv. xi, p. 500.

[2] Michelet, p. 6.

Les Galls franchirent les Pyrénées, refoulant devant eux les Ibères, et s'établirent aux deux angles sud-ouest et nord-ouest de la Péninsule sous leur propre nom; au centre, se mêlant aux vaincus, ils prirent les noms de Celtibériens et de Lusitaniens. Ce qui se passait en Espagne avait aussi lieu en Italie; les Sicanes et les Ligors furent repoussés jusqu'en Calabre et en Sicile.

Les Celtes vainqueurs dans les deux Péninsules se mêlèrent avec les habitants des plaines centrales, tandis que les Ibères se maintenaient aux extrémités. La civilisation grecque ou romaine se superposa à ces éléments primitifs, mais nous en parlerons ailleurs.

Maintenant, sur quoi fondons-nous notre opinion pour n'admettre, comme fait général, qu'une migration celtique, lorsqu'il semblerait qu'il y a eu une migration antérieure aux Celtes proprement dits.

Le voici: tout ce qui est antérieur aux Celtes est tellement vague et inconnu, qu'il n'y a pas possibilité de présenter d'une manière satisfaisante l'histoire de ces premiers temps. La migration des Ibères n'a pu précéder de beaucoup celle des Celtes, et n'en peut être détachée distincte-

ment; il y a apparence, au contraire, qu'elle n'a été qu'une première société ou aggrégation que la masse celtique poussa sans cesse devant elle. Enfin, on peut, sur des documents assez vraisemblables, rapporter les Ibères aux Celtes.

Nous ne pouvons mieux faire, pour établir ce rapport, que de transcrire la série de conclusions que M. Michelet [1] emprunte à M. G. de Humboldt :

1° Le rapprochement d'anciens termes de lieux de la Péninsule ibérienne avec la langue basque, montre que cette langue était celle des Ibères; et, comme ce peuple paraît n'avoir eu qu'une langue, peuples ibères et peuples parlant le basque, sont des expressions synonymes;

2° Les termes de lieux basques se trouvent sur toute la Péninsule sans exception, et par conséquent, les Ibères étaient répandus dans toutes les parties de cette contrée;

3° Mais, dans la géographie de l'ancienne Espagne, il y a d'autres noms de lieux qui, rapprochés de ceux des contrées habitées par les Celtes, paraissent d'origine celtique : ces noms nous

[1] Eclaircissements, *Hist. de France*, t. 1, p. 437 et suiv.

indiquent, au défaut de témoignages historiques, les établissements des Celtes mêlés aux Ibères;

4° Les Ibères, non mêlés de Celtes, habitèrent vers les Pyrénées, et sur la côte méridionale. Les deux races étaient mêlées dans l'intérieur des terres, dans la Lusitanie et dans la plus grande partie des côtes du nord;

5° Les Celtes ibériens se rapportaient, pour le langage, aux Celtes d'où proviennent les anciens noms de lieux de la Gaule et de la Bretagne, ainsi que les langues encore vivantes en France et en Angleterre. Mais, vraisemblablement, ce n'étaient point des peuples de pure souche gallique, rameaux détachés d'une tige qui restât derrière eux. La diversité de caractère et d'institution témoigne assez qu'il n'en est pas ainsi. Peut-être furent-ils établis dans les Gaules à une époque anté-historique, ou du moins ils y étaient établis bien avant (avant les Gaulois). En tout cas, dans leur mélange avec les Ibères, c'était le caractère ibérien qui prévalait, et non le caractère gaulois, tel que les Romains nous l'ont fait connaître;

6° Hors de l'Espagne, vers le nord, on ne trouve pas trace des Ibères, excepté toutefois l'Aquitaine ibérique, et une partie de la côte de

la Méditerranée. Les Calédoniens, nommément, appartenaient à la race celtique, non à l'ibérienne.

7° Vers le nord, les Ibères étaient établis dans les trois grandes îles de la Méditerranée; les témoignages historiques et l'origine basque des noms de lieux s'accordent pour le prouver. Toutefois, ils n'y étaient pas venus, du moins exclusivement, de l'Ibérie ou de la Gaule; ils occupaient ces établissements de tout temps, ou bien ils y vinrent de l'Orient;

8° Les Ibères appartenaient-ils aussi aux peuples primitifs de l'Italie continentale? La chose est incertaine; cependant on y trouve plusieurs noms de lieux d'origine basque, ce qui tendrait à fonder cette conjecture;

9° Les Ibères sont différents des Celtes, tels que nous connaissons ces derniers par le témoignage des Grecs et des Romains, et par ce qui nous reste de leurs langues. Cependant, il n'y a aucun sujet de nier toute parenté entre les deux nations; il y aurait même plutôt lieu de croire que les Ibères sont une dépendance des Celtes, laquelle en a été démembrée de bonne heure.

Ainsi nous voyons, par le témoignage de deux hommes qui font autorité dans ces matières, les

Celtes et les Ibères se présenter, malgré leurs différences, comme des démembrements très probables d'un même peuple. La distinction que l'on peut établir entre eux peut provenir de leur départ, non simultané, mais successif; et leurs ressemblances proviennent de leur homogénéité primitive, et de la fusion qui s'est opérée entre eux.

Plusieurs auteurs ont fait deux races différentes des Celtes et des Ibères; d'autres les ont absolument identifiés. Ce qu'on en pourrait conclure, c'est qu'il y a eu un monde ibérien avant le monde celtique; qu'on en trouve quelques témoignages dans les lieux où se sont établis les Celtes, mais que les opinions, qui font un même peuple de ces deux nations, autorisent à penser qu'il y a eu fusion facile de ces démembrements mal définis, et que cette facilité pouvait avoir pour cause la communauté d'origine. Sous le rapport historique, nous revenons donc toujours à cette grande distinction des trois migrations, les seules qui soient nettement dessinées, et dans chacune desquelles peuvent être confondues les nations qui s'en rapprochent pour les temps et pour les lieux. Ce n'est pas prétendre nier qu'il y ait eu et qu'il y ait,

pour des investigateurs profonds, matière à des recherches intéressantes; elles peuvent avoir pour résultat d'établir des oppositions que nous ne révoquons pas en doute, mais nous ne les trouvons pas assez tranchées pour croire à une migration distincte, et antérieure à toutes, des Ibériens. C'est sous ces réserves que nous donnerons comme Celtes les *Sicanes* et les *Ligors*, dont nous aurons à parler plus tard. On peut dire des Ibères ce que dit Mannert des Ligures avec beaucoup de sagacité, qu'ils ne dérivent pas des Celtes, que nous connaissons dans la Gaule, mais que pourtant ils pourraient être une branche sœur d'une tige orientale plus ancienne.[1]

Les Celtes s'appelaient *Gail* ou *Gaël*, mot dont les Grecs ont fait keltes, et les Romains *galli*. Originaires de l'Asie, ils sont venus à une époque antérieure à celle où commencent nos connaissances historiques sur le nord de l'Europe, s'établir dans le pays qui, d'après eux, a été nommé les Gaules, dans les îles Britanniques, dans une partie de l'Italie, et dans les contrées bordées au nord par le

[1] MICHELET, t. 1, *Hist. de France,* p. 447. Extrait de l'ouvrage de G. DE HUMBOLDT.

Danube, au sud par les Alpes, et à l'ouest par la Pannonie; c'est-à-dire, dans la Suisse, la Souabe, la Bavière, les Grisons et l'Autriche d'aujourd'hui. C'est, à ce qu'il paraît, en suivant les Ibériens, sortis comme eux d'Asie, et en remontant la rive droite du Danube, qu'ils se sont avancés vers l'occident.[1]

Les Celtes, par la position qu'occupent aujourd'hui leurs descendants incontestés, sont les premiers, parmi les essaims partis d'Asie, dont l'histoire et la tradition nous entretiennent. En effet, si l'on veut considérer que ces masses se poussaient l'une l'autre en avant dans leurs migrations, les Celtes nous apparaissent à l'avant-garde. Ils peuplent aujourd'hui les extrémités de l'Occident. Ceux qui les ont suivis plus immédiatement sont encore aujourd'hui leurs voisins les plus rapprochés. Cette observation n'est peut-être pas sans valeur, si on ne perd pas de vue, comme nous le disons, cette espèce de flot successif qui faisait avancer les générations; une nouvelle déplaçant les précédentes, et les poussant ainsi jusqu'à ce que la terre leur manquât. Alors seulement com-

[1] SCHŒLL, *Tableau des peuples*, p. 23

mencèrent les fusions entre ces éléments, et de cette fusion naquirent tous les peuples modernes chez lesquels il est encore facile de reconnaître les traces des variétés d'origine, comme dans ces variétés on ressaisit les monuments d'une identité primitive.

Quelques écrivains cependant refusent d'aller chercher si loin la source des peuples modernes; Schœpflin est celui qui a le mieux, ou du moins le plus savamment attaqué l'origine asiatique des Celtes.

L'opinion de Schœpflin sur les Celtes est renfermée dans ces trois points : [1]

1° L'ancienne Celtique est la Gaule;

2° Les Celtes répandus en Europe venaient de la Gaule;

3° Les Celtes étaient un peuple tout différent des Ibères, Germains, Bretons, Belges et Aquitains.

Chacune de ces opinions est vraie jusqu'à un certain point, mais elles deviennent fausses toutes les trois par l'extension que l'auteur leur donne et par l'application qu'il en fait.

[1] SCHŒPFLIN, *Vindiciæ celticæ*, id. *als. illustrata periodus celtica*, t. 1, *initio*.

Sur la première question, il s'appuie de l'autorité d'Hérodote; mais il n'a pas rapporté tout ce que dit Hérodote. Cet historien place des Celtes autour des sources du Danube. C'était donc là encore, suivant lui, une partie de la Celtique. Il en place autour de la ville de Pyrène (c'est une erreur d'Hérodote, il voulait dire les monts Pyrénées); il en trouve encore au-delà des colonnes d'Hercule. Voilà donc trois points hors des Gaules où Hérodote place des Celtes.

Schœpflin s'appuie aussi sur Aristote, qui donne le nom de Celtique à ce que nous nommons la Gaule. Ce n'est pas ce que l'on conteste; mais ce nom n'était-il donné qu'à la Gaule seule. Enfin, il invoque l'autorité de Polybe. Celui-ci, comme les autres, se trouve dans une situation qui doit faire négliger, dans la question, l'opinion qu'ils émettent. De leur temps, la Germanie était inconnue, ainsi que la plus grande partie des Gaules. Ceux qui en parlaient étaient des charlatans qui spéculaient sur la curiosité.

Diodore de Sicile[1], en plaçant les Celtes dans les Gaules étend les Gaules fort loin, puisqu'il dit

[1] Livre 5, p. 309, édit. Rhodom.

que les plus féroces des Gaulois sont voisins de la Scythie. Diodore entend donc l'Allemagne. Strabon[1] reconnaît aussi plus d'une Celtique. En effet, dans la description de l'Espagne, il dit que le pays situé autour du Guadiana[2] était habité par des Celtes.

Plutarque[3] dit que les Belges étaient les plus puissants des Celtes, et occupaient la troisième partie de toute la Celtique. Ainsi Plutarque fait Celtes des peuples que César[4] fait issus des Germains.

Il est vrai qu'en général les auteurs anciens, et plus particulièrement les Latins, semblent désigner la Gaule par le nom de Celtique; mais ce n'est pas exclusivement, comme nous venons de le voir. D'ailleurs, il n'était pas question pour eux de longues recherches d'origine, mais de désignations actuelles. On ne peut conclure de leurs assertions qu'un seul fait : c'est que, de leur temps, les Celtes étaient bien là où ils les plaçaient, et cela n'est pas en question.

La seconde opinion de Schœpflin, est que tous

[1] Strabon, liv. 2, p. 107.
[2] Strabon, liv. 5, p. 159—155.
[3] Plutarque, *in Cæsare*.
[4] César, *de bello gallico*, liv. 2, ch. 4.

les Celtes venaient de la Gaule. C'est trop se hâter de prononcer. De deux choses l'une, en effet; ou les Celtes n'ont jamais vécu ailleurs que dans la Gaule, et alors ils sont ce que les Grecs appellent Autochthones, ou ils viennent originairement d'une souche quelconque. Nous n'avons jamais entendu soutenir que le premier homme ou le premier peuple aient pris naissance sur la terre de France. Il n'est point possible d'échapper à cette alternative. Que certains Celtes, qui ont promené leurs armes dans le monde, soient sortis de la Gaule, nul ne le conteste; mais que les premiers habitants de la Grèce ou de l'Italie soient des Celtes gaulois, c'est ce qui n'est entré dans la tête d'aucun écrivain. Les recherches que nous allons faire nous feront remonter bien haut avant de trouver cette source première.

La troisième question a été en partie résolue par la discussion précédente sur les Ibères; le reste de ce livre répondra à ce qui peut rester douteux.

Pelloutier, dès le début de son savant ouvrage, prononce d'une manière absolue que les Celtes sont des Scythes[1]; toutes ses recherches, et elles

[1] *Hist. des Celtes*, t. 1, p. 1.

sont aussi nombreuses que savantes, tendent à établir ce point de départ. Si on lui a opposé des difficultés, on peut dire qu'on n'a point répondu à l'ensemble de ses preuves, et que l'opinion qu'il soutient avec une foi entière a survécu aux controverses dont elle a été l'objet.

Les anciens géographes, Strabon [1] et Ptolémée, désignent les Celtes par les noms de Saces, de Titans, de Scythes, de Celto-Scythes, Comariens ou Gomérites, suivant l'opinion des écrivains qui veulent que les Celtes descendent de Noë par Gomer, son petit-fils.

Ptolémée nous apprend que les Saces qui habitaient les bords du Jaxartès étaient le même peuple que les Curètes et les Comariens. [2] Pline dit que les Perses donnent le nom de Saces aux Scythes, *a proximâ gente*, du nom d'un peuple voisin. [3] Nous avons déjà eu lieu de faire cette remarque. Or, Ptolémée remarque que les Comariens avaient en Bactriane une ville nommée Chomer. Déjà nous voyons des Comariens, qui sont

[1] Strabon, liv. 11, p 507, 511; liv. 1er, p. 33.
[2] Liv. 6, ch. 13.
[3] Liv. 6, ch. 17.

des Celtes, être le même peuple que les Saces, qui sont des Scythes, et cette assurance nous est donnée par les plus imposants témoignages et les écrivains les plus considérés de l'antiquité. La Bactriane nous apparaît ainsi comme le séjour où ont vécu Scythes, Celtes et Perses, car on y a placé la naissance de Zoroastre. Quelle que soit dès-lors l'incertitude qui existe dans les traditions, nous sommes déjà, et sur des autorités respectables, fixés sur ce point, que les Celtes et les Scythes ont porté le nom de Saces, et que, par conséquent, les rapports d'usages, de traits, de mœurs, de culte, quels qu'ils puissent être, sont appuyés par le nom commun qui désignait les deux peuples.

Nous avons donc eu raison de dire que si nous sommes fondés à distinguer aujourd'hui les peuples qui ont couvert l'occident de l'Europe, nous voyons ces différences s'effacer en remontant à leur origine; nous les voyons même se confondre en arrivant au point d'où les traditions et les historiens les font sortir.

A l'autorité de ces anciens écrivains, à celle de Pelloutier, chez les modernes, nous pouvons ajouter celle de Pezron, qui a été combattu, parce

qu'aucun livre, surtout dans ces matières, n'a pu éviter de l'être, mais dont le nom n'en est pas moins recommandable. Un nombre infini de Celtes, dit-il, ayant envahi presqu'en même temps la Thrace, la Grèce, l'île de Crète ou Candie, prit alors le nom de Titans, si célèbres dans l'antiquité fabuleuse. Ce nom de Titans, dans la langue des Celtes, signifie hommes de la terre; or, les Grecs faisaient les Titans fils de la terre [1].

Remarquez, ajoute Pezron, [2] qu'avant que les Celtes eussent porté le nom de Titans, on leur avait donné celui de Saces ou de Saques, en latin *Sacæ*. On prétend que ce mot injurieux, qui équivaut à celui de méchant, voleur, leur fut donné par les Parthes, que les Celtes avaient violemment chassés de leur pays et de leur société (le mot *parthe* veut dire *séparé*). Les Parthes apprirent ce nom de Saques aux Perses qui descendaient d'eux. Quoiqu'il en soit, de cette transmission du nom de Saces, des Parthes aux Perses, ce que nous n'admettons pas, nous voyons, dans l'opinion de Pezron, les Parthes séparés des

[1] PEZRON, *Antiq. de la nat. celte*, p. 9, 10.
[2] *Id.*, p. 11.

Celtes, avec lesquels ils avaient été en communauté de pays et de société; les Parthes et les Perses appartenir à la même famille; les Saces être des Celtes, et par conséquent des Parthes, et, de plus, être le même peuple que les Scythes. Ainsi, au nom de Strabon, de Ptolémée, de Pline, d'Ammien Marcellin, de Pelloutier, de Pezron, sans nommer bien d'autres autorités, dont nous pourrions nous prévaloir, et que Pelloutier fournit abondamment, nous pouvons dire qu'il y a communauté d'origine entre les peuples que nous avons désignés, et qu'on a séparés arbitrairement.

Le nom qui leur fut commun à tous est celui de Saces; et il n'est pas sans importance de remarquer, dès à présent, que leur séjour pendant qu'ils le portèrent fut le voisinage de l'Imaüs; c'est le plateau le plus élevé de la haute Asie.

En somme, et pour ne pas accumuler outre mesure des preuves que de nombreux ouvrages fournissent abondamment, nous sommes entièrement fondés à rattacher historiquement les Celtes à la haute Asie, à les rapprocher des Scythes comme deux fractions d'une souche jadis com-

mune. Les faits d'un autre ordre qui nous restent à examiner, confirmeront cette opinion.

Nous ne nous sommes adressés jusqu'ici qu'à la géographie et à l'histoire. Les usages, les mœurs, la constitution physique des deux peuples, nous conduisent aux mêmes résultats.

Les Celtes et les Scythes, au rapport de Pline, avaient une taille élevée, le visage blanc, les cheveux blonds et épais, les yeux farouches[1]; épithète que corrige Tacite[2] en disant farouches et bleus. Ne semble-t-il pas voir la description de ces hommes du nord, qui sont encore aujourd'hui ce qu'étaient leurs ancêtres il y a tant de siècles, et ne retrouvons-nous pas cette conformation aussi bien dans les peuples que nous convenons descendre des Celtes, que dans ceux que nous dérivons des Goths ou des Germains? Les Scythes, dit Hérodote,[3] se nourrissaient de lait, de la chair des troupeaux, de la chasse, et négligeaient l'agriculture; caractère commun à tous les peuples qui viennent de migration asiatique, et tout-

[1] Pline, liv. 2, ch. 78.
[2] Germ., ch. 4.
[3] Livre 4, p. 231 et suiv.

à-fait fondé sur la nature; car tout peuple agriculteur s'attache au sol que son travail a fécondé, et l'on peut prononcer à coup sûr que tout peuple émigrant en masse est nomade et chasseur, comme les Scythes ou les Celtes, ou pirate comme les Normands du moyen âge, mais jamais cultivateur. Les Celtes gardèrent long-temps cette manière de vivre, et le pain qu'ils mangèrent fut fait de glands à la manière des Pélasges. Observation qui s'étend plus loin, comme on voit, que l'objet spécial que nous traitons, et qui n'est pas sans importance, pour constater l'origine celtique des Pélasges.

Les Scythes [1] consacraient au dieu de la guerre des bocages, dans lesquels ils élevaient quelques chênes d'une hauteur prodigieuse. Ils arrosaient les chênes du sang des victimes. Les Gaulois [2] avaient le même usage, et les Gaulois sont Celtes.

Ces similitudes seraient bien extraordinaires, si elles se trouvaient communes à deux peuples sortis de points de départ différents; elles auraient éveillé sans nul doute l'esprit de recher-

[1] *Hist. univ.*, t. 8, p. 231.

[2] KEISLER, *Ant. sept.*, diss. 3.

che et d'investigation; quelle sera donc leur valeur si elles ne sont invoquées que comme un moyen à l'appui de données plus positives encore, si elles sont fortifiées par d'autres similitudes auxquelles nous consacrons un chapitre particulier, pour ne pas scinder un ensemble dont les parties se prêtent un mutuel appui. Nous voulons parler des langues : ne serons-nous pas fondés ensuite à rattacher à la même source deux peuples, que le temps a séparés depuis, sans effacer pourtant les traces de leur fraternité primitive.

Nous n'avons traité qu'une partie de la question dans ce que nous avons dit jusqu'ici. Les peuples dont il nous reste à parler ne sont pas moins certainement que les autres originaires d'Asie; c'est ce que l'histoire de la civilisation nous démontre : nous savons, dit Herder,[1] quelle est l'origine des Lapons, des Finlandais, des Germains, des Goths, des Gaulois, des Esclavons, des Celtes et des Cimbres. La comparaison de leurs langues, ou du moins des débris qui en restent, la connaissance que nous avons de leurs

[1] T. 2, p. 231.

anciennes migrations, nous permettent de déterminer, dans une immense étendue de l'Asie, la place qu'ils ont occupée sur les bords de la mer Noire et dans la Tartarie, où l'on retrouve encore quelques vestiges de leurs premiers idiômes.

La vérification de cette assertion est ce qui va nous occuper maintenant: quoique nous ayons vu ce qui semble le plus important, puisque c'est l'histoire des peuples évidemment les plus anciens, nous ne présenterions qu'un tableau incomplet et contestable si nous ne parlions pas des autres. Les mêmes phénomènes à observer nous serviront de méthode de vérification et de confirmation pour ce que nous avons dit jusqu'ici.

L'histoire du nord compte à peine quelques pages: chez les peuples les plus connus, elle ne remonte pas au-delà des Romains, et ce que nous savons de ces nations barbares ou nomades, est ce que l'homme se rappelle de sa naissance ou de ses premières années[1]; à peine s'il reste quelques débris des plus anciennes. Leur origine est encore

[1] Herder, t. 3, p. 138.

indiquée cependant par des traces de leurs langues, de leurs traditions, de leurs mœurs.

Le nom de Germains, par lequel nous désignons maintenant les peuples de l'Allemagne, n'était pas connu de la nation à laquelle nous l'appliquons. Les Germains se donnaient le nom de Teutons, et, dans leurs vieux chants nationaux, ils faisaient remonter leur origine jusqu'au dieu Tuiscon ou Tuiston, fils de la terre.[1] Ce dieu était en vénération parmi les Germains et parmi les Celtes, sous le nom de Theuth ou Teuth, que les Grecs confondaient avec Mercure, ce qui fait dire à Tacite que les Germains adorent principalement Mercure.[2]

Le même Tacite semble disposé à considérer les Germains comme autochthones. Cela peut se comprendre de la part des Romains, qui s'étaient peu occupés de l'origine possible d'un peuple qu'ils considéraient, avec assez de raison d'ailleurs, comme barbare, malgré le but moral que put avoir Tacite, en faisant l'éloge de ses mœurs, pour les opposer à la corruption des Ro-

[1] TACITE GERM, chap. 2.

[2] *De morib.*, GERM., c. 9.

mains. Nous avons vu déjà que toutes les traditions mettent le berceau du genre humain en Asie. Les Hébreux attribuent l'origine des Allemands à un fils de Gomer.[1] En passant condamnation sur cette prétention de tout ramener à un homme et à une famille, on peut observer que les livres sacrés attribuent du moins les Germains et les Celtes à la même branche, puisqu'ils se trouvent avoir pour père le même Gomer. Ce fils de Gomer avait pour nom Askenez, que l'on dit avoir été aussi le père des Phrygiens.[2] Cette communauté des Phrygiens et des Allemands, on prétend l'appuyer sur des rapports de langues[3] qui, effectivement, existent, mais qui pourront paraître insuffisants, faute d'être appuyés par d'autres preuves. On a prétendu que le nom de Phrygiens était le même que celui du peuple nomade, les Brygiens, Ceux-ci prenaient leur nom de Briges, qui, dans la langue des Thraces, signifie libres, peuples libres. Cette signification du nom des Phrygiens montrerait qu'il serait dé-

[1] GENÈSE, ch. 10, v. 3.

[2] PEZRON., *Antiq. des Celtes*, p. 296.

[3] *Ibid.*, p. 299 et suiv.

rivé de la même racine que les mots *Frey*, *Frisons*, *Francs*, et on en a conclu que les Francs de Germanie étaient originaires de Phrygie.[1]

Ces rapports nous paraissent trop peu complets pour prouver autre chose que des liens entre les deux peuples, sans confirmer que l'un dérive immédiatement de l'autre. Tous deux semblent plutôt venir, d'après ces analogies, du peuple le plus ancien dont les migrations nous soient connues, c'est-à-dire des Celtes ou Scythes qui ont peuplé la Thrace, et se sont étendus le long des côtes de la Propontide et de l'Asie mineure.

Quoiqu'il en soit de ces origines, elles ne peuvent en rien altérer la filiation primitive, puisqu'elles n'altèrent point la descendance des premières races de la haute Asie. Nous savons que sous la dénomination de Germains, on confondait plusieurs nations établies dès la plus haute antiquité, depuis la rive gauche du Danube jusqu'aux extrémités du nord, et entre le Rhin et la Vistule. Tous ces peuples forment deux grandes familles, les Teutons et les Scandinaves. L'o-

[1] De Brosses, *Acad. des Inscript.*, p. 478, t. 35, à la note.

rigine commune de ces deux branches est manifeste, mais si reculée, qu'on serait tenté de les regarder comme différentes, si leur langues, malgré les variétés considérables qu'elles présentent, ne portaient un certain caractère commun qui les distingue de toutes les autres.[1]

Une de ces branches peuple ce que nous nommons aujourd'hui l'Allemagne, l'autre la Scandinavie, patrie des Goths, dont la langue n'est autre que l'ancien tudesque.

Les différents peuples dont parlent Tacite et Procope[2] sont Gothiques, où vinrent s'établir après les Goths et se confondre avec eux. Il y a plus, Grotius et Seringham[3] soutiennent que les Cimbres, les Gètes et les Goths, étaient un seul et même peuple. Cette question, il est vrai, est restée douteuse entre les critiques; mais nous pensons qu'elle ne l'est que pour un certain temps et sous un certain point de vue. Que le temps ait amené un peuple à se diviser, et que ces deux fractions aient porté des noms différents;

[1] Schœll, *Tableau des Peuples*, 34.

[2] Procope, *De bello vand.*, liv. 1er, ch. 2.

[3] *Hist. univ.*, t. 31, p. 331.

que chacune d'elles se trouve ensuite dans des circonstances historiques différentes, c'est ce que l'histoire présente comme incontestable; mais il ne s'ensuit pas que ces distinctions doivent remonter jusqu'à l'origine de ces peuples. Les nations que nous voyons peupler l'Europe sont des fractionnements successifs; il n'est pas besoin d'une étude très approfondie pour saisir l'ensemble de leurs rapports. Ces rapports existent entre tous les essaims détachés de l'Asie septentrionale, moins les Huns qui appartiennent à une portion plus reculée de l'Asie. Dans la question spéciale, on peut donc convenir de la vérité relative des deux opinions. On a pu distinguer les Gètes des Goths, parce qu'ils ont été séparés; on a pu les confondre, parce qu'ils sont évidemment originaires de même race, et rentrent dans cette grande catégorie que Tacite[1] caractérisait par une grande taille, des yeux bleus, des cheveux blonds, et que Horace appelait *cœrulea pubes*, le peuple bleu,[2] caractère des Goths et des Lombards non moins que des Germains. Leurs rois étaient flat-

[1] *De Mor.*, GERM., c. 4.

[2] *Hor. lib. épod.*, épode 16, *ad. pop. romanum.*

tés du nom de *flavius*, qu'ils tiraient de la couleur blonde de leurs cheveux ; et les Vandales sont désignés dans Procope par le nom de peuple aux cheveux dorés.[1]

Si beaucoup d'écrivains font des Gètes et des Goths des peuples différents, comme Cluvier,[2] il en est aussi, comme nous venons de le dire, qui les réunissent en un seul. Les partisans de la distinction ne peuvent même disconvenir qu'ils habitassent le même pays. Cette fusion, amenée par la conquête, n'empêchait pas, ajoutait-on, les Gètes d'être Scythes d'origine, et les Goths tudesques.[3]

L'attention la plus scrupuleuse ne parvient pas à trouver une différence marquée dans ce que les anciens nous disent des traits, du teint, des usages de tous ces peuples. Grotius[4] a examiné cette question de la communauté du langage, et il établit que le gothique était le langage des Gètes et des Massagètes en Scythie, en Thrace, dans le Pont. Les Daces et les Gètes, au rapport

[1] *De bello vand.*, liv. 1er, ch. 2.
[2] Germ. *Antiq.*, liv. 3, p. 626.
[3] D'Anville, *Acad. des Insc.*, t. 30, p. 238.
[4] Grotius, *præfatio ad procop*.

de Strabon,[1] parlaient la même langue. On retrouve encore, chez les Tartares, des peuplades qui parlent l'ancienne langue gothique,[2] et dans Scaliger,[3] les Tartares chrétiens de Précop ont leurs livres sacrés, écrits dans le même caractère qu'employa Ulphilas, premier évêque des Goths. Mallet confirme cette observation dans son introduction à l'*Histoire de Danemarck*.

L'écriture runique, dit-il, est vraisemblablement un art de l'Asie, transporté en Europe avec les peuples qui sont venus s'y établir. Si Ulphilas avait eu à inventer un caractère, comme l'ont prétendu quelques auteurs, comment n'aurait-il pas pensé à prendre celui des Grecs. Il a ajouté différents caractères inconnus aux anciens Scandinaves, comme on le voit par la comparaison avec les inscriptions parsemées sur les rochers du nord. L'ancien alphabet n'avait que seize lettres, il en fallait plus pour rendre des sons étrangers à la langue gothique, et la traduction les rendait nécessaires. Ulphilas put les inventer, et

[1] STRABON, liv. 7, p. 505—507.

[2] D'ANVILLE, *Acad. des Inscript.*, t. 30, p. 240

[3] *Canonum isagog. dynastia Wisigothorum.*

l'invention du tout lui être attribuée. Des voyageurs dignes de foi ont vu des caractères runiques dans les déserts de la Tartarie. C'est de ce pays que sont manifestement sortis les essaims qui ont peuplé la Scandinavie. Les Scandinaves n'ont fait aucune expédition dans leur ancienne patrie depuis qu'ils ont embrassé la foi. Il en résulte que l'écriture runique vient de l'Asie.[1]

Voilà bien les Scandinaves ou Goths originaires, suivant Mallet, de la Tartarie ou du pays des Scythes, ainsi que les Gètes. Les premiers, venant de Scythie par la Scandinavie; les Gètes, venant de Scythie directement; mais tous deux d'un point de départ primitivement le même.

Les Goths et les Gètes ont donc une origine scythique. On serait peu fondé à chercher dans l'asservissement d'un peuple à l'autre des preuves d'une source distincte. Nous n'avons pas besoin de remonter si haut pour voir des peuples, bien autrement rapprochés par le lien commun de la civilisation actuelle, combattre avec un acharnement de barbares; et des populations décimées par des conquérants de même race; l'histoire en est

[1] *Introd. à l'Hist. de Dann.*, 229, 230, in-4°.

remplie. Le Franc Charlemagne en a donné un assez grand exemple ; les temps modernes en ont fourni un plus douloureux encore.

Après avoir vu que les Goths ont une origine scythique, et avoir attribué cette même origine aux Celtes, il peut paraître surprenant que quelques auteurs fassent des peuples celtiques et germaniques des peuples entièrement distincts. Tous deux originaires de la Scythie asiatique, mais émigrés à des époques différentes, ont subi des influences diverses, qui ont dû altérer leur ressemblance primitive. Cette observation aura sans doute été perdue de vue par les partisans de la séparation de ces deux familles. On peut dire qu'ils ont fait sur une plus grande échelle ce que nous avons vu tout à l'heure au sujet des Gètes et des Goths.

L'assertion de Schlegel, qui trouve moins de ressemblance entre le slavon, l'arménien, le celte et le sanscrit, qu'entre cette dernière langue et l'allemand, ne prouverait rien autre chose qu'une migration plus ancienne, si d'ailleurs l'assertion même ne pouvait être combattue. Nous rapportons au livre consacré à l'analogie des langues quelques raisons et un exemple qui prouvent qu'elle peut l'être avec avantage.

Au reste, la séparation des deux peuples remonte à une si haute antiquité, que ces analogies ne peuvent être cherchées que sur les choses qui appartiennent à l'enfance de l'humanité. Nous avons vu plus haut que les Celtes ont eu leur berceau au même point d'où émane la source de toutes ces comparaisons.

Schlegel ne parle pas seulement du celtique, mais du slavon et de l'arménien : cette opinion pourrait recevoir quelque explication d'un fait assez remarquable qui la justifie en l'éclaircissant. Les écrivains septentrionaux font peupler la Scandinavie avant la Germanie, contre l'opinion de Cluvier. La nature même du pays qu'il fallait traverser s'oppose à l'opinion de Cluvier et favorise celle des auteurs septentrionaux. Pour gagner la Germanie, en traversant le Pont-Euxin, il était nécessaire de posséder des moyens de navigation qui n'étaient pas au pouvoir des premières migrations. Si l'on suit, au contraire, la route qu'offre naturellement la terre, sans avoir recours à des moyens qui supposent une civilisation déjà avancée, on arrivera de la Scythie asiatique aux premiers établissements des Goths ou Scandinaves, c'est-à-dire à la pres-

qu'île scandinave. On retrouve ensuite les Goths aux environs du Pont-Euxin, et c'est pour cette raison qu'on a prétendu qu'ils y avaient fait leur première résidence. Plus d'une tradition[1] établit, au contraire, que les Goths s'étendirent de la Scandinavie vers la Germanie, et qu'ils remontèrent de la Germanie aux confins de l'Europe et de l'Asie. Quand ils furent poussés en avant, au quatrième siècle, par les Huns qui les chassèrent des bords de la mer Noire, ils reparurent, remontant la rive gauche du Danube, pour traverser la Germanie actuelle ou se superposer aux populations celtiques qui avaient précédé leur marche.

On voit là les traces d'un double séjour des Goths, sinon tout-à-fait aux lieux de leur origine, au moins sur un territoire que les anciens comprenaient sous le nom de Scythie. L'assertion de Schlegel y trouve une explication assez plausible, d'autant plus qu'il ne faut pas l'accepter comme aussi rigoureuse qu'il la présente; la ressemblance plus ou moins grande constate le fait même de la ressemblance; c'est ce qui nous importe avant tout. Les Germains avaient, par consé-

[1] *Hist. univ.*, t. 31, p. 364—366.

quent, pu réunir aux identités résultant de cette origine les nouveaux rapports produits par le rapprochement.

Il résulte de ce qui précède, que l'origine des nations germaniques, comme celle des Celtes eux-mêmes, se rattache à la souche commune asiatique de l'un et de l'autre côté de l'Imaüs. Les Celtes sont les premiers séparés de ce berceau commun; et, soit que les migrations postérieures eussent pris un nom nouveau, du nouveau lieu qu'elles avaient habité, soit que ce nom ne fut qu'une épithète distinctive, adoptée par chacun, pour aider à reconnaître les branches du même arbre, on trouve à chaque pas des preuves d'identité, et aucune qui conduise les peuples, sous quelque nom qu'ils nous apparaissent, à une autre souche.

Si les anciens ont eu le tort de ne pas désigner d'une manière plus exacte les peuples qui habitaient ces contrées, on peut ne pas leur en faire des reproches sérieux. Quel intérêt, en effet, avaient-ils à mieux distinguer des peuples qui leur présentaient des caractères tout-à-fait semblables, et dont les mille noms n'étaient que des désignations de familles plutôt que des délimitations de peuples. Il est assez étrange, au reste, de

voir les mêmes historiens, qui font remonter tous ces peuples à Japhet et à Noé, par Gomer ou Magog, se donner tant de peine pour établir des différences entre eux. N'est-il pas évident que, soit qu'on adopte avec l'Écriture la filiation de la famille de Noé, ou que l'on regarde ces noms d'hommes comme une manière plus simple de s'entendre sur une tradition commune, on arrive toujours au même résultat, qui est l'homogénéité primitive. Les écrivains sacrés ou profanes ne sont venus que bien tard, et ne sachant où trouver l'origine des noms de tant de peuples, ils ont pu les dériver d'une famille unique, dont les enfants représentent autant de nations. Ils l'ont pu faire, avec d'autant plus de vraisemblance, que toujours ils ont trouvé que leur descendance ne permettait pas de les rattacher à une autre source que les pays compris entre le Caucase et l'Imaüs.

Nous ne terminerons pas ce qui a rapport aux Germains sans indiquer l'analogie qu'ils offrent avec les Persans, et sans emprunter, à ce sujet, une observation de Maltebrun. [1]

Je laisse aux orientalistes à décider si l'on peut,

[1] T. 2, p. 304.

par l'affinité des langues, tracer l'origine des Germains et des Goths jusqu'à la Perse. Les Persans modernes, parmi leurs diverses espèces de versification, en ont une qui ressemble beaucoup à celle des anciens Scaldes du Nord. Un pur hasard n'a pas pu faire naître à la fois dans deux contrées éloignées l'idée d'un rhythme si singulier. Malte-brun emprunte lui-même cette observation à l'ouvrage de Gladwin.[1]

Les descendants des Scythes, ou Goths asiatiques, qui s'établirent dans les régions septentrionales de la Germanie, furent connus des Romains sous le nom de Cimbres. L'opinion la plus probable dérive ce nom de Cimbres de *kimber*, mot gothique dont la signification répond à celle de vaillant guerrier. Ils s'étendirent le long de la mer d'Allemagne[2] jusqu'aux deux embouchures du Rhin, sous différents noms, et devinrent les ancêtres des Belges, nom que leur donnèrent les Celtes, et qui signifie habitans d'un pays bas.

Il paraît que ce fut à cause de cette invasion

[1] *Dissert. on persian rhetoric.*, *prosody and rhyme by* FRANCIS GLADWIN. — *Calcutta*, 1798.

[2] *Hist. univ.*, t. 31, p. 363.

que les Celtes du nord de la Gaule passèrent dans les îles britanniques.[1]

Les Cimbres furent connus des Grecs sous le nom de Cimmériens. On trouve dans quelques fragments de l'antiquité que ces Cimmériens reconnaissaient eux-mêmes qu'ils étaient originairement pasteurs de troupeaux, sortis de ces Scythes qu'on appelait *Saques*;[2] qu'ils avaient autrefois habité l'Asie, et que de là les nomades, si amateurs de la justice, les avaient envoyés en cette colonie. Ces Cimbres, venus des Saques d'Asie, étaient sans contestation de véritables Celtes, comme les écrivains qui en ont parlé l'insinuent assez. Une ancienne colonie de ces Cimbres, venue apparemment des Palus Méotides, a donné le nom à la Chersonèse cimbrique, qui est aujourd'hui le Jutland, appartenant aux Danois.

Nous voyons ainsi, d'après les plus anciens témoignages, les Cimbres, désignés par Pezron comme de véritables Celtes, et qui figurent dans l'histoire romaine comme les frères des Teutons

[1] Schœll., *Tableau des Peuples*, p. 29.

[2] Pezron, p. 49, *Antiq. des Celtes*.

(Germains), sortir comme ces derniers des Palus Méotides. La question est de savoir comment ils y étaient venus. Cela résultera des recherches que nous allons faire sur les Thraces.

Au nord de la longue chaîne des monts qui s'étendent sur le bord méridional du Danube, on trouvait la Pannonie, les deux Mœsies ou Mysies, pays arrosés par des rivières considérables qui se jettent dans le Danube, et qui étaient occupés par la nation sarmatique, esclavonne et illyrienne,[1] par des Gètes, de même origine que les Thraces, et divisés en plusieurs peuples qui parlaient divers dialectes d'une langue générale, dont celle des Thraces[2] proprement dits était aussi une branche. Le nom de Mysi paraît avoir été le plus ancien et le plus général des Thraces septentrionaux, et voisins du Danube. Les diverses petites cités qui se separèrent du gros de la nation, prirent le nom de Bebryces, de Bryges (Phrygiens), de Mygdones, de Thyni, de Bithyni et de Mœdo-Bythini, qui étaient ceux de divers cantons de la Thrace européenne. Le nom de Thraces était devenu chez

[1] Freret, *Acad. des Inscript.*, t. 19, p. 578.

[2] Strabon, t. 7, p. 505.

les Grecs le nom général de toutes les nations voisines du Danube,[1] et les Gètes, malgré leur étendue, ne passaient que pour une portion des Thraces.[2]

Il n'est donc pas facile de déterminer les limites du pays des Thraces. Strabon donne une même langue aux Thraces, aux Gètes et aux Daces, ce qui suppose cette langue fort étendue.

De toutes ces conformités, on peut conclure que les noms de Daces, de Gètes, de Thraces n'étaient ceux d'aucune nation particulière, mais une dénomination générale qui variait suivant les opinions des écrivains et le temps où ils écrivaient. On peut conjecturer que le nom générique, chez les Grecs et les Latins, était celui de *Mysi* que leur donne Homère, et qu'ils reprirent dans les désignations romaines.

Nous ne voyons pas que les nations celtiques ou germaniques aient pénétré dans ce pays pour y former des établissements fixes; ces peuples de la Thrace étant Esclavons ou Sarmates, apparte-

[1] Hérodote, liv. 4, p. 323.

[2] Strabon, liv. 7, p. 296-297.

naient par conséquent à la dernière des trois migrations primitives ; car leurs caractères généraux en font aussi des asiatiques septentrionaux, sur lesquels nous avons déjà donné notre opinion.

Strabon,[1] parlant de la petite nation des *Japodes*, voisine de l'Illyrie et de la Carniole, remarque qu'elle a conservé l'usage particulier aux nations illyriennes et aux Thraces de se stigmatiser.

Ces stigmates, marque de noblesse chez les Thraces, se retrouvent chez les Gètes, chez les Agathyrses,[2] qui peut-être ne sont autres que les Gètes, chez les peuples de l'île Britannique, qui n'ont quitté cet usage que sous la domination romaine; chez les Tongouses. La même coutume a été trouvée établie chez presque tous les peuples de l'Amérique septentrionale. Comment des nations si éloignées se sont-elles rencontrées dans une coutume si singulière?

Callimaque nomme Lygdamis, roi des Cimmériens, qui vinrent de la Scythie et des bords du

[1] Strabon, liv. 7, p. 315.

[2] Hérodote, liv. 4, p. 528.

Pont-Euxin. [1] Il est probable que ce nom de Lygdamis avait été arrangé par les Grecs pour se conformer à leur prononciation. Les Thraces avaient comme les nations celtiques et germaniques l'usage de terminer entre eux par les armes les questions douteuses, nouvelle preuve de leur ancienne communauté d'origine.

Les anciens semblent n'avoir connu que deux nations dans la Chersonèse cimmérienne : les Scythes qui occupaient les plaines avec leurs troupeaux, et les Taures ou *Tauri* qui habitaient les montagnes. Ceux-ci ne pourraient-ils pas être considérés comme les descendants des anciens Cimmériens? Nous savons peu de chose de l'histoire et des coutumes des *Tauri*, mais dans ce peu on découvre d'assez grandes conformités avec les coutumes particulières des Germains, qui sont Goths ou Scythes, nous ajouterons avec les Gaulois qui sont Celtes. [2]

Les Taures s'étaient retirés sur les lieux montueux, après avoir été défaits dans une grande invasion des Scythes, vers 624 avant J.-C. On peut

[1] CALLIMAQUE, *Hymne à Diane*, vers 252.

[2] FRERET, *Inscript.*, t. 19, p. 612.

bien se prêter à croire que ces Scythes tenaient peu de compte d'une ancienne fraternité oubliée probablement, et que, dans leur ardeur de pillage ou de conquête, ils suivaient la même marche qui déjà leur avait été tracée par leurs ancêtres ou plutôt que la nature leur offrait; ainsi cette fraternité oubliée n'était pas un obstacle pour eux. Rien ne s'oppose donc à ce qu'on tire de ces conformités les conclusions qui s'offrent naturellement.

Ils immolaient des victimes humaines à la divinité qu'ils adoraient; ils coupaient aussi la tête des ennemis tués en guerre, et en ornaient les maisons, de même que les Gaulois. Leurs rois avaient des hommes qui s'attachaient à eux, et qui s'engageaient par serment à ne pas leur survivre, quelque fut leur genre de mort. Les Taures, nation scythe, dit Stobée,[1] ensevelissent leurs rois morts avec leurs plus chers amis.

Les sacrifices humains faisaient une partie essentielle du culte religieux des Germains et des Gaulois.[2] Une loi des empereurs les abolit dans la Gaule, mais ils subsistèrent dans la Germanie

[1] Stobée, Serm., 122, p. 614. *De sepulturâ.*

[2] Cæsar, *De Bello gallico*, liv. 6, ch. 16.

jusqu'à l'établissement du christianisme. L'usage de couper la tête aux ennemis tués en guerre était si commun parmi les Gaulois que Strabon[1] remarque que Posidonius le trouva établi dans toute la Gaule, et que, malgré l'horreur qu'il en avait conçue, ses yeux ne tardèrent pas à s'y accoutumer.

Hérodote dit, en parlant des Scythes, qu'ils étaient dans l'usage d'enlever la chevelure de ceux qu'ils tuaient en guerre.[2] On retrouve cette coutume parmi les sauvages de l'Amérique; mais les Gaulois ne paraissent pas avoir connu ce raffinement.

L'engagement que contractaient les amis des rois de la Taurique de mourir avec leurs patrons, était encore une coutume germanique et gauloise; lorsqu'ils n'étaient pas tués dans le combat, ils se donnaient la mort pour éviter la honte de survivre.

Enfin les Thraces étaient divisés en différentes hordes, comme les anciens Scythes et comme les Tartares de nos jours.[3]

[1] Strabon, liv. 4, p. 198.

[2] Hérodote, liv. 4, p. 310.

[3] Mentelle, *Encyclop. méthod.*, au mot *Thraces*.

Si nous n'avons pas oublié une série remarquable que nous avons établie précédemment au sujet des migrations des trois peuples principaux, peut-être trouverons-nous, par la comparaison, quelques lumières à jeter sur la question embarrassée des Thraces. Nous avons dit que les Celtes occupant l'extrémité de l'occident formaient ainsi une première migration; que les Germains ou Goths occupant la ligne en arrière des Gaules représentaient la seconde, les Esclavons ou Sarmates la troisième. Il est évident de soi-même que nous n'entrons pas dans le détail des retours successifs que ces peuples ont pu faire vers leur berceau; en un mot, des faits secondaires que l'histoire et la critique ont à débattre, nous disons que ces trois migrations principales sont un fait primordial et dominant tous les autres.

Ce fait posé, et prenant en considération les remarques que nous venons de faire sur les Thraces et les Cimmériens, voyons si quelque chose de conforme à cette série ne se retrouverait pas parmi ces peuples. La péninsule que l'on nomme Chersonèse taurique s'attache au continent par une langue de terre qui confine à la Thrace, et au-delà de laquelle les anciens plaçaient la Scythie. Freret

établit que les Taures vaincus par les Scythes sont le reste des anciens Cimmériens, et que ces Cimmériens sont des peuples germaniques par leur langue et leurs usages.[1] Ils se retirèrent dans les montagnes difficiles à la cavalerie scythe, qui sont au midi et à l'orient de la péninsule. Nous pouvons donc considérer les Taures ou anciens Cimmériens comme le produit d'une migration appartenant à la seconde époque. Nous avons déjà remarqué que la langue gothique s'est conservée chez les Tartares de Précop qui occupent le point de jonction entre la Thrace proprement dite et la Chersonèse taurique, fait confirmatif de la migration germanique. Pour que l'analogie se trouvât complète, il faudrait que les Thraces qui se trouvent en arrière des Cimmériens ou Taures fussent des peuples esclavons ou sarmatiques, et que ceux qui les précèdent fussent des Celtes de première migration. Or, nous venons de voir que l'opinion de Strabon[2] qu'adopte Freret[3] fait des Thraces un peuple identique avec les Gètes et

[1] *Inscriptions*, t. 19, p. 612.
[2] Strabon, liv. 7, p. 303—305.
[3] *Inscript.*, t. 19, p. 578.

les Illyriens, peuples sarmatiques ou esclavons; seconde analogie. Rien ne manquera à l'identité, si les premiers habitants de la Grèce sont des Celtes, et nous établirons ce point à l'article des Grecs.

Nous avons encore remarqué que les usages celtes ou gaulois se retrouvaient chez ces différents peuples. Il en est de cette ressemblance comme des ressemblances générales que nous remarquons parmi les trois peuples, Sarmates, Germains et Celtes, de la migration occidentale. L'origine commune en peut seule donner l'explication, et nous sommes fondés à attribuer aux Thraces, aux Cimmériens, aux Taures ou Taurisques la même origine scythique qu'aux autres peuples que nous venons de nommer, et dont ils ne sont effectivement séparés que par des noms que nous avons déjà eu l'occasion de reconnaître comme des noms de peuplades, de familles particulières, contenues dans une même grande famille, dont tour-à-tour ils ont occupé les premiers rangs; ce qui a produit les différents noms généraux sous lesquels la même nation a été connue et désignée par les historiens.

Le temps précis de l'arrivée de ces peuples sur

les bords du Pont-Euxin nous est inconnu ; mais il est très ancien, puisque Homère qui vécut dans le neuvième siècle avant J.-C. ou peut-être plutôt, parle dans l'Odyssée des Cimmériens comme d'un peuple situé au nord ou au nord-ouest de la Grèce.[1]

Eusèbe les fait remonter encore plus haut, en citant une incursion des Cimmériens et des Amazones dans l'Asie mineure, qu'il place à l'an 1076 avant J.-C.[2]

Freret conjecture que les Cimmériens ayant passé le mont Carpath, et s'étant avancés le long du Tyras et de l'Hypanis jusque sur les bords du Pont-Euxin, se séparèrent des Cimmériens occidentaux qui étaient restés dans la Germanie, et formèrent une cité indépendante.[3]

Hérodote les conduit jusqu'au Bosphore, qui fait la limite de l'Asie, et après l'avoir traversé, les fait avancer jusque dans l'Asie mineure.[4]

Ainsi la nation cimmérienne se divise en trois : ceux de l'Asie mineure, la colonie de la Chersonèse, le gros de la nation sur les bords du Tyras.

[1] Homère, *Odyssée*, chant II, vers 14.

[2] *Chronique d'Eusèbe.*

[3] Freret, *Acad.*, t. 19, p. 596.

[4] Hérodote, liv. 4, p. 286.

Ceux de l'Asie mineure, formant moins une nation qu'une armée, furent successivement détruits au milieu de leurs pillages. Ceux de la Chersonèse et du Bosphore se retirèrent, pour éviter les Scythes, sur les montagnes voisines de la péninsule. La masse de la nation rétrograda vers les monts Carpaths, et descendit la partie occidentale de cette montagne, vers les sources de la Vistule et de l'Oder. Ainsi nous voyons les Cimmériens ramenés au point naturel de transition vers les nouvelles demeures que leur assignent les historiens. De là, ils marchent par les bassins de la Vistule et de l'Oder vers des établissements nouveaux. Une partie reste sur le Bosphore de Thrace, et sur les montagnes où ils avaient évité l'invasion scythe. Là ils reprennent successivement une partie de leur ancienne puissance en combattant les envahisseurs; ceux que l'invasion a forcés d'émigrer se dirigent sur la Baltique et cette nouvelle Chersonèse, qui prit d'eux et des Cimmériens occidentaux qui les ont précédés le nom de Cimbrique.

Cet établissement des Cimbres exilés dans le Jutland, et leur origine rattachée aux Cimmériens de Thrace, sont confirmés par les histo-

riens et les géographes, qui n'assignent point une autre source au nom de Chersonèse cimbrique, qui fut primitivement celui du Jutland. Dans la chronologie d'Hérodote, nous voyons la grande invasion des Scythes vers 624 avant Jésus-Christ, et Maltebrun place vers 655, avant Jésus-Christ, l'expulsion des Cimmériens de la plaine par les Scythes. Il n'y a donc qu'une différence de 30 ans qui, pour ces temps reculés et dans des traditions si confuses, ne sont pas une différence réelle. La vraisemblance s'augmente, si l'on considère que les Cimmériens Thraces ont dû retrouver dans leur émigration nouvelle, les Cimmériens occidentaux, auxquels les liait leur origine commune; et que l'asile n'était en effet qu'une réunion d'éléments séparés, mais identiques. [1]

Les Cimmériens nous amènent naturellement à parler d'une des grandes divisions des peuples dont les migrations ont couvert une partie du nord de l'Europe. C'est la migration esclavonne à laquelle nous venons de voir que se rattachent les Thraces. C'est à l'occident du Tanaïs que l'on

[1] Maltebrun, tom. 2.

retrouve des vestiges de ces anciens peuples compris sous le nom de Slaves, de Russes, de Bulgares, de Polonais, de Wendes. C'est le même territoire qu'occupaient, suivant Hérodote, les nations Scythiques qui portaient le nom *d'Androphages*, mangeurs d'hommes, et *Melanchlœni*, robes noires.[1]

Le nom de Slaves que se donnent ces peuples est un surnom de la même nature que ceux que se donnent les autres peuples, et qui tous sont des épithètes prises de leur langue; c'est ainsi que les Andes et les Venèdes se nommèrent Slavi du mot Slava, qui signifie gloire, honneur, ce que nous avons dénaturé, pour en faire le mot opposé de serf, d'esclave.[2]

Les nations Slaves n'eurent pas comme les peuples germaniques qui les ont précédées, à lutter avec les Romains, aux possessions desquels elles ne confinèrent que par un point. Elles suivirent les migrations des autres peuples,[3] occupant les lieux qu'ils abandonnaient. Adonnées

[1] *Acad. des Inscript.*, t, 18, p. 59.

[2] *Ibid.*, tom. 18, p. 61.

[3] HERDER, t. 3, p. 187 et suiv.

à des travaux plus paisibles que leurs belliqueux prédécesseurs, la plupart de leurs peuplades mirent en valeur les terres qu'elles avaient trouvées épuisées; mais la richesse qu'elles leur donnèrent devint la cause de leur malheur. Asservies, exterminées par les Saxons et les Germains du nord, les tribus qui survivent en Allemagne y sont réduites à la servitude, résultat de leur situation défavorable. Pressées entre les Germains à l'occident, et les Tartares à l'orient, leur civilisation naissante les rendit victimes de la férocité de voisins barbares.

Le russe, le bohémien, le polonais, le croatien, le bulgare, sont les dialectes de la langue esclavonne qui se divise comme la langue germanique. Ces langues, ainsi partagées, sont elles-mêmes les restes d'une langue primitive qui se rattache au point central dont tous ces peuples sont partis. Nous voyons que pour l'esclavon ce point est l'occident du Tanaïs, ancienne patrie des Sarmates.

A la suite des autres peuples les Slaves s'étendirent depuis le Don jusqu'à l'Elbe, et depuis l'Adriatique, jusqu'à la Baltique. En-deçà des monts Carpaths, leur territoire comprenait

depuis Lavenbourg et le Mecklenbourg la Poméranie, le Brandebourg, la Saxe, la Lusace, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Pologne, la Russie. Au-delà de ces confins ils s'établirent en Valaquie et en Moldavie. Enfin l'empereur Héraclius les reçut en Dalmatie, et ils fondèrent, à divers intervalles, les royaumes de Slavonie, de Bosnie, de Servie et de Dalmatie. Leurs tribus occupèrent en outre le sud-est de l'Allemagne, depuis la Marche du Frioul; leurs domaines se terminaient avec la Styrie, la Carinthie et la Carniole.

Il est vraisemblable que la langue des Slaves s'est formée, ainsi que le grec, le latin et l'allemand, du sanscrit.[1] L'ancienne langue slavonne s'est altérée par la dispersion des peuples qui la parlaient; mais la conformité des radicaux lui assure cette origine. Cette langue n'eut pas d'alphabet jusqu'au neuvième siècle : alors, deux moines, deux frères, Constantin et Méthodius, dont le premier portait le nom monastique de Cyrille, inventèrent l'alphabet slavon, formé sur l'alphabet grec, auquel ils ajoutèrent plusieurs lettres.

[1] Reiss. *Gramm. russe*, Introduction.

Cet alphabet n'est pas aujourd'hui généralement en usage. Les rapports différents que le voisinage établit entre les différentes parties de la nation amenèrent des changements dans les usages. En Pologne, on adopta les caractères latins, les caractères allemands dans la Bohême.

Les Slaves de Russie ont été soumis par des étrangers, les Warègues, originaires de Scandinavie.[1] Ils ont introduit des mots scandinaves ou gothiques. Depuis ce temps, on employa deux langues en Russie. La langue de l'Église demeura la même; mais la langue populaire devient un mélange de slavon, de scandinave, de tartare, de mots empruntés aux langues européennes.[2] Ce dernier changement eut lieu depuis Pierre-le-Grand, et l'usage universel de la langue française dans la société russe, tend encore à augmenter la différence qui existe entre l'ancienne et la nouvelle langue.

Ainsi, la position des peuples slaves les rappelle aussi à ce foyer asiatique, occupé par les Scythes, auxquels ils ressemblent par les traits

[1] Thunman, *Recherches sur l'hist. des peuples de l'Europe.*

[2] Reiss, *Gramm. russe,* Introduction.

du visage, et par la langue qui les rattache à la même source. Leurs migrations les y rapportent encore, car ils ne paraissent qu'à la suite des Germains, des Goths, des Celtes plus anciens encore; et si on accorde que ceux-ci soient asiatiques, il n'y a aucune possibilité de le nier pour les autres. Nous avons d'ailleurs quelques autorités à faire valoir, qui sont de nature à éclairer encore cette question.

Les Esclavons, dit Cromerus,[1] sont les anciens Sarmates, que les anciens distinguaient en asiatiques et européens. La plupart des auteurs[2] grecs et latins les confondaient avec les Scythes, et cette opinion a été partagée par des auteurs modernes entre lesquels nous distinguons Cluvier.

Ptolémée, Solin, Pomponius-Mela, Hérodote, en font deux nations, quoique voisines et limitrophes. Mais tels sont les points de ressemblance entre les deux peuples, que les peuplades sont tantôt données à une nation, tantôt à l'autre. Cluvier fait des Bastarnes un peuple germain;

[1] CROMERUS, *De rebus polonorum*, liv. 1er, ch. 12.

[2] STRABON, liv. 11, p. 507. — PLINE, liv. 4, ch. 12. — CLUVIER, liv. 1er, ch. 2, p. 17, *Germ. antiq.*

Strabon les fait Scythes[1] et les rapproche des Germains, Ptolémée Sarmates. Ce dernier classe parmi les Sarmates les Finnois, qui devaient être à l'orient de la mer Baltique.

Jornandes[2] place les Wendes ou Venedes au nombre des Sarmates. Ces Venedes s'étant fort étendus dans la Sarmatie, y avaient changé leur nom en celui de Slaves ou Sclaves.

Diodore et Trogue Pompée, abrégé par Justin, font descendre les Sarmates ou Sauromates d'une colonie de Mèdes que les Scythes avaient transplantée sur les bords du Tanaïs.[3]

Le président de Brosses[4] croit les Sarmates des Mèdes fugitifs. Nous voyons donc les Sarmates et les Slaves, dans l'opinion très recommandable des auteurs que nous venons de citer, se confondre avec les Scythes, avec les Mèdes, qui, dans tous les livres des Asiatiques, ne sont autres qu'une fraction du grand peuple d'Iran.

[1] *Géog*, liv. 7, p. 306.

[2] JORNANDES, *De rebus geticis*, chap. 5.

[3] FRERET, *Mém. sur les Amazones*, t. 21, *Acad. des Inscript.*, p. 110.

[4] *Acad. des Inscript.*, t. 35, p. 518.

Toujours même nécessité de les ramener soit à l'un, soit à l'autre, parce qu'aucun n'avait un caractère assez distinct pour être isolé de cette nombreuse descendance que toutes les apparences réunissent.

On trouve des Basilii (ou Scythes royaux) dans Strabon,[1] qui semblent associés aux Jaziges, et ces Jaziges étaient Sarmates. Les Sarmates plaçaient dans l'île Leucé, ou l'île Blanche, le pays des âmes, où les guerriers vont habiter après leur mort, occupés des mêmes exercices que pendant leur vie.[2] Cette idée où sont aujourd'hui les sauvages de l'Amérique, était aussi celle des anciens sauvages de l'Europe, Celtes, Thraces, Scythes et Azes septentrionaux.

A côté de ces races celtique, esclavonne, germanique, nous voyons paraître, quoique dans un état de décadence prononcé, les peuples de race finnoise : ce nom leur est donné par les Scandinaves ou Goths, mais les Russes les désignent sous le nom général de Tchudoi. Les cheveux roux, la tête grosse, les joues enfoncées,

[1] Livre 7, p. 306

[2] *Acad. des Inscript.*, t. 35, p. 529, à la note

semblent les traits caractéristiques de leur physionomie.[1]

Ces peuples s'étendent encore de nos jours à l'extrémité septentrionale de l'Europe, le long des côtes de la Baltique, et même jusqu'en Asie. Il faut sans doute attribuer à la différence des climats et aux alliances diverses que leur situation géographique les a conduits à contracter, la différence que l'on trouve dans leur apparence physique. Ceux qui se rapprochent des Slaves et autres Européens, sont supérieurs pour les traits et la taille, au reste de leurs frères; ceux qui confinent avec les Asiatiques empruntent, au contraire, à ce peuple un caractère qui les rapproche des Tartares. Enfin, ceux d'entre eux qui occupent les régions les plus septentrionales, sont dans des conditions pires encore, car la dégénérescence les a frappés sur tous les points.

Le nom de Finnois n'est pas connu parmi eux, et leur histoire n'est pas moins obscure que leur origine. On n'en parle qu'à l'occasion de leurs vainqueurs, les Scandinaves goths et les Russes. Il paraît qu'ils s'étendaient anciennement sur la

[1] MENTELLE et MALTEBRUN, t. 2, p. 165.

plus grande partie de la Scandinavie, sans qu'il soit permis de fixer positivement quelle partie du territoire de la Norwége et de la Suède actuelle ils occupaient. Outre les Lapons et les Finnois, cette même souche comprenait, en Europe, les Ingres, les Esthoniens et les Livoniens. Ceux qui lui tenaient de près sont les Permiens, les Wogouls, les Wotiaks, les Tchérémisses, et si l'on compare les langues, les Hongrois doivent être compris dans la même famille. C'est au moins une opinion soutenue par beaucoup d'auteurs, et dont nous parlerons bientôt.[1]

Aucune des nations finnoises n'a joué un rôle sur la terre, toutes sont empreintes des caractères d'une dégénérescence qui ne peut être attribuée qu'à leur froid climat et à leur misérable existence. Nous exceptons, bien entendu, ceux que leur mélange rattache aux races plus favorisées qui les avoisinent dans la partie la plus méridionale.

Les Permiens sont le plus remarquable de ces peuples finnois, et les Islandais les présentent comme un peuple autrefois riche et puissant. Ce

[1] Herder, t. 3, p. 171.

que l'on peut soupçonner, c'est qu'ils se livraient au commerce, et servaient d'intermédiaire au commerce de la Perse et de l'Inde. Ils prenaient les marchandises sur la mer Caspienne pour les conduire jusqu'à la mer Glaciale, où ils les échangeaient contre des fourrures qu'ils vendaient aux Orientaux. [1]

La couleur de leurs cheveux les rapproche jusqu'à un certain point des races scythiques européennes; mais nous venons de dire que leurs traits les rapprochent plutôt des Tartares asiatiques. Plusieurs de leurs peuplades sont effectivement plutôt tartares que finnoises. Tous ces caractères peuvent faire supposer, sans trop d'invraisemblance, que ces peuples sont un mélange de Tartares orientaux et de Scythes caucasiens, que le commerce a amenés dans les temps les plus reculés aux extrémités du nord, et que l'affreux pays qu'ils habitent, les privations de tout genre qu'ils ont endurées ont réduits, comme les végétaux de leur climat, à l'état de dégénérescence dans lequel nous les voyons.

Nous ne devons pas aller plus loin sans dire un

[1] MENTELLE et MALTEBRUN, t. 2, p. 167

mot des Lapons, qui occupent l'extrémité de la péninsule scandinave. Chassés par la migration gothique ou seconde migration, ils appartiennent par conséquent à une migration plus ancienne, à moins qu'on ne veuille croire qu'ils soient Autochthones ou Aborigènes. Cette opinion paraît moins probable encore si on l'applique à ces peuples. Si elle a quelque part un caractère moins invraisemblable, c'est à-coup-sûr dans des contrées plus favorisées que celle qui nous occupe.

L'historien de la Laponie, Jean Scheffer,[1] « croit que la Laponie n'a point été appelée de la « sorte, parce qu'elle est la dernière contrée de « la Scandinavie et à l'extrémité du golfe bothni- « que, mais parce qu'elle est habitée par les *La-* « *pes*, dont le nom, dans la langue des *Finons* « (Finnois), veut dire chassé du pays et poussé « jusqu'aux régions les plus reculées. »

Ce nom de Lapons n'est pas celui qu'ils adoptent; il ne leur est donné que par les étrangers, Finnois, Suédois, Moscovites, et enfin par les Allemands, qui les ont nommés Lapons et leur

[1] JEAN SCHEFFER, p. 2, in-4.

pays Laponie. Dans leur langue et entre eux ils nomment leur pays *Sabmienladti*.

Les Lapons sont les plus petits hommes du nord : ils sont laids et courbés. Leur difformité paraît venir du peu de soin qu'ils ont d'eux-mêmes. Leur visage est pâle, basané; leur corps noir et comme roux, ce qui tient sans doute à la fumée qui les environne sans cesse dans leurs cabanes. Ils ne peuvent vivre hors de leur pays, et les aliments de nos climats plus doux ne leur conviennent point.

Les Lapons tirent vraisemblablement leur origine des Finnois ou Finlandais.[1] Ils se donnent le nom de *Sabmi*, les Finlandais en la leur *Suomi*, et ces deux noms ne diffèrent que par la manière de les prononcer. Ils se ressemblent par les traits et par les inclinations, au point qu'on n'y trouve point de différence appréciable; seulement les Finlandais sont plus grands et plus gros. Les Lapons d'ailleurs avouent cette descendance. Ils assurent[2] qu'ils descendent d'un certain *Mieschao*-

[1] Scheffer, p. 19.
[2] *Ibid.*, p. 21.

giesche, et qu'ils ontappris deleurs ancêtres qu'il vint de la Finlande en Laponie.

Deux opinions cependant se sont fait jour sur l'origine des Lapons. Les uns les font Tartares, les autres purs Finnois. La vérité sans doute est entre ces deux opinions; certains caractères rappelant, comme nous venons de le dire, la race des Mongols, d'autres la race du nord. Le pays d'ailleurs s'étend à l'extrémité de l'Asie et de l'Europe, et il était impossible que le mélange n'eut pas lieu. C'est là ce qui donne un caractère particulier à ces peuples reculés, et ne permet pas d'en faire absolument une première migration purement septentrionale; certaines peuplades sont même presque exclusivement tartares.

Leur langue doit être nécessairement assez pauvre, et c'est dans cette pauvreté même que se trouve l'explication de ce fait remarquable, des variétés qui la distinguent d'une peuplade à l'autre. Quand un des territoires se rapproche d'un pays avec lequel il est en communication de commerce, la langue se modifie sur ses rapports. « C'est pour cette raison que les Lapons de *Torna* « et de *Kimi* étant plus près de la *Finnonie*, et « ceux de *Tuhla* et de *Pitha*, et encore plus ceux

« d'*Uma*, parlent les langues de la Suède et de la « Norwège.[1] »

La seule comparaison bien authentique qui puisse être faite sur leurs langues, est celle qui les rapproche des Finlandais.[2] La ressemblance avec les langues tartares est moins sensible, sauf dans les lieux où ces populations sont étroitement liées à cette source. Scheffer donne une liste de mots évidemment différents dans les langues de ces deux peuples; mais il infirme son propre témoignage, en publiant également une liste de mots finlandais et lapons qui ne se ressemblent pas, et cependant il dérive les Lapons des Finlandais. Le soin même qu'il prend de ne rapporter que les mots qui diffèrent, peut faire supposer qu'en poussant le rapprochement plus loin, on trouverait des analogies qu'il néglige ou qu'il attribue aux temps où les rapports des peuplades les justifient.

En résumé, les traits déformés de ces peuples accusent, comme nous l'avons dit, une dégénérescence qui ne permet pas de les rattacher distincte-

[1] SCHEFFER, p. 160.

[2] *Ibid.*, p. 150.

ment à aucune souche. Ce qu'on retrouve les fait soit Tartares orientaux, soit Finnois, et plus probablement Finnois. Ainsi rien ne les exclut de la possibilité d'appartenir à la première migration celtique; car les Finnois eux-mêmes se rattachent probablement à la souche asiatique septentrionale.

Nous avons parlé des Hongrois comme d'un peuple que l'on confond, principalement sous le rapport de la langue, avec la race finnoise. Nous ferons d'abord observer que c'est à tort qu'on lui donne ce nom de Hongrois; il se donne à lui-même le nom de Madjars ou Madgiares. C'est sous ce nom que le connaissent les Turcs, les Tartares et les peuples asiatiques; celui de Hongrois vient des Allemands, qui en faisaient des Huns.

Le grand nombre de mots finnois qui se trouvent dans la langue des Hongrois semblerait faire croire qu'ils appartiennent effectivement à la race finnoise ou tchoude. Il est difficile pourtant de se prêter à une communauté de race, et surtout de famille, entre une nation remarquable par la beauté de la taille et des traits, et les peuples les plus informes de la terre. Cette langue d'ailleurs

renferme un grand nombre de mots slavons, turcs, germaniques, même persans et arabes.[1]

Si les Madgiares sont des Finnois, ce sont les seuls peuples de cette race qui aient pris place parmi les conquérants. [2] Il paraît qu'ils s'établirent d'abord sur le territoire des Baskirs, entre le Volga et le Jaïk. Les Petchénègues les dispersèrent comme ils fondaient le royaume des Madgiares sur les frontières de la Perse. Ils secoururent l'empereur Arnolphe contre les Moraves. La Pannonie, la Moravie, la Bavière, la haute Italie, souffrirent de leurs ravages; mais ils furent repoussés à leur tour, et tellement affaiblis, qu'on n'eût plus rien à craindre d'eux. Aujourd'hui, mêlés aux Slaves, aux Germains, aux Valaques, ils sont réduits à un petit nombre, et leur langue sera probablement éteinte dans peu de siècles.

Il n'y a rien là qui rappelle le caractère finnois, constamment soumis, et auquel on demanderait vainement, au moins dans les documents transmis par l'histoire, des traces de cette humeur errante et belliqueuse.

[1] Schœll, *Tableau des peuples*, p. 98.

[2] Herder, t. 3. 173.

Le territoire hongrois fut occupé successivement par les Wendes ou Vandales,[1] à la fin du quatrième siècle, ensuite par les Goths, par les Huns d'Attila. Mais ces Huns furent vaincus par les Goths et les Gépides et repoussés du pays. Ce ne furent donc pas les Huns qui le peuplèrent.[2]

Une autre nation scythe, les Avares ou Abares, qui prennent aussi le nom d'Ogors, dans quelques historiens byzantins, prennent la place des Huns.[3] Le prince qui commandait à cette nation est appelé *Cagan* par les historiens du Bas-Empire. Ce nom ne peut être considéré que comme une transposition à la personne du titre consacré au rang. Nous le retrouvons dans les peuplades tartares. Ce titre de souveraineté, qui n'est autre que notre mot khan, venait donc de la Scythie, comme celui qui le portait, comme ceux qu'il guidait.

Dans l'histoire généalogique des Tartares, composée par Abulgasi-Bahadur, les Madsars ou Madgiares sont nommés comme contigus aux Urusses, Bashkirs, Ulaques, nations établies sur

[1] Mentelle et Maltebrun, t. 4, p. 104.
[2] D'Anville, *Acad. des Insc.*, t. 30, p. 240.
[3] *Ibid*, p. 241.

les rivières de Tin (Don), d'Atel (le Volga) et de Jaigik (le Jaïk).

Les Avares ou Abares venus de Scythie comme les Huns, combattus par les Goths et les Gépides, ont été connus sous le nom de Huns-Avares, et ont pu donner au pays le nom de Hunawaria ou Hungaria.[1] Toutes les distinctions que les auteurs hongrois s'efforcent d'établir entre les Hongrois et les Huns-Avares, n'aboutissent qu'à en faire deux différentes races de Scythes.[2]

A côté de cette similitude de langue, nous trouvons donc d'autres caractères qui rattachent les Hongrois ou Madgiares à la grande famille scythe. Le territoire d'abord; leur conformation, qui les élève au-dessus des Finnois; leurs mœurs, qui sont celles des peuplades belliqueuses de l'Asie septentrionale. Au reste, ces Finnois ne sont pas partout également dégénérés; ils sont les intermédiaires du commerce entre la mer Caspienne et la mer Glaciale; ce commerce se faisait par le Volga, où nous venons de voir l'établissement des Hongrois. Il est assez vraisemblable que les deux

[1] MENT. et MALTEBRUN, t. 4, p. 104.

[2] *Ibid.* p. 105.

peuples ont eu de nombreux rapports; mais, par ces rapports mêmes, ils se lient aux autres peuples scythes. Ainsi, nous maintenons que les trois familles principales, celtique, esclavonne, germanique-scandinave, ont leur point de départ, par rapport à l'Europe, à l'occident de la mer Caspienne; qu'elles n'avaient pu venir à ce point que de l'autre côté de cette mer, et qu'elles appartenaient ainsi à la souche asiatique, que nous rattacherons bientôt au plateau central de l'Asie, ou plutôt au versant septentrional de ce plateau, dont la partie la plus élevée est, suivant nous, le point de départ de toutes les populations dites caucasiennes.

La marche de ces populations, dans leurs ramifications nombreuses, offre moins de certitude que celle de la race arabe; mais cette incertitude, qui empêche de les suivre pas à pas dans leurs établissements, au milieu des forêts et des marécages du nord, n'empêche pas de les retrouver toutes à leur berceau. Séparées par des barrières plus marquées du lieu de leur origine, les traditions durent s'y obscurcir avec plus de promptitude et de facilité; aussi est-ce dans cette branche septentrionale que la barbarie fit des ravages plus

rapides. Ne la condamnons pas trop promptement toutefois. C'est aussi là que se formèrent ces populations vigoureuses, qui rendirent à l'humanité, épuisée par les Romains, l'énergie qui a présidé à une civilisation plus puissante. C'est à elle que nous devons cette république européenne où s'unit aux arts des peuples civilisés la force redoutable des barbares. Union féconde, qui a préparé à l'humanité une ère de progrès et d'avenir, dont rien ne peut marquer le terme, que la mesure même des facultés humaines. Nul ne saurait l'assigner; car la route parcourue dans le passé ouvre un champ sans bornes à l'avenir.

LIVRE IV.

PREMIÈRE PARTIE. — PERSES.

Situation géographique de la Perse. — Tradition sur l'identité des Scythes et des Perses.—Les chroniques nationales des Perses n'existent pas. — C'est dans les croyances religieuses qu'il faut chercher des documents.—De l'ouvrage intitulé *Dabistân*. — Avant le règne du premier roi, suivant les Perses, une autre dynastie avait existé. — A quelle famille indoue, arabe ou scythe, appartenait-elle? — La première dynastie était exactement la même que celle des Indous. — Ces trois familles se sont-elles réunies dans la Perse, ou en sortirent-elles comme d'un centre commun? — Elles sortent d'une tige commune établie sur le point le plus élevé du territoire des Perses ou de l'Iran. — Les Perses et les Mèdes sont le même peuple. — L'Arménie est dans le même cas. — Arméniens, Syriens et Arabes sont de la même famille suivant Strabon. — Le Pont et la Cappadoce unis à la Perse. — L'Ibérie lui appartenait également. — La famille arabe se lie à la Perse par l'Arménie, la famille scythe par le pays des Saces. — Les Perses eux-mêmes se rattachent au mont Imaüs ou au Thibet. — Les populations primitives se développent en Perse. — Il y a eu, entre l'Inde et la Perse, un ancien empire établi en Bactriane.

Au centre des vastes contrées peuplées par les nations de familles arabe ou scythe, s'étend comme un terrain de séparation, la Perse, que les Orientaux nomment Iran. C'est sous ce der-

nier nom que les écrivains asiatiques l'ont désignée dans tous les temps, et avec d'autant plus de raison, que la province dont les Perses ont reçu leur nom, n'est qu'une très médiocre partie du grand empire qu'elle désignait bien imparfaitement.

Les haines et les guerres continuelles qui ont séparé les Scythes, ou Touranians dans les langues orientales, des Perses, prenaient leur source dans des divisions de famille. Du moins l'avait-on cru, ou dit ainsi, pour rendre raison d'une animosité plus grande que le voisinage et la rivalité ne devaient l'amener. Cette tradition tend à justifier l'origine commune des Perses et des Scythes, que les écrivains anciens ont souvent attestée. Les Perses sont *originitùs Scythæ.* [1] Elle a pour résultat, d'expliquer le nom oriental des Perses et les divisions de puissance qui régnaient entre eux et leurs voisins.

« Lorsque Féridoun distribua ses états entre « ses trois fils, il en fit trois parts. Il donna la « partie orientale à Tour (c'est la Scythie); la « partie occidentale à Selem (c'est l'Assyrie), et

[1] AMM. MARCELLIN, liv. 31, ch. 2.

« celle du milieu, qui était la meilleure, et celle
« où il faisait sa résidence, à son plus jeune fils,
« nommé Jyrâdje dont il transporta le nom au
« pays même qui depuis s'est appelé Jyrân.

« On raconte que Tour et Selem, jaloux de
« voir que Jyrâdje avait eu la meilleure portion,
« l'assassinèrent ; et cette animosité subsiste en-
« core entre les trois états.[1] »

Il faut peut-être considérer ce passage d'un écrivain persan, comme une fable ingénieuse; mais il ne faut pas oublier que les fables les plus mensongères ne le sont que par la forme, et qu'elles ont toujours eu pour but de rendre raison de faits oubliés, ou de présenter les vérités morales sous l'enveloppe qui les rendait plus frappantes ou moins dangereuses. Ici nous pouvons considérer cette tradition comme l'expression figurée de deux faits positifs en eux-mêmes, savoir : l'origine commune des Scythes et des Perses, et la haine qui les divisait.

Les chroniques nationales des Persans ont été la proie du temps.

[1] Langlès, note du *Disc. sur les Persans,* p. 70, t. 2, *Mém. de Calcutta*

Les Grecs et les Juifs n'en avaient qu'une connaissance fort superficielle. Le premier empereur persan dont ils parlent avec étendue, est le grand Cyrus, le Kaï-khosrou des Orientaux. C'est cette habitude des Grecs d'habiller les noms à leur guise qui a jeté tant de confusion dans l'histoire et rend si difficile d'établir des concordances entre eux et les écrivains de l'Orient. Cette confusion s'augmente par l'habitude des princes asiatiques de prendre de nouveaux noms, de nouveaux titres, à différentes époques et à l'occasion de divers événements.[1]

Ces usages, si malheureux pour nous, et dont les Juifs ne sont pas exempts, puisqu'ils accommodent les noms persans à leur prononciation, ont tout brouillé. Les Persans eux-mêmes ont perdu leur histoire civile. Leurs prêtres avaient eu soin de conserver les livres de jurisprudence et de religion, de préférence à tous les autres.[2] Il s'ensuit qu'il ne subsiste rien de l'histoire authentique des Perses, avant la dynastie des Sacâny-

[1] WILL. JONES, 77, t. 2, *Recherches asiatiques, disc. sur les Persans.*

[2] *Ibid.*, 78.

des, excepté quelques traditions et quelques fables.

Les chronologistes avaient décidé que la première monarchie établie dans la Perse, était la monarchie assyrienne ; Newton ne pouvait la faire remonter au-delà de 790 ans avant Jésus-Christ, et quelques-uns plaçaient son origine au premier siècle après le déluge. Will. Jones [1] ne pouvait remonter que de cent ans au-delà de l'époque fixée par Newton.

Il paraissait fort extraordinaire que le pays le plus délicieux de l'Orient fut demeuré inhabité ou du moins sans gouvernement régulier, quand l'Égypte, conquête de la civilisation, était déjà un grand royaume, lorsque enfin les Chinois avaient déjà réuni les éléments de leur vaste domination.

C'était donc en dehors des documents historiques qu'il fallait chercher quelques lumières, et heureusement, les recherches n'ont pas été infructueuses. Les croyances religieuses et les langues ont fourni à la sagacité patiente des érudits,

[1] Will. Jones 79, t. 2, *Recherch. asiat.*, Disc. sur les Persans.

des indications pleines d'intérêt, et qui ont amené la solution de la question.

Un auteur persan, Mohammed Mohhsen Al-Fâny, qui mourut en 1081 de l'Hégire, a composé un ouvrage extrêmement curieux intitulé *Dabistân*[1] que nous ne connaissons que par un seul extrait inséré dans le premier des deux numéros, les seuls qui aient paru, du *New asiatic Miscellany*, p. 86-136, publié à Calcutta par M. Gladwin, en 1789. Le *Dabistân* est un traité des principales sectes religieuses et philosophiques connues. Après beaucoup de détails sur l'origine des choses, détails qui décèlent les principes du sabéisme ou culte des astres, l'auteur parle d'une dynastie antérieure à celle des Pychdâdyens, la plus ancienne que l'on eut connue jusqu'alors chez les Persans. Cette antique dynastie se nommait les Mahâbâdyens, du nom de son auteur Mahâbâd. Elle subsista plusieurs milliards d'années, dont chaque jour était composé d'une révolution de Saturne, ou de trente de nos années.

Mahâbâd divisa son peuple en quatre classes :

[1] Langlès, note *b*, p. 22; *Calcutta*, t. 2, *Disc. sur les Arabes*.

Les *birhmân*, ou devins; les *tchettry*, ou militaires; les *bass*, ou cultivateurs, et les *soùd*, ou artisans. Identité parfaite avec les castes indiennes. Cette monarchie Mahâbâdyenne fit place, en Perse, à celle des Guilchâhyens, qui fut composée de quatre dynasties, les Pichdâdyens, les Kayânyens, les Achkânyens et les Sacânydes.

Mohammed-Mohhsen nous représente Zoroastre comme le premier qui ait osé contredire ou attaquer le livre de Mahâbâd.

Ce rôle de réformateur que prend Zoroastre vis-à-vis cette ancienne religion, dont les principes étaient ceux du sabéisme, et l'organisation celle des Indous, est un fait tellement important, qu'il contient en lui seul le germe de toute la classification historique de ces premiers temps.

Il en résulte, qu'une puissante monarchie avait subsisté pendant plusieurs siècles dans l'Iran, avant le règne de Kayoùmarats, premier Pychdâdyen que les Persans veulent avoir été leur premier roi; que la religion qui précéda de beaucoup celle de Zoroastre, avait continué d'être professée par plusieurs doctes persans, jusqu'au temps où vivait l'auteur. Quelques-uns des principaux d'entre eux, persécutés par les souverains

partisans des Guèbres, s'étaient retirés dans l'Inde, où ils avaient composé un grand nombre de livres. Mohhsen avait lu ces ouvrages, et avait connu la plupart des auteurs.

Si nous pouvons ajouter foi à ces auteurs, la monarchie de l'Iran, pourrait avoir été la plus ancienne de l'univers. La question est de savoir à laquelle des trois sources, indoue, arabe ou tartare (scythe), appartenaient les premiers rois de cette contrée, ou s'ils étaient issus d'une quatrième race distincte de celles-là.

A L'époque de la naissance de Mahomet, deux langues, le parsi et le pehlvi, paraissent avoir été dominantes dans le grand empire d'Iran; celle de la cour était le parsi, le pehlvi était la langue des savants. Indépendamment de ces deux langues, les prêtres et les philosophes connaissaient une langue très ancienne et très difficile, appelée la langue du Zend, parce qu'elle avait servi à composer un livre de ce nom, qui traitait des obligations morales et religieuses et qu'ils regardaient comme sacré, tandis que le Pâzend, son commentaire, était en langue pehlvi, comme plus répandue que l'autre.

Le zend et l'ancien pehlvi sont presque tombés

en désuétude, le parsi s'est altéré pour devenir le persan moderne, mais dans l'ouvrage de Ferdoucy on le retrouve presque sans modification et je puis avancer avec confiance (c'est Wil. Jones qui parle) que des centaines de mots parsis sont de pur sanscrit. On en peut conclure que le parsi est un des dialectes de la langue sacrée en usage parmi les Brachmanes.

Nous aurons à parler plus longuement des langues dans le chapitre qui leur est consacré; mais il est nécessaire d'en dire ici quelques mots, non pour discuter les témoignages qu'elles fournissent, mais pour en établir historiquement l'existence et les conditions apparentes, sauf à examiner plus tard, et nous le ferons, la question générale qu'elles font naître.

William Jones établit ensuite que le pehlvi était une langue d'origine Chaldéenne, enfin arrivant à la nature de la langue zend il rapporte cette observation capitale :

Anquetil dans le Zend-Avesta a donné deux vocabulaires, zend et pehlvi. Le vocabulaire

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Persans, mém. de Calcutta*, t. 2.

pehlvi confirme l'opinion de William Jones sur l'origine chaldéenne de cette langue.[1]

Mais, ajoute-t-il, je reconnus avec un étonnement inexprimable, que sur dix mots zend, six ou sept étaient des mots sanscrits, et même que quelques-unes de leurs modifications étaient conformes à la grammaire de cette langue.

On doit conclure de l'ensemble de ces faits, suivant Will. Jones, que les plus anciennes langues de la Perse furent le chaldéen et le sanscrit, que le pehlvi et le zend en dérivent respectivement. Nous établissons avec Anquetil, que le pehlvi dérive du zend, ainsi que le parsi. Nous croyons enfin que le zend et le sanscrit ont été une seule et même langue, dont le chaldéen dérive lui-même.

Nous ne donnons ici ces considérations que pour montrer qu'en dernière analyse, tous les auteurs en quelque ordre qu'ils rangent ces langues, les reconnaissent comme appartenant à la même famille. La filiation, si elle peut être établie, ne le sera que par des considérations de grammaire analy-

[1] C'est la proposition contraire que nous adoptons. (Liv 4, 2e partie, consacré aux Indous et aux premiers Persans.)

tique et philosophique. L'opinion de Will. Jones qui n'est pas décisive sous certains rapports, ne doit donc pas être rejetée sous celui que nous signalons; c'est tout ce que nous avions besoin d'établir pour admettre la conclusion sans donner un assentiment complet à la doctrine.

Il ajoute encore que toutes ces langues contenaient quelque mélange, et que ce mélange était tartare. En effet, les meilleurs lexicographes assurent que beaucoup de mots de l'ancien persan sont pris de la langue des Cimmériens, Tartares qui faisaient partie du grand empire de Qapt-Chaq.[1] Ainsi, les Indiens, les Arabes, les Tartares, ont laissé des preuves évidentes de leur passage ou de leur séjour dans l'Iran long-temps avant les invasions historiquement connues de ces mêmes Arabes et Tartares. Donc, ils en étaient probablement originaires, ainsi que les pacifiques Indous. Ceux-ci, émigrés à une époque plus ancienne, avaient reçu de leurs législateurs l'injonction de n'y jamais retourner.

Ainsi, d'une part, Will. Jones[2] accorde, ou plu-

[1] Langlès, note *b*, p. 91, t. 2, *Calcutta. mém. sur les Persans*.

[2] Will. Jones, *ibid.*, 93.

tôt il affirme qu'une nation d'Indous a possédé et gouverné le pays d'Iran.

La religion primitive d'Iran, selon Mohhsen-al-Fâny annonçait un Dieu suprême, auteur du monde, que sa providence gouvernait, elle consacrait la fraternité humaine, et prescrivait une tendresse compatissante envers les animaux eux-mêmes.[1] Mais cette religion pure s'altéra bientôt, et le culte des Irâniens ne fut plus que le sabéisme, ou l'adoration des astres. Le culte rendu aux planètes, dans la Perse, semble avoir fait partie de cette religion qui subsiste encore de nos jours dans certaines provinces de l'Inde. Mohhsen assure, suivant l'opinion des Persans les plus instruits, que le premier monarque de l'Iran et de toute la terre fut Mahâbâd, (nom évidemment sanscrit) qui divisa le peuple en quatre classes, qui sont les mêmes, comme nous l'avons dit, que chez les Indous. Mahâbâd reçut un livre sacré du Créateur, et le promulgua parmi les hommes. Quatorze Mahâbâds devaient paraître sur la terre, revêtus de la forme humaine, afin de gouverner le monde. Les Indous avaient quatorze menous chargés de fonc-

[1] Will. Jones, *ibid.*, 99.

tions semblables. Le premier de ces menoùs a, comme le premier des Mahâbâds, laissé un livre de réglements ou d'ordonnances divines : il est bien difficile de supposer, d'après cela, que la première modification apportée à ce culte si pur, rendu à l'Être suprême, fut le système des brâmes, qui domine aujourd'hui dans les pays où le livre de Mahâbâd ou menou est la règle des obligations religieuses et morales.

Kayoùmarats, que les écrivains persans donnent comme leur premier roi et le premier homme, n'arriva donc au pouvoir qu'après la chute des Mahâbâdyens. Mais la chute d'une dynastie, à la fois politique et religieuse, n'est pas une simple révolution politique, c'est aussi une modification de croyances ; aussi voyons-nous la croyance nationale prendre alors le nom de religion de Hoùchenk, et porter encore l'empreinte des lois de Mahâbâd. Zoroastre fut le réformateur de cette ancienne religion, et sa réforme dura jusqu'à la conquête des Musulmans. Saady, dans son ouvrage intitulé *Boustân*, ne sépare pas la religion des Guèbres de celle des Indous. Il ne se contente

[1] Boustan de Saady, ch. 8, cité par Langlès, p. 103 du discours sur les Persans.

pas de donner aux Brahmanes le nom de Mogh (mages); il les appelle encore lecteurs du zend et du pazend.

Cette confusion était-elle réelle ou feinte, je ne saurais le déterminer dit le président de la société de Calcutta; mais il me paraît certain que la religion des Brahmanes, avec qui nous conversions tous les jours, était dominante dans la Perse, avant le règne de Kayoùmarats.

Ainsi, la croyance des Iraniens se rattache au culte, plus pur, des Indous; ainsi une dynastie puissante fut établie dans l'Iran avant les Pychdâdyens, et cette dynastie fut commune aux Indous et aux Iraniens. Son histoire a été greffée sur celle des Indous qui fondèrent les monarchies d'Ayodhyâ et d'Indrapresthâ.

Nous découvrons donc dans la Perse à la première origine de l'histoire, les trois races distinctes auxquelles nous assignons l'Inde, l'Arabie, la Tartarie.

Une question toute naturelle résulte de cet aperçu général que le reste de cet ouvrage est destiné à confirmer : ces races ou plutôt ces trois familles venaient-elles de pays éloignés, se ras-

sembler dans l'Iran, ou en sortirent-elles comme d'un centre commun ?

Il serait contraire à tous les résultats obtenus jusqu'ici, de supposer qu'elles fussent venues de pays éloignés. Dans la série ascendante, depuis les Égyptiens jusqu'aux Arabes, nous avons toujours été conduits vers les montagnes de l'Asie centrale, pour y retrouver l'origine de la famille asiatique occidentale. Dans nos recherches sur les familles scythiques nous sommes arrivés au même résultat, il n'y a donc pas lieu d'admettre la première partie de la question. La seconde partie est directement liée à l'objet dont nous nous occupons, et ce sera avoir avancé beaucoup la solution du problème général qui a pour but la recherche du point de départ de tous les peuples, que d'avoir établi que l'Iran est le centre commun sur lequel ils se sont tous appuyés. Nous établirons ensuite, et par des rapprochements successifs, à quelle contrée de l'Iran nous devrons définitivement le fixer.

Nous continuerons, à cet effet, nos recherches sur la discussion établie par Will. Jones, sauf à l'éclairer et à la compléter plus tard par d'autres documents.

« [1] Observons la position centrale de l'Iran qui « est borné par l'Arabie, par l'Inde et par la Tar- « tarie, tandis que l'Arabie n'est contiguë qu'à « l'Iran, et qu'elle est éloignée de la Tartarie et « séparée de la lisière de l'Inde par un golfe con- « sidérable. Il n'y a donc que la Perse qui sem- « ble avoir été dans le cas d'envoyer des colonies « dans tous les royaumes de l'Asie. Les Brahma- « nes n'auraient jamais pu se rendre de l'Inde « dans l'Iran, attendu que leurs plus anciennes « lois existantes leur défendent expressément de « quitter la région qu'ils habitent maintenant.

« La tradition n'a pas même conservé parmi « les Arabes le souvenir d'une émigration de « leurs aïeux dans la Perse avant Mahomet. « Quand aux Tartares, l'histoire ne nous laisse « pas même entrevoir qu'ils aient abandonné « leurs plaines et leurs forêts antérieurement à « l'invasion des Mèdes, et alors même ils furent « conduits par des princes d'une famille assy- « rienne. Les trois races dont nous avons parlé « (et nous n'en avons trouvé que trois) sont donc

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Persans*, p. 110, t. 2, *asiat. rech.*

« sorties de l'Iran comme de leur patrie com-
« mune. »

Nous pouvons réunir à ce passage une autre observation du même auteur, et qui tend à confirmer l'opinion qu'il vient d'émettre.

La fable de Souradèvi,[1] déesse indienne du vin, dans un pays où il est défendu aux Brahmanes d'user des liqueurs fermentées, est une indication nouvelle que les Indiens venaient originairement d'un pays où l'on faisait du vin.

Après avoir présenté, comme probable, l'opinion qui fait sortir les Goths ou Scythes de la Perse, les Irlandais et les anciens Bretons de la mer Caspienne, opinion conforme à ce que nous avons consigné dans le livre précédent sur les races scythiques, Will. Jones conclut ainsi :

« Nous pouvons donc regarder comme hors
« de doute que l'Iran ou la Perse, dans son ac-
« ception la plus étendue, fut le véritable centre
« de la population, du savoir, des langues et des
« arts. Qu'au lieu de se propager seulement vers
« l'Ouest, comme on l'a follement supposé, ou
« vers l'Est, comme on aurait pu le supposer

[1] *Calcutta*, t. 1, p. 189.

« avec autant de raison, ils se sont répandus dans « toutes les directions.[1] »

Nous avons achevé de rapporter l'opinion de Will. Jones. Nous avons besoin, pour en tirer une conclusion, de la resserrer et d'en présenter la substance.

Cette opinion se fonde sur trois considérations, qu'il est nécessaire d'examiner successivement :

1° L'ancienne langue zend offre une telle analogie avec le sanscrit; les croyances des premiers habitans de la Perse, suivant Mohhsen, sont tellement identiques à celles des Brahmanes, qu'il y a grande probabilité que les Indous viennent de la Perse.

2° La disposition géographique de la Perse, ou Iran, fait naître l'opinion que les Indous viennent de la Perse, et non qu'ils soient venus de l'Inde pour peupler cet empire; opinion corroborée par la défense faite aux Indous de quitter leurs pays natal.

3° L'abstinence de vin, à laquelle sont soumis les Indous, quoiqu'ils honorent une déesse qui préside à la vigne, annonce que cette interdiction

[1] *Disc. sur les Persans*, 111, t. 2.

n'a pas toujours existé, et que le culte a pris naissance dans un pays où l'usage du vin était permis.

Cependant Will. Jones fait trois races distinctes des Arabes, des Tartares et des Indous.

Sur la première raison, nous ferons observer que la double analogie qu'elle présente prouve l'identité, et non l'antériorité, et qu'elle n'est rien sans la seconde qui se fonde sur la disposition géographique de la Perse, pour en faire sortir les Indous. Nous les examinerons donc simultanément.

Il est vrai que la disposition géographique de l'Iran favorise l'opinion de la triple migration indienne, arabe et tartare (scythe). Cette disposition, jointe aux trois considérations précédentes tend à y placer leur origine; et l'on a peine à concevoir, dès-lors, l'assertion d'une distinction aussi positive que celle qu'exprime le savant président de l'Académie de Calcutta.

Il faut supposer qu'il n'a pas eu d'autre intention que de faire ressortir les différences depuis long-temps existantes entre les trois familles; mais c'eut été plaider à la fois deux causes, que de soutenir, d'une part, la distinction des races, et, de

l'autre, l'identité des croyances, des langues et du territoire.

Il n'est donc pas exact de dire, et ce serait aller au-delà de sa pensée réelle que d'admettre, aussi absolument que Will. Jones, que les trois familles soient distinctes malgré leur séjour commun sur le même territoire. Il en doit résulter, et nous le croyons ainsi, que les Indous viennent de la Perse. L'exposition, et la discussion de ses idées, établit que Perses et Indous ont habité simultanément la Perse, que les Tartares (Scythes) y ont laissé également la preuve de leur séjour; mais bien loin qu'ils puissent être considérés comme des races distinctes, ils retracent, au contraire, tous les caractères d'une identité primitive. Nous étions déjà arrivés à ce résultat, lorsque nous avons énoncé l'opinion de Cuvier [1] sur la race caucasienne.

L'analogie, moins grande, qui existe entre le chaldéen, l'arabe et le sanscrit, qu'entre cette dernière langue et le persan actuel, pourrait faire naître l'idée que les Arabes n'ont occupé la Perse qu'après la retraite des Indous, et qu'ils ne l'ont

pas occupée tout entière; cela peut prouver aussi qu'ils ont parcouru, pour s'éloigner du point de départ commun, un trajet plus difficile, et dans des circonstances qui ont modifié d'une autre manière leurs habitudes et leur langage. L'examen que nous en ferons justifiera cet aperçu.

En résumé, on se prête difficilement à ce séjour simultané de trois races distinctes sur le même sol. Il semble plus naturel de croire que le temps y a fait pénétrer les différences qu'on y remarque. Que la tige originelle aura occupé le point le plus élevé du territoire de l'Iran, c'est-à-dire les versants de l'Imaüs, et que de là elle aura peuplé l'Inde, la Perse et la Tartarie ou Scythie. Nous avons vu que les habitants de ces pays sont de même race, malgré la distinction exagérée de Will. Jones, et nous verrons bientôt que l'examen des langues mène à la même conclusion.

Nous pensons qu'après la grande catastrophe dont le souvenir s'est conservé chez presque tous les peuples, ceux qui survécurent descendirent des plus grandes hauteurs du globe, qui sont les chaînes du Thibet et de l'Inde, et se répandirent dans la Perse ou suivirent la chaine des montagnes pour se répandre, de là, comme

le dit William Jones. Les modifications auront été plus ou moins sensibles suivant le temps, les rapports et les circonstances. Mais tous remontent à cette source, parce qu'ils sont unis comme race, comme langue, comme croyance. Ces deux dernières faces de la question n'ont pas encore, il est vrai, été suffisamment examinées, mais nous en avons assez dit pour être autorisés à émettre notre opinion sur cette unité que nous achèverons de mettre en lumière.

Après avoir ainsi exprimé notre opinion sur l'identité des trois grandes familles, nous avons à examiner la question des peuples qui ont vécu sur le territoire d'Iran ou de Perse, selon les désignations grecque et moderne.

Autrefois les Mèdes étaient généralement connus sous le nom d'Ariens, c'est à dire peuples de l'Iran.[1] Chez les Orientaux ce que l'on nomme les Perses et les Mèdes est compris sous le nom d'Iraniens, c'est un seul empire dont la Médie et la Perside étaient de simples provinces. Les deux empires, qui sont clairement distingués dans les livres des Orientaux, sont l'Iran et le Touran, c'est-

[1] Hérodote, liv. 7, p. 339. Édit. Wessel.

à-dire la Perse et la Scythie.[1] Nous avons expliqué, au commencement de ce livre, la tradition qui se rapporte à cette séparation, ce qui la fait remonter à un partage entre deux frères, et suppose une union ancienne entre l'Iran et le Touran.

Les gouverneurs particuliers des provinces de Perse, portaient le titre de rois, comme on le voit dans les écrivains grecs, et dans ceux de l'Orient. Ils avaient souvent des guerres entre eux.

Il est certain, que chez les Grecs et les Orientaux, il est question des mêmes pays, lorsque les premiers parlent de la Perse et de la Scythie, les autres de l'Iran et du Touran. Lorsque les événements se sont passés dans le même temps, il faut donc que ces écrivains désignent les mêmes princes, ou leurs généraux, quoique sous des noms différents.[2]

Si l'on prend l'empire des Mèdes et celui des Perses pour un seul et même état, on verra cet état renfermer jusqu'à Cyrus, la Médie, l'Assyrie, la Perside et les provinces voisines. La même ob-

[1] ANQUETIL DUPERRON, *Acad des Inscript.*, p. 480, t. 40

[2] *Ibid.*, p. 481, t. 40

servation se rapporte à l'Iran jusqu'à Ke Khosro[1] (Cyrus). Depuis ces deux princes, (c'est le même, nous venons de le dire) les bornes de cet état sont reculées considérablement vers l'Ouest et le Nord. (La Scythie ou le Touran). Enfin, depuis Darius, les conquêtes des Perses (Iranians) ne paraissent s'étendre que vers l'Ouest. Elles comprennent l'Asie mineure, la Grèce, l'Égypte.[2]

Dans Moïse de Chorène, les Arméniens s'unissent aux Mèdes, et le même fait se retrouve chez tous les Orientaux. Minotcher, issu de Féridoun, roi de Perse, qui avait fixé le siége de son empire en Médie, tue Salem, roi d'Assyrie, issu également de Féridoun, et Tour, roi de Touran, issu, comme les autres, de Féridoun; et établit l'empire des Iranians.[3]

Ce Minotcher, que nous voyons établi en Médie, est le seul roi de Perse qui ait soumis les rois de l'Iemen. Roi de Perse ou de Médie sont ici synonimes. Sous Astibar, les Parthes renoncent à

[1] WILL. JONES, *Disc. sur les Persans, Calcutta*, t. 2.

[2] ANQUETIL, *Acad. des Inscript.*, p. 482, t. 40.

[3] *Ibid.*, 483.

la domination mède, et se livrent aux Saces, dont le pays répond exactement au Touran.

Entre les chefs des Scythes et ceux des Perses il existait une querelle de famille ; fondée sur les droits de succession blessés, c'était l'empire de l'Iran, donné à Irets,[1] par Féridoun.

Cyrus, roi des Perses et des Mèdes, a pris Babylone; c'est là, chez les Grecs, la monarchie perse la plus étendue, ils la donnent comme un nouvel empire, tandis que chez les Orientaux c'est toujours l'empire d'Iran.

On doit penser, d'après ce mémoire d'Anquetil,[2] que les Perses et les Mèdes sont le même peuple. Ajoutons que les hommes que Djemschid employa pour défricher et peupler, sortaient de l'Iranvedj, au nord de la Parthie. Ce sont les Scythes, maîtres du Nord de l'Asie avant Ninus, ce qui s'accorde encore avec l'opinion d'Ammien Marcellin.[3]

Ainsi, tous les peuples convergent vers un point

[1] *Irets,* le même que Langlès appelle *Irâdje* au commencement de ce livre.

[2] Anquetil, *Acad. des Inscript.*. p. 446, t 40.

[3] Liv. 31, ch. 2.

central. Les peuples du nord, d'origine scythe, aboutissent à la Perse, dans les écrivains anciens et modernes, orientaux ou occidentaux, et nous avons vu les peuples de l'Assyrie et de la Chaldée toucher de même cette terre centrale de l'Iran.

Nous devons à l'occasion de la Perse, que nous présentons comme le centre d'élaboration des populations, parler de ces royaumes ou provinces, que leur position centrale rapproche aussi de cet empire, et qui ont été peuplés par les mêmes nations. Là aussi se sont trouvées des peuplades qui ont émigré dans les temps anciens. Il nous importe, pour ne pas donner une esquisse incomplète des principaux peuples, de lier ceux-ci aux grandes familles dont ils sont une véritable descendance.

Au premier rang se présente l'Arménie.

Moïse de Chorène [1] fait venir le nom d'Arménie d'Aram, fils de Sem, ou d'Aram un des souverains de ce royaume. Nous avons déjà eu occasion de dire ce que nous pensions de cette filiation de la famille de Noé. Ce ne sont pas les peuples qui en sont descendus, mais la famille elle-même, qui a été composée d'autant de membres

[1] *Hist. arm.*, p. 49.

qu'on a trouvé de peuples auxquels il fallait assigner des ascendants. Ce n'est pas, d'ailleurs, une erreur à reprocher à l'Écriture. Nous ne l'entendons pas ainsi. L'Écriture n'est pas un enseignement de géographie politique; elle a donné ses divisions sous la forme la plus brève. Appeler homme ce qui fut peuple, n'est qu'une manière d'établir les mêmes rapports sous une forme différente. Bochart[1] donne une autre origine à ce nom, et le fait dériver de Aar, montagne, et de Mini, province du royaume. Ce mot de Mini qui signifie métal, en hébreu, s'accorde d'ailleurs, avec la constitution physique de l'Arménie, abondante en métaux, au rapport de Procope.[2]

L'Arménie est bornée à l'Orient par les deux Médies; au Nord, par l'Ibérie et l'Albanie, ou cette partie du Caucase dont elles sont entourées; par les monts Paryadres et l'Euphrate, à l'Orient; au Midi, par le Taurus.

Il est peu de pays qui comptent autant de fleuves que l'Arménie, ce qu'expliquent ses hautes montagnes. Ces fleuves appartiennent aussi à

[1] PHALEG., liv. 1er, ch. 3.

[2] Liv. 1er, *De Bello Persico*. cap. 15.

d'autres états. Leur source seule et une petite partie de leur cours sont situés en Arménie. Leurs eaux vont se perdre dans le Pont-Euxin, la mer Caspienne et le golfe Persique. Ainsi, l'Arménie est le centre du mouvement des eaux de ces trois grands lacs. C'est aussi là qu'on avait cherché le paradis terrestre et les quatre fleuves qui en sortaient. Mais cette opinion s'accorde peu avec le froid excessif des montagnes et la végétation très peu méridionale de ce pays. [1]

On paraît en général adopter, à l'égard des Arméniens et de leur origine, le sentiment de Strabon, qui ne fait qu'un peuple, partagé en deux tribus, des Arméniens et des Syriens. La grande conformité entre les deux peuples, les divers traits qui les caractérisent également dans les mœurs et dans le langage, prêtent à cette opinion une force supérieure, et Bochart [2] la croit la mieux fondée.

Strabon dit positivement que les Arméniens, les Syriens, et les Arabes[3], parlaient le même lan-

[1] Tournefort, lettre 7.
[2] Bochart, *Phaleg.*, liv. 1er, c. 3.
[3] Strab. liv. 1er, p. 41.

gage et appartenaient à la même famille. Nous voyons, dans Polyen,[1] qu'ils employaient le caractère syriaque.

D'un autre côté, le langage des Parthes et celui des Arméniens, est le même, suivant Bayer.[2] Nous sommes donc portés à croire qu'un langage général antérieur, a donné naissance aux dialectes répandus de l'un et de l'autre côté de l'Imaüs.

Si l'on veut se rappeler ce que nous avons dit à la fin du deuxième livre, consacré aux Arabes, nous sommes arrivés précisément à la même conclusion, en remontant l'histoire des peuples dits araméens. Sur le témoignage de Xénophon, nous avons admis les Chaldéens comme originaires d'Arménie, et nous avions déjà montré que les Arabes et les Chaldéens sont le même peuple. Les mêmes faits se représentent sous d'autres noms. Les Chaldéens Arméniens, et les Syriaques, nous amènent à la même tige arménienne, avec Xénophon, Strabon, Polyen et l'Écriture. Moïse, dans sa classification, a dû suivre naturellement la tradition arabe, et c'est aussi dans

[1] Polyœnus, liv. 4, chap. 8.

[2] Bayer, *Hist. regni Bactriani*, p. 21.

l'Arménie qu'il place la source de cette famille, puisque c'est là qu'il fait arrêter l'arche. Ne dissimulons pas cependant que ce sont les Arméniens que Strabon fait descendre des Syriens, ce qui est impossible à notre avis. Nous avons fait connaître ailleurs,[1] que nous considérions, avec tous les écrivains, les montagnes comme peuplées avant les plaines.

Nous n'avons que très peu de notions sur les lois de l'Arménie. La religion a été l'objet de quelques observations. Strabon dit que les mêmes divinités étaient honorées du même culte chez les Arméniens, les Perses et les Mèdes. D'autres écrivains assurent qu'ils ensanglantaient les autels de leurs divinités, par le sacrifice de victimes humaines.[2]

Les royaumes du Pont et de Cappadoce ont formé quatre satrapies sous l'autorité des rois de Perse.

Le nom de Pont venait du Pont-Euxin et ce nom s'étendait à toute la côte de cette mer. Les habitants de ce royaume avaient la même langue

[1] Liv. 1er, à la fin.

[2] *Hist. univ.*, t. 15, p. 20.

et la même religion que les Cappadociens. Ils étaient renommés par leur habileté à travailler le fer. On les a fait descendre de Tubal, un des frères de Gomer.

Les anciens connaissaient la Cappadoce sous le nom de Syrie ou d'Assyrie, et les habitants étaient appelés Leuco-Syriens ou Syriens blancs.[1] Elle était située entre le mont Taurus et le Pont-Euxin. On rattache les Cappadociens au dernier fils de Gomer, et par conséquent à la famille celtique. Dès le temps de Cyrus, un grand de Perse fut roi de la Cappadoce, après avoir épousé la sœur de son maître. Nous voyons toujours ces petits royaumes limitrophes de la Perse, sous la domination directe ou sous l'influence du grand empire. Il n'y avait presque point de différence entre la religion des anciens Cappadociens et celle des Perses;[2] remarque qui s'applique aussi, comme nous venons de le voir, aux habitants du Pont.

Il y a, dit Strabon,[3] une grande multitude de

[1] Hérod., liv. 1er, p. 55; liv. 7, p. 542.

[2] *Hist. univers.*, t. 15, p. 240.

[3] Strabon, liv. 15, p. 733.

Mages dans la Cappadoce, et les temples des dieux des Perses y sont très multipliés.

Moïse de Chorène[1] assure que la langue cappadocienne était la même que celle de l'Arménie. Eudoxe disait que la langue arménienne était un dialecte de celle des Phrygiens. Hérodote avait dit, avant Eudoxe, que les Arméniens étaient une colonie de Phrygiens.[2] On peut conclure de là que, dans leur origine, les peuples de l'une et l'autre Phrygie, ceux de la Capadoce et ceux de l'Arménie, avaient composé une seule nation qui parlait la même langue.[3]

Maintenant, il s'agit d'examiner où peut être la source de tous ces dialectes.

A cet effet, nous chercherons en quel temps et en quelle partie de l'Asie la langue zend était en usage.

Les noms que les écrivains de l'antiquité nous ont conservés, sont, la plupart, zends, et plusieurs ont encore la dureté qui caractérise cette langue.[4]

[1] Livre 1er, ch. 13.

[2] HÉRODOTE, liv. 7, p. 542.

[3] FRERET, *Inscript.*, t. 19, p. 55.

[4] Livre 9. Voir le 2e vol.

Anquetil [1] rapporte plusieurs exemples concluants de ce fait, et il résulte, de ses citations, que les noms mèdes sont aussi persans et zends. Ce qu'il dit pour les noms d'hommes n'est pas moins vrai des noms de provinces, et il en rapporte également des exemples dans le mémoire que nous citons. Des noms de province, son investigation s'étend aux noms de fleuves, et il trouve la même identité dans les noms donnés aux fleuves Araxe, Cyrus et du Phase, les plus célèbres entre ceux qui arrosent l'Arménie, l'Iran proprement dit, et la Géorgie.

Ainsi, les mots des langues anciennes usitées aux environs de la mer Caspienne, rapprochent le zend de ces contrées.

Le rapport du zend avec le géorgien est une autre preuve qui fixe la première langue dans les lieux que nous venons de lui assigner.

« [2] Anciennement, l'Ibérie, gouvernée par un « seul roi, étendait ses limites à l'Orient, jusqu'à « Ecbatane, métropole de la grande Médie; à « l'Occident et au Midi, jusqu'à Trapesunt et

[1] *Acad.*, t. 31, p. 365.

[2] *Ibid.*, 368.

« Arzerom, et au Nord jusqu'aux Abasques. De-
« puis, bornée à cinq provinces, elle s'est vue res-
« serrée entre la mer Noire et la mer Caspienne.
« Quatre de ces provinces (l'Imérète, le Carduel,
« Rakhète et Guriel) forment la Géorgie, propre-
« ment dite; la cinquième est la Colchide, qui
« diffère des quatre autres par les mœurs, la
« langue et la température de l'air, quoiqu'elle
« leur soit limitrophe. »

L'ancienne Ibérie, ou la Géorgie actuelle, nous apparaît donc comme un pays où la langue zend était parlée, et par conséquent l'ancienne langue de l'Iran.

Il résulte de l'ensemble de ces faits que les populations de la Perse appartenaient à une race commune, puisque leur langue était la même, ainsi que les objets de leur culte : quelles que soient donc les migrations qui aient pu avoir lieu parmi elles, elles se rattachent toujours au centre commun des anciens Iraniens, dont le zend était la langue; et nous verrons à l'article de l'*analogie des langues*, les conséquences que nous devrons tirer de ce fait. Il nous suffit maintenant d'établir qu'aucune catégorie particulière ne peut être invoquée pour y rattacher l'une ou l'autre des pro-

vinces de l'Iran. L'exemple contraire de la Colchide demande pourtant un mot d'explication.

Hérodote, Diodore de Sicile, Denis Periegetès et Ammien Marcellin, prétendent que les Colchiens étaient originaires d'Égypte, et placés là par Sésostris.[1]

Lamberti,[2] dans sa *Relation de la Colchide*, tout en admettant les ressemblances par lesquelles on cherche à fonder cette origine, ne peut cependant admettre le fait comme véritable, et la raison qu'il en donne est celle-ci : Avant l'arrivée de Sésostris,[3] la Colchide avait un roi, qui triompha même du monarque égyptien; ce qui prouve que le peuple qui habitait cette contrée était déjà nombreux. Cependant cet échec n'arrêta pas le conquérant égyptien, qui s'avança jusqu'au Tanaïs. L'invasion de Sésostris et les soldats qu'il put laisser effectivement dans le pays, ont pu produire cette différence de mœurs et de langage qui existe entre la Colchide et les autres provinces de la Géorgie.

[1] Hérod., liv. 2, p. 150; Diod., liv. 1er, p. 50; Denis Periég., *orbis descriptio* vers 689; Ammien, chap. 8.

[2] Lamberti, p. 3.

[3] Plin. *Hist. N.*, liv. 33, c. 3.

Si ce fait est vrai, et les anciens historiens sont d'accord pour le reproduire, il y a donc possibilité d'expliquer l'anomalie apparente de la Colchide. Nous ne quitterons pas ces provinces de la Perse sans indiquer un dernier rapport qui confirme tout ce que nous avons avancé, et rattache plus spécialement encore l'Ibérie à l'Iran, et l'Iran à l'Inde, conformément à l'opinion exprimée dans le livre de Mohssen al-Fany.

Selon Strabon,[1] les Ibériens étaient divisés en quatre classes, d'après les mêmes bases, à-peu-près, qu'en Égypte et aux Indes; fait qui peut servir à la fois de confirmation à notre opinion sur l'unité des provinces de l'Iran, et à diminuer l'étonnement produit par la ressemblance des Colches et des Égyptiens, puisqu'alors une origine primitive pareille aurait dû nécessairement amener, quoique par des chemins différents, des conséquences au moins analogues. La marche de l'armée de Sésostris, en augmentant ces analogies, aurait donné à cette province une physionomie plus prononcée et plus rapprochée de celle des

[1] STRABON, liv. XI, p. 501.

Égyptiens. Ainsi s'expliquent, du moins autant que nous le pouvons, les faits qu'il semble au premier coup-d'œil bien difficile d'admettre comme possibles ou probables.

Ainsi, d'une part, la famille arabe se rattache à la Perse par l'Arménie et les sources de l'Euphrate. La famille scythe se rattache à la Perse par le pays des Saces, et plus immédiatement encore par les liens plus étroits d'une identité réelle comme peuple. Les Perses, eux-mêmes, considérés comme fraction séparée, remontent vers les points les plus élevés de leur territoire actuel, et se rapprochent du versant occidental de l'Imaüs; les Scythes, ou Saces, occupent le versant septentrional. Plus nous étudions l'origine de ces deux peuples, plus nous les voyons se rapprocher d'un centre commun, et ce centre commun c'est la partie la plus élevée de la chaîne de l'Imaüs ou des montagnes du Thibet. La tradition historique qui met les trois empires de l'Iran, du Touran et d'Assyrie, entre les mains des enfants de Féridoun, nous atteste encore l'unité primitive des trois branches pour n'en faire qu'une seule souche. Ainsi, les deux rapports de géographie historique, et d'origine traditionnelle, sont entière-

ment d'accord. Sur ce terrain commun de la Perse, se développe le noyau des populations primitives qui se rattachent au nord et à l'Occident. Suivant toutes les règles des probabilités et les analogies d'un autre ordre que nous avons signalées leur séjour fut établi sur les plus hautes montagnes, ce ne fut que timidement qu'elles s'aventurèrent et probablement sans quitter le flanc des montagnes; elles durent ainsi suivre la chaîne qui se termine entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. La terre inculte et couverte d'eau ou de forêts ne fut desséchée et travaillée qu'après de longues années d'une vie nomade ou de chasse; c'est la vie des Scythes et des hordes des montagnes d'Arménie. Mais les eaux se retirent, les peuples deviennent plus nombreux; attirés par la beauté des rives des fleuves, ils y établissent leurs demeures. La jeunesse aventureuse, la partie de la nation accoutumée à la vie vagabonde jusque-là consacrée, conserve la possession de ses montagnes et son existence féroce et sauvage, ou poussant plus avant, rencontre dans les terres qu'elle découvre, l'emplacement le plus approprié à ses habitudes errantes; c'est la race qu'on appela Arabe qui, sortie des mon-

tagnes où l'Euphrate prend sa source, laisse sur les rives délicieuses du fleuve, et dans les fertiles plaines de la Chaldée, ses enfants les plus paisibles, et parvient aux déserts, où elle a conservé ses mœurs. D'autres s'aventurent sur un autre versant des montagnes, peuplent les vastes plaines de la Tartarie indépendante, mais rencontrant sur leur route un ciel moins favorable et une terre moins riche, ils conservent les habitudes d'un peuple chasseur et nomade, ce sont les Scythes. Au centre, séduit par le riche aspect des campagnes de l'Iran, le germe de ces populations reste au berceau qui les abrita toutes, se développe, défrichant devant lui cette terre qui devait, sous la main du travailleur, devenir le plus délicieux territoire, ce sont les Iranians; toutes les peuplades féroces ou adoucies par la civilisation naissante qui les avoisine leur ressemblent par les traits, la langue, les mœurs, la religion. Où trouver ailleurs le centre possible des populations primitives. Aussi c'est vers ce point que l'histoire, d'accord avec la tradition, d'accord avec les cosmogonies, d'accord avec les probabilités qui peuvent naître de la catastrophe diluvienne, les place toutes, ou du moins celles qui

appartiennent à la même race, dite Caucasienne, et qu'on aurait appelée avec autant de raison Imalayenne ou Thibetaine.

Un savant moderne Schlosser,[1] dans son histoire universelle de l'antiquité, envisage la question Perse sous un point de vue très analogue au nôtre, et qui s'accorde avec la doctrine de Mohssen Al-Fany, et la dynastie Mahâbâdyenne.

Nous avons, dit-il, des autorités dont le poids n'est pas contesté, qui prouvent qu'il existait, dès les temps les plus reculés, un système sacerdotal dans l'orient de la Perse. Les traces de ce système se retrouvent dans la Bactriane, chez les Mèdes et chez les Persans. Nous reconnaissons les restes de sa civilisation et de ses institutions dans celles de la Perse et de l'Inde. Les écrivains orientaux et les grecs qui ont puisé aux sources persanes confirment cette opinion; et sans faire trop de fond sur ce qu'ils disent, il est cependant digne de remarque que chez les uns et chez les autres, on retrouve la trace d'une tradition générale. La ville de Balk est le théâtre des premiers événements de l'histoire de Perse, et le premier

[1] Tom. 1er, ch. 3, p. 194.

roi à qui les Persans attribuent la domination, Kayoumarats en est, suivant eux, le fondateur. C'est aussi vers la Bactriane que se dirigent toutes les opérations des Assyriens à la première époque assyrienne ou babylonienne. Le témoignage d'Anquetil est ici fortifié par celui de Bayer.[1]

Le même Bayer,[2] dans un passage remarquable, confond les Bactriens, les Indous et les Sectateurs de Zoroastre, et il appuie sa conjecture d'autorités respectables. Cette conjecture de Bayer, si savant dans ces questions, acquiert un plus grand poids encore de l'opinion de M. de Sacy, qui déclare que la ressemblance du zend et du sanscrit le conduit à penser que ce sont deux dialectes de la même langue. Cette opinion de M. de Sacy avait été, sous certains rapports, celle de William Jones. Nous revenons sur cette question au livre que nous avons consacré à l'analogie des langues.

Il y a donc eu, entre l'Inde et la Perse, un ancien empire auquel toutes deux ont emprunté

[1] *Hist. reg. Bactr.*, par. 2, p. 5.

[2] *Ib.*, part. 9, p. 21.

leur langue et leur religion; cet empire était situé dans la Bactriane, d'où viennent également les quatorze mahabads et les quatorze menous. Ainsi nous pouvons donner le nom d'Indo-Perses aux habitans de la Bactriane. Nous avons vu que le zend s'étendait sur la Perse, et que ses dérivés font aujourd'hui la langue persane. Nous pouvons donc établir que des frontières de l'Arménie à l'Inde s'étendait la branche Indo-Persique, la branche Scythique s'établissait pendant ce temps sur les bords de la mer Caspienne et dans la Tartarie; nous avons dit déjà sur quelles raisons nous nous étions fondés pour la rattacher à la Perse. Nous trouvons donc, avec Schlosser, que les deux races scythique et persane se lient à la Bactriane ou à l'ancien royaume de Perse. Nous avons rattaché à la Perse la famille Arabe. Notre conclusion est, que tous les peuples dont nous nous sommes jusqu'ici occupés ont eu leur point central dans la Bactriane. Les Indous s'y rattachent également; nous avons parlé plusieurs fois de ce grand peuple, l'histoire des autres nations nous y conduisait nécessairement. Nous sommes amenés maintenant à nous en occuper d'une manière plus spéciale pour le lier au système que nous

voyons se développer successivement sous nos yeux.

Ce sera l'objet de la seconde partie de ce livre.

LIVRE IV.

DEUXIÈME PARTIE. — INDOUS.

La période indienne est la même que la période chaldéenne. — Tradition du déluge. — Des Avatars ou incarnations de Vischnou. — Système des âges. — Il est semblable à celui des Grecs. — Chronologie des Indous. — Système des générations. — Opinion de Fréret. — Le calcul des Indous est d'accord avec celui des Septante. — Origine des Indous. — Ils viennent du nord. — Les calculs des Indous identiques à ceux des Perses. — Antérieurement au quatrième âge les deux peuples sont identiques. — Ils admettent les mêmes êtres surnaturels. — Les Perses et les Indous viennent de la Bactriane. — Les deux peuples s'accordent sur cette origine. — Identité du calcul des Perses et des Indous. — La Perse et l'Inde ont été peuplées et civilisées par le même peuple primitif. — Les Thibétains sont Indiens. — Rapprochement entre les Arabes, les Scythes et les Indous. — Toutes les familles de la race caucasienne sont unies en une seule. — Cette famille a son origine aux montagnes du Thibet ou à la Bactriane. — La géologie est d'accord avec l'histoire, opinion de Pallas.

Nous avons déjà eu lieu d'observer (*liv.* 2), et nous rappelons ici que la période indienne est la même que la période chaldéenne.

Le grand âge du monde, suivant les Indous,

est de 4,320,000 ans, qu'ils divisent en quatre âges :

1er.	1,728,000
2e	1,296,000
3e	864,000
4e	432,000

On sait que l'importante période de 25,920 ans est le résultat de 360 × 72. C'est le nombre d'années qu'une étoile fixe semble mettre à parcourir un degré du grand cercle.[1]

En comparant ces deux périodes, 4,320,000 et 25,920, nous verrons que parmi leurs diviseurs communs se trouvent 6, 9, 12, 18, 36, 72, 144, etc., nombres qui, avec leurs divers multiples, surtout dans une progression décuple, constituent quelques-unes des périodes les plus célèbres des Chaldéens, des Grecs, des Tartares, aussi bien que des Indous.

Il n'est pas vraisemblable que le hasard produise de telles parités. Ainsi, nous pouvons admettre que ces périodes, égales pour tous, ou pouvant être ramenées à une base identique, sont

[1] *Chronologie des Indous.* WILL. JONES, *Calcutta*, tom. 2, p. 164 et suiv.

des périodes purement astronomiques, et que ce n'est pas là qu'il faut chercher la chronologie historique des Indous. Seulement, nous remarquerons que l'adoption du même chiffre, sauf la multiplication par 10, peut faire présumer que les Chaldéens et les Indous ont supputé astronomiquement de la même manière, ce qui constitue un rapport plus spécial entre ces deux peuples. Les Indous nomment âge divin la réunion de leurs quatre âges. Ils croient que dans chaque millier de ces âges, ou dans chaque jour de Brâma, il investit successivement quatorze menous de la souveraineté de la terre.

Sous le septième menou, surnommé Vaivasaouata, ou Enfant du Soleil, les Indous disent que toute la terre fut submergée et le genre humain détruit par un déluge, à l'exception de ce prince religieux, des sept richis, saints personnages qui l'accompagnaient et de leurs épouses. Cette destruction générale est décrite dans le *Bagavadam* [1], et répétée dans le *Mémoire de Will Jones* [2] sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde.

[1] *Bagavadam* de D'OBSONVILLE, p. 212.

[2] *Calcutta*, t. 1er, voir aussi notre *Appendice*.

Il est curieux de comparer ce récit avec celui de Moïse, et de savoir jusqu'à quel point l'histoire du septième menou peut être comparée à celle de Noé.

Les Avatars, ou incarnations de Vischnou, occupent une grande place dans la mythologie des Indous. Ils croient à une multitude d'apparitions de la divinité, ou d'interpositions spéciales de la Providence dans les affaires du genre humain. Dix principaux Avatars se succèdent dans la période actuelle des quatre âges, et ils sont tous décrits, suivant l'ordre où on suppose qu'ils ont eu lieu, dans l'ode de Djaya Déva, le grand poète lyrique de l'Inde.[1]

Neuf de ces incarnations ont eu lieu, la dixième signalera la fin du monde et le renouvellement de toutes choses.[2]

L'ordre des Avatars varie suivant les contrées, dans les récits des prêtres et dans les légendes religieuses. Cela suppose que la connaissance de ces emblèmes s'est effacée et leur donne une haute antiquité. Les variations qui se font remar-

[1] WILL. JONES, *Chronol. des Indous*, t. 2, p. 173. *Calcutta.* Voir aux Pièces justificatives.

[2] WILL. JONES, p. 174. *Calcutta.*

quer dans les explications tendent à faire croire que des faits historiques ont été mêlés à l'allégorie primitive.[1]

Nous ne suivrons pas M. Eusèbe Salverte dans l'explication qu'il donne des Avatars; nous ferons remarquer seulement, après lui, que les Chaldéens et à leur exemple les Hébreux, comptaient dix générations antédiluviennes, et que les Avatars sont aussi au nombre de dix. Le dernier est encore à venir, particularité qui semble assigner au *Mythe* indou une plus grande antiquité qu'au *Mythe* chaldéen, mais qui n'empêche pas que tous les deux ne puissent avoir la même origine.[2]

Chaque menou se divise en quatre époques, qui reviennent à l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer des Grecs, appelé l'âge de terre par les Indous. Mais, comme il ne conviendrait pas que le menou parût dans des temps d'impureté, les Indous prétendent que le menou ne règne que dans le siècle d'or, et disparaît dans les trois siècles humains qui le suivent. On peut donc admettre, tout en faisant de cette allé-

[1] Eus. Salverte, *Essai sur les noms d'hommes*, t. 2, note c

[2] *Ibid.*

gorie le cas qu'elle mérite, que Vaivasaouata, ou le septième menou, a régné au commencement du dernier âge d'or. Le chiffre des années est si monstrueux qu'il ne doit pas nous occuper. Nous pouvons donc prendre seulement les deux faits principaux; savoir, le nom et le déluge.

Ce menou passe pour être la souche de tout le genre humain; car les sept richis qui furent conservés dans l'arche ne sont pas mentionnés comme ayant engendré des familles humaines. Sa postérité se divise en deux branches, nommées les Enfants du Soleil et les Enfants de la Lune; les descendants mâles, en droite ligne, de ces deux familles, sont supposés avoir régné dans les villes d'Ayodhyâ, ou Aoudh, et de Pratisthâna, ou Vitôra.[1]

Cette ville d'Aoudh est située dans la partie nord de l'Inde, et cette position s'accorde avec la route que l'on assigne aux premiers habitants de la Péninsule. Nous pouvons signaler, à l'occasion de cette première observation, que les Brâmes, en plaçant leur origine au nord, les Scythes au midi,

[1] WILL. JONES, *Chron. des Indous*, p. 181.

les Arabes à l'orient, fournissent une première considération générale sur l'unité du point central dont ils seraient tous descendus.

La chronologie des Indous est si embrouillée, qu'il est bien difficile d'arriver à quelque chose de probable. Will. Jones lui-même fait cette remarque, qui infirme toutes les séries qu'il nous donne dans sa chronologie. Toutefois, il n'est pas impossible, en partant de ce dernier point du déluge admis par les Indiens, d'établir quelques rapprochements.

La postérité de Vaivasaouata se divise, comme nous l'avons vu, en enfants du soleil et enfants de la lune. Cette série composera le second âge; car, ainsi que nous l'avons observé, l'âge d'or est consacré au menou. Les deux séries devraient donner des nombres égaux, puisque le calcul des temps s'établit ordinairement sur la moyenne des générations; cette circonstance ne se trouve pas applicable ici, car la génération solaire contient beaucoup plus de noms que la génération lunaire.

Tous les pandits s'accordent à dire que Ramâ (solaire) apparut en qualité de roi d'Ayodhyâ dans l'intervalle du siècle d'argent au siècle de

cuivre, entre le deuxième et le troisième âge, par conséquent.

Youdhichthir (lunaire), sans discussion, régna dans l'intervalle de l'âge de cuivre et de l'âge de terre, et est mort au commencement du kali-youg ou de l'âge actuel. Cependant ce dernier prince est le quarante-sixième de sa race, tandis que Ramâ, qui devrait être antérieur de tout un âge, est le cinquante-sixième de la sienne. Il y aurait donc lacune dans la généalogie lunaire, ou addition dans la généalogie solaire.

A laquelle des deux généalogies faut-il accorder la préférence? La question paraît insoluble; mais, en jetant les yeux sur les autres calculs, peut-être parviendrons-nous à les éclairer mutuellement. L'examen des anciens écrivains nous fournira un premier texte.

Pline [1] dit que les Indiens, depuis Bacchus jusqu'à Alexandre, ont été gouvernés par cent cinquante-trois rois. Il ajoute que l'Inde est remplie d'un peuple innombrable qui n'est jamais sorti de son pays.

Il est important de remarquer cette circons-

1 Livre 6, ch. 17.

tance; elle s'accorde avec les opinions religieuses des Indous, et prouve que, dans un temps fort reculé pour nous, à l'époque où vivait Pline, on ne doutait pas de l'antiquité des Indous; que déjà, à cette époque, les peuples de l'Inde observaient la défense de sortir de leur pays; que cette prescription était consacrée par le temps et les croyances, et que les autres peuples ne leur disputaient pas une antiquité très reculée.

Arrien[1] compte, depuis Bacchus jusqu'à Androcottus, comme Pline jusqu'à Alexandre, cent cinquante-trois rois. Avant Bacchus, les Indous vivaient comme les Scythes, ne labouraient point, n'avaient ni villes, ni temples; ils se couvraient de la peau des animaux et en mangeaient la chair crue, mœurs évidemment en rapport avec celles des Scythes et des Tartares de nos jours, fidèles encore à leurs anciennes coutumes. Ce fut Bacchus qui leur donna des lois, les rassembla dans les villes, leur apprit à cultiver la terre, et établit un culte parmi eux.

Ces rois ont régné 6402 ans et 3 mois, suivant

[1] *Rerum indicarum liber.*

Pline; 5402 seulement, selon l'édition de Dalechamp [1]; 6042 ans, suivant Arrien. [2]

Ainsi, Pline et Arrien s'accordent sur le chiffre de cent cinquante-trois rois. Examinons si l'une ou l'autre génération s'en rapproche dans les récits indiens.

Le premier élément sur lequel nous devons opérer, c'est le nombre des générations dans les deux races du soleil et de la lune.

Le *Mémoire* de William Jones [3] nous fournit le tableau, nous n'avons plus qu'à l'additionner.

La race du soleil, dans le second âge, compte.	56 rois.
dans le troisième.	30
Total.	86
La race de la lune compte, dans le second âge. .	46
dans le troisième. . .	25
Total.	71

Mais ces vingt-cinq générations du troisième âge sont la répétition exacte des noms des vingt-cinq dernières du second. Il y a double emploi.

[1] Pline, liv. 6, ch. 17.

[2] Arrien, *rerum indic. liber.*

[3] *Chron. des Indous. Calcutta,* tom. 2.

D'un autre côté, le nom d'Youdhichthir se trouve le quarante-sixième de sa race, et il règne dans l'intervalle du troisième au quatrième âge : c'est donc à cet intervalle et au troisième âge qu'il faudrait, dans tous les cas, rapporter les vingt-cinq dernières générations antérieures au quatrième âge. On voit la confusion qui résulte de la difficulté d'assigner un temps précis à ces générations; mais, s'il est impossible de spécifier les temps, on peut essayer d'opérer sur les nombres mêmes, et tirer de leur chiffre total une durée générale, qu'il faudra ensuite comparer aux résultats obtenus par les autres méthodes.

En ajoutant aux quatre vingt-six générations solaires les quatre vingt-neuf générations du quatrième âge, nous avons cent soixante-quinze générations jusqu'à l'année 452 avant notre ère.

En ajoutant aux soixante-onze générations lunaires les mêmes quatre vingt-neuf générations, nous avons cent soixante générations, jusqu'à la même époque de 452 ans avant notre ère.

Mais si l'on supprime le double emploi de vingt-cinq générations lunaires répétées dans le second et le troisième âge, il reste cent trente-cinq géné-

rations seulement. En supposant trente ans par génération :

135 générations de 30 ans, égalent.	4050
Pour arriver à notre ère.	452
Total.	4502
Pour la génération solaire :	
175 générations de 30 ans, égalent.	5250
Pour arriver à notre ère.	452
Total.	5702

Les cent cinquante-trois générations de Pline et d'Arrien, multipliées par trente, donnent quatre mille cinq cent quatre vingt-dix. En y ajoutant trois cent vingt-sept, depuis Alexandre jusqu'à Jésus-Christ, nous obtenons quatre mille neuf cent dix-sept, nombre intermédiaire entre les deux chiffres des générations solaires et lunaires.

Si nous conservons les cent soixante générations lunaires, nous avons alors quatre mille huit cents ans, et, avec les quatre cent cinquante-deux jusqu'à notre ère, cinq mille deux cent cinquante-deux au total. Il est facile de voir que ces nombres ne s'éloignent pas assez du calcul des septante, pour que l'on puisse croire à des différences d'antiquité bien effrayantes. Au surplus, nous ne

cherchons pas à établir une chronologie sur les séries de générations, c'est un aperçu très général, superficiel même si on le veut, mais suffisant pour notre objet actuel, qui n'est pas, encore une fois, d'établir une chronologie, mais seulement d'indiquer que cette chronologie régulière, quelle qu'elle soit, ne pouvant choisir son terrain que là où nous avons pris le nôtre, ne saurait arriver à des conséquences essentiellement différentes, quoiqu'une discussion sévère et spéciale pût modifier certains chiffres.

Bailly nous apprend que dans le troisième âge, ce fut l'année lunaire que l'on admit. On peut en inférer que c'est aux générations lunaires qu'il faut s'attacher pour cet âge. Le calcul pourra être modifié dans ce sens : 56 générations de la race du soleil, 26 lunaires, ou 82 au total. Nous nous en occuperons tout-à-l'heure.

Ainsi, nous ne craignons pas de le répéter, il n'y a rien de bien effrayant dans ces différences, si l'on veut surtout considérer que lorsqu'il s'agit d'époques aussi reculées, tant de changements, d'additions, ont pu être faits, que l'on ne doit réellement chercher que des approximations.

Mais si les générations sont assez embrouillées

pour ne pas nous conduire d'une manière sûre, il est une autre manière d'envisager la question qui peut nous amener à des résultats plus satisfaisants, et qui d'ailleurs ne diffèrent que peu du calcul précédent ; c'est le calcul des âges.

La durée totale des quatre âges est, nous l'avons dit, de 4,320,000 ans : nombre purement astronomique. Observons que, suivant tous les calculs anciens ou modernes, indiens ou européens, le quatrième âge ou kali-yugam dans lequel nous nous trouvons, a commencé 3102 ans avant notre ère, ce qui nous place en 1836 à l'an 4938 de l'ère indienne.

Freret,[1] qui dans les matières chronologiques a fait preuve d'un esprit de discernement, d'une sagacité si rares, est arrivé, par la comparaison de plusieurs dates indiennes, rapprochées des dates de notre calendrier, à ce résultat exact. Il cite, entre autres, le 11 avril 1730 comme répondant à l'an 4831 du kali-yugam.

Nous pouvons donc considérer cette base comme l'élément invariable de toutes les recherches qui concernent les Indous.

[1] *Acad. des Insc.*, t. 18, p. 47.

Suivant le même Freret,[1] cette époque de 3102 ans ne donne pas de démenti à la chronologie des Septante, qui place le déluge en 3501 avant J.-C., et, par conséquent, le fait antérieur de 399 ans au kaly-yugam.

Le Bagavadam[2] remonte plus haut que cette époque; il fait mention des âges précédents. Les deux premiers peuvent être considérés comme fabuleux; mais il donne sur le troisième des détails plus précis.

Ce que William Jones dans son *Mémoire* donne comme le second et le troisième âge, est présenté et adopté par Bailly, dans son *Analyse des opinions indiennes*, comme n'en faisant qu'un, le troisième; il contient tout le calcul des générations qui s'élèvent dans les deux races à 82, dont il faut retrancher les quatre premières, qui sont évidemment fabuleuses, parce qu'elles sont composées du soleil, de la lune, de Mercure. Ces quatre premières n'appartiennent pas au troisième âge, parce que le troisième âge commence par un

[1] *Acad. des Insc.* t. 18, p. 48.

[2] Bailly, *Astron. Ind.*, discours prélim.

déluge arrivé sous Vayvassouden, à la cinquième génération. Ainsi, il ne faut compter que 78 générations.

Le calcul ainsi réduit, nous donne les 26 générations lunaires que le mémoire de William Jones attribue au troisième âge, et les 56 solaires données au second, au total 82. Les quatre, retranchées de 82=78.

Elles commencent par Vaivassouden, qui est le même que Vaivasaouata, sous lequel vint le déluge; et nous avons remarqué que William Jones lui-même dit qu'il ne faut prendre comme base de tout le calcul de son mémoire que le nom et le déluge. Ainsi, de Vaivasaouata à Parikchitou, fils de Youdhichthir, sous lequel commence le kali-yugam, il y aura 78 générations.

La confusion que nous avons signalée entre les deux races ne doit pas nous arrêter; il suffit du bon sens pour apprendre que dans un long espace de temps, ces générations non interrompues doivent donner à-peu-près le même chiffre, et on s'accorde à le faire monter à 78 générations.[1]

[1] BAILLY, *Astron. ind.*, disc. prélim., p. lxxvii

Ces 78 générations, multipliées par 30, nous donnent un espace de 2340 ans avant le quatrième âge ou kali-yugam, nombre peu supérieur aux Septante.

Ainsi toute la discussion peut, en résumé, être rapportée à ceci :

De l'ère chrétienne, en remontant jusqu'au kali-yugam.	3102 ans.
Les 26 générations, désignées comme appartenant au troisième âge, suivant le calcul des Indiens.	1000
Les 56 générations, attribuées au second âge.	2000
Total.	6102

Mais pour ces 56 générations, les opinions sont partagées. Les uns donnent mille ans seulement, les autres deux mille. Dans le cas où le chiffre mille serait le véritable, il est difficile de croire que les 26 générations du troisième âge donnassent un nombre égal. Il faut donc soumettre les deux systèmes au calcul de trente ans par génération. Nous avons, au total, pour les deux âges, 2460.

$$\begin{array}{r} 3102 \\ 2460 \\ \hline 5562 \end{array}$$

Et en adoptant la réduction de quatre générations fabuleuses, 5442; en ajoutant à 5442, 1836 ans depuis notre ère, nous avons pour la somme des prétentions indiennes 7278 ans; calcul tout-à-fait en rapport avec celui des Septante. Le calcul de 5442 devient plus frappant encore, si on le rapproche de la version de Pline, adoptée par Dalechamp, qui ne donne aux 153 générations qu'une durée de 5402, au lieu de 6402 des autres éditions.

Nous sommes, nous le croyons du moins, d'après tout ce que nous venons de voir, en droit de rejeter également, et les prétentions exagérées des Indous, et les réductions non moins exagérées de quelques auteurs qui, par esprit de système, ont voulu faire des Indous un peuple assez moderne. L'antiquité indienne nous paraît être en rapport avec celle des autres peuples. Ils se disputent réciproquement une priorité qui n'existe, on pourrait presque le dire, pour aucun. Tous, en effet, prennent leur origine à un point commun, ont des ancêtres communs, et si leurs prétentions peuvent signifier quelque chose, ce ne serait qu'une antériorité de civilisation. Or, cette civilisation même, en dépit de ses variétés, accuse en-

core l'identité de ses sources. Nous avons déjà vu beaucoup de faits à l'appui de cette vérité; nous en trouverons encore dans la recherche nouvelle que nous allons faire, et qui consiste, après avoir examiné la question chronologique, à examiner d'où sont partis les Indous, ou à reconnaître, s'il le faut, que nous manquons de renseignements pour déterminer ce point de leur antique histoire.

La manie des Grecs a toujours été de donner des noms de leur pays aux étrangers. Le personnage qu'Arrien et Pline ont nommé Bacchus, doit avoir un personnage qui lui corresponde dans l'histoire de l'Inde. Deguignes[1] établit d'une manière très vraisemblable que ce personnage ne peut être que Brahmah que les Indous regardent comme l'auteur de la nation, comme leur législateur, et comme le Créateur de l'univers. Les mêmes personnages qu'Arrien fait descendre de Bacchus, descendent de Brahmah suivant les Indous. Les historiens d'Alexandre[2] disent que Bacchus est le fondateur de Nysa, ville que les Indous nom-

[1] Tom. 45, p. 154. *Acad. des Insript.*

[2] Arrien, *Rerum indic. liber.*

ment Nysadapouram. Elle était située près du mont Mérou dans le voisinage de l'Indus et des monts Parapomises. La ressemblance de ce nom avec le mot *meros* des Grecs, *la cuisse*, nous explique un fait de la mythologie grecque. Sans s'arrêter sur cette étymologie, on peut trouver dans le fait lui-même une raison de rattacher l'origine du législateur indien aux contrées du nord de l'Inde. C'est là en effet que l'on trouvait anciennement le plus de brahmes, qu'ils étaient le plus puissants, et que le culte de Brahmah s'est le mieux conservé.

Hérodote[1] remarque que les plus belliqueux d'entre les Indiens du nord étaient ceux dont les mœurs et les habitudes approchaient le plus de celles des Bactriens. Ce qui doit porter à croire que c'est par la Bactriane que les Indiens ont commencé à recevoir les premiers principes de leur civilisation ; cela d'ailleurs s'accorde avec leurs traditions. Les Brahmes, en effet, disent eux-mêmes qu'ils tirent leur origine des pays du nord.

Nous avons déjà vu que dans leur chronolo-

[1] HÉRODOTE, liv. 3, p. 249, édit. Wessel.

gie, ils établissent leurs premiers rois dans la ville d'Ayodhyâ, au nord de l'Inde.

Il serait superflu d'entrer dans de plus longs détails sur un fait généralement adopté.

Ainsi deux faits résultent déjà de notre examen. La chronologie des Indous n'est point en opposition avec celle des autres peuples. Leur marche et leurs progrès dans l'Inde ont eu lieu du nord au midi.

Il ne nous appartient pas d'entrer dans les détails astronomiques sur lesquels Bailly[1] fonde son opinion; mais nous admettons avec lui ce qu'il démontre dans son astronomie indienne: que dans le quatrième âge l'année solaire a été la mesure du temps; nous croyons que dans le troisième, ce fut l'année lunaire. Dans le second, cette mesure a été prise des jours, et leurs révolutions d'un soleil à l'autre, comptées comme des années.

Par ce moyen, les quatre âges des Indiens, au lieu d'embrasser 4,320,000 ans, se réduisent à douze mille ans. L'intervalle, encore exagéré, se trouve resserré ainsi dans des bornes plus raisonnables.

[1] *Astron. indienne,* disc. prélim., p. 100.

Cette chronologie mérite d'autant plus d'être examinée, que la période de douze mille ans qu'elle nous donne, identifie le calcul des Indiens avec celui des Perses.

Les Perses disent que la durée du monde est de douze mille ans, et partagent cet intervalle en quatre parties, chacune de trois mille ans[1]. Ainsi, les deux chronologies sont les mêmes, quant à leur durée générale et dans leur division en quatre parties ou âges. Deux peuples, réunis par une pareille conformité, offrent déjà un trait singulier qui autorise à penser que chacun a recueilli l'héritage d'une doctrine précédente.

Les Perses paraissent, dans quelques-unes de leurs traditions, placer la naissance des hommes, et le mélange des biens et des maux, après six mille ans passés, et dans la troisième division. Les deux races, dont les Indous nous donnent les générations, se terminent aussi à la fin du troisième âge.

Or, si nous n'avons pas perdu de vue ce que nous avons dit de l'auteur du Dabistân, Mohhen-al-Fanny, nous savons que, antérieurement à

[1] *Zend-avesta*, t. 2, p. 352.

Kayoùmarats, que les historiens persans donnent comme leur premier roi et le premier homme, il a existé une dynastie plus ancienne : celle des Mahâbâdyens ; que le rapport qui existe entre ces Mahâbâd et les menous des Indiens est tel, que tout porte à les considérer comme une même tradition sous des noms différents ; n'en devons-nous pas conclure l'identité des deux peuples, antérieurement au quatrième âge?

Les livres orientaux font mention d'une tradition fabuleuse qui place avant le règne de Kayoùmarats le temps des dives et des péris. Mais, si ces écrits orientaux ont voulu s'appuyer seulement sur les temps historiques, et faire du chef de la dynastie des Pischdâdyens le premier homme, ils ont dû rejeter dans les fables tout ce qui l'a précédé ; ce n'est pas ainsi pourtant que les traditions, même fabuleuses, doivent être accueillies. Les temps fabuleux des Grecs renferment des faits vrais ; les fables ont un fondement ; le peu de liaison des faits, leur mélange avec des traditions fausses, les font rejeter quand il s'agit de séries authentiques ; mais cela ne détruit pas l'existence de certains d'entr eeux, et le temps où ils se sont passés ; seulement, ils sont confus, et le

peu qu'on en peut extraire est rangé dans la classe des fables, parce qu'il n'est resté que des noms plus ou moins altérés et des faits principaux sans liaison et sans rapports.

Or, les dives se retrouvent dans la langue et la tradition indienne, aussi bien que dans celle des Perses. Qu'on les considère comme des génies ou comme des peuples, on ne peut nier, du moins, que ce ne soit une tradition d'êtres qu'ont également admis les Persans et les Indous.

Les doctrines de l'Asie parurent avoir été formées, dans la Bactriane ou dans les régions voisines de l'Inde, même à ceux qui s'occupaient de la vieille religion de la Perse, avant que l'on connût ni le zend-avesta, ni les livres des Parsis réfugiés dans l'Inde. Il résulte encore de ces antiques notions, que la caste qui, en Bactriane, cultivait les sciences et tenait la clef des cieux, avait été plus étroitement liée aux prêtres de l'Inde qu'elle ne le fut depuis avec les mages.[1]

On peut conclure de ce passage que ce fut surtout vers l'Inde que se porta le mouvement émané de la Bactriane. La religion de Zoroastre peut en

[1] SCHLOSSER, *Hist. univ. de l'Antiq.*, t. 1er, p. 198.

être une nouvelle preuve; car toute son ardeur de réforme se porte principalement contre le culte indien. Il est raisonnable de croire que, puisqu'il s'adressait aux idées indiennes, c'est qu'il les regardait comme l'émanation la plus directe de la vieille doctrine qu'il voulait réformer. Il est une autre circonstance toute historique qui confirme ces conjectures. Nous la trouvons dans la lutte qui s'établit entre la Bactriane et les empires qui se formaient autour d'elle; mouvement qui se perpétua, car nous voyons, dans Diodore, Ninus et Sémiramis, attaquer la Bactriane; ce mouvement dut refouler l'ancienne doctrine vers l'Inde.

Cette ancienne doctrine, et les temps auxquels elle a appartenu, ont été, indépendamment du Dabistân, et grâces aux recherches qu'il a personnellement faites, rétablis par Malcolm. C'est dans son ouvrage que se trouve maintenant restituée l'histoire primitive de la Perse.

Voici le récit de Malcolm [1]; il est conforme à ce qu'établit le Dabistân :

« Mah-Abad, ou le grand Abad, est le fonda-

[1] *History of Persia*, liv. 1er, p. 248.

« teur de l'empire et de la première civilisation. « C'est lui qui a bâti les villes et organisé les « castes; il eut treize successeurs ou Mahâbâds « qui, avec lui, répondent aux quatorze menous « de l'Inde; et, de même que ces derniers, vé« curent des yougs entiers, de même, les Mahâ« bâds régnèrent des millions d'années. Sous l'un « de ces princes, Azer-Abad, l'empire fut chan« gé; Dschy-Afram fonda une nouvelle dynastie, « les Dschamiens, qui périrent à leur tour. Yas« san fonda pour lors celle des Yassaniens. Une « anarchie vint anéantir la civilisation, et les « hommes habitèrent les bois et les déserts, jus« qu'à ce que la divinité réveillât Kayoùmarats ou « Gilschah. Celui-ci réunit les hommes épars, et « créa la dynastie des Pischdâdyens. Gilschah « habita Balk, et son successeur fut son petit-fils « Huschenk, puis Thamur, puis Dschemschid. « Ce fut celui-ci qui distribua l'année solaire, ré« pandit partout la culture de la vigne, et recons« titua les castes des anciens Mahâbâds. » (*Extrait de Schlosser, t.* 1er, *p.* 203.)

« Cette doctrine du Mahâbâd est reproduite « dans un autre ouvrage le Desâtir, dont on con« teste l'ancienneté ainsi que celle du Dabistân;

« mais elle forme un système qui s'accorde avec
« la vieille religion de Ferduci. Malcolm, qui
« avait feuilleté ce livre, y trouva des vestiges du
« culte annoncé par les Vedas : les formules
« mêmes sont semblables à celles des Vedas. Ce
« sont des prières à la louange du Créateur, de
« la lune, du soleil, des planètes. Il y a de l'ana-
« logie entre l'ensemble du Desâtir et celui du
« Zend-Avesta, qui est comme indiqué, par la
« promesse faite au Mahâbâd à la fin de son livre,
« de voir renouveler encore les révélations dans
« la suite.[1] »

Nous pouvons donc nous considérer comme fondés à croire que, antérieurement à Kayoùmarats, il y a eu des habitants dans la Perse, ou plutôt dans la Perse orientale ou Bactriane, que l'un et l'autre peuple y place des origines antérieures à la troisième division de la période de douze mille ans, ou kaly-yugam des Indiens. Il reste à déterminer si l'époque de Kayoùmarats se rapporte à celle qui est assignée au kaly-yugam.

De 864,000 ans, qui ne sont que des jours, nous avons fait 2,400 ans de 360 jours

[1] Schlosser, t. 1er, p. 207.

chacun.[1] Les détails chronologiques du Bagavadam sont conformes à cette durée, car les 78 générations nous donnent 2,340. La durée du troisième âge en jours est donc la même que cette durée exprimée en générations; c'est un mutuel témoignage que se rendent ces deux systèmes, qui se contrôlent ainsi l'un l'autre. Adoptons ce nombre rond, 2400, qui est celui de Bailly, et ne diffère du nôtre que de soixante ans :

2400	somme des âges antérieurs.
3102	du kaly-yugam à J.-C.
5502	

La chronologie indienne divise cette somme totale de 2400 en deux mille ans, pour les générations, et 400 ans, placés comme intervalle entre un âge et l'autre. Ces 400 ans d'intervalle, ajoutés aux 3102, donnent, pour l'intervalle écoulé entre la fin du troisième âge indien et l'ère chrétienne, 3502.

[1] Bailly, *Astron. ind.* disc. prélim., p. cxvj.

Selon Anquetil,[1] Kayoùmarats a régné	30 ans	
La dynastie des Pischdâdyens . . .	2421	7 mois.
Celle des Keaniens, en retranchant les quatorze ans d'Alexandre. . .	718	
Depuis Alexandre jusqu'à notre ère[2].	331	
Total	3500 ans 7 mois.	

Cette chronologie place donc Kayoùmarats 3501 ans avant notre ère[3], et donne une époque absolument semblable à celle du troisième âge indien. Les deux mille ans des temps antérieurs seront également les mêmes, puisque dans l'un et l'autre pays la division de la période de douze mille ans se fait de la même manière, et l'on obtiendra ainsi une seconde date de 5501, parfaitement identique avec celle du commencement du troisième âge indien. Riccioli[4] dit également dans sa chronologie que l'intervalle écoulé entre la création du monde et l'ère chrétienne est, suivant les Perses, de 5506 ans, ce qui ne fait qu'une différence de cinq ans. C'est de plus, la preuve que les Perses

[1] *Zendavesta*, t. 2, p. 421—422.
[2] *Acad. des Ins.*, t. 31, p. 34.
[3] Bailly, *Astron. ind.*, disc. prélim.
[4] *Chronologie*, p. 292.

comptaient comme des temps réels la durée assignée au troisième âge.

Ces notions réunies établissent d'une manière certaine l'identité de la Perse et de l'Inde dans les temps anciens. Sous le rapport des doctrines chronologiques, sous le point de vue géographique et historique, ces deux peuples n'ont qu'une tradition et un même territoire; leur origine et leurs croyances les y rattachent également; leur langue fut dans ces temps reculés la même. Nous concluons que les Persans et les Indous sont également originaires de la Bactriane, c'est-à-dire du pays situé sur le plateau le plus élevé de l'Asie, où déjà nous avons trouvé les Scythes, et rattaché par la Perse elle-même les nations dites Araméennes ou Sémitiques.

Nous pouvons trouver de nouvelles preuves de cette opinion dans les écrits d'un des plus savants adversaires de la haute antiquité des Indous. Les Chinois, dit Deguignes,[1] parlent d'un pays qu'ils nomment Ou-tchang. Quoiqu'il soit difficile d'indiquer exactement sa situation, on voit, par ce qu'ils en disent, qu'il avait pour bornes au midi

[1] *Acad. des Insc.*, t. 40, 1. 216.

l'Inde, et au nord les monts Imaüs. Ce pays, qui n'était pas censé l'Inde, était rempli de familles de Brahmes. Il ne devait pas être éloigné de ceux qu'avaient occupés les Grecs de la Bactriane, successeurs d'Alexandre, peut-être même en faisait-il partie. Cela sert à nous expliquer pourquoi saint Clément d'Alexandrie[1] place des Samanéens dans la Bactriane, et Arrien des Brahmes du côté de l'Indus. C'est sans doute par ces pays que l'Inde a dû commencer à se policer.

Dans le pays de Khoten, où régnait cette religion, il y avait beaucoup de temples de Fo, et un grand nombre de Bonzes; et cela du temps des Han, vers le premier siècle de l'ère chrétienne. Ces détails confirment ce que les Indiens rapportent eux-mêmes, que leur religion a pris naissance dans la partie de l'Inde qui est au nord.

Deguignes n'a d'autre but en établissant ces faits, que de contester l'antiquité des institutions de l'Inde, pour fortifier sa chimère favorite, qui veut placer en Égypte la source des sciences et des arts; mais les découvertes plus modernes et

[1] *Strom.*, liv. 1er, p. 303.

les considérations que nous donnons sur la religion de Zoroastre, ne permettent pas de douter que l'Inde ne remonte beaucoup plus haut.

Nous avons souvent eu occasion de dire que les traditions antiques semblaient toutes consacrer une espèce de culte aux montagnes; conséquence probable, et d'un ancien séjour sur les lieux les plus élevés, et du salut que les populations avaient dû y trouver contre une catastrophe dont le souvenir restait empreint dans la mémoire des hommes.

Les montagnes du Tibet, les plus hautes de l'Asie, où les fleuves les plus considérables de ce vaste continent prennent leurs sources, méritent donc, à ce titre, d'attirer notre attention. Ce sont les Alpes de l'Asie. Doit-on y placer le berceau du genre humain? et la tradition des Tibétains, qui veulent se donner pour ancêtres une race de singes, doit-elle être considérée comme une preuve de haute antiquité, de priorité même? Nous ne le pensons pas. Le nom indien d'Himmala, ou Hymalaia, est celui que l'on donne à tout le système de ces montagnes tibétaines, parce que c'est le nom du point le plus élevé.

Les Tibétains sont un peuple doux; les hommes

y sont vigoureux, et leur physionomie tient un peu de celle des Tartares, leurs voisins et leurs conquérants. Ce caractère de physionomie n'est donc pas celui qui était propre aux habitants anciens du pays.

William Jones [1] s'exprime ainsi : Les Tibétains sont Indiens, c'est ce qui résulte des recherches de Cassiano [2], qui résida long-temps parmi eux.

L'Écriture, les lois et la religion [3] ont été apportées dans le Tibet vers l'an 65 de J.-C. C'est, de l'aveu même de cette nation, la condamnation de toute prétention à une grande antiquité. Les Chinois disent de même que les Tibétains ont tout emprunté aux Indiens.

L'établissement de la religion indienne au Tibet est rapporté dans l'*Alphabetum Tibetanum de Géorgi ;* aussi, nous ne nous étendrons pas sur les circonstances de cette introduction; nous ne dirons que le petit nombre de circonstances nécessaire pour établir que les Tibétains ne sont

[1] Will. Jones, *Asiatic researches*. t. 3, p. 11.

[2] Cassien de Macerata, missionnaire au Tibet, envoyait au P. Georgi des documents que celui-ci a insérés dans son *Alphabetum Tibetanum*.

[3] Georgi, *Alp. Tibet.*, p. 298.

effectivement qu'une espèce de colonie indienne sous tous les rapports historiques.

Les caractères dont ils se servent sont indiens. Leur langue, quoiqu'anciennement sanscrétane et polysyllabique, emploie plus de lettres que la prononciation ne l'exige; l'influence du voisinage de la Chine l'a rendu monosyllabique.[1]

Assurément la religion des Lamas[2] n'a pas pris naissance sur les froides montagnes du Tibet. Sortie d'un climat plus chaud, elle a été nourrie et développée par des âmes amollies, qui préfèrent aux plaisirs les plus vifs, le sommeil de la pensée et l'inaction du corps. Ce ne fut qu'après le premier siècle de l'ère chrétienne qu'elle atteignit les plateaux du Tibet, ou même la Chine, et qu'elle reçut alors, suivant l'état du pays, autant de modifications diverses.

Rapprochons maintenant ce que nous avons vu jusqu'ici des divers peuples arabes, scythes, indous, perses, dont nous avons rapidement présenté les caractères les plus généraux, et nous serons en état de porter un jugement, que nous

[1] WILL. JONES, *Calcutta*, t 3, p. 11.

[2] HERDER, t. 2, p. 313.

aurons l'occasion de confirmer par quelques recherches subséquentes.

Je dis avec assurance, dit William Jones[1], que les Goths et les Indiens avaient le même langage et la même religion sur plusieurs points.

Les Arméniens se rattachent comme les Persans à la souche indienne; l'arménien est dans le même cas que le zend. Les Arméniens adoraient les mêmes divinités que les anciens Persans.[2]

Plus loin, le même William Jones[3] ajoute :

Les Persans, les Indiens, les Romains, les Grecs, les Goths et les anciens Égyptiens ont incontestablement parlé le même langage et professé la même croyance populaire.

Toutes ces propositions, que nous réunissons ici sous la simple forme d'assertions, ont été l'objet de nos études précédentes, sauf les Romains et les Grecs, dont nous parlerons plus tard.

Ainsi, nous voyons figurer dans une même famille primitive toutes les parties de la race dite caucasienne.

[1] *Calcutta*, t. 3, p. 12.

[2] *Ibid.*

[3] Tom. 3, p. 479, Calcutta.

William Jones prétend bien que les peuples sémitiques ont un autre ordre de langage; mais nous n'admettons pas ce fait, que nous avons combattu par des considérations que nous avons appuyées d'autorités nombreuses et respectables. Ces peuples, comme les autres, appartiennent à la même famille, aussi bien sous le rapport des langues et de la religion que sous les rapports de race; tous aboutissent à l'Iran, et l'Iran lui-même au versant occidental des montagnes du Tibet, ou de l'Imaüs.

Cette doctrine historique nous met en droit d'adopter l'opinion suivante, si bien faite pour corroborer l'ensemble des documents que nous avons réunis; c'est l'opinion du célèbre Pallas. [1]

« L'Inde et le Gange, qui vont mêler leurs « eaux à l'Océan Indien, et le Ghoango qui, tra- « versant la Chine, se jette dans l'Océan oriental, « prennent leurs principales sources dans les « effroyables groupes de montagnes au nord des « Indes, dont le Tibet et le royaume de Cache- « mire sont hérissés, et qui ont été célébrés par

[1] Pallas, *Formation des montagnes*, p. 33—38. *Acad. de St.-Pétersbourg*, 1777, 1re partie.

« tous les voyageurs. C'est donc là le terrain le
« plus élevé à l'égard de toute l'Asie méridio-
« nale ; c'est de là que tous ces heureux climats
« penchent vers le tropique, et reçoivent l'in-
« fluence de la zône torride par les vents du
« midi ; c'est de là que partent les chaînes de
« montagnes qui parcourent la Perse vers l'oc-
« cident ; les deux presqu'îles de l'Inde, au sud,
« et la Chine, vers l'orient. C'est dans les vallées
« du midi de cet ancien pays qu'on doit chercher
« la première patrie de notre espèce, surtout de
« la race des hommes blancs, qui ont été, de là,
« peupler en foule les heureuses contrées de la
« Chine, de la Perse, et surtout de l'Inde, où,
« de l'aveu de tout le monde, habitent les nations
« les plus anciennement cultivées de l'univers, et
« où peut-être l'on doit chercher les racines des
« langues primitives de l'Asie et de l'Europe. Le
« Tibet même, la plus haute contrée de l'Asie,
« dont les habitants se disent issus d'une race de
« singes aborigènes, auxquels d'ailleurs ils por-
« tent quelque ressemblance, n'a été (selon leurs
« traditions) policé que par des instructeurs ve-
« nus de l'Inde, et n'en était peut-être qu'une co-
« lonie échappée dans les premiers âges de la vie

« sauvage, ainsi que la plupart des peuples de « l'Asie, les colonies de l'Europe, et les habitants « de tant d'îles au midi de l'Asie. »

Ce tableau géologique et historique du célèbre professeur est la conclusion véritable de tout ce que nous avons cherché à établir; et ce n'est pas un léger motif de confiance que cet accord de l'histoire avec la doctrine scientifique. Ce qui a dû être, suivant la science, a été, suivant l'histoire : concordance qui justifie l'espoir que nous avons conçu d'avoir marché dans la véritable voie historique; espoir qui deviendra plus ferme encore par les résultats analogues que nous déduirons des observations qui nous restent à faire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

ERRATA.

Pages 19, ligne 7 : L'histoire comme la philosophie naturelle *ont* — Lisez : *a*,
» 176, ligne 20 : *lien* — Lisez : *lieu*.
» 196, note 1 : *Ed. Wesseling* — Lisez : *Ed. Rhodom.*
» 206, note 1 : *Durod* — Lisez : *Duod.*
» 222, note : *ou* — Lsiez : *sur*.
» 288, note 2 : 616-617. — Lisez : *t*. 6, *p*, 616-617.
» 409, note 2 : *part* — Lisez : *par*.

HISTOIRE

DE LA FILIATION ET DES MIGRATIONS

DES PEUPLES.

LIVRE V.

CHINOIS.

De la Chine et de l'ancienneté de sa civilisation. — Traditions des Chinois. — Analogie des traditions et de la chronologie chinoise avec celles des Indous. — Avec les Persans. — Rapprochements chronologiques. — Ordre des générations admises à la Chine. — Les traditions sont incertaines avant Yao suivant les Chinois eux-mêmes. — Calcul chronologique de Freret. — Ce n'est pas sur leur chronologie que les Chinois peuvent appuyer leurs prétentions. — Les Chinois ont une tradition du déluge, mais incertaine pour l'époque. — Population primitive. — Antérieure aux invasions tartares. — Elle dérive de plusieurs familles exilées de la tribu militaire des Indous. — Comme civilisation les Chinois sont Indous, comme race ils sont Mongols. — Système de Deguignes. — Combattu par de Paw. — Des Japonais. — Ils admettent les premiers empereurs de la Chine et se rattachent dans le passé à cet empire. — Les autres peuples limitrophes sont dans les mêmes conditions. — Les conquérants mongols se sont soumis aux usages des Chinois. — La Chine est le représentant de la civilisation de la race mongole. — La race nègre ne se prête pas aux recherches historiques.

A l'extrémité de l'Orient s'étend, sur un immense territoire, une nation, la plus singulière peut-être qui existe sur le globe, et dont l'orgueil peu éclairé, quoiqu'on en ait pu dire, a entassé

tous les rêves et toutes les prétentions à l'appui de ses fabuleuses annales. Ce qu'on ne peut lui refuser, c'est le travail et la patience. Les routes, les canaux, les ponts, la grande muraille, sont les immenses monuments d'une civilisation intérieure que le temps a lentement amenée; et si l'on songe à la prodigieuse étendue de cet empire, aux montagnes et aux déserts qui le divisent, l'imagination s'effraiera des efforts qu'il a fallu faire pour lier toutes ces parties si diverses et en former un ensemble fonctionnant sous une impulsion centrale et despotique.

L'ordre et la régularité sont le caractère de cette civilisation stationnaire, dont la puissance paternelle est le fondement dans la famille, et le modèle dans l'ordre politique, où le sujet est soumis au père de la nation. Il est évident que l'absence de relations et l'action toute intérieure de la nation supposent une longue existence avant d'arriver à l'état social où nous la voyons aujourd'hui. L'immobilité dans laquelle elle persiste avec tous les éléments de perfectionnement, semble prouver qu'elle obéit à une loi fatale de constitution et de race qui lui prescrit les limites dont elle ne cherche même pas à sortir. « Retenues par des

« lois et des institutions aussi puériles qu'immua-
« bles, la musique et l'astronomie, la poésie, la
« tactique militaire, sont ce qu'elles étaient il y a
« des siècles[1]. L'empire lui-même est une momie
« embaumée, enveloppée de soie et chargée
« d'hiéroglyphes. »

On a cherché à rattacher les Chinois à une origine égyptienne. Ce fut la chimère de notre savant Deguignes, et, avant lui, du P. Kirker et de Huet. Nous avouons qu'il nous est impossible de trouver dans les historiens et les monuments de l'antiquité rien qui puisse autoriser ce système. Mais, avant d'entrer dans l'examen de l'origine, occupons-nous d'établir les traditions, c'est la seule base possible de raisonnement.

La Chine semble, comme les peuples méridionaux et occidentaux de l'Asie, avoir conservé quelque notion confuse des premiers âges. Ces traditions, justes ou non, disent que le ciel a été plus de dix mille ans, ou dix mille huit cents ans à se former. La période réduite des douze mille ans indiens, diminuée des douze cents ans du qua-

[1] Herder, t. 2, p. 300.

trième âge, donne également dix mille huit cents ans [1].

Trois familles se sont succédées à la Chine : les Tien-Hoang, ou rois du ciel, qui furent au nombre de treize et régnèrent chacun dix-huit mille ans [2]; les Ti-Hoang, ou rois de la terre, au nombre de onze, qui régnèrent chacun dix-huit mille ans. En tout, quatre cent trente-deux mille ans [3] pour les deux races.

Les Gin-Hoang, ou rois des hommes, partagés en dix ki, ou familles, dont les six premières contiennent soixante-dix-huit générations, et les quatre dernières, un nombre d'autres générations qui vont jusqu'à Fo-Hi.

Il existe une analogie frappante entre ce récit et la chronologie des Indo-Persans, des Égyptiens et des Chaldéens. Ce qu'il y a peut-être de plus singulier, c'est cette série de quatre cent trente-deux mille ans qui, n'ayant pas pour base un calcul astronomique, ne peut se retrouver sans qu'on

1 *Disc. prél. du Chou-King*, lxiv. Le quatrième âge doit durer 1000 ans divins', avec un intervalle de 200 ans, en tout 1200. C'est ce quatrième âge que les Chinois ne doivent pas compter. — Bailly, *Astron. ind.; disc. prél.* lxxxxviij.

2 *Ibid.*, lxvj, vij, lviij. 3 *Ibid.*, lvj.

lui assigne une autre cause, et elle ne peut exister que dans les rapprochements de nation.

Il y a plus, si l'on suppose que les Chinois ont eu l'usage de la révolution lunaire de vingt-huit jours et l'usage des semaines de sept jours, ou la division du mois en quatre semaines. Multipliant par sept les quatre cent trente-deux mille ans, on arrive au nombre de trois millions vingt-quatre mille jours, précisément le nombre accumulé des jours des deux premiers âges indiens. Le hasard produirait bien difficilement de pareils rapprochements, et il semble que l'on peut conclure de cette identité que les deux premières races chinoises sont absolument analogues aux deux premiers âges indiens, ét au temps des Dives, chez les Perses et les Indiens.

Ce ne fut pas sans raison, comme on le voit, que William Jones[2] crut que les Chinois tenaient leur civilisation des Indiens.

Mais, ce n'est pas tout, les Gin-Hoang, qui viennent à la suite des deux premières races dont nous venons de parler, ont aussi des ressemblances avec les Peris, que la tradition persane

[1] BAILLY, *Astr. ind.*, Disc. prél., cxij.

[2] *Discours sur les Chinois*, Calcutta, t. 2, 403.

place au troisième âge indien, ou aux temps antérieurs à Kayoùmarats et à la dynastie des Pyschdâdyens. Le nom de Gin, appliqué par les Chinois à la troisième race, est le même que les Arabes donnent aux Peris. Tout le monde connaît les fables ingénieuses des Orientaux sur les Dives, les Peris et les habitants poétiques du Ginnistan.

Cet intervalle des Gin-Hoang, qui répond au troisième âge indien, est partagé en dix autres intervalles nommés ki, et les traditions chinoises partagent les six premiers en soixante-dix-huit générations; c'est ce que nous avons trouvé déjà pour les Indous. Il reste, à la vérité, quatre ki, qu'il faudrait comprendre dans l'intervalle compris entre la fin du troisième âge, que nous avons fixée avec les Indous à trois mille cent deux ans avant notre ère et l'an 2953, où commence, suivant les Chinois, le règne de Fo-Hi. Or, cent quarante-neuf ans seraient bien peu de chose pour les y placer, s'il fallait leur supposer un nombre de générations en rapport avec celles des six premiers ki. Freret, comme nous allons le voir, réduit cette série de deux mille neuf cent cinquante-trois ans jusqu'à Fohi à deux mille cinq cent soixante-quinze, et Deguignes pense que Fohi doit être compris dans les neuf périodes

ou ki, qui suivent les trois premières familles.

De cette manière, les quatre derniers ki venant à la suite des soixante-dix-huit générations devraient remplir l'intervalle entre la fin de Fohi qui, en lui supposant soixante ans de règne, tomberait en 2514 avant J.-C., et trois mille cent deux ou cinq cent quatre-vingt-huit ans. Cet intervalle de cinq cent quatre-vingt-huit ans, en le supposant rempli par des règnes calculés à trente ans pour une génération, donnerait seize générations et huit ans.

Or, observons que sous le seul nom de Fo-Hi, considéré comme le premier des San-Hoam dans Deguignes, les Chinois placent quinze générations, non compris Fo-Hi, auquel ils donnent cent un ans de règne suivant les uns, cent dix ans suivant les autres.

Quinze générations, évaluées à trente ans, font quatre cent cinquante; et les huit ans omis quatre cent cinquante-huit, ce qui se rapproche déjà du chiffre que nous cherchons. Comme nous rattachons Fo-Hi aux dix ki, c'est seulement sur quinze générations que nous avons calculé, et nous aurions ainsi trente-neuf ans comme terme moyen des gé-

nérations, dont la somme est de cinq cent quatre-vingt-huit.

La chronologie du Tsou-Chou ne commence qu'à Hoang-Ti; et entre Fo-Hi et ce dernier se place le règne de Chin-Nung-Chi, sous lequel se trouvent sept générations, qui conduisent jusqu'à Hoang-Ti, que Freret place à l'an 2455 av. J.-C. C'est donc vingt-trois générations à intercaler depuis l'an 2455 jusqu'à l'an 3102, ou en six cent quarante-sept ans; c'est vingt-huit ans par génération, ce qui ne choque pas la vraisemblance.

La conciliation des époques de la tradition chinoise n'offre donc rien d'impossible, en admettant les similitudes précédentes tirées de l'histoire chronologique de l'Inde; mais nous ne saurions trop répéter que nous sommes loin de considérer ces traditions comme authentiques. Tout ce que nous prétendons en inférer, c'est qu'en les jugeant fabuleuses ou comme mêlées de fables et de vérités, elles sont une croyance générale, et que les Chinois l'ont adoptée comme les autres.

Si nous avons vu que les Chinois ont leurs calculs de générations comme les Indous, et leur période comme les Chaldéens, nous trouverons également qu'ils ont les analogues des dix Avatars

des Indous et des dix générations des Hébreux et des Chaldéens. C'est, comme pour les nations que nous venons de citer, une espèce de contrôle de leurs autres calculs; et, s'ils se trouvent d'accord, c'est une vérification qui donne à l'un et l'autre système une authenticité relative et telle que nous venons de l'expliquer.

Voici, suivant Deguignes[1], l'ordre des générations adopté par les Chinois :

POUON-KOU. — C'est le premier homme; il semble désigner le chaos.

TIEN-HOAM-CHI. — Auguste famille du ciel.

TI-HOAM-CHI. — Auguste famille de la terre.

Après ces trois familles, les Chinois en placent neuf autres :

GIN-HOAM-CHI. — Auguste famille des hommes.

OU-LONG-KI.

TÇO-TI-KI.

HO-LO-KI.

LIENG-TONG-KI.

CHO-MING-KI.

SUN-FEI-KI. — Celui-ci est omis dans le calcul de Deguignes, mais il se trouve dans le Chou-King.

IN-TI-KI.

CHEN-TONG-KI.

On prétend que chacun de ces ki, ou périodes,

[1] *Hist. des Huns.*, t. 1, p. 3.

contient plusieurs princes qui ont régné pendant long-temps. Quelques écrivains les ont regardés comme des périodes astronomiques inventées pour indiquer le concours de certaines planètes. Pour compléter ces ki, ou périodes, il faut y joindre Fo-Hi; on pourrait même dire que pour aller jusqu'à la chronologie qui commence à Hoang-Ti, on y joindrait convenablement Chin-Nung-Chi, ce qui donnerait dix ki, indépendamment des générations divines qui précèdent, et conduirait jusqu'à l'époque où la chronologie commence à s'éclairer.

Mais nous n'insistons pas sur ces convenances très problématiques, et pour nous en tenir au tableau de Deguignes, Fo-Hi lui-même ne doit pas figurer dans les ki, ce qui les réduit réellement à neuf.

Une observation naît cependant des dénominations données à ces premières familles. Les quatre premières, en écartant Potton-Kou, qui semble désigner le chaos, offrent, dans l'ordre où elles sont placées, une véritable analogie avec la tradition des jours de la création.

Le chaos, puis la création du ciel, puis la terre,

les végétaux, les animaux; enfin l'homme, qui appartient à l'âge de Gin-Hoam-Chi.

Le Père Amiot[1] dit que les Gin-Hoang, ou empereurs des hommes, succédèrent aux Ti-Hoang. Ils divisèrent la terre en neuf parties...... Il n'est parlé que d'un Gin-Hoang, quoiqu'ils fussent neuf du même nom qui donnèrent en même temps des lois au monde. Après eux, il n'y eut plus sur la terre qu'un empereur; les autres souverains avaient le titre de roi et lui rendaient hommage.

Le Père Amiot observe, à ce sujet, qu'un auteur, nommé Hiu-Tsong-Hai, sans toucher au nombre d'années des Gin-Hoang, abrège celui des Tien-Hoang et des Ti-Hoang, prétendant qu'on a substitué le caractère qui signifie mille à celui qui signifie cent, et qu'on les a fait vivre un *van* et huit *mille* ans, ce qui équivaut à dix-huit mille ans, au lieu d'un van et huit cents ans, ou dix mille huit cents ans. Le même Père ajoute que, si les critiques chinois, après avoir encore fait de ces retranchements, voulaient apprécier la valeur de ces années, on pourrait se réunir avec eux et conclure que ce qu'ils disent n'est qu'une tradition

[1] Chou-King, *Disc. prél.*, lxviij.

défigurée de ce que l'Écriture dit des patriarches avant le déluge.

Nous pouvons donc considérer les Gin-Hoang comme un nom collectif qui embrasse tous les ki ou périodes. Les six premiers auront duré soixante-dix-huit générations, et, en y comptant Gin-Hoang lui-même, quatre-vingt-six.[1]

C'est à la fin des soixante-dix-huit générations indiennes que commence le calcul des années solaires de ce pays, ou l'âge dit kali-yugam. Pour suivre l'analogie, c'est donc après le sixième ki que le même calcul devra être admis pour la Chine.

D'un autre côté, le nom de Fo à la Chine est le même que Boudda aux Indes, et Boudda figure dans le neuvième Avatar; Fo-Hi est également le neuvième ki, si on ne compte pas Gin-Hoang dans les soixante-dix-huit générations; et le Chou-King vient de nous dire qu'il n'y devait pas être compris.

Il resterait à placer les deux ki, sept et huit, dans l'espace de cent quarante-neuf ans, ce qui donnerait un règne de soixante-quatorze ans et demi

[1] Chou-King, lxxij.

pour chacun. C'est beaucoup; mais, si l'on fait attention que tous ces temps ne peuvent être soumis à un calcul précis; que les Chinois donnent des règnes de cent ans et plus aux hommes de ce temps, à Fo-Hi, par exemple, on ne s'étonnera plus de ce chiffre de soixante-quatorze.....

Les Chinois eux-mêmes conviennent que pour les temps antérieurs à Yao il n'y a aucune espèce de fond à faire sur leurs traditions : c'est donc seulement sur les généralités qu'il faut se fonder pour chercher des analogies, et nous venons d'en signaler de nombreuses, qui se rattachent principalement aux traditions indiennes, puisque de ce côté, indépendamment des calculs de générations et de périodes d'années, figurent les rapprochements des Avatars et des Ki. Quoiqu'ils ne soient pas identiquement les mêmes que les dix générations chaldéennes, il est difficile de croire qu'ils ne prennent pas leur source dans les mêmes idées; car les mêmes faits se trouvent compris dans les temps embrassés par l'un et l'autre calcul, et le chiffre en est, à bien peu de chose près, le même. Au surplus, nous nous exposerions au reproche de crédulité, si nous prétendions tirer

de tout cela autre chose que des probabilités plus ou moins dignes d'attention. Nous convenons des différences, et nous ne cherchons pas des identités; mais si dans ces temps anti-historiques les traditions se touchent par beaucoup de points, nous disons que des fables communes supposent ou même établissent des rapports de peuples sans lesquels tout devient inexplicable; et, comme nous l'avons dit, c'est surtout aux traditions indiennes que se lient les traditions de la Chine.

Nous avons raisonné jusqu'ici dans la double hypothèse de la date de 2953 et de 2575 pour Fo-Hi. L'histoire chinoise peut fournir des documents qui permettent de concilier ces dates si différentes. Ce seul fait prouve à quel point elle est peu précise. Freret se fonde sur la date d'une éclipse pour déterminer le temps d'Yao; les séries de princes que les Chinois placent sous les noms principaux, peuvent augmenter ou diminuer les temps antérieurs, suivant qu'on adopte ou qu'on rejette ces séries. Nous n'avons pas besoin de nous prononcer à cet égard; nous trouvons dans les temps antérieurs tout ce qui pouvait rentrer dans l'objet de nos recherches.

Voici du reste comment Freret établit son calcul :

Après les trois familles et les neuf périodes, les Chinois placent les San-Hoam ou les trois Augustes. Quelques écrivains placent entre ces trois princes des séries d'autres princes qui vivent pendant de longues années; mais le témoignage formel de Confucius les fait succéder immédiatement.[1] Ainsi Fo-Hi, Chin-nung-Chi, Hoang-Ti, successeurs les uns des autres, sont aussi les successeurs immédiats des neuf ki ou périodes.

La durée de ces règnes est inconnue, du moins n'est-elle marquée dans aucun monument. La chronologie du Tsou-Chou commence à Hoang-Ti, et ne nomme ni Chin-Nung, ni Fo-Hi. En leur supposant à chacun soixante ans de règne, ou 120 ans pour les deux (Hoang-Ti étant placé à l'an 2455 avant J.-C.), le commencement de Fo-Hi serait à l'an 2575 avant J.-C. C'est 435 ans avant la vocation d'Abraham.

Dans ce système, la chronologie chinoise serait par conséquent fort loin de présenter une antiquité qui put balancer celle de l'Écriture, et dans

[1] Freret, *Acad. des Insc.*, t. 18, p. 264.

celui que nous avons exposé précédemment, elle serait d'accord avec les traditions sacrées. C'est ce système qui nous paraît le plus probable; car il repose sur les mêmes fondements que les calculs des autres peuples; et quoique les Chinois ne soient pas de même race que les Indous caucasiens, nous allons nous efforcer de montrer que leur civilisation n'en est pas moins d'origine caucasienne; origine que ne contredit pas leur état d'immobilité actuelle, et la place qu'ils occupent dans la série des rameaux de la race jaune ou mongolienne.

Mais avant de passer à ce point important, nous suivrons la chronologie chinoise jusqu'aux temps historiques, pour nous rendre raison, autant que possible, de leurs idées, et quoique cela n'ait pas trait directement au but que nous nous proposons.

Freret[1] donne aux quatre règnes qui suivent celui de Hoang-Ti 250 ans. En les retranchant de 2455, époque fixée pour Hoang-Ti, l'année d'Yao se trouvera 2205. Nous avons une observation qui fait correspondre la soixante-dixième année

[1] *Acad. des Insc.*, t. 18, p. 254.

d'Yao à l'an 2136 avant J.-C., ce qui donne la même année 2205 pour le commencement de son règne[1]. Les quatre règnes qui se placent dans cet intervalle sont de 250 ans.

Deguignes[2] donne seize ans de moins, suivant le calcul du Tsou-Chou.

Freret a, comme on le voit, modifié en la discutant la chronologie du Tsou-Chou. Si on suivait cette chronologie dans Deguignes, depuis le successeur de Hoang-Ti jusqu'à Ti-Yu, on aurait un intervalle de six règnes égaux à 390 ans. Mais Ti-Yu, dans cette chronologie, étant placé à 2207 ans avant J.-C., c'est-à-dire deux ans avant l'époque que Freret désigne pour Yao, qui lui est fort antérieur, nous arriverons par la nécessité d'ajouter les 390 ans des six règnes et les 120 ans jusqu'à Fo-Hi, à 2717 ans pour le règne de ce dernier, ce qui ne s'accorde ni avec Freret, ni avec la chronologie adoptée par le P. de Mailla. Cependant comme 390 ans pour six générations sont une moyenne trop forte, en la réduisant à 41 ans, on arriverait, à deux ans près, à ce même calcul de

[1] *Acad. des Insc.*, t. 18, p. 257.

[2] Deg., *Hist. des Huns*, p. 6, 7, t. 1er.

2455 pour le règne de Hoang-Ti. Il est vrai qu'alors l'observation faite sur la soixante-dixième année d'Yao devrait être négligée.

Nous le répétons donc; il n'y a rien à puiser pour nous dans cette chronologie, que les analogies générales anté-historiques que nous avons signalées.

Ce n'est donc pas tout-à-fait sur leur chronologie que les Chinois peuvent fonder la prétention d'avoir été de tout temps le peuple le plus éclairé de la terre; à les en croire, tous les arts, toutes les sciences auraient été inventés par leurs premiers princes. Pour le dire en passant, il est assez ridicule d'attribuer un art ou une science à une invention de premier jet, complète en naissant; mais ce qui est plus fâcheux, après une telle exagération, c'est l'ignorance où étaient plongés les Chinois à l'arrivée des Jésuites parmi eux. Il a fallu rectifier leurs calculs astronomiques, et c'est sur l'habileté des missionnaires, reconnue par les Chinois eux-mêmes, que l'établissement des chrétiens fut fondé. Triste démenti que les habitants du céleste empire se virent contraints de se donner à eux-mêmes.

En général, il y a peu de fond à faire sur les

antiquités chinoises. Nous avons vu par le rapport qui existe entre les augustes familles du ciel, de la terre et des hommes, et les circonstances cosmogoniques, qu'il y a lieu de croire que ces traditions ont été appliquées à un ancien état monarchique, dont l'existence ne s'appuie sur aucun document de quelque valeur. Confucius lui-même avoue que plusieurs des anciens matériaux des annales chinoises ne subsistaient plus de son temps.

Observations et annales nous laissent donc dans une incertitude à peu près égale. Cependant il n'en faut pas conclure qu'il faille tout rejeter de ces souvenirs. Au milieu de cet amas confus d'invraisemblances, il est possible d'extraire quelques faits propres à être rapprochés des traditions des autres peuples. La concordance qu'on y rencontrera, sera de nature à éclairer la question, et à donner, sinon une entière authenticité, du moins une certaine importance, à des récits où quelques vérités peuvent être cachées sous des symboles extravagants.

La tradition du déluge, que nous avons signalée, chez les Indiens et chez les peuples sémitiques, ne se rencontre que d'une manière con-

fuse chez les Chinois. Ce qu'ils en disent se trouve même placé à une époque à laquelle il est impossible de rattacher un tel événement.

« Sous le règne d'Yao une grande partie de la « Chine était ensevelie sous les eaux. Plusieurs « écrivains européens ont saisi cet événement « pour en former le déluge de Noé; d'autres l'ont « regardé comme un déluge particulier. Dans le « Chou-king, il est dit que ces eaux montaient « jusqu'au ciel, et surpassaient les collines et les « montagnes...... Si cette inondation avait été « aussi considérable qu'on la dépeint, en quel « endroit aurait pu habiter Yao avant l'écoule-« ment des eaux? Je crois que ce déluge n'est « autre chose que le débordement ordinaire des « fleuves et des rivières, dans un pays qui n'était « que médiocrement peuplé et qui vraisembla-« blement n'avait pas encore été entièrement dé-« friché[1]. »

Les circonstances rapportées par le Chou-king sont bien d'accord avec les récits du déluge, et on peut croire que les Chinois n'ignoraient pas cette tradition; mais, faute de savoir la rattacher à

[1] Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 1, p. 7.

aucune époque précise, ils en auront fait sans doute un événement local, qu'ils auront rapporté à l'époque d'Yao, parce qu'il est possible que ce prince ait donné des soins particuliers au dessèchement des terres. On adoptera facilement qu'à l'époque où il vécut, les restes d'une grande catastrophe, quoique éloignée déjà, pouvaient séjourner encore sur la terre. C'est la civilisation seule qui restitue à l'agriculture les terrains que quelque cause que ce soit y avait rendus impropres. Mille ans après le déluge, la Chine pouvait encore être inondée sur beaucoup de points; les Gaules, deux mille ans plus tard, offraient bien encore dans leurs forêts et leurs marécages les preuves de l'absence de population et de civilisation. Une inondation partielle à la Chine et les travaux d'Yao peuvent avoir fait attribuer à son règne les circonstances confuses et presque oubliées de la tradition diluvienne. Les Phéniciens qui avaient emprunté, comme nous l'avons vu, leur cosmogonie aux Chaldéens, ne parlent pas non plus du déluge, et cette circonstance est bien plus singulière qu'à la Chine. En effet, les Chinois sont isolés et veulent toujours l'être, tandis que les Phéniciens vivaient entourés de peuples chez

lesquels le déluge était une tradition reçue. Peut-être, au reste, si nous avions sur eux plus de renseignements, y trouverions-nous sur cet objet les documents qui nous manquent.

Puisque nous n'avons pas à pénétrer plus avant dans cette question indécise, passons à des considérations d'un autre ordre, et cherchons ce que fut la population primitive de la Chine.

« La population native de la Chine est désignée[1] « par les Chinois eux-mêmes sous le nom de Pe-« sing (les cent familles), vraisemblablement « d'après une tradition qui fixait le nombre de « celles qui avaient formé le premier noyau de « la nation. Il n'y a même encore à présent que « quatre ou cinq cents noms de famille répandus « dans tout l'empire, et les personnes qui portent « un même nom de famille, sont si bien considé-« rées comme issues d'une même tribu, que la « loi s'oppose à toute alliance entre elles. La civi-« lisation a effacé toutes les autres nuances qui « pouvaient distinguer des anciennes tribus, et « l'accession d'un grand nombre de familles « étrangères venues de la Tartarie et du Tibet,

[1] Abel Rémusat, *Nouv. Mél. asiat.*, t. 1, p. 33.

« ne permet plus de reconnaître les traits des « véritables Autochthones de la Chine. »

Cependant, dans les parties montagneuses de l'empire, et surtout dans les provinces de l'ouest (les plus voisines du Thibet), il subsiste encore des tribus qui appartiennent, selon toute apparence, à la population primitive, modifiée par les Chinois des provinces centrales. On trouve de ces restes dans plusieurs provinces : il en est qui passent pour Tibetains. On ne parle pas ici des Mantchoux, des Tongous, des tribus Mongoles et Ouïgoures : toutes ces races sont étrangères à la population de la Chine, proprement dite.

Abel Rémusat, dans une discussion sur le nom de la tribu des Tchinas, accorde comme vraisemblable l'origine indienne de cette tribu ; il en conclut que cela attaque l'antiquité du code de Menou, parce qu'il prétend que ce nom ne pût venir à la connaissance des Indiens, que vers l'an 246 avant notre ère.[1] Cette antiquité du code de Menou importe peu à notre objet, ainsi nous n'entrerons pas dans l'examen de cette assertion, autre-

[1] *Sur la philosophie des Indous*, t. 2, p. 333, *Nouv. Mél. asiat.*

ment qu'en ce qui touche nos recherches. Abel Rémusat n'appuie pas son assertion do preuves qui puissent établir que les Indous et les Chinois ne se sont connus qu'à l'époque que nous venons de rapporter. Cela fût-il, il ne serait pas impossible d'établir les causes de l'oubli dans lequel les deux nations seraient restées l'une à l'égard de l'autre. . . . .

En effet, ce fut par suite d'une altération de croyances que diverses tribus, entre autres celle des Tchinas, furent séparées de leur tige primitive, et l'horreur des Indous pour les pratiques étrangères, ressemble assez à l'horreur que les chrétiens du moyen-âge avaient pour les excommuniés. Les Indiens se renfermant à l'ouest, les Chinois s'étendant à l'est de l'Indostan, les deux peuples purent oublier leur origine, et lorsque les relations de commerce, fruits du temps et de la civilisation, les rapprochèrent, ce fut comme une révélation de leur existence mutuelle. Cet isolement ne fut pas seulement l'effet de répugnances nationales; nous avons déjà remarqué que les Indous furent refoulés par les invasions assyriennes, et quand une fois une puissance intermédiaire se fut interposée entre les deux peuples, la croyance

des uns, l'orgueil des autres dut les maintenir dans cet état d'ignorance réciproque.

Il pourra toujours rester de la discussion d'Abel Rémusat, qu'avant les invasions tartares il y eut des habitants dans la Chine; c'est ce qu'il appelle les autochthones de la Chine, probablement dans le sens relatif, sans entendre autre chose que leur possession et leur établissement plus anciens. Secondement, que ces Tchinas viennent de la frontière de l'Inde et ont donné leur nom à la Chine; il ne varierait que sur le temps; il ne s'éloigne donc que bien peu de William Jones, dont nous allons rapporter l'opinion.

« D'où était venu le peuple singulier qui gou-
« verna long-temps la Chine avant qu'elle fût
« conquise par les Tatârs[1] ? »

Telle est la question que se pose ce savant illustre; il existe quatre opinions à ce sujet. Un petit nombre d'écrivains a soutenu que les Chinois étaient une race autochthone; d'autres les prétendent issus de la même souche que les Hébreux et les Arabes eux-mêmes, et M. de

[1] WILL JONES, *Calcutta*, t. 2, p. 403. *Discours sur les Chinois.*

Paw, les fait descendre des Tatârs; la quatrième est celle des Brahmanes, qui décident que les Chinois sont des Indous de la classe Kchatrya, ou militaire, qui, oubliant peu à peu les rites et la religion de leurs ancêtres, s'établirent dans les vallées qu'ils possèdent maintenant.

La première opinion qui les déclare autochthones ne s'appuie sur rien, et si l'une des autres est vraie, elle tombe d'elle-même. La seconde n'est pas admise par les Arabes eux-mêmes, puisqu'ils font descendre les Chinois des Tartares, et aucune analogie ne les rattache entre eux. La troisième, qui les fait descendre des Tatârs, se rapproche de celle des Brachmanes. En effet, M. de Paw fait une même race des Scythes et des Tartares. Or, il reconnaît les Scythes pour avoir été les Goths, et les Goths avaient manifestement la même origine que les Indous[1], si son propre raisonnement, fondé sur la ressemblance des langues, est à l'abri de toute objection.[2]

C'est évidemment abuser des mots que de dire que les Brachmanes et de Paw sont du même avis,

[1] WILL. JONES, *Calcutta*, t. 2, p. 406, *Disc. sur les Chinois*.
[2] DE PAW, préface des *Recherches*.

lorsque les uns dérivent les Chinois directement de la classe militaire des Indous, tandis que l'autre s'y verrait amené par la triple filiation que William Jones vient d'établir. C'est de descendance directe qu'il s'agit ici, et lorsque de Paw les fait Tartares, il dit et veut dire qu'ils sont directement émanés de ce peuple. Reste ensuite à concilier ce qu'il y a effectivement de contradictoire à faire des Scythes et des Chinois des peuples tartares; mais c'est une autre question sur laquelle nous avons donné notre opinion précédemment (*liv.* 3, des Scythes). La confusion est dans le mot tartares, qui n'est pas synonyme à la fois de Mongol et de Scythe, et dont l'acception trop étendue a été réduite à sa véritable valeur.

Reste la quatrième, qui est celle des Brachmanes, et qu'il faut examiner.

William Jones[1] commence la discussion par le passage du Code de Menou auquel fait allusion Abel Rémusat.

« Plusieurs familles de la classe militaire, ayant « abandonné peu à peu les préceptes des Vedas « et la société des Brahmanes, vécurent dans un

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Chinois*, t. 2, p. 406, *Calcutta*.

« état de dégradation, tels que les habitants de « Pondraca et d'Odra, ceux de Dravira et de « Cambôja, les Yavanas (les Grecs), les Sacas « (les Scythes), les Parâdas (les Parthes), et les « Pahlavas (les anciens Persans), les Tchinas, et « quelques autres nations. »

Tous les pandits s'accordent à dire que le mot Tchinas signifie les Chinois. Ils affirment que les Tchinas de menou s'établirent dans un beau pays, qu'ils ont été long-temps et sont encore renommés pour leur industrie; qu'ils ont vu d'anciennes idoles chinoises qui avaient des rapports manifestes avec la religion primitive de l'Inde, avant que Bouddha y parut.

A quelle époque cette migration des Tchinas aurait-elle eu lieu? Il règne sur ce point une incertitude qu'on ne peut raisonnablement se flatter d'éclaircir d'une manière positive. Nous avons trouvé, avec Freret, 2575 ans av. J.-C. pour le règne de Fo-Hi; mais Confucius déclare, qu'avant l'établissement de la troisième dynastie, il n'existe pas de monuments historiques dignes de foi. Le Père de Mailla, et les chronologistes, placent ce même Fo-Hi deux mille neuf cent cinquante-trois ans avant notre ère, ce qui s'accorde

mieux avec les autres traditions. Dans l'incertitude où nous restons, nous n'avons qu'à chercher ailleurs que dans une chronologie incertaine le fait même de la migration et le point de départ de la nation et de son premier chef connu ou désigné.

Il paraît vraisemblable que Fo-Hi a pénétré dans la Chine; c'est tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable. Deguignes[1] n'ose donc point, malgré ses immenses recherches sur les peuples asiatiques, prendre un parti dans cette incertitude. L'entrée de Fo-Hi dans la Chine serait encore plus rapprochée que ne le dit Freret, si l'on adoptait l'opinion de William Jones[2]. Il place la troisième dynastie chinoise environ onze cents ans avant l'ère chrétienne, ce qui ne ferait pas remonter Fo-Hi à plus de treize ou quatorze cents ans.

Suivant les Chinois eux-mêmes, Fo-Hi, chef de leur race, apparut dans une province de l'ouest appelée Chen-Si, et tint sa cour dans le territoire de Tchin, où l'on suppose que s'établirent les fugitifs dont parle le législateur indien.

[1] DEGUIGNES, *Hist. des Huns*, p. 4, t. 1.

[2] WILL. JONES, *Calcutta*, t. 2, p. 411.

semblance des traits qui existe entre les Tartares et les Chinois autorise pleinement l'opinion de ceux qui les rattachent à une même origine. Au premier aspect, les Chinois sont des Mongols, cela n'est pas douteux; mais on nous accordera peut-être aussi cette proposition : Une tribu peu nombreuse, alliée successivement et exclusivement aux Mongols, perpétuellement conquise par ces mêmes Mongols, a-t-elle pu contracter le caractère physique de cette race conquérante, et incomparablement plus nombreuse? La réponse n'est pas incertaine, ce nous semble. Nous pouvons, à notre tour, opposer une autre question aux partisans exclusifs de l'origine mongole des Chinois. Comment se fait-il que les Mongols, ou les Mantchoux, conquérants de la Chine, n'aient pas imposé leurs mœurs aux Chinois? que, tout au contraire, ce soient les Chinois vaincus qui aient conquis, par la civilisation, leurs sauvages envahisseurs. Cela ne peut venir que de la supériorité de la civilisation chinoise; et cette civilisation, de qui la tenaient-ils? C'est à cette question que répond tout ce que nous avons dit dans ce chapitre : ils la tenaient des Indous. Ainsi les deux opinions, si hostiles en apparence, peu-

vent très bien se concilier. Il y a eu conquête réciproque du grand nombre sur le petit en tout ce qui concerne l'organisation physique des habitants de la Chine; conquête de la pensée la plus haute sur la pensée brute, si nous pouvons le dire ainsi, au profit du petit nombre sur le plus grand. La victoire est restée, comme toujours, à la puissance physique pour tout ce qui était matériel; à la puissance intellectuelle, pour tout ce qui était de l'intelligence.

Nous arrivons à l'opinion soutenue par Deguignes, avec plus de savoir que de succès.[1] Il prétend que les Chinois viennent de l'Égypte. Nous pourrions, à la rigueur, abuser des mots, comme nous reprochions tout-à-l'heure à Will. Jones de l'avoir fait, et dire que cette opinion revient à celle des Brachmanes et à la nôtre, seulement par un détour un peu long.

Les Égyptiens ou Éthiopiens, car ces peuples sont le même,[2] avaient la même origine que les

[1] Mémoire par lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne, 1759, in-12.

[2] *Voyage de Norden*, p. 348-351, t. 3.

L'ancêtre de cette tribu militaire, qui devint la tige des Tchinas, fut Bouddha, nom identique à celui de Fo-Hi. Voici en quels termes cette tradition est rapportée : Un prince, nommé Drouhya, cinquième descendant de Bouddha, fut exilé par son père Yayâti à l'est de l'Indostan, avec cette imprécation : *Puissent tes descendants ne pas connaître le Veda.*

Il y a un singulier rapport entre cette tradition indienne et la tradition chinoise. Chez les uns et chez les autres le nom de Bouddha appartient, soit au chef de l'émigration, soit à son ancêtre. L'un est exilé à l'est de l'Indostan, l'autre arrive à la Chine par l'ouest; c'est la position respective des deux pays. Le Bouddha exilé ne pouvait être suivi que d'un petit nombre d'émigrants; dans ce temps comme aujourd'hui, le malheur avait sans doute peu de courtisans, et nous voyons dans le passage d'Abel Rémusat que la population native de la Chine est désignée par les Chinois eux-mêmes sous le nom de Pe-sing (les cent familles). Nous voyons que les restes de cette population primitive subsistent encore à l'ouest dans les parties montagneuses de l'empire, et qu'ils passent pour Tibétains; or, le Tibet est limitrophe des deux

pays. Nous avons établi que les généralités déduites des traditions cosmogoniques rattachaient les Chinois aux peuples caucasiens en général et plus particulièrement aux Indous. De tous ces faits réunis, nous concluons : 1° que tout s'oppose à ce qu'on accorde aux Chinois une antiquité aussi grande que le supposeraient les chiffres monstrueux de leur chronologie fabuleuse ; 2° que la première lueur qui précéda les temps historiques paraît poindre à cette province de Tchin où les Indous envoient leurs exilés, où les Chinois placent leurs ancêtres. Enfin, que la civilisation des Chinois est due à la race indoue caucasienne.

Ce n'est pas sans motif que nous disons civilisation ; c'est dans ce sens seulement qu'il faut entendre aujourd'hui que les Chinois sont d'origine indoue. En vérité, si tous ceux qui s'attachent à une opinion exclusive voulaient se relâcher un instant de leur rigueur systématique, nous croyons qu'il serait facile de s'entendre sur beaucoup de points débattus beaucoup trop vivement. William Jones veut que les Chinois soient Indous ; de Paw veut qu'ils soient Tartares, et nous, nous prétendons qu'ils ont raison tous les deux. La res-

gration égyptienne ait été postérieure à 1122. L'ignorance où on serait resté sur les circonstances de son passage au milieu de populations plus nombreuses et plus avancées, serait plus surprenante encore, et à coup sûr, dans ce cas, l'alphabet égyptien aurait été transporté en Chine. Mais cette dernière hypothèse n'est admissible d'aucune manière.

De Paw conclut, après de nombreuses observations et une comparaison suivie des coutumes, des croyances, des arts des deux peuples, que l'opinion qui fait venir les Chinois de l'Égypte ou du Sennaar est absolument sans fondement.

Si nous nous sommes cru fondé à dire que les Chinois ne peuvent pas disputer chronologiquement la priorité aux Indous, nous pouvons affirmer que les Japonais sont encore bien moins en droit de le faire. Il y a beaucoup d'apparence que les Japonais sont des Coréens et des Tartares, policés par quelques colonies chinoises.[1] Kœmpfer les fait venir directement du Sennaar; nous ne nous occuperons même pas de cette assertion, dont le temps a fait justice. William Jones y est

[1] Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 1er.

fort opposé, comme on va le voir : « Il paraît inconcevable, dit-il,[1] que les Japonais, qui semblent n'avoir jamais été ni conquérants, ni conquis, eussent adopté tout le système des lettres chinoises, avec ses inconvénients, si, de temps immémorial il n'avait pas subsisté de relations entre les deux peuples ; ou en d'autres termes, si la race hardie et spirituelle qui peupla le Japon au milieu du XIII[e] siècle avant J.-C., et fonda la monarchie 600 ans plus tard, n'avait pas porté avec elle le savoir et les lettres qu'elle avait possédés en commun avec les Chinois.

Les Japonais auront, comme les Chinois eux-mêmes, subi de nombreux mélanges avec les Tartares, ce qui a altéré les traits originaux des uns et des autres.

Comme les Égyptiens et les autres anciens peuples, les Japonais prétendent avoir été gouvernés par des dieux ou esprits célestes, et ensuite par des demi-dieux ou esprits terrestres, pendant un nombre prodigieux d'années. Après les demi-dieux vinrent les hommes mortels, qui forment la troisième race.

[1] Will. Jones, *Calcutta*, t. 2, p. 422.

Les Japonais placent le fondateur de la dynastie des Dairi, qui règnent actuellement, en l'an 582 avant J.-C.; et pour remplir l'intervalle qui s'est écoulé depuis le cinquième et dernier des demi-dieux ou esprits terrestres, ils admettent les premiers empereurs de la Chine, en commençant à Fo-Hi. Ainsi il n'y a pas lieu de discuter l'ancienneté de cet empire, qui se rattache, dans le passé, à la Chine. La civilisation présente des Japonais n'a pas moins emprunté à leurs puissants voisins, et ils sont devenus, pour les Chinois, des rivaux dangereux. Jadis, réduits à un état de barbarie qu'augmentait la violence de leur caractère, le voisinage d'un peuple de qui ils ont réçu l'écriture et les sciences, les arts et les manufactures, les a conduits à rivaliser avec la Chine, et même à la surpasser. Comme leurs voisins pourtant, ils restent, à l'égard des Européens[1], dans cet état d'infériorité relative, qui naît de leur impuissance à perfectionner ou à tirer parti de leurs connaissances. C'est beaucoup déjà, qu'après avoir dû uniquement aux Chinois leur industrie agricole et manufacturière, et les éléments de leur civilisation,

[1] HERDER, t. 2, p. 309

ils soient parvenus à égaler, et même à surpasser leurs maîtres; l'orgueil et la violence ont suppléé pour eux, jusqu'à un certain point, à cette activité intelligente qui semble appartenir plus particulièrement à l'Européen.

L'histoire atteste à chaque page que toutes les nations qui se sont élevées au-dessus des autres par leur industrie ou leurs arts, ont exercé autour d'elles une influence plus ou moins grande; ainsi les contrées qui avoisinent la Chine ont dû à ce voisinage des modifications qui portent l'empreinte de leur source.

De même que le Japon, et à un plus haut degré, la Cochinchine, le Tonquin, les peuples de la Corée, ont subi cette influence. La Cochinchine est à l'égard de la Chine une véritable colonie : même religion, mêmes arts, même système de gouvernement, plus despotique encore peut-être; l'empereur est un vassal de la Chine,[1] et les deux nations sont étroitement unies par le commerce. Mais, pas plus l'une que l'autre, elles ne paraissent devoir s'élever au-dessus du degré qu'elles ont atteint : la même immobilité les a frappées,

[1] HERDER, t. 2, p. 509.

Les Tonquinois, moins avancés dans la civilisation, n'en ont pas moins, dans la limite de leur action intelligente et industrielle, le caractère chinois; leur infériorité relative peut avoir pour cause la chaleur plus grande du climat. Les habitudes laborieuses des Chinois sont difficiles à conserver sous un climat plus chaud que le leur; aussi leur empreinte est-elle plus prononcée vers le nord.

Ce sont les Mantchoux qui ont soumis cette contrée à la Chine; mais antérieurement, elle avait dû être peuplée par des Tartares.[1] Leurs cérémonies, leurs jeux, leurs habillements, leur religion, leur viennent des Chinois. Mais où cette influence chinoise put se faire le plus sentir, c'est sur les Mantchoux et les Mongols. Non-seulement les Mantchoux, qui ont conquis la Chine, se sont soumis aux usages des vaincus, ainsi que nous l'avons déjà dit; non-seulement les deux branches de la race jaune ou mongolienne, les Mantchoux et les Mongols proprement dits, tour à tour conquérants, se sont soumis à la Chine, aux lois et aux mœurs policées du pays qu'ils étaient venus

[1] DEGUIGNES, *Hist. des Huns*, t. 1er.

assujétir, mais les hordes mêmes qui sont restées errantes n'ont pas laissé que d'être modifiées.

Ainsi la Chine est le centre de cette civilisation mongole, que nous avons présentée comme inférieure à la civilisation caucasienne. Toutes les conséquences que nous avons tirées de ce fait sont donc applicables aux peuples secondaires que nous venons de nommer. Tous se résument dans l'unité chinoise, dont nous avons déterminé la situation relativement à la race, à la population primitive et à l'ancienneté chronologique.

Quant à l'ancienneté de la race jaune elle-même, nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit au livre 1er, d'après l'opinion de Cuvier; savoir : que tout annonce qu'elle a échappé à la grande catastrophe sur un autre point (l'Altaï) que les races éthiopienne et caucasique. Le mystère de sa création ne nous est pas moins fermé que celui de la création des autres races.

Cet isolement de la race ne s'étend pas jusqu'à la civilisation. Nous avons vu que, malgré les différences d'opinion sur les sources de cette civilisation, il y a accord sur ce point qu'elle est venue du dehors. Nous avons essayé de faire voir

qu'on ne pouvait la rattacher qu'à l'Inde, et que, dès-lors, elle est soumise, sous ce rapport, à cette espèce de loi générale qui lie toutes les populations entre elles par le centre Indo-Perse.

Il n'y a pas lieu de faire les mêmes investigations sur les peuples de race nègre. Nous avons établi que leur état de civilisation, au lieu où il était le plus avancé, ne suffisait pas pour y reconnaître les véritables éléments d'une société politique. Dès-lors la base même du raisonnement n'existe pas. Le très petit nombre de progrès qu'à faits cette race, décidément inférieure, a été dû à la fréquentation des races plus heureuses ou plus favorisées par leur organisation. Il y a lieu de craindre, nous l'avons même observé, que cette loi qui la condamne ne reçoive une démonstration plus complète de son établissement libre à Saint-Domingue. Bien loin d'avoir fait dans l'ordre politique et civil le progrès auquel elle semblait naturellement appelée, on a cru reconnaître des traces de dégénérescence depuis que l'impulsion et l'exemple lui manquent. Les documents que nous pourrions choisir parmi les récits des voyageurs ne nous fourniraient aucune base suffisante pour établir des rapports. En fait et en

dépit des efforts essayés dans le but de réhabiliter cette race malheureuse, nous n'avons donc réellement aucun terme qui puisse être raisonnablement admis comme élément d'investigation et de rapprochement. L'antiquité ne saurait nous rien offrir, et les temps modernes nous fournissent au contraire la preuve fâcheuse qu'il ne saurait y avoir de place dans les recherches historiques, telles que celles que nous nous sommes proposées pour but, pour la race éthiopienne ou nègre.

LIVRE VI.

PREMIÈRE PARTIE. — GRÈCE.

Les habitants de la Grèce et de l'Italie ne sont pas Autochthones. — La population et la civilisation ne viennent pas de la même source. — De la population primitive de la Grèce. — Opinion de Freret. — Des colonies. — Traditions orientales. — Traditions grecques. — L'origine des Grecs est la même que celle des nations de l'Asie mineure. — Les langues de ces peuples sont originairement la même. — Les premiers habitants de la Grèce sont entrés par la Thrace. — L'origine thrace était contestée par les Grecs. — Les colonies orientales trouvèrent des habitants sauvages. — La première colonie, celle d'Inachus, fut phénicienne ou égyptienne. — Population pélasgique. — Les Pélasges étaient Celtes. — Il y avait avant Inachus quelque civilisation. — De la manière dont la colonie d'Inachus put s'établir. — Opinion de Schlosser. — Les Pélasges vinrent par la Thrace. — La première migration qui occupa la Thrace était Celte.

Si nous n'avions eu d'autre objet en vue que de montrer l'origine des peuples, se rattachant tous à quelque point de la chaîne caucasique, et par ce point, à la famille primitive établie sur les plateaux les plus élevés de l'Asie, nous n'aurions pas besoin de faire une étude particulière de la Grèce et de l'Italie.

L'histoire et le consentement de tous les peuples ont fait justice des prétentions au titre d'Autochthones, d'Aborigènes, dont ces deux grandes nations voulaient ennoblir leur berceau. On sait que toutes deux ont été formées par des migrations asiatiques; mais comment ces migrations ont-elles eu lieu; à laquelle des descendances de l'Asie occidentale ou méridionale faut-il les rapporter? Ce sont des questions qu'il est utile d'envisager, et qu'il entre aussi dans notre plan de traiter. Il ne suffit pas, pour satisfaire l'esprit, d'admettre comme vrai un fait général et primitif; il n'est bien constaté qu'après la vérification des faits postérieurs, dont le résultat est de confirmer, de mettre hors de doute l'opinion généralement admise, mais qui n'en est pas moins susceptible d'observations et d'explications.

La manière dont furent peuplées la Grèce et l'Italie n'est pas un évènement simple. La population, et surtout la civilisation de ces deux pays, émanent de deux sources. Elles n'ont pas eu lieu de toute pièce, et en même temps; la physionomie sociale a changé avec les différentes phases de l'histoire primitive. On nous enseigne vaguement que la civilisation de l'Égypte ou de la Phénicie a été

transportée dans la Grèce, qu'une race sauvage et barbare couvrait alors ce sol, destiné à répéter les chants d'Homère, à entendre la langue harmonieuse de Platon; mais dans quelle proportion ces éléments ont-ils concouru à former cet admirable ensemble? d'où venait cette race antérieure aux civilisateurs égyptiens et phéniciens? comment renouer, pour elle, la chaîne du développement humain, depuis l'antique et unique source? C'est ce qu'il est important de connaître.

La Grèce a tout perdu. Sur cette terre des arts, de la civilisation, où furent lus, aux applaudissements des peuples assemblés, les premiers chants de l'histoire, car il n'y avait que des chants sur ce sol poétique et harmonieux, tout a péri, suivant l'expression d'un poète moderne :

Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Mais la Grèce mourante trouva dans Alexandre, le missionnaire armé qui devait répandre dans l'Asie la flamme du foyer prêt à s'éteindre, comme plus tard César répandit dans le monde la civilisation romaine, fille elle-même de cette Grèce, appelée ainsi à se survivre dans sa gloire et dans son génie, qui ne périssent point.

C'est ainsi que notre occident put rallumer le flambeau aux dernières étincelles ensevelies sous la cendre accumulée par les barbares. Héritiers des trésors arrachés à l'oubli, nous avons fécondé ces restes précieux du passé; art, philosophie, science, gouvernement, tout s'est agrandi sous l'influence toujours active de la pensée humaine; mais gardons-nous d'oublier ceux qui, avant nous, creusèrent le premier sillon si riche d'avenir. Si le passé fut nécessairement incomplet, si les gages qu'il nous a laissés prennent du fruit des travaux modernes une importance qui n'était pas soupçonnée jadis, convenons que sans les efforts de nos devanciers, nous serions réduits à écrire, comme eux des annales sans coordination; si nous pouvons aujourd'hui jeter sur le monde ce coup-d'œil qui embrasse l'espace et le temps, rendons-en grâces aux grands hommes, dont les chefs-d'œuvre ont marqué la route, et nous ont appris à la mesurer.

La Grèce se présente la première à notre examen.

Essayons de déterminer d'où lui étaient venus ses premiers habitants; à quelle race, à quelle migration ils appartenaient.

Il n'est pas besoin de longues recherches pour établir d'où cette contrée a tiré ses premiers habitants, nommés Pélasges, c'est-à-dire étrangers; malgré la distance, ils reconnaissaient pour leurs frères les peuples dont la mer les séparait, c'est-à-dire ceux de l'Asie mineure ; que servirait de les suivre dans leurs courses à travers la Thrace, ou sur l'Hellespont, ou d'îles en îles, lorsqu'ils pénètrent peu à peu dans la Grèce qu'ils envahissent. Chaque tribu entraîne une tribu sur ses traces; toutes, elles se pressent sans se heurter. Ensuite apparaissent les Hellènes, qui apportent de nouvelles connaissances aux anciens Pélasges, en même temps que des colonies grecques reviennent s'établir sur les rivages de l'Asie. La proximité d'une péninsule si importante, située sur le plus grand continent du globe, peuplée d'habitants qui, non seulement avaient la plupart une même origine, mais dont la civilisation tenait déjà à d'antiques fondements, décida en partie de la destinée des Grecs.[1]

Nous trouvons dans ce passage de Herder, ex-

[1] Herder, t. 2, p. 452.

trait d'un mémoire de Heyne,[1] la donnée la plus générale sur la population primitive de la Grèce. L'Asie mineure et la Thrace, peuplées par des nations de même origine, nous l'avons déjà établi, en sont la source. Mais cette donnée vague a besoin de plus grands détails, et d'être précisée pour être véritablement comprise.

Freret [2] a consacré à l'examen de cette question des premiers habitants de la Grèce, un long mémoire, dont l'extrait se trouve dans l'histoire de l'Académie des Inscriptions.

Plusieurs, confondant les origines du pays avec trois ou quatre colonies peu nombreuses qui se sont policées, font venir d'Égypte ou de Phénicie les premiers habitants de la Grèce; d'autres les ont tirés de la Phrygie et de l'Asie mineure; quelques-uns enfin en ont fait des Celtes, des Germains, des Livoniens, des Hongrois.

L'histoire des Grecs ne peut remonter qu'à l'arrivée des colonies, et conséquemment tout ce qu'ils ont débité sur les temps antérieurs est imaginé après coup. Le seul appui des traditions est

[1] Heyne, *De Origine Græcorum*, Gotting, comm. soc., 1764.
[2] *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. 21.

insuffisant pour conserver le souvenir des faits éloignés, si l'on veut arriver à quelque chose de bien lié, et ne remonte guère qu'à un petit nombre de générations.

Ces colonies sont au nombre de quatre, dont trois, conduites par Inachus, par Cécrops et par Danaüs, étaient composées d'Égyptiens; l'autre, ayant Cadmus pour guide, venait de Phénicie. Freret place celle d'Inachus à 1970 ans avant l'ère chrétienne; celle de Cécrops à l'an 1657; celle de Cadmus à 1594; celle de Danaüs à 1586. Ses calculs sont appuyés sur deux sources.

Dans l'un, il remonte de l'époque de la guerre de Troie, pour former un système de chronologie purement grecque; dans l'autre, il embrasse la chronologie égyptienne : il arrive des deux côtés aux mêmes résultats. Dans ce dernier système, il prend l'époque de Sésostris pour base, et établit le synchronisme de ce prince avec le pharaon persécuteur des Hébreux. Opinion adoptée par le comte de Boulainvilliers et le P. de Tournemine.

Quelque sauvages que fussent les premiers habitants de la Grèce, ils avaient une religion, espèce de déisme qui ne partageait pas l'adminis-

tration de l'univers entre plusieurs divinités. Ce premier culte grossier fut altéré par les colonies orientales. Elles forcèrent les habitants d'adopter les différents cultes qu'elles apportaient. Ces nombreuses divinités prirent dans la théogonie grecque la date que leur assignait l'époque de leur admission, selon la remarque d'Hérodote; leurs aventures sont l'histoire défigurée de l'établissement de leurs autels; et par leurs combats et leurs exploits, on doit entendre les difficultés qu'éprouvèrent leurs premiers sectateurs.

Au nombre des traditions orientales sur les Grecs se place, et avant toutes, celle des livres sacrés : 1° parce qu'on a tenté de rapporter toutes les langues à celle des Hébreux, comme à leur source, ce qui est contraire au récit de Moïse et à la dispersion des peuples et des langues; 2° parce qu'on a cherché à ramener l'origine de tous les peuples connus aux trois fils de Noé.

Moïse n'a pu parler que des peuples connus des Israélites. Les Grecs étaient dans ce cas. Il les désigne comme *les fils de Javan, qui peuplèrent les îles des nations.*[1]

[1] *Genèse*, chap. 10, vers. 4 et 5.

Des quatre fils de Javan, Elisa, Kettim, Tharsis et Dodanim, il n'y a guère que les deux premiers qui puissent être déterminés avec certitude, parce qu'on les retrouve dans d'autres livres de la Bible. Freret pense que ces deux noms désignent le Péloponèse et la Macédoine, nommée Maketia par quelques anciens.

Les traditions des Grecs eux-mêmes nous montrent ce peuple, ignorant sa première origine, prendre à la lettre les noms de fils de la terre et d'Autochthones, donnés par les poètes à ses ancêtres. La Thrace, la Macédoine et l'Épire, auxquels on refusait le nom de Grèce, faisaient originairement partie de la nation grecque, qui les traitait de Barbares. Ce refus des membres de la confédération hellénique d'admettre ces peuples est capital, et nous en tirerons des conséquences qui nous paraissent en harmonie avec le système général des migrations asiatiques. Nous y reconnaissons la distinction des Hellènes et des Pélasges, fait important dans l'histoire primitive de la Grèce. Le nom d'Hellènes, que portèrent dans la suite tous les Grecs, ne s'appliquait dans l'origine qu'à un petit canton de la Grèce, et s'étendit ensuite à un certain nombre de cités qui

formaient une ligue particulière. Le nom de Pélasges, regardé comme celui d'un peuple d'Arcadie errant dans toute la Grèce, dans les îles de la mer Égée, sur les côtes de l'Asie mineure, sur celles de l'Italie, est le nom général des premiers Grecs avant la formation des cités. Il disparut à mesure que la civilisation se répandit dans la Grèce.

L'origine des nations de l'Asie mineure paraît avoir été la même que celle des Grecs. Les anciens habitants de la Lydie, de la Carie [1], de la Mysie, les Phrygiens, les Arméniens, formaient, dans le principe, une nation avec les Pélasges et les Grecs européens. [2] La preuve qu'en donne Freret, c'est que la langue de toutes ces nations asiatiques, malgré la différence des dialectes, avait beaucoup de rapport avec celle des Grecs d'Europe.

Nous avons vu plus haut que cette langue des Arméniens, des Phrygiens, prenait sa source dans la langue zend [3]. Suivant Reiss [4], elle provenait du

[1] Hérodote, liv. 1er, p. 80-81, édit. Wessel.

[2] Strabon, 7, p. 321, liv. 13, p. 627.

[3] Liv. 4, 2e part.

[4] *Gramm. russe,* introd.

sanscrit; c'est donc vers les pays où ces deux langues étaient en usage qu'il faut chercher l'origine primitive des Grecs. C'est dans la Perse et vers la partie orientale de cet empire que ces deux langues, ou plutôt, comme nous le montrerons, ces deux dialectes de l'idiôme primitif étaient parlés.

Remarquons ici cette coïncidence singulière avec ce que nous avons lu dans le passage déjà cité du code de menou. Nous le reproduisons :

« Plusieurs familles de la classe militaire ayant abandonné les préceptes des Vedas, etc., vécurent dans un état de dégradation telles que les Yavanas (les Grecs), descendus de Javan, suivant Moïse; les Pahlavas (les Persans anciens); les Tchinas (les Chinois), [1] etc. »

Voilà donc la tradition indoue en harmonie avec Moïse, et confirmée par les rapports entre les Arméniens, les Phrygiens, les Pélasges et les Grecs. Les faits, les monuments traditionnels, et les recherches modernes, nous offrent une concordance difficile à contester.

Ce que cette conformité de langage entre tant de peuples, dit Freret, nous permet de supposer

[1] WILL. JONES, *Disc. sur les Chinois*, t. 2, p. 406, Calcutta.

comme un fait plus que vraisemblable, c'est que, depuis les frontières des Celtes jusqu'à celles des Mèdes et des Syriens, on parlait une même langue divisée en plusieurs dialectes, et que le grec était un de ces dialectes.

« On peut et on doit les considérer comme les « botanistes considèrent les plantes, qu'ils rédui- « sent à un certain nombre de genres, subdivisés « chacun en plusieurs espèces qui, convenant « toutes dans les caractères essentiels du genre, « y ajoutent seulement des variétés. »

La langue esclavonne est la seule qui paraisse à Freret se rapprocher de la langue grecque par son génie grammatical, par la ressemblance des sons et des racines. Les peuples qui la parlent sont les descendants des Gètes et des Thraces, voisins de la Grèce.

Cette langue générale, le mélange des Thraces avec les Grecs marqué dans les anciennes histoires, la situation des lieux, tout indique donc que les anciens habitants de la Grèce étaient originaires de Thrace. Tel est le résultat auquel arrive Freret.[1]

[1] *Acad. des Inscr.*, t. 21, p. 7 et suiv.

Nous avons dit (*livre* 3) que les Thraces étaient des Slaves; c'est donc à l'origine slave qu'il faut remonter pour reconnaître la source première de la migration grecque, en tant que considérée comme Thrace. Distinguons cependant, car il ne faut pas se laisser abuser par ce qu'il semblerait exister d'exclusif dans cette descendance purement thrace, et dans le rapport du grec et de l'esclavon. D'abord, ce rapport n'est pas si grand qu'on n'y rencontre les preuves d'une source plus ancienne; et, fût-il aussi grand que le dit Freret, cela indiquerait la fusion amenée par le voisinage, mais n'empêcherait pas que la première population des îles et du continent de la Grèce ne fût antérieure à la migration esclavonne, et par conséquent à la Thrace, telle qu'elle était restée à la suite des envahissements successifs.

Ce qui résulte véritablement des rapports déjà établis, c'est que la Grèce ne put être peuplée par un autre chemin que la Thrace, et que la conséquence naturelle dut être une plus grande conformité entre les Thraces et les Grecs.

Cette origine n'était pas incontestée parmi les Grecs eux-mêmes; nous venons de voir qu'ils refusaient le nom de Grecs aux Thraces, aux Macé-

doniens, aux Épirotes. Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, pour être admis aux jeux olympiques, fut obligé de prouver qu'il était originaire d'Argos.

Les Thraces eux-mêmes, nous l'avons déjà dit, n'étaient pas non plus une nation sans mélange. Les Taures, qui habitaient les montagnes, étaient le reste d'une population que les monuments, tirés de sa langue et de ses usages, rattachaient aux Goths, et peut-être antérieurement aux Celtes. Avant les Thraces, ou Esclavons, il y avait donc eu une migration germanique.

Qu'avons-nous déjà trouvé précédemment sur cette série de migrations? La plus occidentale était celtique, la seconde germanique, la troisième esclavonne; les deux derniers termes de cette progression se trouvent les mêmes pour l'Europe occidentale et pour la Grèce. C'est un motif puissant de croire que, s'il en existe une plus ancienne dans cette même Grèce, elle sera là ce qu'elle est sur l'autre ligne de descendance, c'est-à-dire celtique. Or, rien n'établit que la migration germanique qui donna naissance aux Cimmériens fut la première, et bien des documents la présentent comme la seconde.

Le territoire voisin de la Grèce proprement dite, paraît avoir été, et fut effectivement, le séjour de la nation cimmérienne qui, pour s'y établir, chassa probablement devant elle les premiers habitants; la seule retraite qui leur fût ouverte, c'était la Grèce et ses îles. Nous voyons en effet les Pélasges errant dans toute la Grèce, dans les îles de la mer Égée, et jusque sur les côtes de l'Asie mineure et de l'Italie.

Il fallait que cette population primitive fût déjà assez nombreuse au temps de l'arrivée des colonies orientales, car peu de générations après elle envoyèrent elles-mêmes des colonies dans l'Asie mineure.[1]

Les Orientaux civilisèrent cette race primitive. Ce fut sans doute grâce à ces progrès, qui furent bornés à la Grèce proprement dite, que ses habitants dédaignèrent les peuples restés barbares de la Macédoine et de l'Épire, sortis tous de l'Asie, mais en différents temps. Oublieux d'un passé que la tradition seule était impuissante à conserver, ils durent voir des étrangers dans des voisins qui ne s'étaient présentés à eux que comme

[1] Clavier, t. 1er.

des conquérants et des maîtres; et l'influence des colons orientaux, en les assimilant à eux, ne put que fortifier cette barrière qui s'élevait entre des hommes de même origine primitive.

En admettant l'arrivée d'Inachus, mille neuf cent soixante-dix ans avant notre ère, nous trouverons donc pour les anciens habitants de la Grèce une époque antérieure à l'arrivée d'Abraham dans la Palestine. Cette migration d'Inachus paraît également n'avoir pas été postérieure de beaucoup à l'établissement des Phéniciens dans la Méditerranée, puisque Moïse[1] dit que les Phéniciens, à l'époque d'Abraham, étaient *dès-lors* dans ce pays, expression qui ne paraît pas permettre de leur attribuer une longue possession. Or, les Phéniciens étaient Arabes et avaient passé par l'Égypte avant de s'établir dans la Méditerranée. Ce fait peut expliquer la double version qui fait d'Inachus tantôt un Phénicien, tantôt un Égyptien.

Pour que l'analogie fût complète entre la migration celtique de la Grèce et la même migration dans l'occident de l'Europe, il faudrait donc que

[1] *Genèse*, ch. 13, vers. 7.

les Pélasges, s'ils étaient Celtes, eussent occupé les points les plus reculés de la Grèce, c'est-à-dire le Péloponèse. C'est précisément ce que nous trouvons.

Les Arcadiens, un des plus anciens peuples de la Grèce, portèrent le nom de Pélasges,[1] qu'ils prétendaient tenir de leur fondateur Pélasge, qui s'empara d'une partie si considérable du Péloponèse, que toute la presqu'île fut appelée, d'après lui, Pélasgie.[2] Ces Pélasges, que nous voyons répandus dans l'Attique, en Thessalie[3], en Épire, avaient une origine plus ancienne. Josèphe les fait descendre de Javan, fils de Japhet et petit-fils de Noé, opinion qui est d'accord avec l'Écriture et avec les traditions orientales. Nous avons répété tout-à-l'heure que le code de menou donne les Yavanas, tribu exilée, comme les ancêtres des Grecs. Or, nous savons ce qu'il faut penser de cette descendance de Noé. Cela ne prouve autre chose que l'opinion où étaient les Grecs eux-mêmes, ainsi que tous les peuples, que les pre-

[1] Étienne de Bysance, *Voce Arcas.*

[2] *Idem., Voce Peloponnesus.*

[3] *Idem., Voce Thessalia.*

miers habitants de la Grèce venaient du nord, où l'on plaçait le partage de Japhet.

Homère place les Pélasges en Thessalie;[1] c'est en effet en Thessalie qu'ils se retirèrent après avoir été chassés du Péloponèse.[2] Ces différentes stations des Pélasges ont engagé les poètes à désigner les Grecs en général par ce nom.[3]

Les historiens l'ont également adopté; la nation des Pélasges était répandue dans toute la Grèce, dit Thucydide.[4]

Il serait trop long de suivre les Pélasges dans toutes leurs émigrations; elles sont rapportées par les auteurs les plus célèbres de l'antiquité. Il en résulte ce fait, que ces auteurs regardaient la nation répandue sur tous les points où ils la placent comme un seul et même peuple. Or, ces points étaient la Thrace, le mont Olympe, une partie de l'Asie mineure, les îles; et sur tous ces points, nous ne voyons apparaître que des peuples scythiques ou celtiques. La Grèce était donc habitée

[1] Homère, *in Catalog.*, chant 2, v. 841, *Iliade*.

[2] Denis d'Halycarnasse, liv. 1er, p. 14-20, édit. Fréd. Sylburgii.

[3] Ovide, *Métamorphoses*, liv. 12, vers 7.

[4] Thucydide, liv. 1er, c. 3.

par les mêmes peuples; donc les Grecs étaient des Celtes.

Les Grecs ont dit que les premiers habitants de leur pays étaient Autochthones; ils ont placé les géants dans les pays occupés par les Pélasges;[1] dans la langue des Celtes, titan veut dire homme né de la terre; aussi les Grecs leur ont donné ce même nom dans leur langue. Les Celtes et les Scythes étaient appelés géants par les méridionaux, dont la taille n'égalait pas celle des hommes du nord, et les Pélasges sont des géants dans la tradition grecque; ils habitent l'Arcadie, pays des premiers Pélasges. Titans, géants, et Pélasges, désignent donc les mêmes hommes, conformité remarquable, non contestée et reconnue également par les Celtes et par les Grecs.

Les Pélasges occupaient anciennement l'île de Samothrace;[2] Thucydide[3] met des Thraces dans la Phocide; les Thraces étaient donc établis en Grèce de toute ancienneté.

L'île de Lemnos était anciennement occupée

[1] ÉTIENNE DE BYSANCE, p. 166, *Voce Arcas.*

[2] HÉRODOTE, 2, p. 128, édit. Wessel.

[3] Liv. 2, c. 29.

par les Pélasges, suivant Hérodote;[1] suivant Strabon,[2] les premiers habitants de cette île étaient des Thraces, venus là du continent; voilà donc les Thraces et les Pélasges qui sont le même peuple. Une difficulté paraît cependant naître ici. Nous avons dit que les Thraces étaient des Esclavons, que les Thraces qui les avaient précédés dans le pays étaient des Goths ou Germains; maintenant, dirons-nous, qu'antérieurement à ces Thraces-Germains, il y aura eu des Thraces-Celtes. Ce serait donner comme une preuve ce qui est en contestation, ce serait faire ce qu'on appelle une pétition de principe.

Observons d'abord que, relativement à la Grèce, aucune migration septentrionale n'a pu avoir lieu que par la Thrace; que pour les Grecs, par conséquent, les Celtes, aussi bien que les Cimmériens, étaient et devaient être des Thraces. Ainsi, quel que soit le nombre des migrations, pour eux c'étaient toujours des hommes venus des mêmes pays, par conséquent le même peuple.

Mais il est évident que ce n'est pas sur le nom

[1] Liv. 5, p. 384, édit. Wessel.

[2] STRABON, VII 331.

même de Thraces que porte la discussion, mais sur l'existence d'une migration antérieure à la possession de la Thrace par les Cimmériens. Or, nous avons admis que la nation cimmérienne, qui fut la souche des Tauri, réfugiés sur les montagnes, par suite de la grande invasion des Scythes, fut, ou détruite, ou refoulée dans les montagnes, ou remonta vers les points d'où elle était venue, les monts Carpaths, pour redescendre de là vers les bassins de la Vistule et de l'Oder. Cette grande invasion des Scythes eut lieu vers l'an 633 avant notre ère, et par conséquent est bien postérieure à l'occupation de la Grèce par les premières peuplades venues du nord.

Les premières peuplades, qui furent civilisées par les colonies orientales, refusaient aux peuples de l'Épire et de la Macédoine le nom de Grecs, et cependant elles ne se prétendaient ni égyptiennes, ni phéniciennes; elles ne supposaient donc pas que leur origine, quoique prenant sa source aux mêmes lieux, fût identique. La distinction, dès-lors, ne pouvait être fondée que sur la différence des époques d'établissement. Nous avons, en effet, expliqué ailleurs que toutes ces migrations remontaient, quoiqu'à différentes époques, à la

même patrie primitive; ainsi, l'hypothèse que nous avions fondée sur l'ordre des migrations se trouve confirmée par la conduite même des Grecs, et leur conviction, à cet égard, répond à la donnée plus générale dont nous étions partis.

Cette difficulté écartée, et une migration antérieure au séjour des Cimmériens sur le Bosphore, présentée comme probable, les autres caractères attribués aux Pélasges, et qui les font Celtes, deviennent la confirmation de la doctrine que nous avons émise, et reçoivent d'elle en même temps un plus haut degré d'autorité.

Les Pélasges avaient établi l'oracle de Dodone, le plus ancien de la Grèce. Cet oracle n'était anciennement qu'un chêne ou un hêtre; les Celtes n'avaient point de temples, non plus que les Germains : ils offraient leurs sacrifices autour d'une pierre ou de quelque grand arbre;[1] les Scythes, au sein même de leur territoire primitif, avaient le même usage, et consacraient au dieu de la guerre des chênes d'une prodigieuse hauteur.[2]

[1] TACITE, *Germ.*, cap. IX.

[2] *Hist. univers.*, t. 8, p. 231.

Les Pélasges ne donnaient ni nom, ni surnom aux divinités qu'ils adoraient; ils les appelaient simplement les dieux. Les noms dont on s'est servi depuis, dit Hérodote,[1] ont été apportés d'Égypte pour la plus grande partie. C'était aussi l'usage des Perses, des Scythes et des Celtes.

En général, les usages religieux des premiers habitants de la Grèce venaient de la Thrace, et par conséquent des Scythes. Les usages des Lacédémoniens, que nous avons dit occuper le territoire des Pélasges, devaient conserver quelque empreinte plus particulière des usages des Celtes, s'il est vrai que les Celtes ont été les premiers habitants de la Pélasgie. C'est ce qui a lieu en effet.

Les Lacédémoniens portaient de grands cheveux, tandis que les autres Grecs les portaient plus courts. L'usage de soigner leur chevelure pour les jours de combat leur était commun avec les Gaulois. Quand ils marchaient à l'ennemi, leurs poètes marchaient devant eux; on connaît assez de quelle ardeur les enflammaient les chants de Tyrtée; c'était l'emploi des bardes chez les

[1] Hérodote, 2, p. 128. Édit. Wessel.

Gaulois. De tous les peuples de la Grèce, les Lacédémoniens étaient le moins adonné aux lettres; les Celtes et les peuples du nord, en général, avaient en cela une pratique semblable: ils se contentaient d'apprendre des airs, ou chansons, qui étaient leurs monuments.

La langue grecque est un mélange de celte, de phénicien et d'égyptien, ou, pour mieux dire, elle dérive de la double source asiatique, méridionale et septentrionale. La base est le celtique, les additions appartiennent aux deux autres. Il est remarquable que ce soient les mots qui expriment les idées simples qui se trouvent les mêmes dans tous les dialectes. Les premières idées ont été rendues par les mêmes sons; les combinaisons ont été plus tardives, et c'est là que les différences s'établissent.

On peut voir un grand nombre de ces mots d'une analogie frappante dans Pelloutier,[1] Pezron,[2] Bullet.[3] On ne peut, dans ce cas, reprocher à ces auteurs leurs préventions. Il ne s'agit

[1] Liv. 1er.
[2] *Antiq. des Celtes.*
[3] *Dict. celtique.*

pas là de déductions ni de raisonnement, mais de mots appréciables par tous.

Nous pouvons donc considérer comme un fait qui nous est acquis désormais, que les colonies phéniciennes et égyptiennes ont trouvé dans la Grèce d'anciens habitants dont la vie sauvage offre, dans les caractères qui peuvent être retrouvés, des analogies frappantes avec les peuples de migration septentrionale; que ces migrations ont été successives; que la dernière peut être considérée comme esclavonne; que la seconde, dont les débris existent encore, s'est arrêtée à la Thrace, et n'a pas pénétré jusqu'à la Grèce proprement dite, ou du moins jusqu'au Péloponnèse, et que cette péninsule a été peuplée par un peuple du nord qui a devancé les autres. Toutes ces migrations ont des caractères généraux semblables qui les rattachent à la même source primitive, et des caractères particuliers qui les classent dans l'ordre de temps et de succession. Or, nous avons vu ailleurs que cette première migration est celle qu'on a appelée celtique; donc les Pélasges, ou premiers habitants du Péloponnèse, sont des Scythes de première migration, ou des Celtes.

En d'autres termes, la population primitive de la Grèce, de l'aveu de tous, n'appartient pas aux colonies orientales ou méridionales, et ne peut être phénicienne ni égyptienne, ainsi elle ne peut venir que du nord. Toutes les migrations du nord appartiennent à une même souche, que nous désignons sous le nom collectif de Scythes; donc la migration qui a peuplé la Grèce est scythe. Ces migrations n'ont pas été simultanées, et elles se sont poussées l'une l'autre; donc, celle qui occupe l'extrémité de la Grèce doit être la première. Or, celle-ci porte le nom de migration celtique; donc les Grecs sont des Celtes.

De quelque manière que le dilemme soit posé, la conclusion se trouve la même.

L'opinion générale attribue à Inachus la première colonie qui civilisa la Grèce. Cependant on aperçoit avant lui quelques traces de civilisation dans le Péloponnèse. Il paraît que Sycione existait déjà, lorsqu'Inachus vint à Argos; car, suivant quelques auteurs,[1] Phoronée, fils d'Inachus, fit la guerre aux Telchines, qui quittèrent le Péloponnèse pour aller s'établir dans l'île de Rhodes. Sen-

[1] Orose, liv. 1er, ch. 7.

timent confirmé par Strabon[1] et Diodore de Sicile,[2] qui disent que cette île avait été peuplée par des Telchines. Strabon[3] dit ces Telchines originaires de l'île de Crète, dont le premier nom était *Telchinia*. Ils étaient probablement Phéniciens. Diodore de Sicile[4] dit que, suivant les anciennes traditions, ils étaient enfants de la mer, ce qui semble désigner les Phéniciens, qui furent les premiers peuples navigateurs.

On ne peut pas déterminer à quelle époque se firent ces établissements; mais aucun ne pouvait être plus ancien qu'Inachus;[5] et, comme la ville d'Argos qu'il fonda devint bientôt la plus importante, c'est à lui que commence véritablement la première lueur historique qui brille sur la Grèce.

La seule chose que les anciens disent sur l'origine d'Inachus, c'est qu'il était fils de l'Océan. De tous les peuples de la Méditerranée, les Phéniciens, qui avaient habité les bords de la mer Rouge,

[1] Liv. 14, p. 655.
[2] Liv. 5, p. 326. Édit. Rhodom.
[3] Strabon, p. 654.
[4] Liv. 5, p. 328. Édit. Rhodom.
[5] Clavier, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, t. 1, p. 7.

étaient les seuls qui connussent l'Océan. On peut donc au moins conjecturer, d'après cela, qu'Inachus était Phénicien d'origine, s'il ne l'était pas de naissance. Question importante dans l'étude de l'antiquité; car il est intéressant de savoir à qui la Grèce, qui civilisa l'Europe, dut elle-même les premiers germes de ses arts et de ses sciences, transmis à notre occident, et qui lui donnent une si grande supériorité sur l'ancien monde et sur les autres parties du globe.

La vie nomade ne permet pas une grande multiplication de l'espèce; et lorsque celle-ci commence à devenir nombreuse, il faut qu'elle ait recours, surtout lorsque le territoire est borné comme celui de la Grèce, à une existence moins précaire. C'est dans ces circonstances que parurent les Phéniciens; ils apprirent aux Grecs à tirer parti des productions de leur pays, car il est probable que ce fut d'abord comme facteurs et commerçants qu'ils s'annoncèrent. Ils établirent, comme nous l'avons fait nous-mêmes dans l'Inde et sur d'autres points, de véritables comptoirs. La nation phénicienne ne fut jamais assez nombreuse pour entreprendre des invasions à main armée. Son commerce se développait sur une

grande étendue de côtes; il est donc impossible que ces établissements fussent autre chose que des établissements de commerce.

Les Phéniciens furent donc peu nombreux, et leurs premiers guides des commerçants, qui devinrent rois, héros, ou même dieux, quand le temps eut mêlé toutes ses fables aux traditions du passé.

D'après cela, les Phéniciens ne durent pas faire adopter leur langue, mais apprendre celle du pays; et comme ils avaient besoin d'une foule de mots pour les nouvelles relations qu'ils créaient, ils conservèrent probablement les mots orientaux qui leur appartenaient. On leur a toujours attribué l'introduction de l'écriture, et l'alphabet grec fut celui des Phéniciens. Il est vrai qu'on en fait honneur à Cadmus. Cela est assez difficile à croire. En effet, l'établissement de Cadmus est de 1594 ans avant J.-C., plus de trois cents ans après Inachus. Comment croire que les relations de commerce aient pu avoir lieu pendant aussi longtemps,[1] sans la connaissance de l'alphabet, surtout si l'on considère que les relations des colo-

[1] HÉRODOTE, liv. 1er, p. 2. Édit. Wessel.

nies grecques avec la Phénicie n'avaient pas dû cesser. Cependant Wolf[1] retarde encore cette connaissance de l'alphabet; mais d'autres autorités mettent hors de contestation que les Grecs l'avaient reçu long-temps avant Cadmus; et, indépendamment de toute preuve matérielle, cette opinion réunit pour elle les probabilités et la raison. C'était l'opinion du président Bouhier[2]; Larcher l'adopte, ainsi que Clavier.[3]

Diodore de Sicile[4] dit que les anciennes lettres grecques se nommaient lettres pélasgiques, et comme ce nom de Pélasges a presque entièrement cessé dans la Grèce après Danaüs, il en résulte que l'introduction de ces lettres est antérieure à ce prince. Elles n'avaient pu dès-lors être apportées que par la première colonie phénicienne.

Tout sauvages qu'étaient les habitants du Péloponnèse, ils avaient cependant quelques idées religieuses. Ils reconnaissaient deux divinités princi-

[1] *Prolégomènes de l'Iliade*. Édit. 1798.

[2] *Paléographie de* Montfaucon, à la fin.

[3] Page 10.

[4] Liv. 3, p. 200. Édit. Rhodom.

pales : le ciel et la terre. Platon[1] prétend qu'ils rendaient un culte au soleil, à la lune, aux astres. Ce culte se conserva plus long-temps en Arcadie, où les Phéniciens firent pénétrer plus tard leur influence.

Le culte des Phéniciens se perpétua en Grèce, et il est facile de s'en convaincre par l'analogie des divinités grecques et phéniciennes. Le Moloch phénicien n'est autre que le Saturne des Latins, et le χρονος des Grecs. C'est avec ces noms que les Grecs et les Romains rendaient celui de Moloch. Nous n'insisterons pas sur ces ressemblances, qui seront l'objet d'un chapitre particulier.

Nous avons peu de données sur le gouvernement et les lois des Phéniciens : il paraît, d'après la Bible, que chaque ville avait des rois particuliers, comme nous le voyons dans la Grèce. Josué[2] dit que les Israélites tuèrent tous les rois des Cananéens; c'était le nom des Phéniciens dans l'Écriture. L'autorité de ces rois était limitée; et à Carthage, colonie purement phénicienne, les deux

[1] PLATON, *Cratylus*.

[2] JOSUÉ, ch. 12.

rois n'avaient pas plus de pouvoir que les rois de Sparte.[1] Ainsi, il y a une grande analogie entre l'ancienne forme du gouvernement de la Grèce et celui des Phéniciens. Or, les autres peuples, à cette époque, étaient soumis au gouvernement despotique, comme l'Égypte et les autres états de l'Orient.

Le goût de la navigation, si marqué chez les Grecs, leur venait certainement des Phéniciens. L'horreur des Égyptiens pour la mer ne permet pas de leur attribuer l'origine de cette ardeur de voyages maritimes qui fut la source de tant de colonies envoyées par les Grecs dans les îles et sur les côtes de l'Asie mineure. Autre point de ressemblance avec les Phéniciens.

Il est difficile, après cela, de ne pas croire que les chefs des premières colonies qui vinrent dans la Grèce étaient Phéniciens. M. de Sainte-Croix[2] pense qu'ils faisaient partie de ces Égyptiens qui furent chassés de leur pays par les pasteurs; mais ces pasteurs commencèrent par s'emparer des ports;

[1] Polybe, liv. 6, p. 493.
[2] *De l'état et du sort des anciennes colonies*, p. 68-69.

et l'on ne voit pas dès-lors où les Égyptiens auraient pu s'embarquer. Freret pense que ces premiers chefs étaient eux-mêmes des pasteurs; ce qui concilie la double opinion qui rattache, soit à l'Égypte, soit à la Phénicie, l'origine de la civilisation grecque.

Cependant il y a deux aspects dans cette civilisation : le commerce et les arts. Il ne paraît pas que les Phéniciens, tout occupés de leurs manufactures, aient accordé aux arts de pur agrément une importance bien grande. Après Sanchoniaton et son paraphraste, Philon de Biblos, nous n'avons rien à citer de la littérature phénicienne. Il n'en était pas de même des Égyptiens, parmi lesquels il paraît que Danaüs avait été élevé.[1]

Nous ne répéterons pas ici ce qui se trouve dans tous les écrivains sur la famille de Danaüs, sur son frère Égyptus, les cinquante fils de l'un et les cinquante filles de l'autre. Il nous suffit de savoir que Danaüs vint de l'Égypte en Grèce.

Il fit quelques changements à la religion des Grecs; celle des Égyptiens ne différait pas beau-

[1] Clavier, t. 1er, p. 27.

coup de celle des Phéniciens. Comme eux, ils avaient le dieu principal, qu'ils nommaient Kneph. Seulement ils avaient plus de divinités du second ordre, protectrices des villes, plus nombreuses en Égypte qu'en Phénicie.

Il fit cesser les sacrifices humains, et Cécrops, qui était son contemporain, suivant Clavier,[1] poussa l'humanité jusqu'à défendre de sacrifier aux dieux rien qui eût eu vie.

On aura remarqué sans doute que Cécrops, placé ici comme contemporain de Danaüs, est fort antérieur, suivant Freret. Cette discussion chronologique ne peut nous arrêter. Il suffit, pour nous, que les Phéniciens aient été les premiers, pour que nous puissions leur attribuer le mérite de la civilisation de la Grèce, et tous les deux sont d'accord sur ce point qu'ils mettent Inachus en première ligne. La part des Égyptiens reste encore assez belle, puisque c'est à eux que l'on rapporte l'introduction des arts et des sciences qui jetèrent un si vif éclat dans la Grèce, et lui donnent aux yeux du monde entier la gloire que

[1] Page 30.

les siècles ont consacrée, d'avoir été l'origine de la civilisation moderne.

Schlosser,[1] tout en déclarant qu'il est effrayé de la multitude des systèmes créés par les savants qui se sont occupés des temps primitifs, arrive à une conclusion qui se rapporte tout-à-fait à la nôtre quant à l'origine des Pélasges.

Il divise en deux époques les temps antérieurs à Lycurgue : la première est celle des temps primitifs, qui s'arrête à quatre générations avant la guerre de Troie, 1400 ans avant J.-C. C'est le commencement des temps héroïques. Cette période se divise en deux parties, l'une barbare, et l'autre pélasgique.

Il est probable que les tribus barbares qui, dans la suite, eurent le nom de Thraces, se répandirent sur toute la Grèce et le Péloponnèse. La période pélasgique est déjà de l'histoire, et on ne saurait révoquer en doute que cette souche de peuples ne se soit répandue sur la Grèce et sur l'Italie. Mais ces temps, quoiqu'ils tiennent par quelques points à l'histoire, sont encore trop rem-

[1] *Hist. univ. de l'antiquité*, t. 1er, p. 369.

plis d'incertitude pour qu'on en puisse déduire un ensemble satisfaisant. Ce sont des fables et des traditions, au milieu desquelles voici les points que l'on peut indiquer avec certitude.

Nul doute que la Thrace ne fut le pays d'où les Pélasges vinrent dans la Thessalie, et de là en Grèce. Homère et Hésiode appellent Jupiter le dieu national des Pélasges, et Dodone était le lieu où il manifestait sa présence.

Pendant que les Pélasges parcouraient les mers et fondaient partout des colonies et même des états, d'autres tribus de Thraces pénétraient dans les montagnes et se répandaient dans les plaines; c'est ce qu'indiquent les guerres des Centaures et des Lapithes. Les Lapithes chassèrent les Pélasges de la plus grande partie de la Thessalie. (*Strabon;* édit. Falcon, p. 637.)

Ainsi, suivant Schlosser, la population primitive de la Grèce est composée de Pélasges qui viennent de Thrace; cette migration thrace n'est pas la seule qui ait eu lieu. Notre opinion est semblable : nous avons dit que les Pélasges ou Thraces de première migration, étaient venus dans le Péloponnèse, chassés par de nouvelles hordes qui s'établirent sur les lieux qu'ils abandonnaient.

Nous nous rencontrons pour l'ordre et le point de départ de ces migrations; seulement, nous allons plus loin, et nous prétendons que la première de ces migrations était celte; c'est ce que notre discussion a eu pour objet d'établir.

LIVRE VI.

DEUXIÈME PARTIE. — ITALIE.

Les peuplades primitives ont été nombreuses. — Elles aboutissent à un centre commun. — Il y eut d'autres peuples avant les Étrusques. — *Opinion de Freret;* les premiers habitants vinrent par l'Illyrie. — Les peuples Ibériens vinrent par le passage méridional ou la Ligurie. — De nouvelles nations celtiques pénétrent par le Tyrol et le Trentin. — Les Aborigènes et les Pélasges ne sont qu'une colonie. — Ordre dans lequel les migrations se sont succédées. — Étrusques. — Leur système des âges, analogue à celui des Asiatiques. — La population de l'Italie appartenait probablement à la première migration septentrionale. — Elle fut civilisée par les Phéniciens.—*Opinion de M. Niebhur ;* le nom d'Italie ne fut général que long-temps après les premiers peuples.— La première colonie fut celle des OEnotriens-Pélasges. — Les Sicules sont Pélasges. — Les Pélasges s'étendaient depuis le Pô jusqu'au Bosphore. — La Thrace est une lacune dans cette série, mais elle se continue par les îles de la mer Égée. — Les différents peuples d'Italie sont Pélasges. — Nouvelles observations sur les Étrusques.— Les Étrusques portent le nom de Rasenæ. — Leur colonie n'est pas Lydienne. — Leur écriture, leur histoire, leur astronomie, sont Asiatiques. — Les anciens peuples se résument en deux mots : Pélasges et Celtes. — Les Pélasges sont les premiers connus. — Les colonies grecques possédèrent le sol que les Pélasges ne purent défendre. — Avant les colonies grecques, les Phéniciens avaient dû importer leurs arts avec leur commerce. — Observations sur l'origine lydienne. — Il faut toujours revenir aux Pélasges, et les Pélasges sont de migration celtique. — Population celte, civilisation phénicienne.

Si notre but était de débrouiller laborieusement les origines de toutes les peuplades qui ont cou-

vert le sol historique, l'Italie, plus que tous les autres pays, offrirait sans doute une source inépuisable à nos investigations; mais telle n'est pas notre intention. Nous reconnaissons les souches très diverses qui se rencontrent sur le même territoire; et quand il nous arrive de dire que tel pays a été peuplé par telle famille, nous ne prétendons pas affirmer que cette famille soit la seule qui l'ait habité, qu'il n'y soit point resté des débris de races antérieures, ou que de nouveaux venus n'y aient pas déposé les traces de leur arrivée plus tardive. Notre travail n'est pas celui de l'érudit qui découvre des origines partielles: c'est une recherche d'ensemble qui ne s'adresse pas au dépôt que le fleuve en passant a pu laisser sur ses bords, mais au cours même qu'il s'est tracé; nous n'étudions sa marche que pour reconnaître sa source et l'endroit où il se perd.

Le mélange des noms qui se retrouvent dans la péninsule italienne peut donner lieu à d'immenses recherches d'un grand intérêt historique; mais, pour nous, cette recherche serait d'une utilité médiocre. Nous pensons que ces résultats partiels viennent tous aboutir à un élément commun, élé-

ment qui se subdivise à l'infini, qui donne naissance à mille variétés, et finit toujours, en remontant les âges, par se réunir vers un point central, où le secret de toutes les divergences n'est plus l'objet principal à découvrir, et disparaît même entièrement.

Nommer l'Italie, c'est réveiller le souvenir de cette antique nation dont les monuments obscurs sont encore une énigme pour les savants, mais dont les arts et certaines traditions ont exercé la sagacité de tous, et ramènent naturellement les regards vers les contrées de l'orient auxquelles elle paraît avoir emprunté ses formes sous le rapport de l'art, ses calculs sous le rapport cosmogonique.

Cependant, tout nous prouve qu'antérieurement à cette ancienne nation des Étrusques, d'autres peuples avaient déjà habité l'Italie, ou au moins une partie de ses côtes. Nous ne voyons pas, dans la pénurie de documents où nous sommes, qu'il soit possible de les rattacher à la même civilisation, ou plutôt nous voyons que les Étrusques auront dû recevoir d'un autre côté, et par suite d'une influence venue du dehors, le caractère qui les distingue entre tous les autres.

Italie, Œnotrie, Ausonie, ou Opica, ou Opicia, Tyrrhénie, Japygie et Ombrica, sont des dénominations dérivées des noms grecs des peuples qui, dans le temps où florissait la grande Grèce, habitaient les côtes de la presqu'île. La plupart des connaissances que nous possédons sur l'Italie antique nous ont été transmises par les Grecs; mais, à l'époque où les établissements grecs prospéraient déjà, les Étrusques n'avaient pas encore apparu sur leur territoire.[1]

Quelque soit l'ancienneté du nom des Étrusques, il est certain que le peuple qui le porta n'exista avec ses arts et sa civilisation qu'après l'établissement d'autres peuples.

Les études relatives aux origines et aux antiquités de l'Italie n'ont été faites par personne avec plus de suite, d'étendue et une critique plus savante que par Freret[2] et Niebuhr.[3]

Le premier a borné sa discussion aux écrivains de l'antiquité; le second a enrichi la sienne de tout ce que la critique historique a produit de-

[1] NIEBUHR, *Hist. rom.*, t. 1er, p. 33.

[2] *Acad. des Insc.*, t. 18, p. 72.

[3] *Hist. rom.*

puis Freret. C'est à leurs systêmes que nous nous adresserons, pour éclairer autant qu'il sera en nous cette discussion.

Nous n'avons point d'époque fixe pour l'entrée des premières peuplades en Italie. Ce n'est que par des conjectures que l'on peut déterminer à-peu-près l'ordre dans lequel se sont formés leurs divers établissements.[1]

Ce que l'on peut présumer, c'est que ces peuples étaient chasseurs, peu nombreux et étendus sur une grande surface; qu'à l'arrivée de nouvelles colonies, les anciennes abandonnèrent le terrain pour s'établir au-delà. Les premiers habitants ayant pénétré par les Alpes, s'enfoncèrent successivement vers le midi : ainsi, ce sont les peuples de l'extrémité méridionale qui ont les premiers mis le pied dans cette région.

C'est sur ce résultat qu'est fondée la recherche de l'ordre dans lequel les nations ont pénétré en Italie. Les Illyriens, les Ibères ou Espagnols, les Celtes ou Gaulois, les Pélasges ou Grecs, et les Toscans : c'est à ces cinq branches que l'on

[1] FRERET, *Loc. cit.*

doit rapporter tous les rameaux qui se mêlèrent et se confondirent dans la suite.

L'entrée la plus facile de l'Italie est au nord le passage qui conduit de la Carniole au Frioul. Selon toute apparence, c'est par cette extrémité de l'Italie qu'entrèrent les premiers émigrants dans le cours du seizième siècle avant J.-C. Ils sortaient de l'Illyrie et des pays voisins. Suivant l'ordre que vient d'établir Freret, c'est au fond de la péninsule que ces premiers habitants peuvent être retrouvés, c'est-à-dire dans le royaume de Naples. Ce sont les *Liburni*, qui se divisent en trois branches, les *Apuli*, les *Pædiculi* et les *Calabri*.

Pline [1] assure des Pædiculi qu'ils étaient Illyriens; les deux autres peuples, parlant la même langue, sont donc Illyriens.

Les Sicules, originaires de la Dalmatie, vinrent après les Liburnes. Ils peuplèrent l'*Ombrie du milieu*, la *Sabine*, le *Latium* et les cantons dont les peuples ont été connus sous le nom d'*Opiques*.

Ces noms de *Sicules* et d'*Opiques* furent abolis dans ces pays par les ligues particulières des *Sa-*

[1] Liv. 3, p. 11.

bins, des *Latins*, des *Samnites*, des *Œnotri* et des *Itali*.

Les Sicules, qui passèrent en Sicile, sont les seuls qui aient conservé leur nom. L'époque de ce passage nous est donnée par Hellanicus de Lesbos,[1] vers 1364 avant l'ère chrétienne.

Au nord du Pô, le troisième peuple illyrien, les Énètes ou Vénètes,[2] avait pour capitale Padoue. L'ancienne Venetia est aujourd'hui le Frioul, le Vicentin et la partie maritime de l'état de Venise.

Tandis que les nations illyriennes s'établissaient en Italie, les Ibériens, qui s'étendaient sur les côtes de la Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, pénétrèrent par le passage méridional, près de mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Ils s'établirent sur le territoire qui fut l'ancienne Ligurie, aujourd'hui l'état de Gènes; de là, ils peuplèrent la *Toscane*, le *Latium* et la *Campanie*. Pressés par les Liguriens et les autres nations, ils s'avancèrent, à l'exception d'un petit nombre qui se mêla aux nouveaux possesseurs, les uns

[1] Denis d'Halyc., t. 1, p. 18. Édit. Fréd. Sylburgii.

[2] Hérodote, t. 1, p. 93. Édit. Wessel.

vers le midi jusqu'à la pointe de Rhège, d'où ils passèrent en Sicile; les autres, d'îles en îles, jusque dans la Corse.[1]

Quant à la Sicile, les Sicani en occupaient la partie occidentale. Ce peuple, que quelques-uns disent autochthone, est donné positivement par Thucydide[2] comme originaire d'Ibérie.

Les Sicani passèrent en Sicile avant la prise de Troie, c'est-à-dire 1284 ans avant J.-C. C'est tout ce qu'en dit Thucydide.

Mais les Sicules illyriens passèrent, nous l'avons dit, en 1364, et les Sicani étaient déjà possesseurs de l'île. Il faut en conclure que cette date doit être interprétée; elle peut être fixée vers l'an 1400.

Les Illyriens d'une part, les Espagnols de l'autre, se fortifiaient en Italie, lorsqu'ils furent troublés par de nouvelles nations celtiques, qui pénétrèrent par les gorges du Tyrol et du Trentin. Pline[3] les désigne sous le nom d'*Ombri*, épithète qui, dans leur langue, signifie noble et vaillant (et qui n'est

[1] Sénèque, *Consol. ad Helviam*, p. 77. Édit. Lips.

[2] Liv. 6, ch. 2.

[3] Liv. 3, p. 14.

autre, pour le dire en passant, que le mot espagnol *hombre*, homme), ce qui prouverait tout aussi bien que les Ombriens étaient des Ibériens ou Espagnols, que des Celtes; ce qui du reste est pour nous la même chose. Nous espérons l'avoir montré.

Pline [1] donne une grande étendue au pays des *Ombri*; ils avaient été, suivant lui, les maîtres de l'Étrurie avant l'arrivée des Pélasges et des Toscans. Il ajoute qu'ils furent chassés par les Toscans, et que ceux-ci le furent à leur tour par les Gaulois, vers l'an 600 avant l'ère chrétienne; d'où il résulterait que les *Ombri* avaient été les maîtres de ce qui, dans la suite, appartint aux Gaulois, et que l'invasion de ces derniers n'était qu'une réintégration dans un pays possédé par les frères de leurs ancêtres.

Le nom d'*Ombri* comprenait tous les peuples d'origine celtique qui étaient situés à l'orient et à l'occident des Alpes, depuis le Rhin jusqu'à la mer; les Suisses ou Helvétiens, et les Liguriens, portaient également ce nom. Dans la guerre des Cimbres il y avait, du côté des Romains, des Liguriens, et de celui des ennemis, des Helvétiens,

[1] Liv. 3, p. 14.

qui portaient également le nom d'Ambrons, ou *Ombri*, et étaient Celtes. Le nom de Ligures en celtique signifie homme de mer; c'était une désignation de la position géographique qu'occupaient les Celtes des bords de la mer. C'est ainsi que l'Angleterre est nommée, dans le roman du *Brut*, le royaume de *Logre* et *Lhœgria*.

Ainsi, l'entrée des nations celtiques est postérieure aux colonies illyriennes et espagnoles, et leurs établissements étaient formés lorsqu'arrivèrent les colonies grecques ou pélasgiques.

Denis d'Halycarnasse[1] distingue deux peuplades grecques et deux époques, celle des Aborigènes et celle des Pélasges. Les Aborigènes étaient venus d'Arcadie par mer sous la conduite d'Œnotrus. Deux cents ans avant l'arrivée de Cécrops, en 1857 avant l'ère chrétienne, ils s'établirent dans le Latium. Plusieurs générations après, ils furent joints par les Pélasges, Arcadiens comme eux, mais qui venaient de Thessalie, d'où Deucalion les avait chassés. Or, Deucalion est antérieur à 1594; c'est donc avant cette époque qu'il faut placer les Pélasges.

[1] Liv. 1er, p. 7 et 14. Édit. Fréd. *Sylburgii*.

Freret[1] oppose beaucoup d'objections fort raisonnables à ce système, et il conclut que les difficultés sont telles, que le passage même des colonies pélasgiques serait fort douteux, si le fait n'était prouvé par la langue des Latins et des *Opiques*, dont le fond est certainement grec.

Ce nom de Pélasges est le nom général sous lequel on désigna les premiers Grecs avant la formation des cités; il disparut quand il n'y eut plus de sauvages dans la Grèce.

Denis d'Halycarnasse aurait donc évité tout l'embarras de son système, s'il avait supposé que les noms d'Aborigènes et de Pélasges, portés par les anciens peuples d'origine grecque, n'en désignaient aucun en particulier, et qu'il cessèrent d'être en usage lorsque ces prétendus Aborigènes, mêlés avec les *Ombri* et les *Siculi*, formèrent différents peuples ou cités. Les Aborigènes et les Pélasges ne sont qu'une colonie; cette colonie pénétra, non par mer, mais par les Alpes, comme avaient fait les colonies illyriennes. Les Romains n'avaient pas d'autre terme que celui de Græci pour désigner les Grecs, et ce nom s'étendait

[1] Mém. cité, p. 88.

non-seulement à l'Hellas, mais à l'Épire, la Macédoine, et à une partie de la Thrace. C'est, selon toute apparence, de ce nord de la Grèce que sortirent les colonies pélasgiques qui passèrent en Italie dans le temps où la Grèce commença à se policer par le mélange des étrangers avec les anciens habitants.

Les Illyriens, poussés par les Ibériens; les Ibériens par les Celtes; les Celtes par les Grecs : ceux-ci firent place aux Toscans ou Étrusques. Hérodote [1] fait venir ce peuple de Lydie. Freret [2] réfute cette opinion par un grand nombre de considérations, et entre autres par le silence de Xanthus de Lydie, qui ne fait aucune mention de cette colonie, et par l'observation de Denis d'Halycarnasse, qui fait remarquer que les Tyrrhènes d'Italie, nom qu'Hérodote donne aux Toscans, diffèrent absolument des Lydiens.

Les Grecs donnaient aux Toscans le nom de Tyrrhènes ou Tyrsènes et celui de Pélasges, quoiqu'ils fussent d'une nation fort différente. Les Romains les nommaient *Tusci* ou *Etrusci*, et leur

[1] Hérodote, liv. 1er, p. 48-49. Édit. Wessel.
[2] Mém. cité, p. 97.

pays *Etruria*; mais les Toscans eux-mêmes donnaient à leur nation le nom général de Rasenæ. Ils étaient originairement le même peuple que les Rhæti, anciens habitants du Trentin et des Alpes du Tyrol. Le pays qu'ils occupèrent d'abord avait une toute autre étendue que l'Étrurie; il comprenait les deux côtés du Pô, depuis l'Adda jusqu'à la mer. Ainsi, ils touchaient aux Alpes, dont ils étaient originaires. Les pays qui séparent la Rhétie de la Toscane avaient été conquis sur eux par d'autres peuples; cette séparation fit oublier leur origine.

On ne voit point dans les anciens de date précise de la fondation d'aucune des villes étruriennes. Varron[1] nous assure que les Toscans donnaient le nom de siècle à des espaces de temps dont la durée inégale se mesurait sur la vie de certains hommes. Le premier de ces siècles se comptait du jour de la fondation des villes ou de l'établissement des états; il durait autant que la vie du citoyen qui vivait le plus long-temps entre tous ceux qui naissaient ce jour-là. A sa mort commençait un nouveau siècle qui finissait de

[1] VARRON, *Apud censorinum de die natali*, cap. 17.

même le jour où mourait le dernier de ceux qui étaient nés au commencement du siècle écoulé. Les historiens toscans, au huitième siècle, évaluaient à 781 ans la durée des sept siècles écoulés. Ils ajoutaient que le huitième siècle serait suivi d'un neuvième, d'un dixième, après lequel le nom toscan serait éteint. Plutarque[1] raconte que les devins étrusques annoncèrent que les prodiges dont on leur demandait l'explication marquaient la fin d'une révolution du monde et le commencement d'un nouvel âge; qu'il y avait déjà eu huit âges différents par les mœurs et la durée de la vie des hommes; que chacun de ces âges formait une grande année, et que les dieux donnaient le signal de la fin de chaque période par quelque prodige dans le ciel ou sur la terre.

Ainsi le huitième âge des Toscans finissait l'année du premier consulat de Sylla, 88 ans avant J.-C. En supposant ces âges de 123 ans, le huitième aurait commencé 211 ans avant J.-C. Les 781 ans des sept siècles précédents, ajoutés à ce nombre, donnent 992 ans avant l'ère chrétienne, pour l'établissement des Toscans en

[1] *Vie de Sylla.*

Étrurie. Il en résulte que la conquête de l'Étrurie par les Toscans est au plus tôt de l'an 1000 avant J.-C ; ce qui se combine avec le temps où les Sicules passèrent en Sicile.

Le système des âges des Étruriens a une grande analogie avec celui des anciens peuples asiatiques; leur période est absolument la même que celle des Perses et des Indous.

Suidas [1] a tiré des histoires étrusques : que Dieu, artisan de toutes choses, a circonscrit la durée de cet univers dans l'espace de douze mille années. Chacun de ces mille ans a été attribué à un des signes célestes ou demeures zodiacales. La création s'est faite en six mille ans; le genre humain doit vivre pendant les six mille autres.

Heyne[2] se trouve d'accord avec Freret, dans ses observations sur les Étrusques et ce système des âges; il traite d'ineptie le rapport dont Suidas s'est fait l'interprète. Il l'attribue à quelque chrétien, partisan des Septante, qui a changé les âges des Toscans en milliers d'années pour les faire

[1] *Voce* Τυῤῥηνία.

[2] Heyne, *Etrusca antiquitas a comment. interpret. liberata. nova. com.* Gotting., t. 7, p. 74-35.

remonter jusqu'au commencement du monde, conformément à l'habitude orientale, qui veut enfermer les hommes dans de certaines révolutions des astres. C'était l'usage des Perses; cet usage passa aux Grecs, qui ne connaissent, ajoute Heyne, que la grande année de Platon.

Il est possible de voir dans ce rapport autre chose qu'un chrétien qui adopte les calculs des Septante, quoi qu'en dise Heyne. C'est sur ces analogies et d'autres assez nombreuses, tirées de la religion de l'Italie, que se fondent ceux qui donnent aux Étrusques une si haute antiquité, et les supposent issus directement des premiers peuples. Ceci sera plus développé dans le livre que nous consacrons aux croyances religieuses.

Quoi qu'il en soit, cette époque de 992 ans est antérieure de 240 ans à la fondation de Rome.

Le nom de Tyrrhènes ou de Tyrrhéniens paraît avoir été, dans l'origine, celui des habitants d'une partie de la Macédoine inférieure, qu'Hérodote appelle Crestonie.[1] Insensiblement il devint synonyme de Pélasge. Thucydide[2] les con-

[1] Hérodote, V, p. 373.
[2] Chap. IV, 109.

fondait. Cette confusion passa des Pélasges de Grèce à ceux d'Italie; on regarda les Toscans comme des Tyrrhéniens, et par conséquent comme des Pélasges.

Une observation importante est suggérée par les inscriptions étrusques: les unes sont en caractères latins, les autres en caractères étrusques; c'est-à-dire en ces anciens caractères que les Phéniciens avaient portés en Grèce et dans l'Ibérie, et qui se trouvent sur les monnaies espagnoles.[1] Ces lettres ont beaucoup de rapport avec les lettres samaritaines.

Varron et d'autres anciens parlent de plusieurs divinités étrusques, dont quelques-unes paraissent les mêmes que celles des Grecs, quoiqu'elles portent des noms différents. En général, la religion des anciens peuples de l'Italie était, pour le fond, la même que celle des premiers Grecs; mais les premiers n'admettaient pas la multitude de fictions bizarres qui dégradaient les dieux de la Grèce. La religion se conserva même pure de ces excès par la suite. Les cultes étrangers étaient abandonnés à des prêtres étrangers; le gouver-

[1] *Monnaies espagnoles*, du comte Lastanosa.

nement savait en réprimer les désordres, et les proscrire même quelquefois.

En résumé, nous voyons, d'après le système de Freret, l'Italie peuplée par l'Illyrie qui, esclavonne aujourd'hui, ne pouvait pas l'être encore à l'époque des premières migrations.[1] La seconde migration, ou migration germanique, a remonté principalement la rive gauche du Danube, et s'est étendue vers le nord et l'occident; il y a donc lieu de croire que la nation illyrienne était une fraction de cette première migration du nord que nous désignons par le nom de celtique, sans prétendre désigner par ce nom autre chose que le nom collectif des premières peuplades qui, depuis, en prirent tant d'autres. Cela explique cette facilité avec laquelle toutes ces peuplades se mêlèrent. Les Celtes, qui allèrent plus loin, et revinrent ensuite sur leurs pas vers l'Italie, parurent sous le nom d'Ibères, de Liguriens, d'Ombriens, et ne virent plus que des ennemis dans des peuples de même origine dont ils avaient perdu le souvenir; mais ils se confondirent bientôt, et ne

[1] Niebuhr place les peuples de l'Illyrie au nombre des nations pélasgiques, p. 110 et suiv.

formèrent plus qu'une nation, quelque fractionnée qu'elle fût sous mille dénominations. En effet, tous ces peuples viennent du nord; originairement établis en différents lieux et en différents temps, ils s'étendent partout où la terre leur est ouverte. Les noms se multiplient à mesure que les populations deviennent plus nombreuses; mais toutes remontent vers le même berceau.

Les inscriptions étrusques, la manière de supputer les temps, annoncent une civilisation plus avancée et des rapports frappants avec les peuples orientaux, et particulièrement avec les Phéniciens. Pourquoi ne croirait-on pas que ce peuple navigateur ait fait en Italie ce qu'il a fait en Grèce? Fondé des colonies qui, mêlées aux habitants primitifs, ont produit sur le point qu'elles avaient choisi un progrès qui devançait celui des peuplades sans relations. L'Italie, comme la Grèce, offrait à leur commerce un champ à cultiver, et on concevrait difficilement qu'ils l'eussent dédaigné. Assimiler l'Italie ancienne à la Grèce est loin d'être une supposition gratuite : tous ces beaux climats appelaient naturellement les populations; aussi toutes semblent-elles s'y donner rendez-vous.

Pour nous, qui n'avons qu'à enregistrer des faits pour en tirer des conséquences, tout nous confirme dans l'opinion que nous nous sommes faite; car, de quelque point que tous les auteurs fassent venir leurs fractions de peuples, aucun ne va les chercher ailleurs que vers les points d'émigration où se divisèrent les grandes races primitives; et, ce que nous avons vu jusqu'ici, c'est l'espèce humaine se confondant à un point central. Nous en avons déduit l'hypothèse de l'unité caucasienne; rien jusqu'ici ne la contredit, et tout la confirme.

M. Niebuhr,[1] à l'exemple de Freret, met en Italie d'autres peuples avant les Étrusques. Un pays ne prenait jamais le nom d'une seule peuplade, puisqu'elles étaient toutes indépendantes; aussi ce nom d'Italie fut-il susceptible de beaucoup d'interprétations diverses, et ne s'appliqua dans l'origine qu'à une seule nation : celle des *Itali*. Ce nom ne devint celui de la presqu'île que longtemps après l'établissement des premiers peuples.

La première colonie dont on ait conservé le

[1] T. 1er, p. 36.

souvenir, non-seulement parmi les Grecs, mais encore parmi les Barbares, est celle des Œnotriens[1]; ils partirent d'Arcadie dix-sept générations avant la guerre de Troie, sous la conduite d'Œnotrus, un des fils de Lycaon. Ce récit n'emprunte sa certitude qu'à des analogies de noms qui ne sont pas aujourd'hui des preuves historiques irrécusables, mais qui attestaient dans l'antiquité l'opinion que l'on avait de la consanguinité des peuples. Or, les Œnotriens-Pélasges, puisqu'ils viennent d'Arcadie, sont parents des Thesprotes, chez lesquels était située Dodone, et descendaient de Pelasgus par Œnotrus, comme les Thesprotes et les Arcadiens en descendaient par Thesprotus et Menalus.

D'autres aperçus,[2] et ils sont fort multipliés, nous montrent des Pélasges dans beaucoup de contrées de l'Italie; il faut reconnaître pour pélasgique[3] toute la population œnotrienne du sud de l'Italie. Ajoutez qu'une foule de témoignages

[1] PAUSANIAS, *Arcadie*, p. 238.

[2] NIEBUHR, *sur les Pélasges*, t. 1er, p. 40.

[3] *Ibid.*, 50.

attestent que, sur la côte d'Étrurie, il y avait des Pélasges.

Les anciens Tyrrhéniens avaient précédé les Étrusques; le nom de Tyrrhénie, selon Denis d'Halycarnasse,[1] servait aux anciens Grecs pour désigner toute l'Italie occidentale. Il se pourrait que dès le temps qui a précédé la puissance macédonienne, aucun Grec ne se fût douté que le nom de Tyrrhénien n'avait passé aux Étrusques, que parce qu'il s'étaient emparés de la Tyrrhénie. Cette confusion donna lieu à deux opinions sur l'origine des Étrusques. Les uns, comme Hérodote, les ont faits Lydiens; les autres en ont fait des Pélasges.

Denis d'Halycarnasse n'adopte aucune de ces opinions, et dit que les propres traditions des Étrusques en font un peuple primitif.

En isolant ainsi ces peuplades, quant aux temps où elles se sont établies, les systèmes deviennent moins contradictoires, et le même peuple n'est pas arbitrairement attribué à diverses sources; en d'autres termes, les sources diverses donnent naissance à des peuples différents, et il

[1] Liv. 1er, p. 20.

devient possible que les Tyrrhéniens viennent de Lydie, comme les Pélasges de Grèce, ou directement de l'Illyrie et de la Thessalie.

Une suite de villes tyrrhéniennes s'étend depuis Pise jusqu'à la frontière des Œnotriens, dont l'origine pélasgique est incontestable. Ainsi, les Pélasges sont le peuple primitif de l'Italie méridionale.

Les écrivains romains rapportaient que les plus anciens habitants des bords du Tibre inférieur étaient des Sicules établis à Tibur, à Faléries.[1] Ces Sicules portent aussi, dans ces écrivains, le nom d'Argiens; il en résulte qu'on les présente comme des colonies argiennes. Dans le Latium, l'habitant primitif est qualifié d'Aborigène; or, Caton et Sempronius ont écrit que ceux-ci étaient des Achéens, et qu'ils habitaient ces contrées bien des générations avant la guerre de Troie. Ces Achéens portaient le nom pélasgique qui précéda celui de Hellas. Les Sicules, les Argiens, les Tyrrhéniens, furent domptés par un peuple étranger descendu des montagnes de l'Abruzze; ces conquérants, dont on oublia le

[1] Niebuhr, p. 66.

nom, se fondirent avec les vaincus dans un même peuple qu'on appela Latin. Ainsi, au lieu d'aller chercher bien loin des étymologies, on pouvait reconnaître le même peuple sous ces trois noms, et ce peuple était pélasge.

Scylax,[1] que contredit Freret, distingue les Liburniens des Illyriens; mais quelle importance dans notre hypothèse ces distinctions de détail peuvent-elles avoir, lorsque les différents auteurs s'accordent en ceci : que les Illyriens sont des Thraces, comme nous avons vu que l'étaient les Pélasges, et que les uns comme les autres venaient de plus loin.

M. Niebuhr[2] termine ce qu'il dit des Pélasges par cette conclusion : « Je le dis avec une entière conviction historique, il fut un temps où les Pélasges, qui formaient peut-être le peuple le plus étendu de l'Europe, habitaient depuis le Pô et l'Arno, jusque vers le Bosphore. Seulement leurs demeures étaient interrompues en Thrace, de telle sorte cependant que les îles septentrionales de la mer Égée renouassent la chaîne qui liait les

[1] *Périp.*, p. 7. *Géogr. minores.*, t. 1er.

[2] *Hist. rom.*, t. 1er, p. 74-75.

Tyrrhéniens d'Asie avec la pélasgique Argos.

Remarquons cette interruption en Thrace. Nous avons eu souvent l'occasion de le dire, c'est la station des émigrations orientales vers le sud-ouest; c'est là que Celtes, Germains, Esclavons, se sont succédés; c'est de ce point central qu'ont rayonné les peuplades appartenant à la souche première. Les unes ont poussé vers l'Illyrie, à leur droite; les autres auront reflué vers la gauche; les tribus du centre auront dû pénétrer dans les îles où nous avons vu se dessiner les habitudes errantes de la race pélasgique. C'est dans cet ordre que M. Niebuhr les retrouve. Les faits, tels que cet historien distingué les présente, sont encore ici d'accord avec notre opinion.

Si nous faisions une histoire d'Italie, nous aurions sans doute à nous étendre beaucoup sur les Opisques et les Ausones, dans lesquels il faut chercher les anciens Osques; sur les Aborigènes et les Latins, que Caton reconnaît comme Pélasges, puisqu'il les déclare Achéens ou Argiens; sur les Sabins ou les Sabelli, qui doivent, peut-être, être considérés comme les mêmes. Notre but est autre, et nous n'aurions rien à ajouter sur l'Italie, après avoir admis l'origine des Œnotriens, si le peuple

étrusque, par sa célébrité et les rapports directs qui le lient à l'Orient, ne nous obligeait à nous arrêter sur son origine.

Les contemporains de Polybe [1] traitaient de fabuleuse l'ancienne grandeur des Étrusques. Alors ils étaient renfermés dans les limites de la Toscane et dans la dépendance de Rome. Dans l'histoire de la république, leur puissance paraît imposante, à l'époque de Porsenna dans la guerre de Tarquin. C'est en remontant de cette époque à leur origine qu'il faut trouver les témoignages de leur prospérité.

Les Grecs nommèrent Tyrrhéniens deux peuples différents, les Pélasges de la côte d'Asie et des îles de la partie septentrionale de la mer Égée, et les Étrusques. Donner ce nom à ces derniers, observe Niebuhr,[2] c'est donner celui de Mexicains, ou de Péruviens, aux créoles espagnols. Le nom de Tyrrhéniens échut aux Étrusques, absolument comme les noms que nous venons de citer advinrent à ces peuples. La confusion qui existait entre les Tyrrhéniens et les

[1] Polybe, t. 2, p. 105. Édit. Casaub.

[2] Page 155.

Étrusques existant aussi entre les Méoniens et les Lydiens, et les Méoniens étant des Tyrrhéniens, il en résulta une narration qui fit venir de Lydie les anciens Tyrrhéniens; de là l'application erronée de l'origine lydienne des Étrusques.

Denis d'Halycarnasse, et Freret parmi les modernes, ont combattu cette erreur, en se fondant sur l'autorité de Xanthus, et ont prouvé que le récit d'Hérodote n'est fondé sur aucune tradition lydienne.

Ici M. Niebuhr tombe d'accord avec Freret sur le nom de Rasenæ que se donnaient les Étrusques. Comme lui, il en fait un même peuple avec les Rhétiens. On a prétendu que ces Rhétiens, au lieu d'être la souche des Étrusques, n'en étaient qu'un démembrement réfugié dans les Alpes. Cette supposition n'est point admise par les critiques les plus judicieux; et on se prête difficilement à croire qu'un peuple vaincu dans ses foyers ait trouvé assez de forces pour se faire une retraite à main armée au sein des pays montagneux, que défendaient sans doute de belliqueux habitants. On conçoit facilement, au contraire, qu'en considérant la Rhétie comme le siége primitif des Étrusques, il soit resté sur le sol originaire une

partie de la nation, plus attachée à son stérile territoire, qu'envieuse des belles campagnes de l'Italie. Enfin les données historiques les plus certaines, attestent que les Étrusques ne se sont répandus vers le sud que peu à peu.

Ce fait est inconciliable avec l'arrivée des Étrusques de Lydie. Dans ce cas, le premier établissement des Étrusques eût été sur les bords de la mer; c'est là l'opinion de Tite-Live. Mais Tite-Live rapporte beaucoup de fables sur les temps anciens, et même sur Rome, qui devait lui être mieux connue que tout le reste. Les Étrusques eux-mêmes ne se donnaient pas cette origine lydienne. Les prêtres étaient possesseurs en Étrurie des annales de la nation; ils considéraient l'Étrurie comme la terre favorite des dieux. Jupiter,[1] disaient-ils, s'était réservé l'Étrurie; il était naturel qu'ils se vantassent d'en être les habitants primitifs.

L'écriture étrusque, comme l'écriture grecque, s'était formée de celle qui, parmi les écritures de l'Asie, a donné naissance à tous les caractères

[1] *Jupiter terram Hetruriæ sibi vindicavit.* VEGOJA, dans les *Annales des Agrimensores*, p. 258.

usités en Europe; la direction de droite à gauche est une forme entièrement orientale. L'omission des voyelles brèves, et l'usage des consonnes redoublées, est conforme au système araméen, et cette similitude s'augmente de l'absence de la voyelle O, comme chez les Phéniciens.[1]

La science astronomique, chez les Étrusques, portait, comme nous l'avons dit, le caractère oriental. Leur histoire était enchâssée, comme celle des Brahmes et des Chaldéens, dans un cadre astronomique et théologique qui comprenait l'universalité des temps. Nous ne répéterons pas leurs calculs, nous les avons déjà indiqués plus haut; nous dirons seulement que le calcul des jours, des semaines, des années, conduisait au même résultat que celui des Chaldéens.

Nous sommes en état maintenant d'extraire de ces deux récits les conclusions, et de voir si elles ont quelque conformité. Avant les Étrusques, l'Italie a renfermé dans son sein des peuples qui tous se rattachent aux nations septentrionales. Ce sont des Illyriens qui ont paru les premiers, suivant Freret; ce sont des Pélasges-Œnotriens, sui-

[1] NIEBUHR, 193.

vant M. Niebuhr. Les Étrusques-Rhétiens ou Celtes, suivant les deux auteurs, se sont emparés des pays soumis aux Tyrrhéniens-Pélasges, suivant la distinction de M. Niebuhr. Ainsi, Étrusques, Tyrrhéniens, Ombriens, et, en général, tous les habitants de l'ancienne Italie, se résument en deux mots, Pélasges et Celtes; car les anciens Illyriens eux-mêmes sont de migration antérieure aux nations germaniques, et nous sommes convenus de donner le nom de Celtes à la série des nations de première migration. C'est dans ce sens, comme nous l'avons fait pour les Grecs, que nous disons que les Pélasges sont des Celtes.

Les Pélasges sont la dénomination nationale sous laquelle on peut comprendre, en Italie, les Œnotriens, les Margètes, les Sicules, les Tyrrhéniens, les Peucetiens, les Liburniens et les Venètes. Ils entouraient de leurs demeures la mer Adriatique, non moins que la mer Égée.

Dans les premières traditions, les Pélasges sont à l'apogée de leur puissance. Les récits qui les concernent, quand nous arrivons aux temps historiques, ne nous entretiennent que de leur chute. Les Hellènes les remplacent en Grèce, les Romains en Italie.

Les Illyriens, venus du nord, pénètrent jusqu'aux montagnes d'Épire; ainsi, les Tusci, arrivant des mêmes régions, et chassés par des Celtes ou des Germains, descendent des Alpes en Italie. Les Tusci paraissent encore là, comme l'avant-garde des Celtes, et comme Illyriens eux-mêmes, puisque venus du nord, comme eux, ils s'arrêtent aux mêmes lieux; ainsi les Illyriens-Pélasges précèdent dans leur marche les Celtes, à la migration desquels ils appartiennent. Dans la partie occidentale de l'Italie, les Liguriens sont aussi des Celtes et des Ibères. Toutes ces peuplades se refoulent l'une l'autre vers le midi de la presqu'île, et toutes se combattent, quoiqu'elles soient issues d'émigrations dérivées d'une même souche, mais en différents temps.[1]

Il nous reste à nous expliquer sur les rapports des Étrusques avec les Orientaux. Quoiqu'il faille historiquement rejeter les récits des anciens écrivains, qui font venir les Étrusques de Lydie, on doit convenir que ces récits ne sont, en général, imaginés que pour expliquer des traditions dont la source est perdue, mais dont les résultats, en-

[1] Niebuhr, 249.

core appréciables ont besoin d'une solution dont les historiens doivent s'enquérir.

Ce fut là l'origine des versions contradictoires des diverses époques.

La plus ancienne colonie que reconnaisse l'histoire, c'est celle des Chalcidiens à Cumes et dans les îles voisines d'Ischia. On fait remonter cette colonie à des temps si reculés, qu'elle serait antérieure aux villes grecques les plus anciennes. Mais, de ce qu'il n'est pas possible de fixer une date certaine à cette colonie, il résulte que c'est à une époque extrêmement reculée qu'elle a eu lieu. En général, c'est sur les côtes du royaume de Naples et en Sicile que ces premières colonies grecques se retrouvent.

Rhegium fut établi par les habitants de Cumes et les Chalcidiens de Sicile. Locres, la plus ancienne ville grecque de l'Œnotrie, la colonie de Phalante, nous reporte vers les temps de la guerre de Troie.

Il est donc bien avéré qu'à une époque très ancienne, les Grecs envoyèrent des colonies en Italie, et que ces colonies possédèrent le sol que les Pélasges ne purent défendre contre elles.

Mais de cette époque de la guerre de Troie,

à remonter jusqu'à celle d'Inachus en Grèce, vers l'an 1970 avant notre ère, il y a à-peu-près quatre cents ans, pendant lesquels on ne peut pas supposer que les Pélasges, policés par les Phéniciens, soient restés sans communication avec leurs voisins. Cela serait en opposition directe avec le caractère connu des Grecs et des Phéniciens; et s'il est certain que ces anciens rapports n'ont pu avoir lieu avec les Étrusques, dont l'apparition est plus récente, ne peut-on trouver quelques données historiques qui rendent probable que, sur le lieu même qu'ils occupèrent, les Grecs et les Phéniciens avaient établi des rapports plus particuliers et antérieurs?

La très ancienne histoire des Ombriens rapportait que les Étrusques avaient pris à leur nation trois cents villes.[1] Assurément ce nombre est exagéré, mais il suppose avant les Étrusques une civilisation déjà très puissante. En séparant, comme nous l'avons fait, les Tyrrhéniens des Étrusques qu'ils devancent, cette conquête sur les Ombriens sera l'œuvre des Tyrrhéniens; ainsi les Ombriens, et leur civilisation déjà puissante,

[1] PLINE, *Hist. naturelle,* 3-14.

remonteront à une époque encore plus reculée. Il paraît que les Tyrrhéniens jouissaient aussi d'une civilisation très avancée.

Les Étrusques possédaient en conquérants plusieurs villes, après en avoir chassé les Sicules, que nous venons de reconnaître comme des Tyrrhéniens-Pélasges. Dans la liste des villes qui procurèrent des secours à Scipion, Tite-Live[1] n'en cite que huit, et les villes étrusques devaient être au nombre de douze. On appelait peut-être étrusque ce qui était tyrrhénien, et séparé de la confédération conquérante des Étrusques; cela est d'autant plus possible, que Cortone ne figure pas dans ces huit villes, et que Tite-Live, parlant d'une époque antérieure d'un siècle, la présente comme l'une des capitales de l'Étrurie.[2] Il y a donc au moins une grande incertitude sur ce qu'il faut entendre par les villes étrusques proprement dites.

Il paraît que les villes étrusques étaient soumises à un régime politique qui supposait une classe supérieure et un peuple asservi.[3] Ce peuple

[1] Tite-Live, 28-45.

[2] *Ibid.*, 9-37.

[3] Niebuhr, 171.

était sans doute l'instrument des grands travaux qui rendirent célèbres les arts et la puissance étrurienne.[1] On ne peut se dissimuler que des ouvrages comme ceux des Étrusques supposent dans de petits états l'existence de maîtres et de serfs corvéables. Ces monuments sont supérieurs par leur impérissable solidité et la richesse de leur construction à ceux même de la Rome des empereurs. Le style cependant n'en appartient pas exclusivement aux Étrusques. N'est-il pas probable que les Étrusques tenaient ce style des anciens habitants de l'Étrurie?

Les vases de Tarquinies étaient entièrement semblables à ceux qu'on a trouvés près de Corinthe, et différaient de ceux de Campanie, précisément par les caractères à l'aide desquels on en distinguait les vases grecs.[2] Tarquinies avait donc reçu de Corinthe l'art de mouler l'argile et d'exécuter de beaux dessins sur les vases. Mais on en faisait auparavant dans la Campanie.

Ainsi, si l'on dut au progrès des arts chez les

[1] Niebuhr, 184.
[2] *Ibid.*, 189.

Grecs le perfectionnement des dessins, l'art lui-même existait dans sa rudesse primitive.

Mais si cet art, quelque rude qu'il fût, existait plus particulièrement dans l'ancienne Étrurie, ne faut-il pas croire que cette civilisation plus avancée tenait à des relations avec les peuples qui s'étaient produits les premiers dans cette carrière? Or, ces peuples, civilisateurs des Grecs, étaient les Phéniciens. Leurs navigations et leurs colonies sont célèbres dans toute l'antiquité. Trop peu nombreux pour conquérir, ils établissaient des comptoirs dans les différents lieux qu'ils jugeaient propres à leur commerce. Ce sont précisément des caractères phéniciens que l'on retrouve dans le peu qu'on sait de la langue des Étrusques; et dans leurs calculs cosmogoniques, ils se rapprochent des Chaldéens, dont les Phéniciens ne sont qu'un démembrement arabe.

Ce n'est donc pas une supposition gratuite que celle qui nous fait donner, comme présumable, un établissement phénicien qui aura puissamment contribué à modifier dans le sens de l'Asie méridionale les usages et les opinions des Étrusques, et avant, ceux des Tyrrhéniens et Ombriens, qui les ont précédés dans l'occupation du territoire,

Des rapports continués auront fortifié cette ressemblance, qu'on serait réduit, sans cela, à considérer comme le produit du génie naturel de la nation, et le hasard serait bien grand, qui amènerait de telles ressemblances.

Revenons un instant sur ce que nous avons dit tout-à-l'heure de la fable lydienne, et du fond de vérité qu'elle enveloppe. Le nom de Rasenæ, que se donnaient les Étrusques, peut être ramené, par l'addition de la lettre servile T, au mot Tyrsen[1] ou Tyrsenus; c'est le nom que les anciens donnent au conducteur de la colonie lydienne. Le nom d'Étrurie viendrait apparemment d'Athuria, ou Aturia. Strabon[2] emploie le nom d'Aturia comme synonyme d'Assyria; ces noms ne diffèrent qu'en dialecte. Cette conséquence paraît d'autant plus naturelle, que Resen[3] était une ville d'Assyrie, dont le nom de Rasenæ a pu être tiré.

Moïse[4] dit qu'Ashur fut le frère de Lud, père des Lydiens. Il faut avoir recours à bien des sup-

[1] *Hist. univ.*, t. 33, p. 48.
[2] Liv. XVI, *initio*.
[3] *Genèse*, X, 12.
[4] *Ibid.*, 22.

positions, comme on le voit, pour établir cette généalogie étrusque; cependant l'ensemble des documents sacrés et profanes nous prouve, au moins, que les ressemblances n'avaient paru explicables aux anciens que par une origine commune. Mais si l'on s'accorde à considérer les Lydiens comme des Pélasges, il résultera toujours que les deux peuples ont effectivement cette première origine commune. Les étymologies ont pu être rapprochées dans le but d'expliquer ce rapport. La difficulté était de transporter les Lydiens en Italie, et c'est là ce qui annule tout l'échafaudage qu'il faudrait construire aussi artificiellement.

Mais si la route n'a pas été celle que nous venons de dire, le fait des ressemblances n'en existe pas moins, il peut et doit être expliqué d'une autre manière. On peut admettre que les migrations successives, en forçant les premiers habitants de la Thrace à se disperser dans toutes les directions, ont jeté les uns sur la côte asiatique, les autres en Grèce, par les îles et par la partie nord de ce pays. Ces émigrés du nord seront bien effectivement de même famille que les Lydiens, émigrés, dans ce sens, qu'ils ont quitté leurs compatriotes. Cette tradition oubliée, quant à ses

circonstances, aura donné lieu aux suppositions d'Hérodote et de Denys d'Halycarnasse, et leur aura persuadé de tirer directement cette émigration de Lydie.

Ainsi, de tous les documents que nous avons examinés résulte, pour l'Italie comme pour la Grèce, la certitude d'une première occupation pélasgique. La manière la plus probable dont cette occupation a pu se faire est la dispersion de la première nation thrace. Cette nation thrace était bien la première, puisque, dans les pays où elle se répand, nous ne voyons pas de restes de populations antérieures. Ainsi, la Grèce, l'Italie et les côtes de l'Asie mineure sont couvertes d'habitants de même famille. Nous les appelons Pélasges, un des noms des peuplades de la plus ancienne migration, et nous leur donnons le nom de Celtes, parce que nous sommes convenus de désigner ainsi collectivement les tribus variées qui sortirent les premières des contrées centrales de l'Asie. Pour l'Italie comme pour la Grèce, mais avec moins de documents historiques pour la première, nous considérons la civilisation comme phénicienne. Nous attendons qu'une étude plus longue, plus décisive des monuments étrusques,

nous confirme plus fermement dans cette opinion, que nous croyons la seule vraie, parce qu'elle est d'accord avec toutes les probabilités, mais que nous avouons n'être pas aussi bien justifiée que les autres par les preuves historiques; non que les faits soient contradictoires, mais parce qu'ils sont enchaînés d'une manière incomplète, et, sous ce rapport, insuffisants.

LIVRE VII.

CHRONOLOGIE COMPARÉE.

Utilité des livres saints dans les recherches chronologiques. — Les chronologies des anciens peuples s'accordent avec l'Écriture. — En chronologie générale, il n'y a d'erreurs que celles qui tombent sur des mécomptes de plusieurs générations. — Conclusions tirées des calculs des livres précédents. — Mesure du temps chez les anciens peuples. — Calculs chronologiques pour fixer l'époque de la création. — Différence entre la Vulgate et les Septante. — Les Septante s'accordent seuls avec les profanes. — Autorité de cette version. — Son histoire; — admise par les Juifs; — par les Évangélistes; — par les Apôtres; — par l'église de Rome; — par les Juifs dispersés; — ordonnée par Justinien; — approuvée par les écrivains ecclésiastiques; — elle se lie à la loi de progrès. — Des supputations de temps. — Le monde, à l'avénement de Jésus-Christ, était dans le sixième millénaire. — Calcul le plus vraisemblable sur la supputation des Septante. — Concordances justifiées par ce calcul. — Observations sur les vers sybillins par rapport au calcul des âges. — Sur les plus anciens peuples les plus méridionaux de l'Europe. — Sur Varron. — Conclusion.

Accoutumés, comme nous le sommes, à entendre rejeter sans examen les chronologies invraisemblables des anciens peuples, nous avons peine à nous défendre d'un sentiment de pitié

pour les vanités nationales, quand nos yeux tombent sur ces chiffres énormes que leur impossibilité condamne à prendre place parmi les fables dont nos aïeux amusaient la crédulité populaire. Ces chiffres méritent pourtant d'être examinés, étudiés avec une scrupuleuse attention. Au lieu de les repousser avec dédain et de les déclarer indignes de l'attention des hommes sérieux, il aurait été plus sage de chercher à reconnaître s'il n'y avait pas quelque chose à recueillir de ces extravagances apparentes. Plus d'une donnée pouvait mettre sur la voie les observateurs attentifs. On savait que les observations astronomiques avaient présidé à l'établissement religieux des peuples; on savait que les cosmogonies avaient toutes le caractère religieux, les calculs astronomiques devaient donc avoir leur importance dans ces séries monstrueuses, devant lesquelles l'imagination reculait. On pouvait observer que ces chiffres n'étaient que des multiples les uns des autres, ou des nombres ajoutés, superposés; et la coïncidence de leurs bases pouvait faire supposer qu'il était possible d'arriver à la vérité, en les réduisant tous par un procédé qu'il fallait chercher. Une fois sur la route, la loi qui a présidé

à tous les calculs ne serait pas restée long-temps voilée; c'est ce que les recherches modernes nous ont appris. Il est vrai que les éléments de ces calculs ne nous sont eux-mêmes mieux connus que depuis peu de temps; que l'Inde, par exemple, ne nous a donné ses générations à l'appui de ses chiffres que depuis les voyages des missionnaires, et mieux encore, depuis l'établissement des Anglais. Mais la vérité, qui se fait jour à l'aide du rapport de tant de travaux, nous apprend aussi à nous défier de nous-mêmes et de ces jugements trop hâtés que l'avenir éclaire. Examinons donc avant de prononcer, et sachons convenir que, sous les apparences les moins favorables, un germe de vérité peut se développer un jour, et nous guider dans des recherches difficiles et laborieuses.

Les livres sacrés nous sont d'un très grand secours pour les recherches chronologiques. Ce n'est pas qu'ils déterminent d'une manière précise et en chiffres les différentes époques, c'est parce qu'ils ont fixé antérieurement à toutes les découvertes modernes, et conformément à ces découvertes, le calcul des générations. C'est là que nous le trouvions reproduit, et que l'origine

des peuples est présentée d'une manière assez exacte.

« La terre est habitée par une seule famille.[1]
« Les nations qui la couvrent sont toutes des re-
« jetons d'une même souche, et tiennent l'une à
« l'autre par une souche commune..... La véri-
« table tradition fut étouffée par un amas d'er-
« reurs bizarres; chaque nation apparaît succes-
« sivement, comme un jour sans aurore; de là,
« tant de systèmes contradictoires sur l'origine
« des peuples. Les écrits de Moïse ouvrent les
« sources de l'histoire. »

Il y a sans doute quelque chose à modifier dans cette opinion. Tous les peuples n'émanent pas de la souche hébraïque; mais si l'assertion n'est pas exclusivement vraie, il est certain que ces livres répandent un grand jour sur l'histoire, et confirment ce que l'examen des documents anciens et modernes, orientaux et occidentaux, conduisent à croire.

« Tous les fragments des annales du monde,
« réunis avec soin et discutés de bonne foi, con-

[1] *Acad. des Insc. hist.*, t 18, p. 9-10.

« courent à faire regarder *la Genèse* comme le « plus authentique des anciens monuments.[1] »

Sans entrer dans cette comparaison des différents degrés d'authenticité, c'est du moins, toute discussion réservée, celui de tous qui peut être regardé comme le plus complet dans l'enchaînement non interrompu des générations et des faits. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans la *Bible* l'histoire de tous les peuples, mais seulement une histoire mieux suivie que celle des autres, et surtout une chronologie plus raisonnable, quoique susceptible encore d'observations. C'est en cette qualité qu'elle nous sert de base et de point de comparaison, et qu'elle remplit en chronologie une fonction analogue à celle de l'unité dans les calculs numériques.

« La chronologie des Chinois même, malgré « son opposition apparente, s'accorde parfaite- « ment avec celle de Moïse, comme l'a démontré « Freret.[2] »

Ce n'est pas seulement la chronologie des Chinois qui s'accorde avec celle de l'Écriture, ce sont

1 *Acad. des Insc. Hist.*, t. 18, p. 9-10.

2 *Ibid.*

toutes les chronologies des anciens peuples, réduites aux proportions que les procédés scientifiques nous ont fait connaître comme véritables, et que nous avons déjà signalés dans les livres précédents. Notre but dans celui-ci est d'en présenter l'ensemble, afin de donner aux concordances générales une évidence plus sensible et plus appréciable.

Cependant des controverses actives, passionnées même, ont eu lieu sur cette chronologie de l'Écriture. Les uns ont adopté la leçon donnée par la Vulgate, les autres tiennent pour la chronologie des Septante. Si l'on veut arriver à la concordance avec tous les anciens peuples, il faut nécessairement opter pour l'un des deux systèmes, et celui qui doit prévaloir nous paraît nécessairement être celui des Septante. Le rejeter, c'est se condamner d'avance à rejeter tous les calculs et toutes les traditions des peuples, c'est anéantir l'histoire. Certes, si l'un de ces systèmes portait tous les caractères de la vérité, il n'y aurait pas à hésiter; mais, dans le sein de l'Église même, l'incertitude n'a jamais été détruite, et les écrivains ecclésiastiques, en adoptant le texte hébreu de la *Vulgate,* n'ont cessé de présenter

comme respectable la traduction des Septante; ils ont même laissé voir que leur respect pour l'autorité reconnue et une fois admise du texte hébreu, pouvait seul les faire renoncer à l'adoption d'une chronologie que leur raison leur offrait comme la plus vraisemblable. C'est là ce qui fait qu'ils en parlent toujours comme d'une autorité grave et comme d'une version au-dessus de toute espèce de soupçon. Nous reviendrons bientôt sur cette question; mais, avant de l'aborder, nous devons offrir la réunion des diverses conclusions chronologiques auxquelles nous avons été amenés dans les livres qui précèdent.

Nous commençons par ces observations préliminaires : que la chronologie ancienne est rarement précise; que l'obligation d'avoir recours à des successions de règnes a dû engendrer des erreurs, et n'offre aucune garantie d'exactitude rigoureuse; que, contraints, d'un autre côté, de s'en tenir à des approximations fondées sur les calculs astronomiques, les chronologistes ont pu et dû se trouver en opposition sur des faits incertains ou des doctrines hypothétiques.

Nous en concluons que nous ne devons pas être arrêtés par des erreurs minimes, surtout en

raison de l'éloignement des temps, et que les seules erreurs notables sont celles qui tombent sur des mécomptes de plusieurs générations. Cette dernière observation, importante dans le cas de la chronologie particulière de tel ou tel peuple, est beaucoup moins applicable ici, où nous nous occupons de ces grandes périodes marquées par l'apparition ou la chute des grands empires, périodes comprises dans les calculs astronomiques appliqués à la durée générale des temps anté-historiques, et dévoilées seulement par les genèses et les cosmogonies des anciens peuples.

Pour résumer ces comparaisons historiques, que nous avons cherché à faire ressortir, et surtout à rendre claires, nous pensons qu'il est utile de présenter réunies les différentes conclusions chronologiques auxquelles nous avons été amenés :

Livre 1er.	L'ancienne chronologie égyptienne.	5544 ans.
Livre 4.	. . . . indienne. .	5502
Livre 4.	. . . . perse. . . .	5501

Nous avons rappelé, et nous reviendrons sur ce point dans ce livre, à l'occasion des Septante, que la chronologie de Josèphe donne 5,555 ans.

Dès rapprochements aussi frappants ne permettent pas de douter que des traditions communes n'aient présidé à toutes ces chronologies.[1] Leur accord prouve de plus, qu'indépendamment de cette origine commune, les séries de règnes et d'époques historiques ont été observées régulièrement, et que chacune d'elles peut être considérée comme fidèle.

L'Inde, toujours immobile dans ses usages et son organisation politique et religieuse, tandis que les autres nations subissaient l'influence du temps et du joug étranger, et passaient par des transformations qui ont rayé quelques-unes d'entre elles du rang des peuples, peut donc présenter à l'étonnement des hommes et aux études de l'historien une filiation suivie presque jusqu'à nos jours. La chronologie nationale n'a cessé d'être comptée par les Indous qu'en 1530, lorsque la domination des descendants de Tamerlan fut reconnue dans toute la presqu'île. Le fait le plus remarquable, c'est que la durée qu'ils donnent à leur empire s'accorde avec la chronologie des Septante; c'est-à-dire que tout l'échafaudage d'im-

[1] BAILLY, *Astron. ind.*, disc. prélim., cxxxviij.

possibilités, basé sur la plus ou moins grande antiquité des peuples, sur la fausseté des calculs de l'Écriture, arsenal à l'usage de toutes les attaques irréfléchies, tombe devant le fait incontestable de l'identité réelle des supputations de tous les peuples.

Ainsi, de la rectification d'un seul fait, et on ne peut raisonnablement la contester, de la substitution du calcul des Septante à celui de la Vulgate, résulte une concordance qui répond au plus grand nombre des objections.

« Les fables les plus absurdes défigurent toutes ces chronologies; mais nous ne devons pas perdre de vue, dit Bailly, que les fables ne sont que des ornements, et qu'elles se rattachent à un fond de vérité. Nous ne devons pas les rejeter sans examen parce qu'elles sont ainsi défigurées, c'est au contraire une raison d'y appliquer plus de soin et d'attention, pour séparer de ces récits les vérités qui en sont la base. »

Nous avons examiné, dans le livre consacré aux Arabes, ce qui se rapporte à la chronologie des Égyptiens; nous avons, au livre des Indous, parlé de celle des Perses; nous n'avons pas cru devoir scinder les rapprochements de généra-

tions que nous avons établis dans ce même livre des Arabes, entre les Hébreux de la race de Caïn et de celle de Seth, les Phéniciens et les Chaldéens. C'est ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur les calculs de ces peuples.

Les mesures de temps employées par les anciens peuples ont singulièrement varié, et le mot année que nous sommes habitués à prendre comme mesure unique, nous induirait en de singulières erreurs, si nous l'acceptions sans explication.

Le Bagavadam [1] nous dit qu'une révolution du soleil, depuis un lever jusqu'à l'autre, fait un jour; quinze jours font un *paccham;* deux *pacchams* un mois des hommes. Ce mois des hommes n'est qu'un jour pour les devatas. Deux de ces mois font un *roudou;* trois *roudous*, ou six mois des hommes, font un *aianam*, et deux *aianams* un an. Un an des hommes est un jour des dieux; cent de ces années font l'âge de l'homme.

Le mot jour a donc des significations différentes, suivant qu'on l'applique aux hommes, aux dieux ou aux génies, appelés *devatas*. Il ne signi-

[1] Liv. 5, p. 66 et suiv.

fie donc proprement que révolution de temps; le mot *sare* des Chaldéens ne signifie pas autre chose.

Nous voyons dans Pline[1] que les observations des Chaldéens remontaient à 720,000 ans. Suivant les historiens d'Alexandre, Callisthènes trouva qu'elles remontaient à 1,903 ans seulement. En comptant ces 720,000 ans pour des jours, on aura 1,971 ans solaires. Épigènes, cité par Pline, peut avoir vécu 68 ans après Callisthènes, et son calcul serait alors d'une justesse parfaite. Ainsi, les Chaldéens comptaient leurs observations par jours.

Nous venons de voir que les Indous avaient une division d'un demi mois lunaire; les Chinois ont l'usage de partager le zodiaque en vingt-quatre parties.

La révolution entière de la lune donne lieu à cette année de trente jours dont parle Diodore.[2]

La période de soixante jours, employée à la Chine, répond au *roudou* ou intervalle de deux

[1] PLINE, *Hist. nat.*, liv. 7, c. 56.

[2] Liv. 1er, p. 22-23. Édit. Rhodom.

mois des Indous. Cette année de deux mois a été mise en usage en Égypte.

Trois *roudous* font chez les Indous un *aiaṇaṁ*, ou six mois. Les Acarnaniens comptaient aussi par années de six mois.[1]

Ainsi, ces révolutions diverses ont été consacrées chez tous les peuples.

Les quatre âges indiens, soumis à cette méthode de réduction en jours, fournissent une période de douze mille ans, qui se retrouve chez les Perses, chez les Étrusques, chez les Chaldéens.

4,800 ans.	1,728,000 jours.
3,600.	1,296,000
2,400.	864,000
1,200.	432,000
12,000 ans.	

Nous avons vu la division de cette période en quatre âges. Les traditions antiques des prêtres de Saïs remontaient à 9,000 ans. Ainsi les Égyptiens l'avaient aussi adoptée.

Nous avons, dans le calcul des générations chaldéennes, évalué à 432,000 ans, ou 120 sares,

[1] FRERET, *Acad. des Insc.*, t. 16, p. 540.

la durée de ces générations. Berose évalue le sare à 3,600 ans; or, cette mesure de 3,600 ans n'ayant rien qui puisse lui servir de base dans le système céleste ou terrestre, il est singulier que cent vingt fois cette durée représente juste le dernier terme de la période indienne, qui remonte de l'un à l'autre, par cette même somme de 432,000.

Or, cette période de 432,000 ans étant subordonnée à la division en sares, il est nécessaire de savoir ce qu'on doit entendre par ce mot.

Suidas[1] dit que cent vingt sares font chez les Chaldéens 2,222 ans. Nous les voyons évalués par d'autres à 3,600 ans. Ce mot sare ne peut donc signifier que révolution.

Freret[2] les regarde comme des périodes chaldéennes de 6,585 jours un tiers, ou de 223 mois. Il en compte deux espèces : l'une de 223 mois était astronomique, l'autre était de 222 mois ou de 18 ans lunaires.

Les 120 sares, ou les 432,000 ans chaldéens, ainsi réduits, nous donnent une période anté-dilu-

[1] Suidas, au mot σαρος.

[2] *Chronol.*, t. 3, p. 32.

vienne que Suidas nous dit être de 2,222 ans ; et cette période est très près de celle des Septante, adoptée par l'historien Josèphe, 2,256 ans.[1]

Nous venons de dire que Freret[2] regarde les sares comme des périodes de 223 mois. Il donne à ces mois 29 jours 12 heures et quelques minutes. Le sare contenait 6 neres de 1,097 jours 14 heures chacun, c'est-à-dire de 37 lunaisons et quelques jours, ou de trois années solaires et 44 heures. Le nere contenait 10 sosses, chacun de 109 jours 18 heures 12 minutes ; ce qui fait 4 mois de 27 jours 10 heures 33 minutes. Suivant ce calcul, les 120 sares qui ont précédé le déluge donnent 2,156 ans. Ce qui diffère si peu des calculs des Hébreux, que l'on ne peut douter que les traditions chaldéennes apportées par Abraham ne se fussent conservées, et que Moïse ne les a pas perdues de vue dans ses ouvrages.

La durée du temple du soleil à Tyr est de 30,000 ans. Ce rapport, avec les 30,000 ans du règne du soleil en Égypte, peut bien faire conjec-

[1] Bailly, *Ast. ind.*, disc. prélim., cxxv.

[2] *Chronologie*, t. 3, p. 33-38.

turer que le même calcul a dû présider à leur adoption.

En réduisant en tableau ce que nous avons trouvé jusqu'ici, nous pouvons présenter le résultat suivant, que nous trouvons d'accord, à très peu de chose près, avec celui de Bailly. Accord des recherches chronologiques, où nous avons étudié et suivi principalement Freret, William Jones et Anquetil, et des recherches astronomiques, où nous avons suivi l'illustre et malheureux auteur de l'*Astronomie indienne*.

Les Septante.	2,256 ans.
Chaldéens.	2,222
Égyptiens.	2,342
Perses, depuis le commencement de Kayoùmarats	2,000
Suivant le calcul de Riccioli.	2,005
Indiens	2,400
Calcul des générations indiennes. . .	2,340

Nous reproduisons ici l'observation que les Indous placent entre le troisième et le quatrième âge, un intervalle de quatre cents ans, mais seulement dans leur calcul général des époques. Le calcul des générations n'en tient pas compte, et il

se rencontre, à soixante ans près, avec l'autre. Les Perses, en calculant Kayùmarats à 3,501 ans avant notre ère, et à 5,506 ans la durée totale du monde jusqu'à cette même ère, ne donnent donc que 2,005 ans aux temps antérieurs, et placent évidemment sur le quatrième âge ce que les Indous placent entre le troisième et le quatrième; différence qui ne détruit pas l'égalité de la somme totale, mais qui la répartit d'une autre manière. Sauf cette inégalité de répartition, le chiffre 2,400 ou 2,405, suivant Riccioli, pour les Perses, serait donc le même pour les deux peuples.

Nous sommes en droit de conclure de l'ensemble de ces rapports que tous les peuples que nous avons examinés jusqu'ici ont conservé un souvenir à peu près semblable des temps antérieurs au déluge; que tous les peuples se rattachent plus ou moins directement, mais aboutissent tous au point le plus élevé de l'Asie; que tout ce que nous avons vu de leurs usages, de leurs langues, de leurs traditions religieuses, les rapprochent également. Si ce dernier point n'est pas suffisamment éclairci, nous nous proposons d'y revenir d'une manière spéciale, et nous pouvons dire par

avance que nos recherches ultérieures confirmeront toutes nos conclusions.

Les calculs chronologiques qui cherchent à fixer l'époque de la création sont en grand nombre. Riccioli[1] en donne une table qui présente soixante-dix opinions, qui toutes cependant se réduisent à deux principales : celle qui se fonde sur la Vulgate, et celle qui prend pour base le calcul des Septante. C'est ce dernier que nous avons préféré, parce qu'il est d'accord, à quelques années près, qui ne sont pas des différences, quand il s'agit d'époques si éloignées et de faits aussi embarrassés.

Les deux opinions de la Vulgate et des Septante présentent à la vérité, dans leurs divergences, une différence énorme. Aucun des calculs faits sur cette double base ne monte à un chiffre plus élevé que 7,000 ans, jusqu'à l'avénement du Christ; aucun ne descend plus bas que 3,700; c'est 3,300 ans qui représentent cette différence.

Faisons observer à ce sujet que les méthodes de calcul varient singulièrement, et que les faits peuvent rester les mêmes, en dépit de toutes les

[1] *Chronol. ref.*, p. 292. Voir *Pièces justif.*

méthodes d'appréciation. Il y aura certainement autant de chiffres que d'hommes qui voudront supputer les temps; car on ne peut prescrire à personne les limites rationnelles entre lesquelles il doit renfermer la durée des générations. Il est évident que le calcul même de la Vulgate, en donnant 1,656 ans pour dix générations, s'éloigne de toute base appréciable, humainement parlant. Ce qui est à constater, c'est que les variantes portent sur des époques que nous pouvons dire anté-chronologiques, et que la concorde entre tous les historiens commence lorsque les documents deviennent plus nombreux et plus authentiques. Nous constaterons encore que les concordances les plus exactes se trouvent entre les calculs propres aux peuples anciens, et que les différences sont plutôt aux calculateurs modernes qu'aux anciens, dont les chiffres énormes réduits, comme nous l'avons montré au commencement de ce livre, s'accordent à peu de chose près. De ces deux remarques, nous pouvons conclure que les différences viennent plutôt des hommes que des faits.

La distance qui sépare ces deux versions, les Septante et la Vulgate, ne doit pas infirmer,

même chrétiennement parlant, le mérite de la première. Les écrivains les plus orthodoxes en ont parlé avec respect.

Le concile de Trente,[1] dans le décret sur les écritures canoniques, défend bien de rejeter la Vulgate, mais il ne défend pas de l'interpréter. Et voici comment il s'explique sur le mode d'interprétation.

Il décrète que personne, par trop de confiance dans son propre jugement, sur les matières de la foi et les coutumes qui touchent à la doctrine chrétienne, ne fasse prêter à ses idées la sainte Écriture, contre le sens qu'a adopté et adopte la sainte mère Église, à laquelle il appartient de juger le sens des livres saints et de l'interpréter, ou ose interpréter la sainte Écriture, contre le sentiment unanime des Pères.

Il n'est donc pas défendu d'interpréter, pourvu qu'on ne s'éloigne pas du sentiment des Pères. Or, l'Écriture ne dit pas, et l'avis unanime des Pères ne dit pas davantage, qu'il faille préférer, pour les années des patriarches, le calcul de la

[1] Sess. 4.

Vulgate à celui des Septante. Saint Augustin[1] dit même formellement le contraire, quand sur cette question précisément il s'exprime ainsi :

« Quand les nombres ne sont pas nécessaires à l'intelligence des choses et n'ont pas d'utilité apparente, ils sont rapportés négligemment, et supputés plus négligemment encore. »

Le même docteur[2] observe que personne n'a osé corriger toutes les variantes qui se rencontrent dans les Septante en plusieurs endroits où ils diffèrent du texte hébreu. « Cela fait voir, dit-il, qu'on n'a pas cru que cette diversité fût une faute, et je ne le crois pas non plus. Mais, à la réserve de celles des copistes, lorsque le sens est conforme à la vérité, il faut croire que c'est qu'ils ont voulu dire autre chose, non en qualité d'interprètes, mais avec la liberté des prophètes. De là vient que lorsque les Apôtres allèguent quelques témoignages de l'ancien Testament, ils ne se servent pas seulement de l'hébreu, mais de la version des Septante. »

Dans le *Traité de la Doctrine chrétienne*, saint

[1] *Cité de Dieu,* liv. 15, ch. 13.
[2] *Ibid.,* ch. 14.

Augustin [1] dit encore que ces différences sont faites pour avertir le lecteur de diriger principalement son attention vers le sens spirituel. Il admet donc les deux livres comme canoniques; et si on ne peut les concilier autrement, il conseille de considérer ces diversités comme un mystère.

Ainsi, les Pères ne s'opposent pas à l'adoption de la chronologie des Septante. D'un autre côté, si on ne l'adopte pas, il faut condamner toute la chronologie profane, [2] celle des Chaldéens, des Égyptiens, des Tartares, ou supposer que leurs rois ont régné sans interruption avant et après le déluge. Si on l'adopte, au contraire, ou au moins la chronologie des temps postérieurs au déluge, l'antiquité de ces peuples peut être contenue dans le calcul sacré, et s'accorde avec les époques de dispersion des enfants de Noé.

Nous ne voulons pas dire par là qu'il faille adopter à la lettre ces enfants de Noé; mais qu'ils soient des êtres réels ou la personnification de peuples à l'époque de leur origine, toujours est-il que le fait ou le temps historique qu'ils repré-

[1] Liv. 4, cap. 7.

[2] Riccioli, *Chron. réform.*, liv. 6, p. 248.

sentent peut être également classé dans les calculs sacrés et profanes.

Si nous jugeons qu'il faille adopter la chronologie des Septante dans la partie postérieure au déluge, il n'y a pas de raison pour accorder une foi complète à une partie et infirmer l'autre. Ainsi, nous acceptons cette chronologie comme la plus conforme aux traditions, à la raison, et comme admise même par les écrivains sacrés.

Cela posé, la conformité de cette chronologie avec toutes les autres, devient pour nous un argument puissant en faveur de la fraternité des peuples. Nous sommes d'autant plus fondé à en faire la remarque, que c'est principalement des difficultés chronologiques que l'on se sert pour nier ces rapports des peuples. Rien de plus facile effectivement que de multiplier les impossibilités en adoptant les chiffres énormes dont tous les empires ont chargé leurs annales; mais ces chiffres sont en opposition avec tous les faits géologiques et historiques connus; il n'y a donc pas possibilité de les adopter; et, soumis aux calculs de la raison et d'une astronomie éclairée, ils reviennent à des termes égaux, si bien que c'est dans les impossibilités factices dont on s'armait pour soutenir les sépara-

tions des peuples, que l'on trouve une des armes les plus fortes en faveur de leur unité primitive.

Le fait qui nous reste à établir d'une manière plus complète est donc celui de l'autorité de la version des Septante. Avec ce texte, tout est vrai dans les anciennes traditions, tout s'accorde; sans lui, tout est abrégé; et ces concordances si merveilleuses, si elles n'étaient vraies, ne seraient plus qu'un hasard impossible, ou qu'une erreur convenue et générale à laquelle il est aussi impossible de se prêter.

Un grand nombre de juifs s'étaient établis hors de leur pays, et particulièrement en Égypte. Là, ils s'étaient multipliés; et, avec le temps, ils avaient oublié la langue de leurs pères pour apprendre celle des Grecs répandue en Asie, et surtout en Égypte, par les successeurs d'Alexandre.

Ptolémée Philadelphe, vers les dernières années de son règne, voulut former une nombreuse bibliothèque, dont il donna le soin à Démétrius de Phalère. Ce fut à cette occasion que les juifs d'Égypte demandèrent au roi de faire traduire en grec leurs livres sacrés. Ptolémée écrivit au souverain pontife Eléazar, et dit dans sa lettre : [1]

[1] JOSÈPHE, *Antiq.*, liv. 12, cap. 2.

« Voulant faire une chose qui soit agréable
« aux juifs qui sont ici, à ceux qui sont répan-
« dus dans le monde, et même à ceux à venir,
« nous avons pris la résolution de faire traduire
« en langue grecque votre loi écrite en hébreu,
« et de la mettre dans notre bibliothèque. »

Pour que cette traduction fût plus exacte et plus authentique, il demanda six hommes doctes de chaque tribu, et le pontife Eléazar les lui envoya avec la loi écrite en lettres d'or. Ces interprètes sont ceux qu'on appelle communément les Septante, quoiqu'ils fussent au nombre de 72. Ptolémée les fit conduire dans l'île du Phare, et là, ils travaillèrent ensemble à mettre en grec la loi de Moïse. Cette version achevée fut examinée soigneusement et approuvée par tout le corps de la nation. Les juifs firent même, à cette occasion, des fêtes publiques, et chaque année ils se rendaient à l'île du Phare[1] pour rendre grâce à Dieu d'un si grand bienfait.

Avant J.-C., cette version était en usage, non-seulement parmi les nations qui ignoraient l'hébreu, mais parmi les juifs eux-mêmes.

[1] PHILON JUD., liv. 2, *de vita Mosis*.

« Ils examinèrent (les Gentils) soigneusement « les livres de la loi pour y trouver des ressem- « blances avec leurs idoles.[1] »

Or, ces Gentils ne pouvaient lire que la traduction grecque des Septante, et ce passage fait assez voir que, sous les Machabées, la version des Septante était en usage dans la Palestine.

Les évangélistes se sont également servis de la version des Septante.

« Il est écrit, dit saint Mathieu[2] : l'homme ne « vit pas seulement de pain, mais de toute pa- « role qui sort de la bouche de Dieu. (Deutéro- « nome, *chap.* 8, *v.* 3.) »

Ces mots, *de toute parole*, se trouvent dans les Septante et dans la Vulgate, mais ne sont pas dans l'hébreu; il faut donc, ou que le texte primitif ait été altéré, ou que saint Mathieu se soit servi de la traduction grecque.

Nous pourrions multiplier beaucoup les citations de cette nature, mais nous ne voulons pas entreprendre une comparaison des deux textes; nous indiquons seulement que ce genre de travail

[1] Machab., liv. 1er, ch. 3, vers. 48.

[2] Saint Mathieu, *Cap.*, 4, v. 4.

conduit avant et après J.-C. à cette conclusion: que la version des Septante était reçue chez les juifs et les Gentils. On pourra voir ces exemples en grand nombre dans Pezron,[1] qui s'est livré avec une grande étendue à l'examen de cette question importante pour la chronologie.

Si des juifs et des évangélistes nous passons aux apôtres, nous verrons qu'ils l'ont également adoptée.

« C'est la véritable interprétation approuvée « par les apôtres, dit saint Jérôme.[2] »

« Il faut observer, dit encore saint Jérôme,[3] « que généralement les saints apôtres et les « hommes apostoliques, toutes les fois qu'ils par- « lent aux peuples, se servent des Écritures ou « des témoignages qui étaient déjà répandus « parmi les nations. »

Ces paroles de saint Jérôme sont d'autant plus à remarquer qu'il passe, en général, pour être peu favorable à la version des Septante. Cependant il en parle lui-même avec éloge; nous l'avons

[1] PEZRON, *Antiq. des temps défendue,* ch. 4.

[2] HIERON., *præf. in Evangel. ad Damasum.*

[3] HIERON., *in Genesim.,* édit. Rome, p. 180, t. 3.

vu par les passages précédents, et saint Augustin,[1] parlant de cette version dans une de ses lettres au même saint Jérôme, nous fait assez entendre que ce dernier a reconnu l'évidence de son authenticité. Le saint évêque témoigne le désir d'avoir la version que saint Jérôme a faite des Septante, traduction dont il ignorait l'existence. Il ne témoigne, d'ailleurs, aucun étonnement, et n'aurait pas manqué de le faire, s'il avait reconnu saint Jérôme comme un adversaire décidé des Septante; il l'aurait fait, sans doute, d'autant plus volontiers que ces deux hommes illustres ne s'épargnaient pas les critiques; qu'elles vont quelquefois jusqu'à une aigreur qu'ils désavouent chrétiennement, mais qui est visible, principalement dans saint Jérôme.

Saint Irénée, qui écrivait dans le second siècle de l'Église, dit ces propres paroles :[2]

« Les apôtres sont conformes à l'interpréta-
« tion des Septante, et les Septante conformes à
« la tradition des apôtres. »

Dans l'Église de Rome, on ne s'est servi, dans les premiers siècles, que de la version des Sep-

[1] AUG., *Epist. ad Hieron.*, t. 2, p. 204. Édit. des Bénédictins.

[2] IRENŒUS, liv. 3, *cont. Heresœos*, cap. 25.

tante. Cette Église doit être, pour nous, la plus importante de toutes les autorités, puisqu'elle est la règle et la mesure de l'orthodoxie. Les apôtres n'ont pu que lui laisser l'usage des Écritures qu'ils avaient eux-mêmes adoptées. Origènes[1] remarque que saint Paul a suivi dans ses écrits la vérité qui se trouve dans les Septante.

Des témoignages plus directs encore émanent du siége apostolique lui-même. Saint Clément, disciple des apôtres, et second successeur de saint Pierre, n'a employé que la version des Septante; on en trouve la preuve dans l'épître de ce pontife aux Corinthiens. Elle est remplie de citations de Moïse et des prophètes, et il les emprunte, non au texte hébreu, mais à la version des Septante. Or, il est permis de croire que, dans les premiers temps de l'Église, la langue hébraïque n'était pas inconnue aux évêques; et si elle l'était, ils ne pouvaient avoir recours qu'à la traduction grecque. Ainsi, dans l'une ou l'autre des hypothèses, par rapport au pape Clément, il s'est servi des Septante, ou par nécessité, ou par choix, et c'est

[1] Origènes, sur le chap. 10 de l'*Épître aux Romains*, t. 4, p 629. Édit. de Paris, 1759.

également les reconnaître; ou bien, il employa cette version parce qu'elle était la seule familière aux peuples, et c'est prouver d'une autre manière son autorité.

Il y a plus, les juifs dispersés, n'ont lu dans leurs synagogues que la version des Septante. La langue grecque s'était tellement répandue après les conquêtes d'Alexandre, et sous la domination de ses successeurs, que l'usage de la langue hébraïque était renfermé dans un cercle étroit de docteurs et d'interprètes. Saint Justin dit que les livres saints dans la version des Septante étaient sur toute la terre ceux des juifs.[1]

Saint Cyprien[2] ne se sert que de cette version dans les traités qu'il a composés contre les juifs; c'est assez indiquer que ses adversaires en reconnaissaient l'autorité.

Cet usage des juifs régnait au sixième siècle; car nous voyons une constitution de Justinien qui ordonne que les juifs, qui ont la connaissance de la langue grecque, se serviront dans leurs assemblées de l'interprétation des Septante.[3]

[1] JUSTIN., *Apolog.*, t. 1er, p 62. Édit. des Bénédictins.

[2] CYPRIAN, *in lib. Testimon.*

[3] JUSTIN., *Novel.* 146. Tit. de Hebræis.

On en peut conclure, il est vrai, que si cet édit était devenu nécessaire, c'est qu'il y avait discussion entre les synagogues, et en effet; mais Justinien décide en faveur des Grecs. Nous donnons la préférence, dit-il, à ceux qui choisissent la version grecque. Cela venait de ce qu'à Jérusalem les écritures hébraïques étaient lues dans les synagogues; mais on y joignait la lecture de la version, parce que la langue hébraïque vulgaire n'était plus celle des Écritures, et la plupart des juifs entendaient le grec. Cet usage a duré jusqu'à l'empire des Sarrazins au septième siècle, et l'achèvement du talmud de Babylone. Depuis lors les juifs n'ont lu dans leurs synagogues que le texte hébreu, comme ils font encore aujourd'hui.[1]

On a prétendu que la version de saint Jérôme était faite uniquement sur l'hébreu des juifs. Il se peut, en effet, que ce soit sur cette base que le travail de saint Jérôme soit établi; mais il déclare lui-même[2] qu'il ne s'est arrêté à aucun interprète en particulier, et qu'en traduisant l'hébreu il s'est accommodé à la manière des Septante dans les

[1] Pezron, *Antiq. des temps défendue,* ch. 5, p. 361.

[2] Saint Jérome, *Proemium in Ecclesiasten.*

choses qui ne différaient pas beaucoup de l'hébreu. Aussi la Vulgate, telle que nous l'avons aujourd'hui, a-t-elle dû être et a-t-elle été remaniée. La Vulgate, dit le cardinal Bellarmin [1] dans les controverses, quoiqu'elle appartienne pour la plus grande partie à saint Jérôme, n'est pourtant pas exactement la version qu'il a tirée de l'hébreu; elle contient quelque mélange et des passages en assez bon nombre de la version des Septante, qui ne se trouvent pas dans l'hébreu. L'Église elle-même a donc consacré la sainteté et l'autorité de la version des Septante.

Nous en avons assez dit pour justifier l'autorité que nous accordons à cette version. Les anciens Hébreux regardaient ses auteurs comme inspirés de l'esprit de Dieu. Ce sentiment a été partagé par les pères grecs et latins. Leurs écrits font foi qu'ils ont considéré cette version comme sainte et divine, et dès-lors ce caractère, qu'ils lui attribuent, rejaillit sur les supputations qui y sont enfermées. Ces supputations, et non celles de l'hébreu, s'accordent avec les calculs profanes, et

1 BELLARM., *de verbo Dei*, cap. 9, lib. 2.

on doit bien admettre que les documents profanes peuvent avoir aussi leur vérité.

D'ailleurs, comme nous l'avons observé, ce ne sont pas seulement quelques-uns des Pères qui ont adopté ce sentiment, mais tous; et le cardinal Baronius [1] le dit positivement dans ses *Annales*, où il consacre un long article à la traduction des Septante.

« Tous les Pères, convaincus par l'examen et « l'expérience, ont adopté avec sincérité le senti- « ment que cette version a quelque chose de di- « vin plutôt que d'humain, et que les interprètes, « animés de l'esprit divin, ont parlé avec l'auto- « rité des prophètes. Tous grecs ou latins, sans « en entreprendre le dénombrement, ont attesté « la même chose. »

Qu'on nous permette une dernière observation

[1] BARONIUS, *in Annal. ad annum*, 231, § 21.

In hujus sententiam, quod illa versio divini potius aliquid habuerit quam humani, eosdem que divino afflatos spiritu, eam interpretatos et prophetice interdum loquutos, patres omnes, rem experimento satis perspectam habentes, sincerissimè professi sunt; omnes que tam græci quam latini, ne singulos recensere laborem, id ipsum testati sunt.

(BARONIUS, *Ub. sup.*)

pour terminer ces considérations générales. Nous avons, dans le discours préliminaire, établi la loi de progrès dont l'humanité est à la fois l'objet et la démonstration. On ne peut disconvenir que les Écritures, bien entendues, ne soient le résumé, la coordination de toutes les connaissances antérieures, et que de cette connaissance ne dût résulter pour l'humanité une base plus complète et qu'il importait de répandre. Dès-lors, il était nécessaire que les livres saints fussent transportés dans une langue d'un usage plus général en Asie que la langne des docteurs juifs. Depuis Alexandre jusqu'à la domination romaine, cette langue fut le grec; ainsi, humainement parlant; ou plutôt par un effet nécessaire de cette loi providentielle de progrès se manifestant par des moyens humains, il fallait que l'élément de ce progrès, et il était contenu dans les anciennes Écritures, fût répandu et mis à la portée de tous les hommes juifs ou Gentils. Ainsi, il eût été contraire à la loi divine et humaine du progrès, que la version des Septante manquât de l'autorité dont elle est revêtue. Nier cette autorité et proscrire l'instrument du progrès, serait nier le progrès lui-même, et nier le progrès, c'est mettre sur la même

ligne la première association des Bimanes et la société chrétienne. S'il est une Providence qui régisse les destinées humaines, elle n'a pas pu permettre que les hommes fussent appelés à la lumière par une œuvre de ténèbres; et, par cela seul que la version des Septante a été l'instrument de l'œuvre éternelle du progrès de l'humanité, son authenticité ne peut pas être révoquée en doute plus que la Providence elle-même.

Ainsi l'Église, la raison, l'observation, les livres sacrés et profanes sont d'accord sur l'autorité que l'on doit accorder à la version des Septante.

Après avoir parlé de la version des Septante en général, c'est aux supputations de temps que nous devons maintenant nous arrêter.

Le chiffre des années supputées par les Septante est lui-même susceptible de discussion. Les différents interprètes ne s'accordent pas entièrement, mais ils ne sont pas à une grande distance les uns des autres. Nous avons déjà eu occasion de le dire : ce n'est pas une exacte coïncidence qu'il faut chercher dans tous ces calculs, mais des rapports dans les termes généraux, qui, tout en laissant une latitude assez grande à l'incertitude des jugements humains, ne permettent pas

d'infirmer la base d'après laquelle ces calculs ont été faits.

Ainsi, que Jules Africain compte 2262 ans depuis la création du monde jusqu'au déluge; que Josèphe en compte 2256, Eusèbe et Suidas 2242, d'autres enfin 2237 ou 2148,[1] il est constant que tous ces chiffres peu distants, entre eux, ont eu pour base le calcul des Septante.

Les mêmes incertitudes se retrouvent aussi bien dans une version que dans l'autre; chacun a supputé, suivant ses propres opinions; et, soit qu'on ait choisi une base ou l'autre, chacun des chronologistes approché plus ou moins de cette base, que de légères différences n'infirment pas.

On n'a pas voulu dire que la version des Septante dût être considérée comme préférable au texte primitif hébreu, dont les Septante eux-mêmes ont tiré leur version; mais après avoir prouvé l'adoption générale de cette version, la fidélité que le consentement de tous lui accorde, la pureté du texte d'après lequel elle a été faite, il faut bien convenir que les supputations des Septante sont véritablement celles de l'ancien texte, et que les

[1] Riccioli, *Chronologie réform*, p. 247.

différences plus modernes ne peuvent être que des altérations ou des erreurs d'interprètes. Ainsi toute traduction grecque ne doit pas être adoptée par cela seul, mais celle-là seulement que le consentement de l'Église a consacrée. Sixte-Quint est tout-à-fait explicite à ce sujet :

« Nous voulons et sanctionnons [1] (dit-il), pour « la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église, que le « vieux Testament grec, ainsi revu et purifié, soit « admis et conservé par tous........ Défendons de « faire à l'avenir aucun changement à cette nou- « velle édition, soit en ajoutant, soit en retran- « chant.[2] »

Ce qui doit nous occuper, c'est la supputation des siècles jusqu'à J.-C. C'est à ce point que nous avons amené les chronologies profanes; c'est aussi à ce point que nous devons amener la chronologie des Septante.

D'abord nous devons montrer sur quelles autorités on peut admettre la durée générale adoptée par les Septante, et ensuite entrer dans le dé-

[1] *Décret de Sixte-Quint*, an. 1586, 8 octobre.

[2] Il s'agit de l'impression ordonnée à Rome en 1586. Réimprimée à Paris en 1641, par Simon Piget.

tail de ce calcul par la récapitulation des différentes époques entre lesquelles se décompose cette durée générale.

La durée générale du monde, depuis sa création jusqu'à J.-C., a été l'objet de nombreuses controverses. Nous avons déjà parlé des innombrables systèmes qui ont été bâtis sur les calculs des livres sacrés ou profanes, et nous avons dit qu'aucun ne s'élevait au-dessus de 7000 ans, et ne descendait plus bas que 3700. Nous ne parlons pas de la théorie exposée dans un ouvrage intitulé *Nouveau système des temps*, par Gibert père et fils.[1] Ce système, qui n'est pas si nouveau que son titre semble l'annoncer, ne donne au monde que 3600 ans de durée au 1er juillet 1834, et fait naître Adam 1797 ans avant J.-C., le 1er juillet.

Nous avons établi, à l'égard des auteurs profanes, notre opinion, fondée sur la réduction en jours ou en mois, en plus ou moins grand nombre, des années ou révolutions de temps auxquelles ils donnaient ce nom. Partout nous avons trouvé le monde dans le sixième millénaire jusqu'à J.-C. Il

[1] 1 vol. in-4°, 1811.

s'agit d'établir que les Pères ont aussi été de cette opinion.

Selon les Écritures saintes, dit saint Augustin,[1] depuis la création de l'homme, il n'y a pas encore six mille ans accomplis. Il dit la même chose au chapitre 12 du même livre. Il est donc évident que saint Augustin, comptant jusqu'à son temps près de six mille ans, et écrivant près de quatre cents ans après J.-C., place la naissance de J.-C. vers le milieu du sixième millénaire, ou vers 5500 ans depuis la création. C'est précisément le calcul des Septante, suivant Josèphe, qui donne 5555 ans.

Saint Augustin est plus explicite encore sur le temps écoulé depuis Adam jusqu'au déluge. « Depuis Adam jusqu'au déluge, suivant nos livres « saints, dit-il, il s'est écoulé deux mille deux cent « soixante-deux ans[2], selon nos exemplaires, et « mille six cent cinquante-six ans, selon les Hé- « breux. » C'est la supputation de Jules Africain; et, suivant elle, Mathusalem était mort avant le déluge. C'est une des difficultés qu'on objectait contre le

[1] *De civitate Dei*, liv. 12, cap. 10.

[2] Aug., *de Civit. Dei*, liv. 15, cap. 20.

calcul de 2242 ans, et ce calcul de 2262 ans se trouvait dans les exemplaires les plus fidèles,[1] où l'on fait mourir Mathusalem six ans avant le déluge.

Le premier âge jusqu'au déluge était donc calculé par saint Augustin sur la version des Septante. Le même docteur compte de Noé à Abraham mille soixante-douze ans, au lieu de deux cent quatre-vingt douze de l'hébreu. « Différence « dont on ne rend nulle bonne raison, ou dont « on ne pourrait rendre raison que difficile- « ment. »[2]

On n'est pas plus fondé à dire que saint Jérôme a suivi l'opinion des *quatre mille ans*. Saint Jérôme a été le traducteur et le continuateur de la chronique d'Eusèbe, et l'on peut croire que cette chronique était conforme à son opinion personnelle, car il n'a jamais dit que ses calculs fussent erronés. Or, Eusèbe donne à la durée du monde 5200 ans jusqu'à J.-C., et 2242 d'Adam au déluge. Nous retrouvons encore là la version des Septante. Pour lever tout doute sur l'opinion de saint

[1] AUGUST., *Quæst.* 2, *in Genesim.*
[2] *Civ. Dei.,* liv. 16, cap. 10.

Jérôme à cet égard, nous pouvons citer ce passage, en réponse à *Ruffin*[1] : *J'ai loué Eusèbe sur sa méthode des temps.* S'il y avait eu douze cents ans de différence entre Eusèbe et saint Jérôme, ce dernier n'eût pas écrit cet éloge.

Les rapports qui existent entre les supputations sacrées et profanes nous paraissent ainsi hors de doute, et nous pourrions, à côté de saint Jérôme et de saint Augustin, faire comparaître beaucoup d'autres écrivains, Clément d'Alexandrie, qui donne 5624 ans, Nicéphore de Constantinople, 5700 ans. On trouvera le tableau des principales supputations dans la *Chronologie réformée* de Riccioli.[2]

Riccioli[3] arrive à cette conclusion : que de la version des Septante, mise en rapport avec l'histoire, il résulte que l'époque la plus vraisemblable de l'apparition du Christ est 5634 après la création; mais qu'il est certain que, dans l'hypothèse des Septante, ce nombre d'années n'excéda pas 5904, et n'est pas au-dessous de 5054. Or, ce

[1] HIERON, *Apolog. adv. Ruffinum,* t. 2, p. 145. Édition de Rome.

[2] RICCIOLI, p. 290, et aux pièces justif. à la fin de cet ouvrage.

[3] P. 293.

nombre, le plus vraisemblable, est 5634, et c'est celui qui se rapproche le plus du calcul de Josèphe. Il y a plus, si nous prenons la moyenne entre ces trois nombres, nous arrivons à 5530, ce qui, pour ces temps, n'est pas une différence avec 5555 donnés par l'historien. Or, le chiffre de Josèphe est aussi le plus rapproché des calculs profanes ; il ne s'éloigne que de soixante-dix-neuf ans du calcul de 5634 présenté comme le plus probable; il concourt avec l'hypothèse déduite de saint Augustin. C'est par ces motifs que nous avons choisi de préférence ce calcul. Voici comme il est établi :

De la création du monde au déluge.	2256 ans.
Du déluge à la naissance d'Abraham	1192
De la naissance d'Abraham à l'Exode. . . .	505
De l'Exode à la construction du Temple. .	592
De la construction du Temple à l'incendie par Nabuchodonosor.	470
De l'incendie à la naissance de Jésus-Christ.	540
	5555

Ainsi, nous ne trouvons rien à réformer dans les tableaux que nous avons donnés précédemment. Les concordances que nous avons signalées sont justifiées par la discussion à laquelle nous

avons dû nous livrer sur l'autorité de la version des Septante, et chronologiquement, aussi bien que sous le rapport historique, nous sommes arrivés à cette conclusion: que les peuples, sous le rapport de leurs traditions, sont issus d'une même souche, et que, sous le point de vue de leurs calculs, ils ne sont pas moins en accord que sous celui de leur histoire.

Il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur des fragments qui long-temps, à Rome, eurent toute l'autorité des oracles, et qui, sur quelques points, reproduisent les opinions asiatiques anciennes d'une manière véritablement surprenante. Nous voulons parler des vers sibyllins.

Les huit livres connus sous ce nom ne sont pas authentiques, il est vrai, et on les attribue à une époque comparativement rapprochée de nous, au règne d'Antonin. Ils contiennent sur Jésus-Christ des prédictions qui sont faites après coup très probablement. D'autres opinions les font antérieurs, et les attribuent à des juifs d'Asie. Cette dernière version paraît assez probable, en ce point qu'ils renferment des doctrines évidemment asiatiques et antérieures à Jésus-Christ. La sybille de

Cumes a parlé de la durée des siècles, et les partage en dix âges, suivant Pezron; en quatre âges, suivant d'autres, au dernier desquels on doit voir une réparation de tout le genre humain, et l'âge d'or renaître.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas
Magnus ab integro seculorum nascitur ordo. [1]

Qui ne reconnaît dans ces âges les siècles d'or, d'argent, de cuivre, de fer; les Avatars des Indous, les âges des Étrusques, et toutes ces opinions asiatiques sur lesquelles nous nous sommes arrêté plus haut.

Si l'on s'arrête à la supposition que les vers sibyllins ont été forgés par des juifs d'Asie, c'est dans les documents émanés des juifs qu'il convient de chercher l'explication de ce qu'il faut entendre par ces dix âges.

Les âges ne peuvent être qu'une révolution de plusieurs siècles, et nous voyons dans Josèphe [2] que la grande année s'accomplissait en six cents

[1] Virg., *Eglogue* 4, vers 4.
[2] *Antiq.*, liv. 1er, ch. 3.

ans; or, si Virgile annonce qu'on est au dernier âge de la sibylle, il annonce que l'on est dans le sixième millénaire, car dix fois six cents font justement six mille.

Il y a deux choses au moins singulières à remarquer dans ces vers sibyllins, le rapport du nombre des âges avec les traditions asiatiques, et le rapport du chiffre des années avec la chronologie profane et la chronologie sacrée de la version des Septante.

Quelque part que nous allions chercher nos traditions, nous retombons toujours sur ces antiques opinions de l'Asie où nous trouvons l'incontestable berceau du genre humain.

Les plus anciens habitants de l'Espagne, Celtes d'origine, suivant l'ordre de migrations que nous avons établi, et probablement policés par les Phéniciens, avaient, au rapport de Strabon[1], des monuments qui attestaient six mille ans d'antiquité, jusqu'à son temps, qui était celui de J.-C.

« Les Turdules, dit-il, les plus instruits des « peuples de l'Espagne, ont des écrits sur les « choses anciennes, des poëmes, et des lois

[1] Strabon, *Géog.*, liv. 3, p. 139.

« écrites en style mesuré, depuis six mille ans. »

Les calculs de Varron, comme ils sont établis par Censorin,[1] nous donnent également une durée supérieure au calcul de la Vulgate. En effet, il fait remonter le déluge d'Ogyges à deux mille trois cent soixante-seize ans avant J.-C., ce qui placerait ce déluge avant Noé, puisque le calcul latin place le déluge universel deux mille trois cent cinquante ans avant J.-C.

Nous concluons donc, et nous pensons que le calcul des Septante est le seul que l'on puisse adopter. Il est en parfait accord, pour la durée générale des temps, avec les calculs réduits des empires anciens. L'origine des Hébreux étant incontestablement chaldéenne-arabe, leur chronologie a dû être la même que celle de ces peuples. C'est ce que le texte sacré véritable et l'histoire profane nous prouvent également; nous le répétons donc, la chronologie comparée confirme toutes les traditions historiques.

Nous ne cherchons pas à nous dissimuler, nous cherchons bien moins encore à dissimuler aux autres ce qu'il y a d'incomplet, de hasardé même

[1] Censorin, *lib. de die natali*, cap. 21.

dans toute recherche chronologique. Mais cependant, si cette étude, faite de bonne foi, nous conduit à des résultats semblables à ceux que les autres aspects des questions historiques peuvent fournir, c'est une probabilité de l'exactitude des uns et des autres. Supposons, par exemple, que l'unité de civilisation des peuples soit constatée par l'histoire, la comparaison des langues et des croyances, et qu'il ne faille plus pour arriver à l'évidence que la concordance des calculs, certes, il y aurait lieu d'espérer que cette concordance ne manquerait pas seule à la démonstration d'une vérité établie par tant d'autres preuves. Nous n'avons pas cherché à torturer des textes ni à altérer des chiffres, nous les avons puisés dans les auteurs les plus accrédités, et dont la bonne foi n'est pas suspecte. Nous indiquons ces sources, et si nous sommes arrivés ainsi à la concordance non, comme nous l'avons dit, par des calculs émanés de nous-même, mais uniquement en nous fondant sur des documents accrédités, acquis à la science historique et chronologique; si nous nous sommes appuyé sur l'autorité des hommes les plus recommandables en cette matière, nous pouvons croire que nous ne nous sommes point abusé sur le ré-

sultat. Nous avons encore, il est vrai, à démontrer cette identité des peuples sous le rapport des croyances et des langues, mais nous pouvons d'avance considérer les conclusions des livres que nous allons consacrer à ces questions, comme assez près de nous pour leur emprunter un simple raisonnement qui ne sera pas démenti par la suite de nos recherches.

LIVRE VIII.

ANALOGIE DES OPINIONS RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES.

Les anciens peuples paraissent n'avoir eu qu'un culte, le sabisme.— Ce culte n'est point originaire d'Égypte, mais plutôt de la Perse.— Tous les peuples ont admis le culte de la nature. — A quel peuple en attribuer l'origine. — La Perse en est la vraie source. — Les Indous peuvent-ils disputer la priorité aux Perses.— Les sciences et les arts ont été cultivés dans l'Inde avant de l'être en Égypte et dans la Chaldée. — De l'époque où a vécu Zoroastre. — De son rôle de réformateur. — Le véritable Zoroastre est beaucoup plus ancien qu'on ne le croit généralement. — Le culte dont Zoroastre fut le réformateur ne peut se retrouver que dans l'Inde. — Rapprochements puisés dans les systèmes des anciens philosophes. — Les peuples orientaux ont professé la même opinion sur la matière. — Sur les génies intermédiaires. — Des formes du culte. — De la forme pyramidale. — Panthéisme. — Du rapport entre les dieux des diverses nations. — Comment le polythéisme s'établit dans la Grèce. — Les divinités ne sont pas les mêmes personnages, mais la personnification des mêmes attributs sous divers noms. — La ressemblance des noms et des formes du culte devient une preuve d'autant plus forte des rapports des peuples. — Ces rapports étendus aux théogonies du nord. — Religion des Scandinaves. — Rapport entre les noms et les attributs des divinités du nord, et celles de l'Orient et de la Grèce. — Tradition du déluge. — Uniformité de tradition entre les peuples septentrionaux. — Le nord nous conduit au même résultat que l'Asie occidentale. — Théogonie du midi de l'Asie ou de l'Inde. — Semblable dans l'ensemble aux précédentes. — Rapport entre les divinités particulières et celles des autres peuples. — L'Inde nous conduit au même résultat que l'occident et le nord. — Toutes ces religions remontent à la Perse orientale.

Tous ceux qui ont écrit l'histoire universelle,

dit Abulfarage,[1] et qui dans leurs recherches sont remontés jusqu'à l'origine des peuples, reconnaissent sept grandes nations primitives : les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Égyptiens, les Turcs, les Indiens et les Chinois. C'est de ces sept nations que sont sorties toutes les autres. Historiquement, cette opinion n'est pas sans doute d'un grand poids; mais, du point de vue sous lequel nous l'envisageons, elle n'est pas sans importance. Ces nations, dit l'écrivain asiatique, se sont divisées en plusieurs peuples de langues différentes, mais tous originairement professaient le sabisme, et rendaient un culte à des images et à des idoles consacrées aux astres qu'elles représentaient. On peut, tout en se trompant sur des origines obscures, avoir été bien instruit sur un fait d'observation plus général et plus facilement appréciable.

D'autres écrivains, environnés d'une gloire plus imposante, ont répété, d'ailleurs, cette observation. Les Grecs, dit Platon,[2] semblent n'avoir eu d'autres dieux que ceux qu'adorent aujourd'hui les Barbares : ces dieux sont le soleil, la lune, les

[1] *Hist. dynas.*, p. 2.

[2] Plat., *Cratylus*, p. 258. Édit. de Deux-Ponts.

astres, le ciel et la terre. Nous n'avons pas besoin d'expliquer ce que Platon et les Grecs entendaient par les Barbares : c'étaient les Scythes, les Asiatiques, les étrangers en général, et même les Égyptiens; les Perses, les Indiens, n'avaient pas d'autre dénomination. Dire que les Grecs avaient la religion des Barbares, c'est dire qu'ils avaient la religion universelle.

Nos connaissances, jusqu'à ces derniers temps du moins, nous sont venues des Grecs; les Grecs les tenaient eux-mêmes des Égyptiens; il n'est donc pas étonnant que l'habitude, née de leur longue possession, ait fait attribuer aux Égyptiens l'honneur de l'invention du culte universel. Mais si l'on veut examiner que parmi les anciens peuples barbares, il y en avait qui ne pouvaient absolument rien devoir à l'Égypte, et qui cependant avaient au fond le même culte, il sera difficile de croire que leurs croyances leur soient parvenues par les Égyptiens. Cette dernière opinion pourrait, à la rigueur, quoiqu'elle doive être restreinte ou expliquée, être admissible pour la Grèce et l'Italie, mais elle ne l'est plus pour les Scythes, et encore moins, s'il est possible, pour les anciennes nations du nord de l'Europe. Cette observation

nous conduit à admettre que ce culte a dû prendre naissance sur un autre point du globe, et toutes les données que nous pouvons recueillir en transportent l'origine en Perse, terre centrale où jusqu'ici nous avons vu aboutir tous les peuples.

Les nations nomades, connues sous la dénomination générale de Scythes, honoraient, comme leur principale divinité, la terre, dont ils tiraient leur subsistance.[1]

Justin,[2] dans un discours qu'il met dans la bouche des Scythes, leur fait attribuer au feu l'organisation de l'univers. Nous reconnaissons dans cette croyance le dogme que nous sommes accoutumés à unir au nom de Zoroastre.

Les Celtes, que nos recherches antérieures ont classés au premier rang d'ancienneté parmi les migrations scythiques, rendaient un culte religieux au feu, à l'eau, à l'air, à la terre, aux astres.[3]

Les Huns adoraient le ciel et la terre.[4]

Les Allemands, dont nous verrons plus tard le

[1] Hérodote, lib. 4, p. 307. Édit. Wessel.

[2] Liv. 2, ch. 1er.

[3] Pelloutier, *Hist. des Celtes*, t, 5, p. 53. (8°).

[4] *Hist. du Bas-Empire*, t. 4, p. 385.

langage particulièrement analogue à celui des Perses, rendaient un culte aux arbres, aux bois sacrés, aux collines, aux fleuves, et leur immolaient des chevaux.[1]

Partout le culte de la nature dans les objets sensibles, partout l'homme sous l'influence des forces qu'il redoute ou qu'il bénit en raison de leur action destructive ou bienfaisante. C'est le même système religieux qu'Eusèbe attribue aux Phéniciens et aux Égyptiens, et que nous prétendons être le point central auquel, en dernier ressort, se rapportent toutes les religions anciennes. Sous les formes qui les déguisent et qui semblent les séparer, une recherche attentive découvre les ressemblances primitives, et réunit au faisceau les branches qui paraissent les plus éloignées.

Le sabisme ne s'est pas renfermé en Orient, il s'est répandu dans tout l'Occident, et a fait le fond de la religion de toutes les nations européennes.[2] On le retrouve dans celle des Teutons, des Germains, des Suèves, des Goths, des Danois, des Gaulois, etc.

[1] AGATHIAS, liv. 1er, p. 18.

[2] *Hyde de Relig. pers.*, p. 155.

Les Perses offraient des chevaux au soleil, comme le faisaient les Massagètes, comme nous venons de voir que le pratiquaient les Allemands. Suivons cette série de peuples, elle embrasse depuis l'Asie centrale jusqu'aux extrémités de l'Europe occidentale, et les peuples de l'orient de l'Europe y figurent à côté de ceux de l'occident de l'Asie. C'est un vaste ensemble où tout obéit à une influence commune, manifestée par des pratiques pareilles au fond, et dont les modifications peuvent se rapporter facilement aux différences des climats et des besoins nouveaux qu'ils ont amenés.

Saint Clément d'Alexandrie[1] force les philosophes de convenir que ce sont les Perses, les Mages et les Sarmates qui leur ont enseigné à révérer les éléments.

Le Zend-Avesta offre à chaque page des invocations à Mithra (le soleil), à la lune, aux astres, aux éléments.

S'il est vrai que l'adoration la plus simple soit aussi la plus ancienne, nous voyons que le culte de l'Inde peut, à bon droit, prétendre à la prio-

[1] Clém. Alex., p. 43, *Adm. ad gentes*.

rité. Encore aujourd'hui, les Brâmes vont, au lever du soleil, puiser de l'eau dans un étang ; ils en jettent vers le soleil pour lui témoigner leur reconnaissance,[1] cérémonie dans laquelle se retrouve l'emblême de cette douceur et de cette simplicité caractéristiques que dédaignait sans doute le Scythe belliqueux; contraste avec les usages barbares dans lesquels sont empreintes et reproduites la physionomie des deux peuples et les conditions différentes d'après lesquelles leur existence avait été modifiée.

Les anciens Indiens, ceux qui vivent isolés des autres hommes, rendent le plus grand hommage au dieu du feu, et Kircher[2] regarde le culte du soleil comme le premier et le plus grand culte de l'Inde.

Les Éthiopiens se disaient tous enfants du soleil, et offraient à la lune un attelage de bœufs,[3] consacrant, suivant l'expression de Dupuis,[4] l'animal qui sillonne la terre à l'astre qui en est le plus voisin.

[1] Sonnerat, *Voyage de l'Inde*, t. 2, liv. 3, p. 10.
[2] Kirch., *OEdipus*, t. 1er, p. 412-415.
[3] Heliodore, liv. 10, ch. 6.
[4] Dup., *Origine des Cultes*, t. 1er, p. 33.

On peut voir, dans Dupuis, d'après quels raisonnements et quels faits il ajoute à ces exemples celui des Chinois, des Japonais et des autres peuples de l'Asie orientale.[1]

Une observation peut cependant être faite ici, et nous n'attendrons pas plus long-temps pour y répondre. On peut objecter, et cette objection a été présentée, que les hommes, placés dans les mêmes circonstances, ont dû recevoir une impression pareille de phénomènes semblables. Cela est vrai en général, quoique les circonstances locales puissent y changer quelque chose ; mais il existe des faits spéciaux qui combattent directement l'objection. Le culte du taureau, par exemple, qui se retrouve dans l'Apis des Égyptiens et le taureau de Mithra, est le résultat de l'observation astronomique. Cependant, nous en retrouvons la trace chez des peuples dont la science astronomique ne peut pas être aussi ancienne que leur culte : au Japon, par exemple, et chez les Éthiopiens, que nous venons de voir offrir à la lune un attelage de bœufs. Ne peut-on voir une tradition éloignée de ce même culte dans l'adoration du

[1] Dup., *Orig. des Cultes*, t. 1er, p. 31.

veau d'or par les Hébreux, comme il peut exister un souvenir du culte du feu dans le buisson ardent de Moïse?

Une telle analogie chez des peuples aussi éloignés les uns des autres ne rend-elle pas témoignage d'une tradition originelle, quelque défigurée qu'elle puisse être?

D'ailleurs, si, dans le fait de cette adoration des astres et des objets sensibles, il y a quelque chose qui soit assez naturel pour autoriser la supposition qu'il a pris sa source dans les dispositions intimes de l'humanité, cette conformité ne pouvait s'étendre aussi complètement jusqu'aux signes mêmes par lesquels se manifestait cette adoration, et créer le symbolisme qui s'y rattache.

A quel peuple, parmi tous ceux que nous venons de voir réunis par les mêmes croyances ou le même culte superstitieux, peut-on attribuer raisonnablement l'origine de ce culte de la nature qui porte le nom de sabéisme? Ce peuple ne peut être que celui qui aura mêlé moins de formes idolâtriques à ce culte que nous pouvons concevoir sous deux aspects. Adoration indirecte aux objets matériels, simple hommage à des manifes-

tations d'une puissance supérieure, ou adoration directe à ces mêmes objets matériels, et dès-lors idolâtrie grossière.

On convient généralement que les Perses se sont moins écartés de la religion primitive du genre humain que la plupart des autres peuples, et furent toujours exempts de ces absurdités grossières qu'on reproche aux nations idolâtres.[1] Cette impiété sabaïte s'était répandue dans l'Asie, et ce fut pour la combattre que les Israélites consacrèrent au vrai Dieu le titre de dieu Sabaoth.[2] Ainsi, les Israélites se présentent vis-à-vis le culte corrompu de l'Orient comme de véritables réformateurs, comme les adeptes d'un protestantisme qui n'était pas peut-être un progrès, grâce à d'autres circonstances de leur organisation sociale, mais qui signalait une ère de transition à des croyances plus saines.

On convient donc que les Perses avaient un culte plus épuré, et plus on se rapproche des premiers temps de cet empire, plus l'évidence de cette remarque devient saillante. Elle l'est surtout

[1] *Acad. des Insc.*, t. 25, p. 100. *Mém.* de l'abbé FOUCHER.

[2] *Ibid.*, p. 110.

pour les temps antérieurs à Zoroastre. Les Perses n'étaient point sabaïtes idolâtres, d'après ce que nous venons d'observer, et ne profanèrent point leur culte par l'adoration des idoles, des figures monstrueuses, ou des animaux. L'Égypte fut le pays où cette dépravation du culte fut poussée le plus loin. Les Égyptiens ajoutèrent, au moins la foule ajouta-t-elle, à la simplicité des usages primitifs des pratiques superstitieuses, des divinités honteuses ou ridicules que l'ignorance lui fit adopter. Ils ne peuvent donc être considérés que comme les corrupteurs d'un culte préexistant.

Toute l'antiquité reconnaît dans l'Orient une secte renommée qui, détestant le culte des Morts et des Statues, n'admettait d'autres divinités que les astres et les éléments![1] Cette secte, nous l'avons dit, tenait le milieu entre les Hébreux et les idolâtres. Nous venons de reconnaître aussi que, lorsque le monde entier était livré à l'adoration des idoles, les Perses seuls les avaient en horreur. C'est donc en Perse qu'il faut placer les partisans de cette croyance; et ce que la raison suffit pour prouver nous est attesté par les anciens, qui

[1] *Ub. sup.*, 112.

placent dans la Perse le magisme et l'adoration du feu.

Je dis les anciens, ajoute l'abbé Foucher,[1] et je n'en excepte aucun; M. Hyde lui-même n'en disconvient pas. Il juge à propos de récuser les Grecs; mais qu'allèguera-t-il contre les auteurs arabes qu'il cite avec prédilection? Ceux mêmes qui parlent le plus avantageusement de la doctrine de Zoroastre disent nettement que les mages, plus anciens, étaient sabaïtes.

Ainsi Zoroastre lui-même doit être considéré comme un réformateur, et ce témoignage de l'antiquité du sabéisme en Perse sert encore à corroborer l'opinion qui en place l'origine dans ce pays.

Outre le soleil, les anciens Perses honoraient la lune, les étoiles, les planètes, et surtout celle de Mars, qu'ils nommaient Behram.[2] Ils honoraient aussi les éléments, et principalement le feu, qu'ils regardaient comme l'âme de l'univers.

On attribue à Zoroastre l'établissement du système de *Dualisme*, ou des deux principes qui

[1] *Ub. sup.*, 112.

[2] *Ibid.*, 126.

gouvernent le monde;[1] le docteur Hyde veut soutenir le contraire. Quoi qu'il en soit, cette opinion existait de l'avis de tous, et si Zoroastre ne l'a point établie, c'est qu'elle existait avant lui. Cette opinion se perd dans l'antiquité la plus reculée; on en trouve des traces dans toutes les nations, mais elle ne fut nulle autre part que dans la Perse un point de la religion nationale. La Perse est son pays natal; c'est en Perse qu'elle s'est conservée, et c'est de la Perse qu'elle s'est répandue dans tout l'univers.

Ce dualisme fut une conséquence de l'opinion fondamentale de la religion des Perses. Adorer le soleil et la lumière comme principe du bien, c'est être invinciblement conduit à redouter les ténèbres comme image du mal. Ainsi le développement des croyances a lieu dans le même pays où nous en trouvons la source primitive; c'est aux mêmes hommes que nous devons l'attribuer; il est logique de chercher l'origine d'un culte au sein de la nation qui nous en présente tous les développements.

Cette doctrine du dualisme ne fut pas renfer-

[1] Plut., *in Iside et Osiride*.

méc uniquement chez les Perses. Nous avons établi ailleurs que ce nom devait être étendu beaucoup au-delà de la Perse proprement dite. Il faut y joindre la Médie, la Bactriane et les autres provinces que les Orientaux appellent du nom d'Iran, et dont les Grecs avaient fait autant de royaumes distincts. Or, la doctrine universellement adoptée dans un pays aussi vaste, dont l'influence dut être si puissante, se répandit nécessairement dans les contrées voisines. Nous en trouvons effectivement la trace dans toutes les religions, non pas pourtant avec la même précision et la distinction rigoureuse de l'indépendance des deux principes. Ce ne fut qu'en Perse que cette distinction fondamentale fut admise; partout ailleurs le dualisme ne fut qu'un principe religieux et philosophique, adapté avec plus ou moins de convenance au culte prédominant, mais généralement admis.

Maintenant une nouvelle question surgit. L'antériorité du culte des Perses sur les autres nations nous semble positive; mais il est un peuple soumis aux mêmes observances, et à l'égard duquel la question n'est pas résolue. Nous voulons parler des Indous. Faut-il attribuer au culte des Mages la

priorité sur celui des Brâmes? La ressemblance entre les croyances et les observances des deux nations donne, sans doute, à leur culte une origine commune; mais lequel des deux a dû précéder l'autre? quelle fut la source de leurs diversités? enfin, les deux peuples n'ont-ils pas puisé à une source primitive, plus ancienne, et qui leur fut commune? La question a une grande importance historique, et pour nous elle est la plus intéressante de toutes: car de la négative résulterait la ruine de toutes les concordances historiques et chronologiques précédemment établies. Mais il n'en est point ainsi, et cette discussion confirmera, au contraire, les résultats obtenus jusqu'à présent.

Nous trouvons dans les livres sacrés des Perses un fait fécond en conséquences: Tchengréghâtchah, un des principaux chefs des Brâmes de l'Inde,[1] s'étant rendu à la cour du roi Gustap, y eut, avec Zoroastre, une conférence après laquelle il embrassa sa loi, et reçut de lui un exemplaire du *Zend-Avesta*.

[1] Zend-Avesta, t. 1er, 2e partie, p. 51-52. Vie de Zoroastre.

Ce rôle de convertisseur, donné au législateur des Perses, nous indique assez la situation respective des deux personnages, et par aperçu celle des deux peuples. Il nous conduit, du moins, à une recherche dont nous pourrons recevoir quelque lumière. Cette recherche nous oblige à entrer dans quelques détails; prenons acte, en attendant, du fait qui nous y a engagés.

Dès l'époque de Zoroastre, un Brâme de l'Inde se laisse convertir par le réformateur. Les Brâmes ne cherchent pas les prosélytes; en général, c'est le caractère des religions nouvelles de vouloir s'imposer.

L'Inde conteste à l'Égypte et à la Chaldée l'origine des sciences et des arts. Si elle leur accorde la priorité pour quelques connaissances, elle la revendique pour la plupart; il est donc nécessaire d'examiner l'époque où se sont établis les systèmes de ces divers pays, et de s'enquérir, non des dates précises, mais de leur ancienneté relative.

Chez les Indous, la philosophie a été en honneur dès les temps les plus reculés. Ceux qui la professaient formaient, dans ce pays, comme dans

la Chaldée et dans l'Égypte, une classe séparée et supérieure.

Les Grecs leur donnaient le nom de Gymnosophistes, à cause de leur nudité.[1] Quoique l'on puisse dire de cette nudité, dont se sont occupés assez inutilement de fort savants hommes,[2] ce n'est pas ce qui doit nous occuper.

Nous dirons seulement que Philostrate donne aux gymnosophistes de l'Éthiopie des habits semblables à ceux des moissonneurs de l'Attique, et qu'il les fait descendre de l'Inde.[3] Nous donnons cette remarque, parce qu'elle constate ou produit un fait historique de priorité qui nous intéresse.

Eusèbe[4] atteste aussi que les Éthiopiens étaient une migration de l'Inde; il place cette migration sous Amenophis, vers l'an 1164 avant l'ère chrétienne, selon Marsham, beaucoup plus tôt, selon d'autres. Les gymnosophistes éthiopiens ne voulaient pourtant pas convenir de cette origine;[5] mais

[1] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, liv. 6, ch. 6.

[2] Saint Augustin, *de Civitate Dei*, 14, ch. 17.

[3] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, liv. 3, ch. 20.

[4] Eusèbe, *Chronique*, ann. 400. Ab Abrah.

[5] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, liv. 6, ch. 10.

leur philosophie parle plus haut que leurs protestations, et cette philosophie est indienne.

Saint Clément d'Alexandrie,[1] saint Jérôme,[2] donnent Boudda comme l'instituteur de cette philosophie. Les Indous le regardent comme une incarnation de Wichnou; cette incarnation est la neuvième. La naissance de Boudda, d'après les Indous, est fixée vers l'an 1000 avant notre ère; les Chinois, dont le Fo n'est autre que Boudda, la placent à la même époque, suivant quelques chronologies, beaucoup plus haut suivant d'autres. Il est bien difficile de tirer quelques conclusions de ces époques chronologiques, car il faut se garder de confondre tous les personnages qui ont porté le nom de Fo, ou Boudda. Il est nécessaire d'admettre au moins deux Boudda; ce nom, d'ailleurs, signifie saint, et on peut croire, ce qui d'ailleurs est plus qu'une probabilité historique, qu'il a été donné à plus d'un personnage que ses vertus en rendaient digne. Ce fondateur de la philosophie actuelle des Indous pouvait-il avoir emprunté sa doctrine à d'autres philosophes?

[1] *Strom.*, liv. 1er, p. 303.

[2] *Advers. jovin.*, t. 2, liv. 1er, p. 40. Édit. de Rome.

Ceux qui semblent attribuer à la civilisation indienne une date plus moderne l'affirment; mais, avant de s'arrêter à de pareilles affirmations sur des faits obscurs, il est plus sage d'examiner, et c'est ce que nous faisons.

Un historien, d'ailleurs, estimable et savant, Kempfer,[1] fait de Boudda un Égyptien, forcé de s'expatrier lors de la conquête de Cambyse. Cette expédition de Cambyse ne peut être placée plus haut que l'an 536 avant J.-C., ce qui contredit tout d'abord le calcul des Indous et des Chinois eux-mêmes. Rien ne peut donc sérieusement appuyer cette origine, que nous nous abstenons de discuter. Kempfer voulait, comme notre Deguignes, tirer tout de l'Égypte, même les Chinois. Ces opinions ont été complètement renversées; l'assertion que nous venons de rapporter tombe donc avec le système lui-même.

Un autre écrivain[2] a prétendu que Pythagore devait être considéré comme le véritable Boudda. Pythagore, postérieur, quoique de peu de temps, à Cambyse, ne peut pas plus s'accorder que le

[1] KEMPFER, *Hist. du Japon,* liv. 1er, ch. 2, p. 53.

[2] Le P. CATROU.

Boudda de Kempfer avec les Indous et les Chinois. Il n'y aurait pas même lieu de parler de cette opinion, si Pythagore n'était pas allé s'instruire dans la philosophie indienne, et cette circonstance nous peut être utile d'une autre manière.

Pythagore[1] ne peut pas être absolument considéré comme l'inventeur de sa doctrine. Elle est un éclectisme recueilli dans les différents pays qu'il a parcourus. Diogène Laërce, Porphyre et Jamblique ne nous parlent que de ses voyages en Chaldée, en Égypte, en Grèce et en Italie; mais Alexandre Polyhistor,[2] très antérieur à Diogène Laërce, le fait voyager dans les Indes et dans les Gaules. Cette opinion n'est pas la seule qui donne plus d'étendue aux voyages de Pythagore. Du temps d'Apulée,[3] on pensait qu'il s'était instruit chez les Égyptiens, les Chaldéens, et enfin chez les Brahmanes. Ces derniers lui communiquèrent les dogmes de sa philosophie. Eusèbe[4] confirme cette opinion, et entre dans le détail des pays vi-

[1] Abbé Mignot, *Acad. des Insc.*, t. 31, p. 90.

[2] Clém. d'Alex., *Strom.*, liv. 1er, p. 304.

[3] Apul., *Florid.*, 2, num. 15.

[4] *Prép. Evang.*, X, ch. 4.

sités par le sage. Il vit, dit-il, la Chaldée, l'Égypte, la Perse, et fut disciple des Mages, et *ensuite* des Brâmes. Ainsi, bien loin d'avoir rien communiqué aux Indous, Pythagore fut, au contraire, leur disciple, comme le furent les Égyptiens eux-mêmes, suivant l'opinion exprimée par les Indous, dont les prétentions paraissent beaucoup mieux fondées que celles des Égyptiens.

Nous avons remarqué cette assertion d'Eusèbe, qui fait des Brâmes les derniers instituteurs de Pythagore. S'il suivit la marche que nous trouvons indiquée dans les auteurs cités plus haut, il pensa donc qu'après les doctrines des mages de son temps il avait encore à recueillir. S'il y avait possibilité de le faire, ce ne pouvait plus être qu'auprès des hommes plus habiles ou plus anciennement instruits, chez les prédécesseurs des Mages eux-mêmes, qu'il devait considérer comme possesseurs des doctrines primitives, imbus d'une croyance plus pure, ou attachés à un système philosophique plus complet ou plus original.

Une circonstance est de nature à corroborer singulièrement cette priorité des Indous. Confucius, plus ancien que Pythagore, avait été instruit dans la philosophie des Brahmanes. Ainsi,

la réputation des sages de l'Inde, qui avait pénétré jusque dans la Grèce, s'était répandue ou conservée à la Chine; et cet assentiment donné par des peuples si divers est un garant et de l'estime qu'inspiraient leurs doctrines, et de leur haute antiquité.

Platon lui-même, si nous devons en croire Apulée,[1] avait formé le projet de passer dans l'Inde pour s'instruire près des Brâmes.

Tous ces grands philosophes croyaient donc avoir encore à recueillir, après avoir étudié la sagesse des Égyptiens et des Chaldéens.

Une autre opinion, celle de Bayer,[2] veut faire de Zoroastre le même que Boudda ou Fo. La naissance de Zoroastre est à peu près de l'an 704 avant notre ère. Bayer s'éloigne moins, par conséquent, de l'époque assignée à Boudda par les Indous, mais il s'en éloigne beaucoup encore.

Ce qui donne à cette opinion quelque chose de plus spécieux qu'aux autres, ce sont les conformités de doctrine et de noms qui se trouvent dans les deux pays, et dont nous tirerons d'autres con-

[1] Ap., *Dogm. Plat.*, liv. 1er, p. 186. Édit. Oudendorp.

[2] *Reg. Bact.*

séquences. Pausanias[1] donne aux sages de l'Inde le nom de mages, que portaient les disciples de Zoroastre. Cléarque, dans Diogène Laërce,[2] fait descendre les gymnosophistes des mages; Symbulus, dans Porphyre,[3] divise les mages en trois classes, dont la première s'abstenait de tout ce qui avait eu vie. Cette classe admettait la métempsycose. Telles sont la croyance et la vie des sages de l'Inde.

Ces traits de conformité n'expliquent pas, il est vrai, à qui la priorité doit être attribuée, mais ils établissent bien une origine commune de croyances et d'opinions. Zoroastre, né dans la Bactriane, a pu être instruit par les disciples de Boudda qui étaient établis dans ce pays; et d'ailleurs, Zoroastre avait voyagé dans l'Inde pour consulter ses philosophes. Ainsi la présomption est en faveur de l'antériorité indienne. Ammien Marcellin [4] rapporte que Zoroastre avait voyagé dans l'Inde, et avait communiqué à ses disciples ce

[1] PAUSANIAS, *Messen.*, p. 360.

[2] DIOG. L., *Proemium. segm.*, 9.

[3] *De abstinent.*, IV.

[4] AMMIEN MARCELLIN, liv. 23, ch. 6.

qu'il y avait appris. On prétend aussi qu'il a existé un plus ancien Zoroastre, dont la naissance se rapporterait à celle de Boudda, suivant l'époque donnée par les Indous. Cela rentrerait dans l'opinion de Bayer. Mais si Boudda, réformateur, est le même que Zoroastre, également réformateur du culte des mages, il deviendra probable que le culte, ou, pour mieux dire, la doctrine réformée, était la même, d'après toutes les similitudes que nous avons indiquées.

Cette question même de l'époque de Zoroastre peut nous fournir des lumières qui nous deviendront utiles. Volney [1] en a fait l'objet de ses recherches, et M. Eusèbe Salverte,[2] dans un ouvrage plein de science et de bonne foi, s'est livré à une discussion qui est d'un véritable intérêt pour nous.

Après la mort de Cambyse, les mages furent assez puissants pour placer la couronne sur la tête d'un membre de leur ordre. Cet ordre était donc nombreux et accrédité : une entreprise aussi hardie en est la preuve irrécusable. Comment

[1] Vol., *Recher. nouv.*, t. 2, p. 2.

[2] Eus. Salverte, *Essai sur les noms d'homme*, t. 2, note *b*.

supposer que leur fondateur vécût encore; il était donc antérieur à l'époque de Darius, fils d'Hystapes (qui renversa Smerdis le mage).

Volney établit que les Perses embrassèrent la religion de Zoroastre après la victoire remportée par Cyrus sur le roi de Lydie, et que cette religion était depuis long-temps celle des Mèdes.

Ainsi le Zoroastre qui fonda la religion des mages ne fut pas contemporain de Darius, ni même de Cyrus; le personnage qui porta ce nom sous Darius fut sans doute le réformateur de l'ordre qui avait été renversé à la suite de l'usurpation de Smerdis.

Ninus prend les armes pour enlever le trône à sa mère Sémiramis; il est secondé par le mage Zoroastre, vice-roi de Ninive.[1] Ce titre de *mage*, donné à Zoroastre, n'annonce pas le fondateur de la religion des mages; seize ans avant, Sémiramis[2] s'adresse à *Meras*, mage et grand-prêtre en Arménie, pour obtenir la résurrection de son amant; le grand-prêtre allègue pour justifier son refus, la volonté du dieu suprême Aramatze (Or-

[1] *Moïse de chorène*, liv. 1er, chap. 17-19.

[2] Cirbied. *Recherches curieuses*, p. 169 et suiv.

musd). Le culte d'Ormusd régnait donc en Arménie du temps de Sémiramis.

« De quelle religion antérieure [1] la religion de « Zoroastre conserve-t-elle l'empreinte, dans les « noms de Ram et d'Anhouma, que le prophète « n'a pu faire disparaître de la langue pehlvi? « De la religion de l'Indoustan. Quelle religion « attaque-t-il dans les livres sacrés, avec tout l'a- « charnement de la rivalité? La religion de l'In- « doustan. Pour quels génies, à chaque ligne de « ses récits et de ses formules liturgiques, veut-il « inspirer une profonde horreur? Pour les dews, « génies adorés dans l'Indoustan sous le nom de « divs ou dewatas. Sur qui, par une conséquence « du principe qui rend étranger, sous le rapport « de l'humanité, quiconque est étranger à la « croyance religieuse, sur qui le médecin doit-il « faire jusqu'à trois fois l'épreuve de son habi- « leté, avant d'oser traiter un mazdéiésnan ma- « lade? [2] Sur les adorateurs des dews, des divini- « tés de l'Indoustan. Quel prêtre Zoroastre su- « borne-t-il pour venir rendre hommage à la su-

[1] Eusèbe Salverte, *Essai sur les noms d'hom.*, p. 456, t. 2.

[2] Zend-Avesta, t. 1er, 2e partie, p. 322-323.

« périorité de sa doctrine? Un prêtre de l'In-
« doustan, un brâme célèbre dans l'Iran, et ré-
« véré des peuples et des princes. »

La religion que Zoroastre se proposait de renverser était donc certainement celle des brâmes.

La multiplicité des personnages qui ont porté le nom de Zoroastre a fait naître les diversités d'opinion sur l'époque à laquelle il faut le placer; cependant une opinion répandue en Asie lui donne une ancienneté beaucoup plus grande que celle qu'on lui attribue généralement : [1] presque tous les auteurs arabes et persans reconnaissent qu'il fut fort antérieur à Moïse. Les uns se bornent à dire qu'il est très ancien; d'autres avouent que les Zoroastres, dont parlent les historiens, n'ont fait que renouveler le culte du feu, institué par le prophète Zoroastre.

La loi pure ou la loi de Zoroastre [2] ayant fait des progrès, ses sectateurs se trouvèrent en opposition avec les Chaldéens. Arnobe [3] assure que dans la guerre de Ninus contre le roi de la Bac-

[1] Eus. Salverte, t. 2, p. 438.

[2] *Ibid.*, p. 437.

[3] Arnobe, liv. 1er, *Advers. gentes. initio.*

triane, les prêtres chaldéens et les mages se trouvaient dans les partis opposés.

Nous voilà ramenés bien loin de l'époque de Zoroastre, assimilé au Boudda et au Fo des Chinois, et déjà pourtant la rivalité des deux cultes existait dans toute son énergie. Que voyons-nous cependant à l'époque de l'établissement du culte de Zoroastre? Un esprit d'opposition qui ne se manifeste que par une hostilité directe et unique contre les brâmes. La conséquence que nous devons en tirer, est que la religion qui, au temps de son fondateur, n'avait attaqué d'autres adversaires que les Indous, qui n'avait affiché l'orgueil de la conversion qu'à l'égard des brâmes, avait fait bien des pas loin du lieu de sa naissance. Elle était donc fort antérieure à Ninus.

D'après cela, il paraît hors de contestation que la religion des brâmes a précédé celle des mages; que cette religion des brâmes était le culte de la nature, le culte universel, ou l'émanation la plus directe et la plus rapprochée de ce culte, qui, dans cette hypothèse, était antérieur à tous les deux; et il en résulterait que le brâmanisme, ou la religion de l'Inde est, de toutes les religions connues, celle qui aurait la plus grande ancienneté

relative; que le sabéisme pur a précédé Boudda aussi bien que Zoroastre, et que ce dernier, comme nous l'avons vu de tous les philosophes dont l'histoire fasse mention, a été puiser dans l'Inde une instruction plus complète, dans un point de vue et dans des espérances qu'il ne tarda pas à manifester. Les uns s'étaient rendus dans l'Inde pour en adopter les opinions et les croyances; les autres pour extraire et choisir; d'autres enfin pour combattre et renverser. Nous venons de voir que Zoroastre appartient à ces derniers.

Nous avons ici une autre remarque à faire; elle nous ramène directement à la question principale, que nous ne devons pas perdre de vue, celle du véritable point de départ des religions et des peuples.

Nous avons signalé, dans ce livre même, les anciens auteurs, qui donnent aux prêtres de l'Inde, comme à ceux de la Perse, le nom de mages; on aurait lieu de s'en étonner, si les deux peuples avaient été toujours séparés. Ce rapport de formes et de noms nous conduit donc, par la voie des identités philosophiques et religieuses, à cette même conclusion, que l'histoire nous a déjà fournie, c'est que les deux peuples ont pu n'en faire

qu'un. L'opinion des brâmes eux-mêmes est que leurs ancêtres viennent originairement du nord. C'est par le nord que l'Inde a été peuplée. Les Perses, au contraire, ou du moins la partie de cette nation qui a donné son nom à tout le reste, s'appuient à l'orient et au midi aux montagnes qui sont au nord de l'Inde; ce serait donc à ce point commun qu'il faudrait chercher le berceau des populations qui couvrent aujourd'hui la péninsule indienne et le sol de la Perse. C'est là qu'elles ont dû adopter pour la première fois ce culte que le temps a modifié, conformément au génie diversement influencé des deux peuples autrefois unis. Dans l'origine, ce fut le culte des objets qui frappaient les sens. Culte plus ou moins épuré dans son principe, mais dont la source peut être considérée comme philosophique, ainsi que celle du langage, dont nous parlerons dans le livre suivant.

Aussitôt que ce culte, qui dut être si simple d'abord, se répandit avec l'accroissement des populations, il se modifia; mais ces modifications ne durent pas effacer les nombreux rapports que l'origine identique avait créés. Il est naturel de penser qu'il s'altéra moins dans les lieux plus

paisibles et plus isolés; que c'est dans l'Inde qu'il faut le retrouver avec sa physionomie primitive; et qu'il y fut soumis à cette loi d'immobilité toute puissante encore dans ce pays, où nous le voyons régner, en dépit du temps et des réformateurs, qui n'en ont pas effacé l'empreinte originelle.

Si nous ne devions craindre d'entrer dans des considérations métaphysiques qui ne seraient pas de notre sujet, nous pourrions tirer de l'étude des systèmes des anciens philosophes des concordances qui justifieraient encore notre opinion. Pénétrer dans ces questions, ce serait aborder le champ des controverses, et nous laisser entraîner nécessairement beaucoup trop loin. Nous ne ferons donc qu'effleurer cette matière. Les observations très générales auxquelles nous nous bornerons sont cependant assez importantes pour n'être pas négligées.

Les sages de toutes les nations ont recherché la cause première. Ils voulaient arriver à la connaissance du principe des êtres; et pour remonter à l'origine des choses, ils étudiaient l'ordre physique de l'univers, et se préparaient par l'observation des phénomènes naturels à deviner la loi qui les régissait.

D'autres interrogeaient de préférence les lois morales.[1] Ils pensaient que la morale devait seule être l'objet de l'étude d'un philosophe. Telle était la philosophie indienne. Il est permis de croire que les sages de ce pays ne rendaient pas aux astres un culte grossier, et que le peuple seul prenait à la lettre cette adoration, sous laquelle il ne cherchait ni emblèmes ni symboles.

Il faut avouer cependant que cette adoration pure dans les castes sacerdotales est une opinion fort controversée. Philostrate[2] attribue l'idolâtrie aux philosophes eux-mêmes. Cependant d'autres écrivains reconnaissent que, sous cette multitude de symboles, les philosophes admettaient l'unité de Dieu. C'était le reste du culte plus pur dont toutes les religions ne nous offrent plus en général que les emblèmes matérialisés, et dont nous venons de dire que l'influence s'exerça primitivement à la source commune des populations perse et indienne.

Les Indiens et les mages se représentaient Dieu comme un feu ou comme une lumière. C'était de

[1] EUSÈBE, *Prép. Evang.*, XV, 62.
[2] *Vita Apollon.*, lib. 3, cap. 34.

ces derniers, suivant Porphyre,[1] que Pythagore avait appris que Dieu, quant à son corps, ressemblait à la lumière, et selon son âme, à la vérité. Le nom d'Oromaze, en chaldéen, ne signifie autre chose que feu ou qu'une lumière ardente. C'est une métaphore usitée dans les livres saints. Ils nous disent que Dieu est lumière, ou qu'il habite une lumière inaccessible. Moïse fait apparaître Dieu dans un buisson ardent; la gloire qui orne le maître-autel de nos églises, est une lumière dont les rayons émanent d'un centre où Dieu réside, et l'ostensoir où on le fait reposer, dans son symbole mystique, a toujours la forme d'un soleil radieux. Plusieurs philosophes de la Grèce ont eu la même idée. Zénon [2] et ses disciples disaient que Dieu était un feu.

Héraclite rapportait tout à une cause ignée. Cicéron [3] l'assure en ces termes : « Ils rapportent « tout à une cause ignée, suivant ainsi le senti« ment d'Héraclite. »

Le nom de *Verbe,* donné par les Indous à

[1] *Vit. Pythag.*, p. 41.

[2] Plutarque, *de plac. philos.*, 1, 7.

[3] *De Naturâ Deorum*, liv. 3, ch. 14.

Dieu,[1] se retrouve également chez les Grecs. Les stoïciens l'emploient;[2] Platon lui a donné ce titre.

Les Phéniciens et les Égyptiens rapportaient également la formation du monde à une cause intelligente,[3] à laquelle ils donnaient le nom de Kneph. C'était aussi l'opinion des Indous; une cause intelligente avait formé ce monde, et cette cause était Dieu.[4]

Les anciens ne paraissaient pas entendre par là que Dieu eût tiré du néant tous les êtres; cette opinion, beaucoup plus moderne, appartient au christianisme, et même elle n'a pas été universellement adoptée dans les premiers siècles de l'Église. A cette époque, on se renfermait encore dans la tradition du genre humain, qui établissait le chaos, dont Dieu avait tiré le monde.[5]

C'est ici que commence la variété des sentiments sur la matière.

Les uns la croyaient éternelle; ce fut en géné-

[1] *Orig. philosoph.*, ch. 24.

[2] Tertullien, *Apolog.* 21.

[3] Eus., *Prép. Evang.*, 1, 10.

[4] Strab., liv. 15, p. 713.

[5] Tertullien, *de Resurr. carn*, c. xi.

ral le sentiment de l'école grecque; les autres la croyaient émanée de Dieu; ce système a été celui de tout l'Orient.

Les Égyptiens, les Chaldéens, les Perses, professaient le même sentiment. Osiris et Typhon, c'est-à-dire le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, étaient deux frères, par conséquent émanés du même principe. Nous voyons dans Diogène Laërce [1] que les mages enseignaient que leurs dieux avaient été engendrés. Cette source était Mithra, [2] ou le Soleil; chez les Perses, Porphyre [3] l'appelle *l'Auteur* et le *Père de tout.*

Les Indous, comme les autres Orientaux, admettaient ce système d'émanation. Les Indous disent encore aujourd'hui que Dieu a tout produit de sa propre substance. La création, suivant eux, n'est qu'une extension que Dieu a faite de sa propre substance, qu'il rappellera à lui au jour de la destruction générale. [4]

Synesius [5] disait à Dieu : Vous êtes le père,

[1] Diog. Laer., *Proemium segm.*, 6.

[2] Hesychius.

[3] Porphyre, *de antro Nympharum.*

[4] Lacroze, *Hist. du christian. des Indes,* p. 462.

[5] Syn., *Hymn.* 2, vers 60.

vous êtes la mère, vous êtes le mâle, vous êtes la femelle. Ce n'est que dans la doctrine d'émanation qu'il faut chercher la source de cette idée, qui a été admise par toute l'antiquité, cette union des sexes dans le même sujet. Platon, interprète en cela des opinions orientales, l'attribue à l'homme à l'époque de sa formation.[1] Berose le dit des Chaldéens[2]: il y avait des hommes qui n'avaient qu'un corps, mais deux têtes, l'une d'homme, l'autre de femme.

L'opinion toute matérialiste des Grecs était bien éloignée de ce sentiment, et lui était fort inférieure; mais il fallait passer par l'esprit de critique qui modifiait les antiques croyances avant d'arriver à la pureté évangélique du dogme chrétien. Le criticisme philosophique des Grecs s'épura lui-même jusqu'à Socrate et Platon, que nous voyons ici l'écho des Orientaux. Pressé entre deux dogmes supérieurs, ce criticisme était nécessaire, comme transition entre l'un et l'autre,

[1] Plut., *in Symp.*, quæst. 3.

[2] Eusèb., *Græc. apud Scalig.*, p. 6.—*Alexander Polyh. apud Syncellum,* p. 29.

et il servit d'introduction au dogme chrétien, si supérieur aux anciennes opinions religieuses.

Le système de l'émanation a donc été celui de tout l'Orient, qui l'acceptait à titre de dogme, et même il n'a pas été étranger aux Grecs, quoique en général ils admissent l'éternité de la matière. Ils ne le professèrent pas, il est vrai, comme dogme religieux, car chez eux il n'y avait que des opinions et des systèmes particuliers; mais, comme système, il se généralisa avec les écrits de Platon.

L'œuf sortant de la bouche de Kneph était le symbole du monde émanant de la toute-puissance. Nous retrouvons cet emblême chez les Phéniciens, chez les Égyptiens et chez les Grecs, aussi bien que chez les Indous, qui disent encore que cet œuf comprend en soi le ciel, la terre et l'abîme.

Cette tradition peut donc être présentée comme ayant appartenu à tout le genre humain. Elle est constatée par les monuments dans toutes les traditions profanes, par les fragments qui nous sont restés des peuples de l'Asie, et même nous pouvons la retrouver dans le livre le plus complet de

tous, la *Bible*. Moïse,[1] en effet, représente l'esprit de Dieu reposant sur les eaux comme une poule sur ses œufs.

Un sentiment non moins général, et dont il ne faut pas chercher la source ailleurs que dans la faiblesse même de l'homme effrayé à la vue de l'immensité qui l'entourait, fut celui qui établissait des intelligences intermédiaires entre Dieu et l'humanité. Il n'y a pas de proportion pour nos regards bornés entre l'Éternel auteur et notre être, si impuissant et si faible.

Les Perses disaient que Dieu ne sortait point du séjour de sa gloire,[2] qu'il se contentait d'ordonner; les Chaldéens admettaient des génies inférieurs, ministres de Dieu dans le gouvernement du monde. Les Indiens, dans Philostrate,[3] représentent le monde comme un grand vaisseau dont Dieu ordonne la marche; les dieux inférieurs la dirigent.

Il n'est pas possible de méconnaître ici la doctrine des anges dans le christianisme. Partout

[1] *Genèse*, 1.
[2] Hyde, *de rel. pers.*, p. 163.
Vita Apoll., liv. 3, ch. 33.

entre l'éternel principe et la matière animée on a cherché des intermédiaires. Il semblait à l'imagination des hommes qu'il y eût solution de continuité entre des termes séparés par l'infini, et il parut nécessaire à tous qu'il existât une organisation secondaire qui fût comme une chaîne immense qui nous rattachât au ciel.

Ces intelligences intermédiaires ont reçu différents noms dans les diverses religions et dans les systèmes des philosophes. On les retrouve dans les *nombres* de Pythagore, dans les *idées* de Platon, dans les *verbes* des platoniciens. Chez les juifs et les chrétiens, c'est toujours la même théorie fondée sur l'opinion qui a créé les puissances que nous connaissons sous le nom d'anges.

Ces esprits sont de diverses classes, suivant le degré de pureté qu'on leur suppose. Ce sont des génies chez les Latins, des *gins* chez les Orientaux; chez les Turcs, ils portent le nom de *ginler*. Ce sont des devatas chez les Indous, des dives et des péris chez les Perses. Tous ces mots sont de même valeur, expriment les mêmes idées, ou se lient à d'autres idées d'un ordre supérieur, mais ils rendent toujours des idées surnaturelles. C'est ainsi que devatas ou deoutas a la même racine

que *Deitas* et *Deus*. Le même mot répond à des puissances fort distinctes, mais toujours supérieures à l'homme à des degrés différents.

De cette croyance aux intelligences secondaires naquit l'idée de l'animation des astres; toute l'antiquité s'unit dans ce sentiment, qui fut celui des mages comme des Indous, et qu'adoptèrent Platon[1] et Cicéron.[2] Cette question a même occupé l'Église, qui ne l'a pas décidée.

Saint Thomas[3] dit: « L'opinion des docteurs « sur ce sujet n'est pas unanime. Origènes pense « que les corps célestes sont animés. Saint Jé- « rôme est du même avis. Basile et Damascène « affirment qu'ils ne sont pas animés; Augustin « a refusé de prendre parti pour l'une ou l'autre « opinion. »

Le même saint Thomas dit ailleurs que, quelque parti que l'on prenne, la foi n'y est pas intéressée.[4]

Mais ce qui fut plus grave que cette croyance

[1] PLAT., *in Timæ*, p. 322-328 et suiv. Édit. de Deux-Ponts.

[2] CIC., *de Natur. Deo.*, liv. 2, ch. 11-16.

[3] SAINT THOMAS, 1re part., quest. 70, art. 3.

[4] *Ibid.*, *cont. Gentiles*, liv. 2, ch. 70.

même, ce furent ses résultats. On n'en resta point à de simples opinions. La théorie une fois adoptée, on en déduisit l'adoration des astres que nous retrouvons dans tout l'Orient, et ce qui fut plus nuisible sans doute, toutes les folies de l'astrologie judiciaire. De ce que les astres étaient habités par des génies qui établissaient une communication entre Dieu et l'homme, on passa facilement à leur attribuer une influence et des qualités particulières dont on dotait telle ou telle de ces intelligences. L'influence de l'astre fut utile ou nuisible, présage heureux ou malheureux. L'invention de ce genre de divination fut attribuée aux Chaldéens, qui connaissaient plus parfaitement que les autres astrologues les mouvements et les influences des astres.[1]

Au reste, cette soif de savoir l'avenir n'était pas particulière aux Orientaux des beaux climats de l'Asie. Les Asiatiques septentrionaux cherchèrent aussi à deviner l'avenir; mais leur barbarie, sous des climats moins heureux, les conduisit à emprunter d'autres moyens. Ces moyens furent variés; l'avidité de connaître qui les avait inspirés

[1] Diod. de Sicile, liv. 2, p. 115-116. Édit. Rhodom.

fut partout la même. Les sorts, les oracles, les chênes prophétiques, les sibylles, les druides ou druidesses, n'eurent rien à reprocher aux mages. On a peine à faire un crime à l'homme de cette avidité de savoir qui semble une condition de sa nature. La raison, sans doute, doit nous apprendre à restreindre des vœux immodérés, et l'expérience nous dit qu'il faut savoir ignorer; mais avant que ces enseignements eussent acquis sur l'humanité le pouvoir que nous leur reconnaissons aujourd'hui, bien des siècles devaient s'écouler avec leurs erreurs et leurs préjugés. Le temps les a diminués, mais nous ne devons pas encore nous montrer trop fiers de notre raison lorsque les exemples de ces superstitions sont encore aussi fréquents. Cette ardeur inquiète, qui égarait l'homme à la recherche d'une vérité inconnue et impossible à découvrir, est la même qui l'a poussé dans la voie des découvertes utiles; nous devons le reconnaître avec humilité, chacune des vérités dont nous sommes en possession a été conquise au prix d'une multitude d'erreurs bien difficiles à déraciner.

Les peuples et les hommes n'ont rien à se reprocher à cet égard; s'ils sont frères par leur nais-

sance, ils ne le sont pas moins par leurs superstitions. Trop heureux si, quelque part que nous dirigions nos recherches, nous n'avions pas à constater que d'atroces sacrifices avaient paru le moyen d'intéresser les dieux; sacrilége plus facile à concevoir au milieu de l'horreur des forêts du nord que sous le ciel toujours pur de la molle Asie, mais dont aucune famille humaine ne fut exempte. L'homme semble avoir été destiné à passer partout par les mêmes épreuves, à réunir toutes les analogies, comme si aucun lien ne devait manquer à la fraternité humaine, pas même la complicité dans le crime.

De ces aperçus généraux, qui prouvent que dans les premiers temps les hommes se réunirent dans les mêmes superstitions, la même croyance fondamentale, les mêmes idées, nous devons descendre à des considérations plus restreintes. Nous retrouvons encore dans les formes du culte chez tous les peuples une nouvelle preuve de l'unité des croyances primitives, de l'unité des traditions, et par conséquent de l'unité radicale des peuples. En effet, s'ils ont pu et dû être soumis aux mêmes impressions, ils n'ont pas dû s'accorder aussi exactement dans les usages que chacun

était appelé librement à en déduire. Ces rapports, s'ils existent, sont donc des preuves matérielles de l'unité de civilisation transmise de peuple à peuple.

« Les hommes, dit Eusèbe, frappés de la splen-
« deur des cieux, prirent les flambeaux célestes
« pour leurs dieux;[1] ils leur offrirent des sacri-
« fices, ils se prosternèrent devant eux; mais ils
« ne leur bâtirent point de temples et ne leur éri-
« gèrent point de statues. Ils élevaient leurs re-
« gards jusque sur la voûte des cieux, et ce qu'ils
« voyaient devenait l'objet de leur adoration. »

Le premier culte n'exigea ni temples, ni autels. Frappés de la grandeur de la nature, des hommes simples, et chez lesquels les arts n'avaient pu se frayer aucun progrès, firent du monde lui-même le temple de leurs divinités. Nous avons observé, d'après Hérodote, que les anciens Perses ne voulaient ni temples, ni autels, ni représentations des dieux. Il en était de même chez toutes les nations celtiques, les hautes montagnes tenaient lieu d'autel; les hommes croyaient indigne de la majesté des dieux de les renfermer dans

[1] *Prép. Evang.*, liv 1er, ch. 6.

l'étroite enceinte d'un temple. L'unique symbole était le feu sacré, et les hommes religieux se tournaient vers l'orient pour adorer. C'est de là que semblait s'avancer le soleil, et qu'il répandait sur la terre la chaleur, la lumière et la fécondité.

Cette idée, ou plutôt ce sentiment si élevé, dura jusqu'à ce que les hommes, en se divisant, éprouvassent d'autres sentiments de reconnaissance ou de terreur. Ce fut la source de leurs superstitions; mais il leur resta toujours de leur ancienne adoration des usages qui se retrouvent dans les temps plus avancés. Les juifs, par un reste des usages de l'Orient, allaient sacrifier sur les hauts lieux; et c'était pour prévenir tout retour aux anciennes croyances idolâtres que la loi proscrivait cette manière d'honorer la divinité.

L'homme est si borné, que le même besoin de créer des intermédiaires qui avait donné naissance aux intelligences du second ordre, amena l'usage des représentations matérielles de la divinité. On l'enferma dans des temples, qui furent un abrégé du monde; l'hommage qu'on rendit au symbole amena bientôt l'adoration. Chaque représentation devint une divinité particulière dont chaque peuple voulut enrichir son olympe. Il resta sans doute

toujours au-dessus de cette foule ignorante un certain nombre d'hommes plus éclairés qui reconnaissait l'intelligence suprême; mais cette croyance fut celle de la caste sacerdotale, qui partout s'empara de la plus haute position sociale, et répandit cette fausse et misérable doctrine que la lumière n'est pas faite pour tous, et qu'il est bon que le peuple soit ignorant et superstitieux.

Les anciens attribuaient aux Phéniciens et aux Égyptiens l'invention de toutes les théogonies répandues dans l'univers. C'était eux qui avaient élevé les temples, et consacré les statues et les images. Cette idée des Grecs était vraie, relativement à eux; c'était bien des Égyptiens et des Phéniciens que leur venaient les formes de leur culte; mais si ce culte, en général, avait pour base des observations astronomiques, s'il était déduit de l'aspect de la nature, il devait être universel, et sous des noms différents, dans les différents lieux, rappeler toujours sa primitive origine. Aussi, au fond, cette théogonie ne vient pas d'un peuple plutôt que de l'autre; elle émane du culte même de la nature, et les mêmes idées se retrouvent sous la multitude des noms et des formes de l'adoration.

La forme pyramidale, que l'on semble toujours rapporter à l'Égypte, parce que c'est là que toutes les périodes de l'histoire convenue semblent avoir marqué leur passage ou pris leur point de départ, est loin d'être particulière à ce peuple, la Chaldée et l'Inde n'en faisaient pas moins d'usage. Cette forme est puisée dans l'adoration du soleil.

C'était autant de monuments, dit Pline,[1] consacrés à la divinité du soleil. Leur figure même est une image des rayons de cet astre, et le nom qu'ils portent a cette signification en égyptien. Jablonski[2] retrouve cette étymologie dans la langue des Coptes. Il observe que le mot *pyré* est encore le nom que porte le soleil en cette langue, et que le mot *muë*, qui signifie en copte *éclat* et *rayon*, en forme la seconde partie.

La pyramide, suivant Timée de Locres,[3] est le symbole du feu; voici le passage :

« Le triangle-scalène est le principe des trois « autres éléments : du feu, de l'air et de l'eau.

[1] PLINE, liv. 36, ch. 8.
[2] *Panth. égypt. proleg.*, p. 82.
[3] *De l'Ame du monde*, ch. 3, § 5.

« Car, en joignant six de ces triangles, on a un « triangle équilatéral, duquel est composée la py- « ramide, qui a quatre faces et quatre angles « égaux, et qui constitue la nature du feu, le plus « subtil et le plus mobile des éléments. »

On a beaucoup disputé sur la destination des pyramides, et le plus grand nombre des écrivains voulait y voir des tombeaux. Ce n'est que par les recherches modernes qu'on a su l'objet de ces gigantesques édifices, et c'est aux Indous qu'on a dû cette connaissance.

Les brâmanes, que M. Wilford consulta sur les pyramides, se sont tous accordés à lui dire que ce devaient être des temples.[1] Ils lui demandèrent si elles n'avaient pas de communication souterraine avec le Nil ; le puits que l'on trouve dans les pyramides communique effectivement avec des souterrains. Ils ajoutèrent que ce que l'on prenait pour un sarcophage, était une cuve que les prêtres remplissaient d'eau sacrée et de fleurs de lotus. Nous trouvons dans cette description, non-seulement un moyen de satisfaire notre curiosité sur un objet qui l'a vivement intéressée pendant

[1] *Voy. de Norden*, notes, t. 3, p. 321.

long-temps, mais une preuve nouvelle de l'identité des formes du culte primitif des Indous et des Égyptiens.

On voit auprès de Bénarès plusieurs pyramides, moins considérables que celles de l'Égypte, et dans lesquelles on retrouve la distribution indiquée par les brâmes. Elles ont des souterrains qui s'étendent à la distance de plusieurs milles.

Presque toutes les pagodes de Carnate sont des pyramides. M. Reuben-Barrow [1] cite un ancien édifice consacré à Siva, et qui différait si peu d'une pyramide, qu'il eut peine à croire que ce fût une représentation de Siva, comme on le lui affirmait. Or, Siva est le même que Mahadeo (le grand dieu). On l'adore sous la forme du Lingam, le même que le Phallus des Égyptiens. Nous trouvons des pyramides au Japon. [2] Au Tibet, des lions sont sculptés dans les temples, et en Égypte le soleil était adoré sous l'emblême du lion. Ces lions du Tibet étaient sculptés sur les gradins de la

[1] *Asiatic. researches*, t. 2, p. 426.

[2] Kempfer, *Hist. du Japon*, t. 1er, p. 28.

pyramide, au pied de laquelle est placé le corps du Lama.[1]

Voilà donc des pyramides dans l'Inde, au Tibet, au Japon. Le soin qu'on avait d'orienter ces édifices prouvait aussi qu'on pouvait s'en servir pour observer les astres. Les historiens arabes parlent de pyramides qui avaient des portes placées à chacune de leurs quatre faces, dont l'aspect était exactement en regard avec les quatre points cardinaux.[2]

Ainsi, d'une part, nous avons vu le culte des astres généralement répandu, et maintenant nous voyons les pyramides, une des formes matérielles du culte, également admises chez les peuples orientaux. La tour de Babel, qui, s'il faut en croire les descriptions[3] et les dessins, avait aussi la forme pyramidale, était un observatoire des Chaldéens.

Les Grecs de Sycione[4] avaient représenté leur Jupiter par une pyramide. On trouve aussi dans la Grèce des colonnes de pierres consacrées aux

[1] TURNER, *Calcutta,* t. 2, p. 52.

[2] KIRCHER, *OEdipus,* t. 2, 2e part., p. 300.

[3] VOLNEY, *Rech. nouv.*, et CALMET, *Dict.*

[4] PAUSANIAS, *Corinth.*, ch. 9.

planètes. Telles étaient les sept colonnes de Laconie,[1] qui étaient des statues de ces astres. Cela se rapporte assez à l'idée des sept chambres de la pyramide, des sept divisions de l'antre de Mithra, et même aux sept enceintes du temple de Jérusalem.

Ces analogies, sur lesquelles nous pourrions insister bien davantage, ont été développées dans des ouvrages modernes. Ainsi, nous nous bornerons à dire, avec le père Kircher,[2] que les pratiques religieuses de l'Égypte se retrouvent dans toutes les cosmogonies et dans tous les usages des peuples de l'Orient, dans l'Inde, à la Chine, au Japon.

Sans vouloir ici examiner jusqu'à quel point est fondée l'opinion du père Kircher, dit Dupuis,[3] je crois pouvoir au moins dire que les deux plus fameuses divisions du ciel, celle par sept, qui appartient aux planètes, et celle par douze, qui est celle des signes, se retrouvent dans les monuments religieux de tous les peuples du monde ancien jusqu'aux extrémités de l'Orient.

[1] PAUSANIAS, *Laconic.*, c. 20.

[2] *OEdipus*, t. 1er, p. 397.

[3] *Orig. des Cultes*, t. 1er, p. 55.

Nous pourrions nous étendre beaucoup sur ce nombre mystérieux de douze que nous retrouvons partout, et qui a été affecté à des objets si différents. C'est peut-être de tous les nombres symboliques, celui dont l'application a été le plus populaire; mais nous ne voulons pas nous engager dans ces questions, dont on a un peu abusé. Il nous suffira de dire qu'il n'existe pas un peuple où ce nombre ne se retrouve, non-seulement comme symbole religieux, mais comme nombre affecté aux divisions politiques; car alors, politique et religion, étaient des noms presque synonimes, puisque la toute-puissance était en réalité dans la main des prêtres.

Constatons que les anciens sabéens, pour qui les corps célestes étaient autant de divinités, donnèrent aux temples de leurs dieux [1] des figures analogues à la nature des planètes ou des étoiles qu'ils adoraient; que leurs usages religieux et leurs nombres symboliques en dérivaient, et que les formes matérielles, qui ont suivi chez tous les peuples l'époque du culte simple et privé de tem-

[1] Pococke, *Specimen hist. Arabum*, p. 143.

ples et de cérémonies, sont partout empreintes du même caractère.

Des temples, ces divisions avaient passé jusqu'aux dieux eux-mêmes. Les mêmes nombres leur sont affectés dans les mythologies des peuples, ainsi que les attributs qui leurs sont particuliers.

Ainsi, dans le culte de la nature, nous serions amenés à reconnaître trois phases : l'époque pure, où les représentations extérieures n'existaient pas; l'époque des temples, où les formes de la nature étaient reproduites; enfin la troisième, où ces formes mêmes, réagissant sur la pensée humaine, avaient subdivisé l'adoration, pour la reporter sur des symboles spéciaux. Ces deux dernières catégories sont celles qui nous rappellent l'univers-dieu ou le panthéisme. Voyons comment l'idée Dieu et univers ont pu se confondre.

Partout, et dans tous les temps, il y a eu des hommes livrés aux travaux matériels, qui n'envisagèrent les influences supérieures que dans leurs rapports avec les objets qui les intéressaient personnellement. Dans leur ignorance, ils ne voyaient dans le soleil que l'astre bienfaisant qui mûrissait

leurs fruits; dans l'orage, qu'une puissance qui pouvait leur enlever le prix de leurs efforts. Mais, près de ces hommes simples et grossiers, il s'en trouvait d'autres que les habitudes de leur esprit élevaient au-dessus de ces rapports tout physiques. A ceux-là des influences d'un autre ordre apparaissaient; l'étude des phénomènes célestes, leur retour, leur nombre, leur suggérèrent une pensée plus vaste. L'idée de loi de tous ces phénomènes successifs leur apparut, et, à côté de l'idée de Dieu, se plaça pour eux celle du ciel, qui enferme et contient tous les objets qui attachaient leurs yeux et leurs pensées.

La qualité exprimée par le nom du ciel, *l'immensité*, *l'élévation* ou *l'excellence*, peut convenir aussi à la divinité.[1] Dans les différents dialectes nés de la même langue, ces noms pourront s'appliquer indistinctement à l'un ou à l'autre; c'est ainsi qu'un mot à peu près semblable désigne *Dieu* dans les idiômes de différentes peuplades caucasiennes,[2] et que le nom du ciel est très rap-

[1] Eusèbe Salverte, *Essai sur les noms*, t. 2, p. 3.

[2] J. Klaproth, *Asia polyglotta*.

proché dans ces mêmes peuplades de celui qui désigne la divinité.

Ne voyons-nous pas un usage habituel faire donner indifféremment à la puissance suprême le nom de ciel et le nom de Dieu. Plût au ciel! plût à Dieu! sont absolument la même idée.

Les réformateurs qui ont eu pour but de ramener les hommes au culte unique de la divinité, ont proscrit implicitement l'usage de multiplier les noms de cette divinité.[1] C'est en vain qu'ils ont lutté contre une disposition naturelle; une piété fervente cherche à prodiguer les appellations qui semblent à chacun représenter mieux le sentiment dont l'ardeur de son zèle l'a pénétré. La voix a besoin de mille noms, comme l'amour s'empreint de mille nuances. C'est ce besoin qui, sous l'impression de la crainte ou de l'humilité, a créé les noms de Dieu des combats, de Très-Haut; qui a fait parler l'Éternel au milieu des tonnerres et des éclairs; c'est aussi ce besoin qui a inspiré les pieuses litanies qui donnent à la religion du moyen-âge une physionomie si naïve; au culte de la Vierge, ce charme d'amour et de dévouement qui en faisait la

[1] *Genèse*, 32, vers 29.—*Livre des Juges*, chap. 13, vers 18.

mère de toutes les douleurs, la consolatrice des infortunes, le refuge des pécheurs, l'étoile du matin, emblème d'espérance et de paix, la reine des anges, ces époux mystiques adoptés par les vierges des cloîtres, trop pures pour des chaînes terrestres, et qui ne se croyaient pas dignes encore d'être admises auprès du céleste époux.

Le Coran proscrivit également les noms de la divinité, qui ne s'en sont pas moins conservés parmi les musulmans même les plus pieux.

Les anciens cultes de la Perse et de l'Inde avaient transmis cet usage, qui paraît si naturel à l'homme, et le polythéisme des Grecs et des Romains l'adopta, comme les cultes sévères du nord l'avaient conservé.

Dans les chants des bardes célébrant la mort de Cuchullin,[1] chaque strophe est terminée par un des titres du héros. Cet usage funèbre était sans doute emprunté aux coutumes religieuses.

Le polythéisme s'étendit sous l'influence de cet abus des noms divers donnés aux divinités. Des temples s'élevèrent à chacun des attributs et sous un nom que des épithètes variaient avec les lieux et les

[1] Ossian, *Mort de Cuchullin.*

circonstances, comme le Jupiter-Stator des Romains.

Cette habitude disposait les anciens peuples à une grande tolérance envers tous les cultes, qu'ils pouvaient considérer comme des formes variées d'un même type. La doctrine des incarnations successives de la divinité n'était pas moins favorable; chez les peuples pénétrés de cette croyance, les dieux des autres pays peuvent se présenter comme des incarnations de leurs propres dieux. On voit, dans le journal du colonel Fitz-Clarence, qu'un Brâme a fait un livre pour démontrer que Jésus-Christ et Mahomet sont des incarnations de Wichnou.[1]

Manes, qui a donné parmi nous son nom à la doctrine des deux principes, annonça que Boudda, Zoroastre, le Christ, et lui-même étaient des incarnations diverses de la divinité du soleil.[2]

Cette doctrine, qui tend à présenter un Dieu unique sous tous les emblêmes du polythéisme, se résumait dans l'idée du *Dieu Panthée*, auquel on adressa des hommages.[3]

[1] Eusèbe Salverte, *Essai sur les noms*, t. 2, p. 15.

[2] *Ibid.*, 17; et Suidas, *verbo Manes*.

[3] Gruter, *corpus inscriptionum*, p. 1. — *Inscrip.*, 5 et 5.

Les premiers athlètes dans la lutte du christianisme naissant contre les divinités païennes ne manquèrent pas de s'emparer de cette idée; Clément d'Alexandrie[1] rapproche les opinions des philosophes, et ajoute que la pensée se reporte naturellement vers le vrai Dieu, quand on se rappelle les attributs accordés à Jupiter par les prêtres et les autres écrivains. Minutius Félix,[2] cité par M. Eusèbe Salverte, voit une profession de foi chrétienne plutôt qu'une locution vulgaire dans l'habitude qu'avaient les polythéistes d'invoquer *Dieu*.

« Et ceux-là, dit-il, qui attribuent à Jupiter
« l'empire de l'univers, ne se trompent que de
« nom; ils s'accordent avec nous dans la croyance
« d'un seul Tout-Puissant. »

D'autres témoignages prouvent que les chrétiens des premiers temps s'accordaient dans cette doctrine tolérante, dont ils se sont écartés depuis; et on ne peut qu'applaudir au regret plein d'humanité de M. Eusèbe Salverte,[3] quand il dit : « On
« pardonnera, sinon à un théologien, au moins à

[1] *Strom.*, liv. 5, p. 598.

[2] *In octavio*, p. 12.

[3] *Essai sur les noms d'hommes*, p. 25, t. 2.

« un homme, de regretter que la doctrine de « Théodat, de Symmaque et des Indous, n'ait pas « de tout temps prévalu sur la terre. »

Ainsi, du panthéisme proprement dit, les hommes descendirent au panthéisme symbolique, et ces symboles furent les mêmes en général. Nous avons à examiner si les Dieux auxquels leur idolâtrie s'adressa dans la suite prennent leur origine dans les mêmes idées et les mêmes principes. Au culte des planètes et des éléments, nous voyons s'unir, dans les diverses nations, les princes, les inventeurs des arts. C'est à ces dieux mortels que nous devons nous arrêter pour chercher, parmi eux aussi, les ressemblances qui peuvent les rapprocher. Les peuples cependant commencent à s'éloigner, et des premiers temps, et du premier point de départ, pas assez pourtant pour qu'on ne doive pas retrouver encore des débris nombreux de leur unité antérieure dans les témoignages de leurs rapports actuels.

L'Orient fut le berceau des religions et de la philosophie. Les sages de la Grèce puisèrent à cette source; nous avons parlé plus haut des voyages de Pythagore. Après que les Phéniciens et les Égyptiens leur eurent apporté leurs divini-

tés, les sages allèrent jusqu'au fond de l'Orient étudier, sur les lieux mêmes, l'origine des croyances et des usages qui en étaient sortis. Il est évident qu'ils étaient convaincus de la vérité de la tradition qui faisait venir de l'Orient toutes les connaissances humaines. Jamais nous ne voyons parmi eux cette origine présentée sous la forme du doute, et la conclusion à tirer de cet accord frappant entre des nations qui souvent ne se connaissaient pas, se présente naturellement. Ils ne doutaient pas que leurs pères communs n'eussent eu une même croyance, une même morale, un même culte, et que les diverses opinions qui s'étaient répandues parmi les hommes ne fussent des modifications, des formes nouvelles, des altérations plus ou moins profondes de la religion primitive.

C'était auprès des prêtres de l'Égypte que les Grecs durent chercher leurs premiers renseignements; c'était pour eux la source directe; mais, il n'était pas besoin d'une longue attention pour reconnaître que la caste sacerdotale égyptienne n'était qu'un reflet d'une lumière plus ancienne. Ce fut dans l'étude de la religion des Chaldéens et des Perses qu'ils trouvèrent la confirmation de leurs

opinions cosmogoniques et philosophiques. Plusieurs sentirent qu'ils devaient rechercher plus loin encore ces sources originelles, et l'opinion générale a fait voyager Pythagore jusque dans l'Inde, où les dogmes primitifs des anciens Perses s'étaient conservés plus purs que dans la Perse même, où Zoroastre avait introduit ses réformes et ses innovations. C'est pour cela que nous avons vu Platon former le vœu d'entreprendre ce que Pythagore avait réalisé.

Les anciens habitants de la Grèce, dit Platon,[1] ainsi que plusieurs peuples barbares, n'avaient d'autres dieux que le soleil, la lune, la terre, les astres et le ciel.

Hérodote[2] dit des Pélasges qu'ils sacrifiaient aux dieux, et les adoraient tous en général, sans les désigner par aucun nom particulier, les appelant seulement *dieux*.

Ainsi, les premiers peuples, à la suite de migrations dont le souvenir était effacé, même pour eux, conservaient des croyances dont le berceau était en Asie, et leur adoration était la même

[1] *Plat. in cratylo*. p. 258. Édit. de Deux-Ponts.
[2] Liv. 2, p. 129. Édit. Wessel.

que celle des Perses, des Indous, des Égyptiens.

Les Grecs abandonnèrent cette religion pour adorer une multitude de divinités.

Semblables aux autres barbares, dont les migrations avaient suivi une route différente, les Grecs étaient plongés dans la plus hideuse barbarie. Les forêts, les cavernes, leur servaient de retraite. Ce peuple, qui devait étonner le monde par la pureté et l'élégance de ses arts, vivait de fruits sauvages, de glands, et d'animaux que lui procurait la chasse.

Les premiers colonisateurs phéniciens le trouvèrent en cet état, ou dans un état peu différent, car la civilisation que le temps avait pu amener avait dû faire peu de progrès. Ces Phéniciens étaient d'origine égyptienne, ou du moins leur passage et leur séjour en Égypte avaient fait des Égyptiens et d'eux, pour ainsi dire, un seul peuple.

C'est dans ce sens qu'il faut interpréter ce passage d'Hérodote : [1]

« Dans la suite des temps, les Pélasges ap-
« prirent des Égyptiens, arrivés en Grèce, quels

1 Liv. 2, p. 129. Edit. Wesseling.

« étaient les noms de tous les dieux, à l'exception
« de celui de Bacchus. Alors ils allèrent consul-
« ter l'oracle de Dodone, estimé le plus ancien
« de la Grèce, et par conséquent le seul en ce
« temps-là; les Pélasges ayant demandé à l'ora-
« cle s'ils recevraient les noms qui venaient des
« barbares, il leur fut dit de les recevoir et de s'en
« servir. Ils sacrifièrent donc aux dieux, en les
« invoquant par leurs noms, et les Grecs reçurent
« ces noms des Pélasges. »

Il est remarquable que ces dieux, que les anciens Grecs hésitaient à adopter, finirent par être admis sur l'ordre de l'oracle pélasgique de Dodone; il semble que les plus habiles entre les Pélasges voulurent reconnaître dans ces noms symboliques une représentation plus directe du culte qu'ils professaient, et qu'ils servirent de médiateurs entre les peuples barbares et les colonies qui s'établissaient sur les bords des mers de la Grèce; aussi voyons-nous, dans l'*Iliade*, Jupiter appelé roi des Pélasges. [1]

Nous venons de voir qu'Hérodote excepte le culte de Bacchus de ceux qui furent admis alors.

[1] Liv. XVI, v. 233.

Cependant, Bacchus ou Dyonisius, le même que Osiris, était la grande divinité de l'Égypte. Pourquoi la colonie égyptienne n'aurait-elle pas apporté avec elle le culte de celui de ses dieux qu'elle honorait avant tous les autres? Cette bizarrerie apparente peut nous fournir un argument nouveau en faveur d'une opinion déjà émise, et prouver que le culte grec venait plus immédiatement des Phéniciens. En effet, on fait de ceux-ci les pasteurs qui régnèrent en Égypte et vinrent s'établir dans la Grèce peu de temps après leur expulsion. Il est naturel de croire que leur haine contre ceux qui les avaient chassés dût s'étendre jusqu'à leur principale divinité. Ils se gardèrent, par ce motif, d'en établir le culte dans leur nouvelle résidence.

Au reste, c'est effectivement à l'Égypte qu'il faut avoir recours pour les autres divinités. Il existe assez de rapports entre les Phéniciens et les Égyptiens pour que cette circonstance ne donne pas à ces derniers l'avantage aux dépens des autres; elle ne se rapporte d'ailleurs qu'à la première colonie.

Latone, mère d'Apollon et de Diane, était une divinité de l'Égypte, nourrice d'Horus et de Boubastis, enfants d'Isis; celle-ci confia ses enfants à

Latone pour les soustraire à Typhon. Cette déesse se retira sur un promontoire qu'elle détacha du continent, pour échapper aux poursuites de son ennemi. Cette tradition est celle de l'île flottante de Délos.

Presque tous les noms des dieux, dit Hérodote,[1] sont venus d'Égypte en Grèce, et je l'ai vérifié sur ce que j'ai entendu dire qu'on les tenait des barbares; mais je pense qu'ils sont venus particulièrement d'Égypte.

On pourrait trouver une objection dans la différence des noms, mais une divinité n'en portait pas seulement un. Aussi les Grecs ont pu choisir entre ces noms celui qui se prêtait le mieux à leur prononciation. Nous en avons un exemple dans Adonis, que les Syriens appelaient Thammus, et auquel ils donnaient le surnom d'Adonaï, Seigneur; les Grecs ont choisi de préférence ce surnom pour en faire Adonis.

Le culte d'Adonis était un des plus répandus dans la Phénicie, ce qui se rapproche encore de notre opinion.

On ne doit pas perdre de vue la réserve qu'il

[1] Liv. 2, p 123. Édit. Wesseling.

est nécessaire de faire au sujet de ces ressemblances que l'esprit de système a accueillies et multipliées trop facilement, et sans entrer dans les explications que demandait un pareil sujet.

On ne doit pas chercher à établir que ces divinités analogues soient matériellement les mêmes. Quand on dit que Crichna est Apollon, on entend dire que les fonctions de l'un chez les Indous étant les mêmes que celles de l'autre chez les Grecs, les deux peuples se sont unis dans l'hommage rendu au même pouvoir, mais non pas dans la connaissance du même personnage revêtu des mêmes attributs divins.

Ce que nous considérons comme des êtres de pure imagination n'était pas considéré de même par leurs adorateurs. Les Grecs croyaient leurs dieux des êtres réellement existants, et les Indous avaient la même conviction, sans doute; nous ne partageons pas leur erreur à cet égard, et nous ne pouvons pas, par conséquent, comparer des êtres dont nous ne reconnaissons pas l'existence. Mais un fait que nous admettons, c'est que l'idée qui a donné naissance à un culte ne doit pas être revêtue des mêmes formes chez deux peuples différents, sans qu'il y ait eu quelque rapport entre

ces peuples; et il faut tirer les mêmes conséquences des identités ou des rapports de noms. Cette adoption des mêmes formes devient un objet d'études historiques, et, à défaut de monuments matériels, un élément puissant de coordination. C'est ainsi qu'indépendamment des documents historiques[1] qui établissent les rapports des Japonais et des Indous, nous trouvons une confirmation certaine de leurs rapports par les figures de leurs dieux.[2]

Les emblêmes tirés de l'astronomie sont un moyen d'investigation qui n'a qu'une valeur douteuse entre peuples placés sous un ciel également pur, et qui ont pu diviniser les mêmes objets par un simple effet de la disposition de l'homme à revêtir de ce caractère les forces qu'il aime ou qu'il redoute. Mais sous un ciel moins favorable, où les objets ne se représentent pas de la même manière, le rapport ne peut être attribué qu'à une transmission dont les moyens ne nous sont pas bien connus, mais que l'on peut déduire de l'observa-

[1] *Chine illustrée* du P. Kircher.

[2] *Dieux indiens*, pl. 2 à 18. *Dieux japonais*, pl. 55 à 59.— *Des Cérémonies et coutumes religieuses.*

tion de faits généraux et de l'ensemble même de ces concordances, qui se servent mutuellement de preuves.

Ainsi l'on concevra que dans les religions à base astronomique les jours soient consacrés aux planètes en général, mais on ne concevra pas, sans que l'idée de communication ne nous saisisse tout-à-coup, que ces planètes et ces jours se suivent partout dans le même ordre, et soient consacrés aux mêmes divinités. La trace des rapports subsiste de cette manière, sans la considérer comme aussi absolue que des mythologues ont voulu la faire.

A côté de cette ressemblance générale dans les attributs divins, qui à elle seule ne serait pas concluante, se place la ressemblance des noms qui ne peut s'expliquer par la base commune astronomique.

C'est ainsi que dans le royaume de Camboge, on donne aux prêtres de Boudda le nom de Cha-Kia ; et que les Chinois appellent Che-Kia le prêtre indou qui apporta le culte de Boudda au Japon.[1] Il y est révéré sous le nom de Che-Kia-

[1] Eusèbe Salverte. *Essai sur les noms d'hommes*, t. 2, p. 36, et les notes.

Mouni. C'est le même nom, avec de légères variations, que les Kalmouks donnent à l'Être-Suprême, Dchaga-Mouni ou Dscha-Dscha-Mouni.

Le nom de Boudda lui-même est Sakia-Mouni.

Les Dewatas étaient adorés dans l'Inde, et leur influence n'était pas semblable à celle des Dews. Cependant ce sont également des puissances supérieures, et qui ne diffèrent que par leurs fonctions. Leur origine était certainement la même : c'étaient les mêmes pouvoirs divinisés. Nous avons expliqué le motif qui a changé leurs attributs. Transformés en mauvais génies par Zoroastre, ils accusent, par leur nom, l'origine qu'on s'efforçait d'obscurcir. Le soin même que prit le réformateur de les combattre a indiqué ce qu'ils étaient, et nous a révélé où son culte à lui-même prenait sa source.

Nous rappellerons encore le nom d'Anhouma, chef des singes qui secoururent Rama.[1] Le rapport entre Anhouma et le Soleil nous conduirait à de trop longs détails. Mais il est très remarquable que la représentation du singe soit l'objet de la vénération des peuples, et se retrouve en

[1] Eusèbe Salverte. *Essai sur les noms*, p. 40, t. 2.

Égypte, dans l'Inde, à Ceylan, au Tibet, à Siam, et soit partout un emblême du culte du Soleil.

Les mêmes analogies se font reconnaître dans des pays si éloignés les uns des autres, si distants de la Perse et de l'Inde, qu'on ne peut se défendre d'y chercher également le résultat d'une cause primitive qui ne s'écarte pas des sources précédemment indiquées. C'est de la même manière que Zoroastre peint Ormuzd et Mithra combattant les Dews, ou génies de l'Indostan; dans la mythologie du Nord, les divinités vaincues par Thor[1] sont poursuivies jusque dans les cavernes glacées de la Laponie et de la Finlande, par le marteau du dieu. La religion d'Odin, comme celle de Zoroastre dans l'Orient, combat dans la Scandinavie une religion antérieure; les dieux de cette religion ne sont plus pour les nouveaux venus que des mauvais génies, et représentés comme tels. C'est ainsi que Locke, dieu du feu, est représenté combattu par Thor. Locke, que les Aborigènes confondaient avec Jumala,[2] le Soleil, dieu suprême

[1] EUSÈBE SALVERTE, p. 61, t. 2.

[2] SCHEFFER (Jean). *Hist. de la Laponie*, p. 19, 54 et 151.

des Lapons, des Biarmiens, des Finnois. Ce nom de Jumala signifie dieu.

On le voit, ce n'est pas seulement parmi les hommes que la défaite fut érigée en crime; Brennus ne fut pas le premier qui jeta son épée dans la balance, et s'écria : *Malheur aux vaincus!*

L'abbé Foucher[1] ne veut pas absolument que de la conformité plus ou moins grande qui existe entre les dieux des diverses nations, on tire la conséquence que ces peuples se soient concertés ou copiés. C'est par une vanité ridicule, dit-il, que les Grecs et les Latins croyaient voir parmi les divinités des barbares, leur Jupiter, leur Apollon, leur Mars, leur Mercure, comme si les barbares avaient été fort envieux de s'approprier la religion de la Grèce et de Rome.

Nous sommes complètement de l'avis de l'abbé Foucher, et nous croyons que les barbares n'avaient aucune envie d'emprunter aux Grecs et aux Romains, qu'ils pillaient et ruinaient, leurs divinités; mais nous sommes bien convaincus aussi que les Grecs et les Romains n'avaient pas plus le désir d'emprunter leurs divinités aux bar-

[1] *Acad. des Insc.*, t. 34, p. 483.

bares. Il ne s'agit donc pas de vanité dans tout cela, et l'abbé Foucher n'a pas voulu s'arrêter à la véritable raison. Il y a dans cette concordance bien autre chose : c'est que la similitude des attributions, quelle que fût d'ailleurs la différence des noms, ne peut provenir que d'un système théogonique émané des mêmes bases. S'il n'y avait de copistes de part ni d'autre, il fallait bien qu'il y eût une cause antérieure et supérieure à ces étroites considérations. C'étaient des peuples séparés par le temps et l'espace, et qui rendaient témoignage par l'unité du culte à la fraternité primitive.

Cette unité se retrouve plus apparente et plus positive dans les divinités de la Grèce, de l'Égypte et de la Phénicie; dans leur filiation, dans les cérémonies qui leur étaient consacrées. En effet, les communications de ces peuples et la civilisation, passant de l'un à l'autre, devaient amener ce résultat. Ce ne sont plus de simples ressemblances. Ici les religions ont été modelées l'une sur l'autre; les Grecs, de l'aveu de leurs historiens, avaient tout emprunté aux deux autres peuples. Il n'est donc pas étonnant que le symbolisme grec soit en harmonie avec le symbolisme égyptien, qui lui-même émanait de l'ancien sa-

béisme; et ce symbolisme avait dû s'établir avec d'autant plus de facilité, que les Pélasges, ou anciens habitants de la Grèce, avaient dû eux-mêmes à leur origine asiatique les principes ou les superstitions des sabéens.

On concevra facilement que nous ne saurions, à propos de chaque ressemblance de noms et de cérémonies, entreprendre un parallèle qui démontrerait surabondamment notre opinion. Il se trouve d'ailleurs dans différents ouvrages, et nous n'avons nul besoin de cette surcharge de preuves, qui nous éloignerait sans utilité de notre but. Nous en avons assez dit pour constater la ressemblance des Grecs, des Égyptiens et des Phéniciens. Nous en avons établi les causes et indiqué les sources, où la vérification n'est pas difficile à chercher. L'Académie des Inscriptions, l'ouvrage prodigieusement savant de Fourmont, [1] et bien d'autres, fourniront abondamment les exemples et les sources à ceux qui voudront pénétrer plus avant dans les questions que nous n'examinons que sous leur point de vue le plus général.

Tout se réduit par une courte récapitulation à

[1] *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples.*

ceci, qui est la conclusion de Fourmont.[1]

« Les Latins tenaient leurs grands dieux de la « Grèce, la Grèce tenait les siens d'Égypte; « l'Égypte était composée de peuples chaldéens, « phéniciens, arabes : les dieux d'Égypte sont « phéniciens, chaldéens, arabes. »

Nous avons vu ce qu'était le sabéisme de ces peuples; comment il se liait à la Perse, la Perse elle-même à l'Inde, par le terrain commun et originel de la Bactriane. Ainsi, pour les religions du midi et de l'occident de l'Asie, nous sommes arrivés à la même conclusion que par les aperçus historiques que nous avons donnés dans les livres précédents.

Cependant la question n'est résolue que pour cette portion méridionale et occidentale des peuples. Nous n'avons donné que comme assertions les résultats qui classent les peuples du Nord dans la même catégorie. Nous ne devions effectivement qu'indiquer cette ressemblance, pour motiver la conclusion émise d'avance de l'unité primitive au milieu de cette multitude en apparence si diverse; maintenant il nous faut justifier cette assertion,

[1] *Réflexions critiques*, t. 1, p. 383.

en jetant un coup d'œil sur les théogonies des nations septentrionales.

Les peuples qui fixèrent leurs établissements dans les pays méridionaux furent ceux qui altérèrent les premiers la simplicité du culte primitif. L'imagination, plus active et plus riante dans les beaux climats de l'Asie, imprimait à la pensée créatrice une fécondité qui révéla sa richesse par la variété des ornements, et sa grandeur par l'immensité des monuments consacrés aux dieux. On oublia que c'était rapetisser la divinité que de la soumettre aux proportions d'un temple, et on crut sans doute agrandir l'homme en entassant pierre sur pierre pour ces constructions colossales, dont l'œil humain ne pouvait mesurer l'étendue ni saisir l'ensemble. A l'époque des Romains, et lorsque l'heure de la décadence avait sonné pour les nations du Midi, nous voyons les populations du Nord, à peine sorties de leur barbarie, vivre encore au sein de leurs forêts, dans un état peu différent de celui des premiers habitants de la Grèce à l'apparition des colonies phéniciennes.

Malgré les différences que des climats si divers, des habitudes opposées, durent amener dans les croyances anciennes, on retrouve cependant, et

l'on peut montrer, que les usages religieux des peuples d'origine septentrionale étaient les mêmes qui composaient la religion des Scythes, et qu'ils avaient été conservés sans aucune altération importante.

Nous avons déjà dit que cette religion primitive interdisait toute représentation matérielle de la divinité; que les hommes ne faisaient point usage de temples, que les cérémonies n'avaient lieu qu'au sein des forêts,[1] ou sous la voûte des cieux, seul temple digne de la grandeur de l'Être suprême. Cet usage dura tant que les hommes du Nord furent sans communication avec les étrangers.

De la divinité suprême étaient émanées des intelligences subalternes, des génies dont le monde visible était la demeure. Chaque élément avait son génie qui lui était propre; la terre, l'eau, le feu, le soleil, la lune, les astres en contenaient aussi; peut-être avant l'adoration des objets sensibles, le culte s'était-il adressé à l'intelligence suprême qui les animait. Cela avait eu lieu sans doute dans l'origine; mais peut-être cette croyance plus pure

[1] Tacite, *de morib. Germ.*, c. 9.

s'était-elle conservée quelque temps, même après les migrations. C'est ce que nous venons de voir pour les peuples dont nous nous sommes occupés jusqu'ici.

Il y a entre les Espagnols, les Gaulois, les Bretons, les Germains, les Scandinaves, les Thraces, une partie des peuples de l'Italie, de la Sarmatie, de la Russie et de la Scythie, avant qu'ils se mêlassent aux Romains et aux Grecs, une si grande conformité dans la langue, les mœurs, les usages, la religion, qu'on ne saurait douter qu'ils n'aient fait long-temps un seul et même peuple. Les auteurs grecs et latins leur ont donné communément le nom de Celtes.[1]

C'est celui que nous avons affecté particulièrement à la première migration, sans vouloir par là faire des Celtes un peuple isolé, mais la représentation collective de la première série des peuplades émigrantes. Nous nous répétons à dessein, pour qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée.

La même altération qui se fit sentir dans les pays méridionaux se manifeste aussi, quoique plus tardive, parmi les peuples du Nord. L'arri-

[1] MALLET, *Introd. à l'Hist. de Danemarck*, p. 46, à la note 4.

vée d'Odin signala cette altération ; et le nouveau culte est consigné dans l'Edda des Islandais et quelques anciennes poésies.

Comme chez les peuples méridionaux, au culte des astres succéda celui des divinités mortelles : les innovations d'Odin substituèrent à la simplicité des croyances des Scythes un polythéisme mythologique. Ils associèrent au dieu suprême, ou plutôt ils substituèrent à la notion trop métaphysique encore du panthéisme, le culte des divinités subalternes. Les passions des hommes s'augmentent avec leurs besoins : pour arriver à des intermédiaires plus rapprochés d'eux, ils eurent recours à toutes les divinités qu'enfantaient la superstition et la crainte ; le principal dieu fut chez chaque peuple le dieu qui présidait aux actes les plus importants de la vie sociale. Chez les Scandinaves, ce fut le dieu de la guerre. Leur ciel glacé ne leur permettait pas d'assigner le premier rang à des divinités plus riantes. Leur poésie fut empreinte de ce caractère belliqueux, tandis que celle des Grecs, et la mythologie égyptienne, peuplaient l'Olympe de divinités plus douces, en harmonie avec le ciel de leur beau pays.

Ce dieu terrible porta le nom d'Odin : c'est le

père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire; celui qui donne la victoire, qui exalte le courage, et nomme ceux qui doivent être tués.[1]

Il les recevait dans le Valhalla, où un festin continuel les attendait et faisait les délices des héros.

Le dieu qui présidait à la destruction des hommes en était pourtant le créateur et le père. Mais un trait particulier aux peuples du Nord, et qui prenait sa source dans leur caractère, c'était de donner au dieu suprême l'inspection sur la guerre. Il faut croire que l'arrivée d'Odin ne fit qu'augmenter cette disposition, ou plutôt qu'il s'empara habilement du goût des peuples qu'il voulait soumettre. Il est présumable que le dernier législateur qui parut sous le nom d'Odin ne prit ce nom que pour ne pas effaroucher ceux dont il voulait faire la conquête, et être considéré comme la réapparition ou la continuation d'un plus ancien législateur. Nous avons vu également plusieurs Boudda. On confondit l'un avec l'autre, deux êtres de même nom et d'attributs semblables, pour en faire une seule divinité. C'est cette

[1] *Introd. à l'Hist. de Danemarck*, p. 53, in-4°.

confusion qui rend si obscures les mythologies anciennes. Les hommes divinisés furent assimilés aux divinités primitives. On leur donna les mêmes noms, et on finit par ne plus voir qu'un seul être où il y en avait eu plusieurs. C'est une distinction qu'il faut toujours faire dans l'étude de l'histoire et de la mythologie anciennes.[1] Cette observation, en effet, n'est pas particulière aux peuples du Nord, et nous la retrouvons dans la Grèce aussi bien que dans l'Inde.

«Il faut distinguer dans l'antiquité, dit l'abbé Ba-
« nier, les dieux naturels d'avec les dieux animés ;
« ceux dont le culte est antérieur aux grands per-
« sonnages, et ceux-ci, qui ayant été déifiés pour
« leurs actions, ont reçu le même culte que les
« dieux dont ils ont pris le nom.[2] »

Il est parlé quelquefois d'un *Odin*,[3] plus ancien que Thor, et antérieur à un autre Odin qui vint en Suède dans les premiers temps de l'ère chrétienne, et cette croyance se rapporte à celle de tous les peuples et de tous les pays.

[1] Voir les *Mémoires* de l'abbé Mignot et de l'abbé Foucher, *Acad. des Inscrip.*, t. de 25 à 36.

[2] *Mythologie,* t. 3, liv. 7, c. 2.

[3] Wormius. *Mon. Danica,* liv. 1, p. 12.

Le Boudda des Indous fut précédé d'un Boudda plus ancien; le Zoroastre des Perses fut précédé par d'autres Zoroastres. Nous trouvons aussi dans la mythologie grecque plusieurs Jupiters, plusieurs Hercules. De même que le nom d'Hercule désignait les chefs d'expéditions de l'Asie en Grèce; de même que le nom de Boudda[1] était celui des sages qui, en différents temps, parurent dans l'Inde, de même aussi le nom d'Odin se donnait aux chefs de colonies scythiques qui s'établissaient dans le Nord. L'analogie sur tant d'autres points autorise cette conjecture.[2]

C'était une croyance générale dans les anciennes mythologies que, de l'union du Dieu suprême et de la Terre étaient nées toutes les créatures. Frigga, la femme d'Odin, est la mère des Ases, et la même que la Terre,[3] fille et femme d'Odin; c'est la même que la déesse *Ertha* des Germains. Les peuples de l'Asie mineure lui donnaient le nom de Rhéa, qui est le même que Fréa, sauf l'aspiration. Le mot de *Fréa* ou *Frau* veut dire femme en tudesque.

[1] *Recherches asiat.* — *Chron. des Indous*, t. 2, p. 178.

[2] MALLET, *Introd. à l'Hist. de Danemarck*, 56, in-4°.

[3] *Edda*, fable 5.

Frigga ou Fréa, femme du Dieu suprême, présidait, comme Junon, aux mariages; mais les attributs de ce Dieu suprême étant surtout la guerre, Frigga réunit dans sa personne les attributs de Junon et de Vénus, comme Odin réunit ceux de Jupiter et de Mars. Cette double conformité fut aperçue apparemment et consacrée par les peuples du Nord. Nous voyons, en effet, qu'en recevant le calendrier romain, ils donnèrent au vendredi, ou jour de Vénus, le nom de Freydag, ou jour de Fréa.

Le dieu Thor [1] était la troisième divinité principale honorée par les anciens Scandinaves. L'*Edda* l'appelle le plus illustre des fils d'Odin. Cette espèce de trinité, à laquelle ils attachaient sans doute quelque chose de mystérieux, se retrouve dans toutes les religions. Nous l'avons vue chez les Indous, et il est superflu d'insister sur la remarque, en ce qui concerne les trois fils de Saturne.

Nous n'entrerons pas dans le détail des dieux ou intelligences subalternes; notre but est de prendre les faits acceptés, de les mettre en présence, et non d'entrer dans des discussions qui

[1] *Edda,* fable 11.

nous entraîneraient trop loin et ne peuvent appartenir qu'à des ouvrages mythologiques. Nous remarquerons seulement que ces dieux sont au nombre de douze, et que les déesses sont en nombre égal.

La doctrine du dualisme ou des deux principes, dont nous avons signalé l'existence chez les Perses, régnait aussi parmi les Scythes. Locke[1] était le représentant du mauvais principe; l'*Edda* le représente en lutte continuelle avec Thor. Nous avons donné plus haut des raisons qui condamnaient à ce rôle les dieux vaincus de tous les pays.

On trouve une autre analogie importante dans la fable du géant *Ymer*. Son sang coule en si grande abondance, qu'il cause une inondation générale où périrent tous les géants, à l'exception d'un seul. Celui-ci s'étant sauvé sur une barque échappa avec toute sa famille, tradition éloignée, mais pourtant bien reconnaissable du déluge et de la stature des hommes qui peuplaient la terre avant cette grande catastrophe.

Que l'on compare les traits que nous venons de rapporter avec le commencement de la théogonie

[1] 16e fable. *Edda,* de MALLET.

d'Hésiode, les monuments mythologiques des grandes nations de l'Asie et le livre de la *Genèse;* et, à moins de vouloir rester soumis à l'influence d'une préoccupation bien puissante, on sera convaincu que la conformité qui se trouve entre ces faits généraux, les seuls propres à laisser de profondes impressions dans l'esprit des peuples, ne saurait être l'ouvrage d'un simple hasard. C'est précisément dans ces grands faits que se retrouvent les analogies; les différences portent sur les détails, et les mille causes qui ont dû les diversifier n'ont pas besoin d'être plus amplement décrites.

Lisons dans l'*Edda* la description du chaos, la naissance du géant Ymer, produit par un souffle vivifiant; observons ce sommeil pendant lequel un mâle et une femelle sont tirés de ses flancs; arrêtons-nous surtout à ce déluge, dont un seul homme échappe avec sa famille par le moyen d'une barque. Tout cela ne peut appartenir qu'à une croyance plus ancienne, plus générale. Les Scythes l'emportèrent dans leurs migrations, les peuples de l'occident de l'Asie la conservèrent au milieu des mille inventions qui varièrent leurs croyances et leur culte; le Midi la reproduit dans

ses traditions et dans ses livres, évidemment tous ont puisé à la même source dans cet Orient d'où ils partirent pour chercher de nouvelles demeures. Les migrations septentrionales altérèrent plus lentement ces traditions du premier âge; réduites à la nécessité des durs travaux auxquels les condamnait une nature âpre et rebelle, elles ne les modifièrent que pour leur donner la couleur terrible et monotone de leur ciel sans chaleur et sans éclat.

On pourrait attribuer ces ressemblances au désir que les écrivains auraient eu de faire concorder avec les livres saints les traditions de leurs pères. Mais rien ne prouve que ces croyances aient été altérées dans ce but; le poëme de la *Voluspa*[1] appartient à une époque où toute tradition chrétienne était inconnue dans le nord, et l'*Edda* n'est, à proprement parler, que la paraphrase de la *Voluspa*.

Il n'y a donc pas lieu de croire à cette introduction des idées chrétiennes; au contraire, tout ce que dit l'*Edda* des génies subalternes est conforme aux traditions de la Perse, et à ce que l'on raconte

[1] VOLUSPA, *Sæmondi*.

des dives, des péris et des puissances secondaires.

Tous les peuples scythes, celtes, germains, rapportaient avec les mêmes circonstances les détails de leur origine. Les Germains célébraient dans leurs anciens chants un Dieu (Tuiston), né de la terre. Ce Dieu Tuiston avait un fils nommé *Mannus*, dont les trois enfants étaient les auteurs des principales nations germaniques. Les Scythes disaient que Targitaus avait eu trois fils.[1] L'Écriture dit de même que Gomer, qu'elle donne comme ancêtre des Scythes, des Celtes et des nations septentrionales, avait eu trois fils; les Grecs disent la même chose de Saturne.

Asgard, ou la cour des dieux, n'est autre chose que l'Olympe des Grecs. C'est là qu'ils furent menacés par les Géants, comme les dieux de la Grèce le furent par les Titans. Ils bâtissent une grande enceinte nommée *Midgard*. Il n'y a pas lieu de douter ici que ces combats des dieux contre les Géants ou Titans, ne prennent leur source dans une tradition orientale commune. Ainsi, aux ressemblances générales puisées dans les faits cos-

[1] Hérodote, liv. iv, p. 282. Édit. Wesseling.

mogoniques ou théogoniques, vient s'ajouter une analogie plus spéciale, fondée sur les détails particuliers de l'existence et des luttes des dieux, luttes dans lesquelles les deux partis sont dans les mêmes conditions chez l'un et l'autre peuple, et qui se terminent de la même manière, par le triomphe des dieux sur des ennemis également présentés comme des géants ou des fils de la terre. Les peuples du nord conservèrent cette tradition plus simple, tandis que l'imagination des Grecs la varia et l'embellit; elle n'en est pas moins reconnaissable.

Un usage des Cimbres et des Celtibères ne vient pas moins à l'appui de notre opinion.

Les Cimbres et les Celtibères [1] sautaient de joie en marchant au combat. C'était pour eux l'espoir d'une mort glorieuse, et ils se préparaient à sortir de cette vie comme pour une fête; ils se lamentaient au contraire, dans les maladies, parce qu'ils devaient périr misérablement, et dans leurs idées, d'une manière honteuse. Nous retrouvons bien là le dogme de l'*Edda*, et par conséquent ce dogme était celui de tous les Cel-

[1] VAL. MAXIME. Liv. 2., cap. 6.

tes, dont le Valhalla devait être la récompense.

Qui ne serait frappé en même temps de l'usage des Lacédémoniens, tout-à-fait analogue à celui-ci ? Qui n'a présents à la mémoire les trois cents Spartiates de Léonidas se couronnant de fleurs avant de marcher à leur dernier combat ? usage particulier aux guerriers de Sparte; et c'est sur le sol de là Laconie que les Pélasges celtes avaient fixé leur séjour; c'est là que les Arcadiens nous retracent les traditions celtiques. Léonidas mourant aux Thermopyles était loin de se douter qu'il rendrait témoignage par la poésie de son sacrifice à la fraternité qui l'unissait à des barbares dont il ignorait le nom.

Dans la vingt-huitième fable de l'*Edda* on lit ce passage : [1] « Hôder ayant donc pris le gui, et « Locke lui dirigeant la main, il le lança à Bal« der, etc. »

Ainsi le gui, que nous voyons dans les Gaules peuplées de Celtes, être un objet sacré, paraît l'être aussi dans la mythologie scandinave ou germanique. Les Scandinaves, comme les Gaulois et les Bretons, ont attribué au gui quelque vertu divine.

[1] *Edda*, p. 99, in-4°

Les peuples du Holstein l'appellent encore aujourd'hui *Rameau des Spectres*. En quelques endroits de la haute Allemagne, le peuple a conservé le même usage qui se pratique en plusieurs provinces de France : les jeunes gens vont, au commencement de l'année, frapper les portes et les fenêtres, en criant : *guthyl*, qui signifie le gui.[1]

Les anciens Italiens avaient les mêmes idées. Apulée[2] a conservé quelques vers de l'ancien poète Lelius, où le gui semble indiqué comme une des choses qui peuvent rendre un homme magicien.

« Enfin il est très vraisemblable, dit l'abbé
« Banier, que les Celtes du Nord, pères de nos
« Gaulois, avaient emprunté leur doctrine des
« Perses ou de leurs voisins, et que c'était sur le
« modèle des Mages que les Druides s'étaient
« formés. »

Parmi les peuples dégénérés de l'extrémité du Nord, ce culte des Druides et le respect pour les

[1] KEISLER. *Ant. sept. et celt.*, p. 304 et suiv

[2] APULÉE. *Apolog. prior*.

[3] *Mythologie exp.*, t. 2, in-4°, p. 628.

forêts sombres et silencieuses existaient comme dans la Gaule et la Germanie. Les Biarmiens[1] n'adoraient pas partout le dieu Jumala, mais en de certains lieux seulement, et peut-être qu'il n'y en avait qu'un seul au milieu des plus épaisses forêts. Le dieu Jumala était en une espèce de temple, dans une forêt, où il y avait une haie fort haute, fermée d'une porte, pour en défendre l'entrée à ceux à qui il n'était pas permis d'approcher du dieu.

Toutes ces conformités, nous pourrions les confirmer par bien d'autres exemples, et en prenant pièce à pièce tout l'édifice mythologique des peuples; nous nous bornons à enregistrer celles-ci, à titre de preuves d'une opinion que nous considérons comme vraie. Plusieurs écrivains se sont consacrés à discuter les témoignages; nous n'acceptons que les résultats. Notre tâche est de les rapprocher, en ayant soin de n'adopter que ceux qui nous ont été donnés par les plus habiles critiques. Ils nous conduisent tous à cette conséquence, l'unité primitive de la race caucasienne.

En remontant toute cette chaîne mythologique

[1] SCHEFFER, p. 37. *Hist. de Laponie.*

ou religieuse, comme on voudra l'appeler, nous arrivons, aussi bien que par la tradition historique, à cette terre de Perse, à cette Perse orientale, centre des populations. On a donné, au nord de l'Europe, au pays d'où s'échappaient les barbares pour envahir en masses énormes les peuples civilisés, le titre d'*Officina gentium*. C'est à la Perse que cette désignation peut être donnée dans son sens absolu; car, par rapport aux flots de barbares qui inondèrent l'empire romain, ce n'était qu'une vérité relative.

Il nous reste à jeter, sur l'ensemble de ces traditions religieuses, un coup d'œil qui les embrasse, les réunisse et montre, d'une manière irrécusable, que de quelque côté que nous cherchions à remonter à la source primitive, et à quelque peuple que nous nous adressions, nous toucherons au même but.

Cela résultera d'une étude que nous n'avons pas faite encore et qui manque à cette revue des différents peuples comparaissant avec leurs usages, leurs dieux, leurs pratiques superstitieuses, dans lesquels nous avons cherché à surprendre et à réunir les vestiges de leur fraternité. Nous avons vu que les migrations du Nord remontaient à l'O-

rient, que les migrations de l'Asie occidentale ne pouvaient pas être rapportées à une autre origine, nous allons examiner maintenant ce qu'il faut penser des opinions des Asiatiques méridionaux, ou Indous, que nous n'avons étudiés qu'historiquement et sous le point de vue chronologique. Nous chercherons à reconnaître comment la religion des Brâmes peut s'unir à celle des Druides, des Mages et des prêtres d'Isis, de Jupiter ou de Moloch; à quel degré de similitude elles sont entre elles, et si l'on doit les attribuer à plusieurs sources ou à une seule.

Lorsque les différents systèmes de polythéisme présentent des traits de ressemblance trop marqués pour être l'effet du hasard, nous ne pouvons guère nous empêcher de croire qu'il a existé, de temps immémorial, quelque liaison entre les différents peuples qui les ont adoptés.

Je me propose d'indiquer dans cet essai, dit Will. Jones,[1] une ressemblance de ce genre entre le culte populaire des anciens habitants de la Grèce et de l'Italie, et celui des Indous. D'un autre côté, il existe beaucoup d'analogie entre leurs

[1] Will. Jones, *Rech. asiat.*, t. 1, p. 162.

étranges religions et celles de l'Égypte, de la Chine, de la Perse, de la Phrygie, de la Phénicie et de la Syrie, de quelques royaumes méridionaux, et même des îles de l'Amérique; tandis que le système gothique, non-seulement avait de l'analogie avec ceux de la Grèce et de l'Italie, mais était presque le même sous un autre costume.

L'hypothèse que Will. Jones pose en ces termes est identiquement la nôtre, déjà même c'est plus qu'une simple hypothèse pour nous, car les recherches précédentes peuvent avoir jusqu'à un certain degré déterminé notre conviction, que les recherches actuelles ont pour but de confirmer.

Si ces analogies de croyances sont telles qu'il ne soit pas possible de se soustraire à l'évidence des rapprochements; si les traditions du déluge indien, chaldéen, hébreu, établissent entre ces peuples des rapports que leur chronologie interprétée, leurs langages comparés fortifient; si à ces données nous ajoutons celles qui résultent d'un parallèle suivi entre les dieux des Grecs, des Romains, des Indiens, quelque soit d'ailleurs le peuple auquel on voudra accorder la priorité, il faudra bien convenir qu'il a existé des relations en-

tre les anciens peuples de l'Égypte, de l'Italie, de la Grèce et de l'Inde.

Le polythéisme ne prend pas sa source seulement dans des croyances dérivées de traditions historiques, il s'est enrichi, ou plutôt chargé de divinités créées par l'ignorance, la flatterie, la stupidité ou l'imagination.[1] L'admiration des corps célestes, les systèmes des astronomes, la personnification des notions les plus abstraites, les allégories des moralistes, ont été les sources où se sont agrandies les mythologies diverses. Il serait donc insensé de chercher des concordances parfaites, mais il y a des probabilités fort grandes à établir, d'après des analogies trop frappantes, pour être le simple effet du hasard.

Prenons d'abord pour base un exposé du système religieux des Indous. Nous ne pouvons mieux faire que de l'emprunter aux savantes notes de Langlès sur Will. Jones, après avoir, toutefois, pris soin de comparer son récit avec celui des voyageurs, les Mémoires de la société asiatique, et ce que nous possédons des livres sacrés des Indous.

[1] WILL. JONES, *Rech. asiat.*, p. 163.

Le système religieux des Indous est aussi simple que pur;[1] il se résume, quant à la croyance principale, dans cette profession de foi, tirée littéralement des Vêdas.

Il existe un Dieu vivant et vrai, éternel, incorporel, impalpable, impassible, tout-puissant, tout savant, infiniment bon, qui fait et conserve toutes choses.

« Cette première cause, ou ce qui est, produi-
« sit le mâle divin, sous la dénomination de
« *Brahma*, créateur, *Vichnou*, conservateur, et
« *Sivâ*, destructeur, ou plutôt changeur de for-
« mes.[2] »

Ce premier aperçu vient à l'appui de l'opinion que nous avons émise précédemment, qu'antérieurement au culte des choses visibles, il a existé une croyance plus pure, qui se sera conservée parmi les sages, et que le peuple plus grossier oublia, pour n'écouter que le témoignage de ses sens, dans ses rapports avec le monde sensible.

Toutes les formes, selon les Indous, changeront par des purifications progressives, jusqu'à

[1] Langlès, *Trad. des Rech. asiat.*, p. 214, t. 1, notes.

[2] *Inst. de Menou*, chap. 1er, v. 11.

ce qu'elles soient réabsorbées dans l'essence éternelle qui doit les reproduire par une série de créations ou de formations. Le système du monde émané de la divinité est donc la croyance des Indous, comme il est celle des philosophes de l'antiquité. La préexistence est un de leurs articles de foi, et la création consiste, non à tirer quelque chose de rien, mais à produire sous de nouvelles formes. C'est le chaos des Grecs et la croyance des peuples scythiques que nous venons de passer en revue. Cette essence n'a pas de temple particulier, non plus que Brâma ou le pouvoir formateur.

Le culte extérieur des Indous a pour objet Vichnou et Sivâ. Vichnou est adoré sous les différents noms qu'il porta dans ses incarnations ou descentes (âvatârs); elles sont au nombre de neuf, la dixième est attendue, et l'on croit qu'il paraîtra alors sous la forme d'un cheval. Sivâ compte un bien plus grand nombre de manifestations. L'emblème sous lequel il est adoré est le *lingam*, ou la représentation des organes réunis de la génération dans les deux sexes.

Nous voyons ici, comme dans la mythologie scandinave et grecque, une triple divinité. Cha-

cun des membres de cette trinité a une épouse qui jouit des honneurs divins et qui a des attributs analogues, mais subordonnés à ceux du dieu auquel elle est unie.[1]

Comme dans toutes les théogonies, au-dessous de ces dieux; et dans la région inférieure du ciel, résident les *devâtas*, espèces de génies ou d'anges que l'on invoque; ce sont les *gin* des Arabes, les péris des Persans, les fées du Nord, les anges des livres sacrés. Les Indous ont aussi beaucoup de foi dans l'influence des astres sur les événements humains. Le sabéisme fut leur culte, comme il fut celui de tous les anciens peuples, et William Jones pense que cette triple divinité des Indous doit son origine au soleil personnifié, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Triténi*,[2] à trois corps, emblême de la triple puissance qu'a ce Dieu de produire par la chaleur, de conserver par la lumière, de décomposer par la force de sa nature ignée.

Ainsi, l'idée panthéistique de l'influence des corps visibles vient immédiatement après celle

[1] Langlès, *Rech. asiat.*, p. 215, t. 1.
[2] *Ibid.*, 206.

de l'intelligence suprême dont tout émane, et nous retrouvons là tous les caractères des autres croyances qui se produisent dans le même ordre et se personnifient de la même manière. Les astres d'abord, les dieux animés ensuite. De là viennent la mythologie égyptienne et grecque, le sabéisme en Arabie, les emblêmes persans de Mithra (ou soleil), et par l'extension du culte des éléments, les chronologies monstrueuses pour remplir les intervalles des temps nécessaires au développement des forces naturelles.

Les observations générales qui se rattachent au culte de l'Inde sont donc les mêmes que celles que nous avons faites à l'égard des autres peuples. De ces remarques générales, nous descendons aux divinités particulières, en suivant l'ordre adopté par William Jones. Nous préférons les opinions des hommes que l'opinion publique a signalées à toutes nos idées particulières, que nous intercalons seulement, quand nous le croyons nécessaire, pour modifier ou expliquer. Nous n'avons, pas plus que William Jones,[1] d'idées systématiques à faire prévaloir; c'est seu-

[1] LANGLÈS, *Rech. asiat.*, p. 166, t. 1.

lement par le rapprochement des idées reçues, et qui appartiennent à la science, que nous cherchons à arriver à une opinion synthétique sur l'histoire de l'humanité.

Ganesa, divinité indienne, est le dieu de la sagesse et de la prudence; il est représenté avec une tête d'éléphant. L'éléphant, chez les Indous, est le symbole d'un discernement profond. On attribuait le même caractère à Janus chez les Latins, et on le représente avec deux visages, emblême de circonspection. Janus et Ganesa sont considérés comme dieux de la sagesse. Cet attribut général serait insuffisant pour constituer une identité, si nous ne trouvions pas dans des circonstances particulières des similitudes plus immédiates et plus complètes.

Janus présidait aux portes et aux chemins; on l'invoquait avant d'entreprendre aucune affaire importante; il présidait aux jours, et l'année était sous son influence. Son temple renfermait douze autels, dont chacun représentait un mois; il donnait ainsi accès aux douze mois ou aux douze grands dieux auxquels on arrivait par lui. Il présidait au commencement de la vie, et réunissait dans ses attributions tout ce qui ap-

partenait au début, soit de l'existence, soit des actes de la vie elle-même. Son nom est un dérivé du *Phanes*[1] des Grecs. Parmi les premières divinités; *Phanes* était celle qui exprimait le débrouillement du chaos, le commencement du monde. Les noms de *Phanes* et *Ganesa* ont une assez grande ressemblance. Si l'on veut faire attention que le *g* est souvent changé en *w*, et que cette double lettre n'est qu'un *ph* adouci, l'analogie du nom de Janus avec les deux autres n'a pas besoin d'être signalée.

Les attributs que nous venons de reconnaître à Janus sont précisément ceux de la divinité indienne. Les pieux Indous commencent toutes les affaires importantes par une invocation à Ganesa. Son image est placée dans les temples; la piété la reproduit dans les rues, dans les chemins.[2] Son nom est inscrit sur les portes, comme son image est placée sur l'entrée des temples, hommage pieux et religieux, enseignement pour rappeler que l'honneur rendu aux dieux ne doit pas se renfermer dans leur sanctuaire, et qu'on les retrouve

[1] BOULANGER, *Antiq. dév.*, liv. 5, chap. 1er.

[2] SONNERAT, *Voy. aux Indes*, t. 1, liv. 2.

encore au foyer domestique. Les figures de Ganesa sont représentées tenant à la main deux clés, circonstance qui coïncide avec les clés de Janus. On ne trouve donc pas à établir de distinction entre ces divinités, et, bien loin de chercher péniblement des rapprochements quelquefois forcés entre elles, l'embarras semblerait ici consister plutôt dans la recherche des dissemblances que dans celle des similitudes.

Bochart[1] pense que l'histoire de Saturne a été composée sur celle de Noé. Si cette opinion, contre laquelle on peut élever des objections très solides, est vraie, il deviendra probable que Saturne est le Menou des Indous : en effet, la vie de Menou est celle de Noé. Le rapport entre Menou et Noé est plus sensible qu'entre Saturne et Menou. Quoique William Jones adopte ce dernier rapprochement, ou plutôt cette identité, nous avouons que nous ne voyons pas dans sa discussion assez de preuves, pour en adopter le résultat comme une de ces vérités susceptibles d'une démonstration exacte, et autrement que comme un de ces rapports généraux qui frappent par leur

[1] *Geographia sacra*, p. 4.

singularité, et ne sont pas propres à convaincre par leur évidence.

De cette discussion, cependant, nous pouvons recueillir des aperçus intéressants. Le déluge de Noé fut le commencement d'une nouvelle ère, et l'on peut dire qu'il a produit une nouvelle suite d'âges ; par conséquent, s'il existe un roi indien dont l'histoire établisse des circonstances pareilles, nous pouvons admettre l'identité de tradition, et en déduire celle des personnages. Ce roi est Menou ou Satyavrata, dont le nom patronimique est Vaivasaouata ou fils du soleil. Vaivasaouata fut sauvé d'un déluge universel.[1] Les Indous croient qu'il a régné sur le monde entier dans les premiers âges de leur chronologie.

Cette histoire d'un déluge universel tend à fixer à l'époque où il a eu lieu le commencement de la chronologie authentique des Indous. C'est leur premier âge, sur lequel il reste quelques lumières fort incomplètes. Il se divise en quatre âvatârs qui se rapportent à la tradition du déluge.

C'est sur l'époque de ce fait même du déluge que s'appuie le parallèle établi entre Menou et

[1] Voir *l'appendice.*

Noé, et c'est sur la ressemblance des quatre âges avec ceux des Grecs et des Romains que se fonde l'opinion qui fait de Saturne, dont le règne signala l'époque de l'âge d'or, le même que Noé et que Menou.

« Ces quatre âges, dit William Jones,[1] ont une « affinité si remarquable avec les âges des Grecs « et des Romains, qu'on peut naturellement assi- « gner la même origine aux deux systèmes. Dans « l'un et dans l'autre, le premier âge est dépeint « comme abondant en or, le second est caracté- « risé par l'argent, le troisième par le cuivre ; l'âge « actuel, ou l'âge de terre, semble caractérisé plus « convenablement que par le fer, comme il l'était « dans l'Europe ancienne. Nous pouvons remar- « quer ici que la véritable histoire du monde pa- « raît susceptible d'être divisée en quatre âges ou « périodes que l'on peut nommer : 1° L'âge dilu- « vien ou très pur, savoir : Les temps antérieurs « au déluge, et ceux qui lui succédèrent jusqu'à « la folle introduction de l'idolâtrie à Babel ; « 2° l'âge patriarchal ou pur, dans lequel il y eut « sans doute de puissants chasseurs d'hommes et

[1] *Rech. asiat.*, t. 1, p. 176.

« d'animaux, depuis l'origine des patriarches dans « la famille de Sem jusqu'à l'établissement simul- « tané de plusieurs grands empires par les des- « cendants de son frère Cham ; 3° l'âge mosaïque « ou moins pur, depuis la mission de Moïse et « pendant que les préceptes furent observés et « exempts d'altération; 4° l'âge prophétique ou « impur, qui a commencé aux sévères avertisse- « ments donnés par les prophètes aux rois apostats « et aux nations dégénérées. Cet âge subsiste « encore. »

Nous ferons observer qu'en donnant ce passage, nous n'en signalons que les divisions, sauf restriction, et non ces fondations d'empire par Cham ou par Sem, considérés comme personnages historiques. Ces divisions elles-mêmes représentent nécessairement des espaces de temps indéterminés, tandis que les âges ou yougs des Indous ont une durée fixe et sont gradués entre eux, ce qui nous indique assez qu'ils ont été composés après coup, et pour régulariser une tradition incertaine.

Il reste donc de tout cela que Saturne a vécu dans l'âge d'or, et que les Grecs reconnaissent quatre âges ; que les Indous reconnaissent aussi quatre âges, comme les Grecs et les Romains, et

les désignent par les mêmes noms ; donc la tradition peut être considérée comme la même, sans qu'il soit nécessaire d'établir une concordance plus directe entre les personnages. Il résulte encore de ceci que le septième Menou, qui suivit le déluge, peut être mis en rapport avec Noé ; car les circonstances de la catastrophe à laquelle ils échappèrent sont les mêmes, et les temps chronologiques peuvent être rapprochés comme les noms des personnages eux-mêmes.

Cérès, sœur de Jupiter chez les Grecs, et fille de Saturne, était la déesse de l'abondance, et présidait à l'agriculture ; les Indous ont une déesse Lakchmi, dont les attributs sont les mêmes. Jusqu'ici il n'y a pas lieu de s'étonner que deux peuples agriculteurs aient créé une divinité de l'agriculture ; mais chez tous les deux c'est une déesse, et William Jones assure avoir vu les images de Lakchmi[1], qui ressemblent beaucoup aux anciennes figures de Cérès honorées dans la Grèce et à Rome ; elle reçoit un culte universel dans l'Inde, et les partisans de Vichnou la nomment la *Grande Mère*, un des noms que les an-

[1] *Rech. asiat.*, t. 1, p. 180.

ciens donnaient à Cérès; enfin, un des noms de Lakchmi est *Sri*, qui se rapproche de *Cérès* assez pour que quelques écrivains y trouvent identité.[1] Les deux déesses, dit Alexandre Hamilton, ont les mêmes fonctions et presque les mêmes noms; en outre, celui de Camala (nom de Lakchmi) n'était pas inconnu à l'antiquité; on adorait Cérès sous le nom de Camala, et avec beaucoup de pompe dans la Cappadoce et en Arménie, suivant Strabon, qui fournit d'amples détails sur ce culte.

Il faudrait copier tout le Mémoire de William Jones, et y ajouter, comme nous le faisons, des observations nombreuses pour justifier ou expliquer toutes les similitudes qu'il établit entre les divinités des différents pays de l'Inde, de la Grèce et de l'Italie; nous nous contenterons de l'analyse la plus sommaire.

Jupiter est le premier qui se présente naturellement; il est le même que Indrâ. Il y avait plusieurs Jupiters, dont l'un était le firmament personnifié; le Jupiter qui est en rapport avec Indrâ est le Diespiter ou Divespetir (Seigneur du ciel). Plusieurs des épithètes données au dieu de l'Inde sont

[1] LANGLÈS, *Rech. asiat.*, t. 1, p. 244, notes.

les mêmes que celles de Jupiter; son arme est la foudre, son Olympe est Mérou ou le pôle septentrional, représenté comme une montagne d'or. Malgré sa puissance, il est regardé comme très inférieur aux trois personnes de la trinité indienne, Brâma, Vichnou et Sivâ, qui sont trois formes d'une seule et même divinité.[1]

Jupiter, comparé à Indrâ, n'est pas le seul Jupiter que l'antiquité grecque nous présente. Sous ce nom, ils ont compris beaucoup d'attributs et en ont fait une espèce de nom ou de désignation collective, dont nous retrouvons les analogues dans la trinité indienne.

Considéré comme le grand auteur de la vie, et le père des dieux et des hommes, il répond à Brâma. Cicéron[2] nous apprend que Jupiter vient de *juvans pater*: il était le protecteur et le conservateur universel.

Considéré comme l'âme du monde,[3] il peut être comparé à Vichnou, que les Indous supposent exister continuellement partout, non substantiellement, mais en esprit et en énergie.

[1] LANGLÈS, *Rech. asiat.*, t. 1, p. 181.

[2] *De Naturâ Deorum*, lib. 2, cap. 25.

[3] LUCAIN, *Phars.*, liv. IX. v. 580.

En sa qualité de vengeur et de destructeur, c'est à Sivâ qu'il peut être comparé. Jupiter vainquit les Géants, et un aigle lui apporta les éclairs et la foudre. Sivâ livra un combat semblable aux enfants de Diti ou Dis, qui se révoltaient contre le ciel. On croit que Brâma donna des flèches enflammées au dieu de la destruction.

Vichnou est représenté monté sur l'oiseau Garoûda, espèce d'aigle, et accompagné par lui et par un petit page ; il y a bien de la ressemblance entre ce cortége et celui du Jupiter des Grecs, placé entre son aigle et son Ganimède.

Sivâ passe encore pour avoir trois yeux, d'où il est nommé *trilotchan*. Pausanias nous dit que Triophtalmos[1] est une épithète de Ζευς, et qu'on a trouvé une de ses statues dès l'époque de la prise de Troie avec un troisième œil au front, comme nous le voyons représenté par les Indous.

Neptune ressemble à Mahadeva, qui n'est lui-même que Sivâ ; sa femme est Bhavânî, qui a les attributs de la Vénus marine produite de l'écume de la mer; la Rhembhâ de la suite d'Indrâ, qui semble répondre à la Vénus populaire, fut pro-

[1] PAUSANIAS, *Corint.*, cap. 24.

duite, selon les mythologues indiens, de l'écume de l'Océan agité.

Bhavânî porte différents noms. Sous celui de Parvati, elle possède plusieurs des attributs de Junon; mais une chose singulière, et qui serait une particularité bien curieuse si nous n'y trouvions pas matière à recueillir des renseignements d'un autre ordre, se rattache à son fils Cartigueya, le chef des armées célestes. Il est monté sur un paon; la robe de la déesse elle-même, dans quelques dessins, se trouve parsemée d'yeux. Un des noms de Cartigueya est Skanda; c'est le Skander de Perse, que l'on confond ridiculement avec Alexandre de Macédoine, distinction incontestable, dit Langlès, et qui lui paraît démontrée jusqu'à l'évidence par Al-Maqryzy dans un chapitre de sa description de l'Égypte, intitulé: *De la différence qui se trouve entre les deux Alexandres.*[1]

Dourga représente, comme Pallas, la valeur unie à la sagesse. La Minerve non armée est Saresouati, épouse de Brâma. La Minerve d'Ita-

[1] *Voir* l'extrait de ce chapitre aux notes de NORDEN, t 3, p. 186.

lie inventa la flûte, et Saresouati préside à la musique. Toutes ces concordances entre l'Italie, la Grèce et l'Inde ont ainsi un tel caractère d'universalité, qu'il est difficile de se prêter à des combinaisons enfantées par un pur hasard.

Je ne doute nullement, dit William Jones, que l'Isouara et l'Isi des Indous ne soient l'Osiris et l'Isis des Égyptiens. Ils désignent les facultés de la nature considérées comme mâle et femelle.[1] Isa se manifeste sous les huit formes de l'eau, du feu, du sacrifice, des deux luminaires du ciel, de l'éther, de la terre et de l'air. « Le taureau d'Isouara « paraît être Apis; et si la vénération qu'on a dans « le Tibet et dans l'Inde pour la vache, ainsi que « la reproduction du lama, n'ont pas quelque af- « finité avec la religion de l'Égypte et l'idolâtrie « d'Israël, il faut au moins convenir que les cir- « constances ont merveilleusement coïncidé. »

Sans entrer dans une discussion qui nous mènerait trop loin au sujet de Bacchus, nous rapporterons les conclusions de Langlès[2] au sujet de ses rapports avec les divinités indiennes.

[1] Prologue de *Sacontala*.

[2] *Rech. asiat.*, note, t. 1. p. 281.

Il distingue deux Bacchus, le vieux et le jeune. Le vieux est Sivâ, le jeune est Rama, sixième incarnation de Vichnou. Rama est le même que l'Osiris des Égyptiens, emblême du soleil. Jablonski admet Bacchus comme emblême du soleil.[1]

Le Dyonisius des Grecs et le Bacchus des Latins tirent leur origine de la mythologie indienne. Le grand Bacchus est le même que Sivâ, nommé aussi Baguis (probablement ce mot est l'origine du nom de Bacchus), qui fait sa demeure sur le mont Mérou (Μηρος, cuisse); au pied est Nicha, ou Nysa, suivant les Grecs. La conformité de Rama et du jeune Bacchus pourrait souffrir quelques difficultés.

Crichna, un des grands dieux de l'Inde, était fils de Devaki et de Vasoudeva. On cacha sa naissance par crainte du tyran Kansa, à qui il avait été prédit qu'un enfant né à cette époque lui donnerait la mort. Il fut élevé par un berger, et il passait son temps entouré de neuf jeunes filles, au milieu desquelles il jouait de la flûte, et dansait. C'est l'Apollon des Grecs. Il est particulièrement adoré par les femmes. Entre toutes les incarna-

[1] *Panthéon*, t. 1, p. 295.

tions de Vichnou, il est la plus exaltée et la plus pure; car il n'est pas seulement, comme dans les autres avâtârs, une portion ou une simple représentation de la divinité, mais le Dieu lui-même, la personne entière.

Crichna est donc Apollon entouré des Muses et vainqueur du serpent Python; car lui aussi tua un serpent terrible, appelé Kalya. Volney établit une autre comparaison sur laquelle nous n'avons point à nous expliquer; mais nous devons convenir, en effet, de ressemblances au moins singulières entre Crichna et Jésus-Christ. On a voulu faire de tout cela des armes contre le christianisme; nous pensons, pour notre compte particulier, que la véritable question du christianisme est tout-à-fait en dehors de ces sortes de débats, et ne consiste nullement dans des formes que nous abandonnons volontiers aux personnes que cela peut amuser.

L'idée du bonheur futur est fort métaphysique chez les Indous. Ils pensent que l'individu, le *moi*, sera absorbé dans la divine essence, et que ce *moi* ne sera pas détruit; ils ont au moins, sur beaucoup d'autres, l'avantage de n'avoir pas composé, à leur fantaisie, un lieu de délices purement maté-

rielles qu'ont inventé ou admis tous les peuples.

Sans insister davantage sur ces ressemblances, elles attestent suffisamment la communauté d'origine, et l'on peut croire « que les Égyptiens, les « Indous, les Grecs et les Italiens, sortirent originairement d'un même lieu central, et que le « peuple dont ils faisaient partie porta sa religion « et ses sciences à la Chine et au Japon; ne pourrait-on pas ajouter, au Mexique même et au « Pérou.[1] »

C'est ce qu'il est bien difficile d'établir pour ces deux derniers pays; car on ne devine pas comment la communication pourrait avoir eu lieu. Ce qui nous importe directement jusqu'ici, c'est d'établir ces rapports entre les peuples qui appartiennent à l'ancienne chaîne historique que nous essayons de reconstruire.

Nous l'avons tenté. Nous avons retrouvé dans l'Inde les attributs et jusqu'aux noms des divinités de l'Occident et du Nord. En général, ces noms, sans doute, ont subi des altérations; mais si nous avons vu l'aigle, le trident, le paon de Junon, les neuf bergères de Crichna et le chœur

[1] William Jones, *Rech. asiat.*, t. 1, p. 206.

des Muses d'Apollon, nous pouvons croire que les peuples où toutes ces similitudes se rencontrent n'ont pas été inspirés à la fois et de la même manière sur des choses de pure forme, et qui pouvaient être fort différentes, sans affecter en rien le fond des doctrines. Nous avons vu également la doctrine et la mythologie scythiques se retrouver dans les régions orientales; on ne saurait douter que Odin, dont la religion, suivant les historiens du Nord, fut introduite dans la Scandinavie par une race étrangère, n'ait été le même que Boudda, ou l'un de ces réformateurs ou sages auxquels les Indous donnaient le nom de Boudda, et qui surent, soit à la Chine, soit dans le Nord, approprier leur enseignement à la nature du pays et au caractère des habitants. Ainsi, tout indique que ces peuples ont été, dans les temps les plus reculés, soumis à une même doctrine religieuse, que les divergences d'une position nouvelle ont dû faire varier dans les différents pays où ils fixèrent leur demeure. Les législateurs ont emprunté leur nom à leur mission même; et le nom de Boudda, que nous voyons appartenir à plus d'un réformateur, a pu, avec le changement que la dispersion des peuples a amené, devenir le nom de

plusieurs Odins qui, sans être constamment les mêmes personnages, ont été revêtus de missions pareilles. La religion a été modifiée comme les noms mêmes des législateurs; riante et poétique sous le beau ciel de la Grèce, métaphysique sur les bords du Gange, sombre et terrible parmi les glaces du Nord; mais partout appuyée sur les mêmes bases, et reconnaissable encore au milieu de ses variétés.

Remontons de ces différents pays vers l'origine de leurs croyances et le point de départ de leurs législateurs; nous les verrons emprunter leurs dogmes au culte des astres et des éléments dont nous avons trouvé l'origine dans la Perse orientale; c'est le Nord pour les Indous, dont la caste sacerdotale déclare venir du Nord; c'est l'Asie orientale pour les fils d'Odin, qui déclarent venir de l'Asie; c'est enfin le point de départ de la cosmogonie égyptienne et phénicienne, d'après tous les documents historiques.

LIVRE IX.

ANALOGIE DES LANGUES.

Il n'a existé qu'une seule langue primitive.—Les langues sémitiques s'écrivent de droite à gauche.—Leurs caractères sont en général les mêmes.—Les opinions varient sur la source, et sont d'accord sur l'unité.—Des mots et de leurs combinaisons.—De l'antériorité entre l'hébreu et le chaldéen.—Premier coup d'œil sur les langues du Nord.—Classification des langues par Leibniz.—Les langues japhétiennes se divisent en septentrionale et méridionale.—Leurs rapports.—Les langues sont, entre elles, comme les migrations.—Le celtique antérieur au tudesque.—Du sanscrit.—Analogue et antérieur à toutes les langues de l'Asie.—Au grec et au latin.—A de l'affinité avec toutes les langues.—De l'antériorité entre le celtique et le sanscrit.—Ces deux langues n'en sont qu'une dans l'origine.—Les familles du midi de l'Inde, de l'occident de l'Asie ou sémitiques, du nord de l'Asie ou celtique, se résument jusqu'ici en trois langues : sanscrit, celtique, arabe ou chaldéen.—Remarques à ce sujet.—Du persan et de l'arabe.—Du zend.—Il s'écrit de droite à gauche.—Le zend était la langue de l'Arménie, de la Géorgie, de l'Iran proprement dit, et de l'Aderbedjan.—Du parsi et du pehlvi; ce dernier vient du zend.—Le pehlvi antérieur au parsi.—Le parsi, comme le pehlvi, vient du zend.—Le pehlvi était parlé aux lieux mêmes où était l'ancienne Chaldée.—Toutes les langues dont nous nous sommes entretenus aboutissent au celtique, au zend, au sanscrit.—Le zend et le sanscrit sont la même langue.—Le zend, le sanscrit, le celtique, sont les trois premiers dialectes de la langue primitive.

Toutes les langues de l'Inde, de la Perse et de l'Europe, considérées, quant à leur substance même, et indépendamment de la phraséologie,

sont originairement identiques, c'est-à-dire composées des mêmes racines primitives que l'influence du climat, la prononciation nationale, les combinaisons logiques, ont nuancées de diverses manières, tantôt remplaçant un son par un autre son homogène, tantôt étendant une idée du sens propre au sens figuré, ou la graduant par une dérivation continue sans que les éléments du langage en soient essentiellement altérés. Cette analogie et cette différence sont communes à tous les idiômes de notre système; mais il existe une analogie plus particulière entre ceux qui composent chaque famille, et qui présentent des sons de même degré, des radicaux secondaires parfaitement semblables et modifiés seulement par les syllabes qui leur servent d'affixes ou de désinences. Enfin, les langues réunies dans chaque rameau se rapprochent dans leurs désinences mêmes, et n'offrent plus d'autre distinction entre elles que celle de leurs voyelles finales et de leur syntaxe individuelle.

Ces considérations précèdent, dans l'ouvrage de M. Eichhoff,[1] l'examen des langues suivantes,

[1] Eichhoff, *Parallèle des Langues de l'Europe et de l'Inde,* in-4°, 1836, p. 32.

qui résument toutes celles dont nous avons à nous occuper :

Langues indiennes : sanscrit, ou indien.
Langues romanes : grec, latin, français.
Langues germaniques : gothique, allemand, anglais.
Langues slavonnes : lithuanien, russe.
Langues celtiques : gaëlique, cymre.
Langues persanes, dont le représentant est le zend.

Il conclut à l'identité de ces divers idiômes, dont l'alphabet a été celui des Phéniciens ou des Hébreux, perpétué et modifié chez les Grecs, les Romains, les Germains et les Slaves.

Examinons cet aperçu général.

Les premiers besoins des hommes ont développé des besoins secondaires, amené l'observation et le dénombrement des objets physiques et moraux; enfin, l'adoption des sons qui en réveillaient l'idée; voilà, selon l'opinion la plus générale, les éléments primordiaux employés par degrés pour former la première langue. Les mêmes besoins ont veillé à la conservation de ces éléments. Tout publie donc que les idiômes de tous les pays sont sortis d'une langue matrice, comme tous les ani-

maux, tous les végétaux, sont sortis d'un germe indestructible, qui en a assuré la perpétuité.[1]

S'il était possible de douter qu'une première langue ait été la source féconde de tant de sœurs de caractère différent, les doutes résisteraient-ils à ces innombrables rapports, à cet air de famille, qui décèlent une origine commune?

S'il était besoin de joindre aux citations que nous venons de faire de l'opinion de deux hommes aussi savants, de nombreux témoignages, nous n'aurions que l'embarras du choix. L'un écrivait à une époque où les recherches sur les langues n'avaient pas fait les immenses progrès dont les ont enrichis les hommes recommandables qui, de de nos jours, se sont consacrés à cette étude; M. Eichhoff, venu après tous les autres, nous offre, dans son savant ouvrage, un résumé de leurs opinions, la doctrine définitive qui peut être établie d'après leurs travaux et les siens. On ne saurait lui reprocher, comme à son devancier, la préoccupation qui présidait à son travail, et cette monomanie celtique dont se montrèrent atteints des écrivains fort estimables, d'ailleurs.

[1] Le Brigand, *Observat. sur les langues*. Prospectus, p. 5.

A l'exemple de ces deux auteurs et de leurs devanciers, notre opinion est qu'une seule langue primitive a été la racine de toutes les autres, que les modifications successives leur ont donné cette physionomie qui les rend étrangères l'une à l'autre; mais que dans toutes, à différents degrés, suivant l'éloignement des familles qui les parlent, se retrouvent les éléments de leur unité.

C'est cette origine qu'il convient de rechercher, afin de voir si les filiations que nous avons déjà eu l'occasion de vérifier se retrouvent, dans le langage, être les mêmes que par les croyances et les monuments historiques. Nouvelle vérification de l'hypothèse que nous avons établie. Nous suivrons la même marche, examinant d'abord les langues orientales sémitiques, les langues du nord ou scythiques, et les langues de l'Indostan. Notre travail diffère de celui des linguistes, en ce que nous ne nous proposons pas de faire ressortir les concordances pour démontrer l'homogénéité, mais le degré de ces concordances pour établir la filiation.

Nous ne répéterons pas le passage que nous avons déjà donné au livre consacré aux Arabes, et qui commente le savant Mémoire de

Deguignes[1] sur les langues orientales sémitiques. Avant de donner, sur les langues de l'Inde, l'opinion des hommes les plus compétents, nous avons à faire connaître, sous un aspect plus général que nous ne l'avons fait jusqu'ici, le système des langues qui sont en usage parmi les peuples auxquels nous avons attribué le nom général d'Arabes.

Toutes ces langues[2] ont un alphabet formé de lettres qui s'écrivent de droite à gauche, et qui portent les mêmes dénominations. Les Grecs, qui avaient d'abord adopté cette méthode, l'ont changée pour écrire de gauche à droite, exemple imité par tous les peuples de l'Europe. Cet alphabet se compose de vingt-deux lettres qui sont consonnes; les Arabes en ont vingt-huit, parce qu'ils en ont distingué quelques-unes par la prononciation, tantôt douce, tantôt aspirée. Les Grecs et les Latins ont également ajouté à leur alphabet, à mesure que le besoin de nouveaux sons se fit sentir. La forme des lettres est différente actuellement; le caractère hébreu est très carré, celui

[1] *Acad. des Inscrip.*, t. 36, p. 115.
[2] *Ibid*, 114-115.

des Arabes très arrondi et lié, le syriaque tient le milieu entre les deux. Le caractère hébreu actuel est, suivant l'opinion de plusieurs savants, celui dont les Chaldéens se servaient, et que les Juifs ont adopté après leur captivité, en quittant le caractère samaritain, dont ils avaient fait usage jusqu'alors.

Les Syriens ont, comme les Arabes, un caractère ancien et un moderne. L'ancien s'appelle le stranghélo.

L'alphabet phénicien [1] est composé du même nombre de lettres que l'alphabet hébreu ; on y reconnaît la conformité avec les anciennes inscriptions grecques. Au reste, ce caractère paraît offrir quelques variétés, suivant les localités dans lesquelles il était employé.

Ce caractère, commun aux Phéniciens, aux Hébreux, aux Arabes, est l'origine de celui de toutes les nations qui sont à l'occident de l'Asie. Du côté de l'orient, il a été en usage dans la Perse pendant long-temps, en sorte qu'il est peut-être l'origine de toute écriture, soit directement, soit indirectement.

[1] *Acad. des Inscrip.*, p. 118, t. 36.

Il n'est pas difficile de reconnaître ici la trace de la préoccupation qui fut toujours celle de Deguignes.[1] Il voulait tout faire venir de l'Égypte; et il va jusqu'à vouloir faire descendre les caractères indiens de l'Égypte, par suite des conquêtes d'Alexandre. Ce système a été combattu et renversé, et il serait aujourd'hui superflu de le combattre de nouveau. Ce qui peut rester de sa discussion, c'est que les caractères généraux des langues occidentales de l'Asie sont effectivement les mêmes; que l'alphabet de ces langues s'est répandu chez les Tartares, dans la Grèce et dans les Gaules; que, s'il est vrai que les Indiens offrent quelques preuves du séjour des Grecs, cela ne prouve pas, à beaucoup près, qu'ils aient attendu cette époque pour adopter un système d'écriture.

Nous allons voir tout-à-l'heure que le chaldéen et le pehlvi, suivant Will. Jones, sont deux langues qui procèdent l'une de l'autre. Que le pehlvi, ancienne langue de la Perse, était la base de tous les dialectes de l'Iran, et qu'il était lui-même, ainsi que le parsi, mais antérieurement, un dialecte du

[1] *Acad. des Inscrip.*, p. 119, t. 36.

zend. Ainsi Deguignes, en nous disant que le caractère commun a été en usage dans la Perse, avoue, virtuellement du moins, que le pehlvi appartenait à cette grande famille. La généalogie du pehlvi répondra donc pour toutes les autres, et les considérations qui s'y joindront mettront hors de doute que la première langue n'a pu être celle de la Syrie ou de l'Égypte. Pour que cela fût, il faudrait d'ailleurs que toutes les traditions nous conduisissent à reconnaître l'un de ces deux pays pour le berceau du genre humain, et rien, jusqu'à présent, n'a pu nous faire concevoir cette idée.

Nous sommes donc en droit de conclure, avec Deguignes, et même en généralisant plus que lui, puisque nous admettons dans notre série un plus grand nombre d'idiômes qu'il n'en admet dans la sienne, que les monuments de tous les peuples nous ramènent à une première source, dans laquelle tous les hommes ont puisé.

Sans entrer ici dans les systèmes qui placent cette source en Syrie ou en Égypte, suivant quelques-uns, sans adopter l'opinion des autres, qui la placent dans l'Inde, nous ne nous rangerons pas davantage à l'avis de tous ceux qui vont la chercher

en Éthiopie, dans l'Iran, dans l'Arménie, car tous ces systèmes ont été mis en avant; nous nous bornons, pour le moment, à recueillir un fait général, le seul qui nous intéresse actuellement : la nature des gues annonce qu'elles sont un héritage commun d'une même origine primitive, et les opinions qui varient sur la source ne varient pas sur l'unité.

Ainsi nous ne trouvons pas de divergences sur ce fait général de la fraternité des langues sémitiques, et même de quelques peuples qui ne sont pas compris sous cette dénomination. Mais ce qui existe entre les nations peut être remarqué aussi à l'occasion des langues : elles se divisent en familles. Celles qui sont parlées par des peuples rapprochés conservent une ressemblance plus frappante; celles qui sont en usage parmi des familles séparées par le temps et l'espace, renferment des différences plus nombreuses. Ainsi se constituent des groupes d'une parenté plus étroite; mais les rameaux éloignés conservent encore les traits reconnaissables de leur origine. Nous voyons, dans l'Europe moderne, des familles de langues latines ou germaniques; c'est de la même manière que dans l'antiquité la plus haute; nous trouvons la famille sémitique, la famille iranienne,

scythique ou indoue. Nous chercherons à établir, dans ce même livre, comment les Iraniens ou Perses se rattachent aux Scythes par leur langue, comme nous avons vu qu'ils s'y rattachaient par l'histoire.

En général, lorsqu'on examine de près tous les caractères dont je viens de parler, dit Deguignes,[1] on aperçoit qu'ils partent d'un même fond. C'est un seul et même caractère que tous les peuples ont adopté, mais qui a souffert les altérations que le temps et l'éloignement ont dû produire. Cette source, pour les langues sémitiques, est l'arabe, dans lequel se retrouvent les racines de toutes les langues orientales.

Nous avons vu, au livre second, toutes les nations de l'Asie occidentale se réunir historiquement sous cette dénomination d'Arabes, qui les résume toutes; nous voyons maintenant les langues que ces nations ont parlées se résumer de même dans la langue arabe; mais ne nous hâtons pas de conclure. Après avoir parlé des lettres, nous devons suivre ces analogies dans les mots et dans leurs combinaisons : c'est de l'ensemble

[1] *Acad. des Inscrip.*, p. 122, t. 36.

de ces rapports que doit résulter le degré d'adhésion que l'on accordera à ces recherches.

On sait que dans les langues sémitiques, dit Klaproth,[1] les lettres du même organe sont très souvent mises les unes pour les autres. Ces changements sont fréquents en hébreu, en syriaque, et principalement en arabe; comme cette dernière langue est la plus riche, et celle dont nous connaissons le mieux les prétendues racines de trois lettres, et comme dans tous les idiômes sémitiques, ces racines ont, en général, la même signification, je me suis, de préférence, attaché à l'arabe, pour y puiser mes exemples.

Nous trouvons, dans ce passage de Klaproth, la confirmation de ce fait important, que les racines sémitiques ont, en général, la même signification; et c'est là, suivant Deguignes,[2] qui émet la même opinion, ce qui constitue l'identité de ces langues.

C'est par l'examen de ces racines que s'explique la contradiction qui semblerait résulter de ce que certains de ces peuples ne s'entendaient

[1] J. KLAPROTH, *Mém. sur les Langues sémitiques.*

[2] DEGUIGNES, *Acad. des Inscrip.*, t. 36, p. 158.

pas les uns les autres. Les frères de Joseph se font des reproches entre eux, en langue hébraïque, persuadés que Joseph ne les entendait pas.[1]

C'est une règle établie et généralement reconnue, que de l'hébreu au syriaque, ou au chaldéen, ou à l'arabe, la variété consiste dans les voyelles, et non dans les consonnes radicales ; de là, la variété dans les sons des mots. De plus, un mot peut quelquefois changer d'acception ; enfin la prononciation est sujette à varier suivant les cantons. Il y a bien assez de ces causes pour amener des différences assez grandes pour que les peuples qui parlent une langue, radicalement la même, cessent de s'entendre.

Ce n'est pas tout pourtant, certaines lettres d'une racine se changent en d'autres lettres, cette racine conservant toujours sa signification. Ces changements arrivent aux lettres qui sont de même organe, comme vient de le dire Klaproth. Deguignes[2] en rapporte des exemples assez nombreux ; Klaproth adopte ces exemples et les ré-

[1] *Genèse*, cap. 42, v. 23.

[2] Deguignes, p. 142, t. 36.

pète dans son *Mémoire sur les langues sémitiques.*

Tous ces changements dans les racines altèrent assez les mots pour qu'ils soient regardés, faute d'examen, comme des mots nouveaux et de langues différentes, et c'est ce qui explique comment il est possible que des peuples de même langue ne s'entendent pas.

Le peu de mots qui nous reste de l'ancienne langue égyptienne peut être mis au nombre des racines orientales.[1] Mais d'après ce que l'on peut en juger par ce qui reste de ces mots et par la langue copte, la marche grammaticale de la langue égyptienne s'écartait davantage du type général, sans pourtant que l'on soit moins fondé pour cela à établir les mêmes rapports avec les autres langues. En effet, on ne pourrait se fonder sur rien pour établir que les Égyptiens, entourés de tous les peuples qui ont incontestablement parlé la même langue, fussent les seuls à se servir d'une autre. Ajoutons que non seulement ils étaient voisins, mais que leur mélange avec ces peuples est hors de doute; les Phéniciens, les

[1] Deguignes, *Acad. des Inscrip.*, p. 144, t. 36.

Éthiopiens, les Hébreux, les Arabes, ont habité l'Égypte. La source de tous les langages de ces peuples a donc été la même, comme les peuples eux-mêmes, que l'histoire nous montre constamment mêlés; il n'y a pas de raison pour établir que les langages soient entre eux dans un autre rapport que les peuples, et le peu de documents que nous possédons atteste au contraire que ces rapports étaient les mêmes; un passage de saint Jérôme est positif à cet égard : « Quand nous « sommes en Égypte, nous ne pouvons parler la « langue hébraïque; mais celle de Chanaan, qui « tient le milieu entre la langue d'Égypte et celle « des Hébreux, et se rapproche beaucoup de la « nôtre.[1] »

La langue chananéenne ou phénicienne tenait donc le milieu entre l'hébreu et l'égyptien, et ce rapport est bien celui que nous avons remarqué entre ces peuples. C'étaient les Phéniciens que les Hébreux appelaient Chananéens; et quoiqu'on ne puisse pas rendre un compte exact de leur langue, on a pu reconnaître qu'elle était composée des mêmes racines que les autres langues

[1] SAINT JÉRÔME, *Comm. sur Isaïe*, liv. 7, c. 19, t. 4, éd. de Rom.

orientales, et qu'elle avait les formes grammaticales du syriaque. Malgré les altérations que le syriaque a subies, ses racines existent dans l'hébreu ou dans l'arabe. Ses trois dialectes [1] étaient l'arménien, que l'on employait dans la Mésopotamie, le dialecte de Palestine, parlé par les habitants de Damas, du Liban et de la Syrie propre; enfin le chaldéen, parlé en Assyrie et dans la Babylonie.

La langue arabe est celle qui a subi le moins d'altération; elle était divisée en deux dialectes principaux : celui des Hyémarites; l'autre, celui qu'employaient les descendants d'Ismaël. Le dialecte hyémarite était celui qui se rapprochait le plus du syrien, suivant les Orientaux. Il en devait être ainsi, puisque c'était le langage de l'ancienne souche arabe, à laquelle s'étaient réunis plus tard les descendants d'Ismaël. Ce rapport de l'ancien dialecte arabe avec le syrien appuie tout ce que nous avons dit de l'origine commune des Arabes et des Syriens ou Chaldéens, famille unique dont la souche se trouvait entre les montagnes où l'Euphrate et le Tigre prennent leur source.

[1] ASSEMANI, *Bibl. orient.*, t. 1, p. 476.

L'éthiopien se rapproche également de l'arabe, leurs conjugaisons sont modifiées de la même manière. Quelques-uns de leurs usages grammaticaux sont ceux des Coptes, et par là on peut présumer qu'ils se rapprochaient des Égyptiens. Cependant les rapprochements les plus exacts font descendre les Éthiopiens des Arabes plutôt que des Égyptiens.[1]

Celui qui veut étudier la langue éthiopienne doit être exercé dans l'arabe; car la parenté de ces deux langues est telle, qu'apprendre un mot arabe, c'est apprendre un mot éthiopien.[2]

Les pronoms, la construction de la phrase, sont les mêmes dans les langues orientales.[3] Les Grecs et les Latins ont emprunté une partie des pronoms orientaux; mais tout le reste du système grammatical est différent; aussi leur langage, mêlé de beaucoup d'oriental, diffère-t-il des langues de l'Orient, et ne peut plus en être regardé comme un dialecte. Ce n'est plus qu'un descendant éloigné qui a contracté des alliances étrangères.

[1] WOTTONIUS, *Dissert. de confus. ling. Babylonicâ.* Dans CHAMBERLAYNE, *Oratio dominica*, etc., p. 58.

[2] OCKLEIUS, *Introd. ad ling. orient.*, p. 160.

[3] DEGUIGNES, *Acad. des Inscrip.*, t. 36, p. 156.

Le temps et l'éloignement ont nécessairement amené avec des besoins et des circonstances nouvelles ces modifications; mais les rapports d'origine ne sont pas détruits pour cela, et on ne peut les méconnaître dans toutes ces langues. L'étude et l'expérience sont là pour nous l'apprendre, et l'opinion de tant de savants hommes justifie à chaque pas l'assertion de Merian :

« Il n'y a eu dans l'origine qu'une seule langue.[1] »

Nous venons de voir que, pour les langues dites sémitiques, les modifications apportées à ce langage primitif sont de même nature et constituent un ensemble qui les groupe en une seule famille.

Selden[2] comprend, sous le nom de Syriens, les mêmes peuples que nous désignons ici sous le nom d'Arabes. Son point de vue n'était pas le même; mais il n'en reste pas moins que son avis était que les habitants de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Chaldée, de Chanaan, de la Phénicie, de la Palestine, de l'Arabie, de la Perse, etc., étaient une seule nation primitive.

[1] *De l'Etude comp. des Langues*, p. 5.

[2] *Prolég. ad tract. de diis syris*, cap. 2.

Il est difficile de dire quelle fut la plus ancienne des langues hébraïque, chaldéenne et arabe. Rien n'indique, dans l'égalité parfaite de leurs fondements, que l'une soit dérivée de l'autre. Le syriaque descend du chaldéen et fut formé après la captivité de Babylone. Je suppose que Dieu, en confondant les langues, laissa quelqu'affinité entre les dialectes de ceux qui devaient rester voisins, afin qu'ils pussent se comprendre encore et continuer les rapports nécessaires.[1]

Le docteur Wotton n'oublie qu'une chose dans sa supposition, c'est que l'intention divine fut précisément d'empêcher ces rapports nécessaires. Il faut donc chercher une autre raison. La confusion des langues à Babel ne put être et ne fut qu'un symbole explicatif d'un fait dont l'origine était inconnue, explication que l'ignorance des causes réelles ou des intérêts d'un autre ordre, rendaient nécessaire, et qui était analogue au récit de l'origine des peuples, attribuée aux fils de Noé. La véritable raison est la dispersion même des peuples et leur éloignement du centre primitif des populations. Moïse, par des motifs qui ne

[1] Wottonius, *de confus. ling. Babylonicâ*, p. 39.

sont pas de notre sujet, fit de la confusion des langues la cause de la dispersion, tandis que cette confusion en fut l'effet. Que les langues hébraïque, chaldéenne et arabe soient les plus anciennes parmi les langues sémitiques, c'est ce qui paraît mieux établi. Mais les Hébreux sont, de l'aveu même de Moïse, une branche des Chaldéens; restent donc les Arabes et les Chaldéens. Nous avons établi[1] que nous les considérions comme le même peuple, dont une partie resta sur le beau sol de la Babylonie, tandis que l'autre parvint à l'Arabie ; de-là les deux dialectes reconnus pour appartenir à la même langue, et confirmation nouvelle de cette origine des Arabes, dont nous avons parlé au même livre. L'un n'est pas plus ancien que l'autre. Nous pouvons croire que la langue dérive du pehlvi et du zend, et par conséquent n'est point étrangère au sanscrit, si ces deux dernières langues sont les mêmes, comme le pense William Jones.

Les fils de Japhet s'étendirent jusqu'aux pays les plus éloignés du côté du Nord et de l'Occident,

[1] Livre 2.

et leurs dialectes, venus de l'Orient, s'accordaient dans leurs bases principales.[1]

Junius, dans les fragments des Quatre Évangiles, trouvés en Allemagne dans un vieux manuscrit, et écrits manifestement dans un dialecte teutonique, fait observer et prouve par de nombreux exemples insérés dans son commentaire, que les langues grecque et gothique ne sont que des dialectes provenant d'une même langue originelle. Cette langue se répandit dans la Germanie et la Scandinavie, et enfin dans la Belgique et l'Angleterre. Nous pouvons étendre cette filiation à la langue latine, puisqu'elle vient en partie du grec, ainsi que le pensent presque tous les érudits qui ont examiné la question.

Les colonies de la famille de Japhet, dispersées dans ces régions, ont-elles eu dans l'origine une seule langue divisée en dialectes divers, comme dans les contrées voisines de Canaan? Ces dialectes, séparés sur un grand nombre de points, ont-ils des liens de parenté dans leurs fondements communs? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer pour une si grande antiquité, et dans la

[1] Wottonius, *ubi suprà*.

disette de documents historiques où nous sommes. Les langues fennique, esclavonne et hongroise paraissent être originales, et n'avoir avec le grec et le teuton aucune affinité réelle. Je[1] ne déciderai point si la langue des Cantabres et l'ancien gaulois (dont l'idiôme breton, hibernique et armoricain sont des dialectes) sont également originaux. Il reste encore les langues perse, chinoise, des Indes orientales, de l'Afrique et de l'Amérique; il suffit pour moi d'avoir prouvé qu'il y eut, sinon plusieurs, au moins deux langues formées à la confusion de Babel. Moïse dit expressément qu'il n'y en avait qu'une avant cette époque.

Ce que le docteur Wotton n'a pas osé dire, Leibniz,[2] moins timide apparemment, nous le dit; il regarde le celtique et le teuton comme deux langues très rapprochées l'une de l'autre, et les langues des peuples occidentaux comme les dialectes d'une langue primitive. C'est aussi, jusqu'à un certain point, l'opinion de Wotton, puisqu'il trouve que deux langues sont sorties de la

[1] Wotton, *ubi suprà*.

[2] *Lettre à Chamberlayne*, dans l'*Oratio dominica*, p. 22.

confusion de Babel. Ces deux langues sont probablement les langues sémitiques et japhétiennes.

Moïse, en donnant un seul langage aux hommes avant le déluge, reconnaît ainsi, implicitement, le fait de cette unité radicale, qui était une tradition de son époque; il a revêtu toutes ces traditions d'une forme particulière; mais l'objet de l'histoire est précisément d'arriver à la vérité, cachée sous ces formes. Toutes s'expliquent l'une par l'autre, et sont empruntées aux mêmes sources.

Les langues de l'Inde et l'ancien langage de la Perse ont été mieux connus depuis, qu'ils ne l'étaient à l'époque où vivaient les savants que nous venons de nommer; aussi, l'indécision où reste Wotton sur l'origine des langues septentrionales n'a-t-elle pas arrêté des écrivains plus modernes. Ils n'ont pas hésité à les rapporter au sanscrit, ou, plus exactement, au langage primitif dont le sanscrit est lui-même un dialecte.

Nous avons lié immédiatement ces considérations générales sur les langues du Nord à nos observations sur l'identité des langues sémitiques pour que l'on pût mieux embrasser leur réunion en un point central et primitif. Les systèmes dif-

férents qui les régissent aujourd'hui rendaient nécessaire de ne pas perdre de vue ces rapports antérieurs avant d'entrer dans un examen plus détaillé qui nous conduira définitivement aux résultats que nous avons cru devoir effleurer.

Après avoir étudié la marche de ces langues et vu comment les variétés qui les séparent aujourd'hui se sont établies sur des racines identiques, il faudrait pouvoir remonter à ces racines mêmes qui ont dû composer le véritable langage primitif. Mais nous ne trouvons plus un seul peuple réduit à ce langage. Il nous faut donc, après avoir vu que toutes les langues sémitiques ne forment qu'un groupe, et à quelle souche on peut les ramener, opérer le même travail sur les autres langues. Quand ce rapprochement sera fait, s'il nous conduit au même résultat, nous verrons quels sont les rapports qui lient les deux groupes, si ces rapports existent, et nous en déduirons la séparation ou l'affinité. Nous sommes déjà fixés sur ce point, que toutes les langues sémitiques se réunissent en une seule, que nous qualifions de langue arabe, parce que l'arabe est l'expression la plus générale qui les coordonne. Notre étude va se porter maintenant sur les langues japhétiennes ou, plus exac-

tement, sur les idiômes des peuples septentrionaux et occidentaux. Si les résultats sont tels que nous l'attendons, nous les rattacherons toutes à leur berceau commun, et nous verrons s'il est le même que nous ont déjà donné l'histoire et les opinions religieuses et philosophiques.

L'étude des langues a deux objets : celui de communiquer les idées avec précision, et celui de démêler par les mots l'origine des peuples qui les parlent et l'ancienneté de leurs coutumes. C'est le second point de vue qui est le nôtre ; c'est aux philosophes qui se sont occupés de la métaphysique du langage qu'appartient le premier.

Le fond de la grammaire est le même dans toutes les langues, mais leur forme est différente.[1]

Leibniz faisait deux classes des principales langues connues ; il les divisait en japhétiennes et en araméennes. Les japhétiennes sont celles que l'on parle dans tout le septentrion, qui comprend toute l'Europe ; les autres, telles que l'hébraïque, la chaldéenne, l'arabe et la syriaque, sont celles qui ont été et sont encore en usage dans le midi de l'ancien monde.

[1] *Acad. des Inscript.*, t. 24, p. 569.

Les langues japhétiennes se diviseut elles-mêmes en deux branches, septentrionale et méridionale. Les langues française, espagnole, italienne, appartiennent à cette dernière classe; l'autre comprend tous les dialectes du tudesque et de l'esclavon, que nous avons dérivés du sanscrit.[1]

Un usage général, c'est de donner aux jours de la semaine les noms des planètes ou de quelque héros fameux de l'histoire ou de la mythologie. Le dimanche est le jour du soleil, le lundi celui de la lune, le mardi celui de Mars dans les langues où le latin s'est mêlé, ou de Tuiscon dans les langues germaniques; le mercredi est le jour de Mercure: c'est le jour consacré à Odin dans les langues du Nord; le jeudi, ou jour de Jupiter, est, dans les langues teutoniques, le jour du tonnerre Donnerstag; le vendredi est le jour de Vénus, Freytag ou Friday; en allemand et en anglais, jour de Frigga ou Freya, femme d'Odin, dont certains attributs étaient ceux de Vénus; les Goths l'invoquaient dans leurs amours; samedi, jour de Saturne, porte en gaulois le nom de Sadurn.

[1] Liv. 3, *des Scythes*, *art. Esclavon.*

Ainsi les peuples de langue septentrionale, unis entre eux, ont encore, par ces désignations, des rapports bien frappants avec ceux de langue méridionale, sortis de même origine septentrionale.

Une observation qui confirme singulièrement l'unité des peuples du Nord, c'est celle d'un usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Tous les peuples celtes, sans exception, ont cru que c'était la nuit qui enfantait le jour; on pensait dès-lors devoir préférer la nuit au jour pour compter le temps. Les Gaulois observaient cet usage du temps de César; les Germains faisaient la même chose du temps de Tacite. La loi salique et les constitutions de Charlemagne emploient la même locution.[1] Les sentences, rendues en France, ordonnaient souvent *de comparoir dedans* 14 *nuits*; et comme le jour était censé procéder de la nuit, on dit ensuite dans 15 jours. Les Anglais disent encore *senight*, *seven night* (sept nuits) pour une semaine, et *for night*, pour deux semaines, ou 14 nuits, ou 15 jours.[2]

[1] KEISLER, *Ant.*, p. 197.

[2] Note sur la 6e fable de l'*Edda*. MALLET, 26-27, in-4°.

Le nom de la lune est masculin en allemand. Cela avait lieu autrefois dans presque tous les dialectes de la langue gothique.[1] La lune est aussi une divinité mâle chez les Indous.

La langue tudesque ou germanique, de même origine que le celtique, mais dont les phases ne furent pas les mêmes, s'établit dans l'Occident, après le celtique. Ce dernier langage était celui de toute la Gaule avant l'invasion des Romains. Le tudesque ne se mêla au latin, qui avait remplacé le celtique, qu'à l'époque de l'invasion des Francs, peuple germanique.

La question, soigneusement examinée, dit Leibniz,[2] la langue des anciens Gaulois n'est pas la même absolument que celle des Germains, mais je trouve qu'elle est très rapprochée; au point, qu'en examinant surtout les anciens mots germaniques, et prenant en considération leur origine, on pourrait l'appeler à demi germanique. Il paraît, en effet, qu'une seule grande multitude, venue des bords du Tanaïs et de la Scythie, se répandit dans la Gaule et la Germanie, et se divisa en dia-

[1] Note sur la 6e fable de l'*Edda*. Mallet, 27.

[2] *Lettre à Chamberlayne, Oratio dominica.*

lectes. Ceux-ci, par la distance des lieux et le mélange des peuples, devinrent des langues différentes; et comme une partie de ces émigrants pénétra en Grèce par la Thrace et le Danube, il n'est pas étonnant que l'on rencontre beaucoup de choses communes entre le grec et l'allemand.

Les Celtes (c'est-à-dire les Gaulois et les Germains, suivant l'opinion précédente) ont peuplé l'Italie avant les Grecs : c'est une chose évidente de soi-même. Les peuples, en effet, se propagent facilement par terre, et plus difficilement et plus tard par la mer. Aussi la langue latine vient-elle du grec et du celtique. Plus cette langue celtique est ancienne, plus je la crois propre à éclairer les origines latines. Nous ne considérons pas comme un léger avantage de nous rencontrer si complètement dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici, avec un homme tel que Leibniz.

Si l'on admet que les îles et les péninsules sont peuplées par les continents qui les avoisinent, on concevra pourquoi les anciens habitants de la Bretagne, que l'on appelle Gallois, représentent la langue des anciens Germains et celle des anciens Gaulois limitrophes de l'Océan. C'est ainsi que les Anglais d'aujourd'hui, habitants de la Bretagne,

nous rappellent mieux l'antique langue saxonne, que les Saxons eux-mêmes. On voit, en effet, que ces populations ont emporté avec elles leur langage primitif et l'ont conservé, tandis que le peuple, dont ils émanaient, a subi, par le mélange de populations nouvelles, de nombreuses altérations.

A défaut de toutes les preuves historiques, les témoignages qui résultent des langues suffiraient pour justifier ce que nous avons dit des caractères les plus généraux des migrations. Il n'y a pas d'écolier, en France, qui ne sache aujourd'hui que les Germains, appelés Francs, vinrent, sous Clovis, s'emparer de la Gaule, qu'ils nommèrent France; en d'autres termes, que l'invasion germanique vint se superposer à la nation Celtique des Gaules. Il ne faut pas une grande connaissance de l'histoire pour savoir que les Goths ou Germains, vinrent s'emparer de l'Espagne, habitée par les Celtes, les Ibères, d'origine asiatique septentrionale, et que les Germains formèrent en ce pays la seconde grande série de migrations, comme ils l'avaient formée en France. Qui ne sait que les Saxons, les Goths de Scandinavie, en d'autres termes, des peuples germaniques se superposèrent, en Angleterre, à des peuples celtiques, qui,

refoulés par la conquête, se réfugièrent en Écosse et en Irlande, où nous les retrouvons aujourd'hui, comme nous les voyons, en France, dans la Bretagne, et en Espagne, dans les montagnes les plus occidentales et méridionales de la Péninsule.

Ce point de vue, tout historique, ne souffre qu'une explication qui naît du fait de la domination romaine en Espagne et dans les Gaules. Le séjour des Romains donne un caractère latin aux langues de ces pays, tandis qu'en Angleterre, où leur domination fut toujours contestée et ne fut jamais répandue sur toute la surface du pays, le caractère général du langage est toujours resté celtique et germanique.

Les Francs, ayant cessé de parler leur langue tudesque, parlèrent la langue commune aux habitants des Gaules, le latin, dégénéré par l'alliance du celtique et de quelques mots conservés de leur propre langue; c'est de cette triple source qu'émane la langue que nous parlons aujourd'hui.

Il en fut de même en Espagne : les Goths substituèrent, à leur langage tudesque, le latin que les peuples de la Péninsule avaient adopté; et leur position, plus éloignée de la source germanique et des peuples du Nord, dut donner à leur

langue un caractère plus latin que français; ce qui a effectivement eu lieu. Les langues, dites latines, se rapprochent plus ou moins de cette langue, suivant la situation qu'elles occupèrent relativement à leur origine.

Le tudesque fut la langue des rois de la première race; le testament de saint Rémi le prouve, par rapport à Clovis.[1] La langue de Charlemagne était également le tudesque. Eginhard[2] nous apprend que ce prince avait commencé une grammaire de sa langue, et donné des noms, pris de cette même langue, aux vents, aux mois; il les rapporte, et ces noms démontrent que la langue de Charlemagne était le tudesque. C'était aussi celle de Louis d'outre-mer, car on fut obligé de lui traduire en cette langue, pour les lui faire entendre, des lettres du pape Agapet.[3]

Mais, pendant que les rois parlaient encore la langue tudesque, la nation déjà parlait ce mélange, qui n'était pas encore le français, et qui porta le nom de langue romane, comme on le voit par les serments de Charles-le-Chauve et Louis

[1] Bonamy, *Acad. des Insc.*, p. 638, t. 24.

[2] Duchesne, *Hist. Franc.*, t. 2, p. 103.

[3] Duchesne, *Frodoard*, t. 2, p. 613.

de Germanie, en 842.[1] Si nous voyons, en 813, les évêques obligés de faire traduire des livres latins en tudesque, c'est que les vastes possessions de Charlemagne avaient amené à sa cour une multitude d'habitants de Germanie, et que, pour eux, cette traduction était nécessaire. La cour, sous Charlemagne et ses successeurs à l'empire, réunissait des hommes de langues différentes. Mais ces considérations nous éloignent de notre sujet, qui n'est pas aussi spécial; elles étaient cependant utiles, car elles confirment nos observations sur l'enchaînement des migrations.

La langue celtique, depuis que les Gaules furent conquises par les Romains, fut encore en usage pendant plusieurs siècles. Il subsiste encore aujourd'hui, dans le bas-breton, un très grand nombre de mots celtiques; c'est un fait reconnu par tous les savants. D'autres mots celtiques ont totalement péri dans le bas-breton, et ont été remplacés par des mots tirés du latin et du français.[2]

Les Scythes, nation vagabonde, et la plus

[1] DUCHESNE, t. 2, p. 374.

[2] L'abbé FENEL. *Remarq. sur le mot* Dunum. *Acad. des Insc.* t. 20, p. 410.

étendue qu'il y ait eu sur la terre; selon d'autres, les Phrygiens, en général les descendants de Japhet, quels qu'ils soient, ont répandu dans tout l'Occident une langue, qu'il a plû à quelques savants d'appeler celtique. Selon eux, l'ancien grec, qui est la langue des Pélasges, et celle des Aborigènes, dont le latin est formé, sont ses premiers dialectes, aussi bien que le teuton primitif et le gaulois.[1]

Tous ces témoignages s'accordent pour établir que, de toutes les langues septentrionales, le celtique est la plus ancienne; que le teuton en est très rapproché, et en dérive; que les peuples, refoulés par les conquêtes successives jusqu'aux extrémités des pays qui furent envahis, sont précisément ceux chez lesquels les restes de la langue celtique se retrouvent.

Ainsi la première migration septentrionale est celtique par les langues, comme elle l'est par les traditions historiques. C'est donc le celtique qu'il faut rapprocher des langues en usage au berceau du genre humain, pour y chercher des ressemblances qui attestent l'identité primitive.

[1] FALCONNET, *Acad. des Inscrip.*, t. 20, p. 9.

La langue celtique est une langue primitive entièrement différente de la germanique, dit Schœll.[1] Mais il ne nous en est parvenu aucun monument complet, et nous n'en connaissons que des mots isolés. Cette assertion n'est pas exacte. Nous montrerons tout-à-l'heure, dans la comparaison du sanscrit et du celtique, qu'il reste des monuments, sinon étendus, au moins suffisants pour être d'un certain poids. Il n'est pas exact non plus de dire que les langues celtiques et germaniques soient entièrement différentes. Appartenant à des migrations différentes, elles ont subi quelque altération sans doute, mais cette altération est loin d'être fondamentale : elles ont, au contraire, de nombreux rapports. La nature de notre travail ne nous permet pas de joindre ici des rapprochements de mots, mais nous avons présenté l'opinion des hommes les plus illustres qui les avaient faits.

L'allemand descend de la langue primitive, qui fut celle de la première génération asiatique : le celtique est plus immédiatement lié à cette première génération. Nous avons vu l'émigration ger-

[1] *Tableau des Peuples*, p. 24.

manique du quatrième siècle.[1] C'est au point de départ de cette migration qu'il faut chercher les sources des modifications. Or, le point de départ était les environs du Pont-Euxin, où la langue de la Perse était parlée; on trouve effectivement, en allemand, beaucoup de mots sortis du persan. Le persan vient du zend, comme nous le montrerons, et nous établirons la position du zend, vis-à-vis du celtique et du sanscrit.

William Jones nous a dit, dans son Mémoire sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, que ces peuples avaient eu des croyances communes, ou que leurs croyances émanaient d'une source commune. Le grec, le latin, le persan, l'allemand, nous amènent à la même conclusion sous le rapport des langues. Non-seulement ces langues ont un grand nombre de racines communes, mais la ressemblance s'étend même à des parties essentielles de la grammaire. La comparaison des idiômes conduit à un résultat qui prouve que la langue indienne est la plus ancienne de ces langues, et que les autres en sont dérivées.[2]

[1] Liv. 3, *des Scythes,* article *des Germains.*

[2] F. Schlegel, dans Schœll, *Tableau des Peuples*, p. 119.

Schlegel établit d'abord la ressemblance des racines et l'appuie de nombreux exemples. La comparaison prouve constamment que la forme indienne est la plus ancienne. Souvent les formes qui, dans les langues dérivées de l'indien, se sont beaucoup éloignées les unes des autres, se retrouvent dans le sanscrit, comme dans une racine commune. Des racines, Schlegel passe à la structure grammaticale, et établit que la comparaison des grammaires assure l'antériorité au sanscrit. Sans entrer dans l'étude des exemples qu'il cite, nous rapporterons quelques résultats généraux.

« [1] La différence principale, dit-il, entre la « grammaire indienne et celle des langues qui en « dérivent, consiste en ce que la première est plus « régulière, plus uniforme dans la formation, et « par conséquent à la fois plus simple et plus artificielle que les langues grecque et latine. Les « verbes irréguliers de l'indien sont beaucoup « moins nombreux qu'en grec et en latin, « la conjugaison est en général plus régu- « lière.

[1] F. Schlegel, dans Schœll, *Tableau des Peuples,* p. 155.

« Ce serait aller trop loin que de dire que le
« grec et le latin sont, à l'égard de leur grammaire,
« dans les mêmes rapports qui existent entre le
« latin et les idiômes qui en sont nés; mais il est
« incontestable que les grammaires grecque et
« latine contiennent les éléments du passage aux
« grammaires modernes, tandis que l'immuable
« uniformité du sanscrit prouve sa haute anti-
« quité.

« Les changements qui se font dans la décli-
« naison et la conjugaison ont lieu sur la racine
« même. »

L'antériorité du sanscrit sur les langues grecque, latine, allemande et persane, paraît donc hors de doute à Schlegel; mais tout n'est pas là, et cette filiation est insuffisante pour rendre raison des rapports de langue entre tous les peuples. Le sanscrit, présenté comme la source des langues, doit conserver cet avantage exclusif. C'est ce que nous verrons en étendant cette recherche aux langues sur lesquelles Schlegel ne s'explique pas.

Les cinq nations principales qui, en différents siècles, se sont partagé le vaste continent de l'Asie et les îles nombreuses qui en dépendent, sont

les Indiens, les Chinois, les Tartares, les Arabes et les Persans.[1]

« Le sanscrit, langue de la plus haute antiquité, « dit Hahled,[2] est la grande source de la littéra- « ture indienne et le père de tous les dialectes qui « se parlent depuis le golfe persique jusqu'aux « mers de la Chine. On en reconnaît les traces « dans presque tous les cantons de l'Asie. J'ai été « étonné de trouver des mots sanscrits qui avaient « la plus grande ressemblance avec d'autres des « langues persane, arabe, grecque et latine; ces « mots n'étaient pas purement techniques, ni de « ceux que la communication des arts peut avoir « transportée d'un peuple chez un autre; mais ils « forment quelquefois la base du langage. Ce sont « des monosyllabes ou des noms de nombre, ou « bien ils désignent des objets dont on a dû s'oc- « cuper dès l'origine de la civilisation. La ressem- « blance qu'on remarque sur les médailles et les « inscriptions de différents districts de l'Asie, la « lumière qu'elles se prêtent mutuellement, et « leur grande analogie avec le grand prototype;

[1] 3ᵉ *Disc. anniv.* par Will. Jones, Calcutta, p. 801, t. 1.

[2] *Grammaire Bengale.*

« tout cela est un ample sujet pour exercer la « curiosité des antiquaires. Les monnaies de « Kachmyr, d'Acham, de Népâl et de plusieurs « autres royaumes, portent toutes des inscriptions « sanscrites, et offrent des allusions avec la my- « thologie sanscrite. On trouve la même confor- « mité sur les sceaux du Boutan et du Tibet. « L'arrangement des lettres qui composent l'al- « phabet sanscrit est une preuve d'autant plus « forte en faveur de notre opinion, qu'il ne res- « semble en rien à celui des alphabets connus « dans les autres parties du monde. La même « combinaison extraordinaire se retrouve dans « les autres alphabets usités depuis l'Inde jus- « qu'au Pégu pour des lettres et des langues qui « paraissent absolument isolées; mais cet ordre « identique de lettres démontre leur origine com- « mune. »

Nous ne chercherons pas à excuser la longueur de cette citation et de celle qui va suivre; elles sont tellement adaptées à notre sujet, que nous n'aurions pu, sans les affaiblir, en supprimer quelque chose. Il suffirait de les rapprocher de ce que nous avons emprunté à Deguignes (*Livre des Arabes*), et des conclusions conformes des recher-

ches sur le Pali,[1] pour avoir un aperçu général des identités qui lient entre elles les langues sémitiques, les langues indiennes, par conséquent toute l'Asie, sauf la partie septentrionale, dont nous allons bientôt nous occuper.

« La langue sanscrite,[2] quelle que soit son an-
« tiquité, est d'une structure admirable, plus par-
« faite que le grec, plus riche que le latin et plus
« raffinée que l'un et l'autre. On lui reconnaît
« pourtant plus d'affinité avec ces deux langues,
« dans les racines des verbes et dans les formes
« grammaticales, qu'on ne pourrait l'attendre du
« hasard. Cette affinité est telle, en effet, qu'un
« philologue ne pourrait examiner ces trois lan-
« gues sans croire qu'elles sont sorties d'une
« source commune qui, peut-être, n'existe plus.

« Il y a une raison semblable, mais qui n'est
« pas tout-à-fait aussi victorieuse, pour supposer
« que le gothique et le celtique, bien qu'amalga-
« més avec un idiôme très différent, ont eu la
« même origine que le sanscrit, et l'on pourrait
« ajouter le persan à cette famille. »

Nous venons de voir, dans la citation de Hah-

[1] *Essai sur le Pali*, p. Eug. Burnouf.

[2] Will. Jones. Calcutta, p. 508, t. 1.

led, que l'arrangement des lettres rapprochait toutes les langues de l'Inde et celle du Tibet. William Jones ajoute que l'arrangement des sons que présentent les grammaires chinoises, correspond, à peu de choses près, à celui qu'on observe dans le Tibet, et diffère à peine de celui que les Indous regardent comme l'invention de leurs dieux.

Il résulte de ces considérations rapides, dit William Jones[1] en terminant son discours, que les Indous ont eu, depuis un temps immémorial, de l'affinité avec les anciens Persans, les Éthiopiens et les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Étrusques, les Scythes ou Goths, et les Celtes, les Chinois, les Japonais et les Péruviens; donc nous sommes fondés à conclure que ces nations et eux sont sortis d'une région centrale.

C'est à cette conclusion et à déterminer cette région centrale que nous avons voulu arriver; nous la cherchons en ce moment par le moyen des langues, comme nous l'avons cherchée d'abord par l'histoire et ensuite par les croyances et les opinions. Jusqu'ici, la concordance ne nous a pas

[1] 3ᵉ *Disc. ann.* Calcutta, p. 319, t. 1.

manqué. La fin de ce livre nous montrera si les langues ne sont pas une autorité plus positive encore.

Les langues sont aujourd'hui le mur de séparation entre les peuples. La difficulté de remonter à leurs sources a fait imaginer mille hypothèses qui, toutes, avaient le défaut d'établir un système *à priori*, tandis que c'est en examinant les rapports et en remontant par la simplification qu'il faut en général établir les probabilités qui asseoient une opinion. Cette simplification pour les langues, c'est le retour aux racines, et nous voyons les linguistes établir aujourd'hui sur cette base qu'il n'y a qu'une langue primitive. Ainsi, les systèmes phéniciens, hébreux, celtiques, arméniens, etc., ont tous le défaut d'être exclusifs, de combattre pour une vanité ridicule de priorité, et non dans un véritable intérêt scientifique.

Les deux opinions qui ont été défendues avec le plus de chaleur dans cette lutte des amours-propres nationaux, sont celles-ci : les uns se fondant sur la descendance apparente des langues, et joignant à ces rapports d'autres éléments de conviction puisés dans la marche de la civilisation, ont

attribué à l'Orient, et après lui à l'Asie occidentale et méridionale, la civilisation du genre humain et la population du globe.

D'autres ont attribué les mêmes effets à l'Asie septentrionale, et la présentent comme la source de toute population; aucun n'a semblé croire que ces deux sources avaient pu couler parallèlement et être unies à leur départ. Les premiers ont inscrit sur leur bannière le mot *sanscrit;* les autres le mot *celtique.* Chacun, exclusif dans son opinion, ou, ce qu'il est plus naturel de croire, privé des connaissances que les travaux modernes ont rendues plus familières, n'a considéré qu'une face de la question; il est plus facile de la généraliser aujourd'hui.

C'est avec les mots de la langue des Brâmes qu'il était nécessaire de comparer les sons et la signification des monosyllabes celtiques.[1] Ce travail a été fait; et quoique Schlegel nous dise que le celte a une moindre analogie avec le sanscrit que l'allemand, il n'est pas défendu d'appeler de cette décision, peu éclairée peut-être, car il est permis

[1] LE BRIGAND, *Observations sur les langues anciennes et modernes*, p. 9.

de croire que Schlegel était peu familier avec le celtique.

On a retrouvé dans les sons celtiques le même sens que dans ceux de la langue sanscrite.[1] Il ne s'agit pas ici de quelques mots détachés, rapprochés avec adresse; ce sont des pièces entières prises au hasard par un étranger (Hahled) qui n'avait nullement en vue la comparaison du sanscrit avec toute autre langue. C'est de cette épreuve que sont sorties, presque sans altération, deux langues qui paraissent n'en former qu'une seule: le sanscrit et le celtique.

Tout le monde convient, quelque opinion que l'on professe d'ailleurs sur la priorité, que le sanscrit est une des langues les plus anciennes et les moins altérées. Sa ressemblance avec la langue que parlent aujourd'hui les Armoricains est donc une des plus fortes preuves que celle-ci, au moins dans ses mots primitifs, est restée pure, et réciproquement; car une telle identité, après tant de siècles, et à de si grandes distances, prouve la conservation intacte de l'une et de l'autre.

[1] Le Brigand, *Observations sur les langues anciennes et modernes*, p. 10.

STANCE RÉGULIÈRE TIRÉE DE LA PRÉFACE QUE M. HAHLED A MISE A LA TÊTE DU CODE DES GENTOUX, PAGE 21.

Sanscrit.	*Celtique.*
Peeta che reenewan Shetrooh	Bé-tad-ké ré-en-van Zé-troh
Mata shetrooh resheeleenee,	Mata Zé-troh rai-zé-lé-né
Bharya roopewetee shetrooh	Bar-i-a ro-pa-v-été Zé-troh
Pootreh shetroo repundeeth.	Potr-reh Zé-troh raiboutété.

Traduction française.

Un père endetté est l'ennemi (de son fils).	Père qui reste trop endetté est cruel.
Une mère d'une conduite scandaleuse est ennemie (de son fils).	Mère est cruelle qui fait ce qui n'est pas la loi.
Une femme d'une belle figure est ennemie (de son mari).	Belle femme infidèle est cruelle.
Un fils ignorant est ennemi (de ses parents).	Fils indocile est cruel à ceux qui l'ont fait exister.

Un autre exemple est cité dans le même ouvrage de Hahled, et nous y renvoyons; celui-ci suffit pour justifier l'étonnante conformité qui existe entre les deux langues, et pour rendre, au moins fort probable, l'opinion qui en fait originairement une seule. Nous observons seulement que le *W* qui se voit dans la citation sanscrite, est une lettre empruntée à l'alphabet anglais, et qui ne peut représenter un vrai son de la langue des Brâmes; peut-être M. Hahled a-t-il

voulu ainsi approcher, par un équivalent, de la prononciation originaire.[1]

S'il faut convenir qu'il existe une langue primitive,[2] organique, physique et nécéssaire, commune à tout le genre humain, qu'aucun peuple du monde ne connaît ni ne pratique dans sa première simplicité, qui fait le premier fond du langage de tous les pays; on ne peut disconvenir non plus qu'il y a ici plus que ces simples analogies de radicaux monosyllabiques, représentation du premier cri, du premier besoin de l'homme aux premiers jours de la création.

Toutes les langues doivent être considérées comme des langues composées. Les nations se sont mêlées à la suite des premières migrations. C'est à la seule migration que l'on pourra considérer comme la première qu'il faut avoir recours pour retrouver, avec quelque probabilité, l'élément de comparaison. En effet, le mélange même des langues suppose toujours au moins deux langues antérieures, dont la fusion a produit la langue nouvelle. Il est certain, d'après cela, que

[1] Le Brigand, p. 60, *ub. sup.*

[2] De Brosses, *Disc. prélim.*, t. 1, p. 16. *Form. des langues.*

ces langues ne devaient être que des dialectes, et remonter à un type principal. En effet, si on les supposait toujours différentes radicalement, on arriverait nécessairement à autant de divisions ou de langues qu'il y aurait eu d'hommes, ce qui choque la raison autant que l'observation.

Ainsi, un dialecte suppose une société que des rapports plus ou moins éloignés rattachent toujours à une souche primitive; plus les rapports sont étroits, plus les langues qui les offrent se rapprochent de leur berceau commun. La question est de savoir si cette souche primitive a été unique, ou si l'on peut remonter à plusieurs souches distinctes.

Les considérations générales que nous avons présentées jusqu'ici, nous ont fait trouver trois sources de langues, comme trois tiges de peuples, dans le celtique, le sanscrit et l'arabe. La comparaison que nous venons de présenter de deux de ces sources nous permet d'établir, comme très probable, que ces sources n'en ont réellement formé qu'une seule. Cette probabilité deviendra bien plus grande encore et sera une certitude, autant toutefois qu'elle existe dans les choses humaines, si nous trouvons que la troisième tige des

populations se rattache aussi par les langues à ces deux premières; si nous sommes ramenés par les considérations tirées des langues au terrain commun, que nous avons reconnu être la Perse orientale.

La confusion des langues, à Babel, ne fut autre chose que la transposition, l'interversion des lettres radicales, l'addition ou la suppression de lettres ou voyelles.[1]

C'est une chose positive et qu'il faut admettre, sans prétendre entrer, d'ailleurs, dans la question de révélation ou d'inspiration des livres sacrés, que pour les peuples de race arabe ou hébraïque, cette confusion des langues, ou le commencement des dialectes, prend sa source dans les plaines de la Chaldée; c'est là qu'est le point de départ des peuples dits sémitiques; c'est là qu'il faut toujours arriver, quand on remonte l'échelle des peuples de l'Asie occidentale. Ce fut l'origine de l'opinion qui attribuait, à l'ancienne langue hébraïque, une priorité que les philologues et les linguistes s'accordent à lui refuser aujourd'hui. On se range d'autant plus volontiers à leur avis,

[1] *Christ. Besoldus, de naturâ popul.*, p. 75, in-4°.

qu'il est difficile de croire que les Hébreux, colonie chaldéenne, fussent restés en possession exclusive de la véritable langue, tandis que les Babyloniens auraient oublié la langue primitive si complètement, que les Hébreux captifs furent contraints d'apprendre cette nouvelle langue, à l'époque de leur captivité. Nous croyons plus probable que les altérations, considérables ou non, doivent plutôt être attribuées à la colonie émigrante, qu'à la souche primitive, restée aux mêmes lieux et dans les mêmes conditions. Il est de règle générale, que c'est par les émigrations que les races et les langues s'altèrent, comme les eaux se troublent dans leur cours, et non dans leur source. Cette source, pour les langues sémitiques, se rapporte à l'arabe, dans lequel se trouvent les racines de toutes les langues orientales.[1]

Pour les langues de l'Inde, c'est le sanscrit. Toutes les langues de l'Inde peuvent être considérées comme des dérivés du sanscrit; notre mission n'est pas de donner une démonstration matérielle de ce fait, auquel nos connaissances ne nous permettent pas d'atteindre. Si nous nous

[1] Deguignes, *Acad.*, t. 36, p. 158.

exprimons sur des langues qui nous sont inconnues, c'est qu'il faut bien admettre les résultats des travaux qui sont désormais acquis à la science, et qui nous servent de base. Or, nous voyons dans l'*Essai sur le Pali*,[1] ouvrage consciencieux et savant, auquel s'ajoute l'autorité des noms des orientalistes les plus célèbres sur lesquels il est appuyé, que les nombreux traits de ressemblance qui identifient les langues de l'Inde entre elles naissent de leur origine sanscrite; que le rapport des caractères qui les réprésentent ne vient pas de ce qu'ils dérivent l'un de l'autre, mais de leur communauté d'origine, et de ce qu'ils sortent du sanscrit, qui les résume.[2]

Cette conclusion est la même que celle de Hahled.

Les langues de l'Europe ancienne sont le celtique,[3] le teuton, qui est l'ancien germain à peu de choses près; l'esclavon, l'irlandais, l'écossais, qui se parle dans les montagnes. Dans la plupart de ces langues, les mots qui désignent les choses les plus communes, qui qualifient les objets qui

[1] Eug. Burnouf, *Essai sur le Pali*, chap. 2.

[2] *Ibid.*, p. 69.

[3] Bullet, *Mém. sur la langue celtique*, t. 1, p. 2.

furent d'abord présents à la vue des hommes, sont absolument les mêmes.

De ces langues, celle qui paraît, sans s'éloigner de la source commune, se rapprocher plus particulièrement de celles que l'on parle encore dans la Perse, est le germain ou teuton. Mais toutes se résument pourtant dans la plus ancienne, qui est le celtique; les différences qui peuvent exister se rattachent à la Perse.

Quelques écrivains sont partis de ce point pour séparer les peuples du Nord en deux fractions distinctes. Notre but, dans le livre que nous avons consacré aux peuples scythiques ou celtiques, a été de prouver que quelque fût le degré de différence qui se remarquât aujourd'hui entre ces peuples, l'unité primitive y était facilement reconnaissable. Nous avons dit que la première migration celtique qui avait peuplé l'Occident aurait pu, devait même paraître s'éloigner davantage dans son ensemble, mais non dans les choses primitives, du type originel. Le temps plus long, qui s'était écoulé depuis la séparation, laissait effectivement plus de latitude aux modifications. Enfin nous avons dit qu'il y avait deux phases principales de migrations : la migration celtique et la migration

germanique. Les langues nous offrent la même remarque à faire, et nous conduisent à la même conclusion. Les partisans de la séparation réelle ont donné une portée trop grande à une distinction réelle, mais dont les causes, une fois connues, ne détruisent pas les relations, en y établissant des degrés.

L'analogie de l'allemand avec le persan est une conséquence de la double migration. Les Germains, partis plus tard, ont participé plus tard aux modifications de langue qui ont eu lieu au berceau commun, ou près de ce berceau ; les Celtes, émigrés les premiers, ont conservé plus intact l'idiôme parlé, et peu altéré encore au point de départ. Ainsi, l'analogie plus grande des sons primitifs du celtique avec ceux du sanscrit, vient à l'appui de la priorité qui nous a paru résulter de l'ensemble des faits. Cette antique famille (les Celtes, dit M. Eichhoff) fut la première séparée, et par conséquent la plus éloignée de son origine asiatique. En général, la différence porte sur les mots qui ont dû venir à la suite d'une civilisation déjà commencée, tandis

1 *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, in-4°, 1836, p. 31.

que l'identité porte sur les mots représentatifs des premiers objets qui ont frappé les sens.[1] Les Celtes et les Indous, aux deux extrémités de la chaîne, les Persans et les Allemands, chaînons intermédiaires, doivent donc se trouver respectivement dans les conditions de langue où nous les voyons; le raisonnement est complètement d'accord avec le fait.

Ainsi, par l'union des dialectes en trois souches, qui se rapprochent l'une de l'autre, la question d'identité ou de séparation se trouve circonscrite jusqu'ici, entre ces trois dialectes : l'arabe, le sanscrit et le celtique. Le sanscrit et le celtique ont été l'objet d'une comparaison qui établit leur situation respective, qui les identifie, ou du moins en fait deux dialectes les plus rapprochés de la langue primitive. Il nous reste à rattacher l'arabe à cette source, et à montrer comment le persan, auquel se rattache le teutonique, s'y rapporte lui-même; à chercher si, entre l'arabe et le persan, il y a un point de départ qui fasse connaître leur parenté.

Les langues, que l'on peut appeler de seconde

[1] Bullet, p. 6.

migration, ont, indépendamment de leurs ressemblances radicales, des analogies de combinaisons et de grammaire qui les rapprochent davantage, et constituent les familles. C'est sur des recherches de cette nature que l'analogie du persan et de l'allemand a été établie.

Cette distinction des familles de langues a été bien observée dans l'ouvrage de Mérian.[1]

Il n'y a eu, dans l'origine, qu'une seule langue. Ce qu'on appelle communément langues ne consiste réellement que dans les dialectes de cette langue primitive. La forme des mots varie ; leur essence ne varie jamais.

L'auteur cite l'opinion conforme d'un écrivain espagnol (Zamacola), qui s'exprime ainsi :

« Si l'on compare aujourd'hui les nombreuses « langues qui sont répandues sur la superficie du « globe, on verra que toutes descendent d'une « seule, et qu'elles conservent une telle frater- « nité, une telle analogie dans leur structure, « qu'elles ne sont autre chose qu'une même lan- « gue primitive variée, changée, enrichie. »

Qu'on se figure une boule sur laquelle on fixera

[1] *Principes de l'étude comparée des langues*, p. 3.

le point où le langage a commencé, et d'où il est parti pour s'étendre sur toute la surface du globe, qu'il a enveloppée comme d'un vaste réseau.[1]

Ces considérations, résultat des études modernes, renversent le vieil édifice des écoles qui nous enseignaient constamment la doctrine des quatre époques, et nous montraient les peuples et les langues s'enchaînant en ligne droite, descendant des Assyriens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, constituant ainsi le reste du monde, en aggrégation de sourds et muets apparemment.

Il faut bien reconnaître les séries parallèles des langues et des peuples, sous peine d'arriver à une foule de commencements, et de faire de l'histoire un amas de lambeaux.[2] On peut bien importer des termes techniques, des noms d'animaux, de plantes; mais comment concevoir qu'on ait importé chez tous les peuples des mots nécessaires, comme *soleil, lune, terre?*

Une double affinité existe donc entre tous les idiômes du globe : 1° le lien commun et radical,

[1] *Principes de l'étude comparée des langues,* p. 5.

[2] *Ibid.*, p. 14-15.

et les rapprochements de familles; 2° les points de contact qui offrent des signes d'une parenté plus marquée, et qui ne sont dus, peut-être, qu'à l'uniformité des impressions et à la similitude des organes. Mais ceci rentre dans les études physiologiques, qui ne doivent pas nous occuper directement.

Pour le premier point, il y a deux situations à reconnaître :

Les formes radicales, qui se retrouvent partout,

Les formes grammaticales, qui servent à la classification par familles. On ne peut pas cependant s'arrêter trop exclusivement à cette distinction. En effet, tous les linguistes classent invariablement l'allemand et le persan dans la même famille, malgré la différence de leurs grammaires ; il faut donc admettre que c'est, en général, de la comparaison des mots et des formes que résulte le rapport le plus essentiel des langues, et que l'étude même des rapports des peuples, sous le point de vue historique, ou l'ensemble des données historiques, est indispensable pour arriver à des résultats satisfaisants d'analogie ou de descendance pour les langues et pour les hommes.

C'est ce que n'ont pas senti les écrivains qui

ont voulu exclusivement faire descendre les peuples de tel ou tel peuple primitif. Quelle que soit la race, l'unité première du genre humain se retrouve dans l'unité radicale des langues; les séries de familles s'enchaînent comme les séries de langues; les mêmes familles d'hommes parlent les mêmes familles de langues. En d'autres termes, le langage est l'attribut de l'humanité, et les langues sont des variétés du langage, comme les hommes sont des variétés de l'humanité.

Nous avons déjà vu le celtique se rattacher au sanscrit, et nous en avons rapporté un exemple concluant; nous avons admis que les langues teutoniques et l'allemand, qui en est le représentant le plus immédiat, se rattachaient au persan, et plus directement peut-être au sanscrit; que les langues occidentales se lient toutes à ces deux sources, et par conséquent doivent finir par se retrouver au même berceau. Le teutonique et le celtique sont donc les deux grandes sources des dialectes européens.

Nous n'avons pas pensé devoir entamer une discussion grammaticale sur cette analogie du persan et de l'allemand; nous indiquons assez de sources pour qu'il soit facile de vérifier les résul-

tats que nous présentons, et qui, d'ailleurs, sont assez connus, pour la plupart, pour qu'il soit possible de les présenter comme acquis à la science.

Nous ajouterons encore ce peu de mots sur la langue celtique dans les Gaules; nous aurons ainsi l'avantage de rappeler l'attention sur un fait qu'il nous importe de ne pas perdre de vue : celui de la priorité du celtique sur les autres langues du Nord.

Duclos et l'abbé Lebœuf[1] ont prouvé dans plusieurs mémoires que la langue celtique a subsisté dans la Gaule jusqu'à l'établissement de la langue latine; que du mélange de ces deux langues s'est formé le roman; enfin le roman, lui-même, mêlé de quelques termes tudesques apportés par les Francs, a fait le fond de la langue que nous parlons aujourd'hui.

On a controversé l'importance plus ou moins grande du rôle qu'ont joué dans la langue les divers éléments dont elle est composée, mais on est d'accord sur ces éléments eux-mêmes et sur la base celtique à laquelle ils se sont superposés. Sous la seconde race, les noms de langue celti-

[1] *Acad. des Inscrip.*, t. 23, p. 244.

que, gauloise, romane, française, étaient devenus synonymes; sous la troisième, on voit encore la distinction entre la langue latine et la langue vulgaire, qui se perfectionnait; enfin, vers l'époque de Philippe-Auguste, la langue française prend possession du premier rang.

Ainsi la base fondamentale fut le celtique; et s'il y eut deux langues en France, [1] leur fraternité primitive facilita leur union.

En résultat, les langues occidentales se rattachent : l'une, le celtique, directement au sanscrit; l'autre, le teutonique, au persan et au sanscrit; toutes les deux, à l'Asie septentrionale. La question porte maintenant sur le persan et l'arabe, qu'il nous faut rattacher à leur véritable source.

La famille persane a pour type primitif le zend, l'idiôme sacré des Mages, la langue de Zoroastre, qui, issue de la même souche que le sanscrit, s'est répandue à l'ouest de l'Asie parmi les adorateurs du soleil, et s'est conservée dans les fragments précieux qui nous restent du *Zend-Avesta*. Elle fut en usage chez les anciens Perses, comme le pehlvi, autre idiôme mêlé de chaldéen, fut

[1] *Acad. des Insc.*, t. 23, p. 249.

parlé par les Mèdes et les Parthes. Plus mâles et plus concises que le sanscrit, ces langues étaient appropriées à des nations guerrières.[1]

Un doute se présente d'abord à l'examen, et c'est par là que nous arriverons à rattacher l'arabe et le persan à leur véritable origine.

On a, pendant long-temps, fait remonter tous les peuples et toutes les langues aux Hébreux, et William Jones conclut de l'analogie du pehlvi et du chaldéen que le pehlvi descend de cette langue. Cette opinion tendrait à présenter deux sources distinctes à toutes les langues : l'une, dite sémitique, émanerait du chaldéen; l'autre, du sanscrit par le parsi, qui en est un dérivé. En dérivant le pehlvi du chaldéen, Will. Jones nous accorde au moins la ressemblance entre ces langues, et la priorité du chaldéen resterait à établir. C'est cette question que nous allons essayer de traiter. Des preuves nombreuses attestent que le pehlvi peut, avec plus de raison, être ramené au zend et au sanscrit qu'au chaldéen. Cette origine bien établie, nous devrons adopter que les deux

[1] Eichhoff, *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, p. 23.

langues de l'Iran, le parsi et le pehlvi, toutes deux enfants du zend et du sanscrit, sont devenues respectivement la source de langues de deux migrations, et un lien de plus qui rattache les peuples à leur source primitive. Le mémoire d'Anquetil du Perron, dont nous allons donner les résultats, mettra hors de doute cette fraternité du parsi et du pehlvi.

Klaproth [1] établit les nombreuses analogies du chaldéen et du sanscrit. Si, d'une part, il est vraisemblable, d'après la concordance de tous les témoignages, d'établir des migrations descendues des sources de l'Indus, il n'est pas aussi facile de comprendre les Chaldéens, abandonnant leurs fertiles contrées pour remonter vers les montagnes, dans un but que rien ne peut faire deviner. On ne les voit pas, en effet, former d'établissements, au moins reconnaissables, dans les pays indiens. On peut donc croire que les Indiens ont déjà, pour eux, une antériorité apparente. Venons au mémoire d'Anquetil. [2]

[1] *Mémoire sur les langues sémitiques;* dans l'ouvrage de Mérian, sur *l'Étude comparée des langues.*

[2] *Acad. des Inscript.*, t. 31, p. 346.

Les Parses, qui regardent les ouvrages de Zoroastre comme des livres sacrés, les cachent avec soin à des gens qu'ils croient sous l'empire de l'esprit impur. Aussi la connaissance du zend a-t-elle été pendant bien long-temps inaccessible aux étrangers. Anquetil raconte toutes les difficultés qu'il eut à vaincre, et la combinaison d'événements qui le mit en état de pénétrer leurs mystères.[1]

Selon plusieurs écrivains persans, Djemschid, prince de la première dynastie des Perses,[2] parlait le parsi pur. C'est donc à cette langue que les noms des classes qu'il avait établies doivent se rapporter.

Il divisait les hommes en ministres de la divinité, en soldats, en laboureurs et en gens d'arts et de métiers. Division pareille à celle qui existe dans l'Inde. Nous voyons déjà que le parsi était la langue usitée dans les premiers temps de la monarchie.

On retrouve dans les anciens livres des Parses deux sortes de caractères : le zend et le pehlvi.

[1] *Journal des Savants*, Juin, 1762.

[2] *Acad. des Inscript.*, t. 31, p. 352.

Le premier est celui de la langue de l'*Avesta*, et cette langue se nomme aussi le zend, parce qu'elle s'écrit avec les caractères zends.

Le mot *zend* [1] signifie vivant, de sorte qu'il semble que les Mages aient qualifié leur livre, qu'ils estiment sacré, du titre de vie, ou livre de vie.

Le mot *zend* signifie donc vivant, surtout lorsqu'il est question des livres de Zoroastre, et caractérise la parole d'Orsmud et les ouvrages de ce législateur. [2] Le mot *avesta* signifie parole, et *Zend-Avesta*, parole vivante : c'est le nom général que les historiens et la tradition ont conservé aux ouvrages de Zoroastre.

Le zend, de même que l'hébreu, l'arabe et le persan moderne, s'écrit de droite à gauche ; ce qui le distingue de ces langues, c'est l'emploi des voyelles ; ce caractère le rapproche des langues arménienne et géorgienne, dans lesquelles les voyelles sont presque toujours exprimées par des lettres. D'un autre côté, le zend a le même nombre de voyelles que l'indien de Guzarate. Ces

[1] D'Herbelot, *Bib. orient.*, p. 929.

[2] *Acad. des Insc.*, p. 336, t. 31

deux langues sont aussi les seules où *an* long et *an* bref soient mis au nombre des voyelles.[1]

Cette espèce de rapport de l'alphabet zend avec le géorgien, l'arménien et l'indien, indique à peu près les lieux où il avait originairement cours. Ce sont les pays qui séparent, du côté du nord, l'Inde de l'Arménie.

Nous pouvons ajouter à cette remarque que l'emploi des voyelles usité dans les langues occidentales, comme dans le zend, est une induction de la filiation directe de ces langues et de leur séparation d'avec les langues méridionales, au point même où régnait la langue zend, et antérieurement à l'usage de l'écriture.

L'arménien et le géorgien se rattachent au zend ; l'alphabet de ces langues en conserve encore un assez grand nombre de caractères : l'arménien donne quelques ressemblances, et le géorgien, le génie.[2]

En résumé, des rapports généraux rapprochent le zend de l'arménien et du géorgien, et des ressemblances particulières le fixent dans les pays

[1] *Acad. des Insc.*, p. 339.

[2] *Ibid.*, 361.

où ces deux dernières langues sont en usage.[1]

L'objet d'Anquetil, dans ce mémoire, est d'établir que le zend était, avant l'ère chrétienne, la langue de la Géorgie, de l'Iran proprement dit et de l'Aderbedjan. Il tire cette conclusion du rapport que le zend offre avec les langues autrefois usitées dans ces pays, des noms d'hommes, de lieux et de fleuves. Un mot mède rapporté par Hérodote et retrouvé dans le zend, lui fait admettre que cette langue y existait déjà au temps de cet historien, et il termine par ce résultat : Il est constant que la langue et les lettres zends étaient en usage avant l'ère chrétienne dans les pays situés à l'ouest de la mer Caspienne, c'est-à-dire dans l'Iran, la Géorgie et l'Aderbedjan ou la Médie septentrionale.

Deux langues, le parsi et le pehlvi, se partagent la Perse.

Les caractères pehlvis ont un rapport sensible avec ceux du zend;[2] mais dans le pehlvi, la plupart des lettres se joignent les unes aux autres; les caractères zends ne se lient pas. De là viennent

[1] *Acad. des Insc.*, p. 362, t. 31.

[2] *Ibid*, p. 400.

en partie les différences qu'offrent les deux alphabets.

Le génie du pehlvi ne diffère pas, pour le fond, de celui du zend. Cette langue renferme encore quantité de mots zends qui décèlent son origine.[1]

Le pehlvi se rapproche du parsi dans les différences qui l'éloignent du zend; quant à son antiquité, les écrivains perses la font remonter au-delà de Zoroastre; et le témoignage d'un peuple entier doit toujours paraître respectable.[2]

Les sons du zend sont plus durs, ceux du pehlvi plus doux. La lettre *r* se change en *l* dans le pehlvi. C'est une observation constante que le langage des montagnes est plus dur que celui des plaines, on en peut inférer que le zend s'est adouci à mesure que les peuples ou peuplades qui le parlaient descendaient dans les plaines. Quoi qu'il en soit, le pehlvi a cessé d'être d'un usage habituel quand le parsi est devenu l'idiôme dominant.[3]

Je suppose, dit Anquetil, la Perse divisée en

[1] *Acad.*, p. 406, t. 31.

[2] *Ibid.*, p. 406.

[3] *Ibid.*, p. 407.

trois parties. La première, berceau du zend et du genre humain, comprendra la Géorgie, l'Iran et l'Aderbedjan ou la haute Médie.

La seconde, allant vers le sud, sera composée du Pharsistan et de quelques pays situés entre cette province et l'Aderbedjan; c'est là que le parsi avait particulièrement cours.

La troisième renfermera la Médie inférieure, le Dilem, le Guilan, le Kohestan et l'Irak-Adjemi. Le pehlvi était la langue de ces pays mêlés de montagnes et de plaines. D'Herbelot[1] appelle le pehlvi la langue du Dilem.

Il paraît, par l'histoire orientale, que les premiers Pehlavans étaient originaires du Kohestan et des pays voisins: Lorsque le pehlvi fut devenu la langue dominante, il s'étendit vers l'Irak arabique, et le voisinage y introduisit beaucoup de mots arabes.

Je remarque, à ce sujet, que le pehlvi, sorti originairement du zend, s'est altéré par degrés et a adopté, dans différents temps, quantité de mots syriaques et arabes. Souvent ceux qu'il tient du zend ont presque perdu leur caractère distinctif,

[1] *Bib. orient.*, p. 234.

mais la forme des verbes, quoique défigurée, est restée foncièrement la même.[1]

Il résulte de ceci que le pehlvi, né du zend, ainsi que son alphabet, présente des traits qui semblent voiler son origine; mais pour peu qu'on l'examine avec attention, le rapport des deux idiômes n'est pas difficile à saisir. Ajoutons ce que remarque William Jones, dans son *Discours sur les Persans :* des centaines de mots parsis sont de pur sanscrit.

Le parsi subsiste encore, et peut être regardé comme une des plus anciennes langues du monde. Les écrivains orientaux entendent quelquefois par Pars, l'Iran entier; et c'est de là qu'ils appellent parsi les différentes langues qui y étaient autrefois usitées.[2] Mais il est ici question du Pars proprement dit, province particulière de l'Iran. On ne peut douter que le nom de Perses ne soit très ancien, et même antérieur à la guerre de Troie, si l'on s'en rapporte à Diodore de Sicile.[3]

Les caractères du persan moderne sont ceux

[1] *Acad. des Inscript.,* t. 31, p. 409.

[2] *Ibid.,* p. 411.

[3] *Bib.,* liv. 2, p. 109. Édit. Rhod.

des Arabes, auxquels les Persans ont ajouté quatre lettres qui étaient sans doute dans l'ancien alphabet: on les retrouve dans le zend et le pehlvi.[1]

Si on suppose le parsi dégagé du mélange arabe, je dis[2] que le parsi vient du zend et non du pehlvi: il a adopté, il est vrai, beaucoup de mots de ce dernier idiôme; la forme des noms et des verbes désigne une source commune, mais ne prouve pas que l'une vienne de l'autre.

Sorties toutes deux du zend, ces langues, malgré leurs différences, ont dû conserver des traits de famille, ce sont deux sœurs. L'une, plus rude, n'a perdu qu'avec le temps la grossièreté de son origine : c'est le pehlvi; l'autre, plus douce sous un climat plus tempéré, s'est façonnée presque en naissant : c'est le parsi.

Toutes deux viennent du zend directement et parallèlement, d'abord parce que les pronoms parsis n'ont nul rapport à ceux du pehlvi et viennent du zend, et ensuite parce que l'antiquité connue du parsi le fait remonter aussi loin que le pehlvi.

1 *Acad. des Inscrip.*, t. 31, p. 412.
2 *Ibid.*, p. 413-14.

Les rois parthes, au rapport de Strabon,[1] tenaient, ainsi que les Perses, leur cour, l'été à Ecbatane, l'hiver à Séleucie, sur le Tigre, près de Babylone; enfin les princes de la quatrième dynastie s'éloignèrent des lieux où on parlait pehlvi,[2] et se rapprochèrent de ceux où le parsi était usité.

Ainsi le pehlvi était parlé dans les lieux mêmes où était l'ancienne Chaldée.

De l'ensemble des faits et des observations contenues dans ce livre, nous arrivons à ce triple résultat : c'est que toutes les langues dont nous nous sommes entretenus viennent aboutir à ces trois principales : le celtique, le zend, le sanscrit.

Nous avons montré, au commencement de ce livre, l'analogie qui existe entre le celtique et le sanscrit, analogie telle qu'il est impossible de méconnaître, non seulement la communauté d'origine dans les radicaux ou les mots nécessaires, mais cette même communauté d'origine perpétuée assez long-temps, pour que les premières combinaisons aient pu s'établir. La similitude

[1] Liv. 11, p. 522.

[2] *Acad. des Inscript.*, t. 31, p. 429.

qui existe entre le zend et le sanscrit n'est pas moins marquée.

Je reconnus avec un étonnement inexprimable, dit William Jones,[1] que sur dix mots zends, six ou sept étaient des mots sanscrits, et même que quelques-unes de leurs modifications étaient conformes à la grammaire de cette langue. Un rapprochement aussi frappant ne peut manquer de conduire à une identité primitive à peine altérée.

Examinons les lieux, et voyons quel sera le point commun, géographiquement parlant, auquel se rattachent les trois langues et les peuples qui les employaient. Tous trois touchent les montagnes qui séparent l'Inde de la Perse, l'un par le versant méridional ou l'Inde; l'autre par le versant occidental, l'Iran, dans son acception la plus étendue; le troisième par le côté septentrional : c'est la Scythie ou la Celto-Scythie, puisque nous avons établi que les peuples septentrionaux remontaient à une souche commune.

Est-ce aller trop loin, après cette observation, que de dire que les trois langues n'en sont

[1] *Discours sur les Persans.*

qu'une, composée originairement de simples radicaux monosyllabiques, modifiée une première fois dans les trois peuplades qui s'écartèrent du point central, et altérée ensuite au point où nous les voyons, conformément aux milliers de combinaisons auxquelles les lieux, les besoins, les climats différents ont donné naissance?

Ne pouvons-nous pas croire que si ces altérations sont nécessairement le produit de la succession des influences différentes en raison de l'éloignement des temps et des lieux, le sanscrit, resté à sa source, a dû subir ces altérations dans une proportion moins grande que les langues actuelles de la Perse, restées près du berceau également, mais sur un territoire qui fut le champ de bataille de tant de peuples, et où tant de peuples s'établirent? On s'explique également bien pourquoi la langue celtique se sera moins altérée que les idiômes germaniques. Reculée par le fait même de la priorité d'émigration aux bornes de l'Occident, refoulée dans les montagnes et loin du commerce des peuples, elle a conservé sa physionomie originale; tandis que ses descendants, mêlés à ceux de ses sœurs, zend et sanscrit, ont reçu l'empreinte des passions, des

combats, des malheurs de l'humanité, comme aussi de son luxe, de ses arts et de son expérience : conquêtes brillantes, mais qui seraient plus belles encore, si sur ce riche manteau de la civilisation ne se retrouvaient pas des taches de sang et de larmes ; si à côté des mots sonores consacrés au dévouement, à l'humanité, à tous les sentiments nobles et généreux, il ne fallait pas laisser une place, malheureusement trop large, pour la langue de l'égoïsme, de la tyrannie, de toutes les passions, qui sont la lèpre et le fléau de l'humanité.

APPENDICE.

APPENDICE.

DIVERSES TRADITIONS DU DÉLUGE

1° Des Indous; 2° Des peuples du Nord; 3° Des Chaldéens, dans Berose, dans Abydène; 4° De *la Genèse;* 5° De Deucalion; 6° Considérations tirées des diverses traditions du déluge, à l'appui de notre opinion sur le premier peuple et le berceau du genre humain.

DÉLUGE DES INDOUS.

Les Indous croient que, sous le règne de Vaivasaouata, toute la terre fut submergée, et tout le genre humain détruit par un déluge, à l'exception de ce prince religieux, des sept Richis et de leurs épouses; car ils supposent que les enfants de Vaivasaouata naquirent après le déluge.

Le démon Hayagriva ayant soustrait les Védas à la diligence de Brâma, tandis qu'il se reposait à la fin du sixième manaouantara, toute la race des hommes devint corrompue, hormis les sept Richis et Satyavrata, qui régnait pour lors à Dravira, région maritime située au sud de Carnâta. Un jour que ce prince s'acquittait de ses ablutions dans la rivière Critamâla, Vichnou lui apparut sous la forme d'un petit

poisson, et après avoir augmenté en stature dans divers fleuves, il fut placé par Satyavrata dans l'Océan, où il adressa ces paroles à son adorateur surpris :

« Dans sept jours, un déluge détruira toutes les créatu-
« res qui m'ont offensé; mais tu seras mis en sûreté dans un
« vaisseau merveilleusement construit. Prends donc des her-
« bes médicinales et des grains de toute espèce, et entre
« sans crainte dans l'arche avec les sept personnages re-
« commandables par leur sainteté, vos femmes, et des cou-
« ples de tous les animaux. Tu verras alors Dieu face à face,
« et tu obtiendras des réponses à toutes tes questions. »

Il disparut à ces mots, et au bout de sept jours l'Océan commença de submerger les côtes, et la terre fut inondée de pluies continuelles. Satyavrata étant à méditer sur la divinité, aperçut un grand navire qui s'avançait sur les eaux. Il y entra après s'être exactement conformé aux instructions de Vichnou qui, sous la forme d'un vaste poisson, permit que le navire fut attaché avec un grand serpent marin, comme avec un câble, à sa corne démesurée. Quand le déluge eut cessé, Vichnou tua le démon, recouvra les Védas, instruisit Satyavrata dans la science divine, et le nomma septième Menou, en lui donnant le nom de Vaivasaouata.

(Will. Jones, *Chronologie des Indous*, t. 2, p. 171 des *Recherches asiatiques*. (Traduction.)

Voici le récit détaillé de cet événement, extrait du *Bagavadam*, par William Jones;

Il forme le sujet du premier pourâna, intitulé : *Pourâna du Matsya* ou du Poisson.

« Désirant la conservation des troupeaux et des brahmanes, des génies et des hommes vertueux, des Védas, de la loi et des choses précieuses, le Seigneur de l'univers prend plusieurs formes corporelles; mais quoique, comme l'air, il passe à travers une multitude d'êtres, il demeure toujours lui-même, parce qu'il n'a point de qualité sujette au changement. A la fin du dernier calpa, il y eut une destruction générale occasionée par le sommeil de Brâma. Les créatures de différents mondes furent noyées dans un vaste océan. Brâma ayant envie de dormir, et souhaitant le repos après une longue suite d'âges, le fort démon Hayagrîva s'approcha de lui, et déroba les Védas qui avaient coulé de ses lèvres. Lorsque Héri, le conservateur de l'univers, découvrit cette action du prince de Dânavas, il prit la forme d'un petit poisson appelé Sap'hari. Un saint monarque, nommé Satyavrata, régnait alors; c'était un serviteur de l'esprit qui marchait sur les eaux, et si pieux, que l'eau était sa seule nourriture. Il était fils du soleil; et dans le calpa actuel, il est investi par Narâyan de l'emploi de menou, sous le nom de Srâddhadêva, ou dieu des funérailles. Un jour qu'il faisait une libation dans le fleuve Critamâla, et qu'il tenait de l'eau dans la paume de sa main, il y vit remuer un petit

poisson. Le roi de Dravira jeta sur-le-champ le poisson et l'eau dans le fleuve où il les avait pris. Alors le Sap'hari adressa d'un ton pathétique ces paroles au bienfaisant monarque : « O roi, qui montres de la compassion pour les opprimés, comment peux-tu me laisser dans l'eau de ce fleuve, moi, trop faible pour résister aux monstres qui l'habitent et qui me remplissent d'effroi ? » Le prince, ne sachant pas qui avait pris la forme d'un poisson, appliqua son esprit à la conservation du Sap'hari, tant par bonté naturelle que pour le salut de son âme; et après avoir entendu sa prière, il le plaça obligeamment sous sa protection dans un petit vase plein d'eau; mais dans l'espace d'une seule nuit il grossit tellement que le vase ne pouvait plus le contenir. Il tint ce discours à l'illustre prince : « Je n'aime point à vivre misérablement dans ce petit vase; procure-moi une demeure où je puisse habiter avec plaisir. » Le roi, l'ôtant du vase, le plaça dans une citerne; mais il devint grand de cinquante coudées en moins de cinquante minutes, et dit : « O roi, il ne me plaît point de demeurer inutilement dans cette étroite citerne; puisque tu m'as accordé un asile, donne-moi une habitation spacieuse. » Le roi le changea de place, et le mit dans un étang où, ayant assez d'espace autour de son corps, il devint d'une grosseur prodigieuse. « O monarque, dit-il encore, ce séjour n'est pas commode pour moi, qui dois nager au large dans les eaux; travaille à ma sûreté et transporte-moi dans un lac profond. » A ces mots, le pieux monarque jeta le suppliant dans un lac; et lorsque sa grosseur égala l'étendue de cette pièce d'eau, il jeta l'énorme poisson dans la mer. Quand il fut au milieu des vagues, il parla ainsi à

Satyavrata : « Ici les goulus, armés de cornes, et d'autres monstres très forts me dévoreront. O vaillant homme, tu ne me laisseras point dans cet Océan. » Trompé ainsi à plusieurs reprises par le poisson qui lui avait adressé des paroles flatteuses, le roi dit : « Qui es-tu, toi qui m'abuses sous cette forme empruntée? Jamais, avant toi, je n'ai vu le spectacle, ou je n'ai entendu parler d'un aussi prodigieux habitant des eaux, qui, comme toi, ait rempli en un seul jour un lac de cent lieues de circonférence. Sûrement, tu es Bhagavat qui m'apparais, le grand Héri, dont la demeure était sur les vagues, et qui maintenant, par commisération pour ses serviteurs, prend la forme des habitants de l'abîme. Salut et louange à toi, ô premier mâle, seigneur de la création, de la conservation et de la destruction ! Tu es, ô gouverneur suprême ! le plus sublime objet que nous ayons en vue, nous, tes adorateurs, qui te cherchons pieusement. Toutes tes descentes illusoires dans ce monde donnent l'existence à différents êtres ; mais je suis curieux de savoir pour quel motif tu as emprunté cette forme. O toi qui as des yeux de lotus, que je n'approche point en vain des pieds d'un dieu dont la bienfaisance parfaite s'est étendue à tous, quand tu nous as montré, à notre grande surprise, l'apparence d'autres corps, non pas existant en réalité, mais présentés sucessivement ! » Le Seigneur de l'univers, aimant l'homme pieux qui l'implorait ainsi, et désirant le préserver de la mer de destruction causée par la perversité du siècle, lui dit en ces termes ce qu'il avait à faire : « O toi qui domptes les ennemis, dans sept jours, les trois mondes seront plongés dans un Océan de mort; mais, au milieu des

vagues meurtrières, un grand vaisseau envoyé par moi pour ton usage paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines ; et, accompagné de sept saints, entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse, et tu y demeureras à l'abri du déluge d'un immense océan, sans autre lumière que la splendeur de tes saints compagnons. Lorsqu'un vent impétueux agitera le vaisseau, tu l'assujétiras à ma corne avec un grand serpent de mer ; car je serai près de toi, tirant le vaisseau, avec toi et tes compagnons; je demeurerai sur l'Océan, ô chef des hommes! jusqu'à ce qu'une nuit de Brâma soit complètement écoulée : tu connaîtras pour lors ma véritable grandeur, justement nommée la divinité suprême. Par ma faveur il sera répondu à toutes tes questions, et ton esprit recevra des instructions en abondance. » Héri disparut, après avoir donné ces ordres au monarque ; et Satyavrata attendit avec humilité l'époque assignée par celui qui règle nos sens. Le pieux monarque, ayant répandu vers l'est les tiges pointues de l'herbe darbha, et tourné son visage vers le nord, était assis et méditait sur les pieds du dieu qui avait pris la forme d'un poisson. La mer, franchissant les rivages, inonda toute la terre ; et bientôt elle fut accrue par les pluies que versaient des nuages immenses. Le roi, méditant toujours les commandements de Bhagavat, vit le vaisseau s'approcher, et y entra avec les chefs des brahmanes, après y avoir porté les plantes médicinales, et s'être conformé aux préceptes de Héri. Les saints lui adressèrent ce discours : « O roi, médite sur Césava, qui nous délivrera sûrement de ce danger, et nous accor-

dera la prospérité. Le dieu, invoqué par le monarque, apparut encore distinctement sur le vaste Océan, sous la forme d'un poisson brillant comme l'or, s'étendant à un million de lieues, avec une corne énorme, à laquelle le roi, comme Héri le lui avait commandé, attacha le vaisseau avec un câble fait d'un grand serpent ; et, heureux de sa conservation, il se tint debout, louant le destructeur de Madhou. Quand le monarque eut achevé son hymne, le premier mâle, Bhagavat, qui veillait à sa sûreté sur la grande étendue des eaux, parla tout haut à sa propre divine essence, prononçant un pourâna sacré, qui contenait les règles de la philosophie sank'hya. Mais c'était un mystère infini qui devait être caché dans le sein de Satyavrata : assis dans le vaisseau avec les saints, il entendit le principe de l'âme, l'être éternel, proclamé par le pouvoir suprême. Ensuite Héri, se levant avec Brâma du sein du déluge destructeur qui était apaisé, tua le démon Hayagrîva, et recouvra les livres sacrés. Satyavrata, instruit dans toutes les connaissances divines et humaines, fut choisi dans le calpa actuel, par la faveur de Wichnou, pour septième menou, et surnommé Vaivasaouata ; mais l'apparition d'un poisson cornu au religieux monarque, fut mâyâ (ou illusion) ; et celui qui entendra dévotement ce récit historique et allégorique, sera affranchi de l'esclavage du péché.

(*Bagavadam* de D'Obsonville, liv. 8.)

(Will. Jones, sur *les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde*, p. 170-174.)

M. Thomas Maurice a rapproché avec le plus grand soin toutes les circonstances de ce récit et celles de *la Genèse*, relatives au déluge, pour démontrer l'identité de ces deux événements, et pour prouver surtout la réalité d'un déluge universel; il a même eu soin de calculer l'étendue que pouvait occuper dans l'arche un couple d'animaux de chaque espèce : le résultat de son travail forme un tableau dont lui seul peut garantir l'exactitude. Enfin, ce laborieux auteur n'a omis aucune des circonstances capables de corroborer son hypothèse.

(Voir : *History of Hindostan, its arts and its Sciences*, t. 1, p. 557-561.)

(*Note* 33 de Langlès au *Mémoire de William Jones*, cité tout-à-l'heure.)

NOTION DU DÉLUGE

CHEZ LES FAMILLES CELTIQUES ET GERMANIQUES.

Nous n'avons que peu de mots à citer sur ce sujet ; mais la tradition du déluge peut être retrouvée dans ce passage de la quatrième fable de l'*Edda*.

« Les fils de Bore tuèrent le géant Yme, et il coula tant de sang de ses plaies, que toutes les familles des géants de la Gelée y furent noyées, à la réserve d'un seul géant, qui se sauva avec tous les siens : on l'appelle Bergelmer. Étant

monté sur sa barque, il échappa, et par lui s'est conservée la race des géants de la Gelée. Cela est confirmé par ces vers :

> Plusieurs hivers avant que la terre fût façonnée,
> Bergelmer était déjà né, et je sais bien que ce
> Sage géant, s'étant mis dans sa barque, se sauva.
>
> (*Mythologie celtique*, fable 4.)

DÉLUGE DES CHALDÉENS.

Xisuthrus fut le dixième roi : sous lui arriva le déluge. Cronos lui ayant apparu en songe, l'avertit que le 15 du mois dœsius, les hommes périraient par un déluge ; en conséquence, il lui ordonna de prendre les écrits qui traitaient du commencement, du milieu, et de la fin de toutes choses ; de les enfouir en terre dans la ville du soleil, appelée Sisparis ; de se construire un navire, d'y embarquer ses parents, ses amis, et de s'abandonner à la mer. Xisuthrus obéit : il prépare toutes les provisions, rassemble les animaux quadrupèdes et volatiles ; puis il demande où il doit naviguer. « Vers les dieux, » dit Saturne ; et il souhaite aux hommes toutes sortes de bénédictions. Xisuthrus fabriqua donc un navire long de cinq stades, et large de deux ; il y fit entrer sa femme, ses enfants, ses amis et tout ce qu'il

avait préparé. Le déluge vint; et bientôt ayant cessé, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux qui, faute de trouver où se reposer, revinrent au vaisseau : quelques jours après il les envoya encore à la découverte ; cette fois, les oiseaux revinrent ayant de la boue aux pieds; lâchés une troisième fois, ils ne revinrent plus : Xisuthrus, concevant que la terre se dégageait, fit un ouverture à son vaisseau ; et comme il se vit près d'une montagne, il y descendit avec sa femme, sa fille et le pilote ; il adora la terre, éleva un autel, fit un sacrifice, puis il disparut et ne fut plus vu sur la terre avec les trois personnes sorties avec lui. Ceux qui étaient restés dans le vaisseau ne les voyant pas revenir, les appelèrent à grands cris. Une voix leur répondit en leur recommandant la piété, et en ajoutant qu'ils devaient retourner à Babylone, selon l'ordre du destin ; retirer de terre les lettres enfouies à Sisparis, pour les communiquer aux hommes ; que du reste, le lieu où ils se trouvaient était l'Arménie. Ayant ouï ces paroles, ils s'assemblèrent de *toutes parts*, et se rendirent à Babylone.

Les débris de leur vaisseau, poussés en Arménie, sont restés jusqu'à ce jour sur les monts Korkoura; et les dévots en prennent de petits morceaux pour leur servir de talisman contre les maléfices. Les lettres ayant été retirées de terre à Sisparis, les hommes bâtirent des villes, élevèrent des temples, et réparèrent Babylone elle-même.

(Berose, dans *Alex. Polyhistor,* inséré au *Syncelle,* p. 30.)

NICOLAS DE DAMAS, LIV. 96, DIT :

Au-dessus de Miniade, en Arménie, est une haute montagne appelée Baris, où l'on raconte que beaucoup de personnes se sauvèrent au temps du déluge ; qu'un homme, monté sur un vaisseau, prit terre au sommet, et que longtemps les débris de ce vaisseau y ont subsisté. Cet homme pourrait être celui dont parle Moïse, le législateur des Juifs.

RÉCIT D'ABYDÈNE.

Nous ajoutons le récit d'Abydène, conservé par Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. 9, chap. 12. Il diffère dans deux circonstances. Xisuthrus lâche les oiseaux le troisième jour après que la tempête eut commencé à s'apaiser, et les oiseaux reviennent avec de la boue aux ailes.

« Pour vous donner connaissance des monuments des Mèdes et des Assyriens, j'ajouterai, sur le même sujet, un passage des écrits d'Abydène.

« Lorsque Xisuthrus occupa l'empire, Saturne lui annonça qu'une énorme quantité de pluie se répandrait le quinzième jour du mois dœsius. Il lui ordonna de cacher tout ce qui était écrit à *Sipparis*, ville du soleil. Xisuthrus obéit aux ordres du dieu, et dirigea sa navigation du côté de l'Arménie. Le troisième jour après que la tempête eut commencé

à s'apaiser, il lâcha des oiseaux pour aller à la découverte, et savoir s'ils trouveraient la terre sortie des eaux. Il ne s'offrit qu'une immense mer et aucun lieu où ils pussent se reposer. Ils retournèrent donc vers Xisuthrus, et d'autres furent lâchés de la même manière. Ayant fait la même chose pour la troisième fois, ses vœux furent enfin comblés, car les oiseaux revinrent avec de la boue à leurs ailes; aussitôt il descendit. Le vaisseau, arrêté en Arménie, devint pour les habitants un objet de vénération; les fragments qu'ils en tirèrent furent transformés en talismans qu'ils portèrent suspendus au cou. »

RÉCIT DE LA GENÈSE.

Dieu dit à Noé : « Fais-toi un vaisseau divisé en cellules, et enduit de bitume : sa longueur sera de trois cents coudées, sa largeur de cinquante, sa hauteur de trente; il aura une fenêtre d'une coudée carrée. Je vais amener un déluge d'eau sur la terre : tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils; et tu y feras entrer un couple de tout ce qui a vie sur la terre : oiseaux, quadrupèdes, reptiles : tu feras aussi des provisions de vivres pour toi et pour eux. » Noé fit tout ce que Dieu lui avait ordonné; et Dieu dit encore : « Prends sept couples des animaux purs, et deux seulement des impurs; sept couples aussi des volatiles.... Dans sept jours, je ferai pleuvoir sur terre pendant quarante jours et quarante nuits. » Et Noé fit ce que Dieu

avait prescrit : il entra dans l'arche âgé de six cents ans ; et après sept jours, dans le second mois, le 17, toutes les sources de l'Océan débordèrent, et les cataractes des cieux furent ouvertes ; et Noé entra dans le vaisseau avec sa famille et tous les animaux ; et la pluie dura quarante jours et quarante nuits ; et les eaux élevèrent le vaisseau au-dessus de la terre ; et le vaisseau flotta sur les eaux, et elles couvrirent toutes les montagnes qui sont sous les cieux, à quinze coudées de hauteur ; et tout être vivant fut détruit ; et les eaux crûrent pendant cent-cinquante jours ; et Dieu se ressouvint de Noé ; il fit souffler un vent ; les eaux se reposèrent ; les fontaines de l'Océan et les cataractes du ciel se fermèrent ; et la pluie cessa ; et les eaux s'arrêtèrent au bout de cent-cinquante jours ; et le septième mois, au dix-septième jour, l'arche se reposa sur le mont Ararat en Arménie ; et les eaux allèrent et vinrent, diminuant jusqu'au dixième mois ; et le dixième mois, au premier jour, on vit les cîmes des montagnes ; et quarante jours après (le dixième du onzième mois), Noé ouvrit la fenêtre du vaisseau et lâcha le corbeau, qui alla volant jusqu'à ce que les eaux se retirassent ; et Noé lâcha la colombe qui, ne trouvant point où reposer le pied, revint au vaisseau ; et après sept jours (le dix-sept du onzième mois), Noé la renvoya encore, et elle revint le soir portant une feuille d'olivier ; et sept jours après (le vingt-quatre du onzième mois), il la lâcha encore ; elle ne revint plus. L'an 601 de Noé, le premier du mois, sept jours après le dernier départ de la colombe, la terre fut sèche, et Noé leva le couvercle du vaisseau, et il vit la terre sèche ; et le vingt-septième du second

mois, la terre fut sèche; et Dieu lui dit de sortir avec toute sa famille et tous les animaux; et Noé dressa un autel et y sacrifia des oiseaux et des animaux purs; et Dieu en respira l'odeur avec plaisir, et dit : « Je n'amènerai plus de déluge » ; et il donna des bénédictions et des préceptes à Noé : de ne pas manger le sang des animaux; de ne pas verser le sang des hommes. « Et pour signe de cette alliance, je placerai, dit-il, un arc dans les nues (l'arc-en-ciel), et en le voyant je me souviendrai de mon alliance avec tout être vivant sur la terre, et je ne les détruirai plus...» Et Noé, en sortant du vaisseau, avait trois enfants, et il se livra à la culture de la terre, et il planta la vigne, etc.

DÉLUGE DE DEUCALION.

RÉCIT DE LUCIEN.

Les hommes qui existent maintenant ne sont pas de la première génération qui peupla le monde. Celle-là périt tout entière, et ceux que nous voyons sont d'une race différente, sortie de Deucalion seul; elle s'est depuis multipliée au point où nous la connaissons. Ces premiers hommes, dit la tradition, étaient extrêmement pervers, et commettaient de grands crimes. Ils ne gardaient point la foi du serment, ne rendaient pas l'hospitalité, et ne pardonnaient

pas aux suppliants. Ils furent punis par une terrible calamité. On vit une immense quantité d'eau sortir des entrailles de la terre et tomber des cieux. Les fleuves se débordèrent, la mer se gonfla jusqu'à ce que tous les lieux habités fussent ensevelis sous l'onde et que tout le monde périt. Le seul Deucalion, en récompense de sa sagesse et de sa piété, fut réservé pour reproduire la génération nouvelle; il se sauva de la manière suivante : il fit entrer sa femme et ses enfants dans une grande arche qu'il avait, et il y monta lui-même; en même temps, tous les sangliers, les chevaux, les lions, les serpents, et tous les autres animaux de la terre, l'y suivirent par couple de chaque espèce; il les reçut tous, sans qu'aucun s'y montrât dangereux, parce que Jupiter leur avait inspiré les dispositions les plus pacifiques envers Deucalion, et les uns à l'égard des autres. Ils furent ainsi portés sur les eaux dans une seule arche tant que dura le déluge. Telle est l'opinion commune sur Deucalion parmi les Grecs; elle semble avoir donné lieu à un fait que racontent les Hiérapolitains, et qui paraît des plus surprenants : c'est qu'il s'ouvrit dans leur pays un profond abîme qui absorba toutes les eaux; ils ajoutent que Deucalion éleva des autels et bâtit, en l'honneur de Junon, un temple qu'il plaça sur cet abîme. J'ai vu en effet, dans le temple même, un trou fort petit; il m'a été impossible de savoir s'il avait été plus grand autrefois, et s'il s'est rétréci par la suite; tout ce que je puis assurer, c'est qu'il est fort étroit. Ce qui donne lieu à cette tradition est une cérémonie usitée dans le pays; on apporte deux fois par an de l'eau de la mer dans le temple; non-seulement les prêtres contribuent à cette opération,

mais toute la Syrie, toute l'Arabie, beaucoup de ceux qui habitent au-delà de l'Euphrate se transportent sur les bords de la mer pour en charrier de l'eau; ils la versent d'abord dans le temple, et elle s'écoule encore par le trou qui en absorbe une prodigieuse quantité, quoique fort étroit; ils disent, en faisant cette cérémonie, que Deucalion a voulu qu'elle fût à jamais observée dans ce temple, en mémoire de la calamité du genre humain et du bienfait qui l'avait renouvelé; cette tradition est très ancienne chez les habitants d'Hiérapolis.

(*De la Déesse de Syrie.*)

La catastrophe diluvienne semble ainsi une tradition générale. Cependant il est des pays où elle est moins généralement admise, où elle est controversée, où enfin elle est réduite à une inondation partielle.

Langlès, dans ses notes sur le *Voyage de Norden*, t. 3, p. 255, s'exprime ainsi à ce sujet :

« Les historiens arabes n'adoptent pas, à beaucoup près, les idées de leur législateur et de celui des Hébreux, touchant cette mémorable catastrophe; un d'entre eux, qui joignait une espèce de critique à une vaste érudition, Aboul-Ryhhân al Byroùny, dit très positivement que les Persans et les Mages ne croient pas au déluge universel. Quelques Persans seulement pensent que du temps de Tahmourats il y eut une inondation dans la Syrie et dans l'Occident; mais

il s'en fallut beaucoup qu'elle s'étendît sur toute la terre habitée ; elle ne passa pas Hholoùân, et ne pénétra pas dans l'Orient. »

Or, Hholoùân ou Nohâvend est une ville du quatrième climat dans l'Irak persique ou le pays des montagnes, suivant Abul-Feda. C'est vers ce point que le sol commence à s'élever à l'Orient, et il aurait été, suivant les auteurs orientaux, la limite des eaux dans l'inondation de la Syrie et de l'Occident.

Nous devons remarquer que les lieux mêmes où la tradition du déluge paraît sujette à contestation, sont précisément ceux que la hauteur de leur niveau mettait à même d'y échapper. Nous avons conclu de toutes nos recherches que le genre humain avait eu certainement son point de départ sur les terrains élevés de l'Asie, qui avoisinent le Tibet, l'Inde, la Perse orientale; nous avons dit que les Persans et les Indous n'avaient formé dans l'origine qu'un seul peuple, et nous avons placé ce peuple dans la Bactriane, la province la plus orientale de la Perse. Le peuple qui doit avoir conservé le plus intégralement le souvenir des catastrophes ou des événements passés, est, sans contredit, le descendant immédiat du peuple primitif, et ce peuple n'admet pas la tradition du déluge.

Les Indous, également descendus de ce premier peuple, l'admettent, il est vrai; mais l'époque de la séparation ne saurait être clairement assignée, et la catastrophe peut lui être postérieure. Dès-lors, les Indous ont pu y être soumis, tandis que les Persans, restés dans les mêmes conditions géographiques, n'en auront pas été victimes.

Un premier aperçu ne semble-t-il pas nous dire que les populations des terres plus basses ont été plus exposées à la grande inondation dont toutes ont conservé le souvenir? Que les descendants directs du noyau bactrian ont été épargnés et n'en peuvent conséquemment parler. Les autres peuples sortis de ce point, au contraire, en ont eu connaissance, soit parce que plus voisins de l'asile ils y auront cherché un refuge, soit parce que, limitrophes de la ligne des eaux, les premiers émigrants auront consacré le souvenir d'un cataclysme dont ils avaient failli être victimes.

Dans l'une et l'autre hypothèse, un fait demeurerait toujours: c'est que les terres les plus élevées du globe auraient été l'asile d'une certaine quantité d'hommes, et c'est de ce point là seul, où il y eut possibilité de refuge, que nous voyons rayonner, non-seulement l'espèce humaine, mais encore toutes les races animales.

Il devient donc intéressant d'examiner si, dans les documents diluviens, il y aurait possibilité d'arriver à cette croyance que quelques parties du globe aient échappé à la catastrophe.

Les trois variétés principales de la race humaine, reconnues par Cuvier, annoncent assez que sur plusieurs points le globe n'a pas dû être couvert, et il exprime que ces variétés ont dû échapper dans des lieux divers. Nous avons expliqué ailleurs comment les variétés de l'espèce n'en détruisaient pas l'unité radicale.

Parmi les récits du déluge, un seul contient assez de détails pour en attendre du moins des éléments à nos recherches : c'est celui de Moïse. Nous mettons de côté, bien en-

tendu, la question d'inspiration des livres saints et l'universalité du déluge, qui ne laissa sur la terre d'autres êtres animés que ceux qui étaient contenus dans l'arche. Le raisonnement n'est plus rien devant des croyances, nous nous plaçons donc dans l'hypothèse où le récit de Moïse ne différerait des autres que par quelques détails de plus.

Moïse nous dit que les causes de l'inondation ont agi pendant quarante jours, les eaux ont commencé à baisser cent-cinquante jours après le commencement des pluies; enfin les eaux se sont élevées de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, et l'arche s'arrêta sur une montagne d'Arménie.

La circonstance capitale de ce récit, c'est la hauteur des eaux, qui n'est donnée nulle autre part.

C'est cette circonstance que nous voulons rapprocher de l'assertion de Langlès, de l'opinion de l'auteur arabe qui prétend que les Persans ne croient pas au déluge universel, et de celle des peuples qui croient que quelques endroits ont été épargnés, et particulièrement certains cantons de la Perse.

Nous sommes loin, assurément, de vouloir arriver à la démonstration d'une telle hypothèse. Les temps et les faits ne s'y prêtent pas; mais nous remarquons que l'hypothèse, puisqu'elle existe, est en rapport avec nos idées, et que les circonstances, appréciées humainement, du récit de Moïse, ne la condamnent pas.

Moïse, simple historien, n'a pu savoir que par la tradition reçue des enfants de Noé, la hauteur des eaux. Quand il parle de montagnes, il ne peut entendre que les montagnes

qu'il connaissait, et celles dont parle la tradition. La plus élevée de ces montagnes est le Liban.

On sait que le plus haut sommet du Caucase n'a guère que dix-huit cents mètres de hauteur; le mont Liban n'en a pas trois mille. Or, les Alpes en Europe, les monts de la Lune en Afrique, les montagnes du Tibet en Asie, sont beaucoup plus élevés.

En supposant le Caucase, ou même le Liban, surmontés à une hauteur de quinze coudées, la partie habitable des montagnes du Tibet, toute la pente de terrain à une grande distance, qui les entoure, était un refuge que les eaux n'atteignaient pas.

Un ouvrage peu connu, et qui mériterait de l'être davantage, l'*Introduction à l'Histoire*, par E.-G. Lenglet, affirme, d'après cette observation et d'autres calculs, que la partie habitable des montagnes de l'Inde s'étendait encore en surface autant et même plus que le tiers de la France.

Nous n'examinerons pas si les terrains qui seraient restés à sec contiennent ou ne contiennent pas des monuments diluviens; nous le répétons, nous ne voulons pas combattre l'universalité du déluge, notre intention est seulement de mettre en présence une opinion asiatique et le récit de Moïse, et en conclure qu'ils ne se contredisent pas et sont confirmatifs, autant qu'une simple opinion peut l'être, du résultat auquel nous sommes arrivés.

Des naturalistes célèbres l'appuient par des considérations d'un autre ordre: ils regardent les grandes chaînes de montagnes comme autant de dépôts d'où la population animale et végétale s'est répandue sur le reste du globe.

Au reste, il paraît bien probable que les nations, dans leurs récits, veulent parler du même déluge. En dépit des différences de dates et de détail, il n'en est aucun où l'on ne reconnaisse l'identité des circontances principales; c'est partout la même cause : une famille unique sauvée, une arche, des animaux, l'oiseau messager, enfin jusqu'au sacrifice offert à Dieu après la catastrophe.

De toutes ces assertions réunies, nous devons conclure aussi que les variétés de l'espèce humaine sont antérieures au déluge historique. Cela n'empêche pas que le globe n'ait été le théâtre d'une, et même de plusieurs catastrophes complètes. Les observations géologiques ne permettent pas d'en douter. Ces catastrophes sont antérieures à l'existence de l'homme sur le globe, puisque les terrains diluviens ne contiennent aucun débris humain : ainsi, l'espace de temps qui s'est écoulé entre le dernier cataclysme et le déluge de Moïse, a dû être très considérable. En effet, si la création de l'homme est, suivant quelques-uns, une série successive et progressive, il a fallu bien des siècles avant que le nègre devînt un blanc caucasien; si la création a été multiple, et si les variétés, sans cesser d'être unies dans l'espèce, ont été successives, il en aura fallu davantage encore; car une création ne succède pas immédiatement à une autre création. Il est encore évident que le déluge dont parle Moïse aura été à peu près universel, l'identité des circonstances montre assez, comme nous en avons déjà fait la remarque, que les peuples veulent parler du même fait; et comme tous ne peuvent s'accorder sur les circonstances sans les avoir reçues d'une même tradition, il en résulte deux conséquen-

ces : la première, que les écrivains sacrés et profanes ne se trompent pas en parlant d'un déluge universel ; car telle fut l'impression qui dut rester de cette immense destruction ; la seconde. que l'unité de la tradition prouve l'unité primitive des peuples en un lieu central. C'est cette vérité qui se trouve exprimée sous la forme allégorique de l'arche voguant sur les eaux et s'arrêtant sur la plus haute montagne d'où la famille sauvée repeupla le monde.

Nous n'allons pas plus avant dans ces considérations. Nous ne voulions qu'indiquer cette opinion persane et à quel point elle s'accordait avec notre récit ; notre intention n'a jamais été d'aborder la question sous ses rapports religieux.

RÉCAPITULATION.

Nous croyons nécessaire de revenir sur les pas successifs que nous avons faits et de les rapprocher, pour établir d'une manière plus sensible la vérification à laquelle nous nous efforçons d'arriver.

LIVRE PREMIER.

Nous avons considéré l'espèce humaine comme divisée en trois races. De ces trois races ou variétés, l'une, l'éthiopienne, est privée de civilisation; la seconde, la mongolienne, est stationnaire; la troisième, la caucasienne, est douée d'une activité civilisatrice qui l'élève au-dessus des deux autres.

Nous ne considérons pas cependant ces caractères comme absolus, mais comme relatifs. Nous n'ignorons pas que chez les nègres mêmes, on trouve des degrés différents de culture; que le Boschisman, presque singe, est fort au-dessous de l'Ashantée, chez lequel on rencontre quelques traces d'industrie. Mais la race, considérée dans son ensemble,

est dans un tel état d'infériorité à l'égard des autres, que l'on peut dire que, relativement à elles, sa civilisation n'a fait aucune espèce de progrès ; elle ne s'élève à aucun des problèmes sociaux qui annoncent ce développement puissant de l'intelligence qui améliore ; elle est restée, par conséquent, au niveau du besoin qui crée des ressources matérielles.

La race mongolienne possède sur les nègres une immense supériorité. Mais, arrivée avant la race blanche à une culture avancée ; en possession de la poudre, de la boussole, de l'écriture, de l'imprimerie, bien avant nous, elle n'a tiré aucun parti civilisateur de ces découvertes si fécondes entre nos mains. Parvenue à ce point, il semble que sa mission soit accomplie, et qu'elle n'ait plus qu'à jouir paisiblement des fruits d'une activité désormais épuisée.

La race caucasienne ou blanche possède une activité qui ne voit jamais, dans le but qu'elle vient d'atteindre, qu'un moyen nouveau de progrès dans une carrière sans limite. Ces découvertes, terme extrême de la civilisation mongolienne, sont pour elle la véritable base d'où elle a pris l'essor qui la distingue aujourd'hui ; au lieu d'une activité épuisée, c'est à elle que le champ de l'avenir paraît exclusivement confié ; elle le parcourt, elle le féconde, la limite en est inconnue.

Tous les peuples doués de cette activité se rattachent à la variété dite caucasienne. Son berceau est l'Asie, et les traditions la placent sur les points les plus élevés de cette vaste contrée.

Jusqu'ici nous n'avions qu'une donnée bien générale fournie par les races; mais déjà nous pouvons nous

dire : la race caucasienne vient effectivement de l'Asie.

Problème à l'examen duquel il fallait procéder.

LIVRE II.

Le chemin suivi par la civilisation est devenu la connaissance élémentaire des écoles ; on nous conduit des Égyptiens aux Grecs, des Grecs aux Romains, sans lier d'une manière bien précise ces peuples entre eux ; mais il résulte toujours pour nous, de ces connaissances élémentaires, que les Égyptiens sont la clef de l'édifice classique. Ainsi, pour refaire notre éducation historique, et pour arriver à une source véritablement originale, c'est par l'étude de l'Égypte qu'il faut commencer ; nous avons procédé ainsi. Par l'Égypte, nous sommes arrivés, d'un côté, à l'Éthiopie ; de l'autre, à la Phénicie, à l'Arabie, à l'Assyrie, à la Chaldée. Nous avons vu que tous ces peuples n'en formaient qu'un que nous avons nommé Arabe, et ce peuple remonte ainsi successivement depuis l'Égypte jusqu'au centre de l'Asie.

Ainsi, la donnée encore vague des races est corroborée par la marche des peuples de l'Asie, qui se fait d'Orient en Occident. Ce serait faire injure à l'intelligence des personnes les moins accoutumées aux lectures historiques que de supposer qu'elles ignorent cette espèce de lieu-commun qui fait venir tous les peuples de l'Asie centrale. Ce consentement mutuel, joint à la vérification précédente et à la distinction des races, nous ont semblé suffisants pour établir

définitivement notre hypothèse. Les peuples caucasiens viennent tous de l'Asie : deux problèmes naissent de cette hypothèse ; déterminer :

1° Le point précis auquel ils se rattachent;

2° Déterminer les analogies qui les rapprochent; s'ils sont un même peuple comme ils sont une même race.

LIVRE III.

La chaîne des peuples de l'Asie occidentale se rattache au Caucase, et peut être désignée sous le nom générique d'Arabes. L'Asie septentrionale a-t-elle également été le point de départ de peuples qui puissent être confondus sous un nom générique qui les résume tous?

Les différentes branches peuvent être ramenées à trois divisions principales qui portent des noms distincts, suivant l'ordre de leurs migrations ; mais elles possèdent des caractères généraux qui en font une seule famille, modifiée par le temps et les circonstances locales, de manière à présenter des différences appréciables. Ce sont les Celtes, les Germains et les Esclavons. Nous les réunissons sous le nom générique de Scythes, qui fut donné par les Grecs à tous les peuples situés au nord et à l'orient du Pont-Euxin, et autour de cette mer. Nous rattachons la plus ancienne branche, celle des Celtes, à cette tige, et successivement les deux autres. Les nations qui semblent s'y lier moins directement, comme les Ibères pour la migration celtique, les

Cimbres pour la migration germanique, sont ramenées à leur centre. La grande quantité de fractionnements rend la marche de ces populations asiatiques septentrionales plus difficile à suivre; mais les caractères généraux ne permettent pas de les séparer radicalement, et consacrent au contraire leur unité fondamentale.

Ils viennent de l'Asie et de la chaîne caucasienne; ainsi nous avons déjà déterminé, pour les deux familles les plus nombreuses, un point central qui, pour l'une comme pour l'autre, se lie au système caucasien.

LIVRE IV.

Section Première.

Ce point central est la Perse; géographiquement, elle est placée de manière à faire naître l'opinion que les peuples, descendus des plus hautes montagnes, ont dû s'y étendre; les langues qui y sont parlées, les cultes religieux qui y ont été observés, portent l'empreinte de leur identité primitive, et nous avons déjà vu que, par ses extrémités orientale et occidentale, elle touche les deux familles arabe et scythe. Les Scythes et les Perses ont une même origine. Les Arabes, d'origine arméno-chaldéenne, se lient ainsi aux Perses, dont les Arméniens sont frères. Ainsi, la fraternité primitive des Arabes et des Scythes est la conséquence de leur point de rencontre arménien et perse. Les autres peuples

Ibériens, Géorgiens, habitants de la Colchide, du Pont, de la Cappadoce, sont identiques aux Arméniens ; tous ces peuples ne font qu'une famille, remontant nécessairement aux plus hautes montagnes qui dominent ces vastes contrées. De quel point primitif venaient-elles toutes ? Probablement de la plus élevée de ces montagnes ; c'est ce que nous établirons après avoir examiné l'Inde en elle-même et dans ses rapports avec la Perse.

Section Deuxième.

L'Inde se rattache, par sa chronologie, aux autres peuples dont nous avons examiné l'histoire ; le chiffre même des années qu'elle se donne n'est que le multiple par dix de la série chaldéenne ; chaque âge se divise dans l'Inde en quatre époques qui sont les mêmes que les âges d'or, d'argent, de cuivre et de fer des Grecs. Les peuples de cette vaste presqu'île croient à un déluge qu'ils décrivent dans des termes qui rappellent celui de Moïse ; ainsi leurs époques ne contredisent pas celles de l'Écriture, rapportées par les Septante, et leurs opinions s'accordent avec les traditions des autres peuples.

L'aveu même de leurs Brâmes place leur origine dans le nord de l'Inde, et cette opinion des Brâmes est confirmée par la nature même des lieux, les assertions des anciens historiens, et une circonstance plus précise encore. Chronologie, traditions, croyances, leur sont communes avec les Perses, ou plutôt les premiers habitants de la partie orientale de la

Perse ; ce pays était la Bactriane. Il n'est pas possible de séparer les Perses Bactrians et les Indous Bactrians à l'époque primitive de leur histoire; ce que les recherches anciennes faisaient soupçonner se trouve confirmé par la découverte d'ouvrages orientaux qui le rapportent, et par leur examen sur les lieux mêmes, fait par les hommes les plus habiles et les plus compétents, comme William Jones et Malcolm. L'histoire naturelle confirme ces recherches historiques, et elle assigne, comme le berceau probable des peuples, ces climats, où les versants des hautes montagnes du Tibet et de Cachemire, inclinent vers le tropique, et reçoivent l'influence de la zone Torride.

Ainsi nous avons examiné jusqu'ici la ceinture de peuples qui entoure les plus hautes montagnes de l'Asie et du globe, et nous les avons trouvés convergeant également vers le point central. Le point central est la Bactriane, et nous sommes en droit de considérer cette vieille terre comme notre première patrie et le berceau auprès duquel le genre humain hasarda les premiers pas, bégaya les premiers mots, conçut les premières idées, reçut les croyances originelles. Nous avons à rechercher maintenant comment les autres peuples de même race se lient à ce premier anneau. Nous savons, en thèse générale, que l'origine du genre humain ou, pour parler plus exactement, de la race caucasienne du genre humain, ne peut être placée ailleurs. Mais, pour lever tous les doutes qui pourraient exister encore à la lecture des prétentions des peuples, comme les Grecs et les Aborigènes d'Italie, il est indispensable d'en faire une étude particulière. Il y a lieu d'examiner encore si la race mongole, séparée physiquement, se ratta-

che par la civilisation au berceau caucasien, et, dans ce cas, comment cette extension de civilisation a eu lieu; tel est l'objet des recherches historiques ultérieures. Nous nous occuperons ensuite de la chronologie générale, de ses concordances, des croyances et des langues, pour puiser à toutes les sources propres à justifier ou à combattre nos opinions.

LIVRE V.

Il semblerait naturel de suivre jusqu'en Europe ces développements de migration, et d'examiner les premières populations de la Grèce et de l'Italie; mais avant de quitter les climats asiatiques dont tout émane, nous avons cru devoir parler de la race mongole, et mentionner au moins la race éthiopienne. Celle-ci ne nous fournit aucun élément sur lequel nous puissions baser des recherches et des rapports. La race mongole, au contraire, nous fournit, dans le peuple chinois, matière à des observations importantes. Il est incontestable que la civilisation chinoise est une émanation de la civilisation caucasienne. Cette civilisation prend ensuite un caractère particulier et stationnaire qui nous autorise à considérer la race mongole comme limitée dans sa puissance de développement intellectuel et politique. Cette immobilisation de la pensée collective se retrouve également dans les différents peuples de même race, et cette observation constante donne le droit d'en faire une loi de constitution et de race.

Sous le rapport chronologique traditionnel, les Chinois ne fournissent pas d'autres calculs que les Indous et les Chaldéens; leurs premières races ou familles semblent copiées sur les mêmes familles et les mêmes époques chez les autres peuples. Leur chronologie, soumise au calcul et au raisonnement, ne conduit pas à une autre antiquité; rien n'en fait enfin un peuple dont les conditions soient en désaccord avec les données historiques générales. Aussi, malgré la séparation de race, sommes-nous conduits à reconnaître, après l'étude des Chinois, qu'il n'y a qu'une seule civilisation dont les Mongols sont un appendice; qu'il n'y a, par conséquent, sous le rapport du développement des sociétés et de l'humanité, de recherches utiles que dans la série caucasienne.

LIVRE VI.

Première partie.

Il nous reste à examiner deux peuples caucasiens, mais établis de temps immémorial dans les plus belles parties de l'Europe : ce sont les populations primitives de la Grèce et de l'Italie.

Les premiers habitants de la Grèce sont les Pélasges. On ne peut mettre en doute qu'ils soient descendus de l'Asie septentrionale; leur arrivée est antérieure aux migrations germanique et esclavonne, et ne peut, par conséquent, se lier à aucune autre qu'à la migration celtique. On ne pour-

rait en douter qu'autant que l'observation de leurs coutumes établirait une séparation radicale entre eux et les premiers émigrants ; mais, loin de là, les mœurs des habitants de la partie de la Grèce où durent naturellement se retirer les Pélasges, sont précisément celles qui rappellent le plus celles des Celtes asiatiques. Tous les caractères, et l'ordre que nous avons assignés aux migrations justifient donc l'origine celtique des Pélasges. Les faits historiques, consignés dans les plus anciens historiens de la Grèce, nous fournissent des preuves à l'appui de cette opinion, fondée sur des considérations plus générales. Nous ne pouvons donc qu'adhérer à l'opinion des partisans de cette descendance des Pélasges; ainsi, le titre d'Autochthones que se donnaient les Grecs ne nous empêche pas de les lier au grand système dont ils sont, au contraire, par suite de quelques circonstances locales rapportées dans l'ouvrage, la justification toute particulière.

Seconde partie.

Le grand nombre de peuples entre lesquels l'Italie était fractionnée, offre une première difficulté ; il faut les lier entre eux avant de chercher à les rapporter à un point de départ quelconque.

Les Étrusques, malgré leurs prétentions à la priorité, furent précédés par d'autres peuples. Nous n'avons point d'époque fixe pour leur première entrée en Italie, et ce

n'est que par des conjectures historiques que l'on peut déterminer l'ordre des établissements de ces peuples. Les uns vinrent d'Illyrie, les autres par la Ligurie, et se poussèrent les uns les autres vers la pointe méridionale de la Péninsule, la Sicile et les îles de la Méditerranée. D'autres migrations celtiques se superposent, et précèdent les colonies grecques ou pélasgiques. Les Étrusques succèdent à celles-ci. L'origine des Étrusques ne peut être raisonnablement attribuée qu'aux Rasenæ, anciens habitants du Trentin et des Alpes du Tyrol. Les calculs chronologiques de ce peuple ne permettent pas de le faire remonter au-delà de l'an 1000 avant Jésus-Christ, suivant Freret. Si les chiffres ne peuvent être que des approximations, ce genre de preuve les place du moins à la suite des autres nations. Ces calculs sont les mêmes que ceux des peuples de l'Asie orientale et occidentale; les résultats devraient, par conséquent, être les mêmes. En résumé, les diverses peuplades primitives sont ramenées aux Celtes, et forment une même nation sous différentes dénominations. Les rapports chronologiques conduisent à admettre l'influence civilisatrice des Phéniciens. M. Niebuhr admet, à l'exemple de Freret, d'autres peuples avant les Étrusques.

Les Pélasges se font reconnaître dans diverses parties de l'Italie, et les autres peuples peuvent être ramenés à cette branche. Enfin, quel que soit l'itinéraire qu'on leur trace, ces nations ne sont jamais isolées de la branche asiatique septentrionale, sous le rapport de famille. Niebuhr et Freret sont d'accord sur l'origine des Étrusques, qu'ils font tous deux Rhétiens, et auxquels ils donnent le nom de Rasenæ.

Étrusques, Tyrrhéniens, Ombriens, en général, tous les peuples de l'ancienne Italie, se résument en deux mots : Pélasges et Celtes, et nous ne distinguons pas ces deux peuples. Ainsi les peuples d'Italie appartiennent à la migration celtique par les deux routes grecque et illyrienne, et leur civilisation est le résultat de l'influence phénicienne et des débris des idées religieuses de l'Asie orientale. Ainsi la Grèce, l'Italie et les côtes de l'Asie mineure, comme nous l'avons fait voir antérieurement, sont couvertes d'habitants de même famille ; ils appartiennent à la première migration ou aux Celtes, nom collectif des diverses peuplades de cette série.

CLASSIFICATION DES PEUPLES D'APRÈS L'HISTOIRE.

TROIS VARIÉTÉS : CAUCASIENS, MONGOLS, ÉTHIOPIENS.

CAUCASIENS.

ASIE CENTRALE. — 1er peuple. . *Indo-Perses ou Bactrians.*
ASIE MÉRIDIONALE. . . . . *Indous*
ASIE CENTRALE ET OCCIDENTALE. *Iranians ou Persans auxquels appartiennent les Arméniens.*

De la tige arméno-persane sortent deux branches.

Sud-Ouest. — *Arabes.*
Chaldéens.
Assyriens.
Phéniciens.
Égyptiens (modifiés par la race éthiopienne.)
Hébreux.

Nord-Ouest. — *Ibériens.*
Cappadociens.
Phrygiens.

ASIE SEPTENTRIONALE. . . . . . *Scythes.*

Les Scythes se subdivisent en trois branches ou trois migrations.

Celtes.	*Germains.*	*Esclavons.*
Pélasges.	*Scandinaves.*	*Thraces.*
Ligures.	*Cimbres.*	*Illyriens.*
Sicules.	*Teutons.*	*Sarmates.*
Étrusques.	*Goths.*	*Russes.*
Grecs.	*Allemands.*	*Polonais.*
Italiens.	*Suédois.*	*Finnois.*
Gaulois.	*Danois.*	*Hongrois.*
Bretons.		

MONGOLS.

ASIE ORIENTALE. — *Chinois.* . . . . . civilisés par les Indous. A la Chine se rattachent les peuples du Japon, de la Corée, Laos, Cochinchine, Tonquin.

Mandchoux.
Kalmouks.
Tartares. . . . . Vulgairement dits indépendants, et qui paraissent être la fusion des deux races, blanche et jaune, modifiées l'une par l'autre et à des degrés différents. Les Huns et les Turcs s'y rattachent.

Les Hyperboréens sont probablement le mélange et la dégénérescence commune des deux races, blanche et jaune, au nord de l'Asie et de l'Europe.

ÉTHIOPIENS. — N'ont pas d'histoire.

NOTA. Nous n'avons pas besoin de faire observer que cette classification est très générale, et n'indique que les grandes divisions, sans entrer dans le détail des fractionnements ou des mélanges de peuples, qui sont susceptibles de beaucoup d'observations.

Après les observations historiques, nous devons chercher, dans les comparaisons d'un autre ordre, la confirmation de l'unité traditionnelle à laquelle nous sommes parvenus. Nous la trouvons d'abord dans la chronologie. Sous le rapport chronologique, les anciens peuples sont d'accord avec l'Écriture. Nous avons exposé ce fait pour les profanes des livres précédents, où nous avons indiqué les résultats des livres saints. Nous nous arrêtons ici sur les calculs eux-mêmes, et nous examinons les deux versions sacrées, la *Vulgate* et *les Septante ;* c'est cette dernière seulement qui s'accorde avec les autres nations ; nous établissons qu'elle est aussi celle qui doit avoir la principale autorité, ou plutôt que ses calculs sont seuls admissibles et ont été admis par les apôtres, par les pères, par les Juifs eux-mêmes. L'Église de Rome a regardé cette version comme sainte, et les écrivains ecclésiastiques rendent témoignage à son autorité. Les supputations des Septante sont d'accord aussi avec les traditions qui annonçaient Jésus-Christ dans le sixième millénaire. Ainsi, sous tous les points de vue, nous sommes amenés à cette conclusion : que la chronologie confirme les traditions historiques, ce qui était l'objet de ce septième livre.

LIVRE VIII.

Le point de vue historique et la chronologie comparée nous ont conduit à la même conclusion ; mais si la doctrine historique qui en résulte est vraie, les croyances religieuses, les opinions philosophiques des peuples, doivent offrir, au milieu de leurs variétés, des ressemblances dans leur base. De cet examen devra sortir la confirmation ou la fausseté de notre hypothèse. Or, qu'avons-nous trouvé dans cette recherche ? Les anciens peuples ont été sabéens, et ce culte n'est point originaire d'Égypte ou d'aucun autre pays, mais de la Perse orientale. Le législateur des Perses, Zoroastre, ne fut que réformateur d'un culte plus ancien, commun aux Indous et aux Perses. Cette réforme, appliquée exclusivement à ce dernier peuple, a dû laisser dans l'Inde le culte ancien, et c'est là que les philosophes sont effectivement allés à la recherche des plus anciens systèmes comme à leur vraie source. Le culte se matérialise et dégénère en panthéisme symbolique et en polythéisme. Cette transformation ayant eu lieu dans l'Orient même, les peuples qui ont puisé à cette source doivent avoir des dieux doués de caractères analogues et semblables par leurs attributs, quelquefois même par leurs noms. C'est ce que confirme l'examen des divinités des différentes nations. L'histoire nous a montré ces nations se dispersant au midi, au nord, au couchant; les religions confirment-elles également sur ces trois

points les données historiques? Les théogonies du Nord, qui sembleraient devoir s'en écarter davantage, s'accordent au contraire avec celles de l'Orient et de la Grèce; elles s'accordent entre elles, et leur source ne peut être que la même. L'Asie occidentale, par laquelle nous avons commencé, confirme nos recherches; la théogonie de l'Inde ne s'écarte pas des précédentes; les divinités de ce pays ont même des rapports plus sensibles encore avec les dieux de la Grèce et de l'Italie. Ainsi, tous les points historiques que nous avons parcourus sont vérifiés par les religions; l'Inde nous ramène au même berceau des systèmes religieux que l'Occident et le Nord, et ce berceau est la Perse orientale, ou cette partie de la Perse désignée par le nom de Bactriane. Troisième vérification, et la plus puissante, peut-être, de l'unité du genre humain : jusqu'à l'époque où nous prenons les peuples dans leur dispersion, les changements des croyances ne pouvaient pas être assez nombreux pour qu'elles eussent perdu leur physionomie primitive; avant le christianisme, elles n'étaient que des variétés de la première croyance universelle, dont le polythéisme lui-même n'était que la matérialisation.

LIVRE IX.

Une dernière vérification nous reste à faire; les langues vont nous en fournir l'élément. Les recherches des grammairiens philosophes s'accordent sur ce point : qu'il n'a existé

qu'une seule langue primitive ; mais les innombrables dialectes qui en sont dérivés sont ramenés difficilement à l'unité. Nous examinons d'abord, et conformément à la marche que nous avons suivie jusqu'ici, les langues des peuples de l'Asie occidentale ; leurs caractères généraux et les analogies de toutes sortes les lient entre elles au point que les hommes les plus érudits ne craignent pas d'en conclure l'identité parfaite. Toutes se résument dans le chaldéen, et nous avons exprimé que le nom de chaldéen est le même que celui d'arabe. Les langues du Nord, plus divisées encore entre elles, sont plus difficiles à ramener à leur type originaire. Une première observation les sépare en septentrionales et méridionales ; les premières n'ayant subi d'autres modifications que celles du temps, des lieux, des besoins divers, ou du moins ayant accueilli fort peu d'alliage étranger, sont restées de famille identique ; les autres, influencées par le latin, sont fort semblables entre elles, et tiennent à la famille septentrionale par les racines communes à toutes les langues, et les modifications particulières opérées jusqu'au moment de leur dispersion dans les lieux où chacun s'arrêta. Les langues sont effectivement entre elles comme les migrations, c'est-à-dire qu'elles se rattachent à la famille primitive et à la simplicité de la première langue dans le même rapport que les peuples : le celtique est antérieur au tudesque, et celui-ci à l'esclavon, dont l'alphabet est grec, sauf quelques caractères ajoutés. Le sanscrit est, pour les langues du midi de l'Asie, ce que l'arabe est pour les langues sémitiques, et le celtique pour les langues du Nord ; ce n'est pas à l'Asie qu'il est demeuré borné, et l'on retrouve dans le grec et le latin des

analogies qui prouvent, soit son influence directe, soit sa fraternité avec les dialectes dont le grec se forma plus immédiatement. Ce n'est qu'aux trois dialectes sanscrit, celtique et arabe que nous pouvons, jusqu'à présent, remonter; il faut savoir si la Perse nous conduira à quelque autre source. Nous voyons effectivement, par l'étude des langues de la Perse ou Iran des Orientaux, que la langue zend a été l'ancien idiôme de tous les pays compris sous le nom d'Iran, l'Arménie comme les autres. Les deux langues sœurs, et qu'on déduit du zend, sont le parsi et le pehlvi. Le premier est devenu la langue persane d'aujourd'hui; le second avait une analogie particulière avec le chaldéen; on le parlait aux lieux où était l'ancienne Chaldée. Or les Chaldéens sont des Arabes; ils viennent de l'Arménie, une des contrées de l'Iran. Si le chaldéen était une langue primitive, comment s'expliquerait son analogie avec le pehlvi, et par celui-ci avec le zend. La raison se prête beaucoup plutôt à une origine zend, puisque cette dernière langue était celle des pays où les Chaldéens ont pris naissance, et que l'analogie les rapproche évidemment. Le chaldéen ou l'arabe se rattache donc au zend, et celui-ci se trouve en si grande partie sanscrit, que William Jones n'hésite pas à en faire la même langue. Le celtique est dans le même cas; ainsi, à l'arabe, il faut substituer sa source, le zend, et avouer que les trois plus anciens dialectes sont le sanscrit, le celtique, le zend; tous trois prennent naissance dans la Perse orientale, seul point de réunion ou de départ possible, puisque c'est par là que se touchent les trois souches de peuples. Les différences qui existent entre ces trois langues sont dans les modifications

nées depuis la séparation, mais les similitudes sont dans les mots nécessaires; il est donc évident qu'elles sont toutes trois des modifications d'un même langage primitif, aussi borné que les besoins des premiers hommes. Ainsi il n'y a eu qu'une langue comme il n'y a eu qu'un peuple; et l'histoire, la chronologie, les religions et les langues, démontrent la même vérité.

Nous avons suivi l'humanité dans son développement moral; nous l'avons trouvée soumise à une seule loi; nous l'avons suivie dans son développement matériel, et nous n'avons trouvé qu'un seul peuple; ainsi ce n'est point une utopie que cette fraternité universelle que les politiques de nos jours affectent de rejeter parmi les rêves du quiétisme philantropique. Ainsi les hommes ont travaillé depuis leur apparition sur le globe au progrès d'une œuvre commune. Les termes du développement sont marqués; il a sa mesure comme le temps. Et maintenant le passé doit-il demeurer stérile? l'avenir se traînera-t-il encore au milieu de luttes fratricides non moins absurdes que criminelles? les hommes n'effaceront-ils pas le signe perpétué d'âge en âge de la malédiction imprimée sur le front de Caïn? L'avenir répondra: il n'est pas douteux. Le monde ne peut contrevenir à sa loi sans être brisé; il marche. Hommes de travail et de solitude, à vous le devoir de reconnaître et d'éclairer la carrière; à vous, qui régentez les nations, de ne pas éteindre le flambeau.

Erudimini qui judicatis terram.

(Pseaume 2-10.)

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

1° Fragment de Sanchoniaton; 2° Fragment de Manethon; 3° Ode de Djayadéva (avâtârs); 4° Opinions et calculs chronologiques, tableaux de Riccioli; 5° Lettres de Démétrius de Phalère, de Ptolémée et d'Éléazar, à l'occasion de la traduction des Septante.

FRAGMENT DE SANCHONIATON.

Nous reproduisons ce fragment tel qu'il se trouve dans Eusèbe, c'est-à-dire entremêlé de réflexions, quelquefois en extrait, et presque partout en narration directe. C'est ainsi que l'a donné Fourmont, et c'est sa traduction que nous plaçons ici.

ARTICLE PREMIER.

Sanchoniaton pose pour principe de cet univers, un air ténébreux, spiritueux, ou, si l'on veut, le souffle et l'esprit d'un air ténébreux; un chaos plein de confusion et sans

clarté. Toutes ces choses sont, selon lui, éternelles et d'une durée sans fin.

L'esprit, devenu amoureux de ses principes, il s'en fit une conjonction, cette conjonction fut appelée π.θ ς ou l'amour.

Voilà le commencement de la procréation des êtres. Mais l'esprit ne connaissait pas sa propre production.

De son accoinctance ou conjonction avec les principes, sortit ce que l'on appelle *mot* ou *mod;* les uns disent que c'est un limon, les autres soutiennent que c'est une corruption de leur mélange, ce qui a fait les semences de la production qui s'en est suivie, et qui a, par conséquent, occasioné la génération des êtres.

Au reste, il y avait quelques animaux dénués de sentiment qui, dans la suite, devinrent (ou produisirent) des animaux intelligents. Ces animaux furent appelés *sophasemin*, c'est-à-dire contemplateurs du ciel; ils furent formés semblables à leur modèle, ou de la façon dont les œufs s'éclosent.

Cette matière alors parut toute lumineuse, et avec elle le soleil, la lune, les astres et les planètes.

Voilà l'idée que donnent les Phéniciens de leur cosmogonie, et elle va droit à l'athéisme.

Il faut considérer à présent ce qu'ils disent de la génération des animaux. Voici donc comment Sanchoniaton philosophe là-dessus.

ARTICLE 2.

L'air ayant jeté une splendeur de feu, la terre et la mer s'enflammèrent : de là l'existence des vents, des nuages, des pluies violentes.

Or, toutes ces choses, qui peu auparavant avaient été séparées, et qui, par l'ardeur du soleil, avaient été tirées de leur place, se trouvant rejointes, et de nouveau mêlées les unes avec les autres dans l'air, elles produisirent les tonnerres et les éclairs.

Au fracas de ces tonnerres, ces animaux, doués d'intelligence, dont on a parlé, éveillés comme d'un profond sommeil, épouvantés même par ce bruit terrible, mâles et femelles, sur la terre et dans la mer, commencèrent à se mouvoir.

Voilà la génération des animaux telle qu'ils se l'imaginent; ensuite voici un autre texte de l'auteur.

ARTICLE 3.

Ce que l'on vient de voir a été trouvé écrit dans la cosmogonie de Taaut, et il a bien voulu nous communiquer les lumières que lui avaient données ses propres pensées et son expérience.

ARTICLE 4.

Ensuite ayant expliqué les noms du *notos* ou vent du midi,

du *borée* ou vent du septentrion, et des autres vents, il continue ainsi : « Ces hommes les premiers, ou ces premiers hommes, prirent pour des êtres sacrés les germes de la terre ; ils les estimèrent des dieux et les adorèrent, parce qu'ils en vivaient, eux, et ceux qui venaient après eux, comme ceux qu'ils avaient vus devant eux ; ils faisaient des effusions et des libations. » Puis il ajoute : « L'invention d'un tel culte convenait assez à leur faiblesse et à l'imbécillité de leur esprit. »

ARTICLE 5.

Première génération.

Ensuite il dit que du vent Colpia et de sa femme Baau (Baau, selon lui, signifie la nuit), naquirent Æon et Protogone, qui étaient des hommes mortels ainsi appelés ; qu'Æon avait trouvé la façon de se nourrir des arbres.

Deuxième génération.

Que ceux qui étaient nés d'Æon et de Protogone s'étaient appelés Guenos et Guenea, et avaient habité la Phénicie ; qu'étant venu de trop grandes chaleurs, ils avaient élevé leurs mains au ciel vers le soleil ; car, dit-il, ils le croyaient le seul dieu du ciel, et l'appelèrent pour cela Beelsemen, ce qui signifie, chez les Phéniciens (le Seigneur du ciel). C'est le même que Zeus chez les Grecs.

Après ces paroles, il reproche aux Grecs leur erreur; car ce n'est pas sans raison, ajoute-t-il, que nous faisons souvent ces distinctions : elles servent à faire connaître, et les personnes, et les actions. Les Grecs n'y faisant pas réflexion, ont pris souvent une chose pour une autre, trompés par l'amphibologie des mêmes termes.

Troisième génération.

Ensuite il dit que de Guenos, c'est-à-dire du fils d'Æon et de Protogone, naquirent encore des enfants, mortels comme les premiers, qui eurent nom : l'un (Φως), la lumière; l'autre (Πυρ), le feu; un troisième (Φλοξ), la flamme; à ceux-ci, dit-il, le froissement des arbres fit inventer le feu, et ils en enseignèrent l'usage.

Quatrième génération.

Or, ils firent des enfants d'une grandeur et d'une fierté extraordinaires; les noms de ces enfants furent donnés à certaines montagnes dont ils se rendirent les maîtres; de là les dénominations du Cassius, du Liban, de l'Anti-Liban, du Brathy.

Cinquième génération.

De ceux-ci, ajoute-t-il, vint Memrumus, ou Ypsouranios.

Cette race prenait ses noms des femmes qui, alors sans pudeur, se prostituaient au premier venu.

Ensuite il dit qu'Ypsouranios habita Tyr, et s'avisa de faire des huttes de roseaux, de joncs et des écorces du papyrus mêlés ensemble; qu'il se révolta ou eut des guerres contre son frère Ousoüs; que celui-ci fut le premier qui sut se couvrir des peaux des bêtes qu'il prenait à la chasse; de plus, qu'étant tombé des pluies considérables, et s'étant fait de grands vents, les arbres qui étaient dans le pays de Tyr, par ces agitations, prirent feu et brûlèrent une forêt : qu'Ousoüs s'étant saisi d'un arbre, et ayant coupé ses branches, eut, le premier, la hardiesse de se mettre en mer (sur les solives qu'il en fit); qu'il consacra au feu et au vent deux colonnes; qu'il les adora et leur fit des libations du sang des bêtes qu'il prenait à la chasse.

Qu'après que toute cette race fut finie, ceux qui restaient consacrèrent des poteaux, adorèrent des colonnes, et leur firent des fêtes annuelles.

Sixième génération.

Que beaucoup de temps après la race d'Ypsouranios, était venu Agreus (le chasseur), et Alieus (le pêcheur), inventeurs, l'un de la chasse, et l'autre de la pêche, d'où cette race avait été appelée les chasseurs et les pêcheurs.

Septième génération.

Que parmi leurs enfants il y eut deux jeunes hommes qui trouvèrent le fer et la manière de le travailler ; que l'un de ces jeunes hommes, appelé Chrysor, polit le discours, fit les enchantements, et mit en vogue l'art de divination. Il remarque que ce Chrysor est le dieu Vulcain; que, de plus, il inventa l'hameçon, l'appât, la ligne, les radeaux ; qu'ainsi il fut le premier des hommes qui navigua (dans les règles); que pour cela, après sa mort, ils le révérèrent comme un dieu, et qu'ils le nommèrent encore Διαμιχιον (Jupiter machiniste). On rapporte que ses frères inventèrent la composition des briques et en firent des murs.

Que de cette race il s'était élevé deux autres jeunes hommes que l'on avait appelés, l'un l'artiste ou le bâtisseur, l'autre le faiseur ou compositeur de terre. Ceux-ci trouvèrent le moyen de mêler la paille au ciment, ou à la boue dont on faisait les briques, et de les sécher au soleil; bien plus, ils trouvèrent l'art de faire les toits.

Huitième génération.

De ces derniers en naquirent deux autres, l'un desquels fut nommé Agros, le champ ; l'autre Agroueros ou Agrotes, le campagnard ou le destructeur.

Il ajoute qu'à celui-ci, dans la Phénicie, on avait érigé une statue très révérée, et bâti un temple magnifique, et

qu'à Byblos, Agroueros est appelé, préférablement à tout autre, le plus grand des dieux.

Ceux-ci joignirent aux maisons des places vagues, des enclos, des caves ou des souterrains. De cette race furent aussi les coureurs de campagne, et les chasseurs avec meute de chiens. L'on a appelé les derniers Αληται, et les premiers Τιτανες.

Neuvième génération.

De cette race naquirent Amynus et Magus ; ils apprirent aux hommes l'utilité des villages et des parcs.

Dixième génération.

A ces derniers succédèrent Misor et Sydyk ; le nom du premier signifie ευλυτος, qui se délie aisément ; le nom du second, δικαιος, juste ; on leur est redevable de la manière de faire le sel.

Misor eut, au nombre de ses successeurs Taaut, qui inventa l'écriture des premiers caractères ; c'est lui que les Égyptiens appellent Thoor ; ceux d'Alexandrie Thoüt, et les Grecs Hermès.

De Sydyk vinrent les Dioscures, appelés aussi Cabires, Corybantes, Samothraces.

Ceux-ci, dit Sanchoniaton, trouvèrent les premiers l'art de construire un vaisseau ; et parmi leurs enfants il y en eut

qui trouvèrent l'usage des simples, la manière de guérir les morsures des animaux, et les enchantements ou guérisons par paroles.

ARTICLE 6.

Dans ce temps (dans le temps de Misor et de Sydyk) vivait un homme que l'on appela le très haut, en grec υψιστος, et une femme nommée Berouth; ils habitaient autour de Byblos. De leur race sont Epigeos et Autochthon, c'est-à-dire le terrestre, ou le né dans son pays; celui que, par la suite, ils appelèrent Ouranos. C'est de ce nom (remarque le traducteur), sans doute à cause de sa beauté et de son grand air, que les Grecs ont appelé le ciel Ouranos.

A Ouranos, naît une sœur descendue des mêmes ancêtres, que l'on nomme Γη Gué, et c'est encore de la beauté de celle-ci, dit Philon, que la terre a été appelée Γη.

Upsistos ou Elioun, leur père, étant mort attaqué par quelques bêtes, fut apothéosé, et ses enfants ou descendants lui firent des libations et des sacrifices.

Ouranos prend dans la suite le gouvernement qu'avait son père, épouse sa sœur Gué, a d'elle quatre enfants :

1° Ilus, appelé aussi Cronos ;

2° Betylus ;

3° Dagon, ce que les Grecs exprimeraient par le donneur de bled ;

4° Atlas.

ARTICLE 7.

Mais Ouranos eut encore de plusieurs autres femmes une race nombreuse; cela fit beaucoup de peine à Gué ; de sorte que, devenue jalouse, elle donnait un chagrin continuel à Ouranos ; ils se quittèrent ; mais malgré la séparation, Ouranos venant chez elle à sa fantaisie, s'approchait d'elle de force, et la laissait là ; il tâchait même de faire périr les enfants qu'il avait d'elle.

L'auteur dit que Gué assembla plusieurs personnes qui la secoururent contre Ouranos, et, par là, tira vengeance de ses mépris.

Cronos, devenu homme, et usant des conseils et des secours d'Hermès, le trismégiste, (car celui-ci était son secrétaire) pour l'honneur de sa mère, s'opposa aussi très souvent à son père Ouranos.

Cronos avait, dans sa maison, Persephone et Athena, c'est-à-dire, Proserpine et Minerve.

La première mourut fille ; par l'avis de la seconde et d'Hermès, Cronos se fit faire des coutelas et des piques de fer.

Ensuite Hermès sut enchanter les troupes de Cronos, et les porter à la guerre contre celles d'Ouranos : c'était toujours à l'occasion de Gué ; par là, Cronos trouva le moyen de faire quitter à Ouranos le gouvernement des affaires, et de lui succéder dans la royauté.

Dans le combat, une des concubines d'Ouranos, sa bien-

aimée, alors grosse, est prise. Cronos la donne en mariage à Dagon ; elle accouche, chez lui, de l'enfant dont Ouranos est le père, et elle l'appelle Demaros.

ARTICLE 8.

C'est dans ce temps-là que Cronos fait entourer son habitation d'une muraille, et bâtit, pour première ville, la Byblos de Phénicie.

Après cela, ayant conçu quelques soupçons contre Atlas, son propre frère, et, par le conseil d'Hermès, l'ayant fait jeter dans une fosse, il l'y enterra tout vif. Ce fut aussi alors que les descendants des Dioscures, ayant construit des radeaux et des vaisseaux, firent des voyages sur mer, et qu'ayant été jetés sous le mont Cassius, ils y consacrèrent un temple.

Les alliés d'Ilus ou Cronos furent appelés Elohim ; c'est comme si l'on disait les Ilistes, ou Croniens, ou Saturniens, et tels ont été ceux qu'on dit avoir vécu sous Saturne.

Cronos ou Saturne ayant un fils nommé Sadid, et l'ayant soupçonné de quelque chose, il le frappa lui-même de son propre sabre ; et, devenu ainsi son meurtrier, il le priva de la vie.

Il n'épargna pas davantage sa propre fille, à qui il coupa la tête, de sorte que tous les dieux (les Elohim, les Ilistes ou Saturniens) étaient frappés d'une telle conduite, et ne savaient que penser de ses desseins.

Par la suite, il est dit : Ouranos ensuite envoya à Cronos, Astarté avec deux autres de ses sœurs, savoir : Rhea et Dioné : il les lui envoyait dans la pensée qu'elles le feraient

périr. Mais Cronos voyant ses deux sœurs jeunes, et en état d'être mariées, en fit ses femmes. Ouranos l'apprend, et fait aller contre lui Eimarmené et Hora (deux autres de ses filles) avec une armée ; Cronos les gagne toutes deux, et les retient.

ARTICLE 9.

Ouranos, ajoute ailleurs Sanchoniaton, est celui qui a trouvé les Betyles et fabriqué des pierres animées. Cronos ou Saturne eut d'Astarté sept Titanides ou Artemides, et de Rhea sept autres enfants ; le plus jeune, à sa naissance même, fut apothéosé ; de Dioné il n'eut que des filles. Astarté lui donna encore deux enfants mâles, appelés l'un Pothos ou Cupidon, l'autre Eros ou Amour. A l'égard de Dagon, après avoir trouvé le bled et la charrue, il fut nommé Zeus Arotrios, Jupiter le laboureur.

A Sydyk, autrement le Juste, une des Titanides qu'il épouse, donne Asclepius ; de même Cronos a, dans la Pérée, trois autres fils : Cronos, qui porte le même nom que son père, Zeus ou Jupiter Belus et Apollon.

ARTICLE 10.

C'est dans ce même âge encore qu'existaient Pontus, Typhon et Nerée, le père de Pontus.

De Pontus naît Sidon ; celle-ci, dit-on, par la beauté de sa

voix, trouva le chant des cantiques : elle eut pour frère Poseidon ou Neptune.

Démarus a pour fils Melicartus, autrement Hercules. Ouranos entreprend une nouvelle guerre contre Pontus, il se sépare de lui et se joint à Démarus. Démarus tombe sur Pontus; mais Pontus le met en fuite, de sorte que Démarus fait le vœu d'un sacrifice aux dieux pour sa propre vie.

Ilus, c'est-à-dire Cronos ou Saturne, la trente-deuxième année de son règne, s'étant mis en embuscade contre son père Ouranos, dans une espèce de vallon, d'un coup de sabre il lui coupa les parties : c'était entre des fontaines et des rivières.

C'est là que Ouranos fut apothéosé; il y avait rendu l'esprit, et son sang, sorti par ce coup, y avait coulé, mêlé parmi leurs eaux.

On montre encore aujourd'hui l'endroit où cela est arrivé.

Voilà donc (et c'est une réflexion d'Eusèbe) l'histoire de Cronos ou Saturne, et voilà ce qu'il y a de véritable dans cette vie, qu'on met de son règne, crue si heureuse et si célébrée par les auteurs grecs; voilà les hommes qu'ils appellent la première race des mortels, la race de l'âge d'or, qui, selon les anciens, a vécu si heureuse dans les premiers siècles du monde.

Après quelques autres choses, l'écrivain, c'est-à-dire Philon (apparemment dans les remarques), ajoute :

ARTICLE 11.

Astarté-la-Grande, Jupiter, Démarus et Adod, le roi des

dieux, régnaient dans le pays, suivant les conseils de Cronos ou Saturne. Astarté, pour marque de sa royauté, mit sur sa tête celle d'un taureau : parcourant la terre, elle trouva un astre tombé du ciel (un aigle), elle le prit et le consacra dans Tyr, l'île sainte. Astarté, selon les Phéniciens, est Aprodite ou Vénus. Cronos, faisant aussi son tour de la terre, donne à Athéné, sa fille, le royaume d'Attique.

La famine et la peste s'étant fait sentir, Cronos offre à Ouranos, son père, son fils (Sadid), et se circoncit, ordonnant à tous les soldats de son armée de faire la même chose.

A quelque distance de là, un fils qu'il avait eu de Rhea, appelé Mouth, à sa mort fut apothéosé. Le nom que les Phéniciens donnent à ce fils est Pluton.

Par-dessus tout cela, il dit : Cronos donna deux de ses villes : Byblos à la déesse Baaltis, autrement Dioné ; Beryte à Neptune et aux Cabires, aux Agrotes ou campagnards, et aux pêcheurs, c'est-à-dire aux dieux appelés autrefois Alieis.

Avant cela il avait fait cette remarque. Le dieu Taaut, imitant Ouranos, avait tiré le portrait des dieux, de Cronos ou Saturne, de Dagon et des autres, pour en faire les caractères sacrés des lettres. A Cronos, pour signe de la royauté, il donna quatre yeux, deux par devant et deux par derrière. De ces quatre yeux deux se fermaient et demeuraient en repos, deux autres veillaient ; de même, sur ses épaules, il mettait quatre ailes, qui semblaient voler, deux autres comme abaissées.

Son idée était de faire entendre, par les yeux, que Cronos ou Saturne, couché, veillait ; et, qu'éveillé, il était couché,

ou reposait; par les ailes, que, se reposant, il ne cessait pas de voler (ou d'être en mouvement), et qu'avec ce mouvement, il restait tranquille.

Aux autres dieux il ne donnait que deux ailes, une sur chaque épaule, pour montrer que leur vol était seulement pour accompagner Cronos; il ajouta même à ce dieu deux ailes au haut de la tête : une pour marquer son esprit supérieur dans l'art de gouverner; l'autre, pour désigner la délicatesse de ses sensations.

Cronos étant allé dans le pays du midi, il donna toute l'Égypte au dieu Taaut, pour lui en faire un royaume qui lui appartînt en propre.

Toutes ces choses, dit-il (il s'agit de la cosmogonie), avaient été laissées par les sept enfants de Sydyk, qui étaient du nombre des Cabires, et, par le huitième, leur frère Asclepius, selon que Taaut le lui avait recommandé.

Et c'est ce système qui, un peu défiguré par le fils de Thabion (c'est-à-dire Sanchoniaton), le premier hiérophante des Phéniciens, peuple dont l'antiquité remonte le plus haut, mêlé et enveloppé de quelques idées physiques sur le monde, avait été laissé par lui aux prophètes des orgies.

Ceux-ci, cherchant à rendre leur religion recommandable, les ont transmis à leurs successeurs et aux initiés.

Au nombre de ces prophètes était Isiris, le frère de Chna, le premier qui, par les étrangers, ait été appelé Phénicien.

Les Grecs qui, pour la beauté de leur génie, l'ont emporté sur toutes les autres nations, se sont appropriés toutes les anciennes histoires; ils les ont ornées et fort exagérées. Ils ne

cherchaient qu'à divertir dans leurs récits; et, pour en composer des fables agréables, ils les ont infiniment changées.

Nous supprimons les autres réflexions d'Eusèbe. A ce fragment, il joint un lambeau tiré d'un livre que Porphyre avait fait sur la nation juive. On y voit que :

Thot ou Taaut, si illustre chez les Égyptiens, avait été Phénicien;

Qu'il était le premier qui eût écrit des dieux d'une manière dégagée de la superstition du vulgaire;

Que le dieu Syrmubelus et Thuro, qui ensuite, par un changement de nom, avait été appelé Chusarthis, plus récent que Thot de plusieurs siècles, avait éclairci sa théologie, cachée jusque-là sous des allégories et des emblémes;

Qu'anciennement c'était la coutume, dans les calamités publiques, de sacrifier ce que l'on avait de plus cher, et ses enfants bien-aimés;

Que c'était pour cela que Cronos ou Saturne, appelé par les Phéniciens Israël, avait sacrifié son fils unique.

On nous donne encore un fragment de Philon de Byblos, pris du livre de Sanchoniaton : *De Phœnicum elementis.*

Il y était dit que Taaut avait fort médité sur la nature des dragons et des serpents;

Que si ce sage, et après lui les Phéniciens et les Égyptiens, attribuaient une espèce de divinité à ces animaux, c'était à cause de leur vivacité et de leur espèce d'immortalité.

Philon ajoute qu'il avait fait un traité intitulé *Ethothia,* où il avait traité, fort au long, de ces mêmes animaux.

Que le serpent avait été appelé, par les Phéniciens, Agathodemon, et par les Égyptiens Cneph;

Que Zoroastre, dans son *Livre sacré sur les choses de Perse*, avait parlé du même dieu. Ce dieu, dit-il, est le maître de toutes choses, exempt de la mort, ou éternel dans sa durée, sans commencement, sans parties, semblable à lui-même, source de tous les biens, excellent, prudent, source du juste sans en avoir étudié les causes :

Idées qui appartiennent à la théologie la plus sublime.

(FOURMONT, *Réflexions critiques sur les anciens peuples*, t. 1, p. 1 à 23.)

FRAGMENT DE MANETHON.

DANS JOSÈPHE.

Sous le règne de Timaüs, l'un de nos rois, Dieu, irrité contre nous, permit que, lorsqu'il ne paraissait point y avoir sujet d'appréhender, une grande armée d'un peuple qui n'avait nulle réputation, vînt du côté de l'Orient, se rendit sans peine maître de notre pays, tua une partie de nos princes, mit les autres à la chaîne, brûla nos villes, ruina-

nos temples, et traita si cruellement les habitants, qu'il en fit mourir plusieurs, réduisit les femmes et les enfants en servitude, et établit pour roi un de sa nation, nommé Salatis. Ce nouveau prince vint à Memphis, imposa un tribut aux provinces, tant supérieures qu'inférieures, et y établit de fortes garnisons, principalement du côté de l'Orient, parce qu'il prévoyait que lorsque les Assyriens se trouveraient encore plus puissants qu'ils ne l'étaient, l'envie leur prendrait de conquérir ce royaume. Ayant trouvé dans la contrée de Saite, à l'orient du fleuve Bubaste, une ville autrefois nommée Avaris, dont la situation lui parut très avantageuse, il la fortifia extrêmement et y mit aux environs tant de gens de guerre, que leur nombre était de deux cent quarante mille. Il y venait au temps de la moisson pour faire faire la récolte et la revue de ses troupes, et les maintenir dans un tel exercice et une si grande discipline, que les étrangers n'osassent entreprendre de le troubler dans la possession de son état. Il régna dix-neuf ans. Bœon lui succéda et en régna quarante-quatre. Apachnas succéda à Bœon, et régna trente-six ans sept mois. Apophis, qui lui succéda, régna soixante-un ans. Janias, qui vint à la couronne après lui, régna cinquante ans un mois; et Assis, qui lui succéda, régna quarante-neuf ans deux mois. Il n'y eut rien que ces six rois ne fissent pour tâcher d'exterminer la race des Égyptiens; et on les nommait tous Hyc-Sos, c'est-à-dire rois-pasteurs; car *hyc*, en langue sainte, signifie roi, et *sos*, en langue vulgaire, signifie pasteur. Quelques-uns disent qu'ils étaient Arabes.

J'ai trouvé en d'autres livres que ce mot *hycsos* ne si-

gnifie pas rois-pasteurs, mais pasteurs captifs : car *hyc*, en langue égyptienne, et *hac*, quand on le prononce avec aspiration, signifient sans doute captif; et cela me paraît plus vraisemblable et plus conforme à l'ancienne histoire.

Ce même auteur dit que lorsque ces six rois et ceux qui vinrent après eux, eurent régné en Egypte durant cinq cent onze ans, ils furent chassés d'Egypte en grande partie, et le reste se retira dans un lieu nommé Avaris. Chassés de cette ville par Themosis, ils se retirèrent à travers le désert de Syrie, dans la Judée, et fondèrent Jésusalem.

Manethon continue à parler ainsi :

Depuis que le roi Themosis eut chassé les pasteurs d'Egypte et qu'ils allèrent bâtir Jérusalem, il régna vingt-cinq ans quatre mois; Chebron, son fils, régna treize ans; après lui, Amenophis régna vingt ans sept mois; Amessis, sa sœur, régna vingt ans neuf mois; Mephrès régna ensuite douze ans neuf mois; Méphramutosis, vingt-cinq ans huit mois; Amenophis, trente ans dix mois; Orus, trente-six ans cinq mois; Acencherés, douze ans un mois; Ratosis, son frère, neuf ans; Acencherés, douze ans cinq mois; un autre Acencherés, douze ans trois mois; Armais, quatre ans un mois; Ramesses, un an quatre mois; Armeces Miamum, soixante-six ans deux mois; et Amenophis, dix-neuf ans six mois. Cethosis Ramesses, qui lui succéda, assembla de grandes armées de terre et de mer, laissa Armais, son frère, son lieutenant-général en Egypte, avec un pouvoir absolu, et lui défendit de prendre la qualité de roi, de rien faire au préjudice de sa femme et de ses enfants, et

d'abuser de ses concubines. Il marcha ensuite contre l'île de Cypre, la Phénicie, les Assyriens et les Mèdes, vainquit les uns et assujétit les autres par la seule terreur de ses armes. Tant d'heureux succès lui enflant le cœur, il voulait pousser ses conquêtes encore plus loin dans l'Orient; mais Armais, à qui il avait donné une si grande autorité, fit tout le contraire de ce qu'il lui avait ordonné; il chassa la reine, abusa des concubines du roi son frère, et, se laissant persuader par ses flatteurs, mit la couronne sur sa tête. Le grand-prêtre d'Égypte en donna avis à Cethosis. Il revint aussitôt, prit son chemin par Peluze, et se maintint dans son royaume. On tient que c'est ce prince qui a donné le nom à l'Égypte, parce qu'il portait celui d'Égyptus aussi bien que Cethosis, et Armais s'appelait autrement Danaüs.

Voilà de quelle sorte parle Manethon : il est certain qu'en supputant toutes ces années, elles se rapportent, et que ceux que l'on nommait pasteurs, c'est-à-dire nos ancêtres, sortirent d'Égypte trois cent quatre-vingt-treize ans avant que Danaüs allât à Argos.

Ainsi, l'on voit que Manethon prouve deux choses : l'une, que nos ancêtres sont venus en Égypte, et l'autre, qu'ils en sont sortis près de mille ans avant la guerre de Troie.

(JOSÈPHE, *Réponse à Appion.*, liv. I, chap. 5. — Trad. D'ARNAULD D'ANDILLY.)

Nous avons parlé, dans le texte (livre 2), des dynasties de Manethon, antérieures au fragment que nous venons de citer, et du calcul général qui donne le résultat de toutes

ces dynasties des dieux, des demi-dieux et des personnages historiques.

ODE DE DJAYADÈVA.

(AVATARS.)

Les Indous comptent dix principaux avâtârs dans la période actuelle de quatre âges, et ils sont tous décrits, suivant l'ordre où l'on suppose qu'ils ont eu lieu, dans l'ode suivante de Djayadèva, le grand poète lyrique de l'Inde.

1. Tu recouvres, ô Césava, qui prends la forme d'un poisson, le Véda dans les ondes de l'Océan de destruction; tu le places joyeusement dans le sein d'une arche fabriquée par toi. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

2. La terre est solidement assise sur l'immense largeur de ton dos, qui s'agrandit encore du calus occasioné par sa pesanteur, ô Césava, qui prends la forme d'une tortue. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

3. La terre, placée sur la pointe de ton museau, ô Césava, qui prends la forme d'un ours, demeure fixe comme la figure d'une gazelle noire sur la lune. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers !

4. La griffe à la pointe merveilleuse, posée sur le lotus exquis de ta patte de lion, ô Césava, qui prends la forme d'un homme lion, est l'abeille noire qui piqua le corps d'Hiranyacacipou, à qui on avait arraché les entrailles. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers !

5. Par ta puissance, tu trompes Bali, ô nain miraculeux, toi qui purifies les hommes avec l'eau (du Gange) qui jaillit de tes pieds, ô Césava, qui prends la forme d'un nain. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers !

6. Tu baignes dans l'eau pure, composée du sang des Kchatryas, le monde dont les fautes sont effacées, et qui est soulagé des douleurs des autres naissances, ô Césava, qui prends la forme de Paraçou-Râma. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers !

7. Avec satisfaction pour toi-même, avec plaisir pour les génies des huit régions, tu disperses de tous côtés, dans la plaine du combat, le démon à dix têtes, ô Césava, toi qui prends la forme de Rama-Tchandra. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers !

8. Tu portes sur ton corps resplendissant un manteau brillant comme un nuage azuré, ou comme l'onde d'Yamounâ, qui s'avance vers toi par la crainte de ton soc sillonnant, ô Césava, qui prends la forme de Bala-Rama. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

9. Tu blâmes (chose étonnante) tout le Véda, quand tu vois, ô cœur sensible, le carnage des animaux ordonné pour les sacrifices, ô Césava, qui prends le corps de Boudda. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

10. Tu tires ton cimeterre redoutable, tel qu'une comète enflammée, pour la destruction de tous les impurs, ô Césava, qui prends le corps de Calki. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

OPINIONS SUR L'AGE DU MONDE.

DEPUIS SA CRÉATION JUSQU'A LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Parmi les auteurs qui nient l'éternité du monde, aucun, depuis sa création, jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ, ne compte plus d'années que 7000, ni moins que 3700.

I. *TABULA ŒTATUM MUNDI.*

Ex Josepho, Hebræo.

(1) A creatione mundi ad diluvium	2256
A diluvio ad ortum Abrahæ	1192
Ab ortu Abrahæ ad Exodum	505
Ab Exodo ad fundamenta templi	592
A templi fundamentis ad ejus incendium, per Nabuchodonosorem	470
Ab incendio templi ad ortum Christi	540
Summa	5555

Suidas.

(2) Ab Adamo ad diluvium	2242
A diluvio ad terræ divisionem	758
A divisione terræ ad Christum	3000
Summa	6000

Rabbini Recentiores.

(3)	Ab Adamo ad diluvium.	1656
	A diluvio ad ortum Abrahæ.	292
	Ab ortu Abrahæ ad Exodum.	500
	Ab Exodo ad templi fundamenta.	480
	A templi fundamentis ad ejus excidium.	410
	Ab excidio templi ad Christum.	422
	Summa. . . .	3760

Clemens Alexandrinus.

(4)	Ab Adamo ad diluvium.	2148
	A diluvio ad ortum Abrahæ.	1250
	Ab ortu Abrahæ ad divisionem terræ.	616
	A divisione terræ ad Samuelem.	463
	A Samuele ad captivitatem.	372
	A captivitate ad Christum.	575
	Summa. . . .	5624

Nicephorus, Constantinopolitanus.[1]

			Calcul vérifié.
(5)	Ab Adamo ad diluvium	2242	2242
	A dilúvio ad Abrahamum.	1157	1026
	Ab Abrahamo ad exodum.	430	430
	Ab exodo ad fundamenta templi. . . .	633	737
	A fundamentis templi ad captivitatem. . .	442	425
	A captivitate Babylonis ad Christum. . .	596	620
	Summa. . . .	5500	5500

Eusebius Cæsariensis.

(6)	Ab Adamo ad diluvium.	2242
	A diluvio ad Abrahamum.	1017
	Ab Abrahamo ad Exodum.	430
	Ab Exodo ad fundamenta templi.	480
	A fundamentis templi ad ejus excidium.	442
	Ab excidio templi ad Christum.	589
	Summa. . . .	5200

[1] Riccioli donne 5700 au total, erreur facile à vérifier par l'addition. Nous avons fait le relevé sur le texte, et nous avons trouvé la seconde version.

S. Hieronymus, et Beda.

(7)	Ab Adamo ad diluvium.	1656
	A diluvio ad ortum Abrahæ.	292
	A ortis Abrahæ ad Davidem.	942
	A Davide ad captiv. Babyl	475
	A captiv. Babyl. ad Christum.	589
	Summa. . . .	3952

Q. Julius Hilarion.

(8)	Ab Adamo ad diluvium	2237
	A diluvio ad exitum Abrahæ ex Haran.	1012
	Ab exitu Abrahæ ad Exodum.	430
	Ab Exodo ad captiv. Babyl.	1115
	A captiv. Babyl. ad Christum	685
	Summa. . . .	5475

S. Julianus, archiepiscopus Toletanus.

(9)	Ab Adamo ad diluvium.	2242
	A diluvio ad Abrahamum.	1072
	Ab Abrahamo ad Christum.	1886
	Summa juxta 70 interp. . . .	5200
	Ab Adamo ad diluvium.	1656
	A diluvio ad Abrahamum	292
	Ab Abrahamo ad Christum.	1886
	Summa ex Hebraica edit. . . .	3834

S. Isidorus.

(10)	Ab Adamo ad diluvium.	2242
	A diluvio ad ortum Abrahæ.	1072
	Ab ortu Abrahæ ad Davidem	941
	A Davide ad captiv. Babyl	484
	A captiv. Babyl. ad Christum	597
	Summa. . . .	5336

BENEDICTUS ARIAS MONTANUS.

(11)	Ab Adamo ad diluvium	1656
	A diluvio ad ortum Abrahæ	292
	Ab ortu Abrahæ ad Exodum	500
	Ab Exodo ad fundam. templi	480
	A fundam. templi ad captiv.	410
	A captiv. Babyl. ad Christum	511
	SUMMA	3849

JOSEPHUS SCALIGERUS.

(12)	Ab Adamo ad diluvium	1656
	A diluvio ad ortum Abrahæ	292
	Ab ortu Abrahæ ad Exodum	505
	Ab Exodo ad fundam. templi	479
	A fundam. templi ad ejus excidium	428
	Ab excidio templi ad Christum	590
	SUMMA	3950

DAVID. ORIGANUS.

(13)	Ab Adamo ad diluvium	1656
	A diluvio ad Abrahami exitum ex Haran	367
	Ab Abrahamo ad Exodum	430
	Ab Exodo ad fundam. templi	480
	A fundam. templi ad captiv.	427
	A captiv. Babyl. ad epoch. Christi	589
	SUMMA	3949

UBBO EMMIUS.

(14)	Ab Adamo ad diluvium	1657
	A diluvio ab Abrahæ exitum ex Haran	367
	A exitu Abrahæ ad Exodum	430
	Ab Exodo ad fundam. templi	480
	A fundam. templi ad excidium	426
	Ab excidio templi ad Christum	590
	SUMMA	3950

Dionysius Petavius.

(15) Ab Adamo ad diluvium.	1656
A diluvio ad ortum Abrahæ.	292
A ortu Abrahæ ad Exodum.	505
Ab Exodo ad templi fundam.	520
A fundam. templi ad finem captiv.	474
A captiv. fine ad Christum.	536
Summa.	3983

Jacobus Gordonus.

(16) Ab Adamo ad diluvium.	1656
A diluvio ad Abrahamum.	322
Ab Abrahamo ad Exodum.	505
Ab Exodo ad fundam. templi.	480
A fundam. templi ad captivit.	420
A captivit. Babyl. ad Christum.	497
Summa.	3880

Jacobus Salianus.

(17) Ab Adamo ad diluvium finitum.	1656
A diluvio fine ad ortum Abrahæ.	382
Ab ortu Abrahæ ad ortum Moysis.	425
Ab ortu Moysis ad Samuelis regimen.	476
A Samuele ad Cyrum, et captivit. solut.	576
A captivitate solutâ ad Christum.	537
Summa.	4052

Augustinus Torniellus.

(18) Ab Adamo ad diluvii finem.	1656
A diluvii fine ad Abrahæ exitum ex Haran.	456
Ab exitu Abrahæ ad Exodum.	431
Ab Exodo ad fundam. templi.	479
A fundam. templi ad excidium ejus.	422
Ab excidio templi ad Christum	608
Summa.	4052

Cornelius a Lapide.

(19) Ab Adamo ad finem diluvii.	1657
A diluvio ad ortum Abrahæ.	292
Ab ortu Abrahæ ad Exodum.	505
Ab Exodo ad templi fundam.	480
A fundam. templi ad captiv. Babyl.	426
A captiv. Babyl. ad Christum.	591
Summa.	3951

Georgius Hervartus.

(20) Ab Adamo ad diluvium.	1656
A diluvio ad Abrahæ ortum	292
Ab Abrahamo ad Davidem.	942
A Davide ad captivit. Babyl.	473
A captivitate ad Christum.	589
Summa.	3952

Henricus Philippi.

(21) Ab Adamo ad diluvium.	1656
A diluvio ad ortum Abrahæ.	382
Ab ortu Abrahæ ad regnum Davidis.	941
A Davide ad captivitatem Babylonicam.	473
A captiv. Babyl. ad Christum.	588
Summa.	4040

Jacobus Tirinus.

(22) Ab Adamo ad diluvium.	1656
A diluvio ad Exodum.	887
Ab Exodo ad fundam. templi.	480
A fundam. templi ad finem captiv.	452
A fine captiv. ad Christum.	425
Summa.	3900

Isaac Vossius.

(23)	Ab Adamo ad finem diluvii.	2256
	A diluvio ad ortum Abrahæ.	1175
	Ab ortu Abrahæ ad Moysis obitum	545
	A Moysis obitu ad fundam. templi.	552
	A fundam. templi ad ejus excidium.	470
	Ab excidio templi ad Christum.	594
	Summa. . . .	5590

Nos (Riccioli) ex Hebraica et Vulgata.

(24)	A mundi exordio ad finem diluvii.	1656
	A diluvii fine ad sacrificium Abrahæ.	506
	A repromissione dicta ad Exodum.	430
	Ab Exodo ad fundamenta templi.	580
	A fundam. templi ad captivit. solutam.	476
	A captivit. solutâ ad Christum.	536
	Summa. . . .	4184

Nos (Riccioli) ex septuag. interpretum numeris, quos ecclesia et patres multi secutisunt.

(25)	A mundi exordio ad finem diluvii.	2256
	A diluvii fine ad sacrificium Abrahæ, et repromissionem Dei juratam.	1556
	A repromissione dictâ ad Exodum.	430
	Ab Exodo ad fundam. templi.	580
	A fundam. templi ad captivit. solutam.	476
	A captivit. solutâ ad Christum.	536
	Summa. . . .	5834

II. *TABULA ANNORUM MUNDI*,

Usque ad epocham Christi.

ANNI.	AUCTORES.
6984	Alphonsinæ tabulæ apud Mulerum
6310	Onuphrius Panuvinus.
6000	Suidas, verbo Phalee.
5984	Alphonsinæ in meo (Riccioli) codice.
5801	Lactantius, et Philastrius.
5700	Nicephorus Constantinopolitanus (5500 suivant notre addition).
5634	Nos (Riccioli), ex LXX interpretibus.
5624	Clemens Alexandrinus.
5590	Isaac Vossius.
5555	Josephus Hebræus probè expensus.
5515	Theophilus Antiochenus.
5508	Constantinopolitana ecclesia, Rutheni, Moscovitæ, Bulgari, Abissini.
5506	Nicetas, Persæ, ac Cedrenus.
5500	Theophanes, et Georgius Monachus.
5497	Q. Julius Hilarion.
5492	Alexandrina ecclesia, et Panodorus.
5351	S. Augustinus apud Genebrardum et Chaldæi.
5344	Petrus alliacensis, et quidam thalmudistæ.
5336	S. Isidorus, et Lucas Tudensis.
5328	Albumasar Arabs.
5296	Rabanus Maurus.
5200	Martyrologium Romanum, Eusebius, Vincentius Lirinensis, Gaurius, S. Julianus et Sansovinus.
5198	Philippus Bergomensis, et Alphonsus Pandulphus.
5196	Philo Judæus, et Sigebertus.
5185	Arabes aliqui apud Genebrardum.
5049	S. Epiphanius.
5000	Metrodorus.
4852	Ado, Vienensis archiepiscopus.
4697	Aurelius Cassiodorus.
4520	Odiaton, astrologus.
4193	Marianus Scottus.
4184	Nos (Riccioli), ex *vulgatâ* et hebraicâ editione.
4140	Laurentius Codomanus.
4058	Rabbi Moses et Joseph Blancanus.
4053	Nicolaus Mulerus.
4052	Torniellus, Salianus, Spondanus.

ANNI.	AUCTORES.
4040	Henricus Philippi et Wilhelm. Langius.
4022	Benedictus Pererius.
4000	Jac. Tirinus et M.-Ant. Capellus.
3993	Joannes Keplerus in Rodulphinis.
3989	Carolus Bonvillus.
3984	Dionysius Petavius.
3980	Pantaleon et Bucholzerus.
3977	Theodorus Bibliander.
3969	Gualterus, Bullungerus, Ekstormius.
3967	Hieronymus Bardius, et Henricus Buntingus.
3966	Gerardus Mercator, et Petrus Opmeer.
3964	Christianus Severinus longo Montanus.
3963	Alphonsus Tonstatus, Functius, Melancthon.
3962	Erasmus Reinoldus, Wolfgangus Lazius, Jo. Funccius, et Urspergensis, David Chyeræus.
3960	Avicenna, Jo. Lucidus, Dolionus, Alexander Scultetus, M. Guazzus.
3959	J. Picus-Mirandulanus, et Alphonsus Salmeron.
2957	Philo Hebræus.
3952	Beda, Hermannus contractus, Jo. Scaffana, et Jo.-Georgius Hervartus.
3951	Cornelius à Lapide.
3950	Josephus Scaliger, Ubbo Emmius, Fabric. Vecchiettus.
3949	David Origanus, Argolus, Bullialdus.
3947	Sethus Calvisius, Helvicus, Alstedius, Micrelius.
3944	Joannes Caryon.
3941	S. Hieronymus in qq. hebr.
3928	Martinus Beroaldus.
3880	Jacobus Gordonus.
3849	Benedictus Arias Montanus.
3834	S. Julianus, ex hebraïca editione.
3784	Thalmudistæ aliqui apud Genebrardum.
3780	Rabbi Levi.
3761	Rabbini aliqui in Kalendario.
3758	Judæi in Seder Olam.
3754	Rabbi Gerson et R. Ben Levi.
3740	Rabbi Nabsson apud Genebrardum.

(*Opiniones ergo sunt* 70. — Riccioli, *Chronol. reformata*, p. 290-292.)

TRADUCTION DES SEPTANTE.

LETTRE DE DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE AU ROI PTOLÉMÉE-PHILADELPHE.

«Comme vous m'avez ordonné de faire une exacte recherche des livres qui manquent, pour rendre parfaite votre royale bibliothèque, il n'y a point de soin et de diligence que je n'y aie apporté ; et je suis obligé de vous avertir que les livres qui contiennent les lois des Juifs font une partie de ceux qui y manquent, tant parce qu'ils sont écrits en langue et en caractères hébraïques, dont nous n'avons point de connaissance, que parce que l'on ne s'est pas mis en peine de les rechercher, parce que vous n'avez point encore témoigné le désir de les avoir. Il est nécessaire, néanmoins, que vous les ayez, et qu'ils soient traduits très fidèlement, parce qu'ils contiennent les lois du monde les plus sages et les plus parfaites, à cause que c'est Dieu lui-même qui les a données ; ce qui a fait dire à l'historien Hecatée Abderite qu'il ne se trouve point de poète ni d'historien qui en ait jamais parlé, ni d'homme qui ait tenu la conduite qu'elles ordonnent, parce que étant toutes saintes, elles ne doivent point être en la bouche des profanes. Il faudrait donc qu'il vous plût d'écrire au grand sacrificateur des Juifs de choisir, parmi les principaux de chaque tribu, ceux qui ont le plus d'intelligence de ces lois, et de vous les envoyer, afin de conférer tous ensemble, pour en faire une traduction très exacte, et capable de satisfaire pleinement votre désir.»

LETTRE DE PTOLÉMÉE AU GRAND SACRIFICATEUR ÉLÉAZAR.

« Le roi Ptolémée à Eléazar, grand sacrificateur, salut.

«Le feu roi notre père ayant trouvé dans son royaume plusieurs Juifs que les Perses y avaient amenés captifs, il les traita si favorablement, qu'il en employa une partie dans ses armées avec une grande solde, en mit plusieurs en garnison dans ses places, et leur en confia même la garde, ce qui les rendit redoutables aux Egyptiens. Nous ne leur avons pas témoigné moins de bonté depuis notre avénement à la couronne, et particulièrement à ceux de Jérusalem : car nous en avons mis en liberté plus de cent mille, après avoir payé leur rançon à ceux de qui ils étaient esclaves, tant nous sommes persuadés de ne pouvoir rien faire de plus agréable à Dieu, pour reconnaître l'obligation que nous lui avons de nous avoir mis en main le sceptre d'un si grand royaume. Nous avons aussi fait enrôler, dans nos troupes, ceux que leur âge rend les plus propres à porter les armes, et en avons même retenu quelques-uns pour servir auprès de notre personne, par la confiance que nous avons en leur fidélité. Mais pour faire voir encore plus particulièrement quelle est notre affection pour les Juifs répandus par tout le monde, nous avons résolu de faire traduire vos lois d'hébreu en grec, et de mettre cette traduction dans notre bibliothèque. Ainsi vous ferez une chose qui nous sera fort agréable, de choisir dans toutes vos tribus des personnes qui aient acquis, par leur âge et par leur sagesse, une si grande intelligence

de vos lois, qu'elles soient capables de les traduire avec une exacte fidélité; et nous ne doutons point que cet ouvrage, réussissant de la sorte que nous l'espérons, ne nous apporte une grande gloire. Nous vous envoyons, pour traiter avec vous de cette affaire, André, capitaine de nos gardes, et Aristée, qui sont deux de nos serviteurs les plus confidents; et ils vous portent, de notre part, cent talents d'argent pour employer à des oblations, à des sacrifices et à d'autres usages du temple. Nous attendons votre réponse, et elle nous donnera beaucoup de joie.

LETTRE D'ÉLÉAZAR AU ROI PTOLÉMÉE.

« Le grand sacrificateur Éléazar au roi Ptolémée, salut.

« J'ai reçu avec le ressentiment que je dois avoir de votre royale bonté la lettre qu'il vous a plu de m'écrire; et l'ayant lue en présence de tout le peuple, nous y avons vu avec une extrême joie les marques de votre piété envers Dieu; nous avons aussi reçu et fait voir à tout le monde les vingt vases d'or, les trente vases d'argent, les cinq coupes et la table qui doivent être consacrés et employés pour les sacrifices et pour le service du temple, comme aussi les cent talents qui nous ont été apportés de votre part par André et Aristée, que leur mérite rend si dignes de l'affection dont vous les honorez. Vous pouvez vous assurer qu'il n'y aura rien que nous ne fassions pour vous témoigner notre reconnaissance de tant de grâces dont il vous plaît de nous

combler. Nous avons aussitôt offert des sacrifices à Dieu pour vous, pour la princesse votre sœur, pour les princes vos enfants et pour toutes les personnes qui vous sont chères; et tout le peuple lui a demandé dans ses prières d'exaucer vos vœux, de conserver votre royaume en paix, et de faire que cette traduction de nos lois vous donne toute la satisfaction que vous pouvez désirer. Nous avons choisi six hommes de chacune de nos tribus pour vous porter ces saintes lois, et nous espérons de votre bonté et de votre justice que, lorsque vous n'en aurez plus besoin, il vous plaira de nous les renvoyer sûrement avec ceux qui vous les présenteront.

(Extrait de JOSÈPHE, *Histoire des Juifs*. — Trad. D'ARNAULD-D'ANDILLY, liv. XII, chap. 2.)

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

ERRATA.

Pages 14, ligne 4 : *anti-historique* — Lisez : *anté-historiques*.
» 166, ligne 7 : *seculorum* — Lisez : *sæclorum*.
» 291, ligne 26 : *commente* — Lisez : *commence*.
» 296, lignes 4-5 : La nature des *gues* — Lisez : des *langues*.



